



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

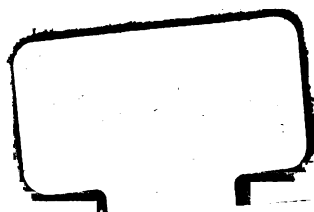
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

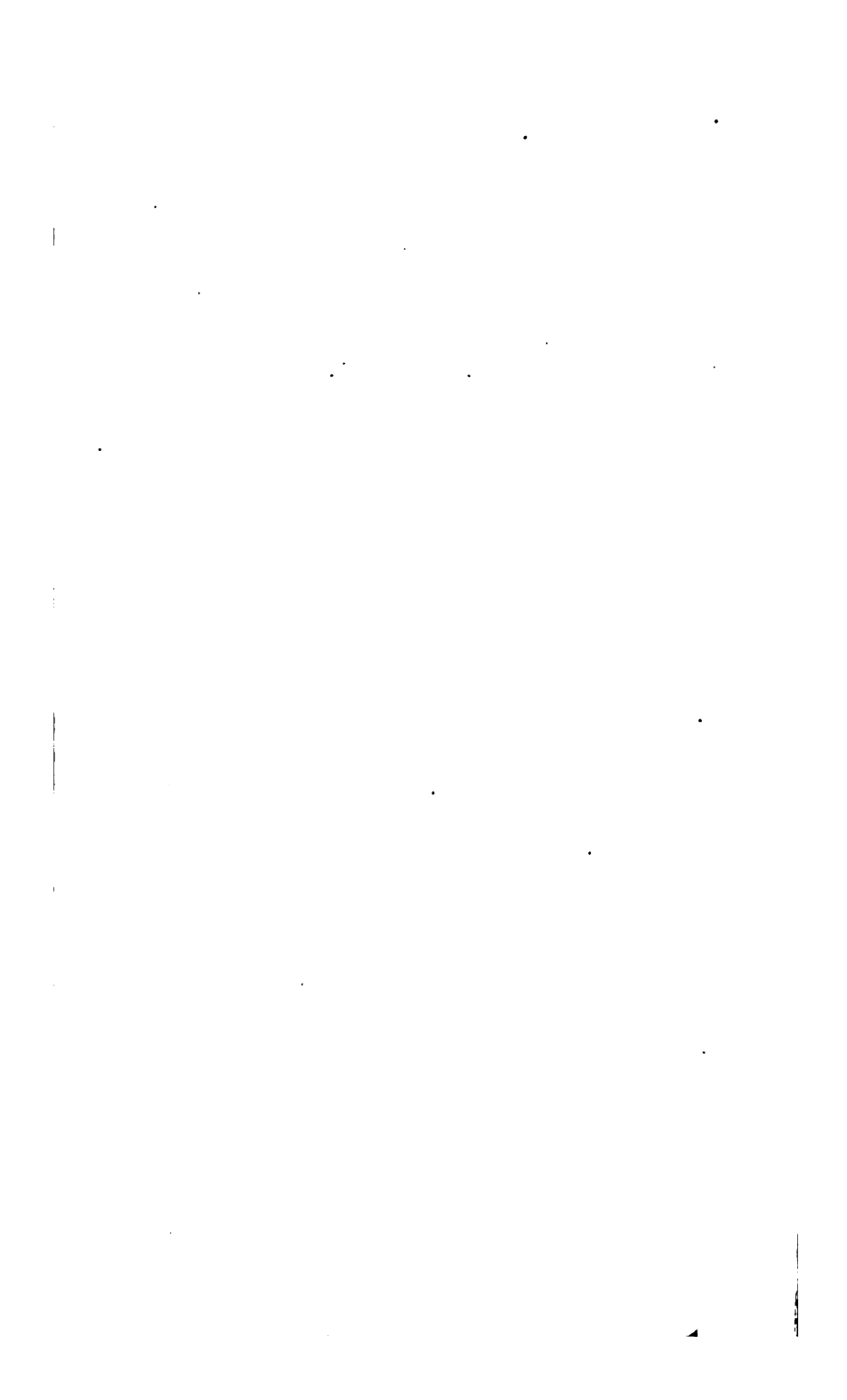


3 3433 00364181 2









BULLETIN

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES, etc.

ÉCONOMIE PUBLIQUE; VOYAGES.

TOME III.

LISTE
DE MM. LES COLLABORATEURS
DE LA VI^e. SECTION
DU BULLETIN UNIVERSEL DES SCIENCES
ET DE L'INDUSTRIE (1).

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET POLITIQUE. — *Collab.* : MM. Coquebert de Montbret (C. M.), Denaix (DEN.), Depping, de Férussac (F.), L. de Freycinet, Jolivot (JOL.), Klaproth, de Rossel, Sueur-Merlin.

GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET COMPARÉE. MM. Barbié du Boccage (B. DU B.), Champollion-Figeac (W.), Depping, Jomard (J.), Klaproth, C^{te}. de Laborde, Letronne, Abel Rémusat, Walkenaër (W-R.).

TOPOGRAPHIE, GÉODÉSIE, PLANS, CARTES de toute nature. MM. Barbié du Boccage (B. DU B.), Benoît (B.), Brué, Denaix (DEN.), de Férussac (F.), Louis de Freycinet, Jomard (J.), Lapie, Sueur-Merlin, Walkenaër (W-R.).

STATISTIQUE, ARITHMÉTIQUE POLITIQUE, ÉCONOMIE PUBLIQUE, ET COMMERCE. MM. Berthevin, de Châteauneuf, Comte, Coquebert de Montbret (C. M.), Depping, Bon. Fourier, Jacquinet, C^{te}. de Laborde, de Montvéran, Petigny, Sueur-Merlin, Sylvestre, Thierry, Villard, Villot, Warden.

VOYAGES. MM. Coquebert de Montbret (C. M.), Depping (D-G.), Dezos de la Roquette, de Férussac (F.), L. de Freycinet, de Rossel, Walkenaër, Warden.

Rédacteur principal : M. AUBERT DE VITRY (A. D. V.).

(1) Ce Recueil, composé de huit sections, auxquelles on peut s'abonner séparément, fait suite au *Bulletin général et universel des annonces et des nouvelles scientifiques*, qui forme la première année de ce journal. Le prix de cette première année est de 30 fr. pour 12 numéros, composés de 10 feuilles d'impression chacun.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N^o. 4, PLACE DE L'ODÉON.

BULLETIN
DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES, ETC.
ÉCONOMIE PUBLIQUE; VOYAGES.

SIXIÈME SECTION
DU
BULLETIN UNIVERSEL DES SCIENCES
ET DE L'INDUSTRIE,

PUBLIÉ
SOUS LA DIRECTION DE M. LE BON, DE FÉRUSSAC,
OFFICIER SUPÉRIEUR AU CORPS ROYAL D'ÉTAT-MAJOR,
CHEVALIER DE SAINT-LOUIS ET DE LA LÉGION-D'HONNEUR,
MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES NATIONALES ET ÉTRANGÈRES.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

AU BUREAU DU BULLETIN, rue de l'Abbaye, n^o. 3 ;
Chez MM. DUFOUR et d'OCAGNE, quai Voltaire, n^o. 13 ; et même
maison de commerce, à Amsterdam ;
Chez MM. TREUTTEL et WÜRTZ, rue de Bourbon, n^o. 17 ; et
même maison de commerce, à Strasbourg, rue des Serruriers ;
à Londres, 30, Soho - Square ;
Et chez M. Arthus-Bertrand, rue Haute-Feuille, n^o. 23.

1825.

NOV 1962
1962
1962

BULLETIN

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

ÉCONOMIE PUBLIQUE ; VOYAGES.

GÉOGRAPHIE et STATISTIQUE.

1. **ELEMENTS OF GEOGRAPHY ANCIENT AND MODERN.** Éléments de géographie ancienne et moderne, avec Atlas; par J. E. WORCESTER. Édit. stér. Boston; 1824; Hilliard, etc.

C'est un manuel de géographie très-abrégé et qui ne contient rien de remarquable. On y a joint quelques pages sur la géographie ancienne que l'on traite aussi d'une manière très-concise.

2. **SKETCHES OF THE EARTH AND ITS INHABITANTS.** Esquisses de la terre et de ses habitans, ornées de 100 gravures; par J.-E. WORCESTER. 2 vol. in-12. Boston; 1823; Cummings, Hilliard et comp. (*North Amer. Review*, juill. 1824, p. 258.)

Cet ouvrage, destiné à la jeunesse, donne des détails sur les objets les plus remarquables du globe, décrit les monumens des arts et les merveilles de la nature. L'auteur parle aussi des mœurs et des usages des nations civilisées et de celles qui ne le sont pas: il paraît que dans cette partie il se montre moins habile que dans l'autre; il suit l'exemple de la plupart des géographes, ou du moins de ceux qui se donnent pour tels, en portant, sur le caractère distinctif des nations, des jugemens hasardés qui proviennent le peu de réflexion de celui qui se les permet, et tendent à tromper les jeunes gens qui ne sont pas prémunis contre les fausses notions renfermées dans leurs livres élémentaires. Ainsi, par exemple, le jeune Américain qui étudie la géographie dans le livre de M. Worcester, n'aura-t-il pas une idée bien juste de la nation française quand il y lira que « c'est une nation dissipée, vive et légère, plus influencée par le sentiment et la passion que par la

raison; dépourvue, en général, de principes fixes de morale et de vertu, flottant entre la superstition et l'irréligion, et montrant, au milieu des habitudes les plus indifférentes de la vie, une chaleur et une véhémence qui excitent la surprise et le dégoût de l'observateur de sang-froid? » Honneur au pinceau de l'habile géographe qui a si bien représenté le caractère de la nation française!

Les Allemands ne lui sauront pas moins de gré de leur apprendre que parmi eux un amant aborde rarement l'objet de sa tendresse sans avoir une pipe à la bouche. Quant aux compatriotes de l'auteur, ils seront sans doute charmés de savoir que, dans les grandes villes de l'Union américaine, on déjeune avec du pain et du beurre, et que les dames s'y distinguent par de la douceur et de la gentillesse mêlées à une vive énergie.

Nous pensons, au reste, comme le journal d'où nous avons extrait cet article, que ces *esquisses* doivent beaucoup amuser ceux qui les liront; nous ignorons si leur jugement y aura gagné quelque chose.

J. D. PA.

3. OPERIS COSMOGRAPHICI IBN EL VARDI caput primum, de Regionibus et Oris; ex Cod. Upsaliensi edidit et latinè vertit ANDREAS HYLANDER, theol. doct. ac prof. 352 pp. Lund; 1823.

L'auteur arabe de l'ouvrage dont M. Hylander publie ici le premier chapitre, est celui que d'Herbelot (*Bibl. Orient.*, p. 98) nomme Ebn Alnardi et (p. 900) Alvardi; de Guignes (*Not. des Mss.*, t. II, p. 19), Ebn al Ouardi ou Ben al Ouardi; et M. Sylvestre de Sacy, Ibn al Wardy, dans l'article de la Biographie Universelle qu'il a consacré à ce géographe. Les noms de celui-ci, tels qu'ils se trouvent tout au long à la tête d'un manuscrit de la bibliothèque du roi de Danemark, étaient Seradj el Dinn Abi Hhafes Omar ben Mudhaffer Ibn Mouhhammed ben Omar Abi el Favares Ibn el Vardi el Koraschi el Bekri. On ne connaît point avec certitude le lieu de sa naissance. Dans le Catalogue des Mss. de la bibliothèque royale de Paris (n°. 1739 ad cod. n°. 589), et dans celui de la bibliothèque de l'Escurial, par Casiri, t. II, p. 1, on le fait Mauritanien, par la raison qu'il commence son ouvrage en traitant de *Sous el Akhsa*, c'est-à-dire par l'Afrique occidentale; mais cette présomption repose sur une base bien faible, puisque les géographes orientaux, à l'exemple de Ptolémée, vont en général de l'ouest à l'est, dans l'énu-

tréation des pays qu'ils décrivent. Jean-Bern. Koehler, qui publia, en 1766, à la suite de la *Tabula Syrie*, d'Abulféda, un morceau sur la Syrie extrait d'Ibn ol Wardi (comme il l'appelle), établi, comme une chose probable, p. 171, note 18, que cet auteur était natif de Damas, parce qu'en parlant de cette ville il la surnomme *Mâhruset*, c'est-à-dire *la bien gardée*, (*inçlyta*), qu'il en fait l'éloge et la décrit avec plus de soin que les autres villes. Quant au lieu et à l'époque de la mort d'Ibn Alwardi, on s'accorde à reconnaître, dit M. de Sacy, qu'il mourut à Alep, l'an 749 ou 750 de l'hégire, correspondant à l'an 1350 de l'ère chrétienne. D'Herbelot s'est donc grandement trompé lorsqu'il dit, *Bibl. orient.*, au mot *Roum*, que Ebn al Ouardi écrivait l'an 385 de l'hégire, qui est de J.-C. 995. M. Hylander regarde comme très-probable que cet auteur a composé son livre entre les années 1269 et 1283, sans se dissimuler néanmoins les objections qu'on peut lui opposer. Le titre de son ouvrage géographique est, *Kharidat al Adgiaib*, c'est-à-dire *Perle des merveilles*; titre auquel quelques Mss. ajoutent celui de *Pharidat al Gkaraib*, ce qui signifie *pietre précieuse des raretés*. Dans la notice étendue que de Guignes en a donnée dans le recueil cité plus haut, il le compare à la géographie physique de *Varenius*; et Celsius, qui en a parlé dans son *Hierobotanicon*, exprimait, t. 11, p. 492, le désir que l'ouvrage fût publié en entier. Ce vœu se trouve rempli, quant au premier chapitre des 14 dont il se compose, par le livre que M. Hylander vient de mettre au jour, à Lunden en Scanie, à l'âge de 74 ans, après avoir donné successivement plusieurs fragmens d'Ibn al Wardi, sous la forme d'exercices académiques. Toutes les fois que son auteur parle d'objets d'histoire naturelle, tels que plantes ou animaux, le traducteur a eu soin d'ajouter les noms scientifiques de ces mêmes objets. Il reconnaît avoir obligation de cette partie de son travail au professeur A.-J. Retzius.

Ce qui donne un nouveau prix à cette édition, ce sont les variantes que le fils de l'auteur y a jointes, d'après trois manuscrits arabes de la bibliothèque royale de Copenhague, particulièrement en ce qui concerne les noms de lieux, ainsi que l'index géographique dont il l'a enrichi, et qui offre souvent, avec le nom arabe adopté par Ibn al Wardi, celui que d'autres auteurs orientaux ou les auteurs latins ont donné au lieu dont il s'agit. Au nombre des écrivains qui ont travaillé avant eux sur *Ibn*

al Wardy, MM. Hylander citent, outre ceux dont M. de Sacy a parlé dans la biographie, M. J.-L. Rasmussen, auteur d'un mémoire sur la connaissance que les Arabes et les Persans ont eue de la Russie et de la Scandinavie au moyen âge; mémoire dont un savant anonyme a commencé à donner une traduction française, d'après le Magasin d'Édimbourg, dans le journal de la Société asiatique de Paris, oct. et nov. 1824. MM. Hylander observent à ce sujet que M. Rasmussen confond dans cet ouvrage Ibn al Wardy avec Carvini, et que partout où il cite ce dernier auteur, c'est le premier qu'il faut entendre, ainsi qu'il en est convenu lui-même avec eux. Ils rapportent aussi, d'après les *Mines de l'Orient*, t. 3, p. 278, que le docteur Leyden préparait à Calcutta une édition du texte d'Ibn al Wardy, avec une traduction anglaise, lorsqu'une mort prématurée est venue interrompre ses utiles travaux, et ils demandent s'il a paru quelques portions de ce travail.

En parcourant l'ouvrage de M. Hylander le père, nous avons remarqué particulièrement la mention que fait Ibn al Wardy d'une montagne de l'intérieur de l'Asie, dont on voit sortir de la fumée pendant le jour et des flammes pendant la nuit; cette montagne est située dans une contrée nommée *Tim*, que M. Hylander le fils pense être la même que le Botom d'Édrisi et d'Abulfeda, et le Bastam de Bakouï. Cette contrée est située entre l'Oxus et le Jaxartes; ses montagnes donnent naissance au Sogd, rivière qui arrose la Sogdiane. (Voy. le *Bull. des Sc. nat.*, 1825, to. 4, n°. 5.)

C. M.

4. ZEEMANS WEGWIJZER OP DE KUSTEN VAN FRANKRIJK, SPANJE EN PORTUGAL. Guide du navigateur sur les côtes de la France, de l'Espagne et du Portugal, depuis la baie de Heysand jusqu'à la baie de Gibraltar; contenant des instructions sur la navigation dans toute la mer de Gascogne, et sur l'entrée et la sortie de tous les ports et mouillages situés le long de ces côtes. Gr. in-8°. Prix : 3 fl. 25 c. Amsterdam; 1824.

5. RÉSUMÉ DU COMMERCE fait par la France avec ses colonies, pendant les années 1822 et 1823.

D'après le tableau que nous donnons ci-après, les envois que nous avons faits à nos colonies, pendant les années 1822 et 1823, en échange avec les denrées de leur sol, ont été environ $\frac{1}{2}$ en produits de notre agriculture, les $\frac{1}{2}$ en objets fabriqués; mais les

retours ont surpassé d'environ $\frac{1}{2}$ la valeur de nos expéditions.

Des primes d'exportation ont été accordées à différens produits de nos fabriques.

IMPORTATIONS.			EXPORTATIONS.		
Nature des objets importés.	VALEUR des objets importés.		Nature des objets exportés.	VALEUR des objets exportés.	
	1822.	1823.		1822.	1823.
	fr.	fr.		fr.	fr.
ns de teinture et d'ébénis- terie.	286,366	145,214	Boissons. { Vins.	5,610,973	3,838,124
cao.	346,314	221,371		Eaux-de-vie.	533,540
fé.	7,695,104	5,791,507		Liqueurs.	201,553
irofle.	297,410	222,956	Grains et farines.	Autres.	97,277
don.	1,515,236	801,878		2,727,683	2,795,711
im et talia.	461,545	196,909	Fer et fonte. (Ouvr. de)	696,615	962,608
cre brut.	31,230,649	22,403,381	Feutres.	776,944	850,107
cre terré.	4,161,700	3,985,128	Huiles.	657,957	458,717
rticles divers.	1,763,741	1,319,234	Bijouterie, orfèvrerie.	105,626	395,080
			Papier et application.	323,168	425,019
			Peaux { préparées.	1,394,184	2,152,645
			ouvrées.		
			Produits ruraux.	1,499,763	1,316,680
			Tissus { lin et chanvre.	5,898,202	6,963,971
				738,147	639,749
				1,213,265	834,525
			de { laine.	2,232,795	4,779,809
			soie.	609,077	554,745
			Verres et cristaux.	9,004,889	8,256,720
			Articles divers.		
Totaux.	47,758,065	35,176,578	Totaux.	34,321,657	36,237,651
					(1)

(Ann. marit. et colon., 1824 oct. et nov., p. 482.)

6. GESCHIED-EN AARDRIJKSKUNDIGE BESCHRIJVING van het koningrijk der Nederlanden. Description géographique des Pays-Bas, avec un récit des invasions de la mer, etc. Par P. N. MUXT. 4 cah. av. une carte des Pays-Bas. Bommel; 1824.

Dès que cet ouvrage inconnu à Paris nous aura été adressé, nous nous empresserons de le faire connaître à nos lecteurs.

(1) Les résumés tels que les donnent les *Annales maritimes* ne sont pas exacts; il faudrait : 34,321,658 — 36,237,641.

7. **GESCHIEDKUNDIGE EN TOPOGRAFISCHE BESCHRIJVING van de Dorpen Hillegersberg en Bergschenhoek.** Description historique et topographique des villages de Hillegersberg et Bergschenhoek. In-8°. avec pl. ; prix, 4 fl. 25 c. Rotterdam ; 1824 ; Meusing.
 8. **DE PROVINCIE ZEELAND.** Sur la province de Zélande ; par J. DE KANTER et J. AB UTRECHT DRESSELHUIS ; contenant : 1°. une description de cette province, dans son état actuel ; 2°. neuf pièces annexées relatives à ce qui a été publié, dans le cours de ces dernières années, sur la Zélande et ses habitans, et un 10°. article touchant l'invention des lunettes d'approche, qui eut lieu à Middelbourg ; 3°. un *Guide* du voyageur, dans lequel se trouvent indiquées les grandes routes, l'emplacement des droits de péage, les chemins ordinaires, les moyens de transport par mer et par les canaux ; une carte étendue et exacte, avec une table, comprenant 595 distances ; le tableau des frais de voyage ; l'indication de la manière de voyager la plus prompte et la plus commode ; des logemens ; des heures de la marée ; 4°. une ample table des matières. On peut se procurer séparément la carte et la table des distances. In-8. ; prix, 15 fl. Middelbourg, 1824, Abrahams ; Bruxelles, Demat ; et Brest, Van-Kempen.
 9. **GEOGRAPHIE VON ITALIEN, etc.** Ancienne géographie de l'Italie, de la Sicile, de la Sardaigne et de l'île de Corse ; par CONRAD MANNERT. In-8. avec carte ; part. I et II. Leipzig ; 1823 ; Mahn frères.
- Cet ouvrage est précieux par les recherches immenses que l'auteur a faites, et par les observations critiques dont il les a accompagnées. Il n'a puisé qu'à des sources authentiques. (*Journ. gén. de la litt. étrang.*, août 1824, p. 240.)
10. **DESCRIZIONE GEOLOGICA E STATISTICA DI ASPROMONTE, e sue adjacenzie, etc.** Description géologique et statistique de l'Aspromonte (Apremont), et de ses environs, avec trois mémoires sur l'origine des volcans, les mines d'Olivadi, et les salines de la Calabre. Par M. G. MELOGRANI, inspect. gén. des eaux et forêts dans le royaume de Naples. In-8. de 300 p. Naples ; 1823 ; Simon.

Nous analysons, dans les sections respectives, ce qui concerne la géologie et l'agriculture. Nous nous bornons, dans cette section, aux objets relatifs à la statistique et à l'économie publique.

L'Aspromonte (Apremont) est l'extrémité méridionale de la chaîne des Apennins, dans la Calabre ultérieure, aux confins du royaume de Naples : cette extrémité, voisine de Reggio et du fameux écueil de Scylla, court le long du détroit de Messine. On remarque, dans cette partie extrême de la chaîne, le *Nardello*, l'*Onzurto*, et le *Montalto* qui en forme la sommité. L'élévation de l'Aspromonte, au-dessus du niveau de la mer, est au total de 5080 palmes. Cette montagne est couverte de bois de pins, de sapins, de hêtres, de chênes, d'yeuses ou chênes-verts, et de châtaigniers, entretenus avec beaucoup de soin. Les eaux abondantes qui en découlent, entretiennent aussi dans les vallées de beaux pâturages, mais dont on n'obtient pas les avantages que l'on devrait en retirer. L'insouciance des propriétaires, l'ignorance de leurs agens, le défaut d'une population intéressée, par la propriété, au bon emploi de ces pâturages, abandonnés à l'état presque sauvage de pacages communs, ne laissent croître qu'un bétail si peu nombreux, que l'usage de la viande de boucherie est extrêmement rare dans cette contrée; toutes ces causes, réunies à l'oppression des paysans par les agens des grands propriétaires, réduisent cette partie de la population à l'état le plus misérable.

Avec l'argile de *Lobutti*, on fabrique à Reggio de la poterie informe qu'il serait très-facile de perfectionner. Les mines, ou plutôt les fouilles de *Valanidi*, la *Stroffa*, l'*Addai* et le *Musciaddi*, fournissent abondamment du minerai à la fonderie de Reggio.

L'agriculture est en assez bon état dans les plaines aux environs de cette ville. Les principaux produits consistent en oranges, en limons, en mûriers et en chanvre, qui abondent surtout dans les campagnes voisines de la mer. Ces produits et ces essences, surtout l'essence d'écorce de citron, font l'objet d'un assez grand commerce pour Reggio : celui de la soie y était autrefois plus considérable. Le produit de cette industrie était évalué, année commune, à 90,000 liv. Mais il n'excède guère maintenant 50,000 livres. On fabrique aussi à Reggio des bas, des mou-

choirs, des damas, mais seulement à proportion des commandes que l'on reçoit.

La ville de *San-Giovanni* possède une très-belle fabrique de soie, dont l'auteur donne la description.

Il y a une papeterie auprès de la rivière de *Gallico*, et une fabrique de savon dans la contrée d'*Azzarella*; mais la mauvaise qualité du savon ne promet pas à cette dernière fabrique une grande prospérité.

La culture de la campagne, entre *San-Giovanni* et *Reggio*, est très-bien entendue; elle est couverte de vignes, de mûriers blancs et noirs, d'oranges, de limons, de citrons, de chanvre, de grains et de fruits de toute espèce. Mais la culture serait encore beaucoup plus productive et plus parfaite, s'il y avait des routes pour faciliter le transport de ses produits.

A cette description de l'extrémité méridionale de la Calabre ultérieure, l'auteur a joint un tableau des côtes de la Sicile, qui font face à cette autre rive du détroit de Messine, dont ses recherches ont pour but d'expliquer l'origine, ou, du moins, de mettre le lecteur à portée de se l'expliquer. Ce but fait l'objet spécial de son 12^e. chapitre. Le résultat des observations de l'auteur est que la formation du détroit n'a eu pour cause ni un tremblement de terre, ni l'explosion d'un volcan, ni enfin l'action du flux et du reflux de la mer. Son opinion est que l'espace occupé maintenant par le détroit était, à une époque assez reculée, une vallée très-profonde, fermée d'un côté par les montagnes de *Valdemone*, et de l'autre par l'*Aspromonte*. Une irruption de la Méditerranée inondant cette partie inférieure de l'Europe, éleva les eaux au point où l'on remarque encore aujourd'hui les débris de tant de corps marins pétrifiés. Dans ce débordement général, on n'apercevait plus que les cimes les plus hautes des monts, tandis que les parties basses demeuraient ensevelies sous les eaux. Ces mêmes eaux s'abaissèrent peu à peu, à mesure que la mer envahissait des terrains plus en pente et plus éloignés, jusqu'à ce qu'enfin, se mettant en équilibre avec l'Océan, elles se renfermèrent et prirent leur niveau dans l'espace occupé aujourd'hui par le détroit de Messine.

La 4^e. section renferme une description des mines de plombagine d'Olivadi, minéral que l'auteur croit particulier à cette contrée, et à *Borrowdale*, district de *Keswick*, en Angleterre, dans le comté de *Cumberland*. Mais on sait qu'il s'en trouve en *Provence* et ailleurs.

La 5^e. contient une autre description des salines de *Lungro*, et des autres salines de la Calabre, pour la prospérité desquelles l'auteur propose diverses améliorations. A. D. V.

II. STATISTIQUE DE LA SARDAIGNE. (Voyez le Bulletin de 1824, t. 2, août, p. 109; octobre, p. 296.)

La lettre suivante, du savant écrivain à qui nous avons dû les documens importans sur la Sardaigne, déjà insérés au Bulletin, contenant de nouveaux détails non moins intéressans sur ce pays trop peu connu, nous avons cru devoir la mettre sous les yeux de nos lecteurs.

« Monsieur, en vous remerciant de la bonté avec laquelle vous avez bien voulu accueillir les notices que j'ai eu l'honneur de vous adresser, sur le royaume de Sardaigne, je m'empresse de satisfaire le désir que vous m'avez témoigné, d'en recevoir de nouvelles.

Parmi le grand nombre de renseignemens que j'ai réunis sur cette île intéressante, ceux que j'ai choisis m'ont paru les plus propres à faire connaître la véritable position d'un pays, dont les ressources sont plus considérables et plus multipliées qu'on ne le croit communément. Plusieurs de ces ressources sont presque inutilisées par des obstacles que les princes de Savoie travaillent depuis plus d'un siècle à aplanir. Le défaut de population, celui de chemins praticables, l'inertie causée par un climat méridional, voilà, Monsieur, les causes qui ont empêché jusqu'ici la Sardaigne d'atteindre le degré de prospérité dont elle est susceptible, ayant une mer poissonneuse et corallifère, un sol anciennement renommé par sa fécondité, des vins précieux, des forêts immenses, des mines de fer et de plomb très-abondantes, des carrières de beau granit et de marbre, des salines, dont l'exploitation est fort productive, et joignant à tous ces avantages celui d'une position éminemment commerciale.

Le gouvernement n'a négligé aucun des moyens propres à faire valoir les ressources d'un pays si favorisé de la nature; et si ses soins n'ont pas obtenu jusqu'ici un succès complet, on ne peut pas dire non plus qu'ils soient restés infructueux. Dans l'espace d'un siècle, l'île a doublé sa population; de vastes déserts ont été défrichés et rendus à l'agriculture; des bosquets d'oliviers ont succédé aux forêts qui couronnaient les collines des environs de Sassari; le commerce, qui était nul, a pris quelque

consistance; des manufactures ont été établies; enfin, on a mis à portée de toutes les classes de personnes les bienfaits de l'instruction (édit du 24 juin 1823). Malgré cela, deux obstacles très-graves subsistaient encore, dont chacun aurait suffi pour paralyser les heureux résultats que l'on commençait à obtenir. L'un est la communauté des terrains, qui, détruisant toute idée de véritable propriété, détruit le mobile le plus actif de l'industrie humaine. L'autre est le manque de routes, non moins nuisible aux intérêts du commerce et de la tranquillité publique, que contraire aux progrès de la civilisation. Le gouvernement a pourvu récemment à ces deux objets, en autorisant la clôture des terrains (édit du 6 octobre 1820), et en ordonnant la construction d'une grande route centrale de Cagliari à Sassari, et celle de plusieurs autres de moindre importance, destinées à faciliter les communications des villes de Sardaigne entre elles, et de chacune d'elles avec la grande route centrale et avec les divers points d'embarquement (ordonn. du roi, 27 novembre 1821). C'est à ces salutaires opérations que la Sardaigne sera un jour redevable de sa prospérité.

J'ai cru que ces détails pourraient faire apprécier les efforts d'un gouvernement paternel en faveur des Sardes. Je parlerai maintenant des branches principales du commerce actif de l'île, et notamment de ceux de ses produits qui pourraient attirer l'attention des négocians étrangers, et devenir l'objet de spéculations avantageuses. Je place dans ce rang :

1°. *La pêche du thon*. Le long de la côte occidentale et méridionale de l'île il y a plusieurs madragues. Leur nom est consigné dans la note suivante avec celui de leurs propriétaires.

Madragues	Propriétaires.	Madragues.	Propriétaires.
1. Flumentorgia.	Le roi.	4. Saline.	Le duc de St. Jean.
2. Portopaglia.	Le roi.	5. Portoscuso.	Le duc de St. Jean.
3. Isola piana.	Le m ^{rs} . de Villamarina.	6. Calavinagra.	Le roi.
		7. Calasapone.	Le roi.

Les résultats de la pêche dans les neuf dernières années, sont les suivans :

Années.	Nombre de thons pêchés.	Années.	Nombre de thons pêchés.
1816	17,520	1821	12,763
1817	11,728	1822	3,501
1818	13,360	1823	11,064
1819	12,232	1824	5,345
1820	12,005		

On a attribué le mauvais succès de la pêche dans l'année courante, au sud-ouest qui a soufflé presque sans interruption dans ces parages pendant la saison favorable.

2°. *Le blé.* Cette denrée formait anciennement la branche d'exportation la plus considérable de l'île. Dans les derniers temps, la concurrence d'Odessa a beaucoup nui à ce commerce, et les envois pour l'étranger sont devenus plus rares. Il est pourtant aisé de prévoir que cette concurrence deviendra de jour en jour moins à craindre : les colons des côtes de la Mer Noire, dégoûtés du bas prix de leur blé, chercheront dans d'autres genres de culture des résultats plus avantageux. De là la diminution de la surabondance de cette denrée, et l'augmentation de prix correspondante. En attendant, j'ai marqué ci-après la quantité de blé semé et récolté en Sardaigne pendant les années 1820 et 1821.

Années.	Estéreaux semés.	Estéreaux récoltés.
1820	254,419	1,592,793
1821	273,100	1,639,518

L'estéral ou muid (starello, moggio) est égal à litres 49, 2.

3°. *Le sel marin.* Quoique les habitans en fassent une consommation considérable tant pour les usages domestiques, que pour la salaison des fromages, des chairs crues et du thon, il en reste toujours assez pour fournir à l'étranger plusieurs chargemens considérables. Le gouvernement a toujours procuré beaucoup d'avantages aux acheteurs étrangers, et dernièrement par ses ordonnances du 16 et du 21 septembre de l'année courante, il a déclaré : 1°. que l'exportation du sel pour l'étranger sera exempte de toute imposition ; 2°. que le prix de chaque salme de sel sera fixé à 3 fr. et 84 c. ; 3°. que les bâtimens qui s'occuperont de ce commerce jouiront d'une indemnité de 3 p. cent sur la quantité de sel dont ils seront chargés ; 4°. que les bâtimens étrangers qui auront leur entière cargaison du sel acheté des finances de la Sardaigne, jouiront, par rapport aux droits d'ancre et de darse, des mêmes privilèges que les vaisseaux à pavillon Sarde.

Les salines principales sont établies dans la rade de Cagliari, dans le golfe de Palmas, à Oristano, et aux îles de St.-Pierre et de Carloforte.

4°. *Le bois de construction.* Un tiers de l'île est couvert d'épaisses forêts. Un cinquième de ce tiers est *glandifère*. La figure

du chêne est généralement courbe, et sous ce rapport fort précieuse pour la membrure des bâtimens. M. Rachia, capitaine ingénieur, qui en 1820 a été chargé de reconnaître les forêts de l'île, a démontré l'utilité qu'on en pourrait retirer, tant pour la marine militaire que pour la marine marchande. D'après les calculs du même ingénieur, l'exploitation des forêts les plus rapprochées du littoral pourrait aller au-delà de 80,000 plants; c'est-à-dire à 1,600,000 pieds cubes, dont la valeur sur le continent serait au moins de 5,600,000 fr. Les coupes qu'on a commencées dans les trois dernières années, et les expériences qui ont eu lieu en France et en Angleterre, ont prouvé de la manière la moins équivoque, la précieuse qualité de ce bois pour les constructions maritimes.

5°. *Les vins.* Les vins précieux que produisent les collines de Cagliari, de Bosa, d'Alghero et les environs d'Oristano sont comparables aux meilleurs d'Espagne et des Canaries. *Le cannonao*, le *girò* et le *monica* de Cagliari, la *vernaccia* d'Oristano, et les *malvoisies* de Bosa et d'Alghero, soutiennent la navigation, et acquièrent en vieillissant une telle activité, qu'ils deviennent de véritables vins de liqueur, comme les vieux chypres, les malagas, etc. La bonté et la délicatesse de ces vins, jointes à leur prix, ont attiré des spéculateurs étrangers, et le commerce en est satisfaisant.

6°. *Les huiles.* Cette précieuse denrée, dont l'exportation en 1795 était déjà considérable, est augmentée depuis de beaucoup par les soins du roi Victor Emmanuel, qui entre autres encouragemens avait promis des lettres de noblesse à tout propriétaire qui prouverait avoir achevé une plantation de 4,000 oliviers (édit du 3 décembre 1806). La qualité des huiles de Sardaigne ne le cède pas aux meilleures de Gènes et de Provence.

7°. *Le tabac.* Cette production qu'on cultive dans plusieurs endroits de l'île, est plus particulièrement propre au territoire de Sassari. La qualité en est reconnue pour une des meilleures de l'Europe; et lorsqu'il est réduit en poudre sans aucun mélange de drogues, il devient égal au tabac d'Espagne ou de la Havane, dont il a la couleur et le goût. Le commerce en est assez considérable.

8°. *Les chevaux.* Les chevaux fins de haras, sont dès longtemps connus fort avantageusement en Europe, tant pour la figure que pour la force et la vivacité. Le haras le plus renommé de chevaux fins est celui de *Paulilatino* appartenant au roi. La

race s'améliore de jour en jour par les soins que prend le gouvernement d'y entretenir des étalons arabes de la plus grande beauté. Le nombre des chevaux domptés, fins et ordinaires, était en 1820 de 29,937; on évaluait les autres à 18,910. En 1821, le nombre des premiers montait à 32,874, celui des seconds à 20,670.

Les fromages et la viande salée forment encore deux branches très-considérables du commerce actif de la Sardaigne, mais je dois omettre des détails qui s'accorderaient mal avec les bornes vraiment un peu trop resserrées du Bulletin. D'ailleurs je me suis proposé de parcourir rapidement les principaux produits de cette île, et non de vous en détailler toutes les ressources, qui, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, sont plus multipliées qu'on ne le croit communément. Par cette même raison, je n'ai parlé ni de la pêche du corail, ni des mines de fer et de plomb, etc. Vous trouverez toutes les notions désirables sur ces objets dans l'exacte et savante *Description de la Sardaigne* que va donner au public M. le chevalier de la Marmora, homme recommandable par ses talens autant que par l'ardeur persévérante avec laquelle il a visité, palme à palme, pendant plusieurs années successives, le pays qu'il avait à décrire.

Je place ici deux tableaux, dont l'un vous fera connaître le mouvement de la population de la capitale pendant 1821, 1822 et 1823; l'autre désigne la quantité de bétail apprivoisé et sauvage qui existait en Sardaigne dans le courant de 1821.

Mouvement de la population de Cagliari.

ANNÉES.	NAISSANCES.		DÉCÈS.		MARIAGES.	OBSERVATIONS.
	Hommes.	Femmes.	Hommes.	Femmes.		
1821	354	335	191	222	159	En 1807, malgré la présence de la cour, la population de Cagliari n'était que d'environ 23 mille habitans; à présent elle monte à 27,356. Augmentation en 17 ans, environ 4,356.
1822	428	352	193	172	171	
1823	335	335	174	211	178	

Tableau du bétail existant en Sardaigne en 1821.

BÉTAIL APPRIVOISÉ.				BÉTAIL SAUVAGE.				
Bœufs.	Vaches.	Veaux et Génisses.	Cochons.	Bœufs, Vaches, Veaux et Génisses.	Bœufs et Chèvres.	Cochons.	Prebis.	(1) Beliers.
1102,126	13,434	8,387	37,909	162,063	296,405	182,537	836,955	80,453

J'ai l'honneur d'être avec la considération la plus distinguée, Monsieur, etc. J. Louis CERRARIO, doct. en droit, chef de section au ministère de l'intérieur. Turin, ce 4 décembre 1824.

12. SARDAIGNE. — NOTICE sur l'organisation et l'état d'avancement des routes dans cette île.

En janvier 1821, le roi de Sardaigne, par une mesure bien-faisante pour ses États insulaires, envoya un des membres les plus distingués de son corps des ponts et chaussées, M. Carbonazzi, élève de l'école polytechnique, pour parcourir en tous sens l'île, et rédiger un projet d'organisation complète de routes destinées à établir des communications faciles et durables entre ses parties les plus importantes, et à mettre l'intérieur de l'île en relation, non-seulement avec ses côtes, mais encore avec le reste de l'Europe.

Le rapport, contenant le projet en question, fut présenté en juin de la même année à la Junte générale du royaume, dite *di stamenti*, présidée par le vice-roi (alors marquis d'Yenne); et cette même junte, après avoir pris connaissance détaillée du rapport précité, en marqua sa satisfaction au rédacteur, d'abord pour l'ensemble des tracés proposés, appuyés sur de nombreux états statistiques spéciaux et généraux du plus grand intérêt, et ensuite pour l'érudition générale et les vues remarquables d'administration y contenues. Elle pria en même temps son président de le transmettre à S. M. avec le témoignage de sa reconnaissance, et l'expression du désir qu'elle voulût bien donner une marque de distinction à l'auteur.

(1) Les moutons se trouvent classés ainsi par l'auteur.

Le tracé général des routes en question consiste en premier lieu en une route *principale* qui, partant de la capitale (Cagliari), se dirige sur la seconde ville du royaume, Sassari, et traverse ainsi l'île, du midi au nord, en passant par la ville d'Oristano, située sur la côte d'ouest. en combinant autant que possible la direction de cette route avec la rencontre des endroits les plus fréquentés. Le projet embrasse en outre l'organisation de huit routes de deuxième classe qui se rattachant à la principale sur divers points et tracées d'après les mêmes vues (la largeur exceptée), la font communiquer avec les provinces les plus importantes de l'est et de l'ouest. Le tableau ci-joint peut donner, la carte à la main, une idée du système de leur ensemble.

N ^o . d'ordre.	DÉNOMINATION	INDICATION	Longueur en milles de 500 mètres.	Directions.
	des routes.	des villages qui se trouvent sur les lignes des routes.		
1	Route principale.	Cagliari, Monastir, Nuraminio, Villa-Greca, Serrenti, Seddori, Sardara, Uras, Oristano, Nuraxinieddu, Tramassa, Bauladu, Pauli-latino, Abbasanta, Macomer, Bonorva, Romalpa, Lodrongianus, Sassari, Santo - Gavino ou Porto Torres.	90 00	Du S. au N.
2	Transversale.	Abbasanta, Ghilarza, Soddi, Sedilo, Bopo, Nuoro, Orosei	40 0	Vers l'est.
3	De Bosa.	Voisinages de Bonorva, Puzzumajor, Padria Bosa.	16	Vers l'ouest
4	De la Marmilla.	Seddori, Mara-Arbareci, Ussanamonna, Sini, Gonnosno, Escoveda, Usellus, Villa-Urbana, Palmas, Oristano.		A l'est.
5	D'Iglesias.	Cagliari, Assemini, Uta-Siliqua, Iglesias et la mer.	20	A l'ouest.
6	D'Alghero.	Sassari, Olmedo, Alghero.	14	A l'ouest.
7	Di Castel Sardo.	Sassari, Castel Sardo.	16	N.-O.
8	Dell' Ogliastra.	Nuraminio, Senorbi, Nurri, Tortoli.	36	N.-O.
9	Della Gallura.	Voisinages de Bonorva, Mores, Ozieri, Oschiri, Empio, Castelsardo.	41	
		Milles.	273 ou 136 lie.	

Observation générale et essentielle. Les longueurs des routes ci-dessus ayant été calculées par le pas du cheval avant la formation des projets de détail, ne doivent être considérées que comme approximatives.

Il est à remarquer que le tracé de la route principale, établi sur les données statistiques actuelles, rencontre des vestiges de l'ancienne route romaine à *Monastir* et près de Bonorva où elle, les suit sur une étendue de terrain considérable.

S. M. ayant reconnu, sur le rapport du viceroy, du ministre de l'intérieur et du conseil des ponts-et-chaussées, que le projet était complet et satisfaisant dans toutes ses parties, fit connaître peu de temps après au vice-roi sa résolution de mettre aussitôt la main à l'œuvre et lui prescrivit les moyens à suivre pour faire face aux frais d'exécution.

Il ordonna en même temps à M. Carbonazzi, en l'avancant du grade de capitaine à celui de major, de rédiger, en qualité de directeur, un règlement spécial pour le service personnel que l'éloignement rend indépendant de celui du continent, aussi-bien qu'un devis général pour servir de base aux propositions des sociétés d'entreprises.

Ce règlement et ce devis, sanctionnés par le conseil des ponts et chaussées, donnèrent bientôt lieu à la formation d'une société d'entrepreneurs habiles qui prit l'engagement d'exécuter successivement les travaux projetés. Le 9 novembre 1822, le service fut complètement en activité sur les deux extrémités de la route principale : en même temps des ingénieurs préparaient d'avance, avec la plus grande célérité, les plans, profils, etc., nécessaires pour la direction des entrepreneurs.

L'on a déjà percé plus de la moitié de la route principale sur des pentes très-commodes et sur une largeur de 7 mètres. On calcule, d'après les travaux achevés, et les difficultés surmontées, que cette route principale sera entièrement propre au service des postes, en décembre 1826, malgré les intervalles de saison rigoureuse qui obligeront de suspendre quelquefois les travaux.

On ajoute même que la voiture d'un personnage de première distinction vient de passer sur la moitié de ladite route, au grand étonnement d'une partie des habitants, qui ignoraient jusqu'au nom d'un pareil moyen de transport.

Une circonstance qui mérite d'être connue, et qui est un nouveau témoignage de la munificence du roi, est la construction des maisons dites de refuge, dans les intervalles d'un village à l'autre, qui excèdent trois à quatre lieues ; ces maisons sont destinées au triple usage du logement des cantonniers, des agents de l'autorité et des voyageurs.

Déjà l'un de ces bâtimens construit à deux lieues de la capitale remplit sa destination depuis un an.

Les nationaux commencent aussi à vouloir attirer les étrangers. Jusqu'à présent, le défaut presque total de communication avait empêché que l'on ne pensât à établir des auberges; on en constrait une en ce moment, sans renoncer à l'hospitalité que se plaisent à exercer les Sardes.

On a donc tout lieu de s'attendre que sous peu de temps les savans, les spéculateurs et les voyageurs curieux pourront parcourir un champ aussi vaste qu'il est inconnu jusqu'à ce jour; ils trouveront un guide dans le grand ouvrage que va faire imprimer un officier piémontais, M. de la Marmora, et qui contiendra les résultats des recherches en tous genres qu'il a faites pendant cinq ans de voyages dans l'intérieur de l'île.

En terminant cette notice, nous citerons encore deux autres institutions établies récemment en Sardaigne; l'une a pour objet la régularisation des cours d'eau qui, trop long-temps abandonnés à eux-mêmes, causaient de très-grands ravages et une insalubrité trop redoutable et trop renommée dans certaines saisons. L'autre institution est celle d'une école de mathématiques pures et appliquées, établie à Cagliari et à Sassari; cette école, confiée aux soins des ingénieurs des ponts et chaussées, est destinée à former dans l'île des élèves pour cette branche d'instruction.

13. PLAINTES ET VŒUX au sujet de nos Dictionnaires géographiques (les dictionnaires allemands); par B.-V.-W. et W. MITZ. (*Allg. Anzeig. der Deutsch.*, janv. 1823, p. 181.)

Les auteurs de ces observations se plaignent de ce que les lexicographes allemands pour la géographie, négligent absolument de faire connaître la prononciation des noms de lieux dans les pays étrangers à l'Allemagne. Ils forment le vœu que ces écrivains s'entendent à cet égard avec les personnes versées dans l'étude des diverses langues. Ils citent comme ayant commencé cette amélioration utile, 1°. l'ouvrage de Lange, intitulé: *Erd- und Staatenkunde*, gr. in-8., Züllichau, 1821, où l'on trouve la prononciation des lieux de la France et de l'Angleterre; et le premier volume du *Manuel de Blanc* (*Handbuch des Wissenswürdigen aus Nature und Geschichte der Erde*, etc.), in 8°, Halle, 1822, qui donne la prononciation des lieux de l'Espagne

et du Portugal. Il regrette que le savant professeur Oërtel n'ait pas pu encore faire imprimer son Dictionnaire géographique, qui devait enseigner la prononciation des lieux, et même les règles générales de la prononciation en tout pays.

Ces regrets et ces vœux peuvent s'appliquer aux dictionnaires français comme aux dictionnaires allemands. Point de doute cependant que la connaissance des noms de lieux étrangers, tels qu'ils se prononcent dans les pays mêmes, ou au moins à peu près, ne fût très-utile aux voyageurs et aux lecteurs qui ne sont point familiers avec les langues étrangères. A. D. V.

14. LA GERMANIE, traduite de TACITE par C. L. F. PANCKOUCKE, avec un Commentaire géographique, etc. 1 vol. in-8. de xcviij et 331 p. et 1 atlas in-4°. de 12 pl. gr. Paris; 1824; Panckoucke.

Nous avons, dans un de nos précédens numéros, annoncé la publication récente de cette nouvelle traduction de *la Germanie*. Ainsi que nous nous le sommes proposé, nous soumettons aujourd'hui à nos lecteurs une courte notice sur ce grand et intéressant ouvrage.

Le commentaire de M. Panckoucke forme la partie la plus importante du volume qu'il publie. Ce travail annonce des recherches étendues et faites avec beaucoup de soin. Pour bien l'apprécier dans toutes ses parties, il convient de l'envisager sous les quatre points de vue distincts, qui ont occupé le commentateur, et qui sont :

1°. la constitution géographique, physique, morale et politique des Germains, comparée à celle des peuples actuels de l'Allemagne; 2°. la comparaison des mœurs de la Germanie avec celles de Rome; 3°. l'influence qu'eut la Germanie sur les destinées de Rome; 4°. et enfin les institutions françaises dont l'origine se rattache à l'existence et aux institutions de la Germanie.

M. Panckoucke fait voir que le tableau que Tacite a fait de cette contrée, se retrace tout entier, sous le rapport géographique, dans l'aspect que présentent de nos jours les différens pays dont elle se composait; les noms des peuples, des rivières, des forêts, indiqués par cet historien, existent encore sous des dénominations latines ou allemandes, plus ou moins conformes ou analogues. Seulement la masse des forêts s'y trouve diminuée par les défrichemens, et celle des marais par les dessèchemens, résultats successifs des progrès de la population et de la culture.

La constitution physique des Germains n'a de même point varié en général ; on retrouve encore en Allemagne , particulièrement en Hesse, en Westphalie, en Poméranie, dans le pays d'Hanovre, en Thuringe, en Bavière, ces *yeux fiers et bleus*, ces *chevelures blondes*, ces *corps grands*, dont parle Tacite. On peut en dire autant des habitants de la Suède, de la Norvège, des îles du Danemark et de la Hollande, pays qui se trouvait également compris dans la Germanie.

Les mœurs, les usages, et les coutumes des Germains se sont aussi conservés, plus ou moins modifiés par le mélange des peuples, par les progrès de la civilisation et par la religion. On reconnaît encore dans une grande partie de l'Allemagne la chasteté de leurs unions, leur caractère hospitalier, la forme et la propriété de leurs habitations, la simplicité de leurs mets, leur goût pour les boissons, et la nature de celles-ci.

Le caractère guerrier, le courage et la persévérance des Germains se retrouvent également en Allemagne, pays que l'on voit depuis des siècles figurer dans la plupart des guerres du continent ; qui, inépuisable pépinière de soldats, en fournit à presque toutes les puissances de l'Europe ; et qui, lui-même, tient sur pied de belles et nombreuses armées.

La constitution politique des Germains forme la base principale, la pierre angulaire des constitutions de l'Allemagne. Aujourd'hui comme alors, ces constitutions *sont fondées sur la réunion en corps de nation, de maisons et de familles dispersées* ; les assemblées politiques se sont reproduites sous la forme de diètes de l'empire. En cas d'attaque de la part d'un ennemi du dehors, la nation s'arme encore sous le nom de *Landwehr*, pour la défense du pays.

Ce parallèle porte à croire, avec Tacite, que les Germains n'avaient point été altérés par un mélange avec d'autres peuples, et que *cette nation était intacte, pure, semblable à elle seule* ; car, si elle eût été mixte, aurait-elle pu résister à l'action destructive de tant de révolutions, de tant de siècles ?

Si de là, dit l'érudit commentateur, on se reporte par la pensée au temps où écrivait Tacite, quel rapprochement et quel contraste frappant n'offre-t-il pas entre les mœurs encore vierges des Germains, et celles de Rome déjà corrompue ! On serait tenté de regarder la peinture des premières comme une ingénieuse fiction, comme un jeu de l'imagination, plutôt que comme un

récit historique, si la réputation d'un auteur aussi grave et aussi véridique que Tacite, pouvait laisser le moindre doute à cet égard. Tacite ne parle pas des mœurs de Rome; mais peut-on raisonnablement supposer qu'un écrivain si moral, si sage et si patriote, ait voulu se borner à peindre des barbares, sans faire ressortir de ses tableaux une grande et utile leçon? Non, sans doute; mais pour ne point révolter des vices qu'il voulait corriger; pour ne point trop heurter son siècle, il aura préféré user d'une critique indirecte et laisser aux Romains le soin de s'en faire eux-mêmes une juste et fructueuse application..

Ici, un champ plus vaste s'ouvre à la réflexion : quel immense tableau se déroule aux yeux de l'observateur! Rome, d'abord conquérante par nécessité, par le sentiment impérieux et si naturel de sa propre conservation, le devient bientôt par avarice et par ambition, et enfin par système politique, par cette pente irrésistible qui mène si facilement à l'abus de la puissance et de la force. Chargée des malédictions du monde, Rome voit entrer dans ses murs, à la suite du triomphateur, les dépouilles ou les tributs des peuples qu'elle a vaincus. Les conquêtes font naître dans son sein les richesses, et celles-ci le luxe, le goût des plaisirs et des voluptés, la mollesse et l'oisiveté. Rome n'est plus la Rome des anciens Romains; on ne les retrouve plus que dans des camps déjà atteints des mêmes vices destructeurs. Des barbares du Nord, repoussés de leurs régions glacées par une grande crise de la nature, et attirés par l'éclat et le bruit des armes romaines, semblent profiter de ces premiers symptômes de décadence; ils s'avancent jusqu'au Danube, et de là menacent l'Italie. Rome comptait alors 640 années d'existence. Depuis cette époque jusqu'à la défaite de Cornélius Fuscus, c'est-à-dire dans un intervalle de plus de 200 ans, on voit les Germains luttant corps à corps et d'égal à égal avec la superbe Rome. Mais depuis cette dernière catastrophe jusqu'à la chute de l'empire romain dans l'Occident, l'histoire n'offre plus qu'une longue suite de revers mêlés de stériles succès. Les Germains s'emparent des conquêtes des Romains, et ceux-ci, de souverains, deviennent tributaires à leur tour. Le siège de l'empire est transféré à Constantinople. Un Germain d'origine est proclamé empereur d'Italie. Arbogaste, de la nation des Francs, commande l'armée romaine. Enfin les barbares fondent des royaumes en Italie, dans les Gaules, en Espagne; et tous les habitants du sol, les Romains, les Ibères et les

Gaulois sont traités en esclaves attachés à ces terres conquises. Des Romains esclaves ! Tacite ne vit point ces temps désastreux ; de quelles couleurs ne les eût-il pas dépeints ! Mais du moins, il les prédit en quelque sorte : « Puissent, » s'écrie-t-il en parlant des guerres intestines de ces peuples barbares, « puissent durer » à jamais dans le cœur de ces nations, à défaut d'affection pour » nous, ces animosités entre elles ! car déjà notre empire s'est » élevé au faite de ses destinées, et désormais la Fortune ne » peut rien nous offrir de plus que les discordes de nos enne- » mis. » Heureuse, Rome, si elle eût cru à ces pressentimens !

Nous venons de voir les Germains vainqueurs de Rome. Si nous jetons un coup d'œil sur leurs établissemens dans la Gaule, nous sommes forcés de reconnaître dans les institutions germaniques, l'origine cachée de la plupart de celles qui signalèrent les premiers temps de la monarchie française, et dont une partie s'est perpétuée jusqu'à nos jours. De là le principe des assemblées nationales connues sous le nom de plaids ou d'assemblées du champ de Mai, représentées par les parlemens et rétablies par la charte, dans les deux chambres ; la loi salique ; les maires du palais ; la féodalité avec les redevances, les corvées, les fiefs et la glèbe ; la cérémonie du pavois ; la chevalerie et ses fées protectrices ; les combats singuliers, les jeux du carrousel ; le respect et le culte pour les femmes.

Telle est la grande variété d'objets que comprend la Germanie, et qu'a si bien développée sous ses divers points de vue, le commentateur érudit du nouveau traducteur. Quant à sa traduction même, le style en est simple, clair et concis ; on voit qu'il a profité habilement des travaux de ses devanciers pour serrer Tacite de plus près. Nous ne doutons pas que son travail, considéré dans son ensemble, ne soit favorablement accueilli par tous les hommes de goût.

A. D. V.

15. TASCHENBUCH FÜR REISENDE DURCH DEUTSCHLAND. Livre de poche pour les personnes qui voyagent en Allemagne, indiquant les auberges, distances, routes, voitures, monnaies, poids et mesures, foires et marchés, loges maçonniques, bains, etc. Prix, 1 thlr. 8 gr. Berlin ; Schlesinger.

16. **KLEINE GEOGRAPHIE UND STATISTIK DES GROSSHERZOGTHUMS BADEN.** Géographie et Statistique élémentaires du grand-duché de Bade, particulièrement destinées aux écoles, par A.-J.-B. HEUNISCH, avec une carte, 108 pages; in-8°. Prix, 45 kr., et 30 kr. pour les écoles.

La Gazette littéraire de Halle, 1821, n° 256, fait l'éloge de cet ouvrage, qu'elle signale comme très-utile pour l'enseignement.

17. **DAS GROSSHERZOGTHUM BADEN.** Le grand-duché de Bade en trois feuilles avec quatre cartes et un tableau, par J.-A.-V. HEUNISCH. Prix, 6 fl. 36 kr. Carlsruhe; 1824; Braun.

La première feuille indique, sous trois divisions, 1° les habitants du grand-duché à l'époque de la naissance du Christ; 2° les pays dont il se composait du temps des Romains, avec les monumens de ce temps encore subsistans; 3° la géographie au temps du moyen âge; les noms des lieux, et un aperçu sur leur histoire du 7^e. au 12^e. siècle. — La deuxième feuille a déjà été publiée en 1819 sous le titre de *Carte du grand-duché de Bade*, avec toutes ses dépendances, ses acquisitions et cessions depuis le commencement du règne du grand-duc Charles-Frédéric (en 1746), jusqu'à ces derniers temps. — La troisième feuille, qui a paru en même temps que la seconde, présente, en forme de tableau, un aperçu des acquisitions et des cessions de la maison grand-ducale de Bade, sous les rapports de la population, de l'étendue et de la statistique en général. — Ce travail, qui tient à la fois de la géographie et de l'histoire, offre sur un plan neuf et complet un tableau historique du grand-duché de Bade.

18. **UNIVERSITÉ DE GÖTTINGUE.** Tableau des professeurs.

L'université de Göttingue jouit, à présent, de la plus grande prospérité. Le nombre des étudiants dépasse quinze cents; jamais depuis sa fondation (en 1734) il n'a été si considérable. Il y en a presque de tous les pays de l'Europe, et même des États-Unis de l'Amérique et du Brésil. Elle doit cette prospérité au grand nombre de savans qui y professent, et à ses excellens établissemens, tels que sa bibliothèque, son jardin botanique, son observatoire, ses hôpitaux. Nous allons donner un tableau de ses professeurs avec la notice des principaux ouvrages qu'ils

ont publiés et des cours qu'ils professent, pour donner une idée de la masse de savoir qui s'y propage chaque semestre. Les professeurs sont divisés en quatre classes ou facultés, et dans chacune, en professeurs ordinaires et extraordinaires. Nous les nommerons dans chaque faculté selon leur ancienneté.

Faculté de théologie. — *H. Jac. Planck*, né à Nürtingen, royaume de Wurtemberg, 1751. Il a écrit beaucoup d'ouvrages sur l'histoire ecclésiastique; principalement l'histoire de la confession protestante; il enseigne l'histoire ecclésiastique; l'histoire des dogmes, la comparaison des différens systèmes dogmatiques, la dogmatique, etc.; l'encyclopédie théologique. *Charl. Fréd. Stäudlin*, né à Stuttgart, 1761. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons son Histoire de la morale et son Histoire ecclésiastique de la Grande-Bretagne; il fait des cours sur la dogmatique, l'Histoire des dogmes, la morale et l'Histoire ecclésiastique. *Dav. Jul. Pott*, né à Nettelrede, royaume d'Hanovre, 1760. Il a publié plusieurs parties du N.-T. avec un commentaire; il enseigne l'hébreu, l'interprétation de la Bible, l'homilétique et l'éloquence de la chaire. *Henr. Planck*, né à Göttingue, 1785. Il a écrit des ouvrages de philologie et d'interprétation biblique; il fait des cours d'exégèse du N.-T., d'introduction dans le V. et le N.-T. et de la dogmatique, et il dirige les exercices des théologiens.

Faculté de droit. — *Fred. Böhm*, né à Göttingue, 1753. *Ouvrage principal.* Sur la légitimité de la confiscation des biens des jésuites, après l'extinction de leur ordre; Ulm; 1781. Il enseigne les institutes et le droit canonique. *G. J. Fréd. Meister*, né à Göttingue, 1755. Il a écrit *Principia juris criminalis Germaniæ communis*; il explique le Code pénal, le système des Pandectes et la procédure civile. *G. Hugo*; né à Lorrach dans le pays de Bade, 1764. Il a écrit une série de manuels pour l'étude du droit civil; il expose l'encyclopédie du droit, le droit romain, l'histoire du droit romain, l'histoire littéraire du droit, la philosophie du droit et un cours d'interprétation du Code romain. *Ant. Bauer*, né à Marbourg, 1772. Principes de la procédure criminelle; Manuel du droit naturel; plusieurs ouvrages sur le Code français. Il enseigne le droit naturel; les Institutes, le droit criminel, la procédure criminelle, le droit féodal. *Charl. Fréd. Eichhorn*, né à Jéna, 1781. Ouvrages principaux: Histoire du droit et des États d'Allemagne; Droit féodal d'Allemagne. Ses cours sont l'histoire, le droit civil, le droit féodal de l'Allenta-

gue, le droit public de la confédération allemande, et le droit canonique. *Fréd. Bergmann*, né à Hanovre, 1785. Plusieurs ouvrages sur le droit civil. Il professe la procédure civile allemande, le droit civil du royaume de Hanovre, et fait faire aux étudiants des exercices pratiques. *J. Fréd. Louis Götschen*, né à Königsberg, 1778. Éditeur de Cajus; explique les Institutes, les Pandectes, et fait d'autres cours sur le droit romain.

Faculté de médecine. — *J. Fr. Blumenbach*, né à Gotha, 1752. *Institutiones physiologicae. Manuel de l'anatomie comparée*; explication de sa collection de crânes dans les commentaires de la société royale des sciences de Göttingue, et nombre d'autres ouvrages sur l'histoire naturelle. Il fait des cours de physiologie, d'anatomie comparée et d'histoire naturelle. *J. F. Stromeyer*, né à Göttingue, 1750. Il est surtout médecin pratique; il professe la pathologie et la thérapeutique. *Charl. Himly*, né à Brunswick, 1772. Ouvrages sur l'ophtalmie, *Manuel de l'étude de la médecine*, *Journal de médecine* publié conjointement avec *Hufeland*. Il expose la nosologie, la matière médicale, la thérapeutique, la médecine chirurgicale, et fait des cours sur les maladies des yeux et des oreilles; il dirige en outre la clinique médico-chirurgicale dans l'hôpital de l'université et de la ville. *Henr. Ad. Schrader*, né à Alfeld, pays d'Hildesheim, 1767. *Flora germanica, Hortus Göttingensis*, etc. Il enseigne la botanique générale, la botanique économique et générale, l'anatomie et la physiologie des plantes, fait un cours sur les plantes cryptogames, et des excursions botaniques avec ses élèves. *G. J. M. Langenbeck*, né à Hornebourg, duché de Brême, 1776. *Manuel d'anatomie*, *Bibliothèque pour la chirurgie et l'ophtalmie. Tabule anatomicæ*, gravées en partie à Paris, etc. En hiver, il fait des démonstrations anatomiques sur le cadavre et exerce les élèves à disséquer et à faire des opérations. Il fait des cours sur les maladies des jointures, des tendons et des os, sur la chirurgie medicinale et manuelle, la névrologie et l'ophtalmie, et dirige la clinique dans l'institution de chirurgie et d'ophtalmie. *Fréd. Stromeyer*, né à Göttingue, 1776. *Manuel de la chimie théorique*, nombre de traités sur des objets de chimie, etc. Il professe la chimie générale accompagnée d'expériences, la chimie analytique, la pharmacie, et il exerce les élèves à faire des expériences. *J. Guill. Henr. Conradi*, précédemment professeur de médecine à Heidelberg, explique la pathologie, la thérapeutique générale et spéciale

et exerce les élèves dans un institut de clinique. *Ad. Fréd. Hempel*, né à Neu-Strelitz, 1767. Principes d'anatomie; Introduction à la physiologie de l'organisme humain; expose la physiologie, l'anatomie générale et l'ostéologie, et enseigne la dissection. *L. J. C. Mende*, directeur de la maison d'accouchement, fait des cours sur l'art de l'accouchement, sur les maladies des femmes enceintes et en couches, et sur la Médecine légale.

Faculté de Philosophie. — *J. G. Eichhorn*, né à Dorrenzimmern, pays d'Hohenlohe Oehringen, 1752. Introduction aux livres du V. et du N.-T., édition d'Abulféda; Histoire littéraire, Histoire universelle, etc. Depuis 1812 il est rédacteur en chef des Annonces savantes (*Gelehrte Anzeigen*), de Göttingue; il enseigne les élémens des langues orientales, et fait des cours d'interprétation du V. et du N.-T. *Jer. Dav. Reuss*, né à Rendsbourg, dans le Holstein, 1750. Il a succédé au célèbre Heyne comme bibliothécaire; il a publié *Repertorium commentationum a Societatibus literariis editarum*, en 16 vol. in-4. Il développe l'histoire littéraire. *Th. Ch. Tychsen*, né à Horsbyll, duché de Slesvig, 1758. Il a écrit un grand nombre de mémoires sur la philologie et les antiquités, dans les Commentaires de la Société roy. des Sc. de Göttingue; il fait des cours de langues orientales, d'interprétation du V. et du N. T., de paléographie, numismatique et diplomatie. *Chr. Guil. Mitscherlich*, né à Weissensee, 1760. Éditeur d'Horace et d'autres auteurs grecs et latins, qu'il explique aussi dans ses cours. *A.-H.-L. Heeren*, né à Brème, 1760. Idées sur la politique, les relations et le commerce des principaux peuples de l'ancien monde. Essai sur l'influence des croisades, ouvrage qui a partagé le prix de l'Institut. Plusieurs manuels d'histoire et beaucoup de mémoires dans les commentaires de la Soc. royale des sc. de Gött. Il enseigne l'histoire ancienne, l'histoire moderne, l'histoire du système politique des états de l'Europe et des colonies, depuis la fin du 15^e. siècle, la statistique, la géographie et l'ethnographie. *J. Tob. Mayer*, né à Göttingue, 1752. Il a écrit des manuels de géométrie pratique, de physique, des mémoires sur le calorique, et il enseigne la physique expérimentale, l'astronomie, la météorologie. *G. Sartorius*, né à Cassel, 1766. Histoire de la ligue anséatique; Manuel de l'économie politique; Essai sur l'état civil et politique des peuples d'Italie sous le gouvernement des Goths, mémoire qui a remporté le prix de l'Institut, etc. Il expose l'économie nationale,

la politique générale, l'histoire du moyen âge et l'histoire moderne de l'Europe, l'art financier, la statistique de l'Europe et des États-Unis de l'Amérique, la statistique du pays de Nassau dont il a été spécialement chargé par le prince de Nassau. *Fred. Bouterweck*, né à Ocker, près Goslar, 1766. Éléments de la philosophie spéculative; Histoire de la poésie et de l'éloquence, 12 vol.; l'Esthétique; etc. Il fait des cours de philosophie, d'esthétique et de littérature. *G. E. Schulze*, né à Schloss-Heldrungen, en Thuringe, 1763. Il a écrit des ouvrages de philosophie, entre autres *Ænesidemus*, ou Défense du scepticisme contre les prétentions de la critique de la raison pure; Encyclopédie des sciences philosophiques. Il enseigne la logique, l'encyclopédie philosophique, la métaphysique, la psychologie, la philosophie du droit, l'éthique et les principes de la pédagogie et de la didactique. *B. F. Thibaut*, né à Harbourg, 1775. Il a écrit des manuels de mathématiques. Ses cours embrassent toutes les parties de cette science. *Charl. Fred. Gauss*, né à Brunswick, 1777. Il a écrit des ouvrages de mathématiques et d'astronomie; il enseigne les principes de l'astronomie, la théorie du mouvement des comètes, la théorie des éclipses et l'astronomie pratique. *J. Fred. Louis Hausmann*, né à Hanovre, 1782. Manuel de minéralogie, 3 vol. D'autres ouvrages de minéralogie, et un grand nombre de mémoires insérés dans les commentaires de sociétés savantes, et dans d'autres recueils. Il fait des cours de technologie, de minéralogie, de géognosie, science des mines, en y joignant des excursions dans les fabriques et au Hartz avec ses élèves. *Charl. Louis Harding*, né à Lauenbourg, 1766. Nouvel atlas céleste; d'autres ouvrages d'astronomie. Il enseigne les éléments de l'astronomie, l'art du pilote, l'astrognosie, et l'art de déterminer le temps, ainsi que la latitude et la longitude géographiques des divers points de la terre. *Georg. Fred. Benecke*, né à Mönchsroth, en Suabe, 1762. Second bibliothécaire. Il a fait plusieurs traductions de l'anglais, et il a publié d'anciennes poésies allemandes. Dans ses cours, il explique les auteurs anglais et les poètes allemands des 12^e. et 13^e. siècles. *Chrét. Bunsen*, né à Francfort-sur-Mein, 1770. Attaché à la bibliothèque. Il a fait plusieurs traductions des langues modernes. Il montre la géographie physique, la théorie du style allemand, et enseigne l'italien et l'espagnol. *Ludolphe Dissen*, né à Grossen-Schneen, près Göttingue, 1784. Outre plusieurs ouvrages philologiques, il a donné une édition

des Odes de Pindare, conjointement avec M. Borckh, professeur à Berlin; il développe l'histoire de la philosophie ancienne, les antiquités romaines, l'histoire littéraire de la Grèce, l'encyclopédie philologique, la métrique et la syntaxe grecque, et il explique des auteurs grecs et latins. *François-Solange Artaud*, né à Paris, 1769. Après avoir fait la campagne des princes, il a trouvé un asyle dans cette université, où il enseigne la langue et la littérature française; il a traduit plusieurs ouvrages allemands, et a été collaborateur du *Magasin encyclopédique*. *Fréd. Sualfeld*, né à Hanovre, 1785. Recueil historique des lois constitutionnelles et des réglemens généraux d'administration, publiés en France, depuis le commencement de la révolution jusqu'à présent; à Göt., 2 vol., 1809, 1810. Histoire générale des colonies, 2 vol.; Histoire de Napoléon Bonaparte; Histoire générale de nos jours, 4 vol. Il expose le droit des gens, l'histoire depuis la révolution française, le droit public et la politique, l'économie politique, le droit commercial, ainsi que d'autres cours d'histoire et de droit public. *Charl. Odejroi Müller*, né à Brieg, en Silésie, 1797. Il a écrit *Egineticorum liber*, Berlin, 1817-8; l'Histoire des peuplades helléniques. Il explique les antiquités grecques, l'archéologie, la mythologie, l'histoire littéraire de Rome, la numismatique et la connaissance des inscriptions, ainsi que les auteurs grecs et latins.

Professeurs extraordinaires qui, avec le temps, doivent passer au rang de professeurs ordinaires. Faculté de théologie. — *T. Hensen* explique la Bible, fait des cours de dogmatique et de morale chrétienne; et dirige les exercices des étudiants en théologie. *Faculté de droit.* — *G. Jules Ribbentrop* s'occupe des Pandectes et d'autres cours de droit. *D. Chr.-Fr. Elvers*, né à Flensbourg, duché de Slesvig, en 1797. Explique l'encyclopédie et la méthodologie du droit, les Institutes, l'histoire du droit romain et les Pandectes. *Faculté de médecine.* — *F. Osiander*, né à Kirchheim, royaume de Wurtemberg, 1787. Il a écrit plusieurs traités sur l'art de l'accouchement, qu'il enseigne dans ses cours. *Faculté de philosophie.* — *G.-Ch.-J. Ulrich*, né à Göttingue, 1798. Enseigne toutes les parties des mathématiques. *Charl. Hoock*, né à Oelber, duché de Brunswick, 1794. Il a remporté un prix proposé par la faculté de philosophie de Göttingue, sur les anciens monumens de la Médie et de la Perse; dans ses cours il explique surtout les historiens et les orateurs grecs et latins. Outre ces

professeurs nommés par le gouvernement, il y en a encore beaucoup d'autres dans les quatre facultés qui ont obtenu la permission de donner des cours après avoir rempli certaines formalités. L'histoire de l'université de Göttingue, en 2 vol. in-8°, commencée par le publiciste Putter et continuée jusqu'à 1820 par Saalfeld, professeur d'histoire, donne la notice biographique de chaque professeur et la notice détaillée de leurs ouvrages, qui, pour plusieurs d'entre eux, occupe plusieurs pages. J. FURSSL.

19. HISTOIRE DE L'INSTITUT POLYTECHNIQUE DE VIENNE. (*Ann. de l'Inst. Polyt.*, 5^e. vol., 1824, p. VII.)

En 1822, il y a eu 274 étudiants à l'école, 82 dans l'école commerciale, et 404 dans l'école technologique; en 1823, il y a eu dans la première 253 étudiants, dans la seconde 97, et dans la troisième 430. En 1816, il n'y en avait que 296; en 1817, 355; en 1818, 405; en 1819, 515; en 1820, 574; en 1821, 692; en 1822, 760; en 1823, 780. On donne dans le recueil cité ci-dessus, un état des augmentations que le muséum de cet établissement a éprouvées dans toutes les branches, en 1822 et 1823.

20. DU COMMERCE DE L'EXPORTATION DES FAUX DE STYRIE, par FR. PUTTER. (*Steyermärk. Zeitschrift*, Grätz 1821, cah. 3.)

Quoiqu'il y ait dans les deux provinces autrichiennes, en deçà et au delà de l'Ens, 74 fabriques de faux, tandis que la Styrie n'en a guère plus de 36, cependant leurs produits passent sous le nom de faux de Styrie, parce que c'est de cette province que l'on tire le fer. La Styrie rivalise avec Remscheid, dans le territoire de Dusseldorf, où sur un mille allemand carré, on compte plus de 40 usines et martinets, et près de 100 fabricans et marchands de fer. Remscheid exporte ses faux pour l'Angleterre, l'Amérique, le Portugal, l'Espagne et une partie de la France; la Styrie expédie également les siennes dans ces pays, et de plus elle pourvoit de cette marchandise la Russie et le Levant. Les fabricans Styriens s'accoutument au goût de chaque peuple et même de chaque province. On a des formes particulières pour la Russie et la Pologne, pour la Silésie, pour l'Allemagne, pour la Suisse, pour la France; les dernières sont des faux à talon large; mais pour quelques provinces de France il faut des formes toutes droites, pour d'autres des mi-courbées ou

mi-cintrées, pour d'autres encore des faux entièrement courbées. On distingue les lieux de fabrication d'après les initiales marquées sur les lames. J. indique Judenbourg, R. Rottenmann, K. Kindberg, K. M. Michel-Dorf, dans la province au delà de l'Ens, K. F. M. Freystadt; enfin la compagnie impériale de Waydhofen sur l'Ypps, marque ses faux par ^{K.K.P.}_{S.C.} A ces

lettres les fabricans joignent d'autres marques, telles qu'un arbre, un cheval, un croissant. La balance est une des marques les plus accréditées; en Allemagne on recherche les marques du cheval et de l'arbre, provenant de Judenbourg, mais on les contrefait. Les 10 martinets de la compagnie privilégiée de Waydhofen travaillent en grande partie pour la Pologne et la Hongrie; les fabricans de Freystadt pourvoient la Moravie, la Bohême et la Silésie. C'est à Micheldorf que se trouve le centre ou le foyer de la fabrication. On y compte 44 maîtres de forges; ils expédient leurs marchandises pour Bâle, Francfort et Lyon, et leurs marques les plus accréditées sont celles du Raisin, de l'Homme sauvage, de la Clef, (provenant toutes de Spital auprès du Pirn), de la Balance, des deux Poissons, des sept Étoiles (de Moln auprès du Priel), de l'Epi, du Calice, du Soleil flambé, de la Demi-Lune, du Marteau et des deux Pains (de Micheldorf même).

Les fabricans ne commercent pas directement avec l'étranger, ils envoient leurs marchandises aux dépôts de Linz, Wets et Salzbourg. Là elles sont achetées au comptant par des commerçans qui les revendent ensuite aux commis voyageurs des maisons étrangères qui y viennent à des époques régulières. Linz est un des principaux entrepôts de ce commerce, surtout pour les provinces orientales, traversées par le Danube; les marchands ou commis de Cracovie et de Brody s'y rendent pour le temps des foires, et c'est alors que se font les principales affaires pour l'Est. A l'étranger, les dépôts des faux de Styrie sont à Cracovie, Brody, Breslau, Francfort, Bâle et Lyon; à Brody, le commerce des faux est presque tout entier entre les mains des juifs, surtout entre celles des associés Hausner et Violland; de là on expédie les marchandises pour la Russie. Il y a encore un entrepôt à Brecsew en Volhynie. Aux trois foires de cette ville, il se fait un trafic considérable de faux de Styrie contre le cuir de Russie, le chanvre, le suif, la soie de porc et la colle de poisson. Ces productions sont expédiées en-

suite pour les marchands de Brody, pour Vienne et pour d'autres lieux. M. Petter est d'avis que le port-franc d'Odessa pourrait former un excellent entrepôt pour les faux de Styrie.

Les expéditions se font par tonneaux ; les Styriens excellent dans l'emballage de cet objet ; on croirait à peine qu'ils savent emballer 1500 à 2000 faux dans un seul tonneau : pour les faux destinées à la France, comme elles sont plus larges et plus lourdes, on n'en met que 800 dans un tonneau.

Il n'y a qu'un petit nombre de maîtres de forge qui s'occupent de la fabrication des faucilles, et le débit n'en est pas à beaucoup près aussi considérable. Les maîtres de forge, isolés dans leurs vallées, se divertissent à la chasse et au tir ; on cite un M. Weinmeister, auprès de Judenbourg, comme un grand amateur de botanique ; il possède un bel herbier et une bibliothèque nombreuse pour cette science.

D—G.

21. BESKRIVELSE OVER OEEN THORSENG. Description de l'île Thorseng, par le pasteur LUND. 15 f. et demie in-4°. avec une carte lithogr. de l'île. Odensé ; 1823 ; Hempel.

Thorseng est une jolie petite île du Danemark, d'un mille carré et un quart de superficie, et peuplée de 3640 habitants (d'après le recensement de 1819). Elle appartient toute entière au lieutenant-général Juel ; les paysans ne tiennent leurs terres qu'en bail. Les uns paient en argent, d'autres en grains, d'autres en grains et en corvées. Un terrain de 3 tonnes paie au seigneur 16 rixdales. Le grain y rapporte 5 pour un : on évalue la récolte annuelle à 37,500 tonnes ; on compte dans l'île 2060 vaches, et 12,000 arbres fruitiers ; tout le rapport annuel du sol de Thorseng est de 191,468 rixdales, si l'on évalue les denrées d'après les prix qu'elles avaient avant les dernières guerres. A Troenses il y a eu pendant quelque temps beaucoup d'activité dans les chantiers de construction ; maintenant il n'y a plus que 5 constructeurs, et depuis 1807 on n'y a construit que 34 bâtimens. Ce bourg possède lui-même 21 navires de 600 à 1200 tonneaux ; ils servent la plupart au transport des fruits et du combustible. Dans les rôles de l'armée, Thorseng est inscrit pour 280 hommes de l'armée de terre et de la marine. L'île a de bonnes écoles, grâce au zèle des pasteurs ; à Troenses il y a une école de navigation. Pour les indigens il y a un hospice, et des distributions de denrées divisées en 4 classes ; les pauvres de la

première classe reçoivent chaque trimestre 3 *skippund* de grains, ceux de la 2^e. 3 $\frac{1}{4}$, ceux de la 3^e. 6, et ceux de la 4^e. 7 $\frac{1}{4}$; les plus pauvres demeurent dans l'hospice ou chez des particuliers à qui on donne pour l'entretien une certaine quantité de grains et de combustible. Il y a 3 sages-femmes qui reçoivent des appointemens et ont une demeure gratuite. Les habitans ont formé une compagnie d'assurance contre les incendies, et une autre contre les épizoties. L'île présente un aspect agréable. Autour du château et du parc du propriétaire on voit des terres bien cultivées et séparées par des haies vives; des côtes unies entourent ce petit territoire.

D-c.

22. TOPOGRAPHISK STATISTISK BESKRIVELSE, OVER KONGERIGET NORGE. Description topographique et statistique du royaume de Norvège; par JENS KRAFT. In-8. de 300 à 500 p. Christiania; 1820 à 1824. 5 cah.

Cet ouvrage a été rapporté de Christiania par M. Brongniart, parmi d'autres livres et des cartes dont il a enrichi notre collection géographique, en voyageant l'automne dernier dans la Scandinavie. La Norvège est un des pays que ses habitans ont décrit avec le plus de soin, marque non équivoque de l'attachement qu'ils lui portent. Il a même existé à Christiania une Société dite topographique, qui s'occupait exclusivement de la géographie de ce royaume, et qui a fait paraître de nombreux mémoires. A cette Société avait succédé celle qui portait le titre de Société pour la prospérité de la Norvège, dont on a également une collection de mémoires. Outre la facilité de puiser dans les ouvrages imprimés et les renseignemens que plusieurs particuliers lui ont fournis, M. Kraft reçut, le 12 novembre 1814, de son gouvernement, l'autorisation de puiser dans toutes les archives publiques, et de se faire donner, par les fonctionnaires de l'État, les renseignemens qu'il jugerait nécessaires à l'exécution de son entreprise. La lenteur avec laquelle cet ouvrage se publie, tient sans doute au petit nombre de lecteurs auxquels il est destiné. Le premier volume, composé de deux cahiers, traite du bailliage de Smaalehn et d'Aggershus; les deux cahiers du tome suivant comprennent les bailliages de Christian et de Buskerud, avec celui de Jarlsberg et de Laurvig. Le 5^e. cahier, qui forme la première partie du 3^e. volume, est relatif au bailliage de Bradeberg, et commence la description de celui de Nedenaes. On

peut juger par là combien cet ouvrage sera volumineux, et quel temps il faudra pour qu'il soit terminé.

Voici la marche suivie par l'auteur pour la description des bailliages. Après un aperçu rapide sur l'étendue et la direction de chacune de ces provinces ou départemens, il décrit d'abord les villes commerçantes qui s'y trouvent. Il passe ensuite aux districts ruraux, qui se divisent en prévôtés (fogderien), celles-ci en cantons (sorenskriverien), et ces dernières en paroisses (sogne). M. Kraft entre, sur chaque fogderie, dans les plus grands détails. Il en indique la situation, l'étendue, la population. Il en décrit les côtes, les montagnes, les cours d'eau, les principaux chemins. Il en énumère les paroisses, et indique tout ce qui se trouve de remarquable dans chacune d'elles. Enfin il traite successivement du climat, de la culture des terres, des forêts, des bestiaux, de la chasse et de la pêche, des mines et carrières, des fourneaux, forges et autres établissemens d'industrie. Il donne une idée des édifices consacrés au culte, et des autres bâtimens, soit publics, soit particuliers. Revenant ensuite au bailliage entier, il rassemble les notices historiques qui s'y rapportent. Avec un cadre aussi étendu et aussi complet, on a lieu de penser qu'aucun renseignement de quelque importance n'a pu échapper à l'auteur. Son travail sera d'une grande utilité à ceux qui voudront avoir une connaissance approfondie de tout ce qui concerne la Norvège.

C. M.

23. LE TERRITOIRE DU PIRÉE, pour éclaircir un passage de Thucydide, liv. 3, no. 91, par M. AMÉDÉE PEYRON, prof. de lang. orient. de l'acad. des sciences de Turin. (*Mem. dell'acad. real. delle scienze di Torino*, To. 26, p. 1 de la 2^e. part., 1821.)

Cette dissertation a pour objet de rectifier un passage de Thucydide, et d'éclaircir en même temps un point de géographie ancienne. Le passage cité est ainsi conçu : « Dans le même temps, les Athéniens équipèrent trente navires pour courir les côtes du Péloponnèse, sous la conduite de Démosthènes, fils d'Alcistène, et de Proclès, fils de Théodore. Ils en envoyèrent en outre soixante autres contre Mélos, avec 2000 Oplites, sous le commandement de Nicias, avec mission de soumettre les habitans, qui, forts de leur position insulaire, refusaient de reconnaître l'autorité d'Athènes, et d'entrer dans la ligue de ses alliés. Mais les Méliotes n'ayant pas pu être domptés par la dévastation de

leur territoire, la flotte fit voile de Mélos pour se diriger sur Orope, τῆς πίραυ γῆς. » Ce sont ces dernières expressions, que M. Peyron propose de rectifier, aucune des interprétations qu'on peut leur donner ne s'accordant avec la position géographique d'Orope : la traduction latine, *quod est e regione*, est insignifiante; aucun des traducteurs ni des commentateurs français, anglais ou allemands, n'a trouvé de difficulté dans le texte, et tous ont admis la version, à Orope, sur la côte où le continent, en face de l'île (de Mélos); mais il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte et d'y observer la position de l'île de Mélos, ensuite celle de la ville d'Orope sur les confins de l'Attique et de la Béotie, pour se convaincre que le passage cité a dû être altéré. Comment Orope, située assez avant dans le golfe d'Eubée, pourrait-elle avoir été représentée par l'exact Thucydide comme se trouvant en face, ou à peu près, à l'opposite de Mélos? Si l'on prétend que τῆς πίραυ γῆς désigne l'Orope béotien, comment ces mots suffiraient-ils pour indiquer cette ville plutôt que l'Orope de l'Argolide?

M. Peyron propose, en conséquence, de substituer à ces mots ceux-ci, τῆς πίρατιδος, qui s'accordent avec la position de l'Orope dont il s'agit, dans le territoire du Pirée. Cette correction se trouve appuyée sur un autre passage de Thucydide lui-même, liv. 2, n°. 23. En racontant comment les Péloponésiens, après avoir ravagé l'Attique, s'en retournaient par la Béotie, cet historien dit : « En passant près d'Orope, ils saccagèrent le pays; » qu'on appelle le territoire du Pirée, lequel est habité par les Oropiens, sujets d'Athènes. » L'expression πίρατις est une expression dans le génie de la langue grecque, et qui dérive du mot πίρατον (Pirée); elle se trouve appliquée par Plutarque, dans les vies de Thésée et de Sylla, au Pirée d'Athènes. Ainsi un port près d'Orope, appelé aussi le Pirée, avait donné le nom de territoire du Pirée à celui qui s'étendait d'Orope à ce port. A. D. V.

14. PUBLICATIONS EN RUSSIE.— Parmi les productions littéraires publiées en Russie, en 1823, nous remarquons les suivantes :

De la grande ambassade russe en Hollande, dans le courant de l'année 1637; traduit du hollandais, de Scheltema, par A. Kornilowitsch. *Coup d'œil sur l'état de la littérature Russe*, depuis son origine, jusqu'au 18^e. siècle. *Lettres de Hongrie. Aperçu historique et statistique sur le gouvernement d'Astra-*

chan. Quelques feuilletts de l'Album d'un officier aux gardes, datés de la seconde soirée du bivouac, par A. Bestuschew. Hugo de Bracht, par N. Bestuschew. Ambassade des Hollandais Albert Burg et Johann Van Feltdril, en l'année 1630, par A. Kornilowitsch. Coup d'œil sur l'art militaire des Anciens, jusqu'à l'invention de la poudre à canon, par A. Puschkin. Bataille de Haggjudd, par N. Bestuschew.

25. SUPPLÉMENT A L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES HUNS, des Turcs et des Mogols, par M. J. SENKOWSKI, prof. de lang. orient. à l'Univ. de St.-Petersbourg; 1 vol. in-4°. Pétersbourg, 1824. (Voy. le *Bullet. des scienc. histor.*, 1824; t. 2, p. 119.)

Cet ouvrage est la traduction d'un manuscrit persan, donné en présent au chef de la mission Russe en Bukharie, par l'émir Haider, souverain actuel de cette contrée, et apporté à St.-Petersbourg, en 1821, par M. le baron de Meyendorf, attaché à cette mission. L'original, dont le titre est, *Tezhareï Mukim Khani*, fut composé par *Mohammet Joussof ibn khodja beka*, mouvehi ou secrétaire du prince de Balikh, qui régnait en 1702; c'est un abrégé de l'histoire de la domination des Usbeks dans la Bukharie, de 1505 à 1709, et une continuation de l'histoire du Khowarezma, depuis la mort d'Aboul-Ghazi-Bohader-Khan, jusqu'au commencement du XVIII^e siècle.

L'utilité historique de cet ouvrage ayant été signalée dans la section du *Bulletin* citée plus haut, nous nous bornerons à faire remarquer qu'il contient aussi des observations géographiques, d'autant plus intéressantes qu'elles se rapportent à une partie de la grande Bukharie qui nous est peu connue. En indiquant tous les lieux cités par son auteur, M. Senkowski joint les renseignements qu'il a recueillis, et que les observations de M. Meyendorf l'ont mis souvent à portée de rectifier. Nous renvoyons nos lecteurs à son ouvrage pour la liste qu'il donne, et dont le *Bulletin* de la Société de géographie (n^o. 16 de 1824, p. 143 et suiv.) a extrait les lieux qui, par leur nouveauté, peuvent plus spécialement contribuer aux progrès de la géographie. On y remarquera la mention des monts Achgar et Caradague, les plus éloignés parmi ceux du Turkestan, vers le Kachghar du pays de Vilaiti-Miyankal, nom moderne de la vallée de Soghd, qui s'étend le long des rives du Zerrèsthan, entre Samarcande et Boukhara; de Djouz-Gun, la plus forte ville du Bedakhehan; de Karakoul,

grande ville située à 10 lieues S.-O. de Boukhara; du Deriaï-Koukteché, fleuve principal du Bedakhchan, le même que M. El-phinstone écrit Kokcha; de Feiz-Abad, capitale de cette province; de Kerem, le Caracorum des voyageurs du moyen âge, nom par lequel les Orientaux désignaient l'ancienne capitale de Djingiz-Khan, et qui, dans l'opinion du professeur russe, indique maintenant tout le Khataï septentrional, ou le nord de la Tartarie chinoise. Ces indications suffiront pour faire sentir l'intérêt de cet ouvrage sous le rapport géographique. A. D. V.

26. OBSERVATIONS SUR LA TOPOGRAPHIE de la presqu'île de *Sinai*, les mœurs, les usages, l'industrie, le commerce et la population des habitants; par J.-M.-J. COUTELLE. (*Descript. de l'Égypte*, éd. orig. in-f^o., Et. mod. Mém., 3^e livr., suite du t. 2, p. 277 — 304.)

L'itinéraire de M. Coutelle contient des détails intéressans de mœurs et de localités. Il indique les objets du commerce des tribus arabes qui habitent cette presqu'île. Leur population à l'époque du voyage de l'auteur était évaluée de 900 à 1000 hom., en état de porter les armes; ce mémoire est terminé par un itinéraire du Kairé, par Soneys, à l'extrémité de la presqu'île de *Sinai*.

27. EXTRAIT D'UN MÉMOIRE sur l'état ancien et moderne des provinces orientales de la Basse-Égypte; par feu M. MALUS. (*Descr. de l'Égypte*, in-f^o., éd. orig., Et. mod. Mémoire, 3^e livr., suite du t. 2, p. 305-310.)

Cet extrait ne contient que quelques détails topographiques sur la partie de l'Égypte visitée par l'auteur, et particulièrement sur le canal de *Sân* ou *Tanis*.

28. APPENDICE AU MÉMOIRE sur les anciennes limites de la mer Rouge; par M. DUBOIS AYMÉ. (*Descr. de l'Égypte*, éd. orig. in-f^o., Et. mod. Mémoire, 3^e livr., 2^e sect., suite du t. 2, p. 715-732.)

Cette appendice, divisée en deux parties, l'une relative à l'état des lieux, l'autre consacrée aux témoignages historiques, a pour objet d'appuyer de nouvelles preuves l'opinion émise par l'auteur dans son mémoire. Il s'est attaché à ajouter à la partie descriptive quelques faits dont l'omission eût pu donner lieu à de fausses hypothèses.

29. AN ESSAY ON SALT. Essai sur le sel, comprenant une description particulière des salines américaines, avec un aperçu sur l'emploi du sel dans les arts et manufactures et dans l'agriculture; par J. Van RENSSELAER. In-8°. av. pl. New-York; 1823.

Cet Essai contient des recherches curieuses sur les formations du sel dans les diverses parties du globe, et particulièrement sur les sources salées des États-Unis. Le sel gemme, si abondant en Pologne et dans d'autres pays de l'Europe, ne se trouve peut-être nulle part dans ces États, à moins que les plaines salines de la haute Louisiane et d'Arkansas n'en soient des indices. D'après Hérodote, les Libyens bâtissaient leurs maisons en sel de roche: Chardin assure que le peuple de Caramanie en fait autant; et Pline prétend qu'en Arabie on affermit les murs des maisons en aspergeant les blocs de sel dont ils se composent. On exporte annuellement de l'Angleterre plus de 5,000,000 boisseaux (*bushels*) de sel, et quelquefois plus de 8 millions. En 1815, le revenu de la couronne, provenant de l'impôt sur le sel, a été de plus de 6 millions de dollars. Dans les États-Unis on fabrique à peu près 1,200,000 boisseaux de sel par an; plus de la moitié, ou environ 700,000 boisseaux, sont fournis par le seul État de New-York. En 1822, il a été importé aux États-Unis environ 4,087,000 boisseaux, dont presque les deux tiers venaient de l'Angleterre et de ses dépendances. L'importation annuelle du sel aux États-Unis est évaluée à 613,932 dollars, et la consommation à environ 6,500,000 boisseaux. Voilà quelques-uns des faits recueillis par le D^r. Van Rensselaer: l'auteur donne aussi la notice des diverses salines des États-Unis, et y ajoute de judicieuses remarques géologiques et scientifiques.

30. A GENERAL DESCRIPTION OF NOVA-SCOTIA. Description générale de la Nouvelle-Écosse; ornée d'une carte nouvelle et exacte. In-8., pp. 208. Halifax N.-S.; 1823. (*North Amer. Rev.*, July 1824, p. 137.)

La Nouvelle-Écosse est une colonie anglaise qui comprend la presque île de ce nom et l'île du cap Breton qui en est voisine; elle formait jadis une partie de l'Acadie que la France céda à l'Angleterre, en 1703, par le traité d'Utrecht. Le cap Breton était resté aux Français; ils y fortifièrent Louisbourg, dont la possession les rendait maîtres du golfe de Saint-Laurent; mais cette ville,

conquise pendant la guerre de sept ans, resta encore aux Anglais par une des clauses de ce désastreux traité de 1763, qui fit perdre à la France presque tout ce qu'elle possédait dans l'Amérique septentrionale.

La Nouvelle-Écosse a 300 milles de long, sur 100 de large, dans ses plus grandes dimensions; sa surface est de 15,600 milles carrés. Ses côtes sont très-irrégulières, et tellement coupées de baies, de détroits et de rivières, que les navires peuvent pénétrer de tous côtés à 30 milles dans l'intérieur de la presqu'île. On la divise en dix comtés: le cap Breton forme l'un d'eux. L'air y est en général serein et agréable, excepté à Halifax et sur quelques points de la côte, où les brumes sont fréquentes. La terre y est ordinairement couverte de neige depuis la fin de décembre jusqu'au commencement de mars; le printemps est souvent retardé par des amas de glaces qui flottent le long des côtes et rendent l'atmosphère très-froide, mais la végétation fait des progrès rapides dès qu'elle a commencé; les chaleurs sont modérées, et l'automne très-agréable. Le sol est très-fertile, surtout sur les bords de la baie de Fundy. L'agriculture, jusqu'ici négligée, a fait des progrès depuis quelques années, grâce à quelques personnes zélées, dont les efforts viennent d'être secondés par l'assemblée de la colonie, qui a voté, en 1823, une somme de 500 liv. sterl., pour être employée à accorder des primes aux cultivateurs.

Aucun pays n'est mieux arrosé que la Nouvelle-Écosse; elle est couverte de lacs et de rivières; les marées y sont d'une hauteur prodigieuse, et varient de 24 à 60 et 70 pieds. On s'occupe des moyens de communication, qui sont encore imparfaits; des canaux sont projetés. On estime la population de cette province à 125,000 âmes, quoique le dénombrement de 1817 n'en donne que 78,345; mais il a été évidemment fait avec très-peu de soin. De nombreuses émigrations ayant eu lieu à diverses époques dans la Nouvelle-Écosse, il en résulte que la population y est très-mélangée; elle se compose d'Indiens, de Français acadiens, d'Anglais, d'Écossais, d'Irlandais, de Hollandais et d'Américains royalistes qui y passèrent dans la guerre de l'indépendance. Ces diverses nations ne se sont pas encore bien amalgamées; les Français, surtout, divisés en plusieurs petits établissemens, ont peu de relations avec leurs voisins, et ne s'allient pas avec eux par des mariages; ils parlent encore un français corrompu; leurs mœurs sont sim-

ples et honnêtes; ils ont un caractère gai; ils vivent contents et heureux: on n'en peut donner le nombre exact; il était, en 1748, de 10 à 11,000. On compte dans la province environ 350 familles indiennes de la tribu des *Micmacs*. Ils étaient jadis très-féroces; mais les Français ayant gagné leur amitié, et les ayant convertis au christianisme, ils sont devenus plus doux; ils vivent néanmoins encore dans l'état sauvage, et les efforts qu'on a faits pour les engager à se livrer à l'agriculture ont été inutiles. Ils subsistent principalement de leur chasse et de la pêche; ils fabriquent, en outre, quelques ouvrages de vannerie, qu'ils échangent contre des draps, de la poudre et quelques objets nécessaires à leur manière de vivre.

Le commerce a été débarrassé, depuis 1823, de plusieurs entraves, quoiqu'on en ait laissé subsister d'autres dont se plaignent les colons. La plupart des productions territoriales de l'Europe et de l'Afrique peuvent être importées à Halifax par navires anglais. Quant aux productions de l'Amérique, elles peuvent y être importées par les bâtimens des nations qui les y récoltent, et les droits d'entrée sont assez modérés. D'après l'état que l'on a publié des marchandises sujettes aux droits qui ont été importées dans la Nouvelle-Écosse en 1823, on y trouve 21,517 gallons d'eau-de-vie et de genièvre, 484,989 gallons de rhum, 25,277 gallons de vin, 243,957 gallons de mélasse, 14,907 quintaux de sucre, 44,396 livres de café; et en marchandises payant 3 et $\frac{1}{4}$, et 5 pour cent, on a importé pour une valeur de 217,014 liv. st.: le tout a payé une somme de 38,385 liv. st. 9 sch. et 9 pence. Les importations venant d'Amérique ont employé cette même année 186 navires, montés par 954 hommes, et faisant un total de 16,410 tonneaux. Les exportations dans cette même partie du monde ont été faites par 197 bâtimens, ayant 1057 hommes d'équipage, et formant 18,838 tonneaux. Les importations des États-Unis ont consisté principalement en farines fines et communes, et en blé; les exportations pour le même pays ont été en poisson, plâtre et charbon-de-terre. 62 bâtimens ont été employés à ces transports dans l'un et l'autre cas.

Le gouvernement de la colonie consiste en trois branches: le gouverneur, le Conseil et l'assemblée. Le gouverneur est nommé par le roi; il jouit de pouvoirs très-étendus, nommé à beaucoup d'emplois civils et militaires, et préside la haute cour de chancellerie. Le Conseil est composé de douze membres à la nomination

du gouverneur ; il remplit des fonctions législatives et judiciaires. L'assemblée est composée de 40 membres ou représentans nommés par les comtés. Il faut, pour être éligible, posséder au moins 40 schellings de rente en biens fonds, ou une maison avec la terre où elle est bâtie, à titre de fief absolu, ou encore 100 acres de terre, dont 5 en culture. L'assemblée peut faire des lois locales, pourvu qu'elles ne soient pas contraires à celles d'Angleterre.

Il y a une université établie à Windsor depuis 1802 ; il n'y a encore qu'un petit nombre de professeurs. Un collège a été fondé en 1820, à Halifax, par le comte de Dalhousie, alors gouverneur de la colonie. Des écoles doivent être établies dans chaque comté, d'après une loi de 1811, et des fonds sont accordés annuellement pour leur entretien : on ignore dans quel état elles se trouvent.

JACQUINOT DE PARSLE.

31. POPULATION DU MEXIQUE EN 1822. (Extrait de l'ouvrage du colonel POINSETT, intitulé : *Notes on Mexico*, etc., dont nous rendrons compte sous peu.)

La population de *Puebla* était restée presque stationnaire ; mais celle de *Guanaxuato* était réduite au-total à 31,820 habitans, dont 15,379 dans la ville proprement dite, et 16,441 dans le voisinage. La population totale en 1803, était de 70,000 âmes, savoir : 41,000 dans la ville, et 29,000 dans les mines voisines et les faubourgs. Le nombre total des habitans avait donc diminué, en 19 ans, de 38,180. La population de *Guadalajara*, au contraire, de 19,500 habitans qui la composaient à la même époque, s'était élevée à 70,000 au moins ; elle avait par conséquent augmenté de 50,500 individus, dans le même intervalle. Sous le rapport de la population, c'est aujourd'hui la deuxième ville de l'empire.

Queretaro renferme 30,000 habitans, dont 11,000 Indiens, *Salamanca* et *Irapuato*, chacune 4,000 ; *Hacienda de Burros*, 4,854 ; *Valenciana*, 4,000 : elle en comptait autrefois 22,000.

Les forces militaires du Mexique, d'après le même ouvrage, étaient en 1822, de 40,764 hommes, savoir : troupes de ligne, 10,764, dont 4,500 de cavalerie ; et milices, 30,000.

32. **BRASILIEN, ALS UNABHÄNGIGES REICH, etc. Le Brésil comme empire indépendant, sous les rapports historique, commercial et politique; par le chev. de SCHAEFFER, major de la Garde d'honneur de l'empereur du Brésil.** In-8. Prix : 2 rxd. Altona; 1824; Hammerich.

Cet ouvrage est divisé en 14 chapitres. Le 1^{er}. contient le récit des voyages de l'auteur au Brésil; on y trouve des notices statistiques intéressantes et peu connues. La population de Rio de Janéiro qui n'était autrefois que de 60,000, est actuellement de 120,000; le prix des objets de nécessité et de luxe est augmenté en proportion. Un juif hollandais, nommé Nathan, fait un commerce considérable en diamans. Villa-Rica est le centre du commerce intérieur du Brésil, sa population est de 9,000 âmes. Il y a plusieurs fonderies d'or, un hôtel des monnaies, et beaucoup de manufactures de coton. Chapitre 2, description du Brésil tel qu'il était autrefois; l'auteur rapporte ce qu'en disent M. de la Beaumelle et M. l'abbé de Pradt. Le Portugal tirait autrefois plus de 80 millions de francs de revenu du Brésil. Chapitre 3, des progrès de la civilisation. Révolution faite par les Portugais. Chapitre 4, tableau historique des évènements au Brésil, après le départ du roi, le 26 avril 1821. Chapitre 5, tableau du Brésil comme empire indépendant. Couronnement de l'empereur et de l'impératrice, le 1^{er}. décembre 1822. Chapitre 6, description géographique du Brésil. La population, selon l'auteur, est de 5,306,418 individus. Le Brésil, par son étendue, occupe le cinquième rang dans les pays du monde entier. La Russie seule, la Chine, les États-Unis, la Grande-Bretagne, sont plus grandes. Chapitre 7, état commercial du Brésil. Les Brésiliens ont beaucoup de goût et d'aptitude pour le commerce. La banque est aujourd'hui parfaitement consolidée. Notices importantes sur la traite des nègres encore existante à la côte du Congo, qui fait actuellement partie du Brésil. On importe par an 200,000 à 250,000 esclaves. Chapitre 8, économie rurale du Brésil; elle est très-négligée. Le gouvernement peut encore disposer de 70,000 lieues carrées de terres incultes. Chapitre 9, industrie du Brésil. Les Brésiliens ont peu d'industrie; ils s'occupent avec plus de succès du commerce. Chapitre 10, de l'indépendance du Brésil dans ses rapports avec l'Europe. Chapitre 11, de l'indépendance du Brésil relativement aux autres États d'Amérique et à la Grande-Bretagne. Le Brésil est l'allié naturel des États-Unis d'Amérique.

Chapitre 12, description des mœurs, usages et coutumes des Brésiliens, Vie privée de l'empereur et de l'impératrice. Les Brésiliens aiment beaucoup les arts, principalement la musique. Chapitre 13, de l'émigration au Brésil, et avis aux émigrans. Les Colons obtiennent des terres pour dix ans, et jouissent de tous les privilèges que le gouvernement anglais accorde à ceux qui se fixent au cap de Bonne-Espérance et au pays de Van-Diëmen. Chapitre 14 et dernier. De l'impossibilité du rétablissement de la dépendance. (*Journ. gén. de lit. étr.*, août 1824, p. 238.)

33. **COLOMBIA ; ITS PRESENT STATE**, etc. Colombie considérée dans son état présent sous les rapports du climat, du sol, des productions, de la population, du gouvernement, du commerce, du revenu, des manufactures, des arts, de la littérature, des mœurs et de l'éducation, et des avantages qu'elle offre à l'émigration, avec une carte originale et des itinéraires dressés en partie d'après des levées faites par des ingénieurs espagnols, et en partie d'après les observations de l'auteur ; par Fr. HALL, hydrographe, employé au service de la république de Colombie. In-8. ; 1824 ; Londres, Baldwin et Craddock.

Ce long titre est une analyse de ce livre plus que suffisante ; car l'auteur a plutôt effleuré son sujet qu'il ne l'a traité. L'ouvrage n'a que 154 pages ; il est accompagné d'une carte qui contient la route de Varinas à Valentia, et celle d'Araure à Barquésiméto. Il est précédé d'une assez longue dédicace à M. Jérémie Bentham.

34. **A STATISTICAL ACCOUNT OF THE BRITISH SETTLEMENTS IN AUSTRALASIA**, etc. Description statistique des établissemens anglais en Australasie, renfermant les détails des colonies de la Nouvelle-Galles méridionale et de la Terre de Van-Diëmen, avec l'énumération des avantages qu'elles offrent aux émigrans et considérées dans leurs rapports entre elles, et avec les États-Unis d'Amérique et le Canada ; accompagnée d'une instruction pour les émigrans. 3^e édit., avec une appendice contenant les actes du parlement et autres, relatifs à ces établissemens, ornée de nouvelles cartes et d'une vue du port Sydney. 2 vol. in-8. ; par W. C. WENTWORTH, natif de la Nouvelle-Galles méridionale. Londres ; 1824 ; Whitaker.

La première édition de cet ouvrage était sans carte et gravures ; la seconde, qui parut en 1820, était ornée de la vue du port Sid-

ney et d'une carte de la colonie anglaise dans la Nouvelle-Galles méridionale, où se trouvaient tracées les limites des différens districts au nombre de 38; les noms de chacun d'eux et la quantité d'acres de terre déjà concédée y étaient gravés, ainsi que des renseignements sur la nature du sol. Nous regrettons beaucoup que l'auteur n'ait pas reproduit cette carte dans sa nouvelle édition: à la vérité, il y a inséré une carte de l'île Van-Diëmen et une grande carte de la Nouvelle-Galles méridionale, où se trouvent tracées les nouvelles découvertes du major Oxley et d'autres dans l'intérieur et au-delà des montagnes; mais cette carte, quoiqu'elle ait son mérite, ne remplace pas entièrement l'autre. L'auteur nous apprend que cette troisième édition est, en quelque sorte, un nouvel ouvrage par les nombreuses augmentations qu'il a éprouvées. Ces augmentations, il les doit à une personne qui garde l'anonyme, mais qui, par sa position, était à portée d'avoir des documens bien exacts. Cette même personne a écrit au secrétaire d'état de l'intérieur, M. Peel, sur la Nouvelle-Galles méridionale, trois lettres qui, à elles seules, remplissent la moitié du second volume de l'ouvrage de M. Wentworth. Cet ouvrage se recommande plutôt par l'importance et la nouveauté des documens qu'il présente, que par l'habileté de l'auteur à les mettre en œuvre. On y désirerait plus de méthode, et on regrette de voir que l'auteur, dès les premières pages, ait cru devoir réimprimer des numéros de la gazette de Sidney, sorte de petites-affiches que publie le gouvernement dans ce pays. Cette pièce aurait dû être rejetée dans l'appendice. Il aurait fallu aussi une table des matières à la fin de l'ouvrage, ne fût-ce que pour donner au second volume une grosseur et une consistance égales au premier.

WALCKENAER.

PLANS ET CARTES.

35. CARTE INDUSTRIELLE ET MINÉRALOGIQUE du cours de la Dordogne, de la plupart de ses affluens, et en particulier de la Vézère et de la Corrèze; dressée par MM. CONRAD et BRARD; lithogr. par DESMADRYL jeune. Paris; 1823; Engelmann.

Cette carte, très-bien lithographiée, indique tous les gîtes de minerais, les houillères, les carrières, les usines de tous les genres, qui enrichissent cette contrée si remarquable sous ce rapport. Elle comprend l'espace entre Bordeaux et Tulle, d'où la

grande et nouvelle route entre ces deux villes se continue ensuite jusqu'à Lyon. Cette ligne de communication par terre, si importante, sera dans peu accompagnée d'une semblable ligne navigable, par l'exécution du canal latéral de la Corrèze, de Brive à l'embouchure de la Corrèze, et la canalisation du lit de la Vézère jusqu'à la Dordogne.

36. CARTE CHOROGRAPHIQUE du royaume des Pays-Bas, dressée et publiée par le chev. DE BOUGE. 2^e. livr.; Vilvorde, de Bouge, géogr.; Bruxelles, de Mat. (*Annonce.*)

Cette carte aura 20 feuilles qui paraîtront en 4 livr., chacune de 5 feuilles. Prix, par livr., pour les souscrip., 5 florins des Pays-Bas ou 10 fr. 60; pour les non-souscripteurs, 13 fr. 25.

37. CARTA DELLE POSTE E STAZIONI MILITARI PER LE PROVINCE D'ITALIA. Carte des postes et des stations militaires pour les provinces d'Italie, autrichiennes et autres, avec partie des pays limitrophes; dessinée et gravée sous la direction de l'état-major général de l'Institut géographique militaire de Milan; Milan; 1820.

La carte routière dont le titre est détaillé ci-dessus, présente une partie des frontières-Est de la France, depuis Strasbourg, Pontarlier, Grenoble, Briançon, jusqu'à l'embouchure du Var, et dans sa zone intérieure, Troyes, Mâcon, Lyon, Avignon et Marseille. En partant du nord, elle donne partie du grand-duché de Bade, des royaumes de Wurtemberg, de Bavière, et de l'archiduché d'Autriche; puis la Suisse et l'Italie. Cette grande-presqu'île comprend, dans ses divisions politiques, les États du roi de Sardaigne avec leurs *divisions*, le royaume Lombard-Vénitien avec ses *provinces*, les duchés de Parme, de Modène, de Massa, Lucques; les États de l'église et ses *délégations*, dans lesquelles se trouve enclavée la petite république de Saint-Marin; le grand-duché de Toscane, et les îles qui en dépendent; le royaume de Naples et de Sicile avec ses *provinces*, et les îles qui lui appartiennent, les enclaves de Ponte-Corvo, de Benevent, l'île de Malte, etc.; elle donne aussi le royaume d'Illyrie avec ses *gouvernements*; celui de Dalmatie, ainsi que la Croatie autrichienne et les abords de la Turquie.

L'auteur, en se renfermant dans son plan, n'a point perdu de vue que c'était une carte routière qu'il dressait, et il donne la direction et les sinuosités des communications, ce qui n'a pas

lieu généralement dans l'autre. Ces communications sont distinguées en routes de poste pour les voitures, pour les bêtes de somme (dans la carte de Milan elles forment cinq séries). Pour les premières, la distance est indiquée en postes qui sont d'environ 8 kilomètres ou 4,000 toises pour la France; de 8 milles de 60 au degré pour l'Italie, et de 2 milles de 15 au degré pour l'Allemagne. Dans le tracé des côtes de la Méditerranée, relativement aux positions du littoral de la Corse, d'autres différences notables de distances et de configuration se font également remarquer aux côtes de la Sicile, qui forment au nord-est et au sud-ouest la pointe de Messine. (*Revue encyclopéd.*, sept. 1824, pag. 682.)

38. CARTE des environs du lac de LAACH (Laachersee), près d'Andernach; par M. de BUCH.

Cette carte, de la grandeur d'une petite feuille in-4°. a été gravée par P. Tardieu à Paris. Elle comprend tout le pays volcanisé au S.-O. du Rhin, entre Weissenthurm et Rheineckthal, et elle s'étend jusqu'à Weiler, Langenfeld et Blasweiler. Cette carte se recommande non-seulement par le nom de son auteur et par le fini de la gravure, mais encore par la lacune géographique qu'elle remplit; car on n'avait pas jusqu'ici de cartes exactes de cette partie de la Prusse. Toutes les montagnes y sont nettement exprimées; il est seulement à regretter que M. de Buch n'y ait pas indiqué les roches. Boué.

39. CARTE DE L'ILE DE LANCEROTE, gravée par Ch. More, à Berlin, en 1820; et CARTE DE L'ILE DE PALMA, gravée par Tardieu, à Paris, en 1824, d'après les dessins de M. DE BUCH, 2 gr. f.

L'on sait que le baron de Buch est occupé depuis quelques années, à faire graver les cartes des îles Canaries, qu'il a visitées avec un grand soin il y a quelques années. La carte de Lancerote est jolie et assez bien exécutée, à cela près que les courans de lave de 1730 y auraient pu être indiqués d'une manière plus agréable à l'œil. L'on y trouve bien distingués, la ligne de cimes volcaniques qui traverse l'île du Cap Los Ancones à la Punta Roxa, les petits-cratères et la coulée de Corona de la Punta del Fario, avec les autres élévations de l'île.

La carte de l'île de Palma est d'un fini précieux, et elle justifie pleinement la préférence que l'auteur a accordée à M. Tardieu sur ses propres compatriotes. Elle est gravée aussi à la manière

allemande. La partie la plus considérable de l'île est formée de ce que l'auteur appelle un cratère de soulèvement, c'est-à-dire qu'il y a une espèce d'entonnoir ouvert d'un côté et appelé Caldera, et que cette cavité est entourée de hautes montagnes dont la pente extérieure est divisée par une foule de vallées profondes ou de crevasses (Barancos), de manière que le tout fait l'effet d'une étoile. Le fond de la Caldera a 2164 pieds d'élévation, et l'on trouve indiqués, parmi les montagnes environnantes, le Pico de Los Muchachos qui a 7160 pieds de hauteur, le Pico de la Cruz, qui a 7008 pieds, et le Pico del Cedral qui a 6756 pieds. La crête qui s'étend de cette ceinture circulaire au sud, entre Brena Alta et Los Llanos, a 4207 pieds; el Passo Tacande, 1931 p., et Argual 805 pieds. La partie sud de l'île est formée surtout par deux montagnes, dont l'une porte le nom de Pico de Vergojo. A son pied nord se trouvent un volcan et un courant de lave ancienne, qui est très-bien rendu sur la carte, et à l'extrémité tout-à-fait méridionale de l'île il y a un volcan et la lave Puente-Santa de l'an 1677; enfin il y a deux profils du relief de l'île. Espérons que ces cartes seront accompagnées de notes explicatives étendues, et que le public jouira bientôt aussi de la belle carte de Ténériffe que l'auteur fait graver dans ce moment par M. Tardieu.

Boué.

ÉCONOMIE PUBLIQUE.

40. PRINCIPES D'ÉCONOMIE POLITIQUE, par A. DE CARION-NISAS fils; un vol. in-12. Pr.: 3 fr. Paris; 1824; Chaumerot.

Ce vol. contient plusieurs principes très-vrais, que l'auteur paraît avoir puisés dans les bons écrits sur cette matière. Malheureusement, il y en a d'autres qu'il a cherchés dans des ouvrages médiocres et peu estimés: pour en faire la différence, l'auteur aurait eu besoin peut-être de faire lui-même une étude plus approfondie de son sujet. (*Rev. Encycl.*, octob. 1824, p. 179.)

41. A TREATISE ON THE PRINCIPLES OF INDEMNITY IN MARINE INSURANCE, *Bottomry, etc.* Traité sur l'indemnité des assurances maritimes, la grosse aventure, le prêt sur marchandise, et sur leur application dans la stipulation des contrats et dans l'arbitrage des différens auxquels ils donnent lieu. Par W. BENCKE, associé de Loyd. In-8°, 488 p. (*Gentl. Magaz.*, sept. 1824, p. 257.)

Les assurances maritimes présentent une telle variété de cas, que les recherches les plus minutieuses sont indispensables pour combiner équitablement les intérêts opposés des assurés et des assureurs. L'ouvrage de M. Benecke, qui paraît bien atteindre son but, est donc très-important pour les assureurs, les négocians et les jurisconsultes. Il y a ajouté un exposé authentique de la législation des diverses nations Européennes à ce sujet.

42. GEDANKEN EINES LANDMANNES UEBER DEN SCHAEDLICHEN EINFLUSS DER VIELEN JAHRMAERKTE, etc. Réflexions d'un campagnard, concernant l'influence nuisible de la multiplicité des foires, sur l'industrie, les mœurs et l'économie domestique du peuple. (*Neues Kunst und Gewerbeblatt*, Juillet 1824, p. 177.)

On se plaint de ce que les foires sont plus multipliées en Bavière, que dans les pays voisins. Cette manière d'approvisionner les campagnes, est représentée 1°. comme désavantageuse pour l'État, parce que les marchandises sont apportées et vendues par des étrangers; 2°. comme ruineuse pour les commerçans établis, dont on délaie les magasins pour acheter des objets d'un goût plus nouveau; 3°. comme favorisant la vente de marchandises de mauvaise qualité, avariées ou volées; 4°. comme sollicitant sans cesse la vanité d'une classe qui, se laissant entraîner à des dépenses au-dessus de ses moyens, se prive de ce qui lui est nécessaire, et perd les épargnes qui auraient pu améliorer son sort. Le remède indiqué consiste à ne permettre de foires, dans les campagnes, que pour la vente du bétail, des instrumens aratoires et des productions du sol, en proscrivant tout débit d'étoffes, soieries, indiennes, draps, ainsi que de sucre et de café.

L'auteur pense que, donner la liberté au commerce, c'est déclarer que chacun peut tromper, gagner et perdre autant qu'il lui plaît. Nous croyons inutile toute réflexion sur ce système économique de l'auteur.

VILLARD.

43. IDÉES FONDAMENTALES SUR l'amélioration des écoles destinées aux enfans du peuple, par le D^r. J.-B. GRASER. (*Isis*, cahier 8, 1824, p. 891.)

Après avoir réfuté les partisans de la routine, qui rejettent comme inutile ou comme nuisible toute branche d'enseignement autre que le catéchisme, l'auteur établit que la religion chrétienne doit être l'objet principal de l'instruction du peuple, mais

sans exclure ce qui est reconnu nécessaire à cette classe, ni ce qui peut faire fructifier l'enseignement religieux. Il veut que, indépendamment des connaissances ordinaires de son état, le maître d'école possède la science de l'homme (*anthropologie*), qu'il ait des notions exactes sur l'organisation des sociétés, sur la constitution de son pays, sur la religion et le culte, de manière à pouvoir exposer et expliquer clairement les propositions philosophiques et théologiques; qu'il ait un esprit juste, un caractère profondément moral et une âme portée vers les sentimens religieux; qu'il connaisse l'art d'enseigner et qu'il sache l'exercer habilement; qu'il soit musicien et dessinateur. Pour former de tels instituteurs, l'auteur demande une école préparatoire, où seraient reçus les aspirans; puis un séminaire, où ceux qui paraîtraient propres à enseigner, recevraient le dernier degré d'instruction et seraient élevés au grade de maîtres; mais, dans la crainte que, une fois livrés à eux-mêmes, ils ne négligent les études, l'auteur propose une troisième institution, dans laquelle ils viendraient périodiquement justifier de leur application aux sciences et puiser de nouvelles lumières. VILLARD.

44. SUBSTANCE OF THE EIGHTEENTH REPORT of the directors of the african institution, etc. 18°. Rapport des directeurs de l'institution africaine, lu à l'assemblée générale annuelle du 1^{er} mai 1824. (*Gentl. Mag.*, sept. 1824, p. 219.)

Ce rapport est divisé en quatre parties. Il traite, 1°. du commerce des esclaves à l'étranger; 2°. de la traite sur la côte d'Afrique, dans la mer des Indes, au cap de Bonne-Espérance, à Sierra-Leone, au cap Coast, et dans la Colombie; 3°. de l'enregistrement des esclaves; 4°. de l'état financier de la société.

L'appendice renferme, outre la correspondance, divers renseignemens sur ces quatre articles; et le supplément se compose spécialement de détails relatifs à l'Espagne, au Portugal, au Brésil, aux Pays-Bas, à la France et à l'Afrique. Les principaux documens contenus dans ce rapport, sont tirés des pièces officielles présentées au parlement britannique dans la session de 1823.

Hollande. Le traité conclu à Bruxelles le 31 décembre 1822, donne aux croisières anglaises le droit de saisir les vaisseaux belges et hollandais, non-seulement quand ils ont à bord des esclaves, mais même lorsqu'ils seront rencontrés entre certaines limites

avec un équipement qui paraît annoncer une destination pour la traite. Les négociations pour obtenir cette convention ont duré 4 ans. La proposition faite avec les plus vives instances par le ministère anglais, d'enregistrer les esclaves à Surinam, fut reçue très-froidement, et finalement rejetée.

Le refus de mesures aussi simples et aussi évidemment nécessaires, fait plus ou moins formellement par toutes les puissances du continent, semble annoncer de leur part que ce n'est pas sans répugnance qu'elles cèdent aux pressantes sollicitations du gouvernement britannique pour abolir le commerce des esclaves.

Espagne. Par la nouvelle législation, tous capitaines, contre-maîtres et pilotes qui vont acheter des noirs sur la côte d'Afrique, ou qui tentent d'en introduire dans une partie quelconque de la monarchie espagnole, sont condamnés à la perte de leurs bâtimens et à dix ans de travaux forcés.

Les rapporteurs regrettent que ces pénalités ne soient pas étendues aux marchands et à leurs agens. Cette omission doit effectivement les rendre insuffisantes. On n'a pris aucune précaution pour empêcher l'importation des noirs à l'île de Cuba, où la traite continue à se faire très-régulièrement, surtout sous pavillon français ou portugais. Les risques auxquels les contrebandiers sont exposés, semblent avoir augmenté leur audace, et les ont transformés en véritables pirates, qui soutiennent quelquefois les combats les plus acharnés contre les croiseurs anglais.

Portugal. Pendant l'année 1822, 13 vaisseaux portugais chargés d'environ 1700 esclaves, ont été condamnés par la cour de Sierra-Léone pour avoir fait la traite au nord de la ligne. Ils avaient pris, pour éluder les traités, le singulier moyen de donner à des places septentrionales les noms de quelques autres situées au sud de la ligne. Ainsi, Ourin, dans le royaume de Benin, devenait Molembó, où la traite est encore permise aux Portugais. Ce subterfuge était appuyé de journaux de voyage, destinés à dissimuler le vrai but de cette navigation, que n'annonçaient pas d'ailleurs les dimensions des vaisseaux, ni leur équipement. Lors de l'émancipation du Brésil, M. Canning s'empessa de représenter au gouvernement portugais qu'il ne lui restait plus aucun prétexte pour refuser d'abolir entièrement la traite. Cette demande fut formellement rejetée, avec la menace de regarder comme non-avenus tous les traités entre le Portugal et la Grande-Bretagne, si celle-ci continuait ses instances.

L'importation des esclaves à Rio-Janeiro s'est élevée à 28,246 en 1822, sans compter 3484 morts dans la traversée. Ceci nous rappelle le récit du cap. Cook, dans son premier voyage en 1769, au sujet des mines d'or situées à six milles dans l'intérieur, et dont le gouvernement voulait tenir l'exploitation tellement secrète, que toute personne rencontrée sur la route était arrêtée, à défaut d'explication satisfaisante. Cook nous apprend qu'on importait annuellement 40,000 esclaves pour les travaux de ces mines, et que même en 1766 on fut obligé d'en faire venir de Rio 20,000 en sus.

France. Le rapport cite les remontrances faites par sir Charles Stuart au gouvernement français, et la manière dont elles ont été reçues. Il parle du grand nombre de vaisseaux français équipés pour la traite des grandes cargaisons d'esclaves saisies à bord, de la protection accordée à cet odieux trafic par notre pavillon, du défaut d'instructions aux officiers de la marine royale pour faire respecter les traités et les lois françaises même à ce sujet, des envahissemens de territoire des puissances amies occasionés en Afrique par la traite, et de l'état de guerre atroce qu'elle entretient parmi les naturels.

Suivant le rapport, la France peut mettre fin à la traite quand elle le voudra, et se rend, par conséquent, moralement responsable de sa prolongation. Il dit avec raison qu'aucune vigilance ne saurait l'empêcher, tant qu'on n'y attachera que de simples peines pécuniaires, amplement compensées par les profits toujours croissans qu'elle procure. Il propose de les remplacer par quelques punitions infamantes, comme la flétrissure ou les galères. Mais il oublie que les lois ne peuvent diffamer ce qui n'est pas encore flétri par les mœurs. Il vaudrait mieux, ce semble, augmenter les amendes, au point de les rendre supérieures à tous les bénéfices présumables de la traite.

L'établissement à Paris d'une société pour l'abolition de la traite, donne aux rapporteurs les espérances les plus consolantes. Leur noble philanthropie paraît cependant les abuser un peu, quand ils vont jusqu'à compter beaucoup sur l'effet des deux poèmes de MM. Chauvet et Bignan, couronnés récemment par l'Académie française, et dont ils recommandent la traduction en anglais. Il y a long-temps que les inspirations les plus éloquentes ne peuvent plus servir que bien imparfaitement cette

respectable cause. Toutefois, multiplier les réclamations, c'est toujours multiplier les chances de succès.

États-Unis. L'accroissement rapide de la population esclave dans ce pays, a porté un grand nombre de maîtres à faire les plus grands efforts afin d'obtenir des débouchés pour le surplus de leurs esclaves. Dans cette vue, il a été proposé dernièrement aux États d'Indiana et d'Illinois d'assembler une convention afin de changer l'article de leur constitution, qui exclut absolument l'esclavage. Cette proposition a excité dans toute l'Union une controverse très-animée sur la comparaison du travail des hommes libres à celui des esclaves. L'Indiana a enfin rejeté la proposition. Elle aura probablement le même sort en Illinois, où les discussions ne sont pas encore terminées. Mais ces décisions sont loin de résoudre la question élevée par les propriétaires d'esclaves. On doit s'attendre, sans doute, qu'elle donnera lieu à de nouveaux débats.

Les rapporteurs se félicitent avec M. Canning de ce que les deux premières nations maritimes ont mis leur orgueil à réunir leurs efforts pour abolir cet infâme commerce.

Sierra-Léone. D'après les nouvelles les plus récentes, les croisières anglaises contribuent à ralentir la traite. Mais rien n'a été fait encore pour exclure les négriers français de la rivière de Gambie, dont la navigation leur est cependant interdite par le traité de 1782.

A l'île Maurice, la traite a été empêchée par la vigilance du commodore Nourse et du capitaine Moresby, et on a négocié avec l'iman de Mascate, pour empêcher l'exportation des esclaves du Zanguebar.

Le roi de Madagascar, Radama, est fidèle à ses engagements ; et, quand il aura soumis un chef du nord de l'île avec lequel il est maintenant en guerre, l'abolition deviendra générale dans ce pays.

Les relations de la colonie de Sierra-Léone avec l'intérieur s'améliorent chaque jour. Des marchands ont reçu en une seule journée, en échange de leurs produits, une quantité d'or équivalente à 500 ou 1000 livres sterling. Les crimes diminuant ; la culture augmente ; on élève des édifices solides ; des églises sont déjà bâties ou en construction dans chaque village ; l'instruction se propage, et l'influence du christianisme semble prévaloir de plus en plus chez les habitants.

Suède. Une proclamation, datée du 7 février 1823, déclare

que tout navire suédois ou norvégien, employé à la traite, perdra la protection royale (le rapport n'énonce pas en quoi consiste précisément cette punition) ; et annonce les précautions les plus sévères pour empêcher que l'île suédoise de Saint-Barthélemi ne serve à faciliter ce trafic.

Colombie. L'émancipation des esclaves s'opère rapidement dans cette nouvelle république. Elle semble devoir être terminée à la fin de la génération actuelle. Les enfans nés depuis 1818, sont libres de droit. Parmi différens moyens pour accélérer le rachat des adultes, une taxe a été levée dans cette vue spéciale. En tout, le gouvernement de ce pays est remarquable par sa sollicitude éclairée sur ce grand objet.

Les comptes de l'institution africaine, pour 1823, présentent une recette de 1066 liv. 16 s. 11 d. sterl. et une dépense de 769 liv. 19 s. 3 d., qui laisse disponible, pour cette année, un excédant de 236 liv. 17 s. 8 d. Il est regrettable que la majeure partie de ces fonds soit consommée en frais d'administration, d'impression, etc.

Le morceau le plus remarquable de l'appendice qui termine ce rapport, est la relation du voyage du Tartare Wadjee, de Tripoli au cap Coast, relation dont on a d'ailleurs publié des extraits. (Voy. le Bull. de 1823, to. 3, n^o. 529 et 740.) Elle contient la description de Tombuctoo, et plusieurs autres renseignemens inconnus jusqu'alors sur l'intérieur de l'Afrique.

Après avoir fidèlement retracé les principaux résultats du rapport des directeurs de la société africaine, nous croyons devoir terminer par quelques réflexions directes sur le but final de cette institution.

Les rapporteurs se plaignent, à plusieurs reprises, du peu de zèle que manifestent les puissances continentales à seconder les efforts de l'Angleterre, pour l'abolition de la traite des noirs. Mais, au lieu de déplorer cette répugnance, il paraîtrait plus utile d'en rechercher les causes ; car, il faut bien qu'elle en ait de réelles. Il serait ridicule de supposer que l'amour de l'humanité est inerte dans les hommes d'État du continent, et ne déploie toute son activité que dans les ministres anglais. Le vrai motif fondamental de cette tiédeur est probablement, à l'insu même de ceux en qui elle se manifeste, la combinaison vicieuse qui a malheureusement servi de point de départ à toutes les démarches entreprises dans cette intention.

La suppression de l'esclavage des noirs est certainement une

opération des plus importantes , non-seulement dans l'intérêt des Africains , mais bien plus encore dans celui des Européens , dont cette monstrueuse institution tend puissamment à entraver les progrès. Mais l'abolition de la traite ne paraît pas avoir été considérée jusqu'ici sous son vrai point de vue politique , soit par les philanthropes qui la poursuivent avec un zèle si respectable , soit même par les hommes d'État qui en ont fait sincèrement le but de leurs efforts.

En cette occasion , comme en beaucoup d'autres , on a cru que pour qu'un abus cessât d'exister , il suffisait de le proscrire , en employant de fortes mesures coercitives. Il est à craindre qu'on se soit trompé ; car ce n'est pas ainsi que se font et se défont les choses humaines. Tant que les noirs voudront se vendre , et les blancs acheter , aucune législation pénale ne parviendra vraisemblablement à détruire ce trafic. Or , l'une et l'autre dispositions sont incontestables , et il est impossible qu'elles soient sans motifs. C'était donc par là qu'il fallait attaquer le mal. Aussi l'expérience prouve-t-elle , depuis dix ans , que malgré de puissans moyens prohibitifs , dont l'usage donne lieu à beaucoup de vexations de détail , la traite continue avec au moins autant d'activité qu'auparavant , et sous des formes bien plus fâcheuses pour les malheureux Nègres.

Cette grande opération a été conduite d'après un plan tout-à-fait opposé à celui qui aurait pu amener sûrement , quoiqu'avec lenteur , au but désiré. Au lieu de tendre principalement et directement à l'abolition de la traite , il aurait fallu s'occuper surtout de la suppression de l'esclavage , qui eût naturellement d'elle-même fait cesser la traite , ou après laquelle , du moins , celle-ci n'aurait plus eu aucun inconvénient , étant réduite à une simple importation d'ouvriers libres. En parlant de la destruction de l'esclavage , il est sans doute inutile de prévenir que nous n'avons pas eu en vue une émancipation subite , suivant le mode révolutionnaire , par la proclamation expéditive des droits de l'homme , mais un système combiné de mesures politiques , ayant pour objet de rendre peu à peu les noirs dignes de la condition d'hommes libres , et de préparer progressivement leurs maîtres , en les indemnisant toutefois , à un nouvel ordre de choses. Le plan adopté récemment par le ministère anglais pour l'île de la Trinité , est un vrai modèle en ce genre. Il eût fallu procéder d'une manière analogue pour l'ensemble des populations esclaves. En

même temps on eût dû s'occuper sérieusement de la civilisation de l'Afrique, pour laquelle on n'a fait jusqu'ici que des tentatives mesquines et mal conçues. On aurait par là coupé le mal dans sa racine, en faisant cesser la tendance des nègres à se venger les uns les autres. Il est à croire que les soins et les dépenses consacrés depuis dix ans à empêcher la traite nous auraient déjà beaucoup plus rapprochés du but, s'ils eussent été employés de cette manière. Il est même vraisemblable que l'expérience, en démontrant de plus en plus l'inutilité des tentatives pour détruire directement le commerce des esclaves, finira par ramener les hommes d'État à l'adoption de ce plan.

En résumé, tant que l'esclavage subsistera, il est impossible qu'il se forme une population suffisante d'ouvriers libres, et par conséquent, la traite sera indispensable pour soutenir la classe laborieuse au taux nécessaire. D'un autre côté, tant que l'Afrique sera aussi peu civilisée qu'elle l'est, elle sera toujours une pépinière d'esclaves. Par la combinaison de ces deux causes, toutes les précautions pour empêcher la traite resteront illusoires, quelque sévères qu'on les suppose.

Un plan conçu dans l'esprit ci-dessus indiqué exige sans doute de longues et de profondes recherches pour trouver le mode d'exécution le plus convenable à chaque localité. Mais il nous paraît le seul propre à faire disparaître un fléau si justement odieux. Et si son action semble devoir être trop lente, on doit observer qu'aucune grande entreprise n'a jamais réussi autrement. A. C.

45. INSTRUCTION DES ARTISANS. (*Le Globe*, Paris, 1824, 27 novembre, p. 159.)

Une école gratuite de dessin linéaire vient d'être fondée à Clermont-Ferrand par les soins du préfet du département et du maire du chef-lieu. On y enseigne le dessin appliqué aux arts qui se rapportent plus ou moins à l'architecture, comme la maçonnerie, la coupe des pierres, le trait de la charpenterie et de la menuiserie, la serrurerie, et en général tous les arts mécaniques. Si tous les préfets, dit le rédacteur du journal à qui nous empruntons cette annonce, et tous les maires suivaient ce noble exemple, si l'appel que vient de faire M. Dupin à ses anciens camarades de l'école polytechnique était entendu, à quel degré d'industrie et de prospérité ne s'élèverait pas la France dans un petit nombre d'années! Dans le discours d'installation (4 novembre), le préfet,

M. d'Allonville, a rappelé les établissemens utiles déjà créés dans le département, par le concours des administrateurs et des habitans, *l'établissement thermal du Mont-d'Or, l'école de maternité*, fondée par M. Dumartroy, diverses *écoles gratuites de lecture, d'écriture, et de calcul*; enfin *l'école d'architecture et de sculpture*, que le comte de Chabrol, préfet de la Seine, a établie depuis 3 ans à *Volvic*, avec ses propres fonds. M. d'Allonville a fait sentir combien la nouvelle école serait utile à l'ancienne capitale de l'Auvergne, en multipliant et rendant plus habiles les ouvriers et les constructeurs en tout genre. Il en a, en même temps, présagé l'avantage pour les arts à qui cette province offre de si beaux paysages, qu'un pinceau indigène, formé d'abord par de modestes travaux, pourra quelque jour se sentir appelé à reproduire. Après que M. Ledru, architecte de la ville et directeur de la nouvelle école, a eu exposé le plan d'instruction qu'il se proposait de suivre, le maire de Clermont, M. Blatin, s'est attaché à développer avec chaleur le résultat moral de l'institution. C'est un devoir, a dit cet administrateur éclairé, de subvenir à tous les genres d'instruction que réclament les différentes classes de la société; c'est l'unique moyen de former des citoyens utiles à leur pays; car, sans instruction, les hommes ne sauraient goûter les vérités morales, et la société est intéressée à ce que toutes les classes de la société aient à leur disposition ce qui leur convient.

Si tous les maires de nos villes sont pénétrés des mêmes idées, si l'exemple des administrateurs du département et du chef-lieu du Mont-d'Or, et celui de M. Dupin, font naître une louable émulation, comme on peut l'espérer, nos artisans rivaliseront bientôt d'instruction, comme ils rivalisent d'intelligence, avec ceux de la Grande-Bretagne, et la France ne tardera pas à retirer de leurs progrès les fruits les plus précieux. A. D. V.

46. CONSIDÉRATIONS SUR LES CANAUX et sur le mode de leur concession; par P.-S. Girard. In-8. de 48 p. Paris; 1824; Carilian-Gœury.

Cet écrit avait été imprimé pour la première fois en 1822, pendant la discussion de plusieurs projets de loi relatifs à des canaux que l'on exécute aujourd'hui; n'ayant guère été connu que du petit nombre de ceux qui prenaient part à la discussion, l'auteur, jaloux d'éclairer le public, lui livre réellement son travail par cette réimpression.

Son but est de prouver que « si le gouvernement fait toujours » une chose éminemment utile et une excellente affaire, quand » il concède des canaux à perpétuité à des compagnies qui se » chargent de les exécuter, et de les entretenir à leurs frais et » risques, il s'expose à en faire une très-mauvaise, quand il les » entreprend lui-même, à l'aide de ses propres fonds, et, à plus » forte raison, quand il a recours à des emprunts. »

L'auteur n'a pas de peine à signaler les inconvénients des deux derniers modes d'entreprise, les lenteurs qui s'attachent aux opérations dirigées par le gouvernement ; sur ses fonds, l'exagération des frais, la versatilité de la direction, les sacrifices que le gouvernement est obligé de faire quand il a recours à des emprunts spéciaux.

L'activité et l'économie des concessionnaires qui exécutent les entreprises à leurs frais et risques ne sont pas moins faciles à démontrer : l'exemple de l'Angleterre et des États-Unis ne laisse à cet égard aucun doute. On avait objecté que les grandes propriétés, en Angleterre, favorisaient l'action de l'esprit d'association, tandis que la division des propriétés le paralysait, en quelque sorte, en France. M. Girard pouvait répondre par l'exemple des États-Unis, où la propriété n'est pas moins divisée. Il a mieux fait encore : en citant les statuts qui ont constitué les compagnies formées en Angleterre pour la construction des canaux si utiles à la prospérité de son commerce, tels que ceux du *Grand-Tronc*, de *Birmingham*, de *Stourbridge*, de la *Grande-Jonction*, de *Croydon*, etc., il a fait connaître les précautions prises par la législature britannique pour multiplier le nombre des intéressés, et pour empêcher que ces canaux ne tombassent entre les mains d'un petit nombre de grands propriétaires. Ainsi, d'après ces statuts, sur une masse d'actions de 100 liv. st. chacune, formant un capital de 12,200,000 fr., les plus forts intéressés ne pouvant posséder chacun plus de 10 actions, ne peuvent l'être que pour 24,400 fr. Pour le canal de *Croydon*, dont le capital est de 1,220,000 fr., le même actionnaire ne peut réunir au plus que 5 actions, 12,200 fr., etc. En outre, les actions se subdivisant en moitiés, en quarts et en huitièmes, dans l'entreprise du canal de la *Grande-Jonction*, il s'y trouve des actionnaires qui n'y ont réellement qu'un intérêt de 305 fr.

Toutes ces grandes entreprises ont été exécutées de l'autre côté du détroit par des ingénieurs isolés, employés à volonté

par les compagnies, et sans aucun contrôle du gouvernement. On voit qu'on ne s'en est pas plus mal trouvé. M. Girard pense qu'il en sera de même en France, et que nos ingénieurs habiles des ponts et chaussées, employés librement par les concessionnaires, seraient animés d'une émulation nouvelle, et verraient s'ouvrir pour eux une carrière de travaux aussi honorables pour eux que pour leur corps.

A. D. V.

47. CANAUX DE LA CORRÈZE ET DE LA VÈZÈRE. — Cette partie de la France, comprise entre Bordeaux et Lyon, a demandé long-temps des débouchés pour ses produits naturels et industriels. L'intérêt général des communications réclamait une route directe entre ces deux villes; elle est heureusement terminée, et par son moyen cette portion de notre sol va recevoir une nouvelle vie. Mais de nouveaux besoins sont nés de l'activité même que cette route a déterminée dans le pays qu'elle traverse, et l'on a senti le besoin d'utiliser, pour le commerce et l'exploitation industrielle, le cours de la Dordogne et ceux de quelques-uns de ses affluens. En effet, peu de pays offrent plus d'intérêt, sous le rapport des richesses minérales et des établissemens d'industrie, que cette contrée comprise entre la Dordogne et la Vézère, depuis l'embouchure de celle-ci dans la première, jusqu'à Tulle et à Périgueux. Dans ce petit espace on trouve plusieurs mines de fer exploitées, les mines de plomb près de Juillac, du cuivre en plusieurs endroits, du manganèse, de l'hématite, des houillères, du lignite, des terres, du sable et des grès réfractaires, des ardoisières, des meules à aiguiser, des pierres lithographiques, une foule de tous genres d'usines, les forges et les fonderies d'Exideuil et de Sainte-Eulalie d'Ans, les manufactures d'armes de Tulle, des filatures et des papeteries à Brive, plus de 30 papeteries de Limeuil à Bergerac, des fabriques de faïence, des moulins à huile, etc. Plusieurs de ces établissemens sont célèbres et d'une grande importance. Une *Carte industrielle et minéralogique du cours de la Dordogne, de la plupart de ses affluens, et en particulier de la Vézère et de la Corrèze*, dressée par MM. Conrad et Brard (Voyez ci-dessus, n^o 34), indique avec une grande netteté tous ces établissemens, et montre en même temps le haut intérêt de la grande ligne navigable qui doit établir la communication la plus directe entre le sud-ouest et l'est de la France, en passant par Bordeaux et Lyon, et remontant

la Dordogne, la Vézère et la Corrèze. Cette jolie carte offre en outre, sur une plus grande échelle, les mines de houille du Lardim, sur les bords de la Vézère.

C'est avec satisfaction que nous apprenons que la concession des travaux à exécuter, 1°. pour avoir un canal latéral à la Corrèze, depuis la ville de Brives jusqu'à l'embouchure de la Corrèze dans la Vézère, 2°. pour canaliser le lit de celle-ci, depuis l'extrémité du canal latéral à la Corrèze jusqu'à l'embouchure de la Vézère dans la Dordogne, aura lieu le 3 février prochain. La dépense est évaluée à 4,500,000 fr.

• Nous savons que des amis zélés de l'industrie sont à la tête des projets qui tendent à donner à ce pays un nouvel essor, et nous voyons avec joie que le gouvernement s'empresse à seconder leurs vues.

F.

48. PETITES MESSAGERIES DANS PARIS, pour effets et marchandises.

Des moyens réguliers, rapides et sûrs de transport pour les effets et marchandises manquaient à la Capitale. L'industrie et l'esprit d'association viennent de les créer. Une compagnie vient d'établir un service régulier, célère, économique et responsable, pour transporter d'un quartier à l'autre de Paris, 1°. les effets, articles et commissions de toute espèce; 2°. les marchandises de gros poids, déplacées et mises en circulation par le commerce. Des bureaux de dépôt, les facteurs de la petite poste, dans leurs tournées, reçoivent les paquets et articles jusqu'au poids de 25 livres. Ceux d'un poids plus fort sont pris à domicile. Des voitures attelées, bien couvertes, abritant soigneusement les objets contre le mauvais temps, en font la levée et les distribuent plusieurs fois par jour, à des intervalles rapprochés. Au moyen d'un autre service de voitures dites *Camions*, on fera lever à domicile et rendre sans retard les marchandises de volume et de gros poids pour le commerce. On peut s'abonner pour tous ces transports. On verra dans le prospectus que nous avons sous les yeux, les moyens de constater les dépôts, les conditions de responsabilité de la compagnie, pour les effets déposés, et les prix modiques des différens services, ainsi que des abonnemens. — Les services sont en pleine activité. La direction est rue de Seine, faubourg Saint-Germain, n°. 12, hôtel de Larochehoucauld.

49. PARIS. Construction d'une gare à Charenton.

Une ordonnance royale a autorisé la construction de cette gare, au-dessous du pont de Charenton, au confluent de la Seine et de la Marne.—La multiplicité, toujours croissante, des arrivages de la Haute-Seine, qui, en 1821, eût fait descendre dans la Capitale, par les deux rivières de Seine et de Marne, jusqu'à 12,000 bateaux, et qu'augmentera encore, l'ouverture prochaine du canal de Bourgogne, destiné à amener à Paris, par la Saône et l'Yonne, les produits de l'est et du midi de la France, la nécessité d'ouvrir un bassin d'arsivage pour cette multitude de bateaux, dont l'encombrement dans les ports de Paris, donne lieu à tant d'accidens et de pertes, surtout à l'époque des débâcles, provoquaient depuis long-temps cette construction, dont l'emplacement mieux choisi que par le passé, promet le succès, qui ne sera mêlé d'aucun inconvénient pour la Capitale. L'exécution de ce plan donnera, sans doute, une nouvelle impulsion à cet esprit d'association et d'entreprise, à qui l'Angleterre doit tant de prodiges, comme le rappelait S. M. lors de sa visite au canal St.-Martin, et développera en France des résultats non moins utiles ni moins merveilleux. A. D. V.

50. BORDEAUX.—Les bateaux philanthropiques de M. André Neuville, sont mus par une mécanique à bras. L'invention qui le dirigea dans la conception de sa machine a fait créer cette dénomination. Les matelots se plaignaient que les machines à vapeur allaient les priver de leur travail; il voulut en faire une qui fit cesser leurs craintes. Le capital de la société, qui s'est formée en commandite, pour l'exploitation de cette machine, est fixé à 45,000 francs, qui seront divisés en 45 actions de 1000 fr. chacune, divisibles elles-mêmes en demi-actions. Ces détails sont extraits d'un *mémoire* sur ces bateaux, suivi d'un *prospectus* de l'acte de société en commandite pour la navigation de Bordeaux à Langon, au moyen de ces bateaux. (Bordeaux, mars 1824; impr. de Laguillotièrre et compagnie. In-4°. de 9 pag.) (*Rev. encycl.*, septembre 1824, pag. 767.)

51. SOCIÉTÉ ANONYME pour la construction et le service du bateau à vapeur *Le Léman*. (Prospectus.)

On a établi successivement sur le lac Léman 2 bâtimens à vapeur, dont l'utilité se fait tous les jours plus vivement sentir. Une société anonyme, composée dès à présent des personnes

les plus distinguées du Canton de Vaud, MM. de la Harpe, Panchaud, L.-L. Carey, de Lessert, Will et comp., etc., jalouse de faire participer le canton de Vaud aux avantages de ce système de navigation, s'est formée pour la construction, à Ouchy, et pour le service d'un paquebot à vapeur, destiné au transport des passagers et des marchandises sur le lac Léman.

Le fonds capital de la Société est de 120,000 fr. de Suisse, divisés en 240 actions de 500 fr. chacune. Les actions se paient entre les mains de MM. de Lessert, Will et comp. à Ouchy, savoir : 100 fr. dans la 1^{re} semaine de janvier 1825, 200 fr. la 1^{re} semaine de mai, et les derniers 200 fr. la 1^{re} semaine d'août, même année. Les statuts, conformes au but de l'association, et à la teneur ordinaire de ces sortes de réglemens, sont imprimés à la suite du prospectus.

52. BATEAUX A VAPEUR. — Le 23 août dernier, on a lancé à Friederichshafen (Wurtemberg), le premier bâtiment de ce genre, destiné à faire le service sur le lac de Constance. Il a 107 pi. wurtembergeois de long sur 18 $\frac{1}{4}$ de large; il peut contenir 24 personnes dans sa chambre et 100 sur le pont. Il est du port de 800 quintaux et a une machine de la force de 20 chevaux. (*Allg. Handl. Zeit.*, 1824, n^o 105, p. 421.)

53. RÉSUMÉ DES RAPPORTS FAITS AU ROI DE SUÈDE ET DE NORWÈGE, sur les travaux publics exécutés en Suède pendant l'année 1823. (*Rev. encycl.*, mai 1824, p. 257.)

Ce résumé fait connaître tout ce que le gouvernement suédois a fait exécuter de travaux importants pour l'accroissement de la prospérité du pays, malgré les difficultés du climat et des finances.

Nous avons rendu compte, dans le numéro de septembre dernier, t. II, p. 277, de l'état des travaux du canal de Gothie. Nous signalons ici rapidement toutes les autres opérations et améliorations effectuées dans le cours de la même année.

Canal de Hielmare, qui réunit le lac de ce nom avec le lac *Mœler*, dont les eaux se jettent dans la Baltique. 5,564 pieds de ce canal ont été creusés; 3,452 sont déjà navigables. D'autres travaux importants ont été achevés ou commencés. En tout 75,355 journées de travail.

Canal de Waddo. Raccourcissant la navigation du golfe de Bothnie à la Baltique. Il évite aussi aux navires le passage dangereux des îles d'Aland. Entre autres travaux on a creusé 7,928

toises cubiques, terre et pierres. Une étendue de 1,400 pieds en canaux d'écoulement, a été ouverte. En tout 28,000 journées de travail.

Canal d'Aher, destiné à ouvrir de nouveaux débouchés pour l'approvisionnement de la capitale. On a creusé et enlevé 1,309 toises cubiques, terre et pierres.

Le détroit d'*Almare-Ståk*, qui facilite la navigation de Stockholm à Upsal, celui d'*Eric-Sund* et de la rivière d'*Upsal*, ont été creusés en tout ou en partie.

Travaux du fleuve de Ljunga (au nord de la Suède). Le flottage des bois de construction et de mâture a été établi dans ce fleuve depuis le lac de *Marmen* jusqu'à la mer.

Travaux du fleuve d'Umea (au nord de la Suède). Le flottage a été établi sur une distance de plus de 20 lieues de France. Des barrages ont été faits à l'embouchure du fleuve pour arrêter les bois flottés. Au moyen de ces travaux, les bois de charpente et de mâture des immenses forêts du nord de la Suède pourront arriver aux différens marchés de l'Europe, et procurer de grandes ressources à la Suède.

Cadastré de la Dalecarlie. 150,000 arpens de forêts ont été partagés, et environ 1,100 colons établis avec leurs familles.

Cadastré de la province de Jemtland (à *Fritzing*). Il a été continué avec succès. Les forêts de la couronne ont été séparées de celles des particuliers, et celles des particuliers légalement divisées.

Dessèchement des marais. On a employé, en 1823, 9,895 journées de travail pour l'écoulement des eaux du marais de *Dags-masen*, en Ostrogothie, ce qui procurera 2,000 arpens d'excellentes prairies.

Ecluses de Trollhätta. Elles ont été réparées. Une somme de 120,000 rixdalers (360,000 fr.) est affectée à cet objet.

Bibliothèque d'Upsal. La construction de l'édifice destiné à contenir cette bibliothèque a été continuée avec vigueur. Une somme de 50,000 rixd. (150,000 fr.) est ultérieurement affectée pour son achèvement. Le roi a donné 30,000 rixd. (90,000 fr.) sur sa liste civile pour le même objet.

Mine de charbon-de-terre à Högands. 200,000 r. (600,000 fr.) sont destinés aux besoins de cette exploitation.

Ports de mer. 20,000 r. (60,000 fr.) sont affectés à l'améliora-

tion du port d'*Efstad* : celui d'*Helsingborg* se continue ; il a coûté jusqu'à présent 84,000 r. (252,000 fr.)

Reconstructions des villes incendiées.—200,000 r. (600,000 fr. ont été affectés à la ville de *Norköping*. 100,000 r. (300,000 fr.) à celle de *Borås* ; 20,000 r. (60,000 fr.) à celle de *Wimmerby*.

Aqueduc de Carlsrona. — 16,666 $\frac{2}{3}$ r. (50,000 fr.) sont destinés à la construction d'un aqueduc qui fournira de l'eau douce à cette ville, ainsi qu'à la marine royale stationnée dans son port.

Chemins établis à travers les Fjälls (montagnes qui séparent la Suède de la Norvège). — Les grandes routes qui, l'une par le *Jemtland*, l'autre par la province de *Dahlsland*, et la 3^e. par celle de *Wermland*, ouvrent de nouvelles communications avec la Norvège, à travers les montagnes, ont été achevées en 1823 ; un grand pont de bateaux a été jeté sur un bras de mer nommé le *Soinesund*, situé sur les frontières de la Suède et de la Norvège.

Ces travaux, dont il sera rendu compte dans la 8^e. section du Bulletin (sciences militaires), ont pourvu à la défense de *Carlsrona*, et à la réparation de *Carlstin* (forteresse maritime dans le Catégat). Pour la défense centrale, on construit, depuis 4 ans, dans la Westrogothie, la nouvelle forteresse de *Vands*.

Outre les travaux de constructions et de communications dont on vient de parler, on s'occupe d'un ouvrage de haute importance militaire et statistique, savoir : de la grande carte de la Suède, qui, fondée sur des opérations trigonométriques, et sur des observations astronomiques, ne le cédera aux meilleures cartes de l'Europe, ni pour l'exactitude, ni pour la beauté et l'élégance du dessin. Ce travail avance si rapidement que 143 milles carrés de Suède (900 lieues carrées de France) ont été levés, l'année dernière, et portés sur la carte. A. D. V.

54. BUDGET DE LA NORVÈGE. Christiania, juillet 1824.

La discussion sur le budget étant fermée, la diète ne tardera probablement pas à terminer ses travaux. Les dépenses pour la diète sont portées dans le budget à 60,000 *species* pour trois ans, ou 20,000 *species* par an ; la durée de chaque session, qui, dans la règle, doit avoir lieu tous les trois ans, y est fixée à environ sept mois. Les frais des diètes qui pourraient être extraordinairement convoquées, sont sous la rubrique des dépenses imprévues. Il faut observer que les frais de voyage et les honoraires (*diæten*) des députés sont compris dans la somme ci-dessus, qui

est supportée ici par la caisse de l'État, et non, comme en Suède, directement par les commettans des membres des trois ordres non nobles.

Le comité du budget avait proposé pour la défense du pays, par terre, pendant trois ans, une somme annuelle de 605,000 espèces, dont 15,000 devaient être employés à pourvoir aux besoins de l'arsenal et à l'entretien du corps des ingénieurs. Mais cet objet a été ajourné. Quant à la défense par mer, la diète a accordé annuellement 190,000 espèces, dont 45,843 sp. 24 $\frac{1}{2}$ sh. doivent être appliqués à la construction et à l'équipement d'une frégate. En outre on a proposé 31,997 sp. par an, pour les officiers congédiés d'après la réduction de l'armée.

Pour les ministères que la Norvège entretient en commun avec la Suède, la diète a alloué pour sa quote-part 25,000 espèces par an, et deux autres sommes égales, l'une pour le commissariat des convois, l'autre pour les dépenses des consulats. On a proposé en outre les sommes annuelles suivantes : 2,500 espèces comme supplément à ce qui avait été accordé antérieurement pour les hautes écoles ; 2,666 sp. 80 sh. pour la continuation des mesures topographiques de la Norvège ; 4,333 écus, 40 sh. pour les mesures hydrographiques et l'achat des instrumens nécessaires, etc. ; enfin 1,000 sp. pour les frais de voyage d'un étudiant dans l'art vétérinaire, et pour l'entretien de deux apprentis maréchaux experts, à Copenhague. (*Moniteur*, 23 août 1824.)

55. RÉFLEXIONS SUR UN PROJET DE LOI tendant à annuler divers actes relatifs aux coalitions des ouvriers. Considérations sur l'émigration. (*Edinb. Review*, n. 78., january, 1824, p. 315.)

Depuis Édouard I^{er}., jusqu'à une époque peu éloignée de nous, le pouvoir législatif a réglé en Angleterre les conventions entre les ouvriers et les maîtres, et il l'a fait ordinairement dans l'intérêt de ces derniers. Les saines doctrines de l'économie politique ont fait abandonner ce système ; mais il a été remplacé par des lois pénales contre les ouvriers qui s'unissent pour obtenir une augmentation de salaires ou pour se refuser à une réduction.

En admettant que cette coalition d'ouvriers est punissable quand elle tend à suspendre les travaux par menaces ou violences, l'auteur est d'avis que la convention faite librement par des ouvriers, de ne pas louer leurs services au-dessous d'un cer-

tain prix, n'a rien de répréhensible, que c'est l'exercice d'un droit auquel la loi ne devrait point mettre de restrictions.

Si les salaires accordés sont inférieurs à leur taux naturel et propre, les ouvriers n'ayant pu obtenir isolément l'augmentation qui leur est due, il est injuste de leur interdire l'usage du seul moyen de vaincre la cupidité et l'obstination des maîtres. Si les salaires sont à un taux raisonnable, la prétention de les faire monter, en cessant de travailler, est insensée; mais il ne s'ensuit pas que la loi doive intervenir dans ce cas plutôt que dans le précédent.

On s'est long-temps effrayé des accapareurs et du renchérissement factice qu'ils pourraient produire sur les objets de première nécessité; mais l'expérience a prouvé que la plus grande liberté laissée aux producteurs et aux vendeurs, procurait, mieux que toutes les mesures législatives, un approvisionnement abondant, et des prix modérés. Pourquoi cette liberté qui nous pourvoit de toute autre chose, ferait-elle manquer l'offre du travail? les maîtres résisteraient à des demandes exagérées, et le feraient avec un succès très-prompt; car ils peuvent se passer du travail de leurs ouvriers plus long-temps et avec moins d'inconvénients que ceux-ci ne peuvent se passer de leurs salaires.

Si l'on consulte les maîtres sur l'augmentation du prix des journées, ils répondront toujours qu'il est assez fort, tandis que les ouvriers, interrogés de même, répondront tout le contraire. L'autorité étant incapable, et n'ayant pas le droit de fixer le point au-delà ou en-deçà duquel il y a lésion envers les parties, elle doit laisser agir sur le marché la libre concurrence qui, même en cas de coalition, n'aura jamais d'autre résultat que de porter les salaires à leur véritable taux.

Que les maîtres d'une profession essaient de produire une réduction forcée; leurs ouvriers s'écouleront successivement dans les ateliers analogues, ou bien ils changeront de résidence. Les maîtres seront punis de leur injustice, parce que, l'offre du travail diminuant pour eux, ils seront obligés de le payer plus cher pour repeupler leurs ateliers. Si les ouvriers d'une profession pouvaient faire élever leurs salaires au-delà d'une juste proportion, ceux qui sont exercés à des travaux semblables, attirés par cet avantage, chercheraient à y participer, et leur concurrence ferait baisser aussitôt le prix des journées. Il est même probable que cette réduction mettrait momentanément les salaires au-dessous

de leur taux naturel, parce que l'appât offert aux ouvriers les ayant fait affluer vers les ateliers dont il s'agit, l'offre du travail y serait en excès jusqu'à ce que l'équilibre fût rétabli.

Le grand fabricant qui emploie plusieurs centaines d'hommes, est à leur égard une sorte de coalition permanente; parce que leur sort dépend d'une volonté unique; il serait donc juste, suivant l'auteur, de leur laisser la faculté d'exprimer une volonté concertée. Cependant ils n'auront jamais l'unité d'intention ni la persévérance et les ressources nécessaires pour lutter, à force égale, contre un maître, et encore moins contre plusieurs maîtres. Ceux-ci s'entendent d'autant plus aisément que moins nombreux, ayant de faciles moyens de correspondance, et sûrs de n'être pas trahis, ils suivent en toute sécurité l'impulsion de leur intérêt. Une autre inégalité consiste en ce que les peines contre les ouvriers sont des emprisonnemens de plusieurs mois (1), tandis que les maîtres n'encourent que des amendes de 20 liv. st. (2).

Pour preuve que ces dispositions ne sont pas équitables, l'auteur présente, comme une de leurs conséquences, les lois contre l'émigration des ouvriers, et fait observer qu'on ne serait pas réduit à emprisonner la classe laborieuse dans le pays, si l'on n'avait pas préalablement aggravé sa condition. Les peines contre ceux qui provoquent l'émigration sont, pour la première fois, une amende de 500 liv. st.; et pour la récidive, 1,000 liv. st. d'amende et deux ans d'emprisonnement (3). Les émigrans sont punis par la perte des droits de cité, la confiscation des biens, et l'incapacité de recevoir ni legs ni donations.

Tout homme qui trouve des moyens de subsistance dans sa patrie, y est retenu par ses habitudes et par ses affections; il a chez l'étranger le désavantage d'ignorer la langue et de manquer d'appuis. Quand le désir de s'établir au dehors l'emporte, c'est parce que la population ayant augmenté plus rapidement que la demande du travail, les salaires sont devenus insuffisans et le sort de l'ouvrier est misérable. Dans de telles circonstances, l'émigra-

(1) En France, la coalition de la part des ouvriers pour *enchérir* les travaux, est punie d'un emprisonnement de 1 à 3 mois, mais la peine contre les chefs ou moteurs est de 2 à 5 ans. (Code pénal, art. 415.)

(2) Emprisonnement de 6 jours à 1 mois, et amende de 200 fr. à 3,000 fr. (Code pénal, art. 414.)

(3) Emprisonnement de 6 mois à 2 ans, et amende de 50 fr. à 300 fr. (Code pénal, art. 417.)

tion est un bienfait pour ceux qui partent et pour ceux qui restent.

VILLARD.

56. OBSERVATIONS sur la situation des finances de l'Angleterre, pour l'année finissant au 5 janvier 1823. (*Edinb. Review*, n^o 77, oct. 1823.)

Les revenus publics, qui sont suffisans dans l'état de paix, ne le sont plus dans l'état de guerre; il faut alors augmenter les impôts ou faire des emprunts : lequel de ces moyens doit-on préférer? L'auteur du mémoire dont nous donnons la substance se décide en faveur du premier.

Les emprunts, par les facilités qu'ils offrent au gouvernement, l'entraînent dans des entreprises dispendieuses; le contribuable se fait illusion sur leurs conséquences. Si ce dernier peut payer une taxe extraordinaire, son intérêt est de l'acquitter plutôt que de laisser peser sur ses propriétés ou sur son industrie une dette perpétuelle; s'il n'a pas les fonds nécessaires, ou s'il veut rejeter sur l'avenir le paiement du capital en ne se chargeant que de l'intérêt, il est libre d'emprunter lui-même, et il le fera à des conditions plus avantageuses que le gouvernement; mais il ne s'endettera que de la somme qui lui manque; il sera toujours le maître de se libérer, et il sera excité à le faire soit en épargnant, soit en redoublant d'activité dans son travail, tandis qu'il ne dépend pas de lui de dégager ses biens de l'hypothèque dont les frappe un emprunt fait par l'État. Le caractère distinctif des deux systèmes est que l'emprunt excite l'industrie des producteurs et l'économie des capitalistes en proportion de la somme qu'ils doivent fournir pour le paiement de l'intérêt; et l'imposition extraordinaire en proportion du capital.

On objecte qu'il est impossible d'imposer la totalité des frais de la guerre; mais l'auteur fait observer : 1^o. que, dans le cas de l'emprunt, le capitaliste fournit les fonds et le contribuable paie l'intérêt, et qu'il en serait de même dans le cas d'une taxe spéciale que le particulier, dépourvu d'argent comptant, acquitterait avec des deniers empruntés, si ce n'est que l'intérêt entretrait directement dans les mains du prêteur, au lieu de passer par le trésor public; 2^o. que ce qui est réputé impraticable s'est réellement fait en Angleterre, où, dans la période de 1793 à 1816, les contributions ont égalé, à cent millions près, la somme

des dépenses; en sorte que, si l'on avait perçu un très-modique supplément de taxes, la dette n'aurait pas été augmentée d'un capital de six cents millions.

A l'appui de ses observations, l'auteur rappelle les faits suivans :

L'intérêt de la dette publique de la province de Hollande s'est élevé, en 1562, à 78,100 florins; en 1573, à 117,000 fl.; en 1671, à 5,509,519 fl.; en 1678, à 7,107,128 fl.; en 1697, à 8,545,309 flor.; en 1713, à 13,475,029 flor.; en 1750, à 14,910,874 fl.; en 1769, à 14,948,822 fl.; en 1791, à 18,276,015 flor. La progression aurait été bien plus rapide sans des réductions forcées d'intérêt qui étaient des banqueroutes partielles.

L'intérêt de la dette de l'Angleterre était, en 1702, de 1,310,000 liv. s.; en 1713, de 3,351,000; en 1727, le capital restant le même, l'intérêt fut réduit à 2,217,000 l.; en 1763, il fut porté à 4,852,051 l.; en 1784, à 9,451,772; en 1817, à 33,854,466.

Si, au lieu d'emprunter durant la période qui a suivi l'année 1793, on avait imposé la totalité des dépenses annuelles, il aurait fallu recouvrer, pour le paiement des intérêts de la dette ancienne et de l'amortissement, pendant 24 ans. 201,406,161^{l.} 2^{s.} 4^{d.}

Pour les frais de guerre et d'admi-

nistration. 1,079,244,746^{l.} 10^{s.} 10^{d.}

Total. 1,280,650,907^{l.} 13^{s.} 2^{d.}

Les recettes effectives ont été de. . . 1,166,564,034^{l.} 19^{s.} 6^{d.}

Les dépenses ont excédé les recettes de 114,086,272^{l.} 13^{s.} 8^{d.}

Ainsi, en ajoutant cette dernière somme aux contributions des dix premières années de la période, pendant lesquelles il y a eu déficit, on aurait couvert toutes les dépenses sans emprunts, l'intérêt annuel de la dette serait au-dessous de 8,000,000, tandis que par l'emploi du crédit il a été porté à plus de 30,000,000; et les impôts pourraient n'être que de 20 à 24 millions, tandis qu'ils s'élèvent à 60.

VILLARD.

57. COUP D'ŒIL sur le commerce de la Grande-Bretagne, pendant les six premiers mois de 1824. (*Lond. Magaz.*, juin 1824, p. 686.)

L'Angleterre poursuit la réforme de sa législation commer-

ciala : déjà l'on ressent les bons effets d'une politique plus éclairée. On s'occupe de diminuer les impôts, et, dans l'alternative de supprimer ou des contributions directes ou des taxes sur les objets de consommation, ce dernier mode a été jugé préférable. Il est très-avantageux pour les propriétaires, qui achèteront bien moins cher les objets de nécessité, d'utilité ou d'agrément, et il aura en même temps pour effet de donner une nouvelle activité aux manufactures, qui lutteront, avec plus de succès, contre l'industrie étrangère. La réduction de ces taxes, loin d'affaiblir les recettes de l'État, les augmente; et l'on pourra, plus tard, abolir d'autres taxes contre lesquelles l'opinion publique s'est prononcée. Le produit des douanes, du 5 janvier au 15 mai 1824, a excédé de 154,000 liv. st. les recettes de la période correspondante de 1823. Sur cette somme, 80,000 liv. appartiennent aux six dernières semaines, durant lesquelles on a cessé de percevoir plusieurs taxes, et notamment celles qui frappaient le charbon et la soie. Le 1^{er}, qui rendait 120,000 liv. st. par an, a été supprimé à partir du 5 avril; et le second, qui rendait 500,000 liv., l'a été à compter du 15 mars. Le droit sur la laine étrangère, qui produit 400,000 liv., a dû être aboli au mois d'octobre 1824.

On espère que les autres États accorderont, par réciprocité, des facilités semblables au commerce. Des conventions sont faites avec la Suède et avec Hambourg. Un traité important a été conclu avec les Pays-Bas. Quant à la Russie, elle persiste, dit-on, dans son système de taxes élevées ou de prohibitions absolues.

VILLARD:

58. OBSERVATIONS SUR LE COMMERCE DE L'ANGLETERRE AVEC LA CHINE. (*Edinb. Review*, n^o. 78, janv. 1824, p. 458.) (*Voy. le Bulletin* de mai 1824, t. 1, p. 368.)

L'objet de ce mémoire est de faire connaître aux Anglais combien il leur en coûte annuellement pour être approvisionnés en thé par une compagnie privilégiée, et de provoquer la suppression du monopole en montrant ses abus.

Si le commerce de la Chine était libre, le prix du thé serait à Londres le même qu'à Hambourg ou à New-York : il devrait même y être moindre; car l'Angleterre échange contre le thé, des produits de ses manufactures qui conviennent aux Chinois, tandis que les autres peuples le paient avec des métaux qu'ils

vent d'abord chercher en Amérique. Des négocians expérimentés assurent que l'Angleterre aurait un avantage de 15 à 20 pour cent ; mais, sans faire compte de cette différence, et supposé que les Anglais n'obtiennent le thé qu'au même prix que les navigateurs des autres contrées, ce qu'il coûte de plus à Londres que dans les places de commerce des deux continents, est évidemment une charge imposée aux consommateurs par suite du système exclusif.

Il résulte du compte des ventes faites par la compagnie et de la comparaison des prix, que cette charge est considérable.

Thés.	Prix à New-York. 1823.	Prix à Hambourg. 1823.		Prix de la compagnie. 1 ^{re} vente de 1823.	
	sh. d.	sh. d.	sh. d.	sh. d.	
Bohea.	» 8 $\frac{1}{2}$	» 9 $\frac{1}{8}$	à 10	2 5 $\frac{1}{10}$	
Congou.	» 7 $\frac{1}{2}$	1 »	à 1 2	2 6 à 2 s. 7 d. $\frac{1}{10}$	
Campoï.	» »	» 10 $\frac{1}{4}$	à 1 2 $\frac{1}{2}$	3 5 $\frac{1}{10}$	
Souchong.	1 3 $\frac{1}{4}$	1 »	à 1 4	4 4 $\frac{7}{10}$	
Twankay.	» »	1 5	à 1 7	3 4 $\frac{6}{10}$	
Hyson-skin.	1 5 $\frac{1}{2}$	1 5 $\frac{1}{2}$	à 1 7	3 3 $\frac{9}{10}$	
Hyson.	2 6	2 2	à 2 4	4 5 $\frac{1}{10}$	

La différence de prix étant ainsi établie, il ne reste plus qu'à l'appliquer aux quantités vendues.

Thés.	Quantités vendues en 1822.	Excédant de prix par livre.	Somme de l'excé- dant perçu par la compagnie.
	livres.	s. d.	liv. st.
Bohea.	2,419,405	1 8	206,587
Congou.	18,569,472	1 6	1,392,710
Campoï.	196,729	2 5	23,871
Souchong.	115,738	3 »	17,860
Twankai.	4,036,445	1 10	368,907
Hyson-skin.	130,420	1 9	11,411
Hyson.	396,697	2 »	39,469
	<u>25,874,546</u>		<u>2,058,815</u>

Ajoutant les ventes faites
pour compte des officiers
de la compagnie.

2,019,019	160,000
<u>27,893,565</u>	<u>2,218,815</u>

Les quantités vendues et les prix étant à peu près les mêmes dans les autres années, il demeure constant que le monopole sur

le thé coûte au peuple plus de 2,200,000 liv. sterl. (55,000,000 francs) par an.

D'après les statuts, la compagnie doit mettre le thé en vente au prix coûtant et le livrer au plus offrant, l'enchère ne fût-elle que d'un penny par livre. Il lui est prescrit de tenir le marché assez bien fourni pour que la denrée se maintienne à un prix approchant de celui des autres pays. Mais elle emploie deux moyens pour se procurer des bénéfices plus élevés : l'un consiste à forcer la mise à prix en y comprenant des dépenses exagérées ; l'autre consiste à réduire les quantités exposées en vente, afin que la rareté excite les enchérisseurs. Ainsi le thé Rohea, crié d'abord à 1 sh. 6 d. la livre, est poussé à 2 sh. 5 d. ou 2 sh. 6 d., et donne 60 à 66 pour cent de profit ; le Campoi donne 21, le Souchong 47, le Twankai, le Hyson-Skin et le Hyson plus de 40 pour 100.

Ces manœuvres sont doublement nuisibles aux consommateurs, parce que l'impôt sur le thé étant de 100 pour 100, ou l'équivalent du prix de la vente en gros, il s'ensuit que chaque shelling d'augmentation extorqué par la compagnie, donne lieu à la perception d'un shelling de droits, en sorte que les acheteurs paient, par année, 4,400,000 liv. sterl. (110,000,000 fr.) de plus que si le monopole n'existait pas. VILLARD.

59. SUR LE MONOPOLE DU THÉ, qu'exerce la compagnie des Indes orientales de la Grande-Bretagne. Lettre IV. (*The orient. Herald*, oct. 1824, p. 218.) (Voy. Part. précédent.)

Cette lettre fait connaître que la compagnie vend annuellement près de 30,000,000 de livres de thé ; qu'au moyen de son privilège, elle produit à volonté l'abondance ou la rareté de cette denrée, et conséquemment la hausse du prix ; que ses bénéfices s'élèvent depuis 50 jusqu'à 170, et même jusqu'à 300 pour cent ; et que la proportion de ces bénéfices est plus forte sur les qualités communes que consomment les personnes peu aisées, que sur celles qui sont préférées par les riches. VILLARD.

60. GUIDE TO THE COMMERCE OF BENGAL. Guide du commerce du Bengale, contenant un aperçu sur la navigation et le commerce extérieur de ce pays, par John PHIPPS. 506 pag. in-4°. Calcutta, 1823. (*Oriental Magazine*. Déc. 1823.)

La première partie de cet ouvrage commence par les avis du capitaine Manfield, au sujet de la navigation de la rivière d'Hougly, l'une des embouchures du Gange, qui, pour les navires,

est une des rivières les plus dangereuses de l'Asie. L'utilité de ces avis est déjà bien appréciée des navigateurs ; M. Phipps y a ajouté des notes qui les rendent encore plus utiles. Ils sont suivis des réglemens du port de Calcutta et du tarif de la navigation, du pilotage et de la remorque. Vient ensuite un coup d'œil sur l'état de la marine du Bengale, à laquelle appartient l'auteur. La seconde et principale partie du volume est remplie de renseignemens utiles sur la navigation et le commerce extérieur de ce pays, appuyés de documens officiels sur le commerce du Bengale avec les diverses parties du monde. Nous nous bornerons à quelques courts extraits de cette partie. Il paraît que pendant quatorze ans, savoir depuis 1801 jusqu'en 1814, les exportations de Calcutta pour la Grande-Bretagne se sont montées au terme moyen de 30 bâtimens et 20000 tonneaux par an. Depuis 1814 jusqu'en 1822, c'est-à-dire depuis l'année où le commerce fut ouvert, jusqu'à celle où M. Phipps a terminé ses tables, le terme moyen a été de 82 bâtimens et 42,000 tonneaux ; ce qui est plus du double de ce que la navigation était auparavant.

Le commerce entre les États-Unis d'Amérique et Calcutta a subi de plus grandes variations. En 1811, le nombre de bâtimens américains, faisant le commerce avec Calcutta, était de 17, et le tonnage de 4,846. En 1807, on compta 39 navires et 11,551 tonneaux. Depuis cette année jusqu'à la guerre en 1813, ce nombre baissa jusqu'à 5 bâtimens et 1,398 tonneaux par an. A la paix en 1814, il remonta et fut de 9 bâtimens et 3,377 tonneaux ; depuis lors le commerce alla en augmentant : il atteignit le plus haut degré d'activité en 1818 ; cette année il occupa 54 navires et fut de 17,614 tonneaux. Il décrut ensuite, en 1821 il n'occupa plus que treize bâtimens et ne se monta qu'à 4,558 tonneaux. Ce nombre paraît avoir été réduit encore dans les années suivantes. La valeur des importations américaines, tant en marchandises qu'en productions, s'était montée en 1818 à 95 lacs de roupies et demi, et celle des exportations à 70 : l'une baissa en 1820 à 28, et la seconde à 29. *L'Oriental Magazine*, qui se rédige à Calcutta, assure qu'auparavant les Américains naviguaient dans l'Inde, avec tant de rapidité, que les nouvelles de Londres parvenaient quelquefois par la voie de Boston avant celles que l'Angleterre envoyait en droite ligne. Le même journal nous fait connaître la cause de la décadence du commerce américain à Calcutta. C'est que les marchands de ce port, voulant se débarrasser

ser de voisins aussi incommodes, ont fait de grands sacrifices pour hausser le prix des marchandises; et par ce moyen, ils ont empêché les Américains d'acheter, et les ont dégoûtés du commerce. De ce système absurde (*foolish system*, dit l'*Oriental Magazine*,) il est résulté deux maux pour l'Inde : le premier, c'est l'absence d'une concurrence utile au commerce; le second, c'est que les Américains ont appris à fabriquer eux-mêmes des marchandises qu'ils allaient chercher auparavant dans l'Inde, que maintenant ils vont porter dans les places d'Europe, nuisant ainsi au débit des marchandises indiennes. C'est ce qui est arrivé surtout pour le coton, et l'on prévoit que la fabrication et la vente de l'indigo auront le même sort.

L'*Oriental Magazine* compare la conduite des marchands de Calcutta à celle de cet entrepreneur de diligences qui, pour faire tomber des entreprises rivales; promettait de conduire les voyageurs *gratis*, et même de les régaler en route, et qui finit par faire tomber sa propre entreprise. Les Tables de douane, publiées par M. Phipps, prouvent que la compagnie des Indes n'a pas gagné beaucoup à avoir éloigné les Américains. D'après ces tables, le montant total des importations de marchandises et de numéraire de la Grande-Bretagne au port de Calcutta, par le commerce particulier, a été de près de 9 crores de *roupies*; ce qui fait pour chacune des 7 années, 1 crore 32 lacs. Dans l'année 1818—9, à l'époque de la plus grande activité commerciale, la valeur des importations en marchandises et en numéraire s'est montée à 28,105,654 *roupies*; en 1820—1, elle n'a pas dépassé beaucoup un crore, tandis que les importations faites par la compagnie des Indes, pendant la même année 1820—1, ont été de plus du double des importations de 1818—9. De même les exportations de marchandises de Calcutta pour la Grande-Bretagne, faites par le commerce des particuliers pendant la même époque, se montent à 108,505,343 *roupies*. La plus grande exportation a eu lieu en 1817—8; mais, en 1820—1, il y a eu une baisse de 67 lacs de *roupies*, tandis que dans le montant des exportations de la compagnie des Indes, pour la même année, il y a eu une augmentation de 9 lacs de *roupies*.

L'*Oriental Magazine* assure que c'est une erreur de croire que la consommation des produits européens dans l'Inde augmente, si l'on excepte les étoffes de coton, le vin et la bière, dont on importe de si grandes quantités, qu'en 1818 les mar-

chands ont été obligés de vendre la dernière de ces boissons pour le prix du tonneau seulement, ne trouvant guère de débit que parmi les Européens établis dans l'Inde. Pendant quelques années les Anglais ont encombré les marchés de Calcutta avec une telle fureur et avec si peu de réflexion, qu'on a vu dans ce port un navire de 500 tonneaux, dont la cargaison consistait en patins, poêles et autres marchandises très-utiles sans doute dans des pays où il fait froid, mais qui ont fait rire les habitans des bords du Gange. Rien n'annonce que le commerce puisse devenir plus actif. L'*Oriental Magazine* ne voit qu'un remède à la stagnation actuelle; c'est de donner plus de liberté au peuple Hindou, et de le laisser disposer des productions de son sol et des produits de ses fabriques comme il le juge à propos; ce qui empêcherait que toutes les richesses ne vinssent s'accumuler entre les mains de quelques riches indigènes, qui oppriment généralement, dit ce journal, ceux qui dépendent de leur autorité. D-c.

61. SUR LE COMMERCE DU POIVRE. — De toutes les productions des îles de l'Inde et des pays situés immédiatement dans leur voisinage, recherchées par les nations étrangères, le poivre noir est la plus importante, considérée sous le double rapport de sa valeur commerciale et de la quantité.

Les pays qui produisent le poivre s'étendent du 96° au 115° de long. est, au-delà duquel il ne s'en trouve plus; et du 5° de lat. sud au 12° nord, où il cesse encore. Dans ces limites se trouvent compris Sumatra, Bornéo, la péninsule malaie et certaines contrées situées sur la côte orientale du golfe de Siam. On estime que la totalité du produit de l'île de Sumatra n'est pas au-dessous de 168,000 pikols, dont 150,000 pik. pour la côte S.-O., et 18,000 pik. pour la côte de l'est.

Les ports par lesquels se fait le commerce du poivre, sur la côte N.-E. de Sumatra, sont Lankat et Delli avec Sardang. Ces ports fournissent annuellement au commerce, les deux premiers 15,000 pik., et le dernier 3,000 pik. La culture, dans l'intérieur, se fait par une nation appelée *Batta*.

D'après une estimation récente, les ports de la côte sud-ouest, et le montant de leurs produits, sont déterminés ainsi qu'il suit :

Port et district de Trumah.	40,000
District de Pulo Dua.	4,000
District de Cluat.	30,000
Côte depuis Tamprat Tuan jusqu'à Susu.	33,000
Port de Susu.	1,000
Knalla Batta.	20,000
Analabu.	2,000
Districts au nord d'Analabu.	20,000

Total 150,000 pik.

Ici, il est bien important de remarquer que la culture et les produits sont sujets à une extrême fluctuation, ce qui peut être attribué en partie à la nature de ce genre de culture, en partie à la qualité du sol, et peut-être, jusqu'à un certain point, au caractère personnel du cultivateur. Lorsque le prix du poivre est à un taux élevé, toutes les terres propres à la culture de cette plante, dans de vastes districts, sont converties à cet usage; mais les ceps plantés sur ces terres, lorsqu'ils se trouvent épuisés, ne sont point remplacés par de nouvelles plantations, soit parce que le sol s'est appauvri, soit que le cultivateur le regarde comme tel. Dans tous les cas, ce dernier n'essaie jamais de le restaurer. Par cette raison, tels ports et tels districts qui, une certaine année, ont été les plus productifs, ne fournissent plus, peu de temps après, qu'une très-faible quantité de poivre, ou n'en produisent plus du tout. C'est ainsi que Trumah, le plus considérable de tous les districts au poivre, district qui, il n'y a que quelques années, était inconnu, même de nom, aux marchands européens, voit déjà décroître ses produits. Il en est de même du district de Pulo Dua, et encore plus de celui de Knalla Batta. D'un autre côté, les produits de Cluat et des districts situés au nord d'Analabu, augmentent rapidement, tandis que ceux de Tampat Tuan, de Susu et d'Analabu sont stationnaires. Pendant la dernière saison du poivre, la côte ouest fournit des cargaisons à 27 vaisseaux américains, à 6 bâtimens du pays, à 4 gros navires français, indépendamment des vaisseaux de la compagnie des Indes qui, d'ordinaire, en prennent 500 tonneaux. La presque totalité de ce commerce se trouve entre les mains des Européens ou des Américains, et passe en Europe, en Amérique et dans une petite proportion en Chine. Nul commerce ne saurait être plus libre que l'est celui-ci, les indigènes vendant leurs produits au plus

offrant, sans distinction ou prédilection aucune. Les cultivateurs font partie d'une multitude de petites tribus indépendantes; et l'accroissement, en valeur et en étendue, de ce genre de commerce, est une preuve frappante de ce que peut la liberté de commerce, même sur un peuple aussi grossier.

La côte septentrionale de Sumatra, depuis *Pedier* jusqu'à *Carmions*, passe, comme il a été dit ci-dessus, pour produire 18,000 pikols. L'île du Prince-de-Galles (*Prince Wales Island*) est le principal dépôt de ce produit, qui, de là, s'exporte dans l'Inde et à la Chine. Le produit de l'île même est d'environ 15,000 pikols.

Parmi les îles situées à l'entrée du détroit de Malacca et de Singapore, *Buitang*, sur laquelle *Rhio* est situé, et les îles adjacentes, produisent 10,000 pikols, et *Lingga* environ 2000. Une grande partie de ces produits est transportée à Singapore qui, l'année dernière, en exporta environ 21,000 pikols pour le Bengale, la Chine, et principalement pour l'Europe, par la voie du commerce libre.

La côte ouest de la péninsule malaie ne produit point de poivre, si ce n'est environ 4000 pikols fournis par le territoire de Malacca. Il est à remarquer que tout pays riche en étain, produit peu de poivre. Que l'existence de l'étain décèle dans le sol une qualité préjudiciable à la culture du poivre, ou que les capitans que chaque état peut accorder, soient insuffisans pour faire marcher de front ces deux branches d'industrie, c'est ce que le manque de connaissances locales ne nous permet pas de décider.

Le produit du poivre est très-considérable sur la côte Est de la Péninsule. Les ports de *Patmi* et de *Calantan*, celui-ci surtout, fournissent annuellement environ 16,000 pikols; *Tringaru* en donne 8,000. Une partie de ces produits se transporte à Singapore et à Pinang; mais nous croyons que la majeure partie s'exporte directement pour la Chine dans des jonques, dont trois grandes fréquentent annuellement Tringaru, et une Calantan.

Les Américains aussi visitent ces ports, mais non régulièrement. Dans l'année 1821, trois de leurs vaisseaux, d'un fort tonnage, y prirent des cargaisons. La côte Est du golfe de Siam, depuis la latitude de $10^{\circ} \frac{1}{2}$ jusqu'à celle de $12^{\circ} \frac{1}{2}$ nord, produit une immense quantité de poivre. Cette côte est à peine connue, même de nom, des marchands d'Europe. Ses principaux ports

sont : *Chantibun* ou *Chantilun*, *Fungyai*, *Pongsom* et *Kampot* ; ces ports sont, les deux premiers, sous la domination de Siam, et les autres sous celle de Kamboya. La totalité du produit n'est pas estimée à moins de 60,000 pikols, dont les deux tiers sont envoyés dans la capitale de Siam, en forme de tribut au roi ; et le tout s'exporte pour la Chine dans des jonques.

Il ne reste plus qu'à évaluer le produit de l'île de Bornéo. L'état de Bornéo, proprement dit, le plus populeux et le plus considérable de tous les districts de cette vaste et presque inaccessible région, est, nous le croyons, la seule partie de l'île qui, pour le moment, donne un produit tant soit peu considérable ; car, depuis long-temps, celui de *Banjermassin* a cessé de compter dans la balance du commerce. La totalité du produit de Bornéo est évaluée à environ 20,000 pikols, dont une grande partie s'exporte directement pour la Chine, dans des jonques, et aussi par des vaisseaux portugais. 7000 pikols sont transportés annuellement à Singapour, par des vaisseaux du pays, ainsi que par la voie du commerce libre, qui, heureusement, fleurit dans cet établissement.

D'après tout ce qui vient d'être exposé, nous pouvons évaluer à 308,000 pikols la totalité du produit de l'archipel malais, y compris ceux de la péninsule de Malacca et de la côte Est du golfe de Siam ; et comme il n'est aucune autre partie de la terre qui produise du poivre, si ce n'est la côte occidentale de la péninsule de l'Inde, laquelle n'en fournit que 30,000 pikols, ou moins que la 10^e. partie des produits mentionnés ci-dessus, il en résulte que la totalité de celui du poivre de tout le globe connu, s'élève à 338,000 pikols ou 45,056,666 livres, avoir du poids, et deux tiers. Dernièrement le prix moyen du poivre était d'environ neuf dollars d'Espagne par pikol ; ainsi la totalité des valeurs tirées de l'Inde, par l'Europe, la Chine et le Nouveau-Monde, s'élève, pour ce seul article, à la somme de 3,042,000 dollars.

De tous les objets sur lesquels s'exerce l'industrie de l'homme, et dont la production se borne, au moins à présent, à une étendue comparativement fort petite du globe entier, le poivre est celui dont l'usage est le plus universellement répandu. Il est recherché par les hommes de toutes les conditions, par l'homme civilisé comme par l'homme semi-barbare, par le riche comme par le pauvre. Le goût du poivre n'est point ici une affaire de

caprice ou de mode, et l'on peut se tenir pour assuré que la consommation de cette denrée, non-seulement se soutiendra, mais encore qu'elle suivra les progrès de la civilisation même, et qu'elle augmentera en proportion de la facilité et de la modicité du prix qui pourront dépendre du cultivateur et du marchand. La quantité du produit total, énoncée dans la présente notice, peut, à la vérité, paraître énorme; mais un calcul fort simple démontrera le contraire. En effet, si l'on compare cette quantité à la masse des consommateurs, c'est-à-dire à toute la population du globe ou à un milliard d'individus, on trouvera que le terme moyen de la consommation d'un individu n'est pas de plus de 323 grains; ce qui fait moins d'un grain, et, l'un dans l'autre, moins des quatre cinquièmes d'un grain de poivre par jour.

Nous n'avons plus qu'à ajouter un mot à l'égard de la qualité des différentes espèces du poivre. Le meilleur est celui du Malabar. Celui de la côte-est du golfe de Siam tient le second rang. Viennent ensuite ceux de Calantan, de Bornéo et de la côte ouest de Sumatra. Le poivre de Rhio est le moins estimé de tous.

Quant à ce dernier, il est de fait que l'avidité des cultivateurs et des marchands les a portés à le récolter avant le temps de sa maturité, et de là vient qu'il est léger, creux et d'une fausse couleur. (*The Asiat. journ.*, sept. 1824, p. 255.) LAINÉ.

62. OBSERVATIONS SUR LA PRÉFÉRENCE DONNÉE AUX SOIES CRUES DU BENGAL, pour les marchés d'Europe. (*Asiat. Journ.*, sept. 1824, p. 257.)

Depuis quelques années l'importation des soies crues du Bengale, en Angleterre, a augmenté progressivement, et elle s'est accrue au point de former aujourd'hui une des principales branches du commerce des Indes, de cette puissance. Si cet accroissement continuait, et que la qualité de l'article y répondît proportionnellement, la nécessité où se trouve la Grande-Bretagne de s'approvisionner en Italie, viendrait à cesser, au moins en majeure partie.

Ce qui détermine le mérite et la valeur de la soie crue du Bengale, c'est sa netteté. On entend par netteté que la soie soit exempte de *mateaus* ou nœuds, et qu'elle soit en général très-unie : à cet égard, inégalité et nœud sont synonymes.

Pour juger si la soie est nette, le meilleur procédé consiste à

souvrir l'écheveau, et à tourner le dos à la fenêtre, de manière à voir la soie, ainsi déployée, dans la direction de la lumière qui la frappe. Par ce moyen, on apercevra facilement les nœuds qui pourraient s'y trouver. Une autre qualité requise, c'est que la soie, bien secouée, ne rende point de poussière, et qu'il n'y ait point de bouts lâches ou flottans.

Les différens degrés de qualité se distinguent par les lettres A. B. C. — La soie de 4—5 cocons est appelée A. n°. 1; celle de 6—8 cocons, A. n°. 2; de 8—10 cocons, B. n°. 1; de 10—12 cocons, B. n°. 2; de 12—14 et 16—18 cocons, B. n°. 3; de 18—20 cocons, C. n°. 1; de 20—22 cocons, C. n°. 2; et de 22—24 cocons, C. n°. 3. — Toute soie de filature, ou celle qui est dévidée dans les fabriques, se trouve comprise dans la nomenclature ci-dessus. Mais la soie que les indigènes dévident à la main, est beaucoup plus commune; et elle se marque des lettres A. B. C. D. E. — Il est entendu que la soie A. n°. 1 de tel district de l'Inde, différera essentiellement de la soie A. n°. 1 de tel autre district: différence qui naît de celle du climat, de la culture, et autres causes locales.

Chaque écheveau de soie crue doit être gommé en partie: il y a à cet égard un milieu à tenir, pour que, d'une part, le fil conserve sa régularité, et que de l'autre, il ne soit pas exposé à se casser à l'opération du dévidage. En outre il convient que les écheveaux soient serrés avec des bandes, ou liés en rond sur plusieurs points de la longueur du paquet. Il est bon de remarquer que la valeur de la soie crue du Bengale ne dépend nullement du lustre ou du brillant de sa couleur; et la raison en est que l'un et l'autre disparaîtront à l'opération de la teinture. En général, dans les importations comme dans les exportations de la soie du Bengale, les lettres B. et C. prédominent toujours sur la lettre A.

LAINÉ.

63. — 1. *LETTERS ON THE SUPPRESSION OF PUBLIC DISCUSSION IN INDIA*, etc. Lettres à sir Ch. Forbes, baronnet, sur la suppression de toute discussion publique dans l'Inde, et sur les actes de M. Adams, gouverneur général provisoire, en vertu desquels deux anglais, éditeurs d'un journal, ont été bannis, sans jugement, de cette contrée, par un actionnaire de la compagnie des Indes. In-8. de XLII et 70 p. Londres; 1824; Richardson.

2. EXAMINATION OF A STATEMENT, etc. Examen d'un acte publié par le gouverneur général de l'Inde, comme appel à l'opinion publique de ce pays relativement au bannissement de M. Buckingham. (*Orient. Herald*, janv. 1824, p. 6.)
3. EXAMINATION OF THE ARGUMENTS, etc. Examen des arguments généralement opposés à l'établissement de la liberté de la presse dans l'Inde. (*Orient. Her.*, févr. 1824, p. 197.)
4. EVILS OF THE PRESENT SYSTEM OF GOVERNMENT IN INDIA, etc. Maux causés par le système actuel du gouvernement de l'Inde, et moyens d'y remédier. (*Orient. Her.*, mars 1824, p. 393.)
5. NECESSITY OF A CONTROLLING POWER IN INDIA. Nécessité d'un contrôle dans l'Inde, comme garantie contre l'oppression. (*Orient. Her.*, mai 1824, p. 1.)
6. FURTHER ACTS OF FOLLY AND DESPOTISM IN INDIA, etc. Nouveaux actes de folie et de despotisme dans l'Inde. — Suppression du Journal de Calcutta. (*Orient. Her.*, mai 1824, p. 78.)
7. FURTHER OPPRESSIVE TREATMENT OF M. ARNOT, IN INDIA. Nouveaux actes d'oppression contre M. Arnot dans l'Inde. (*Orient. Her.*, juin 1824, p. 229.)
8. OPINIONS OF SIR J. MALCOLM, etc. Opinions de sir J. Malcolm sur la liberté de la presse dans l'Inde, et remarques à ce sujet. (*Orient. Her.*, juillet 1824, p. 393.)
9. THE MYSTERIES OF LAW, etc. Mystères de la législation à Bombay. — *Opinions of sir J. Malcolm*, etc. Contraste entre les opinions de sir J. Malcolm, en 1809 et en 1824. — *Letters to sir Ch. Forbes*. Lettres à sir Ch. Forbes. (Voyez ci-dessus, n^o 1.) — *History of a second day at the India house*. Délibérations à l'assemblée de la compagnie des Indes. (*Orient. Her.*, août 1824, p. 481, 498, 518, 553.)
10. FURTHER DISCLOSURES OF « FALSEHOOD AND INIQUITY », etc. Nouvelle révélation du mensonge et de l'injustice qui ont caractérisé la suppression du Journal de Calcutta. (*Id.* p. 50.)
11. SUR L'ESCLAVAGE DANS L'INDE et particulièrement au Bengale. (*Friend of India*, imp. à Sérapore, n^o de déc. 1823, p. 66.)
12. APPEL DÉFINITIF AU PEUPLE CHRÉTIEN pour la défense des préceptes de Jésus (en anglais); par le Braminé RAM MOHUN ROY. Calcutta, 1823. (*Ibid.*, n^o 9, 1823, p. 89 et suiv.)

La question de la liberté de la presse dans l'Inde est intimement liée à toutes celles qui intéressent l'économie publique de cette vaste contrée sous le régime britannique, et au système d'administration d'où dépend sa prospérité présente et future. Cette question, d'un égal intérêt pour le peuple dominateur et pour l'immense population qui lui est soumise, occupe vivement les deux pays depuis plus d'un an. Elle a donné et donne encore lieu à des débats très-animés et à un grand nombre d'écrits qui fixent fortement l'attention publique. Ces écrits contiennent des faits qui jettent du jour sur l'état actuel de l'Inde anglaise, sur le degré de lumière et de bonheur auquel elle est parvenue, ou pourra parvenir, et sur les moyens de hâter les progrès de cet empire : sous ce double point de vue nous avons cru devoir réunir dans un même article les pièces les plus intéressantes de ce grand procès, et en extraire quelques notions importantes qui puissent contribuer à faire apprécier, sous le rapport de l'économie et de la prospérité publiques, la situation présente de la plus grande des colonies du monde.

Jusqu'au mois d'avril 1823, il n'existait pas dans l'Inde de loi sur la liberté de la presse ; le droit de faire des lois pour cette contrée en général appartient à la législature britannique. Celui de faire des lois spéciales pour les diverses possessions de la compagnie des Indes, est exercé par les trois présidences de Calcutta, de Madras et de Bombay, sauf pour les Capitales de ces districts. Le pouvoir de faire des lois ou des réglemens pour ces trois villes est dévolu, en commun, aux gouvernemens et aux cours suprêmes de justice respectifs. Le gouvernement propose, la cour royale de justice approuve ou rejette. Les lois ou réglemens qui émanent du concours de ces deux autorités ne doivent jamais être en opposition avec les lois de l'Angleterre, et le recours contre les actes des autorités de l'Inde est ouvert aux parties lésées par devant le roi d'Angleterre en son conseil privé, qui prononce comme cour de justice et non administrativement. Quant aux lois émanées des gouvernemens de l'Inde, comme autorité agissant sans le concours d'aucune autre, il n'est pas nécessaire qu'elles s'accordent avec la loi anglaise, et ces lois ne peuvent être révoquées que par les gouvernemens mêmes de qui elles émanent, par la cour des directeurs de la compagnie, ou par le bureau du contrôle des affaires de l'Inde.

L'introduction de la presse dans l'Inde est due aux Anglais,

qui ont commencé à imprimer dans les grandes villes ; mais l'usage des gazettes à la main , dont on faisait circuler une multitude de copies , est fort ancien parmi les indigènes , surtout parmi les mahométans. Leurs *Ukhbars* (on nommait ainsi ces gazettes) étaient , contre l'opinion qu'on a en Europe sur l'asservissement complet de la pensée dans l'Orient , et sous le mahométisme , des recueils de nouvelles et de bruits politiques , avec un mélange fréquent de remarques satiriques et de personnalités.

Rien ne s'opposait donc directement , jusqu'en 1823 , à la liberté des publications par la voie de la presse ; mais elle avait à redouter un obstacle indirect , tant que l'art de l'imprimerie et les capitaux nécessaires pour l'exercer étaient concentrés dans les mains des Européens. Ce moyen indirect consistait dans le pouvoir accordé à la compagnie , depuis son établissement , et dans l'intérêt de son monopole , d'interdire à tout sujet anglais l'entrée ou la résidence dans l'Inde , s'il n'était pas à son service ou muni de son autorisation spéciale. L'acte de 1813 , qui a fait cesser le monopole de la compagnie , excepté pour le commerce de la Chine , lui a cependant maintenu ce pouvoir redoutable , à l'aide duquel elle peut intimider quiconque serait tenté d'écrire dans un sens désagréable à l'autorité locale.

Tous les Européens qui se trouvent dans l'Inde , sans y être au service de la compagnie , sont sous la juridiction en dernier ressort de la cour suprême de justice royale. Depuis les chartes primitives données à la compagnie par les rois d'Angleterre , les villes de Calcutta , de Madras et de Bombay , et toute leur population de nations diverses , Anglo-Indiens , Indo-Portugais , Arméniens , Parsis , Chinois , etc. , Mahométans et Hindous , ne reconnaissent que l'empire des lois criminelles anglaises. Quant aux provinces , c'est le code des lois mahométanes qui les régit , sauf les individus nés sujets anglais , et les naturels au service de la compagnie. Ces deux classes d'habitans ne sont soumises qu'à la juridiction de la cour suprême de justice. C'est au nom du roi que la justice a toujours été rendue dans les tribunaux des trois Capitales. En 1773 , le parlement , ne croyant pas l'autorité de l'ancienne cour royale de Calcutta , composée du maire et des aldermen , assez vénérable aux yeux des employés de la compagnie , créa une cour de justice nouvelle et indépendante , dans l'intention expresse de protéger les sujets de l'Angleterre

contre le despotisme du gouvernement de l'Inde, et contre les vexations de ses employés.

La juridiction de cette cour embrassait d'abord toutes les possessions de la compagnie. Elle fut ensuite restreinte aux Anglais et aux employés de la compagnie hors de Calcutta; et dans cette ville seulement, étendue à tous les habitants, Anglais ou naturels. Le *veto* lui fut conféré sur toutes les mesures législatives du gouvernement suprême. Aucun règlement ne peut avoir force de loi dans Calcutta, qu'après que cette cour l'a approuvé comme conforme à la loi anglaise.

C'est en avril 1823 que la cour (un seul membre siégeant) a, sur la proposition du gouvernement, adopté une loi qui prohibe l'impression ou la publication de tout recueil périodique, non autorisé par une permission préalable et révocable à volonté, et ce, sous peine d'une forte amende et d'un emprisonnement, d'après la sentence à rendre sommairement par un seul juge (nommé, payé et révocable par le gouvernement); ce juge est investi du pouvoir d'ordonner des visites domiciliaires, et de faire saisir tous livres et ustensiles d'imprimerie, pour peu qu'il croie que l'on cache dans une maison ces objets en contravention à la loi. Cette loi est en vigueur dans les provinces du Bengale, non compris Calcutta, depuis le mois d'avril 1823.

A partir du premier établissement d'un gouvernement général, exerçant les fonctions parlementaires, d'un conseil indépendant et d'une cour royale de justice, aussi indépendante, en 1773, la presse dans l'Inde était libre de fait et de droit, c'est-à-dire qu'elle n'était responsable qu'à la loi anglaise sur les libelles appliquée par un jury. Mais cette liberté ne fut plus qu'illusoire dès que le pouvoir de la cour de justice eut souffert des atteintes, en même temps que l'autorité du gouverneur général s'accroissait, à l'époque où le conseil fut dépouillé de ses privilèges, et où le droit exclusif d'y être appelé fut rendu aux employés civils de la compagnie. La liberté d'écrire dépendit dès lors du caractère plus ou moins doux, plus ou moins susceptible, des gouverneurs-généraux. Après lord Cornwallis, lord Wellesley voulut forcer les auteurs par la crainte du bannissement, de se soumettre à la censure du secrétariat du gouvernement. L'éditeur de l'Anglo-Indien (*Indo-British*) refusa d'obéir. Lord Hastings abolit cette censure en y substituant des instructions indicatives des objets que l'autorité désirait ne pas voir traiter, sans cependant employer la con-

trainte pour obliger les écrivains à s'y conformer. Ce gouverneur général déclara même publiquement dans un discours à l'assemblée du conseil commun, qu'il ne croyait pas que dans l'intérêt des gouvernés, la presse dût être restreinte, et que cette opinion serait la règle de son administration. Mais lorsque M. Adam fut momentanément revêtu des redoutables prérogatives de gouverneur général, en 1823, trouvant l'influence de la presse entre les mains des Anglais, et s'étant depuis long-temps déclaré contre l'opinion de lord Hastings, il s'empressa de rétablir le système de la contrainte; dès son entrée en fonctions, il se prévalut du pouvoir de priver à volonté les natifs anglais de la faculté de résider dans l'Inde, pour bannir sans plus ample information, ni jugement, M. Buckingham, alors éditeur du journal de Calcutta, et qui publie aujourd'hui à Londres le Héraut de l'Orient (*Oriental Herald*).

La presse est tombée dès lors entre les mains des Indo-Bretons et des naturels, hors des atteintes de tout pouvoir, excepté celui de la cour suprême de justice, dont la loi anglaise est la règle. Mais M. Adam a su obtenir d'un seul juge, alors en fonction dans cette cour de justice, M. Macnaghten, un règlement également applicable aux Anglo-Indiens, aux naturels et aux Anglais de naissance; ce règlement asservit directement et positivement la presse à l'autorité, comme on l'a vu plus haut. Quant à Madras et à Bombay, la censure préalable y est établie, à l'égard des Anglais de naissance, par la crainte du bannissement, comme sous l'administration de lord Wellesley. Mais, ou les gouvernemens de ces présidences n'ont point sollicité des cours locales de justice, une loi qui soumette la faculté d'imprimer à l'approbation préalable de l'autorité, ou bien ces cours ont refusé de porter une pareille loi. Ainsi, comme on ne peut bannir, par une décision arbitraire, les Anglo-Indiens ni les naturels, ils sont libres d'imprimer sans contrainte, sauf leur responsabilité à la loi anglaise contre les libelles, et à un jury composé d'Anglais de naissance, que leur manière d'opiner, qui n'est pas connue, n'expose à aucune appréhension qui les empêche d'obéir à leur conscience.

Tel est l'état de la législation relative à la presse dans l'Inde : les naturels et les Anglo-Indiens ont réclamé auprès du roi en son conseil contre la loi locale rendue en 1823 sur la proposition de M. Adam, se fondant sur ce que cette loi, en subordon-

nant la faculté d'imprimer à l'agrément préalable de l'autorité, est contraire au principe de la loi anglaise. Ils font valoir les chartes du roi et du parlement qui ne les soumettent qu'à la législation de la mère patrie, ou à des lois qui y soient conformes, et qui ne pourraient être abrogées que par le parlement de la Grande-Bretagne.

C'est dans le sens de cet appel que la question est traitée par l'auteur des lettres à M. Forbes, et par les rédacteurs de *l'Oriental Herald*.

Les Anglais de naissance se fondent sur les mêmes principes en joignant leurs réclamations à celles de leurs co-intéressés ; ils sollicitent l'abrogation de l'acte qui attribue aux gouvernements de l'Inde le pouvoir discrétionnaire de prononcer contre eux la peine de l'exil, comme étant en opposition manifeste aux lois anglaises et aux droits des sujets anglais.

Nous ne suivrons point l'auteur des lettres ni le *Héraut de l'Orient* dans le détail des argumens et des faits qu'ils font valoir à l'appui de ces réclamations. Nous nous bornons à citer ceux qui peuvent contribuer à éclairer l'opinion en Europe, sur l'état actuel de l'Inde et de son système économique et administratif.

D'après ces écrivains, la liberté de la presse est le seul recours efficace que les Anglais nés dans l'Inde, et surtout les naturels, puissent avoir contre les erreurs du gouvernement local et contre les vexations ; car les naturels n'ont ni le droit de pétition en corps, ni celui de se réunir dans des assemblées légales, ni aucune autre institution qui les protège, pas même des tribunaux indépendans, puisque le gouvernement local nomme, paie et révoque à son gré les juges. Cependant l'Angleterre a manifesté hautement en 1813, par l'organe du Parlement, la résolution formelle de regarder comme un devoir essentiel et inviolable, l'obligation de hâter les progrès de l'Inde sous le triple rapport des lumières, de la morale et de la religion. Or le contrôle de l'opinion publique locale sur les actes de l'administration locale est le seul moyen d'atteindre ce but. Le long espace de temps, l'énorme distance des lieux, l'indifférence du public anglais pour les affaires de l'Inde, le genre de gouvernement établi dans ce pays, qui l'a placé sous le joug d'une compagnie, empêche qu'aucun contrôle sur son administration s'exerce d'une manière efficace en Angleterre.

Les agens de la compagnie dans l'Inde ne s'occupent, si l'on

en croit les écrivains anglais déjà cités, qu'à épuiser les Indons par des exactions, qui leur laissant de jour en jour moins de moyens de produire pour les échanges, diminuent proportionnellement les débouchés des produits britanniques dans ce pays. La vénalité de la justice devient de plus en plus exigeante, à mesure que diminuent les moyens de payer; les monopoles sur les objets de nécessité ou de luxe, se multiplient, et les peines à l'appui augmentent de rigueur en raison de la pauvreté progressive qui rend la tentation de la contrebande plus puissante. Ce sont ces abus croissans avec les confiscations et les expropriations; et que préviendraient les avis journaliers de la presse, qui pourraient amener les esprits à un degré d'exaspération capable de déterminer par la suite une révolte générale. Les partisans de la liberté de la presse dans l'Inde examinent ensuite la situation respective et les intérêts des diverses nations qui forment la population de l'Inde.

La tolérance anglaise, disent-ils, s'est concilié les prêtres Hindous, habitués à la brutalité mahométane. La bonne conduite des nouveaux conquérans, à l'égard de l'armée, dont les naturels forment les onze douzièmes, conduite qu'il faut envisager, sous les rapports de la solde, de l'habillement, des pensions, des promotions, et de l'administration de la justice par leurs propres *verdicts*, assure aux dominateurs un attachement à l'épreuve, de la part des peuplades belliqueuses de l'Inde septentrionale. Les classes marchandes, les banquiers, sont à l'abri de ces avanies, de ces *pillages irréguliers*, si fréquens du temps de la domination mahométane; et si la condition des cultivateurs et des manufacturiers est malheureusement à peu près aussi mauvaise qu'autrefois, au moins ne peuvent-ils pas la trouver pire.

On a remarqué qu'à mesure qu'un Hindou prend une plus forte teinte de nos connaissances, et de cette indépendance de la pensée dont nous lui donnons l'exemple, semblable à un homme qui subit l'opération de la cataracte, il commence à voir de plus en plus clairement les avantages du régime anglais, sans être aveugle sur les inconvéniens graves dont ce régime est encore entaché. En s'éclairant, l'Hindou comprend de mieux en mieux que la cause anglaise est la sienne propre, que le seul espoir de ses compatriotes, pour une régénération religieuse et politique, repose sur l'intimité de leurs rapports avec les Anglais. Il reconnaît que la dégradation excessive de l'intelligence dans le peuple Hindou éloigne infiniment cette perspective. Mais il l'a-

perçoit dans cet éloignement des temps; il en anticipe même l'époque, en songeant à la possibilité de rapports plus intimes, d'un amalgame entre les deux peuples, mélange que favorisera un meilleur système de colonisation dans l'Inde, qui aura lieu plutôt ou plus tard, en dépit de tous les efforts qui tendent à y mettre obstacle. Les partisans de la presse libre dans l'Inde concluent de toutes ces observations que l'on n'a rien à redouter de la part des diverses populations de cette contrée, en leur accordant la faculté d'exprimer leurs plaintes et leurs vœux, dont la compression par l'asservissement de la presse serait au contraire seule dangereuse.

En revenant sur le sujet important de cet article, nous nous empresserons de citer ceux que l'on a pu ou que l'on pourra opposer aux écrits dont nous avons indiqué l'objet, dès que ces faits auront un caractère d'authenticité.

A. D. V.

64. MÉMOIRE SUR LES BATEAUX A VAPEUR des États-Unis d'Amérique, avec une appendice sur diverses machines relatives à la marine; par M. MARESTIER, ingénieur de la marine royale. 1 vol. in-8. de 290 p., avec atlas gr. in-fol. de 17 pl. Pap. vél. prix, 25 fr. Paris; 1824; imp. roy.; Bachelier. (*V. le Bull. des Sciences technolog.*, 1824, t. 2, oct., p. 243.)

On trouvera dans ce Bulletin l'analyse de l'ouvrage de M. Marestier et du rapport des membres de l'académie, sous le point de vue scientifique. On y a signalé les progrès de la mécanique appliquée à la vapeur, et ceux que l'avenir promet encore. Nous n'avons qu'à indiquer la grande influence de cette application de la science sur la navigation, le commerce, et la civilisation en général.

C'est l'américain Fulton qui, le premier, a profité des expériences faites avant lui en France et en Angleterre, pour doter sa patrie de ce puissant moyen de communication. Le premier bateau à vapeur construit par ce mécanicien célèbre, fut lancé à New-York en 1807. Ce ne fut qu'en 1812 que MM. Bell et Thomson, en Angleterre, firent naviguer sur la Clyde un bateau à vapeur, construit pour eux par M. Wood, et dont le succès a décidé l'adoption de ce nouveau mobile.

C'est dans l'Amérique surtout que s'est développée, sur une grande échelle, toute la puissance de ce moteur, et c'est là que le ministère de la marine française a envoyé pour l'étudier, l'ingénieur habile dont nous annonçons l'ouvrage. C'était en effet

dans un pays où la terre et les fleuves n'offrent souvent que des obstacles à vaincre, que devait se manifester tout le pouvoir d'un agent de navigation, qui, comme le dit l'éloquent rapporteur de l'Institut, « triomphe de la rapidité des cours d'eau, n'a besoin ni de la force intermittente du vent, ni d'un chemin de halage, impraticable sur les bords de fleuves vaseux, hérissés de toutes parts de forêts vierges encore. »

Dans l'espace de 15 ans, un grand nombre de villes et de villages se sont formés sur une foule de points où les bateaux à vapeur ont porté la vie et l'activité du commerce. Un nouveau moyen de communication a créé des états qui sont entrés dans la grande confédération américaine. Tels sont, dit M. Dupin, les bienfaits de la science et de l'industrie. Les contrées à l'ouest de l'union, autrefois approvisionnées par le Canada, reçoivent aujourd'hui directement leurs approvisionnements de la Nouvelle-Orléans. Le même bateau à vapeur, partant de l'embouchure du Mississipi, remonte ce fleuve et le Missouri, jusqu'à la rivière de la Pierre-Jaune, en parcourant sur un seul cours d'eau, 2,700 milles marins, ou 5,000 kilomètres (1,260 lieues de poste), c'est-à-dire un espace supérieur à la longueur totale des 150 canaux de la Grande-Bretagne. — En 1819, une flottille de bateaux à vapeur fut expédiée pour s'établir à environ 1,600 milles de l'embouchure du Missouri. — En 1820, l'Union américaine s'est accrue d'un État, dont le territoire comprend le haut cours de ce fleuve. L'accroissement de population auquel cet État doit sa naissance, est le résultat des facilités dans les moyens de communication, procurées depuis onze ans par l'emploi des bateaux à vapeur sur le Mississipi et le Missouri.

L'abondance du charbon fossile, dont les mines se rencontrent souvent à proximité des bateaux voyageurs, celle du bois que leur offrant les immenses forêts qui décorent les rives des fleuves qu'ils parcourent, sont des avantages particuliers à l'Amérique pour ce genre de navigation; aussi l'utilité en est-elle bien plus grande pour ce vaste continent que pour l'ancien, auquel, cependant, il offre encore d'assez grands avantages pour que ses progrès y stimulent le zèle de la science et de l'industrie. Ainsi, les sinuosités des fleuves, la difficulté d'en remonter le cours, le besoin d'une navigation plus régulière et plus rapide, le défaut de chemins de halage, y appelleront toujours l'emploi de la vapeur, toutes les fois que l'on pourra se procurer aisément le combustible. L'expérience a prouvé en même temps

combien était avantageux dans les longues traversées maritimes l'emploi d'un moteur qui lutte avec succès contre la fureur et l'instabilité des vents, et celui de navires qui, réunissant l'usage des voiles à l'action de ce mobile nouveau, se servent alternativement, et suivant le besoin, de l'une de ces deux forces.

On trouvera dans l'article du Bulletin auquel nous avons déjà renvoyé nos lecteurs, l'indication de tous les calculs et des observations de M. Marestier, sur le mode de construction des bâtimens à vapeur, sur les perfectionnemens déjà obtenus et sur ceux que l'on doit et que l'on peut obtenir encore.

Le nombre des bateaux à vapeur construits en Amérique, est considérable. Il y en a sur le fleuve St-Laurent, les lacs George, Champlain et Ontario. 30 à 40 naviguent sur le canal de l'île Longue (*Long island sound*), le Hudson, la Delaware et la Chesapeake; de 60 à 70 sur le Mississipi. Ceux du canal de l'île Longue vont de New-York à New-London (distance d'environ 130 milles marins), en 20 ou 22 heures; ceux du Hudson vont de New-York à Albany, en 20 à 24 et même en 18 heures. Plusieurs bateaux de la Nouvelle-Orléans ont remonté en 14 jours le Mississipi et l'Ohio jusqu'à Louisville (distance calculée d'après M. Darby, 1200 milles marins), et même jusqu'à Cincinnati, (dist. 1315 milles), et ont descendu en 7 jours. Il faut 3 mois aux bateaux ordinaires pour remonter à la même distance de la Capitale du Canada, à celle des États-Unis, ou même à celle de la Virginie; on peut en 8 jours parcourir près de 900 milles, en faisant plus des $\frac{2}{3}$ du voyage sur des bateaux à vapeur.

Les Américains travaillent maintenant à compléter leur grand système de navigation intérieure. New-York est au fond d'une vaste baie, à l'extrémité d'une île située au milieu du fleuve Hudson. En partant de cette ville ou d'Albany, 46 écluses élèveront les bateaux à 128 mètres au-dessus de l'Hudson. En parcourant 182 kilomètres, ils arriveront à Rome, d'où ils descendront dans le bassin du Ténassée, remonteront au moyen de 25 écluses, puis entreront dans le lac Érié, à 262 kilom. du Ténassée; se trouvant alors élevés de 172 mètres au-dessus de l'Hudson. Des embranchemens du canal, formés par des rivières rendues navigables, conduiront au lac Ontario, séparé maintenant de l'Érié par la chute impraticable de Niagara. Le seul bassin du Mississipi comprend une superficie égale à 6 fois celle de la France.

A ce tableau de la nouvelle navigation américaine, M. Marestier a joint, p. 176 et suiv., celui de la navigation anglaise par

la vapeur. La liste qu'il donne des bâtimens mis par cet agent les porte à 147 construits depuis 1812, et elle n'est pas tout-à-fait complète. C'est à l'aide de ces bâtimens que nos voisins ont établi des communications aussi régulières que rapides entre les trois royaumes unis, ainsi qu'avec la France, la Hollande et l'Espagne. L'un de ces navires, la *Caledonia*, de 102 tonneaux, a navigué sur le Rhin en 1817, et à Copenhague en 1818.

Quant à la sûreté de ces bâtimens, M. Marestier affirme que lorsqu'ils sont construits comme ils le sont à présent, avec les précautions indiquées par des calculs précis, la rupture des chaudières et une explosion ne pourraient être causées que par la plus extrême négligence. Dans la liste qu'il a donnée, pag. 167 et suiv., de 64 bateaux à vapeur ayant navigué, ou naviguant sur le Mississipi et les rivières qui s'y jettent, cet ingénieur a signalé les accidens divers arrivés à quelques-uns de ces bâtimens. Il résulte de ces renseignemens que 5 ont été brûlés, et que les chaudières de l'*Oli-ver-Evans*, du *Yankée*, du *Volcano*, et d'un bateau de *Wheeling* ont crevé depuis 1816 jusqu'en 1821. Ces accidens ont occasionné la mort de 14 passagers. Deux bâtimens ont aussi brûlé en 1819, sur les lacs George et Champlain. 8 personnes ont péri lors de l'accident du *Phénix* sur ce dernier lac. Il faut espérer qu'une régularité parfaite dans les constructions, et une vigilance exacte, préviendront désormais les événemens de ce genre. A.D.V.

65. PRIVATE AND SPECIAL STATUTES, etc. Statuts privés et spéciaux de la république de Massachusetts, depuis février 1806 jusqu'en fév. 1814, revus et publiés par ordre du corps législatif, en conformité d'une résolution passée le 22 février 1822.

66. MEXIQUE. 1°. EXTRAIT DU RAPPORT DU MINISTRE DES FINANCES au Congrès souverain, sous la date du 12 novembre 1823. (V. le *Bullet.* de déc. 1824, To. 2, p. 446.)

A la fin de mars 1823, époque où le Mexique secoua le joug d'Iturbide, les finances étaient dans l'état le plus triste. Les revenus publics étaient épuisés, tous les dépôts des communes et des cours de justice avaient été enlevés : des emprunts forcés avaient été multipliés à l'infini ; les revenus des dîmes avaient été engagés pour plusieurs centaines de mille piastres ; le crédit était détruit par des mesures impolitiques, de nouveaux impôts forcés et des contributions sans mesure, ainsi que par l'obligation imposée d'accepter un papier, qui dès l'époque de son émission perdait $\frac{1}{4}$ de sa valeur nominale. Les fonds qui existaient dans

l'hôtel des monnaies étaient épuisés par l'extraction de 1,099,392 piastres, qui formaient tout ce que le gouvernement espagnol avait laissé, et les caisses de Pachuca avaient été dépourvues des 25,000 piastres qui formaient le fonds destiné à pourvoir aux achats de minerai et aux frais de l'exploitation des mines.

Le pouvoir exécutif actuel, qui doit son existence au rétablissement de la liberté et des lois, au 3 avril 1823, s'est dévoué au salut de la nation, réduite à un état si critique; adoptant un système tout différent, il a suspendu aussitôt les emprunts forcés et les contributions onéreuses dont on était menacé; il a introduit l'économie la plus sévère dans toutes les branches de l'administration, donnant lui-même l'exemple des privations, pour encourager ses subordonnés à supporter celles auxquelles ils s'étaient déjà résignés avec une patience héroïque.

Le produit des rentrées fut réparti avec la plus grande équité entre eux et les créanciers de l'État, et dès les premiers mois cette conduite loyale avait déjà fait renaître le crédit et la confiance, et avec elle les ressources et la possibilité des améliorations dans l'intérieur, au moyen des emprunts contractés à l'étranger.

Sans doute, l'ordre n'a pu être rétabli sur-le-champ, et dans l'espace des 7 mois qui se sont écoulés jusqu'au 1^{er} octobre, époque où les comptes ont été arrêtés, il est resté divers objets non acquittés; mais on a satisfait à la majeure partie des créances exigibles, et on a employé religieusement à l'amortissement du papier-monnaie $\frac{1}{3}$ du produit des douanes, affecté à cette destination; aussi la piastre qui valait à peine 2 réaux à la fin de mars, s'est-elle élevée à 6 réaux, ce qui fournit la mesure juste de l'opinion et du crédit que le gouvernement a su se concilier dans des circonstances difficiles.

Dans les 6 mois qui se sont écoulés du 1^{er} avril à la fin de septembre, les rentrées de la trésorerie ont été de. pi. 1,213,513 : 3 8

Les paiemens de. 1,200,681 : 6 8

Excédant. 12,831 : 5

Il restait dû à cette époque, à la liste civile et militaire, et pour autres objets, déduction faite de l'existence en caisse ci-dessus. piastres. 351,062 2 6

La dette contractée dans l'espace des 25 mois précédens, était de. 5,936,559 7 6

Total. 6,287,622 2

Tableau de l'état général de la dette, d'après un mémoire présenté au congrès souverain, le 12 août 1822, dressé d'après les comptes de la junte du crédit public, instituée le 25 octobre 1821, et d'après quelques documents postérieurs.

Dette antérieure à l'indépendance et portant intérêt.	pi. 27,090,606.0.9	
Ditto. sans intérêt.	pi. 13,062,952.2.3	
Dette contractée pour l'indépendance et à des époques postérieures.	pi. 5,384,589.6.6	5,956,554.2
Nourritures et emprunts pour le même objet, qui ne portent pas d'intérêt.	571,964.3.6	
Total.	46,110,112.5	

A déduire :

Compensation d'une dette du consulat, qui n'est autre que le gouvernement ou la propriété publique. 1,395,549

Reste, dette nationale liquide. pi. 44,714,563 5

Outre cette somme, il était dû, pour des sommes qui auraient dû être remises en Espagne et des ordonnances de ce gouvernement qui auraient dû être acquittées et qui ne le seront pas, vu la séparation des états. pi. 26,915,756.4.8

Et de plus, pour diverses sommes d'une liquidation reconnue douteuse. 8,645,219.5.7

Ce qui fait un ensemble de pi. 35,560,976.2.3

La dette liquide est bien peu de chose en comparaison des ressources naturelles du Mexique. Elle n'est que dans la proportion de 1 à 15, comparée à celle de la nation espagnole, qui s'élève à plus de 100 millions, et comme 1 à 4 relativement à la dette des États-Unis qui monte au delà de 200 millions.

La vente des biens de l'inquisition et du haut clergé n'a pas encore eu lieu, et l'on estime que sans y comprendre l'édifice où résidait le tribunal de l'inquisition, elle procurera une somme de 2,405,645 piastres.

L'amortissement annuel du papier-monnaie s'élève à 176,919 piastres, ce qui fait un peu moins d'un tiers de la somme qui reste en circulation, qui s'élève à 604,806 piastres.

Le pouvoir exécutif suprême a été autorisé à un emprunt de 20 millions de piastres, qui a été conclu le 18 octobre 1833, avec D. Barthélemy Vigors Richards, au nom et comme représentant de la maison Barclay Herving et C. de Londres, et qui a été ratifié par le congrès. Sur le produit de cet emprunt, le gouver-

nement a disposé, dans le mois d'octobre, de 200,000 piastres pour les besoins du moment.

L'estimation faite par le ministre du revenu pour l'année 1824, d'après le produit des 6 mois expirés au 1^{er} octobre 1823, s'élève à pi. 12,827,628. 7

Augmentation probable provenant de la différence des circonstances et de l'amélioration dans les ressources et dans les progrès du commerce. 2,466,972. 1. 2

Total des ressources. pi. 15,254,601. 2.

Les charges présumées sont comme suit :

Ministère des relations intérieures et extérieures.	pi. 385,298. 7. 9	pi. 362,878. 7. 9
---	-------------------	-------------------

A déduire, pour pensions tombées en déchéance.	21,240
--	--------

Ministère de la justice.	159,023. 3. 6.
dit des finances.	3,351,485. 3.
dit de la guerre.	8,404,501. 6. 8.
dit de la marine.	473,014. 1. 10.

Augmentation de dépense proposées par le ministre pour remplacer la suppression des alcavalas, et pour les besoins extraordinaires. 2,416,972. 1.

Total. 15,165,874. 7. 5.

Reste en bénéfices pour différence entre les paiemens et les rentrées, suivant l'estimation. 88,726. 5.

Total égal. pi. 15,254,601. 2.

N. B. Depuis l'arrêté de ce compte, les dépenses du département de la guerre ayant dépassé les estimations, elles montent à 9,922,782. 7. 4. au lieu de 8,404,501. 6. 8.

Il doit y avoir encore des sommes à payer dans les provinces. Pour la paie et l'entretien des troupes, des employés, et d'autres frais, qui peuvent être estimés à plus d'un million de piastres, puisque seulement dans les caisses générales, sur lesquelles le ministre a reçu des renseignemens complets, il reste dû 305,927 7. 10., pour les listes civiles et militaires; c'est ce qui a donné lieu à la nouvelle estimation ci-dessus.

Tableau des rentrées des douanes du Mexique, pendant les 46 ans qui se sont écoulés depuis l'année 1777 jusqu'en 1822 inclusivement.

Branches anciennes de revenu.

De 1777 à 1809, 1810 à 1822,	Alcavalas.	Frais.	Revenu net.
	pi.	pi.	pi.
De 1777 à 1809, temps de tranquillité.	104,354.212. 2. 9.	13,661.552. 6. 9.	90,693.659. 4.
1810 à 1822, temps de troubles.	52,929.431. 1. 8.	5,036.522. 6. 1.	47,892,908. 3. 7.
Totaux.	pi. 157,283.643. 4. 5.	pi. 18,697,075. 4. 10.	pi. 138,586,567. 7. 7.
Année commune, $\frac{1}{46}$.	3,419.209		3,012,751.

Pulques, ou impôt sur les boissons.

De 1777 à 1809, 1810 à 1822,	pi.	pi.	pi.
De 1777 à 1809.	26,588,795. 3. 6.	1,920.860. 3. 5.	24,667,935. 0. 1.
1810 à 1822,	4,379,557. 0. 4.	489,634. 2. 10.	3,889,999. 1. 9.
Totaux.	pi. 30,968,352. 3. 10.	pi. 2,410,494. 6. 0.	pi. 28,557,934. 1. 10.
Année commune, $\frac{1}{46}$.	673,225.		620,824.

Branches nouvelles. — Eau-de-vie de sucre.

De 1796 à 1809, 1810 à 1821.	pi.	pi.	pi.
De 1796 à 1809.	2,406,630. 6. 6.	102,874. 2. 10.	2,303,756. 3. 8.
1810 à 1821.	1,079,233. 7. 2.	113,808. 0. 11.	965,425. 6. 9.
Totaux.	pi. 3,485,864. 5. 8.	pi. 216,682. 3. 9.	pi. 3,269,182. 1. 11.
Année commune, $\frac{1}{16}$.	134,071.		125,738.

Vin mescal.

De 1811 à 1821.	pi.	pi.	pi.
De 1811 à 1821.	174,220. 6. 1.	8,134. 5. 8.	166,086. 0. 5.
Année commune, $\frac{1}{11}$.	15,838.		15,099.

Contributions de guerre.

De 1812 à 1817.	pi.	pi.
De 1812 à 1817.	6,166.186. 5. 11.	1,927,692.
Année commune, $\frac{1}{5}$.		

Alcoolas.	pi.	157,283,633.	4.	5.	pi.	10,210,000.	6.	3.	pi.	10,210,000.	7.	10.
Patentes.		32,068,352.	3.	10.		2,410,404.	8.	9.		2,410,404.	11.	11.
Ent-de-vie de sucre.		3,485,864.	5.	8.		216,682.	3.	9.		216,682.	12.	12.
Vin mescal.		174,220.	6.	1.		8,134.	8.	8.		8,134.	13.	13.
Contributions de guerre.		6,166,186.	5.	11.								
Totaux.	pi.	198,078,268.	1.	11.	pi.	21,132,381.	4.	6.	pi.	176,745,957.	1.	8.

Revenus de la ferme du tabac.

Du 14 févr. 1765 au 31 decemb. 1773.	pi.	16,681,507.	1.	5.	pi.	10,335,372.	7.	4.	pi.	6,326,134.	2.	1.
De 1774 à 1809.		242,561,296.	0.	3.		125,078,711.	7.	8.		117,482,551.	0.	7.
Totaux.	pi.	259,242,803.	1.	8.	pi.	135,434,117.	7.		pi.	123,808,785.	2.	8.
Année commune, 44 2/3.		5,776,998.								2,797,779.		

Papier monnaie.

Première émission.									pi.	2,395,000		
On a disposé ou mis en circulation.										1,066,869		
Reste en dépôt qui n'a pas été mis en circulation.									pi.	1,328,131		
Deuxième émission.												
Mis en circulation.										475,000		
Il reste dans les caisses, sans avoir été mis en circulation.										359,675		
Total.										115,325		

Papier mis en circulation, première émission.									pi.	1,413,456		
deuxième dite.									pi.	1,066,869		
Totalité du papier mis en circulation.									pi.	1,426,514		
On a amorti de la première émission.												
On a reçu de celui de la première émission qui avait été mis en circulation.									pi.	191,123		
On a échangé contre du papier de deuxième émission.										270,912		
										359,675		
Reste en circulation.									pi.	604,806		
Dont il a été amorti à la date du 1 ^{er} octobre 1823.										176,919		
Reste à cette époque en circulation.									pi.	427,887		

20. EXTRAIT DU RAPPORT DU MINISTRE DE LA GUERRE du 7 novembre 1823. État des troupes sur pied à cette époque.

Troupes vétérannes.

	Artillerie et Ingénieurs.	Infanterie.	Cavalerie.	Totaux.
Artillerie et ingénieurs.	1,285			1,285
Une compagnie d'hallebardiers.		25		25
12 bataillons d'infanterie.		10,676		10,676
5 compagnies présidiales.		269		269
Bataillon de Campêche.		300		300
15 régimens de cavalerie et 35 compagnies légères.			8,064	8,064
Totaux.	1,285	11,270	8,064	20,619

Troupes provinciales.

Artillerie.	577		577
6 corps, une compagnie et 8 di- visions d'infanterie.		4,412	4,412
1 ^{er} . et 2 ^e . bataillon d'Yucatan.		1,000	1,000
Escadron de Mécatlan.			150
id. de Oojaca.			200
Force estimée des diverses com- pagnies de cavalerie appelées ci-devant auxiliaires, et actuel- lement provinciales.			3,042
Totaux.	577	5,412	3,392
			9,381

Résumé.

Force en vétérans.	20,619
Force provinciale.	9,381

Total. 30,000

La totalité des frais présumés pour le département de la guerre pour 1824, est de pi. 9,922,782 7 4.

Émolumens du secrétariat de la guerre et officiers

d'état-major, etc.	pi. 330,266. 7
Corps des ingénieurs.	12,944
Artillerie.	402,947
Infanterie.	2,923,862. 2
Cavalerie.	3,019,603
Hôpitaux militaires.	24,000
Frais extraordinaires, achats et réparations, fortifications, etc.	2,000,000
Autres dépenses diverses.	1,206,159. 6. 4

Total. pi. 9,922,782. 7. 4

Estimation des frais généraux de l'administration des finances pour 1824.

Émolumens du pouvoir exécutif suprême.	p.	18,000	
— du ministre des finances et bureaux.		24,920	
— de la cour suprême des comptes.		72,000	
— des intendants en place et déchargés.		69,000	
— des directeurs des caisses et leurs subordonnés, ainsi que d'autres employés, et d'autres revenus et branches particulières.		390,935.	1. 10.
Pensions et assignations diverses.		263,715.	5. 8.
Administr. et fabricat. des hôtels des monnaies.		246,315	
du tabac.	1,546,912		
des alcabalas.	425,357		
des pulques.	21,663		
de la poudre.	142,233		
de la loterie.	52,666		
Frais particuliers généraux.	73,768.	3. 6.	
Total. pi. 3,351,485. 3.			

3°. *EXTRAIT DU RAPPORT DU MINISTRE DE LA MARINE, 7 NOV. 1823.*

Département de Vera-Cruz : 4 capitaines de vaisseau et de frégate, 10 lieutenans en premier et en second, 4 aspirans de 1^{re}. et de 2^e. classe; 1 ingénieur, 5 commandans et officiers d'artillerie de la marine, 1 pilote, 116 soldats de diverses classes. — Total, 141.

Département de Saint-Blaz : 2 lieutenans de vaisseau et de frégate, 1 garde de la marine, 182 soldats de diverses classes. — Total, 185.

Acapulco, 1 lieutenant de vaisseau.

Campêche, 1 capitaine de frégate, 1 lieutenant en second.

États-Unis, 1 capitaine de vaisseau.

Dans la capitale, 1 premier lieutenant, 1 commandant d'infanterie et artillerie de marine, 1 pilote.

Les officiers d'administration pour la marine sont : 1 intendant résidant dans la capitale, 1 commissaire des guerres, 11 officiers, 7 écrivains, 1 chapelain, 1 chirurgien. — Total, 22, dont 2 dans la capitale, 12 dans le département de Vera-Cruz, 7 dans celui de Saint-Blaz, 1 aux États-Unis.

État des bâtimens.

Saint-Blaz, 1 brigantin, 2 goëlettes ou chaloupes canonnières, 2 bateaux de secours.

Département de Vera-Cruz : 2 goëlettes, 6 chaloupes canonnières.

Estimation provisoire des frais de la marine pour l'année 1824.

Département de Vera-Cruz.	pi. 244,711. » 10
— de Saint-Blaz.	102,614. 5
Campêche.	4,680
États-Unis.	6,580
Capitale.	4,224
Bataillon d'infanterie et artillerie de marine dans le département de Vera-Cruz.	95,204. -4.
Frais extraordinaires, réparations, construc- tions, fortifications, etc.	250,000
Total.	pi. 473,014. 1. 10

67. TABLES NÉCROLOGIQUES DU KAIRE, pendant les années VII, VIII et IX (1798, 1799, 1800, 1801), publiées par M. DES-GENETTES. (*Descript. de l'Égypte*, éd. orig., in-f°. Ét. mod. Mém., 3^e livr., suite du t. 2, p. 310—320.) ●

Ces tables furent commencées à l'état-major de la place du Kaire, d'après les ordres du général de division Dugua; dans le mois de vendémiaire an VIII, la commission extraordinaire de salubrité fit tenir avec soin, et jour par jour, un registre individuel des décès, avec l'indication de l'âge et du genre de mort. A partir de ce moment, les déclarations de décès furent recueillies jusqu'au jour de l'évacuation de l'Égypte, sans aucune interruption, si ce n'est à l'époque du siège du Kaire, qui suivit la victoire d'Héliopolis.

Le total des décès en l'an VII, est de 5263, dont 898 hommes, 1294 femmes et 3071 enfans; en l'an VIII, de 5895, dont 1003 hommes, 1376 femmes, et 3516 enfans; et en l'an IX, de 9827 individus, dont 1996 hommes, 2591 femmes, et 5240 enfans.

Ces tables qui n'avaient jamais été dressées pour la Capitale de l'Égypte, fournissaient des élémens statistiques, intéressans, et faisaient en outre connaître journellement ce qu'on avait à espérer ou à craindre sous le rapport de la salubrité, pour la conservation des garnisons du Kaire et des troupes qui stationnaient dans cette ville et aux environs.

68. NOTICE SUR LES POIDS ARABES ANCIENS ET MODERNES; par M. S. BERNARD. (*Ibid*, p. 229—248.)

Ce mémoire, composé d'après les observations de l'auteur, comparées avec les indications des écrivains arabes les plus

connus, tels que *Macryzy*, traduit et commenté par M. Sylvestre de Sacy, a pour but de donner une connaissance exacte des poids arabes, connaissance indispensable pour la plupart des questions qui se présentent relativement aux sciences, au commerce, et en général, à l'économie publique de l'Égypte. Les poids usités à la Monnaie, y sont comparés avec ceux de France (p. 242); suit (p. 244) une table de conversion des poids d'Égypte en poids de marc et en poids décimal français.

 VOYAGES.

69. VOYAGES DE CHRISTOPHE COLOMB et des autres navigateurs espagnols des 15^e. et 16^e. siècles, originaux et inédits, publiés par DON MARTIN-FERDINAND DE NAVARRETE. (Recueil dont la publication prochaine est annoncée dans la *Correspond. astron. géogr.*, etc. du Baron de Zach, t. II, n^o. V, p. 446.)

On ignorait généralement l'existence de relations originales de ces voyages, rédigées par le fameux navigateur à qui l'on doit l'Amérique, ou du moins l'on ne savait pas que ces documents précieux eussent été conservés. Quelle obligation les sciences n'auront-elles pas à M. de Navarrete qui, dans une lettre à M. de Zach, écrite de Madrid, le 1^{er}. novembre dernier, vient de nous révéler ce fait important et de nous annoncer la publication qu'il va faire des récits du célèbre Génois. Il y joindra successivement ceux des navigateurs espagnols, émules de Colomb, et qui marchèrent après lui à grands pas dans la carrière des découvertes. C'est dans les archives de la bibliothèque de Madrid et de l'Escurial, dans les archives générales de Séville, des Indes, etc., que M. de Navarrete a retrouvé les journaux et les relations de ces anciens voyageurs. Ses fonctions de directeur des travaux du dépôt hydrographique, lui ont inspiré le désir et procuré les moyens de découvrir et d'examiner ces manuscrits originaux, et il a conçu le projet d'en enrichir le monde savant, projet que l'étendue de ses connaissances le mettait à portée d'exécuter de la manière la plus satisfaisante.

On a commencé, avec le mois de novembre, à imprimer le premier volume de ce recueil. Ce 1^{er}. volume contiendra le 1^{er}., le 3^e. et le 4^e. voyage de Ch. Colomb : le 2^e. voyage manquant, il sera suppléé par une relation du docteur *Chanca*, qui accom-

pagna l'amiral dans ce voyage ; on ajoutera à la fin quelques autres documents relatifs à ce célèbre marin.

Le 2^e. volume contiendra les voyages et les découvertes d'autres navigateurs qui ont suivi les traces de Colomb, tels que *Ferdinand de Magallanes*, *Fernand Cortez*, dont quelques lettres seulement ont été publiées, *Seb. Cano*, *Saavedra*, *Villalobos*, *Mendana*, *Sarmiento*, *Quirós*, *Lopez de Legazpi*, *Vizcaino*, etc. D'après le prospectus de M. de Navarrete, publié par M. de Zach, ce recueil aura pour titre : *Collection des voyages et des découvertes que les Espagnols firent par mer depuis la fin du 15^e. siècle, avec d'autres mémoires inédits, concernant l'histoire de la navigation et des colonies d'outre-mer.*

Le Roi, à qui le projet a été soumis par le ministre de la Marine espagnole, jugeant ce recueil éminemment utile, et glorieux pour la nation, en a ordonné l'impression, par l'imprimerie royale, et aux frais du gouvernement. On sent, en effet, combien ces récits originaux, ces journaux maritimes, rédigés par les premiers navigateurs eux-mêmes, seront précieux pour la navigation, la géographie et l'histoire.

Pour dissiper tous les doutes sur l'authenticité de ces documents, on les imprimera, dit M. de Navarrete, tels qu'ils sont, sans la moindre altération ou variante, malgré la vétusté, la rudesse et le peu de correction de leur style, qui aura toujours cependant le mérite de la simplicité, du naturel et de l'ingénuité. « Cette » lecture, sans doute, ajoute le savant éditeur, ne plaira pas » autant que celle des narrations modernes, écrites avec plus » d'ordre, d'élégance et de goût, mais peut-être aux dépens de » la stricte vérité ; cependant, ceux qui seraient curieux d'en- » tendre parler *Colomb*, *Magallanes*, *Fernand Cortez*, dans » leur propre idiome, et dans leur style original ; ceux qui voudraient connaître les mœurs, les lumières, le caractère des » hommes de ces siècles, les jugeront bien mieux d'après leurs » écrits et dans leur propre costume ; ils sauront bien mieux apprécier les degrés de civilisation par lesquels nous avons passé, » et les progrès que nous avons faits dans les sciences et les arts » depuis ces époques. » On ajoutera aux relations de *Christophe Colomb* des notes qui établiront les rapports de la géographie et de l'hydrographie anciennes avec nos sciences modernes, soit pour la position des lieux, soit pour les noms sous lesquels ils sont connus aujourd'hui, et qui ont été altérés ou changés depuis l'é-

poque de leurs découvertes. L'on expliquera aussi les termes techniques de l'ancienne marine, et l'on donnera une idée des mœurs, de l'histoire, et de tout ce qui sera nécessaire pour l'intelligence de cet ouvrage et pour en rehausser l'intérêt et l'utilité. On y ajoutera à la fin une notice de tous les documens relatifs à ce grand navigateur et à ses mémorables découvertes. L'accueil fait au premier volume déterminera la publication des suivans.

M. de Zach, dans ses notes à la suite de la lettre et du prospectus de M. de Navarrete, rappelle les titres de cet habile éditeur à la confiance des savans. M. de Navarrete est versé dans la langue castillane et dans tous ses vieux dialectes. Il est marin, et connaît l'ancienne comme la nouvelle langue des marins. Les connaissances dans l'art de la navigation, dans l'astronomie nautique, en géographie, en hydrographie, en histoire, se réunissent dans M. de Navarrete aux qualités d'un écrivain éclairé et élégant. C'est à lui que l'on doit un excellent *Mémoire sur les progrès qu'a faits en Espagne l'art de naviguer*, publié en 1800; une excellente et savante *Introduction au voyage de deux goëlettes*, la Subtile, et la Mexicaine, envoyées par le gouvernement en 1792, pour faire le tour du monde et pour aller reconnaître le détroit de Fuca. Ce voyage a paru à Madrid en 1802.

M. de Zach rappelle en même temps les services déjà rendus aux sciences par de savans religieux du nom de Navarrete. On connaît ce qui a été publié de l'ouvrage de Ferdinand Navarrete, missionnaire en Chine, nommé à l'archevêché de Saint-Domingue en 1678, et mort dans cette île en 1689, après avoir gouverné onze ans son église avec beaucoup de sagesse. Cet ouvrage, l'un de ceux qui font le mieux connaître l'empire du Milieu, (la Chine) avait été composé par lui en 3 volumes sous le titre de *Tratados historicos, politicos, ethicos, y religiosos de la monarchia de China*. Le 1^{er}. volume parut à Madrid en 1576, in-fol. L'impression du 2^e. était fort avancée lorsque la mort de D. Juan d'Autriche, protecteur de Navarrete, permit à l'inquisition de le supprimer, ce qu'elle s'empressa de faire. On ne sait ce qu'est devenu le manuscrit du 3^e. volume. Les jésuites ont si souvent cité le 2^e., que l'on ne peut guère douter que l'inquisition ne leur en eût communiqué des exemplaires. Navarrete avait composé en chinois quatre ouvrages, dont un était une réponse à un Chinois nommé Jang-kouang-sien, qui, en 1659, avait publié un livre contre les missionnaires aposto-

cuir, teindre ses filets et ses voiles d'une couleur rouge foncé, et en même temps les rendre plus durables. Du bois, il fabrique la plus grande partie de ses meubles et de ses ustensiles de ménage, et fait sa provision de chauffage. De la sève de l'arbre il extrait une liqueur connue sous le nom de *vin de Bouleau*. La nature s'est montrée libérale dans la distribution générale de cet arbre, là où nul autre ne saurait croître, comme on le voit dans le nord de l'Europe; mais il diminue de stature dans les latitudes plus élevées, où il présente l'aspect d'un arbuste nain.

Le pont de *Magnebro*, sous lequel un torrent d'une très-grande rapidité se précipite à travers des fragmens de rochers, forme la frontière entre la Suède et la Norwège. Ici notre voyageur fut frappé du contraste de l'humilité du Suédois, et de l'esprit de liberté, de la rude franchise du Norvégien, dans lequel il trouva une grande ressemblance avec le Suisse, particulièrement sous le rapport de l'habillement et de la forme des habitations.

M. Brooke traversa la grande montagne de Dovrefield sans y rencontrer ces précipices, ces voleurs, ces loups et ces ours dont il avait entendu parler. Le point le plus élevé qu'il avait à passer, est estimé par Léopold de Buch, à 4,575 pieds; mais, suivant un calcul barométrique, celle de la montagne de Snee-Hattan, ou *Chapeau de neige*, ainsi appelée à cause de sa forme, paraît être de 8,115 pieds anglais. La nuit, dans des lieux moins élevés, le thermomètre descendait à quatre degrés au-dessous du point de congélation. La traversée du Dovrefield est d'environ 60 milles; M. Brooke mit deux jours à la faire.

Drontheim, la dernière ville vers le pôle (dit notre voyageur), est une ville magnifique: les rues en sont larges et régulièrement percées, et les maisons, quoique entièrement en bois, d'un aspect agréable, tant sous le rapport de la grandeur que sous celui de la propreté. Peu de palais peuvent rivaliser en étendue avec celui de Drontheim. Les environs de cette capitale, éminemment romantiques et pittoresques, sont encore embellis par les chutes du Leerfossen et les lacs de Josvandet, que les étrangers visitent comme des objets de curiosité. On voit encore près de Drontheim des fourmillières de la hauteur d'un homme, ouvrage d'une grosse espèce de fourmi noire, très-commune dans les forêts du Nord. Long-temps avant la découverte de la chimie moderne, les habitans connaissaient le secret de faire du *vinaigre de fourmi*.

A partir de Drontheim l'aspect du pays devient extrêmement

rude et romantique. La côte est découpée en passes profondes, et la mer parsemée d'une multitude innombrable d'îles, la plupart de ces dernières ne consistant qu'en rochers âpres et stériles, en apparence détachés du continent par la dispersion des matières moins tenaces qui les y unissaient. Le bétail à cornes a entièrement disparu, et en sa place on voit de grands troupeaux de chèvres broutant sur les montagnes, ou se nourrissant de plantes marines. La route, le long de la côte, cesse entièrement à Overgaard localité qui ne consiste qu'en une seule habitation, la poste aux chevaux, où, dit M. Brooke, viennent aboutir et finir toutes les routes de la Norvège. De ce point au cap Nord on compte encore 700 milles, et on n'a de moyens de transport pour s'y rendre que par eau.

Ici, M. Brooke se procura un bateau monté de six rameurs, et se remit en route entre la côte et cette rangée d'îles et de rochers qui, en brisant ou arrêtant les vagues, favorisent la navigation. Dans cette saison (au mois de juillet) le temps est en général fort beau, et la mer calme; on n'y connaît point de nuit, et telle serait, si l'on en croit l'auteur, la transparence de l'eau, qu'on aperçoit le fond et les objets les plus petits qui s'y trouvent, à la profondeur de 150 pieds; l'eau produisant, à cet égard, l'effet d'une loupe.

En voyageant d'île en île, notre voyageur ne cessa de prendre des informations sur les *Kraken* et le Serpent de mer. Les renseignements qu'il se procura à l'égard de ce dernier, s'accordent peu ensemble : quelques-uns donnent modestement à ce monstre 60 pieds de longueur; d'autres 150, et jusqu'à 600 pieds; le sacristain de *Maasøe* assura que ce serpent s'étendait depuis l'île de Magerøe jusqu'au continent, ce qui donne pour sa longueur un grand mille et demi! M. Brooke, qui paraît tenir pour constant tout ce qu'on lui dit, s'efforce de prouver que le serpent de mer n'est autre que « l'énorme Leviathan » des écritures, et il cite à l'appui de son opinion le 41^e. chapitre de Job. Il paraît qu'en Norvège un évêché n'est point une sinécure. A *Kobberdal*, notre voyageur rencontra l'évêque de Nordlands qui revenait de faire la visite annuelle de son diocèse, lequel s'étendait depuis le 64^e de latitude, jusqu'au cap Nord, par les 71^e 1' de latitude. Les habitans de ces îles nombreuses et stériles se nourrissent principalement de poisson, seul objet de commerce et d'industrie qu'ils possèdent. La grande pêche se fait aux îles *Lofoden*;

M. Brooke en évalue le produit annuel à environ 100,000 liv. sterl.; elle emploie 5,000 bateaux et 25,000 marins, et procure des moyens d'existence à environ quatre fois ce nombre d'individus. La multitude innombrable d'oiseaux de mer qui fréquentent ces rocs sourcilleux, fournit aux insulaires une grande abondance d'œufs pendant la saison des couvées, et leurs chèvres leur donnent du lait. Leur édreton donne et conserve mieux la chaleur que ne le peuvent faire les couvertures les plus épaisses; et il n'est pas de Norvégien, quelque pauvre qu'il soit, qui n'en ait pour son propre usage. Le rocher isolé, appelée *Fugelø*, qui s'élève à 2,000 pieds au-dessus de l'eau, est tellement fréquenté par cette espèce de bipède, et particulièrement par le puffin ou perroquet du Groënland, qu'il paraît parfois comme couvert de neige. Au dire des pêcheurs, on trouve au sommet de ce rocher les restes d'une baleine. La montagne de *Sandhorn* offre, dit-on, le même phénomène. La hauteur de cette montagne est estimée à plus de 3,000 pieds. Son sommet se termine en un pic couvert de neiges éternelles. Cependant sur ce même sommet se trouve également le squelette d'une baleine. M. Brooke donne cet autre fait comme authentique. Il parle aussi du *Lemig* ou souris de montagne; et il en donne la description suivante, accompagnée d'une planche : longueur, environ 5 pouces $\frac{1}{2}$; queue, un demi-pouce; oreilles rondes et petites; dos basané et mêlé de noir; ventre d'un jaune blanchâtre. Description qui diffère peu de celle du naturaliste suédois.

Dans les îles de *Levjen* et de *Tromlø*, situées à peu près par les 70° de latitude, notre voyageur trouva des arbres, et remarqua que « les forêts de bouleau et de tremble se prolongeaient jusqu'au bord de la mer », et que « des branches rampantes de genévrier, chargées d'un fruit pourpré, formaient un épais hallier sous lequel se trouvait un tapis de la plus riche verdure, égale à celle qui si souvent réjouit la vue dans les forêts de la Suède. » *Hammerfest* est une petite ville située sur l'île de *Qualøen* ou des *Baleines*, par les 70° 38'. Cette ville possède une église, plusieurs maisons de négocians, bâties en bois et peintes à l'ocre rouge; nombre de vaisseaux dans son port; une batterie de canons qui en défend l'entrée, et, ce qui est encore plus extraordinaire dans ces régions affreuses et solitaires, une assez bonne société!... Le 16 août, M. Brooke partit pour le cap Nord. Bientôt il arriva à l'île de *Magerø*, à l'extrémité septentrionale de laquelle

est situé le promontoire. Là notre voyageur contempla l'image la plus complète de la solitude, de la tristesse et de la désolation; cependant un négociant et son intéressante et jeune épouse avaient fixé leur séjour dans ces lieux, entourés de toutes parts d'un Océan tumultueux, sans cesse agités des plus terribles tempêtes; ensevelis pendant l'hiver, dans une continuelle obscurité, et, dans le fait, entièrement séparés du reste du monde! « Que l'on se figure, dit M. Brooke, en parlant du cap Nord, un rocher dont l'élévation surpasse celle des hauteurs de Douvres; que l'on se rappelle en même temps la laborieuse description que *Shakespeare* a faite, de ces dernières, et on pourra se former une juste idée du cap Nord. » Tout aride et inhabitable que paraisse ce point reculé de l'Europe, on y reconnaît, à des signes certains, qu'il a été autrefois le siège d'une immense population: on y voit encore les vestiges de quatre cimetières. A Reiling, où il ne reste plus que l'église, on comptait, il y a un peu plus de trente ans, quarante familles, et aujourd'hui, il ne s'en trouve plus qu'une seule! Il y a aussi dans l'île quelques Lapons avec 200 rennes qui, avec l'hermine et le Leming ou souris de montagne, compose la liste des quadrupèdes qu'elle possède.

Ce volume contient un certain nombre de planches lithographiées, dont l'exécution laisse beaucoup à désirer. LAINÉ.

71. VOYAGE PITTORESQUE dans le royaume des Pays-Bas, 28°. livr. in-4., pap. vél.; prix, 3 fr. 50. Bruxelles; Jobard.

Les vues composant cette livraison représentent la ferme de Barvaux, près de Huy; l'église de la Chapelle, à Bruxelles; les ruines de l'abbaye d'Affligem, près d'Alost; le château de Lainale, près de Wavre; les ruines du château d'Useldange (Luxembourg); le canal de la Haye.

72. NIEMANN, F., HANDBUCH FÜR HARZREISENDE. Manuel du voyageur dans les montagnes du Hartz; par F. NIEMANN. In-8. br., av. une carte; prix, 1 th. 8 gr. Halberstadt; 1824; Helm.

73. REISE GJENNEM EN DEEL AF TYDSKLAND, FRANKERIG, etc. Voyage par une partie de l'Allemagne, de la France, de l'Angleterre et de l'Italie, dans les années 1819 et 1820, par Ch. MOLBECH. T. 1 et 2, de 392 et 410 p. in-8. Copenhague; 1821; Seidelin.

En septembre 1819, l'auteur quitta Copenhague, se rendit à Hambourg, de là à Gottingue, Cassel, Francfort et Cologne;

par Bruxelles, il se dirigea sur Paris. L'auteur s'occupe beaucoup des choses remarquables de cette capitale. Après cinq mois de séjour en France, il partit pour l'Angleterre. Il décrit fort au long l'université d'Oxford. Un 3^e. volume doit contenir la suite des voyages de M. Molbech.

74. TOURS TO THE BRITISH MOUNTAINS. Tournées dans les montagnes de la Grande-Bretagne; par Th. WILKINSON. In-8., prix, 8 sch. 6 d.

75. LETTERS ON THE HIGHLANDS OF SCOTLAND. Lettres sur les pays montagneux de l'Écosse. In 8. vol. 4 (annoncé comme devant paraître incessamment).

76. INDE CENTRALE. Itinéraire de *Mhow* à *Mirzapour*, route qui n'avait encore été suivie par aucun Européen, et de *Mhow* à *Calcutta*, par *Sangor* et *Mirzapour*. (*Asiat. Journ.*, jan. 1824, p. 16.)

Ces notices ne contiennent, à très-peu près, qu'une simple indication des lieux d'étapes des troupes anglaises sur ces deux routes, avec quelques remarques sur les villes et villages qu'elles ont traversés, et sur la température.

77. ROUTE DEPUIS SEMI-PALATNOY JUSQU'À CACHEMIRE; par M. WOLKOW. (*Asiat. Journ.*, 22^e. cah., avril 1824, t. 4, p. 226.)

Cet itinéraire écrit à Moscou en 1820, a été rédigé par un marchand persan ou boukhare, qui a parcouru plusieurs fois la route qu'il décrit.

Depuis la ville de Semi-Palatnoy jusqu'à Aylé on compte un mois de chemin. On rencontre des *Kalsagues* à moitié route. D'Aylé à *Aksou* on compte 16 *ortangs*. On rencontre de l'eau en 10 endroits, et l'on arrive ensuite au fleuve d'*Aksou*, un peu moins considérable que celui d'Aylé, et à 16 *ortangs* de *Jarkend*, grande ville où se trouvent toutes les douanes et les maisons de poste. Sur la route est une montagne très-haute et entièrement couverte de glaces et de neiges. Après un repos de quelques jours à *Jarkend*, on se dirige du côté du Thibet. A 5 jours de marche on trouve l'*ortang* de la Chine. On traverse une grande montagne ou amas de rochers, où il se trouve quantité d'eaux courantes. A moitié chemin, une grande montagne nommée *Caracouromi-Padicha*, où s'élevait anciennement une ville, se présente au voyageur. Après 7 journées de marche on arrive à un endroit où les vapeurs qui s'élèvent de la terre font enfler les corps des hommes et

des chevaux. Pendant 50 journées de marche on ne voit que des montagnes formées par des rochers, et de l'eau courante, sans trouver de terres labourables. En approchant du Thibet on rencontre encore une montagne, qu'aucun autre animal que le bœuf de *Cotas* ne peut gravir. On rencontre une ville non loin du Thibet. On est tenu de payer au gouverneur les taxes établies sur les marchandises. On a 20 journées à faire avant de sortir du Thibet. D'un côté se trouve un grand lac, de l'autre une montagne. Le Rajah perçoit les impôts en 4 endroits différens, et l'on vient saluer les marchands pour en recevoir des présens. On rencontre plus loin des terres cultivées. Avant que l'on arrive à Cachemire, le receveur des douanes vient un jour auparavant percevoir les impôts. Depuis *Semi-Palatnoy* jusqu'au Thibet on est obligé de s'approvisionner sept fois pour le voyage, c'est-à-dire dans chaque ville et dans chaque pays que l'on parcourt.

78. MÉMORANDA D'UN VOYAGE SUR LE GANGE. (*Asiat. journ.*, janvier 1824, p. 26.)

Ce fragment très-court, et copié d'un journal de Calcutta, contient des détails intéressans sur l'aspect de la contrée voisine du Gange, dans la partie du Bengale où navigue le voyageur.

79. VOYAGE DE M. DE TIMKOWSKI, A LA CHINE. (*Nouv. Ann. des voyag.*, septembre 1824, p. 419.)

M. de *Timkowski*, employé du ministère des relations extérieures de Russie, et chargé spécialement de ce qui concerne l'Asie, qui a ramené de Kiachta les religieux grecs entretenus à Pékin par cette puissance, et qui en revenaient, suivant l'usage après une résidence de 10 ans, donne en ce moment la relation de son voyage dans la capitale de la Chine (aller et retour), et de tout ce qu'il a vu, entendu et appris pendant son séjour dans cette ville.

Le 1^{er} volume de cet ouvrage vient de paraître : il contient le journal du voyage de Kiachta à Pékin. Les détails aussi minutieux qu'exactes, donnés sur la marche de chaque jour, sont d'une grande importance, en ce qu'ils permettront de compléter et de rectifier les cartes géographiques encore bien imparfaites, pour ce qui concerne le Nord de la Chine. Le 2^e. volume contiendra le séjour de l'auteur à Pékin, une description et un plan de cette capitale. Enfin, le 3^e. vol. renfermera 1^o. le récit de ce qui est arrivé à l'auteur, lors de son retour en Russie; 2^o. une

histoire abrégée du fondateur de la religion Lamaïque, le prophète Bouddha, ou Phikemouni, dont la croyance est professée par tous les peuples mongols, les Kalmoucks, les Burattes, et même par une grande partie des Chinois; 3°. une notice sur la grande muraille de la Chine, et sur la ville d'Urga, située dans le Désert.

80. TRAVELS IN THE HEDJAZ. Voyage dans l'Hedjaz (en Arabie); par feu J. L. BURCKHARDT; in-4°. avec des pl. (sous presse). Londres; J. Murray.

81. TRAVELS THROUGH TIMANNEE, etc. Voyage dans les pays de *Timannee*, *Kouranko*, et *Soulima*, pour parvenir aux sources du *Rokella* et du *Niger*, pendant l'année 1822; par le cap. A. GORDON LAING; in-8°. avec carte et pl. (sous presse.) Id. *ibid.*

82. PROCEEDINGS OF THE EXPEDITION, etc. Relation de l'expédition envoyée pour explorer la côte septentrionale de l'Afrique, en 1821 et 1822, contenant une description des Syrtes, de la Cyrénaïque, des anciennes villes qui formaient la Pentapole, et de divers monumens antiques; par le cap. BEECHY et H. V. BEECHY; in-4. avec carte et pl. (sous presse.) Id. *ibid.*

83. VOYAGE OF DISCOVERY IN THE INTERIOR OF AFRICA. Voyage de découvertes dans l'intérieur de l'Afrique, à partir des côtes occidentales, jusqu'au fleuve Niger, en 1818, 1819, 1820 et 1821, avec une relation de l'expédition sous le commandement de feu le major *Reddie* et du cap. *Campbell*; par le major GRAY et DOCHARD, chirurg. en chef; in-8. avec carte et atlas pittor., (sous presse.) Londres; J. Murray.

84. I. NOTES ON AFRICA, etc. Notes sur l'Afrique; par ROBERTSON. Londres; 1821; in-8.

2. MISSION FROM CAPE COAST-CASTLE TO ASHANTEE, etc. Relation d'une ambassade de l'établissement de Cap-Coast en Aschanti, avec des notions statistiques sur ce royaume, et des notices géographiques sur d'autres parties de l'intérieur de l'Afrique; par Édouard BOWDICH. Londres; 1819; in-4.

3. AFRICAN COMMITTEE. Le Comité africain; par E. BOWDICH. Londres; 1819; in-8.

4. AN ESSAY ON THE GEOGRAPHY OF NORTH-WESTERN AFRICA. Essai sur la géographie de la partie septentrionale de l'Afrique occidentale; par E. BOWDICH. Paris; 1821; in-8. Cet ouvrage est accompagné de 2 cartes dont une très-grande en 2 feuilles.
5. THE BRITISH AND FRENCH EXPEDITIONS TO TEEMBO, etc. Expéditions anglaise et française à Timbo, avec des remarques sur l'état de la civilisation en Afrique; par E. BOWDICH. Paris; 1821; in-8.
6. A VOYAGE TO AFRICA, etc. Voyage en Afrique, renfermant la relation d'une ambassade dans un royaume de l'intérieur pendant l'année 1820, avec des remarques sur le cours du Niger et d'autres rivières principales de ce pays; par WILLIAM HUTTON, agissant comme consul chez les Ashantis, et un des officiers employés au service de la compagnie d'Afrique (1).
7. JOURNAL OF A RESIDENCE IN ASHANTEE, etc. Journal d'un séjour en Ashanti; par Joseph DUPUIS, dernier envoyé et consul de sa majesté britannique dans ce royaume, comprenant des notes et des recherches relatives à la Côte-d'Or, et à l'intérieur de l'Afrique occidentale, puisées principalement dans des manuscrits arabes et dans des renseignemens communiqués par les Mahométans de la Guinée, précédées d'un mémoire historique où l'on développe l'origine et les causes de la guerre présente. Londres; 1824; in-4., accompagné de cartes et de planches. (Voy. le *Bulletin*, déc. 1824, p. 454.)

Si nous avons transcrit les titres de tous ces ouvrages, c'est qu'il est nécessaire de les lire tous pour bien juger du dernier, que vient de faire paraître M. Joseph Dupuis. D'ailleurs, quelques-uns de ces écrits, quoique publiés depuis long-temps, sont peu connus, soit parce qu'ils ont été tirés à petit nombre d'exemplaires, soit parce qu'ils ont échappé à son attention à cause de leur exiguité et de l'époque de leur publication. Lorsque tant d'événemens agitent le monde, quand une politique inquiète et vacillante remue sans cesse des passions qui tendent à se calmer, est-il étonnant que l'on s'arrête à considérer les

(1) Ce voyage a été traduit en français sous le titre suivant : *Nouveau voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, ou Relation de l'ambassade anglaise envoyée en 1820 au royaume d'Ashantée, etc., av. cart. et pl.; par W. HUTTON; trad. de l'anglais par le chev. THOMAS DE LA TROUPELMIÈRE; in-8. Paris, 1823, Persan.

fautes qu'a pu commettre, dans l'administration d'un de ses comptoirs de commerce, un gouvernement qui a soumis à sa domination de puissans empires, et qu'on prenne intérêt aux relations qu'il a cherché à établir avec un roi nègre dont le nom et la puissance étaient inconnus il y a peu d'années? qu'enfin on juge dignes d'un moment d'attention les intrigues dirigées contre le mérite qui veut s'élever, et les injustices du pouvoir envers celui qui réclame avec franchise le prix des services qu'il a rendus?

La relation de Bowdich, publiée en 1819, avait fait connaître les richesses et la puissance des Ashantis; elle avait répandu une vive lumière sur l'intérieur de l'Afrique et ranimé des espérances prêtes à s'éteindre par l'issue funeste d'un si grand nombre de tentatives infructueuses. Malheureusement Bowdich, avec un caractère ardent et présomptueux, s'était aliéné l'affection de quelques hommes puissans dans les lettres et dans l'État appelés par leur position à être les protecteurs de sa jeunesse, ils se déclarèrent ses persécuteurs. On blâma sa conduite, on critiqua son livre. Attaqué, il se défendit; et sa défense, il faut le dire, se ressentit de l'empêchement de son âge, et fut elle-même une virulente attaque. Dans une première brochure il dévoila tous les vices d'une administration mercantile; dans une seconde il perfectionna ses premiers travaux sur la géographie de l'Afrique et les défendit contre les critiques qu'on en avait faites. Cependant en 1820 M. Joseph Dupuis fut nommé consul de sa majesté britannique près le roi des Ashantis, avec lequel Bowdich était parvenu à conclure un traité avantageux pour le gouvernement anglais. M. Dupuis, par suite d'indisposition ou par toute autre cause, resta près d'une année à *Cape Coast* sans vouloir se rendre au lieu de sa destination. Il se détermina enfin à y envoyer M. William Hutton, qu'il s'était adjoint, et lui donna des pouvoirs pour agir en son nom s'il en était besoin. Bientôt, cependant, il alla le rejoindre et accomploit enfin, comme il put, sa mission. M. William Hutton, de retour dans sa patrie, publia une relation de l'ambassade à laquelle il avait pris part. M. Dupuis crut devoir peu après quitter aussi la capitale des Ashantis et retourna en Angleterre. Il y était depuis six mois sans avoir rien publié, lorsque Bowdich, informé par ses correspondans en Afrique de la manière dont M. Dupuis avait conduit les négociations, l'accusa dans un pamphlet d'avoir nui aux intérêts de l'Angleterre et préparé de funestes catastrophes,

en décréditant un envoyé anglais dans l'esprit d'un roi nègre, et d'avoir enfin, par animosité et par envie, anéanti un traité dont on aurait dû au contraire se faire un rempart pour se garantir de la mauvaise foi d'un monarque dissimulé et féroce. Ces accusations étaient faites sous la forme de questions adressées à M. Dupuis lui-même. Celui-ci ne fit aucune réponse aux vives interpellations de son adversaire. C'est après quatre ans d'intervalle, c'est après que le massacre des troupes anglaises, par les Ashantis, n'a que trop bien justifié les prédictions de Bowdich, c'est après que ce dernier est lui-même descendu dans la tombe, victime de son zèle pour le service de son pays, que M. Dupuis a le triste courage de publier une relation de son ambassade, dans laquelle il cherche à déprécier les services de son prédécesseur, et par conséquent à ravir à sa veuve désolée et à sa famille orpheline l'appui dont elles ont besoin.

Cette *diplomatie* pourra être utile au but que se propose M. Dupuis; mais elle ne réussira pas, nous le croyons, auprès des caractères droits et des cœurs généreux. Plus tard, peut-être, nous serons obligés de revenir sur ces malheureuses transactions et d'en parler plus au long; mais il ne s'agit, pour le présent, que d'indiquer aux lecteurs du Bulletin ce que contient l'ouvrage de M. Joseph Dupuis.

Il se divise en deux parties : dans la première l'auteur fait le récit de ses négociations avec le roi des Ashantis; il donne le journal de ce qui s'est passé et de ce qu'il a observé pendant son séjour dans ce royaume; il raconte ensuite les événemens qui ont eu lieu depuis son retour à Londres, et fait connaître l'origine et les causes de la guerre qui a produit l'horrible et dernière catastrophe que les Anglais ont éprouvée. Dans la seconde partie l'auteur donne tous les renseignemens qu'il a obtenus sur l'intérieur de l'Afrique, pendant son séjour à Koumassie. Cette partie est accompagnée d'une carte uniquement dressée d'après les documens que M. Dupuis a reçus des Maures mahométans. Quelques-uns sont évidemment erronés; d'autres confirment ce qui était déjà connu; d'autres enfin sont entièrement neufs. Parmi ces derniers nous ne placerons pas celui auquel l'auteur attache le plus d'importance. Il s'est assuré que tout le pays compris entre le cap Palmas et le cap Formose, qui est voisin de la côte, était désigné par les naturels sous le nom général de *Ouangara*, et de là M. Dupuis conclut que c'est là le célèbre *Ouangara* des

auteurs arabes qu'on a tant cherché. Mais si M. Dupuis avait lu avec attention la relation de *Lyon*, il n'aurait pas été aussi affirmatif. M. Lyon apprit aussi à Mourzouk que la contrée située au sud de Bambarra et voisine de la Côte-d'Or, se nommait *Ouangara*; mais en même temps les Maures arabes lui indiquèrent deux autres contrées qui portaient aussi le nom de *Ouangara*, l'une dans le milieu du Soudan, l'autre à l'est, près de la Nubie; cette dernière seulement nous paraît être le *Ouangara* des géographes arabes. Au reste, d'après les diverses contrées auxquelles on applique ce nom de *Ouangara*, M. Lyon conjecture avec beaucoup de probabilité, qu'il sert à désigner dans le langage africain tous les *pays bas* ou inondés. Nous ne ferons pas connaître ici les résultats qu'on peut tirer de l'ouvrage de M. Dupuis, pour perfectionner la géographie de l'intérieur de l'Afrique, parce que cette tâche nous ferait excéder les bornes de ce journal.

W—R.

85. VOYAGE DANS L'INTÉRIEUR DU DELTA, contenant des recherches géographiques sur quelques villes anciennes, et des observations sur les mœurs et les usages des Égyptiens modernes. Par MM. DUBOIS-AYMÉ et JOLLOIS, ingén. des ponts et chaussées, de la commis. des sciences et des arts d'Égypte. (*Descript. de l'Égypte*, éd. orig., suite du t. 2. État moderne, mémoires, 3^e. livr., p. 92—120.)

Ce récit, très-intéressant, d'une excursion des deux savans français, est divisé en quatre sections. Il contient à la fois des détails géographiques et statistiques, destinés à bien faire connaître l'état moderne du Delta, des tableaux de mœurs précieux, et des rapprochemens curieux entre la topographie actuelle et celle de l'antique Égypte.

On remarquera les observations sur l'ancien canal de *Fara'ou-nyeh*, dont les voyageurs levèrent le plan et firent le nivellement; une note de M. Dubois-Aymé sur les circonstances qui accompagnent la peste en Égypte, où elle est endémique; les détails sur les villes et bourgs de *Menouf*, dont la population est d'environ 4,000 âmes, et que les auteurs croient avoir été l'ancienne *Nicie*, capitale du nome *Prosopites*; de *Bous'yr*, probablement l'ancienne *Busiris*, aussi capitale d'un nome; de *Semennoud* ou *Samannoud*, la ville la plus considérable que l'on rencontre du Caire à Damiette, ville (*Samannoud*) dans laquelle

on s'accorde à retrouver l'ancienne *Sebennytus* des Grecs, dont la cité moderne n'occupe toutefois qu'une petite partie, et dont la population actuelle est estimée de 4 à 5,000 âmes; sur les ruines de *Bahbeyt*, où Danville place l'*Isis Oppidum*, mentionné par Pline, et l'*Iseum* d'Étienne de Byzance; sur les villes de *Mehallet-el-Kebyr*, capitale du *Gharbyeh*, la plus étendue du Delta, commerçante, ou plutôt manufacturière, surtout en soieries syriennes, célèbre par la licence de ses mœurs, et peut-être l'ancienne *Cynopolis*, et de *Tanta*, ville la plus centrale et la plus peuplée du Delta, puisqu'on y compte 10,000 habitans, dont la campagne, si variable dans sa physionomie, faisait dire à Amrou, ce célèbre lieutenant d'Omar, que l'Égypte présentait successivement l'image d'un champ de poussière, d'une mer d'eau douce et d'un parterre de fleurs, et le rendez-vous d'un nombre immense de pèlerins des pays les plus éloignés, nombre que l'on porte à 150,000, et qu'attire, dans ce Beaucaire de l'Égypte, le tombeau d'un saint musulman; enfin sur *Sa-el-Stagar*, l'antique *Sais*, patrie de Cécrops, fondateur d'Athènes.

Les bornes dans lesquelles nous devons nous renfermer ne nous permettent pas même d'indiquer tout ce que ce mémoire, très-agréable à lire, renferme encore d'intéressant. A. D. V.

86. NOTES DURING A VISIT TO EGYPT, NUBIA, THE OASIS, etc. Notes prises pendant un voyage en Égypte, Nubie, dans l'Oasis, le Moëris, au mont Sinaï et à Jérusalem. Par sir FR. HENRIKSEN. 2e. édit. in-8.; prix, 12 sh. Londres; 1824; Murray. (Voy. le *Bulletin*, mars 1824, p. 189.)

87. TRAVELS IN THE INTERIOR OF SOUTHERN AFRICA. Voyages dans l'intérieur de l'Afrique méridionale; par J. BUNCHELL. Vol. II. In-4. Prix, 4 liv. 14 s. 6 d. Cart. avec une nouv. carte. (Voy. le *Bull.* de 1823, To. II, n°. 588; et To. IV, n°. 210.)

Ce volume contient une notice intéressante sur les tribus indigènes de ce pays, parmi lesquelles l'auteur a vécu dans des termes qui lui ont procuré l'occasion de connaître leur véritable caractère. Comme l'objet de ses voyages ne se bornait pas à telle ou telle classe particulière d'observations, mais s'étendait à tout ce qui pouvait présenter un but d'utilité générale, ses recherches ont embrassé une diversité de sujets telle qu'on devait l'attendre d'une excursion faite dans les régions étrangères et inconnues

de l'Afrique, dans des contrées où jamais Européen n'avait pénétré. (*Month. litt. Advert.*, 10 août 1824, p. 61.) L.

88. SUR LE VOYAGE DE DENHAM ET CLAPPERTON DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE. (*Edinburgh philos. Journ.*, n°. 33, janv. 1825.)

Ce que les journaux ont dit de la prétendue arrivée des papiers du D^r. Oudney à Londres est malheureusement inexact. Il n'est pas arrivé un seul papier; mais il a été enjoint au consul anglais à Tripoli de faire tous ses efforts pour se les procurer, et lord Bathurst lui a recommandé d'envoyer à cet effet un courrier à Bournon. Le major Denham poursuit, avec un charpentier très-intelligent du chantier de Malte, son voyage à l'est du lac que les trois voyageurs ont découvert, et qui, eu égard à la manière d'écrire et de prononcer des Anglais, est très-probablement le *Wangara* du major Rennell. Le lieutenant Clapperton se dirige à l'ouest pour s'assurer si la rivière qui se jette dans le lac est réellement le Niger; ce dont il doute, vu l'état réduit de cette rivière. Les renseignemens qu'on s'est procurés jusqu'à présent tendent à confirmer l'opinion du major Rennell sur ce que les eaux du Niger s'évaporent dans les lacs où elles se jettent. Ce qu'on raconte du prétendu grand froid éprouvé par les voyageurs, et ce qu'on en a conclu au sujet de la prétendue élévation du niveau de la contrée où ils sont parvenus, paraît entièrement dénué de fondement. S'ils ont éprouvé quelque froid, cela venait probablement de l'évaporation pendant la nuit, ce qui produit souvent une grande différence entre la température du jour et celle de la nuit, dans les déserts sablonneux des climats tropicaux. Le major Denham dit en passant, dans sa lettre, que la masse d'eau qui était devant eux était un grand lac d'eau fraîche.

89. *LETTERS FROM NORTH AMERICA, etc.* Lettres écrites de l'Amérique septentrionale, pendant un voyage aux États-Unis et au Canada; par Ad. HONGSON. 2 vol. in-8. Londres; 1824; Hurst et compagnie. (Voyez le *Bulletin* de novembre 1824, to. 2, p. 480.)

Nous avons déjà signalé ce voyage à l'attention publique. Nous croyons utile d'y puiser quelques renseignemens qui ne sont pas sans intérêt pour la statistique et l'économie publique.

Nous commençons par la petite ville de Salem, dont il pré-

sente comme étonnant l'accroissement de richesse. Elle a eu 60 à 70 bâtimens employés constamment au commerce de l'Inde et au transport en Europe des marchandises de la Chine et de l'Archipel de l'Asie orientale. L'auteur remarque à cette occasion que les plus grandes fortunes commerciales en Amérique, dont quelques-unes n'ont point d'égales en Europe, sont dues aux branches du négoce avec l'Inde que négligeait la compagnie, et que son monopole fermait aux Anglais. M. Hodgson n'a vu nulle part de commerçans plus habiles, et qui eussent des relations plus intimes avec les marchés les plus éloignés que ceux de *Salem*. Il fait l'éloge de leur instruction et de leurs établissemens littéraires.

Il vit à Philadelphie le docteur Morse, le célèbre géographe américain, maintenant employé par le gouvernement auprès des différentes tribus indiennes, et à la recherche des meilleurs moyens d'appliquer les fonds consacrés par le congrès à leur civilisation. Il revenait d'une longue tournée parmi les tribus indiennes du nord, et se préparait à visiter celles du sud-ouest.

Le fameux pénitencier (*penitentiary*) de Philadelphie est, comme on sait, le seul établissement où l'on ait fait faire des progrès importans à la discipline des prisons. La déplorable décadence de cet établissement, si long-temps le modèle unique en ce genre, pour l'ordre et la réforme morale des condamnés, doit être attribuée à l'augmentation des délits, tristes résultats de la dernière guerre, et des difficultés du moment. Une prison dans laquelle on pouvait aisément surveiller une cinquantaine de détenus condamnés à la reclusion solitaire, est devenue tout-à-fait insuffisante pour une multitude toujours croissante de détenus, et le changement fréquent des surveillans a rendu la surveillance encore plus difficile. On prépare maintenant une nouvelle prison qui contiendra, à ce que l'on assure, 700 cellules pour les reclus isolés.

M. Hodgson distingue les habitans des États-Unis en 3 classes : 1°. les héros de l'indépendance américaine, qu'il regarde comme formant une sorte de patriciat ; 2°. les jurisconsultes, les commerçans, les propriétaires riches et bien élevés, ainsi que les hommes les plus distingués dans chaque profession : c'est la classe influente, dont il loue l'habileté, les talens et l'instruction, quoiqu'il la regarde comme inférieure, sous ce dernier rapport, à la classe correspondante en Angleterre. La 3°. classe, composée de

la masse de la population, surpasse, suivant l'auteur, la multitude anglaise en intelligence et en finesse ; elle lit davantage, le cercle de ses idées est plus étendu. Elle est plus exempte de préjugés et d'habitudes vulgaires. Les côtés faibles des Américains, surtout dans la classe la plus nombreuse, sont la froideur des manières, et une curiosité excessive qui se manifeste par des questions sans fin. M. Hodgson les excuse du reproche de vanité.

Les renseignemens que donne l'auteur sur les établissemens formés par M. Birkbeck depuis 1817, dans l'État de l'Illinois, n'en donnent pas une idée fort avantageuse : le nombre des colons n'excédait pas 200. L'emplacement de cette colonie a été mal choisi sous le rapport de la salubrité ; cependant la propriété de M. Birkbeck est en assez bon état, et lui donne des espérances qui paraissent fondées. Les manufactures ont pris, aux États-Unis, et spécialement dans les États de Pensylvanie et de New-York, un accroissement rapide, surtout pendant les deux dernières années. Les progrès considérables de la culture du lin, et de la fabrication des toiles aux environs de Philadelphie ont grandement diminué l'importation des toiles d'Irlande. M. Hodgson a vu avec étonnement la quantité de fabriques *domestiques* qu'il rencontrait à chaque pas dans la Virginie et la Caroline du nord ; car, en opposition au principe de la division du travail, les travaux de manufactures aux États-Unis, sont en général, combinés dans les familles avec les travaux agricoles, et M. Hodgson voit dans cette réunion de travaux divers un mode particulier d'existence sociale, dont le résultat doit être de former une population heureuse, indépendante et distinguée par ses vertus. Le sol immense et fertile à la disposition des Américains, lui paraît favoriser cette cumulation de labeurs différens, à un degré auquel ne peut atteindre aucune autre nation. L'auteur croit cependant intempestifs les grands efforts du gouvernement américain pour accélérer les progrès des manufactures ; toutefois il avoue que les efforts des Américains ont été provoqués par l'exclusion des blés et de la laine brute d'Amérique, des ports de l'Angleterre, résultat effectif des taxes exagérées auxquelles l'importation de ces produits a été soumise, et il forme des vœux pour que la Grande-Bretagne et les pays commerçans en général suivent la route ouverte pour une liberté complète du commerce, en secouant tout-à-fait le joug de la routine prohibitive.

Il ne nous reste d'espace que pour signaler à nos lecteurs les

détails intéressans qu'ils trouveront dans les lettres 14^e. et 16^e. sur plusieurs nations indiennes , telles que les Choctaws et les Chérokées; la lettre 23^e. sur la colonie du lord Selkirk ; la 32^e. sur les progrès probables de l'agriculture et des fabriques dans l'État de l'Ohio; la lettre 37^e. sur la durée probable de l'union fédérale, et sur les causes qui pourraient en définitif en amener la dissolution. Les lettres 39^e., 40^e. et 41^e. contiennent aussi des observations intéressantes sur l'état de la religion et des mœurs dans l'union américaine.

A. D. V.

90. TRAVELS IN SOUTH AMERICA. Voyage dans l'Amérique du sud pendant les années 1819 à 1821 ; par ALEX. CALDCLUGH. 2 vol. in-8. av. carte et grav. Londres. (Sous presse.)

91. FOUR VOYAGES OF DISCOVERY, etc. Quatre voyages de découvertes entrepris pour compléter l'exploration des côtes occidentales de la Nouvelle-Hollande, depuis l'ann. 1817 jusqu'en 1822; par PH. PARKER-KING, command. de l'expédition. 2 vol. in-8. avec des cartes et un atlas pittor. Londres. (Sous presse.)

MÉLANGES.

92. SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE. — Une députation de la Société, présidée par M. le comte de Chabrol, préfet de la Seine, a été admise le 8 janvier à l'honneur de présenter au Roi le 1^{er}. volume de ses Mémoires. S. M. a daigné exprimer l'intérêt qu'elle prend aux travaux de la Société, et lui promettre son auguste bienveillance. Ce 1^{er}. volume contient le texte des voyages de *Marco-Polo* en vieux français, d'après un manuscrit inédit de la Bibliothèque du Roi, avec les variantes de tous les autres manuscrits existans à Paris; précédé d'une introduction historique de M. Roux, et d'un avant-propos par M. Malte-Brun. Cette députation a eu également l'honneur d'offrir cet ouvrage à M. le Dauphin. En même temps que la Société de géographie obtenait l'assurance de la protection royale, elle recevait du ministre de la marine un don de 2000 fr. que S. Exc. met à sa disposition pour encourager les découvertes dans l'intérieur de l'Afrique.

93. CHALONS-SUR-MARNE. — La Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département a mis au concours, pour les prix à distribuer dans ses séances publiques du mois d'août

de 1825 et de 1826, les questions suivantes : 1^o. Quels seraient les moyens d'intéresser davantage le fermier à l'amélioration des propriétés qui lui sont confiées, et de rendre en même temps le propriétaire moins étranger aux chances des récoltes ? Pour 1825. 2^o. Quelle a été en France l'influence morale des sciences et des arts depuis un demi-siècle ? Pour 1826.

Chaque prix sera une médaille d'or de la valeur de 300 fr.

Elle demande pour 1825 la biographie des hommes célèbres morts qui étaient nés dans le département, ou qui s'y sont distingués dans les beaux-arts et les arts industriels. Le prix sera une médaille d'or de 200 fr.

Une médaille d'encouragement est offerte à la meilleure Statistique d'un canton du département.

Les mémoires doivent être adressés, francs de port, sur la 1^{re} question, la biographie et la statistique, à M. le Dr. Prin, secrétaire de la Société, avant le 1^{er}. juillet 1825, *fixe*; et sur la 2^e. question, avant le 1^{er}. juillet 1826, *id.*

94. SÉANCE DE LA SOCIÉTÉ DE SUMATRA, à Bencoolen, du 31 mars 1824. (*India Gazette. Asiat. Journ.*, déc. 1824, p. 607.)

Après un discours du président sir St. Raffles, le secrétaire docteur Tytler passe à la lecture de plusieurs mémoires et autres écrits; il lit entre autres un rapport sur l'établissement d'une infirmerie (*convalescent bungalow*) et d'un jardin de botanique et d'acclimatation à Pulogutto, et sur la contrée où cet établissement doit avoir lieu. M. Tytler a soumis ensuite à la Société une dissertation intéressante sur les connaissances géographiques que possédaient Ptolémée et les anciens, relativement aux îles de l'Archipel oriental; dissertation accompagnée d'une carte ancienne de Sumatra, Java et d'autres îles. Le but de l'auteur est de rectifier les notions fausses qui existent à l'égard des positions établies par Ptolémée dans l'Inde au-delà du Gange, et de montrer que la Chersonèse d'Or de ce géographe doit être cherchée dans les contrées à mines d'or de Sumatra, et non dans la péninsule de Malacca, et que l'Ophir de la Bible, où les flottes de Salomon faisaient le commerce de l'or, a dû être dans le même pays, et non en Afrique comme on l'a supposé. Selon M. Tytler, la reine de Saba était une princesse de Java (1), et

(1) C'est une opinion qui date du moyen âge. Voy. l'analyse du voyage de Marignola, dans le Bulletin, 1824, t. 1, p. 382.

l'Hipparus des anciens est le *Jappara* moderne ; enfin la *Taprobane* dont parlent les anciens n'est ni Ceylan, ni Sumatra, ni Java en particulier ; il croit que c'était un nom par lequel ils désignaient vaguement toutes ces îles à la fois. S'attachant ensuite à l'histoire de Java, l'auteur de la dissertation fait voir que le voyage de Plocamus, sous le règne de l'empereur Claude, contribua beaucoup à l'introduction du christianisme dans cette île et dans les autres îles de l'Archipel indien. La société a été tellement satisfaite de ce mémoire, qu'elle en a ordonné l'insertion dans le recueil de ses mémoires. Le rév. M. Ward annonce son intention de se rendre à Nattal et Tappanooly pour travailler à l'établissement des écoles ; il se propose d'acquérir des caractères *batta* pour l'impression des livres scolaires en langue *batta*. — Raden Chukra, chef indigène, adresse à la Société une carte du district de Croëe ; on remet aussi des notices statistiques sur Croëe, Manna, Saloumah et autres districts, par MM. Garling, Pre-grave, Barnes, etc. M. Christie communique une notice intéressante sur les îles Pogy. M. Presgrave présente des notes sur les lois et usages de la cour judiciaire de Pangeran. Le président fait voir un Gnomon des Javanais. Cet instrument jette un grand jour sur l'état des progrès scientifiques de ce peuple. Des mesures seront prises pour que les mémoires de la Société de Sumatra soient imprimés en Angleterre, où l'impression sera moins dispendieuse qu'au fort Marlborough. D.

95. BULLETIN DE LA SOC. DE GÉOGRAPHIE. Paris, 1822-24, n^{os}. 1-15.

Ce recueil, qui constate les efforts progressifs d'une Société que le zèle anime et que la science éclaire pour le perfectionnement des connaissances géographiques, renferme beaucoup de faits et d'observations instructives et dignes de fixer l'attention de tous ceux qui s'intéressent à leur avancement. Nous citerons dans ce nombre celles qui sont relatives à des objets que nous n'avons point encore traités dans le Bulletin, ou qui sont susceptibles de quelques nouveaux développemens.

Nous remarquons 1^o. (t. 1, n^o. 3, p. 101), des observations intéressantes de M. Vidal, interprète du consulat général de France à Bagdad, sur les ruines de Babylone. Ces remarques, consignées dans des lettres adressées à M. Barbié du Bocage en 1821, ont pour objet d'éclaircir quelques points de la relation de M. Rich, et des objections de M. Raymond, ancien consul de

France, concernant la situation et la description de quelques parties de ces ruines, telles que le Birz-Nemrod, le Kasr et le Mudjelibé ou Tour de Bélns.

2°. Des remarques de M. Jomard sur le cours du Nil et du Niger, à l'occasion de quelques détails contenus dans des lettres de M. Cailliaud. Le résultat de ces remarques serait la supposition d'une certaine continuité entre les vallées de Joliba, du Bahr-Kulla, etc., et du Bahr-el-Abyâd, peut-être réunis ensemble dans les débordemens par des lacs et de grands amas d'eaux. Par là s'expliqueraient les cours d'eau qui se dirigent à l'est du 8°. de degré de longit. occident., au 10°. de longit. orient.; les cours d'eau à l'ouest du 22°. au 12°. de longit. orient.; enfin le cours du fleuve Blanc dirigé tout entier à l'est (n°. 3, p. 115.)

3°. Un rapport sur le plan adopté pour la publication des Voyages de Marco Polo (n°. 5, p. 181.)

4°. Une note de M. Coquebert-Montbret sur la population des îles Britanniques, avec quelques considérations sur celle de la France (n°. 5, p. 191.) (Voy. l'extrait de cet excellent article que l'auteur a donné dans le *Bulletin* de 1823, t. I, p. 285, et celui de 1824, t. I, p. 122.)

5°. Un extrait des voyages de M. Harmon dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale, entre les 47 et 58°. degrés de lat. N., depuis Montréal jusqu'au près de l'Océan Pacifique, ce qui fait une distance d'environ 5000 milles (n°. 6, p. 226.)

6°. Un extrait de la population de l'Irlande, suivant le dernier recensement, un relevé du nombre de maisons et d'habitans de plusieurs comtés de l'Irlande, fait d'après les relevés particuliers des tournées périodiques de l'*Enumerator*, et d'après les rapports des magistrats, avec un tableau comparatif du nombre de maisons et d'habitans, tel qu'il était en 1813, communiqué à la Société par M. Moreau, élève, vice-consul de France à Londres.

Les recensemens pour 1821 donnent les résultats suivans :

Comtés de	Nomb. des maisons.	Population.
Leinster.	284,673	1,785,702
Munster.		2,005,363
Ulster.		2,001,966
Connaught.	191,267	1,053,918
Total de la population.		6,846,949 (n°. 6, p. 248.)

7°. Des observations intéressantes de M. Cottard sur les véritables causes de l'insalubrité de la Corse, mal à propos attribuées au climat de l'île (n°. 7, p. 274.)

8°. Les réponses de M. Bresson, l'un des secrétaires de la légation française aux États-Unis, aux questions de M. Warden, qui tendaient, 1°. à constater l'existence des lacs *Timpanoga* et *Tegnayo*, au sud-ouest de la grande chaîne des montagnes de Colombie, 2°. à savoir si par le moyen des rivières qui y entrent et en découlent, on pourrait ouvrir une communication facile avec l'océan Pacifique à travers le pays de la Nouvelle-Californie.

Sur la première question, M. Bresson fait voir que depuis les documens donnés par M. de Humboldt, aucuns renseignemens plus récents, et ayant caractère d'authenticité, ne fournissent les moyens de la résoudre. Quant à la deuxième, en s'appuyant surtout sur les observations du général Pike et du major Long, il montre que le Rio-Colorado, la Platte, l'Arkansa, le Canadien, le Red River, etc., n'étant navigables que rarement et sur une très-petite partie de leurs cours, et que la vaste étendue de pays bornée à l'est par le Missouri et le Mississipi, à l'ouest par les monts Rocky, au nord par la rivière Platte, et par le Red River au sud, n'étant susceptible d'être cultivée que sur quelques terrains épars, il reste peu d'espoir de voir jamais la communication avec l'océan Pacifique s'ouvrir par des rivières qui ne sont pas navigables, à travers un pays qui n'est point habitable, (n°. 7, p. 278).

9°. Un rapport de M. Warden sur la relation de l'expédition du major Long (t. 2, n°. 10, p. 23). (Voyez le Bulletin universel, etc., t. 1^{er}, mars 1824, p. 218.)

Il a été rendu compte dans le Bulletin universel (V: le numéro d'août 1824, t. 2, p. 186), des travaux de la société et des principales notices contenues dans les numéros 12, 13 et 14 de son Bulletin. Nous citerons dans le n°. 15, 1° des observations de M. Malte-Brun, en addition à des remarques précédentes, relativement aux connaissances géographiques des Orientaux sur la Russie et la Scandinavie; 2°. une lettre de M. Chaumette des Fossés, d'Archangel, 14 octobre 1823, dans laquelle ce voyageur rend compte d'une navigation périlleuse de 800 lieues qu'il a exécutée en bateau ouvert, à travers les mers les plus orageuses, depuis le Mälström jusqu'à Archangel, en explorant tout l'Archi-

pel du Lofode, où se font les plus grandes pêches de morue, et l'immense front des rochers qui composent le cap Nord; 3°. une suite de l'analyse de la seconde expédition du major Long, contenant la description du pays situé entre le méridien qui passe au *Coun-il Bluff* et les montagnes Rocky; 4°. une lettre de M. Jackson, ancien consul anglais à Maroc, contenant des éclaircissemens sur quelques points importans de la géographie de l'Afrique centrale.

A. D. V.

96. JOURNAL FOR POLITIK, NATUR OG MENNESKE-KUNDSKAB. Journal pour la politique et pour la connaissance de la nature et des hommes; publié par le profess. Odia Wolff. Cah. 1 à 8. Copenhague; 1824; Kjøpping.

A l'exception de la politique, que nous n'avons pu trouver dans ce recueil, il justifie son titre. On y lit des extraits textuels de voyages nouveaux, et d'autres ouvrages sur la géographie, l'histoire, l'histoire naturelle, la littérature, etc. M. Wolff indique fidèlement ses sources. Pour cette année, il a profité des relations de voyage de MM. Jaubert, Simond, Arrago, Burkhardt, Niemeyer, Schubert, Vargas-Bédemar, etc., du *Journal des Voyages*, et dans les derniers cahiers, du *Bulletin*. Nous n'avons point vu d'articles originaux. Ce journal existe depuis 1794, et il est depuis ce temps rédigé par le même savant, ce qui est une circonstance assez remarquable, et conserve à ce journal son caractère d'égalité.

D.

97. ÉVÉNEMENT MÉMORABLE. Tempête des 18 et 19 novembre 1824, en Norwège, en Suède et à St.-Pétersbourg. (*Journal des Voyag.*, déc. 1824, p. 357; *Nouv. Annal. des Voyag.*, id., ibid., p. 357; *Biblioth. Univ.*, déc. id., p. 281; *Konst en letterbode*; 1824, n°. 49.)

Les inondations extraordinaires et les ouragans qui ont effrayé le nord de l'Europe, au commencement du mois de novembre, et qui ont produit de si épouvantables désastres à St.-Pétersbourg, ont fixé l'attention de tout le monde, et particulièrement celle des savans qui en recherchent les causes dans des phénomènes hors du cours ordinaire de la nature. Voici le résumé de toutes les nouvelles publiées sur ce grand événement. L'ouragan a commencé sur les rivages de l'Angleterre et de la Hollande. D'après le journal néerlandais cité ci-dessus, l'ouragan se manifesta sur

les côtes de la Hollande septentrionale, dans la nuit du 14 au 15 novembre, au moment de la marée, entre 2 et 3 heures : le vent venait de l'O. et du N.-O. Au Helder, la mer monta de une *el* (aune) 9 palmes et 3 pouces, au-dessus du niveau de la marée ordinaire. Après avoir bouleversé la mer du Nord et causé des naufrages nombreux sur la côte septentrionale du Jutland, l'ouragan a passé par Gothenbourg et Stockholm, s'élevant toujours de plus en plus du S. O. au N.-E. Les côtes orientales de la Baltique étant garanties par les terres d'où venait l'ouragan, ont comparativement moins souffert. Mais c'était naturellement dans le golfe de Finlande que, d'après sa direction, il devait exercer les plus affreux ravages. Il a gonflé en un instant les eaux de la Baltique dans ce golfe qui, étant long, étroit et terminé en pointe vers l'est, a dû éprouver vers ce point une crue subite et immense. L'ouragan aurait, dit-on, parcouru cette ligne, formant une courbe de près de 400 lieues, en quelques minutes, ce qui est sans doute fort exagéré. Mais il est certain que la secousse atmosphérique s'est propagée d'un bout à l'autre de la ligne avec une rapidité extrême, puisque sa violence s'est manifestée à Christiania et à St-Pétersbourg à 12 ou 14 heur. de distance.

Copenhague et Stockholm, garanties, en partie, par leur position géographique, ont comparativement beaucoup moins souffert que les villes de la côte opposée. On avait, dans la 1^{re}. de ces capitales, de vives craintes pour les digues du Holstein, qui heureusement ont résisté à la violence et à l'exhaussement des eaux. Sur la côte occidentale de la Suède, où l'ouragan venait de la mer, les eaux se sont élevées, sur quelques points, jusqu'à huit pieds au-dessus de leur niveau ordinaire; les rues de Gothenbourg ont été inondées, et plusieurs navires à l'ancre dans la rade, ont été jetés à la côte. A Christiania, dès le 18 au soir, les eaux s'élevèrent à une hauteur extraordinaire; puis elles s'abaissèrent promptement, au-dessous, dit-on, de leur niveau ordinaire; mais le lendemain elles remontèrent avec tant de rapidité, que l'on craignit une nouvelle inondation, qui, heureusement, n'eut point lieu. A *Uddewalla*, la crue fut si rapide, que beaucoup de personnes n'eurent pas le temps de se sauver dans les hauteurs de la ville : les eaux montèrent à 8 pieds au-dessus de leur niveau habituel; des maisons entières ont été entraînées, et quelques bâtimens, dont un du port de 150 tonneaux, ont été jetés dans la ville, ou transportés à 4000 pieds de leur ancrage

dans les terres. En traversant la Snède, l'ouragan a renversé, dit-on, des forêts entières; des routes ont été tellement encombrées d'arbres déracinés, qu'on a été obligé de se faire ouvrir un passage avec des haches. 25 navires qui se trouvaient près du pont de *Munkbron*, sur le lac Møler, ont été entraînés avec le pont, et plus ou moins endommagés, si, comme quelques récits le rapportent, ils n'ont pas été, au moins en partie, submergés: mais il semble que ce soit à Pétersbourg que le fléau ait concentré sa plus grande fureur. La Newa commença à devenir houleuse dans la soirée du 18, par conséquent dans le même temps que le fléau se faisait sentir à Christiania. Sur mer, la tempête augmenta par un vent d'ouest, pendant toute la nuit, jusqu'à huit heures du matin. L'eau était déjà très-élevée alors, sans qu'il y en eût encore dans les rues. A huit heures et demie, la tempête refoulant toujours les eaux du golfe de Finlande dans la Newa, celle-ci sortit de son lit avec tant de force et de rapidité, que tout à coup et en moins de cinq minutes, dit-on, tout Pétersbourg se trouva inondé.

Dans *Newsky-Prospect*, la principale rue de la ville, l'eau s'éleva à 10 pi. de haut; dans *Wassili-Ostrow*, des maisons entières furent englouties. On vit des voitures à quatre chevaux, pesamment chargées, emportées par les flots. Un brick est resté renversé dans la rue de la Grande-Perspective, une chaloupe à vapeur devant la maison du gouverneur. Des vaisseaux ont été jetés sur les quais. Dès le matin le grand pont de bateaux fut emporté; tous les ponts si nombreux de cette ville ont eu successivement le même sort. On assure que le régiment des carabiniers a été noyé tout entier, hommes et chevaux, quoique les soldats se fussent réfugiés sur les toits de leur caserne. On a varié depuis 500 jusqu'à 7 et 8000, sur le nombre des malheureuses victimes de cette inondation, nombre que l'on ne peut évaluer exactement. On estime à 150 millions de francs les pertes du commerce. La perte seule en sucre brut et raffiné, est évaluée à 17 millions, et les pertes de la Bourse à 35 millions. La somme réalisée sur-le-champ, pour venir, dans le premier moment, au secours des habitans ruinés, s'est élevée à 2,280,000, et a été portée ensuite à plus de 10 millions de roubles. Tout a été inondé aux environs de la Capitale, jusqu'à une distance de 5 lieues. Cronstadt n'a pas été moins horriblement maltraitée; on dit que les eaux s'y sont élevées jusqu'à 14 pieds. Toutefois le rap-

port officiel du bureau des douanes ne donne que 11 $\frac{1}{2}$ p. Les vaisseaux de guerre, douze vaisseaux de ligne, et quatre frégates, ont été arrachés de leur ancrage et brisés contre le rivage. On a même prétendu qu'un vaisseau de cent canons avait disparu. Des canons des remparts, d'un poids considérable, ont été lancés dans la mer. L'eau commença à baisser à Pétersbourg vers 3 $\frac{1}{2}$ heures. A 9 heures du soir, elle était entièrement écoulée. Selon une autre version, c'est seulement à 5 heures que le vent, sans perdre de sa force, ayant un peu changé de direction, elle s'écoula avec la même vitesse qu'elle était montée. Le lendemain les rues étaient déjà tout-à-fait séchées par la gelée, mais jonchées de cadavres d'hommes et d'animaux, encombrées d'équipages renversés, et d'une quantité immense de barques brisées. Selon l'*Invalide russe*, lors de l'inondation du 19 octobre 1755, l'eau s'était élevée à 9 pi.; en 1777, à 9 pi. 11 po.; et celle du 19 novembre dernier l'a fait monter à 13 pi. 4 po., et même à environ 16 pi. au port des galères. Les Annales des Voyages donnent avec quelques différences les résultats des inondations précédentes, d'après l'*Annual register*. La situation topographique de Pétersbourg l'expose à ces inondations périodiques, son sol peu élevé étant coupé par tous les bras de la Newa, fleuve aussi rapide que le Rhin, et qui, à le bien prendre, n'est que le canal d'écoulement du lac Ladoga. Le retour de ce terrible fléau n'est donc que trop à craindre. Une coïncidence bien remarquable, c'est que c'est du 18 octobre au 18 novembre, qu'en 70 ans, ce fléau s'est renouvelé dans cette capitale. On trouvera dans la section des sciences physiques, des observations sur les causes présumées des dernières secousses atmosphériques.

98. BERLIN. — On mande de la Prusse ce qui suit : Le projet de la construction du nouveau musée de Berlin se trouve définitivement arrêté. Le roi a alloué une somme d'un demi-million de thalers pour les dépenses éventuelles de ces travaux. Ce magnifique édifice doit être achevé dans 3 ou 4 ans. (*Monatsbl. für Bauw. und Land. Verschæn. Munich*, fév. 1824, n^o. 2.)

99. RUSSIE. — Pont en chaînes de fer. — Ce pont, le premier de ce genre qui aura été construit dans cet empire, va être établi sur le canal de Moïka; c'est le colonel Dufour, de Genève, qui en a dressé le plan. Il a en même temps envoyé à Pétersbourg un beau modèle de celui qu'il a fait construire dans sa ville natale. (*Litter. Gaz.*, nov. 1824, p. 750.)

100. NOUVEAU CANAL A BUÉNOS-AYRES. — Le gouvernement de Buénos-Ayres a fait un accord avec 200 ouvriers irlandais qui doivent se transporter dans cette contrée, pour creuser un canal de *Ensenada à Buenos-Ayres*. Au bout de 7 ans, outre leur salaire convenu, ces ouvriers recevront en propriété une quantité de terrain déterminée. (*Neue allg. geogr. und statist. Ephemerid.* 13^e. vol., 1^{er}. cah., 1824, p. 117.)

101. SUR LES MERS POLAIRES. — La théorie de l'existence d'une mer ouverte autour des deux pôles, a, depuis quelques mois, acquis une grande consistance. Nous avons sous les yeux une lettre d'un officier de marine, de Drontheim, qui annonce comme un fait, que le capitaine Sabine était parvenu jusqu'au 80° 81' de latitude nord, par un beau temps et sans avoir rencontré de glaces, en sorte que l'expédition eût pu pénétrer plus avant si tel avait été son objet. Nous avons eu, d'un autre côté, le plaisir de parler à un officier anglais qui, l'année dernière, avec deux vaisseaux sous ses ordres, avait poussé jusqu'aux 74° 25' de latitude méridionale du cercle antarctique, ce qui est plus de trois degrés au-delà de la limite du capitaine Cook. A cette hauteur, il trouva la mer parfaitement exempte de glaces; et il aurait pu s'avancer vers le pôle si de certaines considérations le lui eussent permis. On n'apercevait aucun banc de glace au sud, et on vit nombre de baleines. La longitude était entre les îles de South-Shetland, récemment découvertes, et la terre de Sandwich, ce qui prouve que les premières sont un Archipel (comme on le supposait) et non un continent. Ce voyage est remarquable en ce que de tous ceux dont on ait connaissance, c'est celui dans lequel on a pénétré le plus avant vers le sud. Nous espérons pouvoir obtenir de nouveaux détails sur cet important objet. Pour le moment, nous nous bornerons à ajouter que les variations de l'aiguille aimantée furent extraordinaires, d'autant plus qu'elles ne purent être alors expliquées à l'aide des principes scientifiques aujourd'hui consacrés. (*Litter. gaz.* Londres, 17 août 1824, p. 506.)

102. TOMBOUCTOU. — Enlèverons-nous aux Anglais la gloire d'entrer les premiers dans la ville mystérieuse où se concentre le commerce de l'Afrique intérieure? Il se présente réellement une lueur d'espoir à l'égard de cette découverte tant désirée. Dans la dernière séance de la société de géographie, un anonyme a fait

offrir la somme de 1000 fr. pour être jointe à un prix que la société décernerait à celui qui le premier entrerait à Tombouctou, en venant du Sénégal. Le don de 1000 fr. fait par le comte Orloff, dans une séance précédente, a aussitôt, du consentement du noble donateur, été joint au nouveau présent, pour servir à la même destination. Enfin celui du ministre de la marine, dont nous avons parlé plus haut, y sera également appliqué. Une souscription a été ouverte pour ce but, et il est probable que la société y consacrera une partie des fonds qu'elle possède. Puisse cette émulation durer ! Puisse-t-elle nous faire triompher d'une nation rivale !

On reçoit les souscriptions, rue Taranne, n°. 12, à l'agence de la société de géographie, et chez M. Chapellier, notaire, trésorier de ladite société, rue de la Tixeranderie, n°. 13.

103. EXPÉDITION DE M. DE BEAUFORT, dans l'intérieur de l'Afrique, par la voie du Sénégal. (*Bull. de la Soc. de Géogr.*, n°. 19, p. 218. *Journ. des voyag.*, novembre 1824, p. 249.)

M. de Beaufort, officier de marine, instruit, et plein de zèle pour les découvertes, est parti de St.-Louis à la fin de janvier 1824, muni d'instrumens d'astronomie et de physique. Il avait déjà parcouru le Sénégal 4 ans auparavant.

Deux lettres de lui, datées de Guiau-gui-au-Boudey, les 8 et 12 avril dernier, contiennent des détails botaniques, géologiques, etc., intéressans sur le pays qu'il a visité. Il signale les lieux qu'il a parcourus depuis St.-Louis, et en suivant la même route que M. Mollien, ainsi que les hauteurs de ces lieux au-dessus du niveau de la mer. Après avoir traversé les villages de *Cogné*, d'*Onariôï*, et d'*Onarnès*, il a eu un grand désert à traverser, dans lequel l'eau se montrait presque à la surface du sol. Il suffisait de creuser 20 à 25 pieds pour l'obtenir. Dans ces bois, et près de Logui, il a vu fréquemment une roche de fer oxidé, qu'il suivit jusqu'à la Gambie, pendant près de 60 lieues. — Il est arrivé sur les bords de la Gambie, à la fin de mars. Ce fleuve paraît bien encaissé dans son lit; les rives sont ornées d'une végétation riche en formes variées et souvent gracieuses; son lit, dit le voyageur, doit, malgré tout l'étonnement qu'il en éprouve, être horizontal, jusqu'à 120 lieues de son embouchure. Car, à cette distance, en un lieu nommé *Koukongo*, où les pirogues seules peuvent aller, on sent encore, et même sans différence sensible entre elles, les deux marées de flots et de

jusant. Je vais, ajoute-t-il, dans 2 ou 3 jours, partir sur un cutter, pour remonter l'espace de 10 ou 12 marées, jusqu'à un lieu appelé *Basancou*, à environ 3 ou 4 journées de marche de *Bakel*; je dépasserai *Fattatenda*, où nos cartes placent une cataracte : car il nous arrive ici fréquemment des bâtimens qui reviennent de plus loin. Ainsi, le point de la Gambie où M. de Beaufort était alors parvenu, n'est pas plus élevé que St.-Louis; et le terrain qui les sépare, légèrement ondulé, forme une courbe un peu irrégulière.

M. de Beaufort a envoyé à son correspondant du beurre du *Shea* ou *Sectoulou*, et une bouteille d'huile extraite d'un beurre de palme, et résultat de l'ébullition du fruit d'un palmier, dont l'amande, qui contient, à ce qu'il paraît, beaucoup de substance alcaline, sert à faire un savon que ce voyageur n'avait pas encore pu se procurer.

Sa 2^e. lettre est terminée par l'annonce du retour en Angleterre de M. Laing, qui était allé jusqu'à *Sego*, et par l'expression de la reconnaissance de M. de Beaufort pour madame Bowdich, veuve du célèbre et infortuné voyageur en Afrique. Cette dame lui a envoyé gratuitement tous les instrumens qu'il avait demandés, et auxquels elle en a ajouté plusieurs, ne voulant négliger aucun des moyens qui pouvaient contribuer au succès d'une entreprise semblable à la sienne. M. de Beaufort allait partir pour le *Bambouk*, où il comptoit passer la mauvaise saison.

104. NOUVEAU VOYAGE PÉDESTRE.

La *Gazette littéraire* de Londres, 1824, n^o. 403, annonce que le fameux capitaine Cochrane (dont nous avons analysé le voyage pédestre à travers la Sibérie), était au mois d'août dernier à la Barbade, d'où il devait se rendre dans l'Amérique méridionale, pour la traverser également à pied, en franchissant les Andes.

ERRATA.

Il a paru dans le cahier de décembre, n^o. 318, un article sur le rapport du comité des prisons de Londres. Cet article était revêtu des signatures J. de P. et à A. D. V. La portion comprise entre le premier alinéa de la page 442 et le dernier de la page 445 appartient seule à M. A. D. V.

BULLETIN

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

ÉCONOMIE PUBLIQUE ; VOYAGES.

GÉOGRAPHIE et STATISTIQUE.

105. *ALGEMEEN AARDRIJKSKUNDIG WOORDENBOEK*. Dictionnaire géographique général ; par G. BRUINING. Vol. II, part. 1 et 2, contenant les lettres K-Z. 942 p. in-8°. Rotterdam ; 1822 — 1823 ; Arbon et Knap.

Dans l'ouvrage périodique hollandais de *Recensent*, janv. 1824, on donne des éloges à la composition de ce dictionnaire de géographie ; seulement on y signale quelques omissions relatives à la Hollande. A l'article *Leksmond*, village de l'arrondissement Gorinchem, l'auteur ne fait point mention de la grande foire aux chevaux qui a lieu dans cette commune, et qui est, après celle de Benzichem, la plus grande de la Hollande. A l'article *Vianen*, manque l'indication du château d'Ameliastein dans le bois de Vianen, ainsi que de l'ancien château de Batafstein, récemment démoli, et dans lequel il y eut une réunion des nobles de Hollande, lors de l'insurrection contre l'Espagne. Le *Muiderberg*, renommé pour sa jolie situation et pour son écho ; *Spankeren*, village de Gueldre, dans le Veluwe, et d'autres lieux, ont été passés sous silence. M. Bruining a donné, comme supplément à ce dictionnaire, les tables des poids, mesures et monnaies des divers pays, comparés à ceux des Pays-Bas ; broch. de 75 p. in-8°. Rotterdam ; 1823. D-g.

106. *LEHRBUCH DER NEUESTEN ERDESCHREIBUNG*. Éléments de géographie moderne, d'après la division naturelle des États, à l'usage des gymnases, des écoles commerciales et militaires, etc. ; par CH. RICHTER. Erfurth ; 1822. (*Mil. litt. Zeitung* ; 5^e. vol., cah. 3.)

D'après le rédacteur du journal qui nous fournit cet article, l'auteur de ce nouveau traité de géographie est resté beaucoup au dessous de son sujet; son ouvrage, loin d'être intéressant, ne renferme guère qu'une nomenclature stérile, et ne contient même pas ce qu'on trouve dans les abrégés les plus ordinaires; en outre il n'est point fidèle à son titre. Quant à son utilité pour les écoles militaires, on peut s'en faire une idée, quand on saura que la configuration des diverses parties de la terre, les bassins des mers et des fleuves, les masses de montagnes et leurs enchaînemens mutuels, tout ce qui, en un mot, constitue une géographie militaire, y est fort mal décrit et qu'il y a de plus des omissions graves. D'après les diverses citations du *Mil. litt. Zeitung*, nous regrettons d'être obligés de convenir que l'ouvrage dont nous rendons compte nous paraît mériter le jugement sévère porté sur lui.

J. de Pr.

107. TRAVAUX STATISTIQUES ET GÉOGRAPHIQUES de M. GRABERG DE HEMSÖ.

Cesavant, consul de Suède à Tanger, a fait hommage à la société de géographie de la plupart de ses ouvrages sur cette science et sur la statistique. Ces écrits, imprimés à l'étranger, étant peu répandus en France, nous avons cru utile de les signaler dans le Bulletin. Le premier est un recueil en 2 vol. in-8°. (ensemble 565 p.) intitulé *Annali di geografia*, etc., Annales de géographie et de statistique, composées et publiées par J. Graberg, Suédois; Gênes; 1802. Il se compose d'analyses de voyages et d'autres ouvrages alors récents et importans pour les sciences dont le recueil s'occupe, de dissertations et de documens relatifs à ces sciences; il est accompagné de cartes. 2°. *Della Statistica*, etc. De la Statistique et de ses progrès en Italie; cette dissertation en 27 p. in-4°, imprimée à Tanger avec les caractères de l'imprimerie de Ponthenier à Gênes, en 1818, contient un aperçu des progrès de la science en Italie, et un essai de théorie de la statistique. 3°. *Lezioni elementari di cosmografia*, etc. Leçons élémentaires de cosmographie, de géographie et de statistique; volume in-12 de 478 p. Gênes, 1819. Le titre suffit pour en indiquer l'objet. 4°. *Lessico istorico-geografico*, etc. Lexique historique et géographique des noms anciens qui se trouvent dans les opuscules de Tacite (les mœurs des Germains, et la vie d'Agriкола). L'auteur y donne l'explication détaillée des noms anciens

de peuples, de villes, etc., employés par le célèbre historien romain. Tous ces écrits ont été rédigés par l'auteur en italien. 5°. Et enfin, *Théorie de la statistique*, in-8°. de 79 p. Gênes, 1821 ; Ponthenier. L'auteur y indique le but et les recherches que se propose cette science. Il admet trois divisions. 1°. Statistique physique ou descriptive ; autrement *Chorographie*, contenant ce qui est relatif à la situation géographique, au climat et au sol, aux productions naturelles et aux demeures des hommes. 2°. Statistique morale ou positive, *Ethnographie*, embrassant ce qui concerne la population, l'agriculture, l'industrie, la civilisation. 3°. La statistique civile ou appliquée, *Nomographie*, qui s'occupe des documens relatifs à la législation, à l'administration, à l'économie publique et à la diplomatie. Ce dernier écrit est en français.

108. PROGRAMME adopté pour l'enseignement de la géographie ancienne comparée, dans les collèges royaux et particuliers de Paris et de Versailles. In-8: de $\frac{3}{4}$ de f. Prix, 40 c. Paris; 1824 ; Maire-Nyon.

109. SUR L'EMPLACEMENT DES CAMPI RAUDII, où Marius battit les Cimbres ; par M. REICHARD. (*Leipzig. Literat. Zeitung*, 1824, n°. 281.)

Dans un article sur l'*Italie ancienne* de M. Mannert, la Gazette littéraire de Leipzig s'était rangée à l'avis de ce géographe, qui a placé les *Campi Raudii* auprès de Vérone, et elle avait blâmé M. Reichard de les avoir placés à Verceil dans une de ses cartes. C'est à cet article que répond M. Reichard, en attendant qu'il publie une dissertation sur le même objet dans les *Ephémérides géographiques*. 1°. Dans le court espace de temps qui s'écoula entre les deux grandes batailles de Marius, l'une auprès d'Aix, l'autre dans les champs Raudiens, les Cimbres n'ont pu se transporter de la Provence jusqu'à Trente en Tyrol, et de là à Vérone. 2°. Les *Tridentia Jaga* dont parle Florus ne sont pas en Tyrol, mais dans une vallée latérale du Valais, du côté de la Savoie, laquelle vallée a conservé le nom de Triant. 3. Aussi Florus fait *fondre* les Cimbres du hant de ces défilés sur l'Italie, ce qu'il n'aurait pu dire de Trente en Tyrol. 4. La rivière d'*Athesis* (l'Adige), que traversèrent les Cimbres, suivant Tite-Live, Florus, et Plutarque, doit être lue probablement *Sessites* (la Sesia). 5. Ce que Florus ajoute sur ce que les Cimbres adou-

cirent leur caractère sous le climat délicieux de *Venetia*, paraît être une invention de cet historien qui court toujours après les antithèses. 6°. Le nom de Raudii se conserve dans celui de *Rotta*, au sud-est de Verceil, et dans celui des deux ruisseaux de *Roggia Rusca* et *Roggia Rizza*, qui arrosent le territoire de Verceil. 7°. Plutarque désigne de la manière la plus évidente la plaine de Verceil comme le lieu de la bataille. D.-G.

110. LETTERA SULL' ANTICA ALBA, città del Piceno. Lettre de M. BRANDIMARTE sur l'ancienne Albe. Fermo, 1824, in-8.

Il paraît que l'auteur se fonde sur un passage du *Jus antè-justinianèum*, publié par M. Mai, pour reconnaître cette *Alba Picena*, dont ont parlé Procope, Appien et Frontin, et située près le Monte-Corneliano, sur une colline qui porte encore le nom de *Civita Alba*. (*Memorie romane*, 2°. part., 1^{er}. cah., p. 12.)

111. ITINÉRAIRE COMPLET DU ROYAUME DE FRANCE; divisé en 5 régions. 4°. édit. entièrement refaite d'après un nouveau plan : précédée d'une introduction dans laquelle on donne un aperçu statistique de la France, le tableau de la Capitale et de ses environs : Région du nord, 13 f. $\frac{5}{8}$; *id.* région du midi, 16 f. in-8. Paris; 1824; Langlois.

112. OBSERVATIONS SUR LA RÉPARTITION DE LA CONTRIBUTION FONCIÈRE au 1^{er}. degré, et sur celle entre les arrondissemens, les cantons et les communes, à MM. les membres du Conseil général de la commission spéciale du département des Basses-Pyrénées. In-8. de 2 f. $\frac{1}{4}$. Pau; 1824; Vignancourt.

113. ANALYSE DES VOTES DES CONSEILS GÉNÉRAUX DE DÉPARTEMENT, sur divers objets d'administration et d'utilité publique, soit locale, soit générale. Session de 1823; in-4. de 220 pages. Paris; 1824; imprimerie royale.

Le comte Lainé eut le premier la haute pensée de recueillir et de publier les votes principaux des départemens : connaître les besoins est pour l'administrateur un grand pas de fait vers les perfectionnemens; mais les premières livraisons, quoique moins méthodiques, présentaient à la statistique un plus grand intérêt; c'est qu'en 1817, 1818, 1819 on n'avait pas encore eu l'idée de niveler, pour ainsi dire, les votes, en les réduisant à une expression unique et consacrée, pour tous les départemens, quand le même besoin s'y représentait. On avait conservé à chaque

demande l'expression du pétitionnaire qui peignait le besoin , et par là, chaque département dans l'ensemble de ses demandes avait, si j'ose m'exprimer ainsi, une physionomie spéciale, et pour ainsi dire , locale.

Aujourd'hui on a classé les *objets des votes*, et on peut pour tous les départemens, et pour chacun d'eux, savoir combien ont exprimé le même désir. Quoi qu'il en soit, nous allons parcourir pour 1823 les principaux points qui nous donneront des moyens d'énoncer quelques vues.

Par exemple 53 départemens sur 86 demandent des lois pour les chemins vicinaux ; c'est pour l'administration une indication du besoin. Sa méditation lui fera sans doute porter ses vues sur quelques-uns des moyens généraux proposés. Les communications régulières sont la première source de la prospérité agricole et commerciale d'un peuple. La même réflexion s'applique aux canaux : mais pour les uns et les autres , les moyens des communes sont insuffisans ; il faut que l'on appelle le système financier au secours des fonds particuliers ; les annuités diversement combinées peuvent seule opérer cette révolution nécessaire dans le système administratif ; nous avons fortement envisagé cette question , et avec moins de fonds que n'en demanderait le sacrifice particulier de chaque commune , on peut pour toutes obtenir ce résultat. Une pareille combinaison aiderait les vues de l'administration des ponts et chaussées dans la confection des ports, des quais , des routes royales et départementales ; le beau rapport de M. Becquey annonce qu'une somme de 120,000,000 fr. rendrait à la France cet immense service, et diminuerait dans une proportion surprenante la charge d'entretien : c'est-à-dire qu'aujourd'hui pour entretenir médiocrement des routes écrasées, il faut 22,000,000 par an ; tandis qu'après leur réparation elles ne coûteraient plus que seize millions. Serait-ce une idée déraisonnable de penser qu'un emprunt annuel de 40,000,000 pendant trois années pourrait être contracté par la caisse d'amortissement, qui recevrait des ponts et chaussées une somme annuelle de 7,000,000 sur son budget ; le surplus de l'intérêt permettrait , au bout des trois ans, de créer des annuités qui effectueraient le remboursement au bout de seize années, et par ce revirement nous pourrions pour les routes n'avoir plus rien à envier à l'Angleterre. On pourrait donner à cette sorte d'appel de fonds l'appât d'une prime ; mais pour cela il faut créer des valeurs, et le génie de nos financiers

ne se prête pas à ce mode. Je vois des demandes de ports, d'établissements publics divers, renouvelées depuis un demi-siècle. Des fonds ont été consacrés inutilement. Pourquoi ? parce que le temps a été divisé en trop de parties. On veut établir, et on choisit un système qui exige de quinze à vingt ans de travaux ; l'intérêt des fonds, l'appel renouvelé des capitaux, fatiguent : des obstacles arrêtent, et les ouvrages restent interrompus ; ou, quand ils sont repris, il faut souvent des fonds supérieurs aux premières allocations.

L'unanimité des votes pour un code rural indique le besoin. Pourquoi n'existe-t-il pas ? On a confié le soin de la rédaction à une commission, et quel est l'ouvrage qu'une commission finit ? choisissez un homme laborieux, éclairé : remettez-lui les matériaux, et en moins d'une année le travail sera fait : mais attachez-y, s'il remplit les vues de l'administration, ces récompenses qui commandent le zèle ; au lieu de ces mesquines rétributions qui ne servent qu'à payer la médiocrité et qu'à entretenir la paresse. Le département de l'Oise désirerait qu'on accordât des secours pour une linière locale. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit : qu'on donne ces secours, j'y consens ; mais que partout la culture du chanvre soit encouragée : que je voie pour cette industrie des primes, des décisions de l'administration qui stimulent cette exploitation. La *toile* est le produit d'une plante indigène ; le coton est celui d'une plante exotique ; c'est avoir fait sentir toute ma pensée. Rétablissons l'usage de la toile, parce que nous sommes Français, et que notre sol a besoin de débouchés pour ses produits ; que les linières, les chènevières soient un objet d'émulation, et les produits de l'Inde ne viendront plus assiéger, encombrer nos marchés.

Forêts et bois.— Cette division offre plusieurs sujets de réflexion : *Les futaies.* Pourquoi ne veut-on pas sentir qu'à moins d'encouragemens spéciaux, elles ne seront plus qu'un objet de pure curiosité historique ? Attachons à leur conservation, à leur création, de l'honneur, de la gloire ; que les majorats des pairs, que ceux de nos princes, des grands de l'État, soient assujettis à un aménagement de cette nature. Sans cela l'impôt seul, si on le plaçait à intérêt composé, dépensant la valeur d'une *futaie* de cent vingt ans, fait, pour ainsi dire, un appel à sa destruction. Cette question a été agitée avec lucidité dans un mémoire *consigné* dans les *Annales maritimes*. On vient de créer une école forestière.

Cette pensée première mérite à l'administration la reconnaissance des administrés; mais on sentira bientôt que ce n'est pas avec ving-quatre élèves et 24,000 fr., qu'on peut donner à cet établissement un développement digne de son objet. Notre malheur est de faire trop ou trop peu : nous nous proposons de publier sur ces matières une dissertation.

L'article contribution me rappelle une pensée qui sera la première source de toute économie, je la réduis à cet énoncé. En Angleterre l'impôt direct se perçoit à moins de trois pour cent, et chez nous les frais de perception s'élèvent de six à sept; dans le premier des deux pays les impôts indirects se perçoivent à dix, au plus douze pour cent, et en France le taux moyen est de vingt-un pour cent. On peut donc tendre à diminuer d'autant les charges publiques : soit pour les impôts directs de trois pour cent, on aura neuf millions d'économie; de dix pour cent sur les impôts indirects, on diminuera les frais de soixante millions : en tout soixante-dix millions. Le but est indiqué : une volonté ferme, une application constante, feront trouver les moyens. Je pourrais appeler l'attention de mes lecteurs sur une foule d'objets, si je ne craignais de dépasser les bornes d'un article : pour les suivre avec quelque étendue il faudrait embrasser toute l'administration.

BERTHEVIN.

114. PROJET ÉVENTUEL DE RÉDUCTION DE LA RENTE, sans remboursement du capital, tendant à concilier les intérêts des rentes avec ceux de l'état, etc; par ***; in-8°. de 85 p. Paris; 1824; Renard.

Le projet de l'auteur repose sur les idées suivantes : 1°. que le taux de l'intérêt est réglé par l'abondance des capitaux, et par la confiance dans l'emprunteur, ou le crédit; 2°. que l'intérêt se déterminant toujours par ces deux causes, tout-à-fait indépendantes de la volonté du législateur, celui-ci n'a jamais rien autre chose à faire qu'à proclamer le taux réel qui s'établira toujours malgré lui; 3°. que l'État, comme tout autre débiteur, a le droit d'offrir à ses créanciers leur remboursement, dès qu'il est constant qu'il leur paie un intérêt excédant le taux courant.

D'après ces considérations, il ne s'agit plus dans l'intérêt des créanciers ou prêteurs, que de constater régulièrement, et par avance, le taux réel de l'intérêt, en fixant l'époque à laquelle ce taux bien reconnu déterminera celui de la rente.

Le projet de l'auteur consiste à statuer par une loi, que quand, après une épreuve de deux semestres consécutifs, l'intérêt de l'argent se sera maintenu dans un état de baisse déterminé, par exemple, à $4\frac{1}{2}$, au lieu de 5, l'intérêt de la rente sera servi sur le pied de la réduction d'un $\frac{1}{4}$ p. $\frac{1}{2}$ réellement opérée; car il est bien clair, dit l'auteur, que celui qui paie 112 fr. 50 c. pour une rente de 5 p. $\frac{1}{2}$, constituée originairement au capital de 100 fr, ne place en effet qu'à $4\frac{1}{2}$: p. $\frac{1}{2}$. Les porteurs de titres, ainsi tenus en éveil pendant une année, n'ont aucun motif de se plaindre de la réduction, puisque, d'un côté, la loi se borne à constater un fait bien patent, et que de l'autre, tout loisir leur est laissé pour faire à temps un placement de leur capital, qu'ils jugeraient plus avantageux. Au moyen de cette épreuve d'une année, l'état n'a nul besoin de leur offrir, au moment de la réduction, l'alternative du remboursement, puisque, s'ils ont jugé la réduction prévue, contraire à leurs intérêts, ils ont eu tout moyen de se rembourser eux-mêmes, en vendant avec bénéfice.

Il faut voir dans l'écrit dont nous avons tâché d'indiquer la pensée, les réponses de l'auteur aux objections qu'il a prévues, ainsi que sa discussion raisonnée sur les inconvénients de l'annulation des rentes acquises par la caisse d'amortissement, et de la réduction de sa dotation, avec sa réfutation spéciale de l'opinion contraire, qui forment la seconde partie de son travail. A. D. V.

115. RAPPORT DE M. DE SAINT-CRICQ sur le projet de loi pour 1825, concernant le tarif des douanes. (*Moniteur*, 6 janv. 1825.)

Les divers objets sur lesquels s'est fixée l'attention du rapporteur, se rattachent à une doctrine susceptible de discussion, mais que nous nous bornerons à signaler, afin d'indiquer nettement le système commercial en vigueur parmi nous, dans ses rapports avec la législation sur les douanes. Le principe admis est de favoriser la production nationale par des taxes combinées autant que possible avec les intérêts du commerce extérieur, problème d'une solution difficile.

C'est d'après ce principe, que l'on propose de porter la taxe sur les laines communes étrangères à 40 fr. au lieu de 30; l'importation de ces laines s'était élevée, pour les neufs premiers mois de 1824, à 2,500,000 kilogrammes au lieu de 900,000 kil. seulement, introduits pendant les sept derniers mois de 1823. Une

grande partie des laines indigènes de même qualité était demeurée invendue. Pour l'intérêt de nos fabriques, les taxes sont restituées en primes pour l'exportation des tissus de laines. — La taxe sur les chevaux est élevée à 50 fr., c'est à dire à 12 ou 15 p. $\frac{c}{100}$ de la valeur, au lieu de 15 fr., 4 à 5 p. $\frac{c}{100}$. L'importation qui n'avait guère excédé 8,000 têtes dans l'année moyenne de 1819 — 1820, avait atteint 21,000 mille têtes dans les neufs premiers mois de 1824. — La taxe sur les toiles étrangères est fixée à 15 p. $\frac{c}{100}$. — Aciers, etc. Les taxes sur l'acier fondu, l'acier filé et les tôles d'acier, éprouvent une augmentation. — Graisses de poissons, de pêche étrangère. La taxe de 20 fr. est portée à 40 fr. par quintal métrique. — Marchandises de l'Inde. Des mesures sont proposées pour en favoriser le transport direct par des bâtimens nationaux. — Sucre. Un prix de 75 fr. par kilog. est regardé comme encore nécessaire au sucre des Antilles françaises. On propose d'ajouter 10 fr. par quintal métrique à la prime actuelle pour l'exportation de ces sucres raffinés. La masse des sucres consommés en France et vendus raffinés au dehors est, pour les trois années 1821 — 1823, de 141 millions de kilog., et les arrivages des colonies françaises pendant le même temps ont dépassé 145 millions. Ces mêmes arrivages s'élèvent à près de 56 millions de kilog. pour les neuf premiers mois de 1824; et pour le même espace de temps, la consommation, quoique augmentée, n'a été que de 44 millions. Les colonies françaises peuvent donc suffire aux consommations de tout genre, de la France, tant au dedans qu'au dehors. — Fils de bourre de soie. On permet la sortie des produits des filatures à la mécanique, et la sortie temporaire et locale des bois à brûler, en vertu d'autorisations ministérielles. — *Primes.* — Sont étendues aux peaux préparées, et à la sortie des beurres salés, jusqu'à concurrence des droits prélevés sur les matières premières. — La durée de l'entrepôt réel est portée à trois années. A. D. V.

116. ÉCOLE SPÉCIALE DE COMMERCE, à Paris. (*Moniteur*, 12 janvier 1825.)

On annonce les progrès de cette école, établie rue Saint-Antoine, ancien hôtel de Sully, et dirigée maintenant par M. Des-taillades, vers la prospérité que lui assurent son importance et une bonne direction. Des hommes également distingués dans les sciences, le commerce et l'industrie, viennent de s'associer à cette belle entreprise, en se réunissant pour former un conseil

supérieur de perfectionnement, qui s'assemble deux fois l'an, afin de prendre les mesures que pourront réclamer l'intérêt de l'école et l'amélioration progressive des travaux des élèves. Il suffira, pour faire sentir les avantages de ce conseil, d'en nommer les présidens et vice-présidens, MM. le comte Chaptal; le vicomte Héricart de Thury et J. Laffite, banquier, ainsi que les membres qui sont MM. le vicomte Chaptal, négociant; Christian, Davillier aîné, A. Delondre; le baron Ch. Dupin, de l'institut; de La Grange, Guérin de Foncin, le baron Loéré, Mallet aîné, Malte-Brun, L. Marchand, Casimir Périer, de Prôny, J. B. Say, le comte de Sargo, Ternaux aîné et Vital-Roux.

117. CONSIDÉRATIONS SUR LES COUCHES DE SEL DÉCOUVERTES A VIC, départ. de la Meurthe. Broch. in-8. de 46 p. Paris; 1824; Levrault. (Voy. le *Bulletin* de mai 1824, p. 356.)

L'intérêt de cette brochure, dans l'instant où la mine de Vic devient l'objet d'une loi, en fera sans doute rechercher la lecture. L'auteur anonyme examine d'abord l'état des choses depuis la découverte de cette mine. A peine le gisement salifère de Vic fut-il connu, que les géologues allemands firent des recherches partout où il existait des indices de terrains salifères. Ces essais réussirent dans les états de Bade, Wurtemberg et Hesse-Darmstadt; mais comme ces terrains n'étaient pas susceptibles d'exploitation, un appareil très-simple fut placé dans chaque trou de sondage, et des eaux saturées furent élevées au jour à peu de frais. Les salines de l'est, qui fournissaient à ces trois États, ainsi qu'à la Suisse et à plusieurs pays au-delà du Rhin, jusqu'à plus de 300,000 quintaux métriques de sel, se sont trouvées privées par là de cet important débouché, et déjà huit salines fournissent à nos voisins, à moitié prix de celui des salines françaises, le sel qui leur est nécessaire. L'auteur reproche aux fermiers des salines de l'est d'être restés quatre ans dans l'inaction, sachant et les recherches et les succès de nos voisins. Leurs établissemens, leurs mines, leurs chaudières pouvaient servir; tout était prêt. Nos voisins avaient tout à créer et à faire des dépenses de plusieurs millions. Quatre trous de sondage de prix de 15,000 francs chacun auraient suffi à nos salines pour assurer une fabrication moins dispendieuse, qui leur eût permis de conserver leur débouché dans la Suisse et la Prusse rhénane. Ne pouvant plus remplir leur bail, dont une des charges les obligeait

à fabriquer au moins 400,000 quint. mét. par an, au maximum de 12 fr. le quint. métrique, ils ont obtenu que ce maximum serait fixé à 15 fr., quoique le sel des marais salans ne se vende aux détaillans que 10 fr.

L'auteur reproche encore plus d'insoûciance et de maladresse aux auteurs de la découverte de Vic. Ils ont, dit-il, plus que les fermiers des salines de l'est, contribué à la perte des exportations que faisait la France. Si l'exploitation de Vic avait été mise en activité aussitôt après son exploration, si les usines extérieures avaient été construites, et leurs produits livrés sans retard à la consommation, croit-on, dit-il, que les États de Bade, Wurtemberg, Hesse, etc., eussent osé aventurer plusieurs millions pour former de nouveaux établissemens ? D'ailleurs le sel de cuite ne pouvait lutter pour le prix contre le sel gemme, qui ne demande aucuns frais d'évaporation. L'auteur montre ensuite que les travaux de Vic ont été dirigés avec peu d'intelligence, pour ne pas dire avec incapacité, et qu'aucune disposition d'art n'atteste la moindre connaissance de la mécanique.

L'auteur observe qu'on ne saurait se retrancher devant le provisoire où étaient les auteurs de la découverte; qu'ils devaient le faire cesser dès les premiers mois, que c'était à eux à établir et à faire sentir les besoins de leur position. L'État se trouve donc placé entre les fermiers des salines de l'est, qui se sont mis, par leur négligence et leur apathie, dans la nécessité d'accepter la résiliation de leur bail, et les auteurs de la découverte de Vic, qui, au bout de quatre ans, n'ont pu présenter qu'une exploitation sans espérance. Le gouvernement sait cependant, dit l'auteur, que si elle était traitée avec l'habileté et les perfectionnemens de l'art, il y retrouverait les 3,000,000 de revenus qu'il perd sur les salines de l'est. Il entre alors dans l'examen de la législation qui régit la matière : il pense que le sel gemme n'a point été compris dans les dispositions qui regardent les mines, qu'on ne peut en demander la concession; que Vic rentre dans la législation propre à l'exploitation du sel, et que le ministre des finances peut seul l'accorder ou la refuser, et en déterminer les conditions. L'examen de ces conditions termine cette brochure.

En résumé, d'après l'auteur, le gouvernement doit préférer, pour l'exploitation du gisement de Vic, la compagnie qui offrira le plus de garanties sous les rapports de la capacité et de l'activité. Les auteurs de la découverte n'ont droit qu'à la répétition

de leurs frais d'avance. Rigoureusement, ils n'ont pas droit à une récompense, puisque leur découverte est la cause de la chute des salines de l'est, qu'ils n'ont pas su remplacer. Le meilleur moyen, pour le gouvernement, de trouver dans l'exploitation de Vic le revenu des salines de l'est, c'est d'adopter les mesures suivantes : 1°. *La fixation du maximum du prix du sel*, à 10 fr. le quintal métrique; 2°. *le maximum des bénéfices pour le trésor*, à 2,500,000, minimum du revenu des salines de l'est, et que Vic doit au moins produire entre les mains d'une compagnie capable; 3°. *la quotité de l'exploitation* à 1,200,000 quintaux métriques par an, condition qui offre la meilleure de toutes les garanties; 4°. *la fixation à 98 pour 100 de muriate de soude*, pour les sels destinés aux usages domestiques, seul moyen de s'assurer que la compagnie qui se chargera de l'exploitation à un procédé d'épuration; 5°. *l'abonnement ou les enchères sur les frais d'extraction et d'épuration*. Si ces frais ne sont pas au-dessous de 2 fr. par quintal métrique, l'entreprise est mal dirigée, et les résultats sont incertains pour le gouvernement comme pour les actionnaires. En un mot, c'est la baisse dans le prix du sel, qui, en même temps qu'elle est favorable au consommateur, doit augmenter le débit en multipliant les produits. L'intérêt général est lié, à cet égard, avec celui du trésor, et le gisement de Vic, exploité comme il doit l'être, doit atteindre ce double but. F.

118. **LE CONDUCTEUR DANS BRUXELLES ET SES ENVIRONS**, contenant, 1°. l'histoire de cette ville; 2°. le guide dans cette Capitale; 3°. les renseignements les plus utiles aux étrangers, avec les plans de Bruxelles et de la bataille de Waterloo; par M. J. GAUTIER. In-8. Prix, 3 fr. Bruxelles; 1824; Berthot et de Mart.

119. **BRUXELLES**, les palais de Lacken et Tervueren; par un vieux Belge. In-12, orné d'une grav. Prix, 3 fr. Bruxelles; 1824; V^e. Stapleaux.

120. **DESCRIPTION SUCCINCTE DE LA HAYE et de ses environs**; avec un nouveau plan topographique. In-12. La Haye; 1824; de Lyon.

121. **ÉTAT DU COMMERCE DE LA GRANDE-BRETAGNE avec toutes les parties du monde**, depuis 1697 jusqu'à 1822 inclus; par M. César MOREAU, vice-consul de France, etc. Tableau grand in-f°. Prix, 7 fr. Londres et Paris; 1824; Treuttel et Wurtz.

Ce tableau des résultats d'un commerce gigantesque dans toutes ses branches, a été rédigé avec beaucoup de soin par l'auteur, d'après des documens officiels et authentiques. Il présente, année par année, en distinguant les années de paix et les années de guerre, la valeur officielle du commerce d'importation et d'exportation de la Grande-Bretagne, avec l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique réunies; de son commerce séparé avec chacune des parties du monde, et chacun des royaumes, États et colonies qui en dépendent; du revenu net du produit des douanes; du tonnage anglais et étranger à la sortie; du nombre des banqueroutes; du prix des fonds publics (actions de la banque et 3 pour 100 consolidés); du terme moyen de la valeur de chaque commerce, par périodes de guerre et de paix, tels qu'ils se sont succédé; et d'un relevé chronologique des événemens contemporains. Un pareil travail n'est guère susceptible d'analyse, puisqu'il consiste presque tout entier en chiffres. Nous en extrairons cependant quelques résultats principaux. Le tableau qui suit donnera à nos lecteurs une idée des progrès et de l'étendue du commerce britannique.

Grand total du commerce entre la Grande-Bretagne et toutes les parties du monde.

		Importations.	Exportations.
Année de guerre,	1697	3,482,586	3,525,906 l. st.
Année de paix,	1715	5,640,943	3,922,263
Année de guerre,	1761	10,292,541	16,038,913
Année de paix,	1765	11,812,144	15,763,867
Année de guerre,	1782	10,341,822	13,017,390
Année de paix,	1787	17,804,024	16,869,789
Année de guerre,	1799	26,837,432	33,640,357
Année de paix,	1802	31,442,318	41,411,966
Année de guerre,	1815	35,989,650	60,983,063
Année de paix,	1822	34,305,985	56,963,134

Observ. On voit que, le commerce anglais, de 1697 à 1761, s'était accru dans l'intervalle de 64 ans, de 8,329,558 liv. st., pour l'importation, et de 12,513,007 l. st. pour l'exportation. La progression est bien plus forte de 1761 à 1799, pour une période de 38 ans seulement, puisqu'elle offre une augmentation de 16,544,891 liv. st. pour l'importation, et de 17,601,444 liv. st. pour l'exportation : mais elle l'est encore davantage dans l'in-

tervalle de 16 ans, qui s'est écoulé depuis 1799 jusqu'à 1815, période de guerre à peine interrompue par une année de paix. L'augmentation dans l'espace de ces 16 années est de 9,152,218 liv. st. pour l'importation, et de 27,342,706 liv. st. pour l'exportation. On remarquera aussi que, jusqu'à 1787, les années de paix, comparées aux années de guerre, offrent toujours un rapport favorable, tandis que la période de guerre de 1799 à 1815, présente une progression croissante hors de comparaison avec les progrès antérieurs. L'année de paix 1822 présente au contraire, en la comparant à l'année de guerre 1815, une diminution de 1,683,665 liv. st. pour l'importation, et de 4,019,929 liv. st. pour l'exportation. On connaît les causes de ces anomalies apparentes. On sait aussi que les nouveaux débouchés ouverts au commerce britannique lui assurent de nouveaux progrès. La diminution remarquée ci-dessus dans les résultats du commerce doit d'ailleurs être regardée comme compensée par celle des charges qui résulte de la réduction des dépenses dans l'état de paix.

A. D. V.

122. PAST AND ACTUAL STATE OF TRADE CARRIED ON BY GREAT-BRITAIN WITH ALL PARTS OF THE WORLD. État ancien et actuel du commerce de la Grande-Bretagne avec toutes les parties du monde, etc. C'est l'ouvrage annoncé dans l'article précédent, publié en anglais.

123. VOYAGES DANS LA GRANDE-BRETAGNE, entrepris relativement aux services publics de la guerre, de la marine et des ponts et chaussées, depuis 1816. 3^e. partie. FORCE COMMERCIALE DE LA GRANDE-BRETAGNE, par CH. DUPIN, de l'Institut, etc.; 2 vol. in-4^o. avec des planches., To. 5 et 6 des voyages. Paris; 1824; Bachelier.

Les savans travaux de M. Dupin sur la Grande-Bretagne sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de s'arrêter fort long-temps sur un ouvrage qui est entre les mains de tout le monde. Nous nous bornerons donc, à très-peu près, à signaler le contenu et quelques-uns des documens les plus importans de cette troisième partie.

Dans le sens de l'auteur il faut prendre ces mots, *force commerciale*, tantôt pour déterminer l'idée attachée aux moyens commerciaux, tantôt pour les appliquer aux résultats de l'action

du commerce, c'est-à-dire qu'il précise les rapports des causes aux effets ou qu'il les explique les unes par les autres.

Dans son introduction, M. Dupin recherche la suite des combinaisons qui ont conduit la nation anglaise à l'apogée de sa grandeur. Il voit dans ces moyens, dans la puissance qui en est résultée, un *fait*, et c'est à l'examen des conséquences de ce fait qu'il s'attache. Il recherche ensuite la solution de ce problème. L'imitation des mêmes moyens proportionnels peut-elle donner aux peuples qui suivront les mêmes voies une puissance relative à leurs efforts ? et spécialisant la question comme Français, il se demande si des *travaux pareils, des moyens analogues peuvent* ou pourraient élever la France au même degré de puissance ? L'auteur paraît pencher pour l'affirmative. Bientôt, entrant dans l'explication de son plan, l'auteur promet de décrire les moyens par lesquels l'Angleterre faisait disparaître les distances, en rendant sur chaque point faciles et instantanées les communications du commerce. Les centres d'industrie sont ainsi rapprochés ; les productions des trois royaumes sont portées par ces voies dans les lieux de consommation. Tel est le système à l'intérieur, tandis qu'à l'extérieur la navigation la plus économique lui assure le fret à un moindre prix. Porter du centre à la circonférence, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, avec rapidité, telle est la haute pensée que l'administration a conçue, et dont elle poursuit l'exécution.

Des rivages de la mer l'action commerciale de l'Angleterre se porte à travers les mers, et l'auteur conduit son lecteur dans les pays où l'Angleterre trafique. Là, il se fait son procès à lui-même ; en effet, et c'est le but de son ouvrage, il veut que l'on imite les Anglais dans leur politique commerciale, en considérant les moyens de succès qu'elle s'est assurés, pour qu'en connaissant le secret de sa puissance, toutes les nations puissent atteindre au degré où elle l'a élevée. Ce but bien affirmé, que propose-t-il de montrer ? un spectacle dans lequel chaque peuple jouera un rôle particulier. Écoutons M. Dupin. « Nous verrons, dit-il, l'un s'élever à la concurrence par sa prudence et par son économie, » tel autre par le bon goût de ses produits, tel autre par son activité et son audace. » Ce n'est donc qu'en calculant les éléments de prospérité qu'il peut tirer de son propre sein, et non par l'imitation, que chaque peuple peut espérer le succès. Mais outre ces qualités locales et inhérentes à chaque industrie dépendantes du génie individuel, on peut donner des règles générales

et des principes plus étendus, et en cela le travail de M. Dupin n'est pas perdu

Passant au plan de son livre, il indique les raisons qui lui ont fait adopter cet ordre de travail, vivifier l'intérieur et porter ensuite l'action à l'extérieur; et cependant les Anglais, avoue M. Dupin, ont agi en sens contraire. Pourquoi? parce qu'en Angleterre tout était côte; on a exploité au loin, et on s'est rejeté ensuite à l'intérieur. En France l'intérieur est le principal, l'extérieur est accessoire. La méthode inverse réussira. En effet la consommation intérieure en France est de 37, tandis que l'extérieure est 4. En Angleterre l'extérieur est 13 sur une même proportion du terme 37. Le reste de l'introduction est historique.

La première section de la Force commerciale est consacrée au traité des voies publiques et aux ports de commerce: c'est celle dont nous avons à nous occuper. L'auteur a partagé le premier volume en 5 livres qui traitent successivement de la législation, de la voirie et des routes, de la législation des voies hydrauliques, des travaux et des routes de la navigation intérieure, enfin de la législation des travaux et des ponts. Le plan est vaste; les recherches nombreuses éparses dans ce livre en font un recueil du plus haut intérêt.

Le chapitre 3 du premier livre traite des routes à barrière; ce système a voulu s'introduire chez nous, mais notre amour de l'indépendance, qui est bien une sorte de liberté, l'a fait rejeter. Je ne suivrai pas l'auteur dans les développemens aussi lumineux que bien faits qu'il donne à son travail; mais je vois que les curateurs des routes ont le droit de faire un emprunt pour les constructions; et je renouvelle le vœu que j'ai déjà émis, que l'administration des ponts et chaussées, pour la réalisation de son beau système de routes dans toute la France, soit autorisée à un emprunt par forme d'annuités.

Je vois dans le chapitre 4 une sage disposition qui, pour la confection des routes privées, admet les mêmes précautions que pour la concession des canaux en Angleterre. Il y a dans tout ce chaos de dispositions législatives un grand amour de l'ordre, un grand soin de ne nuire que le moins possible aux droits de la propriété: mais les mesures contre les individus y sont nombreuses, rigoureuses; et chez nous elles heurteraient l'espèce d'esprit public qui ne traite pas avec autant de sévérité les délits

relatifs aux routés, soit sous le rapport de la législation, soit sous celui de l'opinion. Tout administrateur doit lire avec recueillement les détails du plus haut intérêt, qui sont rapportés avec une clarté et une lucidité parfaites, sur la route parlementaire de Londres à Dublin. Il y a tout à gagner, instruction et heureuse alliance de la théorie à une pratique exercée sur une grande échelle. Ce sont de tels exemples qu'on ne saurait trop imiter. Le travail remarquable que M. Becquey a fait exécuter sur la Statistique de nos Routes prouve que la méditation s'est déjà exercée sur ce qui peut concerner nos moyens de communication. En Angleterre, comme en France, partout où il y a prudence, la sagesse s'enquiert, et le doute crée des résultats.

L'Angleterre ne craint pas de contracter des dettes pour les dépenses appliquées à la confection des routes nouvelles; le savant académicien les porte en Angleterre à plus de sept millions sterling. Les dépenses annuelles des routes sont de 27 pour mille du revenu foncier, ou 1 sur 37; la France est trois et un quart de fois plus grande que l'Angleterre; elle dépense une somme de 16 millions, ou les $\frac{4}{7}$ de celle de l'Angleterre, tandis qu'elle devrait, toutes choses égales, consacrer au même objet un revenu de 80 millions; mais le prix de confection étant moindre, l'on peut, pour garder la proportion, porter la dépense en France à 50 millions. Quelle masse de sacrifices faits dans un pays, et presque impossibles dans l'autre! que de *besoins* du commerce sont négligés! C'est vers ces grandes vues que l'opinion ne peut trop se diriger. Mais il ne faut pas que l'administration épargne ses moyens. L'époque des confections ne peut être trop rapprochée. A-t-on une somme de 30 millions à dépenser? portons-la sur une, ou deux, ou trois grandes communications: alors l'emploi sera fait, les résultats seront obtenus. Veut-on les répandre sur quinze ou vingt routes? les travaux seront négligés: partout les sacrifices seront perdus, rien ne sera fait.

Le second livre de ce volume traite des *voies hydrauliques*. Ici l'auteur est obligé de définir ces mots, et de dire que dans cette dénomination il comprend les aqueducs et les eaux dormantes ou courantes qui servent aux transports du commerce. Ici nous ne pourrions que fatiguer par des redites, en voulant encore faire l'analyse de l'administration enchevêtrée qui régit les voies hydrauliques: comme dans les routes de terre, on y voit un commissaire,... deux commissaires,... trois commissaires,... des co-

mités, des amendes au profit de celui qui fait constater un délit, des juridictions spéciales, et on retrouvera les élémens de l'administration des voies de terre. Le deuxième chapitre commande une attention toute particulière. L'auteur y développe des considérations sur la régie et la concession des eaux en France et en Angleterre. Je ne ferai qu'indiquer les titres des deux derniers chapitres du deuxième livre. Le premier traite des administrations, le second des actes de concession : partout même système, même marche, et je ne pourrais, sans m'exposer à des redites, revenir sur les détails.

Le troisième livre de M. Dupin embrasse dans six chapitres tout ce qui concerne les travaux des routes et des rues. Les travaux de la voirie des villes, le tracé des routes et leur système sont l'objet des deux premiers chapitres. Dans le premier, il exprime le regret que nous partageons de ne pas voir exécuté le plan arrêté de cette belle rue qui, partant du milieu du Louvre, eût été aboutir à la place de la Bastille. Le même sentiment fait déplorer le retard apporté à la construction de l'aile parallèle de la galerie du Musée : c'est près du palais de nos rois, que des constructions à peine commencées présentent le hideux spectacle de la dégradation. C'est avec une juste douleur qu'il fait remarquer que, dans tous les plans formés jusqu'à ce jour, aucun n'a présenté celui des places, qui font l'ornement des capitales. Les chapitres trois et cinq du même livre sont consacrés à faire connaître la configuration, et le quatrième la construction des routes. Les détails techniques se refusent à l'analyse : mais l'administration les a recueillis, et son zèle mettra en pratique ceux des procédés qu'elle croira susceptibles d'être introduits chez nous. Au chapitre cinq, nous aurions voulu que l'auteur eût donné à la question posée avec appareil une solution plus étendue. Il se demande si une construction en définitive est moins coûteuse dans un espace de temps donné, lorsqu'elle reçoit le bienfait d'un entretien constant et régulier, ou si l'on doit attendre une dégradation majeure, qui appelle une construction nouvelle. Le dernier chapitre de ce livre présente une foule de faits intéressans sur les routes et ornières en bois et en fer, c'est-à-dire, en un mot, sur toutes celles qui ont des ornières artificielles, destinées à faciliter le tirage. L'intérêt du sujet attirera le lecteur; et notre tâche, en citant cet excellent chapitre, se borne à indiquer la matière qui y est traitée. Nous ne suivons pas M. Dupin

indiquant, suivant la succession des temps et des travaux, les diverses opérations qui ont présidé aux communications hydrauliques de Manchester, de Hull et enfin de Birmingham. Mais nous consignerons les vœux de l'auteur pour qu'un système de grande navigation, sagement coordonné, rende les grands bassins de la France le point de départ d'une multitude de canaux, pour que les communications s'ouvrent de toutes parts, pour que la navigation soit aidée par des canaux latéraux qui dans tous les temps permettent, en diminuant les frais, le transport des marchandises et des produits de l'industrie; car le peuple qui aura le moindre fret aura le privilège du commerce.

Le dernier livre de ce volume retrace la législation et les travaux des ponts; même système: ici rien à envier à l'Angleterre; pour les travaux, on trouve d'utiles documens, quoique cependant les ponts de Neuilly, de l'École-Militaire, et dans ces derniers temps ceux de Sèvres et de St.-Cloud, aient été construits avec autant d'élégance que de solidité. Quant aux ponts de fer, leur construction, qui n'a été tentée pour la première fois qu'en 1779, se trouve aujourd'hui très-multipliée. Les obstacles que présentait la construction hardie du pont de Southwark, qui n'a que trois arches, comprenant une longueur de 216 mètres, ont demandé de la part du célèbre ingénieur J. Rennie autant de génie que d'habileté. L'idée de substituer les voussoirs massifs en fer aux voussoirs à jour, est une de ces conceptions qui reculent les bornes de l'art, et préparent de nombreuses et d'utiles imitations. Plusieurs écrits remarquables, celui surtout de M. Navier, nous dispensent de traiter des ponts, et des aqueducs suspendus. Ces constructions asiatiques ont étonné les voyageurs européens avant d'avoir été imitées. Dans la patrie de la civilisation, la France, dès 1625, l'idée en avait été conçue, la possibilité reconnue; mais ce sont les Anglais qui, dès 1760, jetèrent un pont en fil de fer sur la Tees pour le passage des piétons. L'auteur de l'ouvrage que nous analysons, a, le premier, décrit ces ponts, qui n'étaient, pour ainsi dire, qu'en expérience dans le midi de l'Angleterre, et qui depuis ont, dans le pays montagneux de l'Écosse, souvent rapproché des distances immenses, par la nécessité de contourner des montagnes. La description du pont suspendu du capitaine Brown, celle des procédés ingénieux qu'il a employés pour fixer l'extrémité des chaînes sur leurs points d'appui, sont des détails qui intéressent l'art. Un Français, que

l'on regrette de voir prodiguer son industrie sur un sol étranger, M. Brunel, a aussi construit des ponts ; il en a disposé les élémens avec l'esprit de perfectionnement qui le caractérise. — Les embarcadères suspendues à des cables de fer, sont un bienfait que la marine militaire devra encore au capitaine Brown. L'embarquement et le débarquement, à l'aide du nouveau moyen, s'exécuteront avec la plus grande facilité et avec la rapidité qu'exigeront toujours les mouvemens de cette nature. M. Dupin termine son volume par un extrait d'un rapport qu'il a rédigé sur le projet de pont suspendu qui doit être exécuté à Paris et unir, sans piles intermédiaires, les deux rives opposées de la Seine, entre les Invalides et les Champs-Élysées. (*La suite au numéro prochain.*)

BERTHEVIN.

124. STATISTIQUE DE L'IRLANDE.

Il résulte d'un recensement qui vient d'être imprimé par ordre du parlement, que la population de l'Irlande s'élève à 6,801,827 individus, dont 3,341,926 mâles, et 3,459,901 du sexe féminin. Le nombre des individus principalement employés aux travaux de l'agriculture, y est porté à 1,138,069, et celui des gens de métiers et ouvriers à la journée, à 1,170,044. La population de Dublin est évaluée à 227,335. (*Monthly Magaz.*, dec. 1824, p. 442.)

125. ÉCOSSE. INSTRUCTION PUBLIQUE.

Le nombre d'étudiants, dans les collèges en Écosse, pendant les six derniers mois, s'élève à plus de 4,540 ; dont 2,100 à Édimbourg, 1,600 à Glasgow, 640 à Aberden, et 200 à Saint-André. (*Journ. génér. de litt. étr.*, mai 1824, p. 157.)

126. TOPOGRAPHIE OVER DREJØE SOGN. Topographie de la paroisse de Drejœe, par P. TOMMERUP, pasteur. 61 pages in-8°. Odensé ; 1823 ; Hempel.

La paroisse danoise de Drejœe comprend quatre petites îles au sud de la Fionie, savoir Drejœe, Skorœe, Hjortœe et Birkholm. La première dépend du comté de Brahesminde ; la deuxième du fief baronniel de Ranzau, la troisième du château de Waldemar à Thorseng, enfin la quatrième du château de Tranekjær. Toute la population des quatre îles ne se monte qu'à 420 individus, qui subsistent de l'agriculture et de la pêche. Il y a

auprès de la paroisse quatre îlots dont le sol n'offre que des pâturages.

D.

127. SOUVENIRS DE PÉTERSBOURG, par M. de CLERCQ. (*Magazijn voor Wetenschappen*, 1822, t. 1, cah. 3.)

C'est un coup d'œil philosophique et moral sur Pétersbourg, que l'auteur a visité en 1816. Quand on approche de Londres, la prospérité des villages, la population des campagnes, et la quantité de petites villes, annoncent le voisinage de la grande capitale. En se rendant de Narva à Pétersbourg, on ne trouve que des déserts ou des villages encore plus misérables que ceux qu'on a rencontrés sur la route de Riga; des enfans presque nus rampent sur le sable devant des cabanes grossièrement construites. Tout à coup les superbes édifices de Pétersbourg se présentent aux regards du voyageur; il passe entre deux rangs de palais au cœur de cette cité; les colonnades se succèdent; la Newa baigne des murs de granit. Rien de plus étrange que de voir un Russe, à longue barbe et enveloppé de son castan, sortir d'un portique corinthien; on voit que ces deux objets ne s'accordent point. On trouve deux peuples à Pétersbourg, les étrangers et les indigènes; ceux-ci voient à regret envahir le commerce, l'administration, les sciences, par les étrangers, surtout par les Allemands. Ils ont un mépris profond pour les Occidentaux, qui s'enrichissent chez eux; quant à eux-mêmes, ils sont, dit l'auteur, rusés, disposés à tromper dans le commerce, habiles dans l'imitation; ils apprennent facilement le grand nombre de langues qui se parlent chez eux, et attachent beaucoup de prix aux dehors, tant pour le culte, que pour les relations sociales, l'architecture et les objets de fabrication. Aussi, ajoute M. de Clercq, les magnifiques colonnes de l'église de Casan, qui paraissaient érigées pour l'éternité, ont déjà eu besoin de réparations. L'auteur parle de quelques-uns des grands édifices et monumens de Pétersbourg. La Bourse est magnifique; cependant le commerce est dans la décadence. Les négocians russes demandent de trop longs crédits; l'abondance des grains a diminué l'activité des exportations de l'Ingrie; l'huile et le gaz rendent le suif moins nécessaire; le midi est entré en concurrence avec le nord pour la potasse; enfin, les tarifs de douane gênent les communications. Le voisinage des églises de deux cultes fait souvenir de la tolérance des Russes, ce qui ne les empêche pas de porter la super-

stitution très-loin. L'église de St.-Alexandre Newsky est le Westminster de Pétersbourg; les tombeaux des héros y abondent, mais le coin des poètes manque encore. Le *gastinolduor* rappelle les bazars de l'Asie; les marchandises de l'occident s'y mêlent d'une manière singulière à celles de l'Orient; des Sarmates, à longue barbe, vous y offrent des éditions stéréotypes de Rousseau et de Voltaire. L'auteur termine par quelques mots sur les divers écrivains modernes qui ont décrit Pétersbourg; ce résumé n'est pas complet, et les jugemens que M. de Clercq porte sur leurs ouvrages ne sont pas tout-à-fait exacts. D.-G.

128. UNIVERSITÉ DE MOSCOU.—Cet Institut a tenu, le 16 juillet 1823, son assemblée annuelle et publique, sous les auspices du prince Galitzin, gouverneur général de Moscou, et du prince André Obolensky, curateur de l'université. Parmi les morceaux qu'on y a lus, on a surtout remarqué un discours du professeur Pavlof, sur la nécessité de perfectionner l'économie agricole en Russie, de préférence aux autres branches de l'industrie nationale, et sur les mesures efficaces pour parvenir à ce but. D'après le rapport annuel, fait par M. Dvigounsky, l'université a reçu, de la munificence de l'empereur, une traduction italienne de l'histoire de Russie, de Karamsin. Elle vient d'acquérir, pour la somme de 7,000 roubles, un herbier composé de 12,000 plantes, et pour celle de 24,000 roubles, du médecin de la cour, le docteur Liboschitz, un cabinet de minéralogie, composé de 4,000 minéraux, disposés dans un ordre systématique, d'après Werner, Haüy et Berzelius; ce cabinet contient presque toutes les nouvelles espèces découvertes, et un grand nombre de minéraux et de marbres polis de la Sibérie. La bibliothèque de l'université, augmentée chaque année d'un grand nombre d'ouvrages achetés à ses frais, ou donnés par différentes Sociétés russes et étrangères, par ses propres membres, par des professeurs et des particuliers, a reçu récemment encore 2,000 vol., que lui a légués, par son testament, le professeur Heym, mort en 1821. Le musée d'histoire naturelle s'est augmenté de donations faites principalement par la Société des naturalistes de Moscou; le cabinet de physique, de dix instrumens; celui de chimie, de vingt appareils; et la collection technologique de quinze. (*Rev. Encycl.*, juillet 1824, p. 233.)

129. TABLEAU HISTORIQUE, GÉOGRAPHIQUE ET POLITIQUE de la Moldavie et de la Valachie; par W. WILKINSON, ancien consul général d'Angleterre à Bukarest; trad. de l'anglais, par M. DE LA ROQUETTE, l'un des rédacteurs de la Biographie universelle; 2^e. édit., considérablement augmentée; in-8°. Prix, 5 fr. Paris; 1824; Boucher, L. G. Michaud, etc.

Les principautés de la Moldavie et de la Valachie, pays fertiles et curieux, riches en minéraux, sont séparées des provinces autrichiennes de Temeswar, Transylvanie et Boukovine, par les monts Crapaks, de la Russie par le Pruth, et de la Bulgarie par le Danube; elles sont ainsi enfermées entre les trois grands empires européens: aussi leur position géographique en a fait, depuis près d'un siècle, le théâtre sanglant des combats des Autrichiens, des Russes et des Turcs qui s'en sont successivement disputé la possession. Ces deux provinces, qui, avec celles de Transylvanie et de Temeswar, composaient l'antique royaume de Dacie, font aujourd'hui partie de l'empire othoman, et sont placées sous la protection de la Russie, dont la dernière occupation, subite et instantanée, n'a cessé qu'en 1812.

L'auteur de cet ouvrage ayant habité pendant plusieurs années la Moldavie et la Valachie en qualité de consul général de S. M. britannique, a eu lieu de remarquer combien le peu de descriptions qui existaient sur ces provinces étaient insuffisantes. Ces considérations l'engagèrent à faire des recherches sur leurs diverses productions, à puiser dans les meilleures sources, afin de recueillir des faits nouveaux et d'obtenir les documens les plus intéressans. M. Wilkinson, en publiant son ouvrage, a réellement rempli une lacune, puisqu'il n'en existait encore aucun qui fit connaître ce pays d'une manière authentique et satisfaisante; aussi est-il regardé comme le plus complet qui ait paru jusqu'à ce jour. Ce tableau est divisé en dix chapitres: le premier donne la description de ces deux principautés, et trace l'histoire de ses habitans depuis la première irruption des Daces jusqu'au dernier siècle; le 2^e. fait connaître la forme du gouvernement, les lois locales, tribunaux et fonctionnaires publics, etc.; le 3^e. a pour objet la population, les tributs et taxes payés à différentes époques à la Porte, les autres branches de revenu, les dignités métropolitaines, les monastères; le 4^e., consacré aux recherches territoriales et au commerce, fait connaître les mines

d'or et d'argent, productions, restriction sur les exportations, navigation du Danube, importation; le 5^e. est la description de Tergowitz et de Bukarest, ancienne et nouvelle capitales de la Valachie, et d'Iassi, capitale de la Moldavie; ce chapitre donne également une idée de la manière de voyager et des races de chevaux; le 6^e. est composé d'observations sur les Grecs en général, et traite de leur *introduction* au gouvernement des principautés, et de leur système politique pour y parvenir et s'y conserver, des causes de la déclaration de guerre entre l'Angleterre, la Russie et la Turquie en 1806, de celles qui occasionnèrent le non-succès de l'expédition anglaise contre Constantinople, etc., et de réflexions sur la conduite de la Porte à l'égard de ces deux principautés; le 7^e., fort intéressant, traite du climat, de son influence, de l'éducation des boïards, des écoles, des langues valaque et grecque moderne, des costumes, musique et danse nationales, amusemens, fêtes, mœurs, mariages, divorces, religion, superstition, autorité de l'église, et de son indépendance du patriarcat de Constantinople; le 8^e. a pour objet les paysans, leurs mœurs et leur manière de vivre, leurs émigrations, l'agriculture, l'aspect général du pays; il est terminé par un aperçu sur les Bohémiens; le 9^e. donne l'idée des relations des étrangers entre eux, et des avantages que les naturels retirent de leurs rapports avec les résidens étrangers : des observations générales sur la situation politique des deux principautés terminent cet ouvrage, qui est enoore enrichi d'un appendix qui contient une notice très-curieuse sur le Système militaire de l'empire othoman, écrit composé en 1804, par ordre de Sélim III, dans l'intention de faire connaître les grands avantages de la nouvelle institution militaire qui devait donner aux armées une forme régulière de discipline, et qui amena, en 1807, un soulèvement des janissaires et des ulémas; forcée de renoncer à cette nouvelle institution, la Porte a vu depuis cette époque les anciennes règles et les mêmes irrégularités reprendre leur empire dans ses armées.

Telles étaient les matières dont se composait le tableau de l'observateur anglais, dont M. de la Roquette publia la traduction en 1821, en y ajoutant les principaux traités conclus entre la Russie et la Porte Othomane, lesquels établissent comment les deux principautés sont vassales de la première, et placées sous la protection de la seconde de ces deux puissances. Cette excellente traduction, dont sir Sidney Smith, qui a parcouru ces

contrées en observateur judicieux, avait fait naître le projet à M. de la Roquette, comme devant être d'une grande utilité, et servir à répandre la connaissance de ces contrées parmi nous, ayant été totalement épuisée, le savant traducteur s'est déterminé à donner une seconde édition, à laquelle il a joint plusieurs documens importans qui n'étaient pas encore connus; ce sont : 1°. un senéd ou acte d'engagement, revêtu du sceau et de la signature du grand-visir, et remis à l'envoyé de Russie; 2°. un commandement impérial adressé au prince de Valachie, Constantin, fils d'Ypsilanti, à la fin de 1802; 3°. une note remise à l'envoyé de Russie (1802) pour lui donner connaissance du commandement impérial qui précède; 4° un chapitre fort intéressant d'un rapport que M. le comte d'Hauterive, aujourd'hui conservateur des archives du département des affaires étrangères, adressait en 1787 sur l'état ancien et moderne de la Moldavie, au prince Alexandre Ypsilanti, hospodar régnant, auprès duquel il remplissait des fonctions diplomatiques. Ce chapitre, qui traite de quelques usages des habitans et de l'idiome moldave (*Voy. le Bulletin des scienc. historiq.*), intéressera ceux de nos lecteurs qui sont avides de détails curieux, ou qui s'occupent de l'étude philosophique des langues. SUEUR MERLIN.

130. LA SUISSE, OU ESQUISSE D'UN TABLEAU HISTORIQUE, pittoresque et moral des cantons helvétiques; par G.-B. DEPPING. 2^e. édit., rev. et augm., ornée de costumes et de paysages; 4 vol. in-18. Prix, 8 fr. Paris; 1824; Eymery.

Quoiqu'il existe beaucoup d'ouvrages sur la Suisse, l'auteur ne s'est point livré à un travail inutile en présentant, non pas une relation de voyage, mais une description générale et topographique de ce pays, d'après ses propres observations, recueillies dans deux voyages et d'après les ouvrages suisses les plus récents, qui sont toujours cités au bas des pages, et dont il y en a peu qui soient connus en France. L'auteur commence par un *coup d'œil* sur la Suisse; c'est un aperçu historique, physique et ethnographique. Pour la question sur l'augmentation progressive ou la descente des glaciers, on trouve les opinions récemment émises en Suisse sur cet objet. M. Depping a également profité des recherches des naturalistes suisses sur la géologie des Alpes; mais comme son ouvrage est principalement destiné aux gens du monde, il se borne à des considérations sommaires; la zoologie

de la Suisse est exposée d'après Steinmüller et d'autres savans du pays. L'auteur traite ensuite de la population, des langues, de l'instruction publique et des mœurs.

Après cet exposé général, vient la description de chaque canton en particulier; le premier volume contient les cantons de Genève, Vaud, Neuchâtel et Zug; le deuxième ceux de Soleure, Bâle, Argovie, Berne, Zurich, Schaffhouse; le troisième ceux de Saint-Gall, Fribourg, Thurgovie, Schwytz, Uri, Unterwald, Appenzell et Glaris; le quatrième et dernier volume enfin, les cantons de Lucerne, des Grisons, du Tésin et du Valais. Sans s'astreindre à un ordre didactique, l'auteur fait connaître la position, le sol, les ressources agricoles et industrielles, les établissemens et les monumens, enfin le gouvernement, la constitution et l'organisation municipale; les principales villes sont décrites avec soin; aux détails topographiques l'auteur a mêlé les traits principaux de l'histoire des cantons, et des anecdotes historiques qui égaient la topographie. Un tableau statistique, dressé d'après celui de Schoch et d'après la statistique de Picot, des vues et une carte sont jointes aux descriptions. En comparant la nouvelle édition avec la première, qui a été épuisée en peu de temps, nous avons remarqué que l'auteur a rectifié divers points, et qu'il a étendu plusieurs descriptions ou ajouté de nouvelles particularités propres à intéresser.

F.

131. SUR L'ÉTAT ACTUEL DU COMMERCE DES GRAINS EN PRUSSE ET EN BAVIÈRE. (*Wochen-Blatt des Landw. Vereins*, in Baiern, 21 oct. 1823, n^o. 3, p. 37.)

Les dernières nouvelles de Prusse nous apprennent qu'on y encourage le commerce des grains, et qu'il s'y est aussi formé partout une classe de spéculateurs qui se livrent spécialement à ce genre de commerce. On a enfin annulé tous ces vieux réglemens qui, considérant les négocians en grains comme des accapareurs, imposaient toutes sortes de restrictions à leur industrie; ils jouissent maintenant, comme tous les autres marchands, d'une sécurité complète; et par ces sages mesures, on a assuré pour toujours les approvisionnemens, en faisant peu à peu prévaloir le principe de laisser aux particuliers le soin de former un grand nombre de magasins, au lieu de recourir à des établissemens onéreux de vastes greniers d'abondance, par le gouvernement: c'est en rendant ainsi au commerce des grains ses droits et son

cours naturel, que l'on peut le mieux se prémunir contre les disettes. Les dernières mesures adoptées en Bavière, y ont au contraire fait disparaître le commerce des grains qui s'y faisait avec activité ; on ne le ressuscitera pas, à moins qu'on ne lui assure, comme en Prusse, une pleine sécurité ; et l'on finira par reconnaître combien il est fâcheux qu'une classe spéciale de négocians, bien organisée comme les autres classes industrielles, ne s'occupe pas de ce commerce.

A. D. V.

132. SUR LA NAVIGATION INTÉRIEURE EN BAVIÈRE. (*Wochenblatt des Landw. Vereins in Baiern*, 21 oct. 1823, n^o. 3, p. 38.)

On s'occupe, à ce qu'il paraît, sérieusement en Bavière, des progrès de la navigation intérieure. Antérieurement au mois d'octobre 1823, le roi a fait construire à ses frais un grand bâtiment à deux mâts et à voiles, qu'on a nommé *le Chêne Bavarois*. Un bâtiment chargé de vivres a fait le 1^{er} heureusement, le voyage de Passau à Ingolstadt, allée et retour. Un autre bâtiment est entré à Ratisbonne. Ainsi, le Danube, long-temps négligé, a porté de nouveau des bâtimens à voiles. On espère les mêmes progrès pour la navigation de l'Iser, du Lech, etc. ; ces progrès ne peuvent qu'être très-avantageux pour le commerce des produits agricoles du pays, que paralysaient leur bas prix et les frais de transport.

133. POPULATION DE LA TRANSYLVANIE. Observation sur l'article inséré au *Bulletin* d'oct., p. 299.

On se trompe en croyant pouvoir évaluer la population de ce pays d'après celle des districts militaires, car 1^o. ces districts sont en grande partie plus peuplés et en partie bien moins peuplés que certaines parties de l'intérieur de la province et ils ne renferment presque aucune mine, tandis qu'ailleurs les mines abondent et rendent le pays peuplé ; 2^o. ce pays est habité par tant de races différentes, qui sont plus ou moins industrielles et qui sont disposées à avoir plus ou moins d'enfans, que l'évaluation approximative de la population de la Transylvanie demanderait au moins quelques données positives sur certains districts habités par les Allemands Flamands, appelés improprement Saxons, sur d'autres districts habités seulement par des Valaques et sur des districts où ces deux peuples se trouvent mêlés, sur ceux qu'habitent les Hongrois *szeckler*, et enfin sur les districts militaires.

D'un autre côté le nombre des Bohémiens vagabonds (*zingares*) y a certainement diminué; il n'en existe plus de nus; ils forment à eux seuls un assez joli faubourg de Hermannstadt et ils exercent plusieurs métiers, ceux de charron, de forgeron, etc., avec beaucoup d'adresse. D'autres sont organisés en corps et sont obligés de fournir annuellement au gouvernement une certaine quantité d'or qu'ils retirent par le lavage des alluvions anciennes des rivières. Il est bon d'ajouter que malheureusement plusieurs d'entre eux ont un penchant pour la paresse, que dès qu'ils ont récolté la quantité d'or exigée, ils se livrent de nouveau au vagabondage. D'un autre côté cette envie de vagabonder est fort restreinte; car ils n'ont le droit de rester dans un lieu que trois jours, quand ils n'ont pas pu obtenir la permission de s'y fixer momentanément. D'après ce que j'ai vu dans ce pays, je crois aussi que la population y a augmenté, surtout depuis la paix générale et depuis l'insurrection de la Walachie et de la Moldavie.

A. BOUZ.

134. POPULATION DE TURIN. Le nombre des habitans, à la fin de décembre 1824, était de 107,388. Depuis 1814 elle s'est accrue de 30,000 âmes. *Journ. de Savoie*, 21 janv. 1825.

135. NOTIZIE STATISTICHE DELLA PROVINCIA DI VICENZA. — Notices statistiques sur la province de Vicence, pour l'année 1823. Vol. I et II, in-4°. Prix, lir. 2. austr. le cah. Padoue; 1823; stamperia della Minerva.

136. SAGGIO DI UNA STATISTICA DELLA CITTA DI VERONA. Essai d'une statistique de la ville de Vérone; par le comte BEVILACQUA LAZISE, conseiller du gouvernement, etc. In-8. Venise; 1823; Picotti.

Cet essai est divisé en 6 chapitres, qui traitent : de l'histoire de Vérone jusqu'à la fin de 1823, des hommes célèbres qui ont illustré cette ville, de ses établissemens publics, édifices, etc.

137. A SKETCH OF THE MANNERS, etc. Esquisse des mœurs et des coutumes du Portugal, rédigée pendant un séjour à Lisbonne dans les années 1821, 1822, 1823; par MARIANNE BAILLIE. Avec pl., 2 v. pet. in-8. Londres. (Sous presse.)

138. GRÈCE. Progrès de l'instruction publique.

Malgré les difficultés de la plus terrible lutte, le gouvernement grec, jaloux de hâter les progrès de l'instruction publique, a adopté un plan qui établit 3 espèces d'écoles. 1°. Des écoles primaires où l'on apprendra, dans chaque commune, à lire, à écrire, et les premières notions de la grammaire; 2°. des lycées dans chaque chef-lieu de province; on y enseignera le grec ancien, le latin, le français et les élémens des principales connaissances humaines; 3°. une université qui embrassera la théologie, le droit, la médecine, les sciences et les belles-lettres. On a commencé par établir les écoles primaires. Dès le mois de juillet une école normale a été formée à Argos, l'une des villes les plus importantes et les plus salubres de la Grèce. C'est là que des jeunes gens s'instruisent à la méthode et à l'application de l'enseignement mutuel, pour établir à leur tour dans chaque chef-lieu de province une autre école normale destinée à former les maîtres qui se répandront ensuite dans les communes. Le respectable prêtre grec *Parthénios* et le député *Cavas* inspectent l'école normale d'Argos. Le savant *Constantas* a été nommé éphore (*directeur général*) de l'instruction publique.

Au commencement d'octobre, l'issue heureuse de la campagne a permis de continuer l'exécution du plan général. Plusieurs des citoyens distingués par leurs richesses et leur amour pour les lettres, se sont alors réunis pour faciliter la fondation d'une université grecque. L'opulent *Varvakis*, connu par les encouragemens qu'il avait donnés avant la révolution à diverses écoles grecques et par ses sacrifices postérieurs à la liberté de son pays, a seul offert 200,000 tallaris (un million de francs), pour la dotation de cette université; d'autres ont imité cet exemple, et déjà plusieurs Grecs instruits sont invités à venir y occuper des chaires. Ainsi bientôt la Grèce, cet antique foyer des sciences et des arts, reprendra son rang parmi les nations civilisées de l'Europe. Une école supérieure vient encore d'être établie à Athènes, et, entre autres dotations affectées à cette école, 4 couvens de la ville lui ont assuré sur leurs propriétés, un revenu annuel de 5000 piastres. L'ancienne *Société philomuse d'Athènes*, établie à Vienne lors du congrès de cette ville, vient aussi d'y être renouvelée; les actes fondamentaux de cette Société, un discours de *Michel Soutsos*, éparque (*préfet*) d'Athènes, sur

son renouvellement, l'approbation du président de la Grèce, etc., ont été publiés dans le journal de cette ville (*Éphémérides d'Athènes*). Une société philanthropique a encore été établie à Nauplion. Son but est de donner aux orphelins, aux veuves, aux pauvres et aux malades les soins et les secours que l'humanité exige. Le généreux *Varvakis* vient de doter encore cet établissement d'un revenu annuel de 1000 piastres. (*Moniteur* des 26 et 27 déc. 1824.)

139. MINE DE HOUILLE EN SYRIE.

On a découvert en Syrie, à quelques milles de distance des côtes, une grande couche de charbon-de-terre; la mine a été ouverte, et le pacha d'Égypte se propose d'en tirer des matériaux suffisans pour fournir à l'entretien des bâtimens à vapeur qu'il veut employer sur le Nil et sur les branches de ce fleuve. (*Asiat. Journ.*, avr. 1824, p. 379.)

140. L'INDE ENVISAGÉE sous le rapport favorable et défavorable, par M. VAN KAMPEN. (*Magazin voor Wetenschappen*, 1822, t. 1, cah. 2, 1823; t. 2, cah. 1.)

Dans deux articles différens, l'auteur envisage l'Inde, ou plutôt le peuple indien, du bon et du mauvais côté. Il commence par le bon; il expose ce que la mythologie des Indous a d'ingénieux, leur poésie de riant et de gracieux, leur langage sacré de respectable. Il parle aussi de la bravoure des Mahrattes; mais dans le 2^e. article il montre le revers de la médaille.

Depuis 8 siècles, observe l'auteur, les Indous subissent le joug de la part d'opresseurs musulmans et chrétiens; les Afgans, les Mogols, les Anglais se sont rendus maîtres de leur pays. Il n'y a que les habitans des montagnes, les Seiks et les Mahrattes, qui osent combattre pour leur liberté. Tout le reste de la population, énérvé et démoralisé par le despotisme superstitieux de la caste des Brahmes, languit sans courage et sans vertu. Suivant l'auteur, c'est ainsi que les Gaulois asservis par les Druides résistèrent faiblement aux armes de César. Nulle part la corruption n'est plus profonde que dans l'Inde. L'auteur cite les traits du culte sanguinaire et de la corruption du peuple Indou, d'après les voyageurs modernes, surtout les auteurs anglais.

D-c.

141. NOUVEAUX DÉPLACEMENTS DANS LA GÉOGRAPHIE DE L'AFRIQUE.

On croyait la position de Tombouctou fixée par les savantes recherches de M. Walckenaer; mais ce résultat de tant de combinaisons d'itinéraires est menacé d'être renversé. Fen M. Bowdich, à la suite de son mémoire sur les découvertes des Portugais dans l'intérieur de l'Afrique australe, a publié une observation sur le journal de Mungo-Park, tendant à prouver que, par suite d'une grave erreur astronomique, ayant compté dans ses calculs 31 jours pour le mois d'avril, ce voyageur a porté ses latitudes observées sur le Niger jusqu'à 22 et même 55 minutes trop au nord. Nous ferons de cette note l'objet de quelques remarques. D'un autre côté, les observations astronomiques de M. de Beaufort font non-seulement tout le cours du Sénégal et de ses affluens, plus méridional, mais elles en changent la longitude, et portent plusieurs points à 2 degrés plus à l'ouest.

Ces corrections influent nécessairement sur la position de tout le cours du Niger ou Joliba en longitude. Ce cours, commençant 2 degrés plus à l'ouest, acquiert par-là un développement assez grand pour placer entre Tombouctou et Yaouri les lieux indiqués par Léon et par les itinéraires modernes. A Yaouri et à Boussa, le fleuve paraît être arrêté par le haut plateau de Zegzeg, et se précipiter par une suite de cataractes dans le pays bas et uni du royaume de Benin. J'appelle encore ici le Joliba le Niger, pour ne pas choquer l'usage; mais je suis persuadé que le vrai Nighir des anciens est, de même que leur Ghir, un fleuve du Bournou, entièrement distinct du système hydrographique du Joliba, que les anciens n'ont pas connu. (*Nouv. Annal. des Voyag.*, etc., déc. 1824, p. 433.)

M. B.

142. EXTRAIT de deux lettres de M. DELAPORTE, vice-consul à Tanger, à M. JOMARD. (*Bull. de la Soc. de Géograph.*, n^o. 16, pag. 147.)

Cet extrait contient le redressement de quelques interprétations erronées de mots arabes par plusieurs voyageurs, et entre autres par M. Paolo della Cella, auteur du *Voya ge dans la Pen-tapole libyque*. Ce dernier semble hésiter à déterminer l'ancienne position des trois villes principales de la Tripolitaine d'Afrique. M. de La Porte fait observer que ces villes paraissent cependant bien indiquées par les noms qu'elles portent encore aujourd'hui. *Lebda* concorde avec *Leptis*; *Æa*, que l'on aura nommé *Æapolis*,

et ensuite par altération *Néapolis* (et qui est *Tripoli*), avec *Trabolos*; et *Sabrata* avec *Zoagha*, que l'on appelle aussi *Tripoli-Vieux*. M. de La Porte en a vu les ruines. Il a rédigé une relation détaillée des ruines de Leptis, et il a recueilli les inscriptions. Le tout a été communiqué à l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres.

143. 1°. LETTRE DE M. ROGER, gouverneur du Sénégal, à M. Jomard, sur la cataracte de *Félou*, et sur les observations de latitude et de longitude faites à *Bakel* et au fort *St.-Joseph*.

2°. EXTRAIT D'UN MÉMOIRE DE M. DURANTON SUR SON VOYAGE au rocher de *Félou*. (*Bull. de la Société géog.*, n°. 17, t. 2, p. 176 et 178.)

M. Jomard, au nom de la Société de géographie, avait demandé à M. Roger des renseignemens, 1°. sur les cataractes du *Bâ-Fing* ou Sénégal; 2°. sur la position géographique de *Bakel* et de *St.-Joseph* de *Galam*. La lettre de M. Roger, et l'extrait du mémoire de M. Duranton, répondent à cette demande. Ce voyageur, employé au commerce du pays de *Galam*, a remonté, vers la fin de 1824, à la cataracte formée par le rocher du *Félou*; la position n'en est pas déterminée. M. Duranton était parti d'*Alliguel*, frontière de *Bondou*, un peu au-dessus de *Sunsanding*, sur les bords de la *Falémé*. Pendant 4 jours, il avait traversé, dans une partie du *Bambouk*, les villages de *Kukaya*, *Guolké-Moko*, *Borkone*, *Sayola*, auprès duquel il avait vu une mine d'or, *Farbaconta*, *Silmana*, et était enfin arrivé au désert qui sépare le *Bambouk* du *Kasso*; le cinquième jour il était parvenu dans le voisinage du *Félou*.

Ce rocher, qui coupe la rivière d'un bord à l'autre, est loin de mériter le nom imposant de *cataracte*. Ici, loin de tomber d'une prodigieuse élévation, l'eau n'est simplement qu'une chute, une cascade d'un aspect beaucoup plus beau, beaucoup plus vaste, beaucoup plus majestueux que l'art ne peut en créer; mais ce n'est, néanmoins, qu'une cascade, ou, pour mieux dire, un saut. La pente, quoique prononcée, n'est point extraordinaire. Le manque d'instrumens a empêché le voyageur de la reconnaître d'une manière positive; mais à l'endroit où il s'était placé pour observer, le niveau de l'eau du fleuve au-dessus du banc correspondait à peu près à la hauteur de l'observateur, et il pouvait y avoir environ 5 à 6 pieds de plus pour se trouver au niveau de l'eau du fleuve au-dessus des brisans. M. Jomard

remarque à cette occasion que, si la chute de *Gowina* (autre prétendue cataracte du Sénégal) n'est pas trouvée plus considérable que celle de Félou, ce sera une conformité de plus entre le Sénégal et le Nil. On sait que les cataractes du Nil, connues jusqu'à présent, ne sont que des cascades d'un à deux mètres dans ses basses eaux, et des rapides pendant les hautes eaux. Le petit îlot sur lequel on remarque deux arbres assez gros, est précisément au milieu du banc : il serait donc à présumer que l'eau, même dans la mauvaise saison, ne s'élève pas beaucoup au-dessus du niveau supérieur, puisque cet îlot offre des marques de végétation et que l'herbe qui y croît ne paraît pas d'une nature aquatique ou marécageuse. Le Félou, vu au mois de février, doit offrir plus ou moins de différences avec le Félou vu aux mois de juillet et août; les gens du pays disent que, dans la mauvaise saison, leurs pirogues franchissent le saut sans danger. M. Duranton présume, sans cependant l'affirmer, que c'est en se laissant dériver sur la roche plate et sans aspérités que le fleuve couvre dans la saison des pluies, et qui est des 2 côtés des brisans.

Sur le côté gauche du fleuve, à une forte portée de canon, s'élève la montagne de *Kaffa*, au pied de laquelle est le village du même nom. Plus près et à peu près sur la même ligne que le Félou, se présente le village de *Lounton*. Quant à la position de Bakel et de Saint-Joseph à Galam, elle se trouve déterminée de la manière suivante par les observations qu'a faites avec soin M. Dussault, officier de marine, qui les a renouvelées sur plusieurs points, pendant les années 1818 et 1819 qu'il a passées au Sénégal. Bakel, latitude $14^{\circ} 53' 30''$; longitude $14^{\circ} 41' 40''$. Ancien fort Saint-Joseph, latitude $14^{\circ} 38'$; longitude $14^{\circ} 12'$. On voit que les positions de ces deux endroits se trouvent rapprochées de l'embouchure du fleuve beaucoup plus qu'on ne l'aurait cru, qu'il s'en faut de près de 2° qu'elles ne s'avancent dans l'E. autant que l'indique l'atlas de Durand, et que la différence est encore plus grande relativement à la carte du voyage de Mutgo-Park.

M. Dussault a, en outre, déterminé la position de *Moussala*, village au bord du fleuve, au-dessus de Saint-Joseph; la voici : latit. $14^{\circ} 34'$; long. $14^{\circ} 3' 30''$; ce qui prouve que le fleuve continue à se diriger proportionnellement beaucoup plus à l'E. qu'au S.

144. *THE GAZETTER*, etc. Dictionn. géogr. des Etats de l'Illinois et du Missouri; par L. C. BECK. 352 p. in-8. Albany, Webster. (*The Americ. Journ. of Sc.*, vol. 6, n^o. 2, 1823, p. 367.)

Le D^r. Beck a voyagé et résidé dans le Missouri; il a réuni dans cet ouvrage toutes les observations et les renseignements qu'il avait pu obtenir. On y trouve une description générale de chaque Etat, avec des détails sur les villes, les villages, les rivières, etc. Il y a des gravures et une carte dressée d'après des relevés manuscrits de St.-Louis et de Vincennes. L'auteur s'y occupe de la géographie, des antiquités, des minéraux, etc. Il donne le nom des arbres de l'Illinois, et des principaux genres de plantes du Missouri. On remarque que la longueur de l'Ohio est de 948 milles, et non pas de 1100 milles.

M. Derby estime la vélocité du cours du Mississippi à 1 mille par heure, et sa chute au-dessous de l'Ohio à 3 pouces et demi par mille. Le D^r. Beck pense que M. Schoolcraft a donné trop d'élévation aux sources du Mississippi.

145. LA DÉCOUVERTE DES SOURCES DU MISSISSIPPI ET DE LA RIVIÈRE SANGLANTE (ROUGE); description du cours entier du Mississippi et d'une grande partie de celui de la Rivière Sanglante, presque entièrement inconnue, ainsi que du cours entier de l'Ohio, etc.; par J.-C. BELTRAMI. Nouvelle-Orléans; 1824; Benj. Lévy.

Cet ouvrage comprend onze lettres : la première, datée du 1^{er}. avril 1823, traite du cours entier de l'Ohio; la seconde, du 2 avril, de l'embouchure de l'Ohio à St.-Louis; la troisième, du 10 mai 1823, comprend des détails sur le trajet de St.-Louis au fort St-Antoine; la quatrième, du 10 juin, traite des pays indiens et des Indiens des contrées qui environnent le fort St-Antoine; la cinquième est la continuation de la précédente sur les mœurs, les habitudes, les cérémonies, etc., des Indiens; la sixième sur le fort Saint-Antoine au lac Travers, près des sources du Saint-Peter; la septième, du lac Travers à la colonie de Pembear, ou de la compagnie de la baie d'Hudson; la huitième, de la colonie Selkirk, ou de la baie d'Hudson, aux sources du Mississippi et de la Rivière Sanglante; la neuvième, des sources Juliennes du Mississippi et de la Rivière Sanglante au lac des Sables; la dixième, du lac des Sables jusqu'à Saint-Charles sur le Missouri; la onzième, de Saint-Charles sur le Missouri, à la Nouvelle-Orléans.

Nous avons extrait de ce recueil les documens qui suivent, comme les plus susceptibles d'intéresser les lecteurs du Bulletin :

Tableau de courtes distances de St.-Louis au fort St.-Antoine.

INDICATIONS DES LIEUX.	Rumb. du bord de la Riv.	Millés.	OBSERVATIONS.
De Saint-Louis aux embouchures du Missouri.	O.	21	
Au portage des Sioux.	O.	12	
A la rivière Illinois.	E.	9	
Au grand cap Gray.	E.	13	
A Clarkville.	O.	46	
A Louisianaville.	O.	18	
A la rivière au Sel.	O.	4	
A l'établissement de M. Gilbert.	O.	13	
A un autre petit établissement.	E.	8	
Aux deux Rivières.	O.	28	
A la prairie des Liards.	O.	22	
Au chenal des Renards.	E.	16	
Au fort Edward.	E.	12	
Au haut des Rapides.		22	
Au vieux fort Madison.	O.	10	
A la rivière de la Bête puante.	O.	10	
Aux Côtes jaunes.	E.	22	
A la rivière Yawoha.	O.	28	
A la grande prairie Mascotin.	O.	16	
Jusqu'à la fin de la même.	O.	17	
A la rivière la Roche ou Rocky.	E.	31	
Au fort Armstrong (île).		4	
Au haut des Rapides.		16	
Au village des Renards.	O.	9	
Au marais d'Ogé.	E.	16	Autrefois habité par un sauvage de ce nom.
Au vieux village Sauvage.	O.	10	
A la prairie des Pommes-de-terre.	O.	9	
A la prairie du Frappeur.	O.	10	Autrefois habité par un sauvage de ce nom.
A la rivière la Pomme.	E.	18	
A la Chénrière.	O.	10	
A la rivière la Garde.	O.	10	
Aux Têtes des Morts.	O.	16	
A la rivière aux Fièvres.	E.	4	
Aux mines Dubuques.	O.	13	
A la prairie Macotche.	O.	16	Du nom d'un sauvage qui l'habitait.

INDICATIONS DES LIEUX.	Rumb. du bord de la Riv.	Milles.	OBSERVATIONS.
Au vieux village du Bâtard. . .	O.	10	Lieu autrefois habité par les sauvages, dont le chefs'appelait le Bâtard.
A la rivière aux Dindons. . .	O.	16	
Au vieux village de la Porte. . .	O.	10	
A la rivière Ouisconsing. . .	E.	10.	
A la prairie du Chien. . .	E.	6	
Au Rocher peinturé. . .	O.	9	
Au cap de Winesbegos. . .	O.	18	
Au cap à l'Ail sauvage. . .	O.	10	
A la rivière supérieure Yawoha. .	O.	19	
A la rivière de la Mauvaise- Hache. . .	E.	7	
A la Treille. . .	E.	10	
A la rivière du Racoon. . .	E.	10	
A la rivière aux Racines. . .	O.	12	
A la prairie la Crosse. . .	E.	7	
Au Casse-Fusils. . .	O.	14	
A la rivière Noire. . .	E.	9	
A la Montagne qui trempe à l'eau. . .	Ile.	10	
A la prairie aux Ailes. . .	O.	10	
A la rivière aux Embarras. . .	O.	22	
A la prairie des Cyprès. . .	O.	7	
A la rivière aux Buffaloes. . .	E.	11	
Au grand Campement. . .	O.	8	
A la rivière des Cypawais. . .	E.	10	
Lac Pepin jusqu'à la fin. . .		21	
A la rivière du Gange. . .	O.	6	
A la rivière au Canon. . .	O.	9	
A la rivière Ste.-Croix. . .	E.	25	
Au Bois de Médecine. . .	Ile.	19	C'est un hêtre, inconnu dans ces pays, et que les sauvages vénèrent comme une divinité.
Au détour des Pins. . .	O.	10	
Au grand Marais. . .	E.	13	
A la cave de Carver. . .	E.	7	
A l'autre des Manitoux. . .	E.	6	
A la rivière St.-Peter. . .	O.	6	Où est le fort St.-Antoine.
A la rivière des petites Chutes.	O.	4	
Aux chutes de St.-Antoine. . .		5	
925			P. 95 et 96.

Les Sioux se subdivisent en six bandes : les Madewakan-Tuan, ou gens du lac d'Esprit ; les Wakapetohan, ou gens de la Feuille ; les Wapecothee, ou gens de la Feuille Tirée ; les Sissisthoané, ou les Sussistons ; les Yantchoanà, ou les Yanktons ; les Titowanà ou les Titons. La première est partagée en sept tribus : *Sur le Mississipi*, la tribu à la Prairie aux Ailes, ou Memynoe, présidée par Wabis-Cihuowa, où la Feuille, dont nous avons déjà parlé, est forte d'environ 400 âmes. Celle au Gange, ou Gremignieyas, présidée par le chef Tatangamani, ou l'Aigle Rouge, 200 ; celle au Marais, ou Ciakantanga, par Cetanwa-coamani, ou Petit Corbeau, 500. *Sur le Saint-Peter*, celle de la Grande Avenue, ou Wakanska-Athà, par le Wamenitanka, ou Chien Noir, 400 ; celle au Vieux Village, ou Othoetonni, par Tocoquipesceci, ou Panisciowa, 400 ; celle à la Prairie des Français, ou Thé-Watpà, par Sciakapé, ou le Six, 500 ; celle à la Battue aux Fièvres, ou Wuikaothi, par le Ki-han, ou Quillion Rouge, 150. La seconde bande forme une seule tribu ; elle est toujours errante, mais le plus souvent elle s'arrête vers les Petits Rapides du Saint-Peter ; son chef est le Wopokian, le Petit Cerf ; elle est forte de 1000. La troisième n'a aussi qu'une tribu, toujours également errante, mais on la voit souvent sur la rivière du Canon ; le Kariwassician, ou Corbeau Français, est son chef, et elle est forte de 1500. La quatrième est divisée en deux tribus, sous deux chefs, l'Akant-hoo, ou l'Esprit Bleu, et le Tatankanathi, ou le Bœuf Levé. Elles errent vers la rivière de la Terre Bleue, ou Makatohosé, et sont fortes de 3,000. La cinquième est composée de huit tribus, qui toutes sont errantes vers les sources du Saint-Peter, vers la rivière Rouge, sur les terres qui séparent ces deux rivières du Missouri, etc. Le Wana-thà, ou le Foncéur, est le chef de la première, qui est forte de 1,800. Mais il est pour ainsi dire le grand roi des Yanktons ; et, par sa valeur et ses exploits, il a une très-grande influence militaire sur tous les Sioux, comme Wabiscihuowa, par sa finesse et sa politique. La seconde a pour chef le Tuimo-Haconté, ou Petit Tueur de Castors, forte aussi de 1,800 ; la troisième, le Ciaha-hapi, ou le Dardeur, de 1,500 ; la quatrième, le Petessé-han, ou la Vache Blanche, de 1,000 ; la cinquième, le Thaona-hapé, ou l'Orignal qui se sauve, de 800 ; La septième, le Weuvakanà, ou la Jambe Cassée, de 1,000 ; la huitième, le Waha-koon, ou l'Homme de Médecine, de 1,000. La sixième, ou la bande

des Titons, erre, en deux tribus, vers le Missouri; deux tribus très-puissantes, dont une est présidée par le Cianthe-petà, ou Cœur de Feu, l'autre par Ciaka-hapapi, ou le Batteur de Tambour, et on calcule qu'elles sont fortes d'environ 28,000. Total, 44,950 (p. 103 et 104.)

Les mois, ou les lunes des Sioux, ont des noms différens de ceux des Cypowais; il faut donc les indiquer séparément. Commençons par ceux des premiers, et à partir de la première lune.

Mars, la lune du Mal-des-Yeux, Wisthaociasia-Oni; avril, la lune du Gibier, Mograhoandi-Oni; mai, la lune des Nids, Mograhochandà-Oni; juin, la lune des Fraises, Wojusticiascià-Oni; juillet, la lune des Cerises, Champaseià-Oni; août, la lune des Buffaloes, Tantankakiocu-Oni; septembre, la lune de la Folle-Avoine, Wasipi-Oni; octobre, la lune de la fin de la Folle-Avoine, Sciwostapi-Oni; novembre, la lune du Chevreuil, Takiouka-Oni; décembre, la lune du Chevreuil-qui-jette-les-Cornes, Ahesriaktionska-Oni; janvier, la lune de Valeur, Onwikari-Oni; février, la lune des Chats-Sauvages, Owiciatà-Oni. Les mois des Cypowais sont les suivans: juin, la lune des Fraises, Hodheimin-Quis; juillet, la lune des Fruits-Blus, Mikin-Qu.; août, la lune des Feuilles-Jaunes, Wathebaqui-Qu.; septembre, la lune des Feuilles-Tombantes, Inaqui-Qu.; octobre, la lune du Gibier-qui-passe, Bima-Hamo-Qu.; novembre, la lune de la Neige, Kaskadinò-Qu.; décembre, la lune du Petit-Esprit, Manito-Quisison; janvier, la lune du Grand-Esprit, Kitci-Manito-Qu.; février, la lune des Aigles-qui-arrivent, Wamebinni-Qu.; mars, la lune de la Neige-Durcie, Onabanni-Qu.; avril, la lune des Raquettes-aux-Pieds, Pokaodaquimi-Qu.; mai, la lune des Fleurs, Wabigon-Qu. Les sauvages ne font aucune division de la semaine. Ils ne comptent les jours que par sommeils. Ils divisent le jour par moitié et par quarts, en mesurant le temps par le cours du soleil, depuis son lever jusqu'à son coucher. P. 149, v. 150.

Cette rivière de Médecine-Jaune est ainsi appelée du nom d'une racine de cette couleur, dont l'imposture et la crédulité ont fait un remède mystique, spirituel et corporel. On calcule que cet endroit est environ à 180 milles du fort St.-Antoine. A 20 milles de là, on passe la Watpà-Danitpà, ou rivière aux Castors, qui était autrefois abondante en ces animaux, et descend de l'ouest. Peu loin de son embouchure on trouve le Me-

deyethaan , ou lac qui parle , qui n'est qu'un bassin étroit et de la longueur environ de 16 milles , rempli par le St.-Peter , qui y entre au N.-O. , et en sort au S.-E. Entre ce lac et l'embouchure de la Médocine Jaune , des rapides , qui en interrompent la navigation , forcent à faire environ un mille de portage. Après avoir passé la Rivière-aux-Ecores , Skewakan-Walpa , la Rivière-aux-Grès , Issonya-Hosé-Watpa , du côté du bord occidental , et la Rivière-aux-Pommes-de-Terre , Stooboanthé Walpà , du côté opposé , on arrive au lac de la Grosse-Roche , Iiakia-kiaya-Medé , qui est aussi formé par le St.-Peter , qui entre au nord et en sort à l'Est-S.-E. Il est plus large et plus long que le précédent. Trois milles au-dessus du commencement du lac , marchant toujours vers le nord , on traverse le St.-Peter , qui n'est plus qu'un fossé. C'est là que tous les canots s'arrêtent , et que l'on décharge les marchandises , pour les transporter ensuite jusqu'ici , à travers une prairie de six milles , au N. N.-O. , où nous sommes arrivés le 18. Nous avons mis pied à terre à la seule cabane qui y soit : c'est un établissement formé par des Écossais , qui ont déserté les compagnies anglaises du N.-O. , et de la baie d'Hudson , et dont M. Renoille est un des associés. Ces messieurs , en se mettant naturellement en opposition aux intérêts de la compagnie S.-O. , seraient tombés , avant même de commencer leurs spéculations , sous le poids de leur jalousie , et de ses intrigues puissantes ; mais ils ont eu l'adresse de s'associer avec des Américains , qui prêtent leur nom , et ont baptisé cet établissement sous celui de Colombian American Company ; en conséquence , ils ont obtenu du surintendant des sauvages , des patentes qui les autorisent dans leur trafic ; mais je pense qu'ils seront forcés à la fin de capituler avec ladite compagnie S.-O. et de se mettre sous sa dépendance. Cette situation est très-avantageuse pour le commerce des pelleteries , parce que ces messieurs se trouvent au milieu des bandes des Sioux , et peuvent pousser leurs spéculations jusque sur le Missouri et la Colombie , si toutefois les Russes , qui viennent de s'emparer des embouchures de cette dernière rivière , veulent bien le leur permettre. L'Amérique n'a pas peu à craindre encore de l'ambition européenne. Les sources de la rivière St.-Peter sont situées à environ 20 milles de ce lac , vers le N.-O. Il aurait été intéressant d'aller les reconnaître , ne fût-ce que pour en fixer la latitude et la longitude ; nous aurions été les premiers à le voir ,

mais elles n'étaient point sur le chemin de l'expédition, et elles furent négligées.

Elles jaillissent au pied d'une chaîne de coteaux, que les sauvages appellent coteaux de Prairies, parce qu'ils partagent du nord au sud ces vastes prairies, qui, des montagnes du Grand-Aigle, jusque vers les sources de la Terre-Bleue, séparent le Missouri du St.-Peter. Je ne puis pas vous dire non plus précisément la position géographique de cet endroit (le lac Travers), car le Major me l'a caché rigoureusement; il avait sans doute ses raisons pour cela, je ne peux pas chercher à les connaître: mais je suppose qu'elles peuvent être environ au 47^e. degré de latitude, et au 20^e. et $\frac{1}{2}$ de longitude ouest du méridien de Washington. La distance du fort St.-Antoine est à peu près de 280 milles par terre, N.-N.-O., et 400 par la rivière, qui fait beaucoup de détours. Ce lac et les sources du St.-Peter se trouvent sur le sommet des terres hautes, qui séparent les eaux qui tombent vers le sud, de celles qui descendent au nord; et en effet les eaux du lac et du St.-Peter se croisent en direction opposée; car celles du premier coulent dans la rivière Rouge, et conséquemment dans la baie d'Hudson, et celles du second, dans le golfe du Mexique par le Mississipi.

Le lac Travers se trouve sur un des points les plus élevés de l'Amérique septentrionale, et il n'est formé par aucun affluent ou confluent tributaire; tout est prairies et plaines éternelles autour de lui, et on ne voit pas d'où il peut tirer ses eaux. C'est un phénomène d'autant plus surprenant, qu'on n'y trouve aucune trace qui puisse caractériser un cratère de volcan éteint, et le peu de profondeur de son lit en exclut même la présomption. Sa longueur du sud au nord est d'environ 15 milles, sa plus grande largeur de deux. Deux îles, souvent habitées par les sauvages, le parent agréablement, et ses bords variés de bois et de prairies, y répandent beaucoup d'agrément. P. 181, 182, 183, 184, et 185.

M. Pike, chef d'une expédition que le gouvernement des États-Unis envoya en 1805, pour découvrir les sources du Mississipi, les fixe à ce lac, quoique la rivière la Sangsue, qui s'y jette au N.-N.-O., remonte encore à plus de 50 milles. Mais c'était en hiver; il faisait un froid terrible; et on trouve difficilement des sources à travers les glaces. Il n'y a pas de doute que M. Pike, dans une autre saison, et avec moins d'embarras à sa suite, n'eût poussé plus loin ses découvertes. C'était un homme

entreprenant et courageux : son expédition vers le Nouveau-Mexique, et sa mort glorieuse au champ de l'honneur, méritent une place dans l'histoire. Ce lac est entrecoupé d'îles et de presqu'îles considérables. Ces dernières y forment une quantité de baies profondes, qui semblent être autant de lacs séparés. Celle qui est au nord du Camp Sauvage est d'une perspective théâtrale. Des promontoires qui s'avancent graduellement des deux côtés représentent les coulisses. Ce lac a une infinité d'issues, qui, au moyen de quelques portages, donnent aux Indiens la facilité de parcourir, en tous sens, avec leurs canots, toutes les régions environnantes, et des chemins de traverse qui épargnent les détours immenses qu'il faut parcourir, en y entrant par le Mississippi et l'embouchure de la rivière la Sangsue. En remontant cette dernière, l'espace d'environ 15 milles, traversant ensuite deux lacs, et faisant deux portages, on va dans un jour au lac du Cèdre-Rouge, et le dernier portage aboutit dans son petit bassin méridional. A l'ouest, on rejoint la rivière des Plumes-de-Corbeau, qui se jette à l'est dans le Mississippi, et remonte, au N.-O., jusque près du lac de la Quene-de-Loutre. Au sud, on descend au Mississippi par le moyen de la Rivière-aux-Pins, et au S.-E., par celle des Saules, à laquelle Pike a donné son nom. P. 264, 265.

WARDEN.

146. LE CANADA ET L'ÉMIGRATION. (*Lond. Magazine*, déc. 1824, pag. 577.)

Le but de cet article est de montrer toute l'importance du Canada pour l'Angleterre, et la nécessité de favoriser l'émigration et l'établissement des émigrans dans cette colonie. Dans l'opinion de l'auteur, il doit s'élever tôt ou tard, entre la Grande-Bretagne et les États-Unis, une lutte à outrance, non pour la gloire et la puissance, mais pour décider de l'existence de l'une des deux nations. Lors de cette lutte, il s'agira de savoir à qui appartiendra le Canada. S'il est envahi par la république américaine du nord, ce sera un échec terrible pour l'Angleterre, qui peut au contraire se faire de cette vaste contrée un rempart formidable contre ses rivaux. Les Canadiens préfèrent la domination anglaise à celle de leurs voisins; mais ils sont Français dans le cœur. L'émigration ou l'établissement d'un grand nombre de sujets anglais dans cette colonie est le seul moyen de l'attacher à la métropole. L'auteur reproche au gouvernement britannique son

insouciance à l'égard de ce pays, et le peu de soin qu'il prend, soit d'en améliorer la situation, soit de favoriser les sujets anglais qui veulent s'y établir. Il cite à l'appui de ses reproches plusieurs passages de l'ouvrage en deux volumes in-8°, publié l'an dernier, par M. Talbot, sur le Canada. D'après les observations de ce voyageur, la culture du tabac et celle du chanvre pourraient en peu de temps y être portées à un très-haut degré de prospérité, fournir aux besoins de l'Angleterre, quant au chanvre, lui épargner le million et demi sterling dont elle est annuellement tributaire envers la Russie pour cet approvisionnement, et rendre favorable au Canada la balance du commerce, maintenant toute à son désavantage. La législation actuelle excluant ses grains des ports de la Grande-Bretagne, tandis qu'elle oblige les Canadiens à s'y pourvoir des objets fabriqués qui lui sont nécessaires, il en résulte que les importations de cette colonie, qui n'excèdent pas 863,156 livres sterling surpassent cependant de plus de 350,000 liv. sterl. ses exportations. Cette situation la menace d'une ruine inévitable si on ne la prévient promptement par des mesures favorables à sa prospérité. Quant aux établissemens des émigrans anglais ou irlandais, ils trouvent des obstacles dans le haut prix auquel on a porté les terres qu'accorde ou plutôt que vend très-cher le gouvernement, dans le mépris qu'il témoigne aux émigrans, dans les difficultés qu'il leur oppose, et enfin dans l'insuffisance des lots assignés à chaque famille. Ces lots sont ordinairement de 50 acres l'un. Or les obstacles que la rigueur du climat pendant un hiver très-long, la brièveté et la sécheresse de l'été, opposent à la culture, ne permettent pas qu'une famille de huit personnes puisse y vivre à l'aise, par les travaux agricoles, sur une propriété inférieure à 500 acres. L'émigration, encouragée par des dispositions plus avantageuses aux colons, sera doublement profitable pour l'Angleterre, en offrant un débouché à la partie surabondante de sa population, et en lui procurant l'appui d'une colonie, dont une administration plus attentive au bonheur des colons, lui garantira le dévouement.

A. D. V.

147. TABLEAU DE LA RÉPUBLIQUE DE CHILI et de ses habitans; par N.-G. VAN KAMPEN. (*Magazijn voor Wetenschappen*, 1823, T. II, cah. 3, p. 367.)

L'auteur présente un précis intéressant de l'histoire et de la

géographie du Chili, d'après les relations qui ont paru avant 1823. Il n'a pas pu profiter des voyages du capitaine anglais Basil Hall, et de Schmidtmeier, qui lui auraient fourni bien d'autres détails intéressans.

D-G.

148. EXTRAIT D'UN VOYAGE A SURINAM, par M. LESCHENAULT DE LA TOUR, à la fin de l'année 1823 et au commencement de 1824, in-4. de 44 p. Cayenne; 1824; impr. du Roi.

Cet extrait, où l'auteur a résumé en un très-petit espace les résultats d'observations multipliées et attentives, n'est guère susceptible d'analyse. On y trouvera un tableau complet des moyens employés par les Hollandais, pour faire prospérer leur colonie, et des résultats de leurs efforts. L'époque de sa plus grande splendeur est l'année 1771. Il est sorti alors pour Amsterdam et Rotterdam :

	flor.
21 millions de livres de café, à 7 fl. de Hollande, ci.	7,350,000
24 mille barriques de sucre, à 65 fl.	1,560,000
2 millions de livres de cacao à 9 fl.	900,000
1 million de livres de coton à 8 fl.	400,000
Par approximation 7,000 barriq. de mélasse.	269,500
Rums et tafias.	269 500
Total.	10,749,000

En ajoutant divers produits non compris dans l'évaluation précédente, on trouve que le bénéfice net de la colonie s'élevait à environ 10,000,000 flor. (20,000,000 de fr.), somme énorme pour l'époque.

Diverses causes, expliquées dans l'extrait de M. Leschenault, firent déchoir la colonie de cette prospérité. Occupée momentanément par les Anglais, elle a été rendue au royaume des Pays-Bas en 1816. Mais le remplacement sur les lieux des propriétaires par des régisseurs est la cause principale d'un grand changement dans l'aspect de la colonie, toujours très-remarquable, néanmoins, dans les résultats qu'elle présente maintenant, surtout, si on la compare à la colonie française de Cayenne. C'est ce qui résulte de l'état comparatif de la population productive, et des produits de chaque colonie pour l'année 1819. —

Cayenne. Nombre d'esclaves,	13,369
Surinam. <i>Id.</i>	57,300

La population productive est donc 4 fois $\frac{1}{2}$ plus considérable dans la seconde colonie.

Produits en 1819.

A Cayenne.		A Surinam.	
Café.	59,904 liv.	Café	5,479,678 liv.
Sucre	197,978	Sucre	15,393,875
Coton	383,246	Coton	1,274,332
Cacao	58,388	Cacao	34,301

Nombre de bâtimens : à Cayenne, 22 ; à Surinam, 68 , sans y comprendre les navires étrangers, tandis qu'ils sont compris pour Cayenne. — Ainsi , à Surinam , les récoltes ont été environ 95 fois plus considérables pour le café , 78 fois pour le sucre , 3 $\frac{1}{2}$ fois pour le coton , et environ 1 fois moins considérables pour le cacao. Les mélasses ; les rums et les tafias , suivent la proportion du sucre. Toutefois si l'on compare ces produits pour Surinam avec ceux de 1771, on verra qu'à cette époque antérieure les récoltes étaient pour le sucre environ le double, pour le café quadruples, pour le cacao, environ 58 fois plus fortes. La récolte du coton seule est aujourd'hui plus considérable d'un cinquième.

M. Leschenault de la Tour assure que les colons en général et les colons hollandais en particulier ont été calomniés par certains voyageurs , sous le rapport de leur conduite à l'égard des esclaves noirs. Il serait toutefois assez difficile de concilier les droits de la justice et de l'humanité avec ce qu'il nous rapporte lui-même des punitions infligées aux nègres. Ce voyageur s'élève avec beaucoup d'aigreur contre le *radicalisme anglais* dans ses efforts pour l'abolition de l'esclavage. Ce n'est pas ici le moment de discuter les motifs de tous ceux qui sollicitent cette grande mesure dont l'application réclame les précautions qu'exigent la justice et l'intérêt général. Il suffit d'y reconnaître le vœu de l'humanité d'accord avec la religion et la raison. M. Leschenault, dans sa Notice , après avoir parlé du marronage toujours croissant à Surinam , et avec lequel on a été obligé de traiter, cite, p. 14 , une révolte récente de 9 à 10 mille noirs à Demerary, révolte que l'on n'a pu apaiser qu'en en faisant pendre ou fusiller près de 1,000. On a observé, dit-il encore, pag. 17, « que les noirs obéissent bien plus volontiers à un propriétaire qu'à un directeur, parce qu'ils espèrent que leurs plaintes contre celui-ci, lorsqu'il les punit, seront écoutées par l'ad-

ministrateur, *ce qui arrive quelquefois, mais cependant très-rarement.* » On voit que ce voyageur fournit ainsi lui-même des faits et des argumens contre l'esclavage. V. le n. 150, ci-après. A.D.V.

149. *SURINAM IN DESZELFS TEGENWOORDIGEN TOESTAND.* Surinam dans son état actuel; par un habitant de cette colonie. 100 p. in-8. Amsterdam; 1823; Sulpke.

L'auteur pense que l'on n'aura une bonne description de la colonie des Pays-Bas que lorsque le gouvernement aura fait explorer tout le pays par des savans. Dans l'ouvrage de Stedman la vérité est entremêlée de fictions, et l'auteur a fait plutôt un roman qu'un ouvrage géographique. Tel est du moins le jugement de l'auteur anonyme du nouvel ouvrage sur Surinam. Il fait connaître le climat, le gouvernement, le commerce, les productions, les ressources et la manière de vivre des habitans. Il y joint des règles de diète pour les Européens qui s'établissent dans la colonie. Il décrit en détail la ville de Paramaribo, dont il donne aussi une petite vue en vignette.

D.

150. *EXCURSION FAITE, EN 1823, AUX ILES D'ARUBA ET BONAIRE*, dépendant de Curaçao; par un Néerlandais établi dans la dernière. (*Vaderlandsche Letteroefeningen*, 1824, n°. XIV, p. 661, et n°. XV, p. 728.)

Les deux petites îles d'Aruba et Bonaire, très-peu connues, sont de quelque utilité à l'établissement hollandais de Curaçao; c'est là leur principal titre à l'intérêt public. Aruba, située à l'ouest de Curaçao, est séparée par un canal de 6 milles de large, de la langue de terre de Paraguana à laquelle elle était vraisemblablement unie dans les temps anciens; aussi le canal est peu profond; au milieu on peut jeter l'ancre à 14 brasses. La partie occidentale de l'île d'Aruba est tellement sablonneuse et aride qu'aucun arbre n'y prospère. Sur la baie aux Chevaux (*Paardenbaai*) on voit quelques centaines de maisons. Depuis que le commerce avec la côte ci-devant espagnole du continent est libre, des juifs et d'autres spéculateurs se sont établis à Aruba. Une vingtaine de petits navires viennent prendre des marchandises d'Europe à Curaçao, et les vendent sur la côte de Paraguana. Ce commerce a un peu dégourdi les habitans, qui auparavant étaient d'une simplicité singulière. L'auteur en cite plusieurs traits. Le commandant était leur maître, leur juge, leur arbitre; cependant ils sont vindicatifs; leur vengeance ordinaire est de mettre le feu à

la maison de leur ennemi. Cette vengeance n'est pourtant plus si facile à exécuter depuis que l'on a commencé à remplacer les toits de chaume de maïs par des écorces de cactus. Dans l'ouest de l'île, il y a quelques grottes qui paraissent avoir été habitées par les Indiens avant l'arrivée des Hollandais à Curaçao. Dans l'une on a trouvé un amas d'ossements humains ; selon la tradition, des Indiens y ont été assassinés par des pirates. L'auteur espérait trouver dans cet amas un crâne d'un vrai Caraïbe ; mais peu de temps auparavant un prêtre était venu chercher toutes les dents et mâchoires des Indiens assassinés, et le reste avait été exposé à l'air, et était brisé et en grande partie dégradé. Dans la même contrée on voit de gros blocs de pierres disséminés dans les sables où il n'y a point de carrière. L'auteur présume qu'ils ont été arrachés, par un tremblement de terre, aux montagnes de l'est de l'île, et lancés dans les plaines de l'ouest. Aruba diffère, sous le rapport de l'histoire naturelle, de l'île de Curaçao. Elle a des serpens à sonnette et des grenouilles que l'on ne trouve point à Curaçao. Les grenouilles se montrent après les pluies, et dès que la sécheresse reprend, elles disparaissent. Un Hollandais en avait transporté à Curaçao pour avoir un souvenir de plus des marécages de Hollande ; mais les grenouilles n'y coassèrent point, et disparurent. Aruba ne produit ni fruits ni légumes ; on pêche de grosses huîtres attachées aux branches des mangliers qui pendent dans l'eau ; la pêche consiste à couper les branches, et à en détacher les huîtres. En 1824 Aruba a fait du bruit dans les gazettes d'Europe à cause de la quantité d'or qu'on y a trouvée. Dès 1750 on y en avait trouvé un morceau assez considérable : le gouvernement fit examiner le sol par un minéralogiste qui ne découvrit rien. Au commencement de ce siècle on trouva encore un morceau de 11 onces ; il fut vendu au commandant anglais qui à cette époque gouvernait l'île. Le commandant fit faire de nouvelles recherches, mais sans succès. En mars 1824, un enfant indien découvrit au pied du mont Yamanota, qui peut avoir 500 p. de haut, et n'est visité par personne, un morceau d'or de 3 à 4 onces ; le lendemain le père s'étant rendu sur les lieux trouva d'autres morceaux. Le bruit de cette découverte se répandit malgré le secret qu'on voulut garder, et en mai toute la population indienne fut occupée à fouiller le terrain ; on prétend que dans quatre mois de temps on a recueilli 6 à 7,000 onces ; peut-être faut-il en déduire la moitié. Il est de fait que les marchands de Curaçao en ont ex-

pédié près de 2,000 onces pour l'Amérique septentrionale. Le poids des morceaux variait de $\frac{1}{4}$ à 1 once; il y a eu des morceaux de 40 à 49 onces, et le bruit a couru qu'on a trouvé un morceau de 32 livres 8 onces, qui a été vendu secrètement de peur d'avoir affaire au gouvernement. Ceux qui prétendent avoir vu ce morceau assurent qu'il avait le volume d'un fromage de Hollande (ou d'Édam). L'or n'est mêlé à aucune terre ni pierre; il se présente dans l'état fondu; rien dans la montagne n'annonce qu'elle a contenu des veines de ce métal; aussi ne l'a-t-on trouvé qu'au pied de la montagne. Au mois de juin les fouilles furent prohibées; cependant, comme elles continuèrent, le commandant appela de Curaçao main-forte, et fit occuper le terrain. Depuis ce temps c'est le gouvernement qui fait fouiller le sol par des Indiens qu'il paie. Les autres habitans ne peuvent plus approcher de la montagne. La navigation dans ces parages est pénible à cause du courant qui se jette avec beaucoup de violence dans la baie de Coro; il est poussé de là le long du cap de St.-Roman, et se porte avec force dans le canal entre Aruba et la langue de terre de Paraguana.

Bonaire, située au-dessus du vent et servant de point de relâche, est mieux connue des marins qui vont à Curaçao; la traversée de Curaçao à Bonaire est de 24 heures, lorsque les vents se joignent aux courans pour contrarier la navigation; la traversée en sens inverse dure à peine 8 heures. L'aspect de la baie de Bonaire, où relâchent les bâtimens, est assez triste; au milieu de quelques chaumières dispersées, on aperçoit un petit fort avec 4 canons et surmonté du pavillon des Pays-Bas. Tandis que la baie de Curaçao, même dans ce temps de la décadence du commerce, renferme presque toujours 60 à 70 bâtimens de diverses nations, on ne voit dans celle de Bonaire que quelques bateaux de pêche. La côte de Curaçao présente une belle culture; les arbres fruitiers y abondent; des digues s'opposent aux débordemens, et y ménagent l'eau: à Bonaire, les côtes sont désertes; point d'arbres fruitiers, point de digues; le cactus a envahi les terrains propres à la culture. Ce végétal, qui ailleurs n'est qu'un buisson, atteint à Bonaire une hauteur de 40 pieds, et pousse ses longs rameaux épineux de tous les côtés; les perroquets y trouvent un asile contre leurs ennemis; car les blessures causées par les épines de cactus sont très-dangereuses, et souvent mortelles. Cependant les cabris et les vachés mangent volontiers cette plante: il y en a

même une espèce que les nègres réduisent en bouillie pour s'en nourrir. Les cabanes de la baie sont habitées par une race d'hommes provenant du mélange des Indiens et des nègres ; la race indigène s'est éteinte. Ces habitans cultivent du petit maïs, et quelques-uns ont des chèvres. Dans les grandes sécheresses, ils risquent de mourir de faim ; aussi le gouvernement a pris le parti de les employer à couper du bois de Brésil et de les payer en grains.

La côte orientale est hérissée de rochers et d'écueils, et presque chaque année quelque navire y fait naufrage. La partie la plus fertile de l'île est l'ouest ; on y trouve la vallée de *Rincon*, où le gouvernement entretient une plantation cultivée par des esclaves. L'auteur assure que ces esclaves sont traités avec beaucoup de douceur : ce traitement contraste, dit-il, avec celui qu'on fait éprouver aux nègres à Surinam. Il cite des exemples de la dureté avec laquelle les planteurs de cette colonie traitent les malheureux Africains. L'auteur ajoute qu'à Surinam la traite continue impunément, parce que les mesures législatives contre ce trafic abominable sont insuffisantes ; circonstances que l'auteur regarde comme d'autant plus malheureuses, que déjà la population nègre des colonies devient effrayante. Il croit que l'état d'esclavage, tel qu'il est, ne pourra plus durer un demi-siècle.

DEPPING.

151. GEOGRAPHICAL MEMOIRS, etc. Mémoires géographiques sur la Nouvelle-Galles méridionale, contenant la relation de la visite des deux nouveaux forts par le gouverneur-général, de la découverte de la rivière *Moreton-Bay*, des aventures de deux naufragés sur cette plage pendant sept mois, d'un voyage des plaines de *Bathurst* à celles de *Liverpool*, avec des détails sur les indigènes, la géographie, la géologie, la botanique, etc., de la Nouvelle-Galles. Les documens officiels sont publiés par l'ordre du comte Bathurst, à qui l'ouvrage est dédié. Éditeur, le baron FIELD, ancien membre de la cour suprême de la Nouvelle-Galles du Sud. Avec cartes. In-8. ; Londres. (Sous presse.)

52. TABLE DES HAUTEURS DE QUELQUES LIEUX DANS LA RÉGENCE DE PREANG (Java), mesurées par M. REINWARDT. (*Verhandel. van het Bataviasche Genootschap*, tome IX. Batavia, 1823.)

NOMS DES LIEUX.	Thermomètre de Fahrenheit.	BAROMÈTRE.		HAUTEUR des lieux.	
		Milli- mètres	Pouces anglais.	Mètres.	Pieds anglais.
Côtes.	82	760	29,922		
Buiteuzorg.	79	737,5	29,034	2657	865
Megamendon.	66	640,5	25,216	1477	4848
Salak.	54	589,5	23,268	2186	7172
Gedé.	56	551	21,710	2766	9075
Pontjak Karang (dist. de Tjihea).	74	690	27,152	8255	2774
Patocha (dist. de Tjismdarie).	50	581	22,992	2257	7407
Tombak Rœijong (idem). . . .	61	609	23,978	1917	6291
Village de Tjiwednij (idem).	70	670	26,394	1089	3572
Pic septentrional de Tiloe (dist. de Banjaran).	60	627	24,690	1653	5425
Pic méridional id. (idem). . .	60	614	24,174	1839	6034
Kampong Lamadjam (idem). .	71	680	26,771	966	3169
Kampong Malabar (idem). . .	68	675,2	26,583	1025	3363
Montagne id. (idem).	61	602	23,700	2018	6621
Village de Banjaran (idem). .	72	698	27,480	772	2534
Kampong Marajon (dist. de Tjiparay).	71	683	26,889	925	3035
Kampong Nenkellen (idem). .	65	666	26,220	1140	3742
Tête de la rivière de Tjitarum (dist. de Manahaija). . . .	63	645	25,394	1415	4645
Sumbong (idem).	65	624	24,566	1704	5593
Tjikaraha (idem).	64	640	25,196	1224	4017
Goenong Goentoer (dist. de Ti- manganten).	55	612	24,094	1855	6085
Telaga Bodas (dist. de Wana- radja).	64	626	24,645	1675	5497
Village de Trogong (dist. de Timanganten).	74	700	27,559	716	2350

TOPOGRAPHIE, GÉODÉSIE, ARPENTAGE ET NIVELLEMENT.

153. GAUNDLINIEN ZU EINER NEUEN THEORIE DER ERD GESTALTUNG. Principes d'une théorie nouvelle de la figure de la terre sous les points de vue astronomique, géognostique, géographique, et physique, par K. F. KLÖDEN, avec 7 grav. col. sur vélin, br.; pr. 2 rth. 18 gr. A Berlin, magasin des arts. (*Intellig. Blatt der Jen. Litt. Zeit.*, Sept. 1823, p. 352.)

On a mille fois essayé, dit le journaliste allemand à qui nous empruntons l'annonce de cet ouvrage, de trouver la clef des phénomènes et le mot des énigmes que présente la surface de la terre; on a mille fois proposé diverses routes pour ne point s'égarer dans ce labyrinthe; mais toutes ces tentatives ont été malheureuses. Cependant tout nouvel effort mérite notre attention, surtout dans un temps où ces sujets ont excité un intérêt général. A ce titre, ajoute le rédacteur de l'article allemand, nous croyons devoir recommander, de préférence, au public l'ouvrage annoncé, parce que la route proposée par l'auteur est entièrement neuve et régulière; que les phénomènes naturels qui offrent les problèmes les plus difficiles à résoudre sont enfin expliqués d'une manière simple et satisfaisante.

Cet ouvrage, continue le rédacteur, répand une lumière toute nouvelle sur les parties les plus obscures de la géologie, et l'auteur établit une relation encore inconnue entre des objets considérés jusqu'à présent comme étrangers les uns aux autres; en outre, il fait voir que beaucoup de phénomènes, qu'on attribuait au hasard, sont conformes aux lois de la nature.

Enfin, dit-il, en finissant, nous ne nous trompons point, en croyant offrir au géographe, à l'astronome, au géognoste, au physicien, une source abondante en recherches profondes, et nous sommes convaincus que la plupart des vues nouvelles de l'auteur leur paraîtront une acquisition précieuse pour la science.

Lorsque l'ouvrage de M. Klöden nous sera parvenu, nous mettrons par une analyse exacte nos lecteurs à portée de juger de son mérite réel, et des éloges que lui a décernés le critique d'Iéna.

B-Y.

154. *AN INTRODUCTION TO THE PRACTICE OF NAUTICAL SURVEYING AND THE CONSTRUCTION OF THE SEA-CHARTS.* Introduction à la pratique de la levée et de la construction des cartes hydrographiques, accompagnée de 34 planches, traduite du français de C. F. BEAUTEMPS-BEAUPRÉ, ingénieur-hydrographe, chef du Dépôt des cartes et plans de la marine, membre de la Légion-d'Honneur, etc., par le capitaine RICHARD COPELAND, de la marine royale d'Angleterre; avec un appendice contenant un essai de Dalrymple sur les méthodes les plus commodes pour la levée des cartes marines; en outre, une description des observations d'après lesquelles ont été fixées les longitudes des différens points de la côte de l'Australie, etc., par le capitaine MATHEW FLINDERS, etc.; in-4. Londres; 1823; R. H. Laurie.

On sait, par les principes de la géométrie élémentaire, que la position de trois points étant donnée, on peut déterminer celle d'un quatrième point duquel on a pris des angles aux trois premiers. Ce théorème, si simple et si fécond par ses applications, sert de base à la levée des cartes marines; et, quoiqu'il ne soit pas nouveau, il y a, toutefois, peu de temps que les praticiens l'ont mis en usage.

Le savant et laborieux ingénieur qui fut chargé de la levée des cartes hydrographiques de l'expédition de d'Entrecasteaux, est le premier qui ait tiré du théorème dont il s'agit, tout le parti dont il était susceptible; aussi, les cartes qui sont le résultat de ce voyage ont-elles un degré de précision inconnu jusqu'alors, et qui servira long-temps de modèle aux observateurs les plus éclairés et les plus exacts. L'auteur, après avoir achevé la rédaction de son atlas, voulut rendre un service plus grand encore à l'hydrographie, en faisant connaître, avec les détails nécessaires, les méthodes qu'il avait suivies, tant pour la levée des cartes, que pour leur construction. Ce travail fut imprimé sous la forme d'appendice à la suite de la relation du voyage de d'Entrecasteaux; et, depuis, il a été imprimé de nouveau séparément. Tel est l'ouvrage dont M. le capitaine Richard Copeland a publié une traduction, dédiée par lui aux lords de l'amirauté.

Si l'on se rappelle combien les Anglais, et surtout les marins anglais, sont exclusifs; combien leurs préventions sont déplorables et souvent injurieuses pour tout ce qui n'a pas été inventé

ou fait le premier en Angleterre, on conviendra que l'espèce d'hommage qu'ils rendent ici aux talens de M. Beauteemps-Beaupré est, pour ce savant, un titre aussi glorieux qu'honorable.

Je ne m'attacherai pas à analyser un ouvrage qui se trouve entre les mains de tous les officiers de la marine française, et qui est le *vade-mecum* obligé de tous ceux qui s'occupent non seulement de la levée, mais aussi de la construction des cartes hydrographiques; mais je citerai à ce sujet l'opinion du traducteur anglais lui-même : « Sans entrer, dit-il, dans un long détail des » différentes méthodes proposées jusqu'ici, et sans examiner le » mérite propre à chacune d'elles, l'auteur arrive tout de suite » au but, en donnant un précis intéressant des moyens qu'il a » employés dans la construction de ses cartes. La nature de son » ouvrage est telle, qu'en le lisant, on est conduit tout de suite » à la pratique de la levée des plans hydrographiques. »

La traduction d'un ouvrage relatif à la marine ne devait offrir aucune difficulté à un marin : aussi, ai-je remarqué, qu'en général cette traduction était exacte. Une expression cependant n'a pas été bien comprise; et le capitaine Copeland, dans sa préface, fait lui-même l'avou de l'embarras où il s'est trouvé à cet égard.

M. Beauteemps-Beaupré, en parlant des observations faites pour déterminer la variation de l'aiguille aimantée, s'exprime ainsi : « Observation de la déclinaison de l'aiguille aimantée à » midi, par une distance prise au soleil. » Ce que le traducteur a rendu par : « Observations of the variation of the magnetic » needle, at noon, by a magnetic bearing of the sun, » idée qui n'est pas celle de l'auteur. En effet, M. Beauteemps-Beaupré, convaincu que les relèvemens à la boussole n'avaient pas toujours une parfaite exactitude, s'était astreint à les remplacer par la méthode connue des relèvemens astronomiques. Or, l'instant précis de midi étant donné par un chronomètre réglé d'avance, on conçoit que la hauteur méridienne du soleil, combinée avec la distance angulaire de cet astre à un objet terrestre, pouvait donner le gisement vrai de cet objet par rapport à l'observateur; et la comparaison de ce gisement avec celui qu'indique la boussole, la variation ou la déclinaison magnétique. Tel est le véritable sens des expressions de M. Beauteemps-Beaupré. Le moyen dont nous venons de parler n'est, au reste, qu'approximatif, et l'auteur ne le donne pas pour autre chose; mais l'expérience

prouve que, comme méthode de relèvement, il est encore préférable à l'emploi direct de la boussole.

A la suite de l'ouvrage de l'ingénieur français, M. le capitaine Copeland a fait imprimer un essai de Dairymple sur le choix des méthodes à employer dans la géographie nautique. C'est un mémoire de 7 à 8 pages, publié en 1771, et dont le but principal est de montrer les inconvéniens de l'emploi de la boussole dans la levée des cartes marines, et de rappeler le théorème dont nous avons parlé plus haut. A nos yeux, ce mémoire n'a ici d'autre objet que de montrer que les Anglais ont parlé, il y a long-temps, du sujet qui nous occupe ; car, réellement, il ne contient rien d'essentiel après la lecture de l'ouvrage de M. Beautemps-Beaupré.

A l'égard du second appendice, extrait du voyage de Flinders aux Terres Australes, il n'a que des rapports indirects avec la levée des cartes marines, puisqu'il traite seulement des moyens employés par ce navigateur pour corriger les longitudes observées pendant son voyage. Ce sujet rentrerait beaucoup mieux, ce nous semble, dans le cadre d'un traité de navigation, où l'on pourrait d'ailleurs examiner, dans ses moindres détails et sous toutes ses faces, un objet qui, par son importance, mérite bien, sans contredit, de fixer l'attention des savans.

On doit regretter que M. le capitaine Copeland n'ait pas consulté le *Pilote français* de M. Beautemps-Beaupré ; il y eût trouvé divers perfectionnemens sur le tracé des cartes marines et la manière de sonder, qui, en donnant un nouveau prix à sa publication, eussent concouru à répandre davantage des méthodes qui, par leur généralité, leur simplicité et leur perfection, intéressent les marins de tous les pays.

L. DE F...T.

PLANS ET CARTES.

155. DE L'ANCIENNETÉ DE LA MAPPEMONDE DES FRÈRES PIZIGANI, exécutée en 1367 ; par M. A. PEZZANA, conservateur de la bibliothèque de Parme ; traduit de l'italien par C. BRACK ; in-8. de 60 pag. ; Gênes ; 1808 ; J. Giossi.

Nous signalons cet écrit, quoique publié depuis long-temps, parce qu'il a été imprimé hors de France, et qu'il est peu connu. Il a pour but de constater l'authenticité d'un monument jusqu'alors ignoré, et qui doit tenir une place distinguée dans les

annales de la géographie. Il s'agit de la mappemonde exécutée par les frères Pizzigani à Venise, en 1367. Le père *Pellegrini*, bibliothécaire de la *Zeniana*, ainsi appelée du nom d'*Apostolo Zeno*, qui en fit don aux dominicains de Venise, dans une dissertation insérée au 10^e. vol. du *Journal de littérature italienne*, qui s'imprime à Padoue, avait signalé comme le monument géographique, connu, le plus ancien après la table de *Peutingér*, le planisphère du père *Maure*, camaldule, exécuté en 1459. M. A. *Pezzana*, dans une lettre insérée au 12^e. volume du même journal, réclama l'antériorité pour la mappemonde *Pizzigani*, que possède la bibliothèque de Parme. Le père *Pellegrini* ayant attaqué l'authenticité de ce monument dans le 14^e. volume de la même feuille, M. *Pezzana* répliqua par une seconde lettre, dans laquelle il s'attache à prouver l'antériorité du travail des *Pizzigani*, sur celui du père *Maure*, et l'exactitude de la date de 1367. Tel est l'objet des deux lettres traduites par M. Brack.

156. FRANKREICH MIT BESONDERER RÜCKSICHT AUF DIE UNEBENHEITEN. Carte de France, où l'on a eu surtout égard aux inégalités du terrain; dressée sur l'échelle de $\frac{1}{1000000}$ par Henri BERGHAUS, professeur à l'académie d'architecture; une feuille grand aigle. Prix, 1 thlr. 12 gr. Berlin; 1824; Magasin des arts.

Dans une note, l'auteur rend compte des matériaux à l'aide desquels il a construit cette belle carte. Les mesures trigonométriques de Cassini, jointes aux opérations de Delambre et de Méchain, aux déterminations des positions dans le sud-est de la France, par le baron de Zach, et aux longitudes et latitudes, résultat des levées du corps des ingénieurs-géographes, forment sous le rapport des mathématiques, la base de la carte de M. Berghaus; la partie hydrographique et topographique se fonde en général sur la *Carte physique, administrative et routière de la France*, par Brué, Paris, 1818, 4 feuilles. Cette carte, dit M. Berghaus, se distingue, comme la plupart des cartes de M. Brué, par l'exactitude. Là où, sous le rapport de l'hydrographie, cette carte n'a pas paru suffisante; par exemple, pour la Normandie, les environs de Paris, la Champagne (où elle est surchargée de noms), M. Berghaus a eu recours à l'Atlas national, à la nouvelle carte topographique de M. Al. Donnet, et même à la carte de Cassini. Les lignes de navigation naturelles et arti-

ficielles ont été prises dans l'ouvrage de Huerne de M. Pommense (*des Canaux navigables*, etc., Paris, 1822). La partie orographique, continue l'auteur, est en partie le fruit d'une étude pénible des notices sur la forme du sol, disséminées dans divers écrits, et en partie le résultat de son inspection personnelle, surtout quant au nord de la France, depuis la Sambre jusqu'à la Vilaine. Pour mieux faire connaître les dimensions verticales, il a indiqué d'après les données les plus certaines, les hauteurs qui ont été mesurées. Cependant l'auteur ne présente cette orographie de la France que comme un essai. Enfin pour la classification des villes, il a suivi les indications de Donnet.

Nous répéterons ce qui a déjà été dit dans un numéro précédent du Bulletin sur la netteté et la clarté de cette carte, où la hauteur des lieux est indiquée en toises, partout où l'auteur a eu quelque renseignement; et où les hautes et les moyennes montagnes, ainsi que les grandes, moyennes et petites villes, sont distinguées par des caractères différens. Les montagnes sont si bien dessinées, qu'elles ne nuisent point à la lettre. Dans celle-ci, il y a plusieurs fautes qu'il sera aisé de corriger; par exemple, *Camague* pour Camargue, *Baune* pour Baume, *Biançon* pour Briançon, *Henfleur* pour Honfleur, *Drejon* pour Drunjon, etc. (Voy. le *Bullet.*, déc. 1824, n^o 311.) D-G.

157. CATALOGUE DES CARTES PUBLIÉES EN ALLEMAGNE dans les six premiers mois de 1824. *Catalogue* de S. C. Hinrich, libr. à Leipzig.

Atlas géographique, statistique et historique des états de la confédération germanique; par G. Hassel et C. F. Weiland. 1^{re}. livr. Brunswick, Gotha, Hesse-Darmstadt, Nassau: In-fol. Weimar, instit. géogr., 1 thl. 12 gr.; chaque feuille séparée, 9 gr. — *Carte* de la France, particulièrement sous le rapport des inégalités du sol (Voy. l'art. précédent); par H. Berghaus. Gr. fol. roy. Berlin. — *Carte* de poste des États prussiens et d'une partie considérable des pays frontières, publiée par le même, sous l'autorisation de l'administration générale des postes du roy. de Prusse. 25 f. gr. in-4. Berlin, *Magazin für Kunst*, etc. Prix, 8 thlr.; collée sur toile avec étui, 10 thlr. 16 gr. — *Tableau* du firmament, présenté sous une forme sphérique. In-8. Stuttgart; Schulz; 12 gr. — *Tableau* des cinq parties du monde, présenté sous une forme sphérique. In-8. Stuttgart; Schulz; 12 gr. — *Carte* générale de la

monarchie autrichienne; par J. N. Duwald. Gr. fol. roy. Nuremberg; Schneider, etc.; 16 gr. — *Carte de la rivière de Prignitz*, d'après de nouvelles observations, par F. B. Engelhardt. Fol. roy. Berlin; Schropp et comp.; 1 thlr. 12 gr. — *Le globe et ses habitans* (petit globe terrestre et 28 fig. enlum.) Nuremberg; Campe; en étui 16 gr. — *Carte du cercle de la Regen*, avec la division en justices provinciales et seigneuriales; par Chr. Fembo. Fol. roy. Nuremberg; Fembo; 10 gr. — *Carte générale de la Silésie*; par le même. Gr. fol. roy. Loc. cit., 16 gr. — *Carte de la Poméranie prussienne*, avec la division actuelle en districts et en cercles de régence; par le même. Fol. roy., *ut supra*, 12 gr. — La même, en 2 f., avec la division des districts de régence de Stettin, Cöslin et Stralsund et leurs cercles; par le même. Fol. roy., *ut supra*, 12 gr. — *Globe artificiel et mécanique à l'usage des petits géographes*. In-8. Stuttgart; Schulz; 1 thl. — *Carte géographique de l'Allemagne septentr.*, en 16 f., par T. A. Green; pour servir de suite à la carte de l'Allemagne mérid., par A. V. Coulon. Gr. fol. Stuttgart; Cotta; 5 thlr. 20 gr. — *Plan de la ville de Freyberg*, chef-lieu des mines du royaume de Saxe. In-fol. Freyberg; Craz et G.; 8 gr. — *Plan de la ville de Halle sur la Saale*. Fol. Halle; Kümmel; 16 gr. — *Les cercles de Francfort, Zielenzig, Lübben, Cöln, Sorau, Guben, Grossen et Züllichau*, appartenant à la province prussienne de Brandebourg. Nouv. édit., aug. et corr., par F. L. Gusesfeld. Fol. roy. Nuremberg; Fembo; 6 gr. — *Carte de l'ancienne Marche*, comprenant les cercles de Stendal, Gardelegen, Salzwedel et Osterbourg; par le même. Fol. royal. Nuremberg; Fembo; 6 gr. — *Carte de la ci-devant Moyenne-Marche*. Nouv. édit., avec les divisions par cercles actuelles; par le même. Fol. roy. Loc. cit., 6 gr. — *Carte du Neumark (Nouvelle-Marche)*, avec les divisions actuelles par cercles. Fol. roy. Loc. cit. 6 gr. — *Carte de l'Ucker-Marche*, aujourd'hui les cercles de Prenzlau, Angermünde et Templin; par le même. Fol. roy. Loc. cit., 6 gr. — *Carte de la Prignitz*, divisée aujourd'hui en cercles de Perleberg et Kyritz; par le même. Fol. roy. Loc. cit. 6 gr. — *L'Allemagne*, ou États de la confédération germanique, d'après leur formation de 1814; par C. F. Hammer. Gr. fol. roy. Würzburg; Stahel; 18 gr. — *La Turquie européenne*, avec des renseignemens géographico-statistiques; par le même. 2 f., fol. roy. Loc. cit., 14 gr. — *Atlas manuel de toutes les parties du globe et de l'univers*; publié par A. Stieler et C. G.

Reichard. 54 cart. Gr. fol., et un plan de Cadix, in-4., avec un cah. de remarques et explications. 9 vol., gr. in-4. Gotha; Perthes; 13 thlr., cart. 1^{re}. livr. suppl., 5 cartes et un vol. de remarques. Fol. Loc. cit., 1 thlr. 12 gr. — *Atlas manuel historique et explicatif de l'histoire générale de tous les pays et États*, 4^e. et dernière livrais. — L'histoire moderne sur 4 gr. cart. et 10 cartons en 7 feuil. (avec 4 tables chronol. sur 3 $\frac{1}{2}$ f. in-4.); par Fr. W. Benicken. Weimar, industr. compt., 4 thlr., sur pap. de Holl. 5 thlr. (Les 4 livr., 14 thlr. 12 gr.; pap. de Holl., 18 thlr. 6 gr.) — *Forêts du Harz et de la Thuringe en 1824*. 2 feuil. lith. Fol. Neuhausleben. (Magdebourg, Creuz.) 8 gr. — *Partie supérieure du territoire de Berne, ou portion la plus élevée des Alpes allemandes*; par K. F. Hoffmann. Carte dressée d'après les meilleurs matériaux. Fol. Stuttgart; Cotta; 4 gr. — *Carte de niveaux, ou aperçu comparé des principaux points élevés du pays de l'Allemagne*. Fol. roy. Stuttgart; Cotta; 6 gr. — *Carte pour servir d'aperçu général aux découvertes des cap. Ross, Parry et Franklin, dans les années 1818—21*. Gr. fol. Weimar, instit. géogr., 4 gr. — *Carte et plan de la route du Simplon*, lith. d'après le plan de Cordier. Bâle, Neukirch, en étui, 12 gr. — *Cartes géographiques, statistiques et historiques du Chili, de la Colombie, Guatemala, Haïti, Louisiane, États-Unis de l'Amérique du sud, avec un texte explicatif*. Fol. imp. Weimar, Instit. géogr., chaque feuille, 8 gr.; sur pap. vél., 12 gr. — *Carte des roy. d'Espagne et de Portugal et des Algarves, d'après les cartes les plus nouvelles de ces royaumes*. 6 f. 3^e. à 6^e. f. Fol. imp. Weimar, Instit. géogr., sur pap. vél., 15 gr.; les 6 f. 3 thlr. 18 gr. — *Carte générale de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, dressée d'après les meilleurs matériaux*, par G. G. Leiste. Gr. fol. roy. Brunswick (Spehr), 8 gr. — *Carte générale de la Suisse, dressée d'après des matériaux puisés aux meilleures sources*; par le même. Gr. fol. roy. Loc. cit., 8 gr. — *Carte d'Espagne et du Portugal*; par T. Manfred. Gr. fol. roy. Loc. cit., 8 gr. — *Carte militaire de l'Allemagne, en 25 f. Projetée par A. Klein et exécutée par Al. Hauser, L. V. Goetz, Schleich, Seitz et Kappel*. 3^e. liv., n^o. 19 et 20. Gr. fol. roy. Munich, Dépôt géogr. (Leipzig, Henrichs), 2 thlr. 14 gr. — *Hiéroglyphie*, par A. V. Möller. 2^e. cah. — *Carte de la terre sainte, exécutée sur les meilleurs matériaux*; par le même. Lithogr. Gr. oliv. Essen; Badeker; 16 gr. — *Carte séléniographique, d'après Tob. Mayer*, lith. Fol. Stuttgart; Schulz; 10 gr.

— *Tableau des 5 parties du monde*, présentées sous une forme sphérique; par K. Muller. Lithogr. Carlsruhe; Muller; 12 gr.

— *Le globe de forme sphérique*, composé d'une substance massive et monté sur un piédestal en bois. Loc. cit., 12 gr.; par le même.

— *Carte du Péloponèse pendant la guerre de cette partie de la Grèce*; par le D^r. K. O. Muller. Gr. fol. Breslau; Max et comp.; 18 gr.

— *Carte générale hydro-oro-chorographique des postes et routes du Hanovre et pays limitrophes*. 12 f. Nouv. édit., jusqu'à 1824. Fol. Hanovre; Hahn; 1 thl. 19 gr.

— *Indication des principales étoiles par des lignes et triangles*. Fol. Stuttgart; Schulz; 9 gr.

— *Plan de Cadix*, 4. Gotha; Perthes; 2 gr.

— *Plan de Trèves*. Gr. fol. Trèves; Lintz; 16 gr.

— *Plan de Vérone*. Gr. fol. Weimar, Instit. géogr., 6 gr.

— *Carte polaire*, avec un aperçu des possessions russes et anglaises dans l'Amérique du Nord. (Extr. de l'Atlas manuel de Stieler.) Fol. Gotha; Perthes; 8 gr.

— *Carte de poste du roy. de Saxe*. Lith. Gr. fol. roy. Carlsruhe; Muller; 12 gr.

— *Orbis terrarum antiquus*; C. G. Reichard. Tab. XII. Germania magna. Fol. maj. Campe; 1 thlr.

— *Carte de la Grèce*; par C. G. Reichard. (Extr. de l'Atlas manuel de Stieler.) Fol. Gotha; Perthes; 8 gr.

— *La vallée du Rhin*, depuis les environs de son embouchure jusqu'à l'embouchure de la Moselle. Lithogr. Grand in-fol. Stuttgart; Schulz; 18 gr.

— *Étoiles au nord et au sud sur le plan de l'équateur*; par Riedig. 2 feuil. Fol. Leipzig; succ. de Schreiber; 16 gr.

— *Carte géognostique et minière des environs de Freiberg dans l'Erzgebirge*, royaume de Saxe; par H. A. Schippan. Gravée par F. Hajeek et F.-E. Muller. Fol. roy. Dresde; Arnold; 3 thlr.

— *Petit supplément à cette carte*; par le même. Freyberg; Craz; 8 gr.

— *Nouvelle carte de l'Allemagne et des pays limitrophes*; par J. M. F. Schmidt. Fol. roy. Berlin; Schropp et comp.; 16 gr.

— *Atlas de l'antiquité, à l'usage des écoles, d'après Mannert, Ukert, Reichard, Kruse, Wilhelm*. 9 cartes enlum. In-4. roy. Gotha; Perthes; 18 gr.

— *Atlas moderne en 20 cartes, réduit de l'Atlas manuel de Stieler*. In-4. roy. Loc. cit. avec ou sans noms, et enlum. 1 thl. 12 gr.

— *Cahier supplémentaire à cet atlas*. 6 cart. enlum. In-4. roy. Loc. cit. 12 gr.

— *Carte du roy. de Saxe, à l'usage des écoles*. Fol. Leipzig; Barth; 2 gr.

— *Tableau de l'Allemagne et des pays limitrophes, à l'usage du voyageur et de l'homme d'affaires*; par J. Seitz. Fol. imp. Munich; Lindauer en commiss.; 4 thlr. 12 gr.

— *Hémisphères oriental et occi-*

dental du globe terrestre; par D. F. Sotzmann. 2 feuil. Fol. roy. Nuremberg; Schneider; 1 thlr. 16 gr.—*L'Europe*, d'après ses nouvelles déterminations; par Fr.-W. Specht. Gr. fol. roy. Brunswick; Spehr; 8 gr.—*Carte d'Afrique*, dressée d'après les voy. les plus récents; par le même. Gr. roy. fol. Loc. cit 8 gr.—*Atlas universel de géographie moderne*; par Fr. W. Specht. 4°. livr. en 6 cartes. Fol. roy. Brunswick; Spehr; prix de souscription, 1 thlr.

158. CARTA TOPOGRAFICA DELLA GRANDE STRADA DEL SEMPIONE, etc. Carte topographique de la grande route du Simplon et des vallées adjacentes depuis Brigg, du lac Majeur et des Iles Borromées. Une feuille grand-aigle sans date, sans noms d'auteur ni de lieu de publication.

Cette magnifique carte est sans doute l'un des plus beaux ouvrages de Topographie qui aient été exécutés en Italie. Il est dû au patriotisme éclairé de M. le comte ***, qui l'a fait graver à Milan, à ce que nous croyons. Malheureusement rien n'indique si cette belle carte a été nouvellement levée sur les lieux, ou si l'on s'est servi des matériaux inédits des ingénieurs chargés dans le temps de l'exécution de cette route, l'un des monumens les plus étonnans et les plus audacieux du génie humain. Le titre de la carte indique le terrain qu'elle est destinée à représenter. Elle commence à *Brigg*, dans la vallée du Rhône, et se termine peu après *Sesto-Calende*, à l'extrémité du lac Majeur, ce qui, d'après la direction de la route, a permis de placer presque toute la longueur de ce lac du sud au nord. Il est cependant coupé vers ce dernier point par la bordure de la carte, à la hauteur de *Locarno*; mais on a pu tracer au trait cette extrémité dans la bordure même. Le cartouche principal qui porte le titre est situé au haut de la carte dans son milieu; il contient en outre trois petits tableaux, 1°. des hauteurs au-dessus de la mer, de huit points principaux depuis Milan jusqu'à Brigg; 2°. de la hauteur de quelques passages des Alpes sur cette route; 3°. la longueur en mètres des galeries qu'elle traverse. On y voit encore l'indication des principaux des 60 ponts qui en font partie, avec quelques détails sur leur construction. A l'angle supérieur du côté droit se trouve le plan de l'*Isola bella*; au milieu de ce même côté, celui du *Castello di Canero*, petits ilots situés près de la ville de ce nom. A l'angle inférieur du même côté est un 4°. cartouche qui

offre le plan de l'*Isola Madre* ; dans un 5^e. placé au bas et au milieu du côté inférieur, on voit ceux de l'*Isola Superiore* et de l'îlot de *St.-Gio*. Au-dessous de ce dernier, une coupe prise sur une ligne brisée du lac de Genève à Milan, présente le profil de tout le terrain entre Brigg et cette dernière ville, avec l'indication en mètres de hauteurs perpendiculaires et des distances horizontales de chacun des angles que fait cette ligne. Des signes conventionnels indiquent les carrières ou les mines de diverses natures dans un dernier cartouche. Cette quantité de cartouches est d'un mauvais effet, et il est à regretter qu'on n'ait pas agrandi le cadre de la carte pour les placer sur un de ses côtés. La teinte générale de la gravure est peut-être un peu grise ; mais l'effet en est admirable, et il est difficile de mieux rendre le relief respectif de ces hautes montagnes et des vallées, de mettre plus d'intelligence dans l'ensemble et les détails, et de produire une plus heureuse harmonie dans toutes les parties d'un si grand tableau. Ce magnifique ouvrage est digne de toute la reconnaissance des amis de la science, et fait beaucoup d'honneur aux artistes habiles qui l'ont exécuté, et à M. le Comte ^{***}, auquel on en est redevable.

F.

ÉCONOMIE PUBLIQUE.

159. HISTORICAL SKETCH OF THE PROGRESS OF DISCOVERY, NAVIGATION AND COMMERCE. Esquisse historique des progrès des découvertes, de la navigation et du commerce, depuis leur origine connue jusqu'au commencement du 19^e. siècle ; par W. STEEVEN. vol. in-8. Londres, Cadell, Strand.

160. DIE STAATSWISSENSCHAFTEN, etc. Exposition de l'état présent des sciences économiques et politiques, par Ch. H.-L. PÖLITZ. 2^e. part., 1823 ; 3^e., 4^e. et 5^e. part., 1824. Leipzig ; Heinrich.

La 2^e. partie de cet ouvrage traite de l'économie publique, des finances et de la police ; la 3^e. contient l'histoire du système politique des États européens ; la 4^e. expose le droit constitutionnel ; la 5^e. le droit des gens, la diplomatie. Quoiqu'il se déclare en faveur de la liberté du commerce et de l'industrie, l'auteur laisse percer cette opinion que le gouvernement peut, dans quelques occasions, diriger utilement leur activité. Il considère comme improductifs les services qui, sans ajouter de valeur à aucun

objet susceptible d'échange, sont rétribués de manière que le salaire excède la consommation de celui qui les rend.

Le traité de la police laisse à désirer beaucoup de développemens, et contient peu d'indications propres à guider les magistrats. L'auteur ne borne pas les attributions de la police à maintenir l'ordre et la sûreté par des mesures préventives, il veut encore qu'elle poursuive et qu'elle punisse les délits, laissant à la justice la punition des crimes seulement; ce système est réprouvé depuis long-temps comme conduisant à l'arbitraire.

La partie historique comprend deux périodes : la 1^{re}. de la découverte de l'Amérique (1492), jusqu'à la révolution française (1789); et la seconde de 1789 à 1823. Dans la première, le mouvement intellectuel des peuples se rattache à l'idée de la liberté de conscience; dans la seconde on voit les efforts se diriger vers la conquête de la liberté civile et politique. Ce travail d'un haut intérêt a été exécuté avec beaucoup de soin dans les recherches, et de méthode dans l'exposition. — Le droit constitutionnel, dont les premiers aperçus ne remontent pas à plus de 50 ans, est présenté, sous une forme systématique, dans ses principes et dans ses applications. Sur 113 constitutions adoptées et publiées depuis 40 ans, tant en Europe qu'en Amérique, 31 se sont éteintes, 82 ont été maintenues et assurent des droits plus ou moins étendus à une population qui excède cent millions d'âmes. On trouve, dans le cinquième volume, l'exposition des rapports qui existent entre les États chrétiens et civilisés, des droits propres à chacun, et des obligations qu'ils ont les uns envers les autres, en temps de paix. L'auteur veut que chaque État jouisse de son individualité, de sa liberté, de son indépendance, et il traite, à cette occasion, la question de l'intervention armée. Puis il expose les rapports qui résultent de l'état de guerre, ainsi que les principes de droit public admis dans ce cas. Il est d'avis que la vie de l'État ne pouvant être suspendue, et la continuité de l'administration étant nécessaire, le souverain qui ressaisit le pouvoir doit être considéré, relativement aux actes faits en son absence, comme le successeur du gouvernement qui a existé pendant l'inter règne. Enfin le traité de la diplomatie contient un aperçu des connaissances que doivent posséder les agens employés près des puissances étrangères, et enseigne d'après l'histoire et la politique, les principes généraux qu'ils ont à observer dans les négociations dont ils sont chargés.

VILLARD.

161. *DIE VOLKS UND STAATS-WIRTSCHAFT*, etc. I. *die Volkswirtschaft*. L'Économie des nations exposée par L. LÜDERS. In-8°. 238 p. Prix, 1 rthlr. 12 gr. Leipzig; 1822; Barth.

Lüders s'était proposé de classer méthodiquement toutes les parties des sciences économiques et politiques, et de les développer dans un traité, qu'il n'a pu achever; l'ouvrage que nous annonçons n'en est qu'un fragment. Sans prétendre élargir le domaine de la science, il avait l'intention de comparer les systèmes de ses devanciers, et de présenter, dans leur ordre naturel, les propositions dont la justesse lui semblait incontestable. — Le volume qui a paru se divise en six chapitres : le 1^{er}. contient une sorte d'histoire de l'économie politique; le 2^e. traite de la production; le 3^e. de l'accumulation; le 4^e. du revenu direct et de sa distribution; le 5^e. du revenu indirect, ou de la circulation des valeurs, des monnaies, du crédit; le 6^e. de la consommation. — Les cinq derniers chapitres sont suivis d'analyses ou résumés, où l'on reconnaît une traduction autrement ordonnée, et souvent imparfaite, de l'építome des principes de l'économie politique qui termine l'ouvrage de M. Say, avec l'addition de quelques remarques de Morstadt. VILLARD.

162. *ÉTUDE DU CRÉDIT PUBLIC ET DES DETTES PUBLIQUES*, par L. C. A. DUPRÉ-SNE-ST.-LÉON, ancien directeur général de la liquidation de la dette publique, 1 vol. in-8°. Paris; 1824; Bossange père.

L'auteur a divisé ces études par cahiers, dont le premier est consacré au crédit, qu'il définit, l'opinion de solvabilité dont jouit un peuple, un gouvernement. L'emploi du crédit public est, selon lui, de réunir en masse et promptement une quantité de choses nécessaires, dont chacune divisée est sans force, et relativement au besoin, sans valeur. Deux motifs différens peuvent obliger un peuple à faire un emprunt; la nécessité d'abord, et ensuite le désir de produire le mieux, ou le dessein d'écartier le dommage. Les gouvernemens doivent se faire une loi de rigueur et de probité, de combiner les emprunts publics, même en cas de nécessité impérieuse, de manière à ce qu'ils ne pèsent pas sur la postérité; à ce qu'ils soient supportés et acquittés en entier par la génération existant à l'époque du danger ou du besoin. Autrement il y a de leur part inhabileté et imprudence coupable. Les bases du crédit public sont un gouvernement légal,

le respect des propriétés, la publicité des comptes de l'État, la nécessité de faire marcher de front l'imposition avec l'emprunt. Tels sont les types que pose M. Dufresne dans son premier cahier. Il parcourt dans le second les procédés ou les formes du crédit, et indique ce qu'il entend par richesses fictives. Les formes du crédit ou ses procédés se divisent presque partout en dettes exigibles et en dettes fondées. Les dettes exigibles ou les emprunts à échéance naissent toujours de la nécessité. Ils viennent plutôt du désordre que de la détresse. Elles prouvent une gêne temporaire; elles en infligent la peine. De plus, de pareils emprunts détournent momentanément les capitaux de leur véritable destination, le salaire de travaux productifs, pour une consommation anticipée des produits futurs du travail. On croit et l'on répète que cette espèce de dette publique favorise la circulation, comme si les mêmes capitaux devaient rester oisifs, si le gouvernement ne les appelait pas à lui! L'avantage de cette nature de créance pour les prêteurs consiste à leur donner des intérêts à mesure qu'ils ont des capitaux, et à rentrer dans leurs fonds, soit à l'échéance, soit par l'escompte. Mais d'un autre côté, le mode de prêt oblige le créancier à des renouvellemens ou des remplacements fréquens; de là naît l'agiotage. La dette fondée ou consolidée, dont le remboursement n'est pas permis, est la plus commode pour le débiteur et pour le créancier. Le premier, ou le gouvernement, reçoit d'une main pour verser de l'autre, et le créancier voit son revenu lui arriver à jour fixe, sans frais et sans retenue. Veut-il rentrer en possession de son capital, il peut vendre ses rentes sans crainte d'opposition, et sans autre formalité que de donner sa signature sur le registre du trésor.

Quant aux richesses fictives d'un État, M. Dufresne appelle ainsi celles qui ne reposent point sur la propriété, sur la terre, mais bien sur les dés, les cartes, la chasse, les journaux, les consommations, les titres, etc., en un mot tout ce qui compose aujourd'hui les contributions indirectes; une présomption de paix en augmente tout à coup la source, un coup de canon la diminue d'un quart, d'un tiers, d'une moitié; c'est cette incertitude dans le montant de cette espèce de revenu public, qui lui fait donner le nom de fictif par M. Dufresne. Dans le reste de ce cahier, il passe successivement en revue les autres espèces d'emprunts que les gouvernemens ont imaginées, les rentes viagères, les loteries, les ventes de charges ou d'offices, la hausse ou la

baisse ; il consacre aussi à l'amortissement un paragraphe, où les lecteurs pourront prendre une idée très-claire et très-juste de ce moyen de rachat des rentes. Enfin, il termine son chapitre par quelques considérations sur la banque d'Angleterre et sur les dettes de ce pays, de la France, de Naples, du Portugal, des Pays-Bas, de la Prusse et de l'Autriche, de la Bavière, de la Russie ; et il trouve que le capital de toutes ces dettes réunies forme une somme de quarante milliards, dont l'Angleterre, à elle seule, doit plus des trois quarts. Dans le 3^e. cahier l'auteur examine les différens genres d'usure exercés par le crédit public. Il définit l'usure, l'inégalité de partage dans le produit commun, effectué par le travail, d'une part, et les capitaux de l'autre, et il trouve qu'un gouvernement devient usurier toutes les fois qu'il accorde aux prêteurs un intérêt élevé dans les emprunts publics, quand il y admet des étrangers, quand il emprunte, en créant des titres ou des charges, et qu'il leur alloue des privilèges ou des exemptions de contributions ; toutes mesures qui augmentent, au bénéfice d'un petit nombre, l'intérêt légal donné à la masse des prêteurs. Partout, dit M. Dufresne, où le crédit public est exploité comme ressource, le gouvernement est l'emprunteur le plus considérable, et la quotité d'intérêt qu'il alloue aux capitaux devient nécessairement la mesure de l'intérêt entre particuliers. Celui-ci ne s'élève pas toujours exactement aussi haut ; mais il s'élève toujours au delà de son taux naturel.

Le 4^e. cahier a pour titre : *De l'action des Constitutions Sociales sur le crédit public, et de sa réaction sur les constitutions.* Ce chapitre commence bien et finit mal. Après avoir montré que le crédit ne peut exister dans toute sa force dans les pays despotiques, et qu'il n'atteint toute son étendue que dans les gouvernemens représentatifs ; que la conséquence de ce principe incontestable, c'est que sous des gouvernemens arbitraires, les emprunts sont moins considérables, moins faciles à remplir, et toujours à un intérêt plus élevé, à des conditions plus embarrassantes pour l'emprunteur, l'auteur n'entretient plus ses lecteurs que des profusions de Louis XIV, et termine par dire qu'elles n'eussent point eu lieu sous un régime constitutionnel, assertion contre laquelle personne assurément n'est tenté de s'élever, mais qui par cela même est beaucoup trop longuement prouvée. La divagation est un peu le défaut de M. Dufresne ; ses idées sont en général justes, très-ingénieuses même ; mais il laisse

trop souvent aller sa plume et ne l'arrête pas toujours là où il le faudrait. Nous en trouverions encore des preuves dans son cinquième cahier, qui traite du numéraire réel, du numéraire fictif ou du papier-monnaie, des banques, de celle d'Angleterre, etc.; mais parvenus à la fin de son ouvrage, nous lisons ce dernier paragraphe : « Je vois le laboureur, mon voisin, rentrer » au déclin du jour; il vient de cultiver un champ couvert de » ronces; plus fatigué que satisfait de son travail, il détèle. Au » déclin de ma vie, à mon quinzième lustre, je l'imite et je brise » ma plume. » Ces derniers mots nous avertissent d'arrêter la nôtre; heureux qui peut dans sa vieillesse conserver encore, comme M. Dufresne, la faculté de bien penser, et y joindre encore celle de bien dire !

B. DE C.

163. DE L'ÉTAT AGRICOLE DANS LE MOMENT PRÉSENT, par le conseiller d'état THAER. (*Ann. der Landwirths*, Berlin, 1824, T. XIII, cah. I, p. 85.)

La baisse des prix des grains et de presque toutes les autres productions à un point où ils ne sont descendus que quelquefois dans les premières 60 années après la guerre de sept ans, mais en restant dans une proportion plus exacte avec le prix de la main-d'œuvre, et avec les prix d'achat et les baux des propriétés rurales; cette baisse, dit M. Thaer, est un événement inattendu, qui paralyse toutes les entreprises et qui mérite bien qu'on en recherche les causes. Comme le mal se manifeste partout, en Angleterre comme en Russie, en Amérique comme en Allemagne, il est évident que les causes n'en sont pas locales; il faut nécessairement qu'elles soient générales. Il faut encore remarquer que les plaintes au sujet du débit et des débouchés s'étendent non-seulement sur les productions agricoles, mais encore sur les produits industriels; ceux-ci ont même éprouvé une baisse dès l'an 1816, ainsi avant celle des productions agricoles qui a commencé surtout en 1819. Les mêmes causes paraissent donc agir à la fois sur l'agriculture et sur l'industrie. Or quelles sont-elles?

D'abord on répond généralement que c'est le défaut d'argent; mais qu'entend-t-on par argent? sont-ce les pièces de monnaie ou les masses de métaux susceptibles d'être monnayés, ou bien sont-ce les capitaux disponibles? L'importation de l'or et de l'argent a diminué assurément depuis les troubles de l'Amérique; mais un tiers de ces métaux passait en Chine et dans l'Inde;

maintenant l'Europe envoie dans ces pays des marchandises. On ne remarque pas d'ailleurs que l'argent monnayé manque; les escomptes se font partout très-facilement, et les papiers de la bourse montent, tandis qu'il arrive le contraire lorsque l'argent est rare. M. Thaer pense néanmoins qu'une plus grande importation de métaux susceptibles d'être monnayés serait utile à l'industrie et à l'agriculture, et il espère que cela arrivera bientôt, surtout si les cabinets d'Europe s'empressent de s'ouvrir des débouchés dans les anciennes colonies d'Espagne. Les emprunts consolidés faits par la France, l'Autriche et la Russie, paraissent à l'auteur être la principale cause de la stagnation de tous les états productifs de la société, et comme la source des calamités qu'éprouve maintenant la classe agricole. Ces emprunts ont absorbé, dit-il, non pas les pièces de monnaie, mais les capitaux disponibles, et ils tendent à les concentrer de plus en plus, en grandes masses, dans des mains improductives. Il n'y a plus de placement de fonds qui paraisse plus avantageux, qui rapporte des rentes plus considérables et plus sûres, et qui promette aux spéculateurs de la bourse plus de chances de fortune. Le rentier n'a d'autre peine que de signer tous les six mois son reçu; il n'a aucun embarras, presque aucune charge; il n'est donc pas étonnant que tant de capitalistes retirent leurs fonds de l'industrie et de l'agriculture pour les placer dans les emprunts publics. Ces emprunts dissipent les capitaux, et ne produisent rien. Pour payer les rentes, il faut créer des impôts qui attaquent les capitaux placés dans l'industrie manufacturière et agricole, enlèvent les fonds que l'agriculteur met de côté pour parer aux accidents, et l'empêchent de former de nouveaux fonds. L'état de paix fait espérer, ajoute M. Thaer, que les nations d'Europe s'entendront pour réduire, à l'exemple de l'Angleterre, les intérêts de la dette publique, pourvu qu'ils laissent aux rentiers l'alternative de la réduction ou du remboursement.

Après les emprunts il y a un autre mal, que l'auteur regarde comme la cause de la stagnation du travail et de l'appauvrissement des nations : c'est le système prohibitif. Il est impossible, dit-il, que l'industrie d'une nation soit encouragée et fleurisse, si l'échange de ce qu'elle produit de plus lucratif pour elle, contre les marchandises utiles ou agréables produites en plus grande quantité par une nation étrangère, est prohibé ou entravé. C'est le commerce d'échange qui a enrichi et civilisé l'Europe; l'a-

néantir, ce serait anéantir aussi la prospérité et la civilisation. Quoique les dernières mesures qui ont été prises en divers États donnent peu d'espoir de voir cesser cet état de choses, l'auteur espère qu'on en viendra pourtant là. Quand les peuples auront ressenti bien vivement les suites pernicieuses de ce système, ils s'empresseront de le faire cesser. L'Angleterre a déjà reconnu les maux qui sont résultés de l'exemple qu'elle avait donné; et son *bill de réciprocité* détruit à peu près le fameux acte de navigation. La Prusse a permis par un tarif modéré l'importation des marchandises étrangères. L'auteur s'étonne que la France et la Russie, qui tiraient autrefois de si gros bénéfices de leur commerce extérieur, persistent dans leur système. Il explique pourtant cette obstination en ce que ceux qui font les lois n'écoulent qu'isolément les plaintes et les vœux des quatre intérêts de la société, c'est-à-dire, intérêts financiers, agricoles, manufacturiers et commerçans. Dans la chambre des députés en France, les propriétaires ruraux sont en grande majorité; et les propriétaires de cette classe demandent toujours l'exclusion de la concurrence étrangère pour les laines, le bétail et les grains, afin de pouvoir vendre leurs propres denrées à plus haut prix. Des hommes d'État éclairés, dit M. Thaer, ne favorisent point une classe aux dépens de l'autre; ils laissent aux choses leur cours naturel.

Après les deux points dont l'auteur vient de traiter, ce qui lui paraît le plus important à considérer, c'est l'augmentation de la population. Grâce sans doute à l'extirpation de la petite-vérole, les relevés de population de tous les États de l'Europe montrent un accroissement considérable. Ce que Malthus avait craint pour la diminution des subsistances de l'Angleterre relativement à sa population croissante n'est pas arrivé; l'expérience a prouvé, au contraire, que la production des subsistances a devancé même l'augmentation des habitans. M. Thaer convient qu'à la longue la production pourra n'avancer que dans une progression arithmétique, tandis que la population avancera en progression géométrique; mais il ne voit ce résultat final que dans une perspective extrêmement éloignée. Depuis le commencement de ce siècle, la production a augmenté d'un cinquième dans la plupart des pays; il y a des contrées où elle a augmenté du double; malheureusement la baisse actuelle des prix est de nature à la réduire.

Que faut-il donc faire? M. Thaer rappelle que le comité du

parlement anglais finit son excellent rapport par avouer que le gouvernement ne peut rien contre cette baisse. En Allemagne on a proposé d'établir des greniers d'abondance; M. Thaer pense qu'ils sont plutôt nuisibles qu'utiles; seulement il voudrait que le gouvernement avançât aux propriétaires ruraux et aux fermiers des fonds sur les productions qu'ils ont en grange, sous la réserve expresse de rembourser ces avances aussitôt qu'ils auraient vendu un dixième de leurs provisions. Dans un petit État cette mesure serait probablement plus praticable que dans un grand. L'auteur pense que les propriétaires doivent s'entendre pour baisser le prix des journées qui doit toujours être en proportion avec celui des denrées; il voit de plus quelques ressources en ce que les bonnes laines continuent toujours de se vendre, et que les demandes des pays transatlantiques encouragent à la culture du lin et du chanvre ainsi qu'à la tisseranderie. D-c.

164. COMMENT peut-on élever et maintenir à un taux convenable, le prix des blés, dans les États prussiens ? par M. le conseiller ZIMMERMANN. (*Land-und-Hauswirth*, oct. 1824, p. 389.)

Tandis que les financiers se félicitent de l'abondance des capitaux et de la facilité avec laquelle ils font circuler des valeurs fictives, les économistes, qui admettent d'autres signes de la prospérité publique, remarquent que, dans presque toute l'Europe, et notamment en Prusse, la population laborieuse s'appauvrit. Le bas prix des grains est, selon M. Zimmermann, une calamité à laquelle le gouvernement prussien ne saurait trop s'empresser de porter remède. Déjà, dit-il, les frais de production excèdent la valeur des produits, et cette valeur tend à diminuer encore, en sorte que la ruine des cultivateurs est imminente. Si cette classe tombe dans la misère, elle entraînera après elle les propriétaires qui vivent de fermages, et les artisans qui fournissent à ses besoins; et alors le recouvrement des contributions devenant de plus en plus difficile, l'état lui-même sera menacé de dissolution. Après avoir exposé les causes de la dépréciation des grains et leurs conséquences, l'auteur cherche les moyens d'arrêter le mal. Il n'espère pas que des récoltes peu abondantes rétablissent l'équilibre, parce qu'il existe de grands approvisionnements et que la culture des pommes-de-terre s'étend d'année en année; il ne propose pas l'exportation, parce que les autres contrées ont elles-mêmes un excédant de produits, ou qu'elles prohibent les

Il ne veut pas non plus que le gouvernement
de réserve, parce que la quantité de grains
la circulation, serait peu considérable,
sois remplis, l'embarras serait le même.

Le prix se réglant moins en raison de la
besoins et la masse effective des
qu'on a de cette proportion,
empêcher la hausse, par cela
nement connu du public et
nation, du moment que
appelle que les Hollan-
étaient une partie;
on ferait bien
vrains.

la ration d'a-
remplacer les deux
serait à un prix fixé au-
us, suivant le tarif, une partie
faire acheter, au-dessus du cours,
ous les établissemens publics; 4°. défen-
eau-de-vie de pommes-de-terre aussi long-
grains n'auront pas atteint un taux convenable.

qu'on lui demandera comment on peut faire profiter
s cultivateurs, du prix forcé accordé pour les approvision-
s livrés aux divers services publics, ou quels sont ceux
uels il y aurait lieu d'accorder un pareil privilège; mais il
dispense de répondre à ces questions.

VILLARD.

165. AVANTAGES SOCIAUX d'un enseignement public, appliqué à
l'industrie, en réponse aux observations de la commission du
budget de 1825, faites dans son rapport à la chambre des
députés, par CHARLES DUPIN, membre de l'Institut, in-8 de
30 p.; Paris; 1824; Bachelier.

Pendant que l'on contestait à Paris les avantages de l'enseigne-
ment public pour les arts industriels, le savant auteur de cet
écrit observait, en Angleterre, les grands résultats de cet en-
seignement, et ses progrès journaliers. Il était témoin des honneurs
rendus à James Watt, fondateur d'une école pour l'instruction
des ouvriers employés depuis à la construction de ses machines à
vapeur. On voit que M. Dupin était placé sur un excellent terrain

pour plaider la cause qu'il a défendue. Aussi c'est à Londres que dans la ferveur de son zèle pour cette cause si intéressante, il a composé l'écrit qui nous occupe. Les argumens de ce savant sont concluans ; ce sont des faits. Il rappelle l'établissement au Conservatoire, à Paris, de l'École spéciale d'arts et métiers, qui, créée sous le ministère de M. le comte Chaptal, a tant contribué aux progrès de la filature des cotons en France. Il cite les artistes célèbres, MM. Wagner, Pecqueur, Gambey, formés dans d'autres écoles du même genre. Il signale les publications périodiques, consacrées en Angleterre, à la mécanique, à la chimie, à l'économie industrielle, et qui sont distribuées aux ouvriers à 3 et même à 2 sous anglais par numéro; les institutions soutenues dans ce pays par des contributions volontaires et dont l'objet est d'y enseigner aux artisans les principes et les applications des sciences aux arts et métiers. Ces institutions existent à Londres, à Edimbourg, à Glasgow, à Liverpool; il s'en prépare à Manchester, à Newcastle, à Aberdeen, à Leeds, et dans la plupart des autres villes manufacturières de l'Angleterre et de l'Écosse. L'école d'Edimbourg compte 400 élèves; celle de Glasgow, 500; celle de Londres, 800. Les résultats de ces généreux efforts sont assez connus. Le cours que professe maintenant M. Dupin, prouvera, dans la capitale de la France, tout ce que l'on peut attendre du zèle et des talens appliqués à communiquer la science aux hommes que leur destinée appelle à lui emprunter une direction capable de perfectionner leurs travaux.

A. D. V.

166. *LETtres DE LAY, écrites par un vieux rentier, bourgeois de Paris*; in-8. de 96 p.; Paris; 1824; Béchét aîné.

Les débats des chambres et de l'opinion publique sur la réduction de la rente, ont fait éclore une multitude de brochures plus ou moins utiles. Dans un cadre spirituel et piquant le rédacteur de ces lettres ou plus véritablement leur auteur (M. de Montvéran), que des connaissances en finances rendaient capable d'examiner la question sous toutes ses faces, a développé les principaux points de cette controverse avec beaucoup de talent. Cette petite brochure fait une suite nécessaire à son grand ouvrage sur l'Angleterre (1); et elle a excité un égal intérêt.

(1) *Histoire critique et raisonnée de la situation de l'Angleterre*. Paris, 1819, 1820 et 1822. 8 vol. in-8., avec un supplément. Barrois l'aîné, rue de Seine, n. 10.

167. INTRODUCTION DES MÉRINOS EN SAXE.

Nous avons inséré dans le *Bulletin* de juin 1824, une courte notice sur l'écrit de M. de Mortemart-Boisse, intitulé *Recherches sur les différentes races de bêtes à laine de la Grande-Bretagne*. L'auteur de cet écrit revendique en faveur de la France l'introduction des mérinos en Saxe. C'est contre cette assertion que réclame l'auteur de la lettre qui suit, et qui contient des faits que nous avons cru devoir consigner dans le *Bulletin*, suivant le désir de M. Schmidel.

Leipzig, 24 décembre 1824. — Monsieur, la remarque que vous avez faite à la fin de l'article n°. 554, tome V, p. 447 du *Bulletin des sciences géographiques, etc.*, et c'est de nous cependant que la Saxe a pris les mérinos, m'engage à vous adresser la réclamation suivante : Les béliers et les brebis mérinos, qui ont, par leur croisement avec la race du pays, porté notre laine au haut degré de perfection qu'elle a atteint, sont venus directement d'Espagne, à la demande et aux frais de notre gouvernement ; savoir, 220 bêtes tant béliers que brebis, à la fin de juillet 1765, et 224 bêtes, dont 55 béliers et 169 brebis, en mai 1779. Ces mérinos furent mis, dès leur arrivée, dans une bergerie disposée à cet effet à Stolpen, non loin de Dresde ; et les béliers et brebis issus de ces individus furent vendus et se vendent encore aux possesseurs de bergeries en Saxe, à un prix fixe et assez bas pour les mettre à portée de tous. Ayant moi-même deux bergeries dans mes terres, et mes fermiers faisant usage des béliers mérinos de Stolpen pour améliorer la race de leurs brebis, je puis vous certifier les détails ci-dessus.

Je compte faire insérer dans la *Bibliothèque universelle*, partie agriculture, une histoire abrégée de l'importation des mérinos en Saxe, tirée des actes de la commission nommée par le gouvernement dans ce temps pour cet objet, où vous trouverez les preuves des faits avancés. J'espère, monsieur, que vous ne méconnaitrez pas le sentiment qui m'a dicté ces lignes ; car je suis sûr que les faits ci-dessus vous étaient inconnus lorsque vous écrivîtes l'article en question. Veuillez insérer ma réclamation dans le n°. prochain du *Bulletin*, et agréer l'assurance de ma parfaite et sincère estime. J'ai l'honneur, etc.

Signé, Ch. Théod. SCHMIDEL.

VOYAGES.

168. NOUVELLES ANNALES DES VOYAGES, de la géographie et de l'histoire, par MM. EYRIÈS et MALTE-BRUN. (Juin 1824.) (Voy. le *Bullet. de nov. dern.*, t. 2, p. 389.)

La première partie de ce numéro renferme, 1°. Un second article sur le *Pèlerinage en Orient*, fait en 1815-1816; par O. de Richter. (Voy. le *Bullet.*, loc. cit.) 2°. *Notice sur les Malais*, par sir W. Raffles, extrait du tome XIII des *Recherches asiatiques*. D'après cet écrivain, si l'on excepte *Menangkabou* dans l'intérieur de Sumatra, ce n'est que sur les côtes des îles de Sumatra, Java, Célèbes, Soulou, des Moluques et de Bornéo, appelées proprement le groupe *Malai*, et dans la presqu'île de *Malacca*, que l'on trouve des Malais. L'opinion que M. Marsden a émise sur ces peuples, dans sa *Description de Sumatra*, est combattue par sir W. Raffles. Ce dernier pense que la nation malaie, quoique répandue sur un espace considérable, forme un peuple unique, parlant une seule langue, et conservant ses coutumes et son caractère dans tous les États maritimes situés du sud au nord, entre la mer de Soulou et l'Océan oriental; et de l'est à l'ouest, entre la côte occidentale de la Nouvelle-Guinée et Sumatra. M. Raffles s'occupe depuis long-temps de rassembler des manuscrits malais en tout genre, et nommément des *Oundang-Oundang*, ou Codes de lois. La publication de tous ces codes, qu'il se propose d'enrichir de notes et d'explications, si toutefois ils n'ont pas été consumés dans l'incendie du vaisseau qui portait M. Raffles, événement dont nous avons rendu compte (voy. le *Bullet.* de 1824, septembre, p. 280), fournira d'excellens matériaux pour l'histoire des peuples malais. Dans sa notice, il considère leurs lois et leurs coutumes, d'abord isolément, et ensuite suivant leurs rapports avec celles des habitans originaires des îles de l'est, avec lesquels les Malais sont aujourd'hui si intimement unis. Sir W. Raffles combat l'opinion de ceux qui veulent que les Arabes et les Persans aient emprunté leurs caractères aux Malais, dont il regarde l'origine comme moderne. Il pense qu'ils n'existaient pas en corps de nation séparée avant l'arrivée des Arabes dans les mers orientales de l'Asie, et renvoie à l'Essai sur la langue et la littérature des nations indo-chinoises, que M. Leyden a inséré dans le tome X des *Recherches asiatiques*, pour

ceux qui désireraient avoir des renseignemens étendus et exacts sur la langue malaise, telle qu'elle existe aujourd'hui, et sur les sources dont on doit dériver son origine, ainsi que celle de la nation qui la parle. Les peuples de la péninsule Malaie, étant ceux qui ont le plus fixé l'attention des Anglais, à cause des établissemens que ceux-ci ont formés dans leur voisinage, sir W. Raffles entre dans quelques détails sur les tribus éparses dans ce pays, et raconte, d'après un manuscrit malai, comment les Portugais s'emparèrent de Malacca, et comment les Hollandais en firent ensuite la conquête avec le secours des indigènes.

3°. *Relation de l'inquisition de Goa*, par Claude Buchanan. — Cette relation est extraite d'un ouvrage composé de morceaux détachés qui font connaître l'état des institutions religieuses des pays que l'auteur a vus, et que M. Buchanan a publié sous le titre de *Christian Researches in Asia*, à son retour en Angleterre. L'ouvrage de M. Buchanan avait déjà eu 14 éditions en 1814. Ce succès ne doit pas étonner puisque M. Buchanan, docteur en théologie de l'Église anglicane, vice-prévôt du collège du fort William à Calcutta, et membre de la Société asiatique, après être resté long-temps dans l'Inde, a consacré exclusivement les deux dernières années qu'il y a séjourné, à recueillir des renseignemens sur l'état du christianisme dans cette contrée, et sur la religion des Indous, qu'il a parcouru à cet effet toute la péninsule depuis Calcutta jusqu'au cap Comorin, et qu'il a visité jusqu'à trois fois l'île de Ceylan. Le D^r. Buchanan se rendit à Goa, au mois de janv. 1808. A cette époque, la crainte qu'inspirait l'ambition de l'homme qui gouvernait la France, avait déterminé le gouverneur de cette colonie à réclamer les secours de la Grande-Bretagne, et la défense des forts du port de Goa était confiée à deux régimens anglais, et à deux régimens de cipayes. Cette circonstance paraissait devoir favoriser les recherches de notre voyageur; il fut, il est vrai, très-bien accueilli par les inquisiteurs, mais il obtint d'eux peu de renseignemens. Aussi sa relation ne nous apprend-elle presque rien de nouveau. Nous savons seulement, après l'avoir lue, que les auto-da-fé subsistent toujours, et que l'inquisition de Goa n'est guère moins sévère qu'elle l'était en 1676, suivant la relation de *Dellon*.

Bulletin. — Analyses critiques. *La Germanie*, trad. de Tacite, par M. C. F. Panckoucke, etc. On a récemment fait dans le Bulletin l'analyse de cet ouvrage. (Voy. le Bull. de janv. 1825, p. 18.)

Mélanges historiques et géographiques. 1. *Colonies varsoviennes en Bessarabie.* Le gouvernement russe a assigné aux habitants du duché de Varsovie et de la Prusse, qui, ruinés par la guerre, ont cherché un asile dans ses États, de 1814-18, un terrain de 15,548 désiatines (1). Ce terrain, presque tout propre à l'agriculture, est situé sur les deux rives du fleuve Kogilnick, à peu près au milieu de la nouvelle province de Bessarabie, et à 34 werstes du rempart supérieur de Trajan. D'après les derniers recensements, les colons s'élevaient à 8,284 individus des deux sexes, composés en majeure partie de Polonais, de Prussiens et de Wurtembergeois. On y trouve aussi quelques Français, des Bava-rois, des Bohémiens, etc. 7,403 de ces colons sont luthériens, 817 catholiques et 64 calvinistes. Les villages tirent leurs noms des victoires remportées par les armées russes en 1812, 1813 et 1814. Le gouvernement a accordé beaucoup de privilèges aux colons. Le terrain est en général fertile; mais la plupart des eaux sont saumâtres, et il manque de bois de chauffage. Ce qui a le mieux réussi jusqu'à présent, c'est l'éducation des bestiaux, ainsi que la culture du froment, du seigle, et des pommes-de-terre. — 2. *Aperçus sur l'état intérieur de l'Irlande*, extrait d'un petit ouvrage anglais, et traduits du *Monthly Review*. L'auteur prouve par des faits que c'est au despotisme et aux fausses mesures du gouvernement de la Grande-Bretagne qu'il faut attribuer le peu de civilisation de ce pays. Depuis le règne de Guillaume jusqu'à celui de George III, l'Irlande éprouva un long repos qui ne fut interrompu que par les petits désordres occasionés par les calculs misérables de l'avarice et de l'ambition. Swift, au génie et au mérite duquel l'auteur paie un juste tribut d'éloges, contribua puissamment à améliorer le sort de l'Irlande; il montra le premier que ses compatriotes pouvaient devenir une nation, et que l'Angleterre pouvait et devait renoncer à son despotisme. Les embarras que la guerre d'Amérique causait à l'Angleterre fournirent à l'Irlande les moyens de lui arracher quelques concessions. Elle en obtint quelques autres en 1783, 1792 et 1793. En 1798, l'esprit d'hostilité qui animait les Irlandais produisit un embrasement général; ils furent vaincus et l'union s'ensuivit.

(1) La désiatine russe équivalait à 2 arpens des eaux et forêts, et 90^e fractions, ou 1 hectare 48 ares et 46 centiarea.

L'auteur, quoique *anglican* très-zélé, penche pour l'émancipation des catholiques irlandais, néanmoins sous des conditions qui rendraient le clergé *indépendant de toute puissance étrangère*. Il voudrait qu'en leur accordant ce bienfait on prit des moyens pour répandre l'instruction dans la masse de la nation, qu'il représente comme plongée dans une ignorance profonde et dans la misère. Vivant de peu, le paysan irlandais a une passion violente pour toutes les liqueurs spiritueuses; n'ayant rien qu'il intéresse dans sa patrie, rien à défendre, rien à aimer, sans espoir, sans ressource, il est prêt pour tous les changemens. C'est à la sagesse du gouvernement anglais qu'il appartient de faire cesser un état de choses aussi alarmant pour sa tranquillité. —

3. *Rectification géographique relative à la source du Don*. On croyait généralement que les rivières du Don et du Schat tirent leur source du lac Ivan, dans le gouvernement de Toula.

M. Hamel démontre, dans le *Conservateur impartial* de Saint-Petersbourg, qu'un courant d'eau, qui se jette dans le lac Ivan, forme la véritable source du Don en sortant de ce lac par le côté opposé, et que le Schat a sa source plus bas que le lac Ivan.

— 4. *Sur les rochers Eddystone, et le fanal qui y est placé*.

Ces amas de rochers, irrégulièrement distribués, situés à douze milles et demi au midi de Plymouth et au milieu de la baie, sont exposés aux vagues menaçantes du golfe de Gascogne et de l'Océan Atlantique. Deux fanaux furent construits en 1696 et en 1708. La multitude d'accidens qui étaient arrivés à des bâtimens poussés contre ces redoutables écueils y fit élever en 1696 un fanal, qui fut emporté par les vagues en novembre 1703. Un second, placé en 1708, fut détruit par le feu le 22 août 1755. Le troisième fanal, entièrement construit en pierre par l'ingénieur M. Sméaton, existe encore aujourd'hui, et paraît devoir braver long-temps les attaques de la mer. —

5. *Anthropophages en Europe*. Pour atténuer quelque peu l'horreur qu'inspire l'anthropophagie des insulaires de l'Océanie, M. le Baron de Zach cite deux traits qui prouvent que ce crime n'est pas tout-à-fait étranger aux peuples civilisés, et qu'il a été commis en Hongrie et en Saxe.

— 6. *Arts de l'Asie ancienne*. Dans un mémoire lu à l'académie des sciences M. Mongez démontre, d'après un passage des Guêpes d'Aristophane, que, dès le cinquième siècle avant l'ère vulgaire, l'Asie fabriquait déjà des tissus recherchés à Athènes, et d'un prix élevé. 7. *L'arbre de la vache* (en Colombie). MM. Rivero et Bous-

singault, dont nous avons déjà parlé, ont fait l'analyse du suc de cet arbre, qui ressemble au lait, non-seulement par sa couleur, mais parce qu'il est nourrissant sans être vénéneux, comme le sont la plupart des laits végétaux. — *Nouvelles.* — 1. *Extrait d'une lettre de M. le contre-amiral de Krusenstern.* 2. *Carte physique de l'Auvergne.* M. le baron Cuvier, dans son rapport annuel, fait l'éloge de cette carte, publiée par M. Desmarest fils : son père y avait travaillé toute sa vie. 3. *Publication des Mémoires de la marine russe.* Il paraîtra chaque année deux volumes de ces mémoires, dont la rédaction est confiée à M. de Krusenstern. 4. *Ouvrage de M. Moreau de Jonnés sur les colonies.* L'auteur de cet ouvrage, couronné par l'académie de Lyon, traite successivement des colonies de déportation, de celles d'entrepôt ou de commerce, et des colonies agricoles. 5. *Hémisphère austral* du contre-amiral de Krusenstern. C'est la première moitié des *Mémoires hydrographiques* de M. de Krusenstern, dont la première édition a paru en 1810, à Leipzig, en langue allemande, et qui ont été refondus entièrement par ce savant, et publiés en langue russe à Saint-Petersbourg. La traduction française est très-avancée.

D. L. R.

169. *ETHNOGRAPHISCHES ARCHIV.* Archives ethnographiques; publiées par D. FR. AL. BRAN. Jéna; 1824.

Ce recueil, semblable à celui que M. Phillips publiait en Angleterre, contient des extraits étendus des voyages les plus intéressans qui paraissent en Europe et en Amérique. Nous en avons sous les yeux 6 cahiers, formant les 44, 45 et 46^e. volumes qui ont paru en 1824. On trouve dans le 1^{er}. cahier l'extrait du Voyage de Marie Holderness, de Riga en Crimée; dans le 2^e., celui d'un Voyage de l'Inde en Angleterre à travers la Perse et l'Arménie, par le lieut. Thomas Lundson. Le titre original est « Voyage de Merut ou Merat dans l'Inde (ville de la province » de Delhi, et à 32 milles anglais de cette capitale) à Londres, » par l'Arabie, la Perse, l'Arménie, la Russie, l'Autriche, la » Suisse et la France, en 1819 et 1820. » Le 1^{er}. cahier du volume suivant est rempli par l'extrait du tableau de la Jamaïque, de Stewart; le 2^e. cahier du même volume est consacré à l'analyse du Voyage du capitaine Basile Hall, au Chili, au Pérou et au Mexique, en 1820, 1821 et 1822. Le 1^{er}. cahier du 46^e. volume renferme celle de la seconde expédition faite par le capit.

Parry. On trouve enfin dans le 2^e. cahier l'extrait du Voyage de M. Bullock au Mexique, en 1823.

Le seul de ces voyages, dont il n'ait pas été rendu compte dans le *Bulletin*, est celui du lieut. Lundson, de l'Inde en Angleterre par terre. Ce Voyage présente peu de documens nouveaux; il offre cependant des détails intéressans sur la partie de l'Arabie, soumise à l'Iman de Mascate, sur la ville même, ainsi que sur les provinces de la Perse, traversées par l'auteur pour se rendre dans ce royaume, par Bushire, jusqu'à Schiraz. Cette route avait été rarement, et peut-être même n'avait pas encore été parcourue, ou du moins signalée, par des voyageurs européens. L'auteur nous apprend des particularités curieuses sur le caractère et les projets des princes persans, fils du monarque actuellement régnant, Feth-Ali-Shah. Ces détails confirment ce que d'autres voyageurs nous ont dit de la haute intelligence, de l'instruction et des qualités aimables du prince Abbas-Mirza, fils favori du Shah et désigné par lui pour être son successeur. M. Lundson se rend de Shiraz à Ispahan, et traverse l'Arménie et la Géorgie, pour rentrer en Europe par la Russie. On évalue encore à 400,000 âmes la population de l'ancienne capitale de la Perse. Mais M. Lundson croit qu'on doit réduire cette évaluation à près de moitié. Les notions qu'il nous donne sur l'état de l'armée et les établissemens russes en Géorgie ont aussi de l'intérêt; le voyageur se félicite d'avoir trouvé à Tiflis, capitale de cet ancien royaume, une très-bonne auberge tenue par un Français. Chaque père de famille, en Géorgie, est obligé de réserver une partie de sa maison pour loger les officiers russes en cantonnement; cette obligation, dit M. Lundson, paraîtrait insupportable dans l'Inde; et si l'on voulait y assujettir les habitans, il vaudrait autant livrer une ville aux flammes; car l'orgueilleux Hindou ne survivrait pas à la honte de voir sa femme exposée à la rencontre d'un étranger. Les Russes ont rendu beaucoup plus commode le séjour de Tiflis; depuis 20 ans que cette ville est en leur pouvoir, ils ont introduit quelques usages de l'Europe. Le voyageur continue sa route par Tcherkaskoi capitale des Cosaques du Don, et Taganrock, l'un des nouveaux ports de la Russie. On trouve dans cette partie de son récit quelques détails de mœurs sur les Tartares Kalmouks, sur Cherson, Odessa, dont il évalue la population à 30,000 habitans. Il parcourt ensuite la Pologne russe, la Pologne autrichienne, et se rend en Angleterre par l'Allemagne et la France.

A. D. V.

170. DISSERTATION SUR LES DÉCOUVERTES faites par les navigateurs Dieppois. In-8°. de 31 pag. Abbeville; 1824; Boulanger-Viou.

171. DU MÉRITE DES HOLLANDAIS SOUS LE RAPPORT DE LA DÉCOUVERTE DE TERRES INCONNUES; par M. SIEGENBECK. (*Magaz. voor Wetenschappen*, 1823, to. 2, cah. 2.)

Tandis que tout le monde nomme Colomb, Vasco de Gama, Cook et La Pérouse, on oublie, dit l'auteur, les noms des Néerlandais qui ont fait de grandes découvertes. C'est ainsi que les îles Açores, découvertes dès l'an 1445 par un habitant de Bruges nommé Jos. Van den Berg, devraient être appelées les îles Flamandes. L'auteur rappelle les voyages de découvertes entrepris par Olivier Van Noort d'Utrecht dans la mer Pacifique, de Sébald Van Weert à l'extrémité méridionale de l'Amérique, et de Schouten et Lemaire dans le détroit qui a reçu le nom du second, et au cap auquel Schouten a donné le nom de sa ville natale, Hoorn. M. Siegenbeek s'étend beaucoup sur le voyage de ces deux navigateurs, à cause de son importance. Il en fait autant pour les découvertes de Nuïts et d'Abel Tasman et Van Diemen, dans les Terres Australes. Dans une note, le rédacteur du *Magaz.* se joint à M. Eyriès pour former le vœu que l'on parvienne à retrouver le manuscrit d'Abel Tasman, qui paraît avoir visité non-seulement le côté méridional de la Nouvelle-Hollande, mais aussi les côtés de l'est, de l'ouest et du nord-ouest. Ce manuscrit existe peut-être quelque part en Hollande. D-G.

172. F. W. VON SCHUBERT'S REISE NACH SCHWEDEN. Voyage de F. W. de Schubert en Suède, entrepris dans les années 1817, 1818 et 1820. 2^e. et 3^e. vol. (*Litt. Convers. blatt*, 11 juin 1824.)

L'auteur décrit dans ces deux derniers volumes, les provinces septentrionales de la Suède, la Laponie et la Norvège; il passe d'une province dans une autre, revient souvent sur ses pas, fait des excursions dans la Finlande et jusqu'à Saint-Petersbourg. Son ouvrage est intéressant; il entre dans des détails importants et étendus sur la statistique des pays qu'il parcourt: nous allons en donner une idée, en resserrant notre cadre, sans cependant rien omettre d'essentiel.

C'est d'Upsal que M. de Schubert commence son voyage dans le nord de la Suède; il décrit d'abord les mines de fer et les hauts fourneaux qu'il rencontre sur son passage. On fabrique annuelle-

ment à Osterby environ 9,000 quintaux de fer forgé, ce qui fait vivre 300 familles; les mines de Dannemora sont les plus riches de la Suède, et en donnent le meilleur fer: notre voyageur craint cependant que leurs travaux ne cessent bientôt par le manque de combustible. La province de Gêfle renferme 91,010 habitans, les plus robustes et les plus riches de la Suède: l'auteur s'y trouvait au mois de juin; il pouvait encore y lire à minuit; c'était l'été de cette contrée, qui passe pour être le paradis du royaume. Gêfle a une population de 6,500 âmes; son commerce est entre les mains de 80 négocians, qui possèdent 83 navires. Ses fabriques de tabac sont florissantes; on y a établi depuis peu un théâtre d'amateurs.

Sundwall, situé au nord du golfe, et sous le 62° 23' de latitude; elle est la capitale et la seule ville du *Medelpad*; sa population est de 1600 habitans; ses environs ne le cèdent en rien aux vues les plus pittoresques de la Suisse; les pommes y mûrissent, mais un peu plus au nord, il est rare de voir ces fruits parvenir à leur maturité; la neige s'y montrait encore au mois de juin; néanmoins les champs ensemencés quelques jours avant, donnaient déjà des espérances. On peut dire presque à la lettre que *l'on y voit croître l'herbe*: on ne compte pas plus de neuf et rarement de onze à douze semaines entre les semailles et la récolte. Les anciennes mœurs règnent encore dans toute leur force dans le *Medelpad*; les serrures et les verroux y sont inconnus; la simplicité et l'honnêteté des habitans les rendent inutiles; l'agriculture et le nourrissage des bestiaux font leurs principales occupations; ils font rarement apprendre à écrire à leurs enfans, de peur qu'ils ne veuillent quitter leur état et se faire marchands. *Hernösand* a une population de 1900 habitans. On y a établi une imprimerie qui a le privilège de publier des livres en langue laponne. Cette ville fait un commerce considérable, dont les toiles de l'Angermanie forment le principal article. La culture du chanvre, le nourrissage des bestiaux, la fabrication destoiles, sont les principaux moyens d'existence dans cette province. Le gouvernement n'a cessé depuis 1750 de donner des encouragemens et des primes à ces fabriques; les primes se montaient en 1817 à 12000 fr. et ne s'accordent qu'aux toiles de la plus belle qualité; on en fait annuellement pour environ 460,000 fr. de cette espèce, et l'on voit des femmes qui gagnent par ce moyen jusqu'à 400 fr. par an. M. de Schubert prétend

que les toiles de Hollande sont inférieures à celles-ci en durée et en solidité : on ne connaît pas ici le blanchissage artificiel. La culture de la pomme-de-terre n'est pas moins florissante que celle du chanvre ; c'est à M. *Oornscold*, magistrat de la province, que l'on doit principalement la prospérité de ces deux branches importantes d'agriculture ; le clergé a fait frapper en 1808 une médaille en son honneur. *Umea*, bâtie en 1620, compte une population de 1100 habitans, elle est la capitale de la *Westerbotnie*, et le siège d'une société d'agriculture, qui ne se rassemble que deux fois par an, à cause de l'éloignement de ses membres. En face de cette ville, mais séparée d'elle par le golphe de *Bothnie*, se trouve *Wasa*, d'où le corps russe, commandé par M. *Barclay de Tolly*, parti en mars 1809, traversa le golfe sur la glace, et campa le 3^e. jour de marche sur le large fleuve de l'*Umea*. La propreté si générale en Suède est encore plus grande qu'ailleurs dans la *Westerbotnie*, dans toutes les maisons il y a une chambre réservée pour les étrangers ; dans les auberges on trouve, au lieu de verres à boire, des gobelets d'argent. Une secte religieuse, connue sous le nom *des lecteurs*, s'y est formée au commencement de ce siècle ; elle préfère le culte particulier au culte public. Personne n'est riche dans cette province ; mais l'aisance y est générale. L'antique coutume du *Komnåcht* (visite nocturne), connue dans la Suisse et le Tyrol, est ici très-répandue : elle permet à une fille nubile de recevoir son amant dans sa chambre, lorsqu'elle est couchée toute habillée dans son lit, et personne ne l'en estime moins ; il est rare que des enfans naturels soient le fruit de ces visites, dans ce cas, d'ailleurs, le mariage répare la faute. L'auteur remarque à cet égard, que les mœurs du nord de la Suède, sont meilleures que celles du midi, puisqu'il y a des districts où l'on ne compte que la quatorzième, la vingt-huitième et même la trente-septième partie des naissances qui soit illégitime.

Ostersund, capitale du *Jemteland*, n'a que 250 habitans, elle est le séjour du seul apothicaire de la province. L'agriculture y offre peu de ressources ; le bétail y est plus soigné ; les mines de cuivre sont aussi une branche importante d'exploitation ; on y fait souvent, faute de blé, une espèce de pain avec l'écorce intérieure du sapin. On mange également du gruau de la même matière, que l'on prépare en la faisant infuser dans du lait. Rien n'égale la pureté de mœurs qui règne dans le *Jemteland* ; sur 80

à 90 naissances, à peine y a-t-il un ou deux enfans naturels. La fille qui a eu une faiblesse est déshonorée; un homme voudrait rarement lui parler; elle doit porter un habillement particulier. Tornéo ayant été cédée en 1810 à la Russie, elle a beaucoup perdu par l'émigration des négocians suédois; sa population est réduite à 600 habitans. Son commerce est tombé, et son port s'est asséché, comme tous ceux du golfe de Bothnie. La Suède a fondé, pour la remplacer, la ville d'*Haparanda*, qui est dans une situation agréable, et dont les environs sont bien peuplés.

M. de Schubert prétend que quiconque ne connaîtrait la Laponie que d'après les anciennes descriptions, aurait une idée bien fautive de son état actuel. On y a fondé successivement des écoles qui ont eu la plus heureuse influence sur cette nation; on ne trouve plus de païens dans la Laponie suédoise; on a traduit et imprimé depuis 1750 dix-neuf ouvrages dans la langue de ce pays, sur la religion et les arts utiles; on en a composé sept pour les écoles. Notre voyageur n'a point vu chez ce peuple la malpropreté dont on l'accuse, ni cette laideur et ce défaut de taille avec lesquels on le représente. Le Lapon est rarement robuste; mais il est vif, agile; l'honnêteté et la modération sont les principaux traits de son caractère national, qui d'ailleurs est très-hospitalier. La vaccine a été introduite chez ce peuple, et la petite-vérole y a cessé. Cependant une maladie cruelle, semblable à la syphilis, mais qui en est distincte, y a été apportée de la Norvège; on l'appelle *radesyge*. Elle y fait souvent beaucoup de ravages, ainsi que dans le nord de la Suède. Des postes et des maisons pour les voyageurs ont été établis çà et là; une bibliothèque a été formée dans le village de *Lycksele*, où M. de Schubert séjourna pendant six jours, et où rien ne lui manqua. Ces améliorations sont dues en partie aux colons suédois et aux employés du gouvernement qui sont venus s'établir en Laponie. Cette province a d'abondantes mines de fer, qui rendent 60 à 72 pour cent. C'est à *Junosuendo* que se trouve le haut fourneau le plus septentrional de l'Europe. Mais ces mines et celles de cuivre sont peu exploitées. La justice se rend dans ce pays d'une manière très-simple; les juges visitent une fois par an chaque district, quelquefois seulement tous les deux ans; les procès sont rares; le vol, les crimes y sont presque inconnus; les marchands ne ferment pas leurs portes; les pères de famille terminent les différens entre eux et à l'amiable. Ce pays, situé entre les 64°. et 68°. degrés de latitude, renferme

que les toiles de Hollande sont inférieures à celles et en solidité : on ne connaît pas ici le blanchissage de la culture de la pomme-de-terre n'est pas moins que celle du chanvre ; c'est à M. Oornscold, magistrat, que l'on doit principalement la prospérité, les manufactures importantes d'agriculture ; le clergé a fait une médaille en son honneur. Umea, bâtie sur une population de 1100 habitans, elle est le chef-lieu de la botnie, et le siège d'une société d'agriculture. Il semble que deux fois par an, à l'équinoxe et au solstice, les membres. En face de cette ville, dans le golphe de Bothnie, se trouve une île, qui a été mandé par M. Barclay de Tolly, gouverneur de la province, versa le golfe sur la glace, et qui est maintenant le large fleuve de l'Umea. Il est encore plus grande qu'aïlle.

encore plus grande qu'aile, se rendit dans la Dalécar-
les maisons il y a une chaumière. Les habitans de cette pro-
les auberges on trouve un nombre. Les habitans de cette pro-
d'argent. Une secte re-ax blonds, lui rappelèrent les des-
s'y est formée au ce Teutons; leur langage tient aussi de
culte particulier ar sait plus positivement dans quel lieu
province; mais l' les Dalécarliens pour secouer le joug des
Kommnåcht (v contre encore la chaumière où il se cacha pen-
rol, est ici très ars. Nous ne pouvons rapporter ici les détails
sevoir son ar teur sur les mines importantes de *Falun*. Celles
habillée de ar sont considérables; elles fournissent annuelle-
rare que d' 000 quintaux de fer en baguettes, et 240,000 en gneu-
cas, d' 000 capitale, *Karlstadt*, a une maison de correction dont le
à cet ég la rappelle celui des mêmes établissemens en Amérique. On
que ce ore aussi une société harmonique dont la principale réunion
que ore en juillet; elle est présidée par le prince Oscar. En quittant la
tiè Westrogothie, M. Schubert entre dans des détails sur la pêche du
oreng; elle est considérable; on exporte quelquefois jusqu'à
000,000 tonnes de ce poisson salé.

L'étranger est reçu en Norvège avec encore plus d'affabilité qu'en Suède. La manie d'acquérir un rang et des titres s'est éteinte depuis que le roi s'est ôté par la constitution le droit d'en accorder. La 80^e. partie seulement de ce royaume est susceptible de culture, et le quart des habitans vit de la pêche. Il y a des districts où le rapport des décès est à celui des naissances comme 42 : 126. Les Juifs ne s'y sont pas encore introduits. Les Komm-

ralement répandues, mais sont moins chastes
 Suède; puisque dans quelques villages le
 illégitime. Une université a été établie
 ne comptait que 118 étudiants en
 tre d'amateurs. L'armée nor-
 est de 126 bâtimens, por-
 ACQUINOT DE PÆSLE.

george MALLET. 246 p.
 4; Paschoud.

de morceaux qui ne se lient
 portent tous aux bords du lac de
Evian, les Alliages, Ripaille, les
 xions sur les lacs en général; et spé-
 Genève), *les bords du lac, les pêcheurs*
Saint-Paul et Thonon, Lausanne, Meillerie;
, le Valais, la fête de Saint-Maurice, les Sa-
les environs, le château de Chillon, Vevey et
, la Vaux, les Châteaux (réflexions sur les châteaux
 ie et du pays de Vaud) et Genève. L'ouvrage est terminé
 un coup d'œil sur quelques hommes distingués qui ont habité
 les bords du lac. Presque tous ces chapitres topographiques et
 historiques sont écrits agréablement, quoique dépourvus quel-
 quefois de cette facilité de tour et d'expression familière aux
 auteurs français; les salines de Bex, sur lesquelles il existe de bons
 ouvrages, sont décrites en détail; d'autres chapitres paraissent
 destinés plutôt à offrir une lecture intéressante. L'auteur se livre
 fréquemment à des réflexions; elles sont sages et modérées. C'est
 ainsi que dans le morceau sur le pays de Vaud, M. Mallet, com-
 parant le Chablais et le pays de Vaud, est amené à la considération
 suivante: « La classe moyenne, dans le Chablais et dans le Valais,
 paraît peu nombreuse et peu aisée: à l'exception de quelques
 familles anciennes, de quelques propriétaires, des fonctionnaires
 publics, on y voit peu de personnes qui, par leurs manières et
 les habitudes de la vie, s'élèvent au-dessus des simples paysans;
 leur nombre ne tend pas à s'augmenter; il semble que la place et
 la fortune des individus une fois déterminées, ils demeurent sta-
 tionnaires; tandis que dans le pays de Vaud, il est une classe con-
 sidérable qui se recrute dans le peuple, et qui, mue par un sen-
 timent d'émulation, fait usage de son industrie et de ses talens

pour acquérir une place plus élevée; il en résulte une aisance générale, dont on peut juger au premier coup d'œil par une multitude d'habitations soignées, de petites propriétés qu'on se plaît à embellir, ainsi que par la propreté et l'élégance des vêtements. Le chapitre de Genève n'est qu'effleuré: l'auteur y fait l'apologie de la forme actuelle du gouvernement; en général l'auteur loue assez souvent sa patrie, et il est rare qu'il ait tort. D-G.

174. TRAVELS IN GREECE. Voyages en Grèce, par le docteur P. O. BRONSTED, en 8 parties, grand in-4. Londres.

Cet ouvrage se publiera aussi à Paris, en français, et sera orné de cartes, de vues, de médailles, etc.

175. A BRIEF NARRATIVE OF AN UNSUCCESSFUL ATTEMPT TO REACH REPULSE BAY. Relation d'une tentative infructueuse, faite en l'année 1824, par le vaisseau de sa majesté le *Gryper*, pour gagner Répulse-Bay, à travers le Welcome, par le Cap LYON. In-8. avec cartes et gravures. (Sous presse.) Londres; 1824; Murray.

176. A VOYAGE PERFORMED IN THE YEARS 1822-23-24. Voyage fait dans les années 1822-23-24; contenant l'exploration de la mer Antarctique jusqu'au 74°. degré de latitude, et la relation d'une excursion à Tierra del Fuego, avec une notice sur ses habitans; par J. WEDDELL, esq. 1 vol. in-8. Londres. (Ouvrage sous presse.)

177. RECUEIL DE VOYAGES ET DE MÉMOIRES, publié par la société de géographie; tome premier, in-4. de 78 feuilles et demie; Paris; 1824; Everat.

L'avant propos (général) est signé Malte-Brun. *L'introduction aux voyages de Marco Polo* est signée Roux. Le reste du volume contient le voyage de Marco Polo. (1^{re}. partie) en français; *peregrinatio Marci Poli*. Des tables, glossaires, variantes, etc. Nous rendrons compte, dans le prochain numéro, de cette importante publication.

178. ONZIÈME LETTRE DU MISSIONNAIRE DANOIS ROSEN DANS L'INDE. (*Magazin for Rejseiagttagelser*. Vol. IV, cah. I.)

Nous avons déjà mentionné, dans ce Bulletin, les lettres du missionnaire Rosen, adressées de temps en temps à l'éditeur du Magasin des voyages à Copenhague. La dixième lettre était insé-

rée au tome III, p. 290 de ce *Magasin* ; la onzième est datée de Tritchinapalli, 24 septembre 1822. M. Rosen parle d'abord des missions dans l'Inde. Il se plaint de ce que la plupart des missionnaires sont des hommes sans instruction, sans lumières et sans tolérance. Il confirme ce qu'a dit l'abbé Dubois, sur le mauvais succès des missions chez les Indous. Aucun homme des castes respectées n'a encore été converti ; il n'y a que des pariahs qui se font chrétiens, et c'est une raison de plus pour que d'autres Indous refusent d'entrer dans la communauté chrétienne. Cependant ils envoient leurs enfans dans les écoles établies par les Anglais ; ils reçoivent aussi avec empressement les livres que les Anglais font imprimer dans les langues de l'Inde. M. Rosen espère que, lorsque les lumières auront été répandues ainsi chez ce peuple, il comprendra l'absurdité de son culte, et n'aura plus de répugnance à croire à l'Évangile. Les sociétés de livres d'école fondées à Calcutta et à Madras mettent en circulation des manuels de morale, de mathématiques, d'histoire, de géographie, de physique, d'astronomie, etc., traduits de l'anglais en persan, en indostani, en bengali, en canari, tamoul, etc. Quant aux brahmes, il y en a un, le fameux Ram-mohun-Roi, qui, devenu déiste, écrit en anglais contre les missionnaires anglais, et leur donne assez à faire ; d'autres font des almanachs à la pagode de Kanzenour aux environs de Tanjour ; ces almanachs sont écrits sur des feuilles de palmiers, et ont un grand cours dans le midi de la péninsule. D'autres brahmes encore, et c'est le plus grand nombre, se font nourrir par les pagodes, et ne s'occupent que d'ablutions et d'autres cérémonies inutiles. Parmi 4 ou 5 cents brahmes, qui vivent de la pagode de Tritchinapalli, il n'y en a que 3 ou 4 qui entendent le sanscrit et le haut tamoul, langues dans lesquelles sont écrites les anciennes poésies du pays. En terminant, M. Rosen fait remarquer les exagérations des géographes et voyageurs, au sujet de la population des villes de l'Inde. C'est ainsi que Calcutta, au lieu des 600,000 âmes qu'on lui attribue, n'en avait, en 1822, que 179,917, savoir 118,203 Indous, 48,162 musulmans, 13,138 chrétiens, et 414 Chinois ; ce qui a pu contribuer à l'erreur des Européens, c'est qu'il y a toujours une population flottante, se montant à 100,000 âmes ; la population de Madras est ordinairement évaluée à 300,000 âmes ; M. Rosen présume qu'il faut en retrancher les deux tiers ; mais il attend des données plus certaines.

D-c.

179. VOYAGE DE M. ED. RUPPELL EN AFRIQUE. (*Corresp. astron. géogr.*, etc., de M. le baron de Zach, t. XI, n^o. 4.)

Dans une lettre datée du Caire, le 27 juillet 1824, et adressée à M. de Zach, ce voyageur lui rend compte des grands événemens qui ont eu lieu dans l'Afrique occidentale, depuis sa précédente lettre écrite d'*Ambukol*, le 3 mai. Les paysans de la haute Égypte, depuis *Girgé* jusqu'à *Ibrin*, poussés à bout par les vexations et la tyrannie des Turcs, se sont mis en insurrection générale contre leurs oppresseurs, qu'ils voulaient tous exterminer, surtout les Scribes, Francs, Turcs et Coptes. Un horrible massacre de plusieurs milliers d'hommes a rétabli la tranquillité dans la haute Égypte et dans la Nubie. M. Ruppell a perdu, à cette occasion, tous les effets, instrumens, livres, etc., qu'il avait laissés à *Esné*. Il a suspendu son voyage au *Kordoufan*, pour transporter au Caire une collection d'objets d'histoire naturelle. Dès le mois de mai, le sultan de Darfour avait fait faire par ses troupes une irruption dans le *Kordoufan*. Il n'y restait que 1,000 soldats turcs bloqués dans le camp d'*Ubeit*. Cependant le voyageur espérait réaliser son excursion dans ce pays à la suite des troupes turques que l'on devait envoyer au secours du corps renfermé à *Ubeit*. M. *Hey*, son compagnon de voyage, l'attendait avec ses chameaux et ses effets à *Dongola*.—M. Ruppell est resté quelque temps auprès des ruines de *Solib* pour en déterminer la position géographique : induit en erreur par la traduction allemande des voyages de *Burckhardt*, il croyait voir dans ces ruines celles de l'ancienne *Napata*, ville de l'Éthiopie, sur le Nil, à l'endroit où ce fleuve, dans ses replis, se rapproche le plus de la mer Rouge, et que Ptolémée place sous le 20^e. degré de latitude boréale. M. R. a reconnu la fausseté de cette opinion, puisqu'on ne trouve à *Solib* aucune trace d'un établissement étendu et jadis florissant, comme l'avait été celui de *Napata*. On n'y voit que les restes d'un magnifique palais, édifice colossal, dont M. Ruppell donne la description que nous insérerons au Bulletin des sciences philologiques. — La ville de *Napata*, dit M. Ruppell, était probablement à 3 $\frac{1}{2}$ lieues au nord de *Solib*, où l'on voit à présent les ruines de *Scheik Selim*, appelées par les Barbares *Sedegne*, ce qui, dans leur langue, signifie ruines. C'est là que l'on trouve, outre les ruines de 2 temples, une quantité de débris de maisons particulières, que l'on ne trouve pas aux environs du palais de *Solib* : après avoir rendu compte d'ob-

servations astronomiques faites près du magnifique temple de *Kalabschi*, ainsi qu'à *Assouan*, le voyageur annonce qu'ayant fait route de cette ville au Caire avec des nègres dont plusieurs venaient de la contrée de *Fertit*, et étaient recrutés pour l'armée d'Égypte, il a composé un petit vocabulaire de leurs langues et recueilli des notices très-intéressantes sur ces peuplades. M. R. se proposait de partir, sous 4 jours, pour *Dongola*. A. D. V.

180. NOTES ON MEXICO, etc. Remarques sur le Mexique, faites pendant l'automne de 1822, avec un Essai historique sur la révolution de cette contrée, des traductions de documens officiels sur son état actuel, et une carte; par un citoyen des États-Unis (le colonel POINSETT); 1 vol. in 8. de 359 p. Philadelphie; 1824; Carey et Lea.

En rendant compte dans le Bulletin (oct. 1824, t. 2, p. 335), des voyages de M. Bullock au Mexique, nous avons déjà cité à nos lecteurs l'ouvrage du colonel Poinsett. Nous en avons extrait depuis (Janvier 1825, t. 2, p. 39) des documens statistiques sur la population de ce pays. Il ne nous reste plus qu'à signaler brièvement le contenu et l'intérêt de cet ouvrage, déjà indiqués en partie par le titre. — Il occupe, dans 14 chapitres, les 225 premières pages du volume. Ce sont des observations rédigées sans prétention par le voyageur, pendant sa route, sur la partie du Mexique qu'il a parcourue. Il y a ajouté des notions extraites des ouvrages de Lorenzana, Alzate, Clavijero, Bojurrini, Mier, Robinson, et surtout de M. de Humboldt. En parlant de ce célèbre voyageur, le colonel Poinsett dit qu'il n'a presque laissé à ceux qui viennent après lui, que le récit de leurs aventures et des impressions que les objets leur ont fait éprouver. Après des relâches à Porto-Rico et à la Jamaïque, M. Poinsett arrive à la Vera-Cruz, et se rend à Mexico, en traversant *Jalapa*, *Perote*, *Cholula*, etc. Les chapitres 5, 6, 7, 8, et une partie du 10^e, sont consacrés à une description étendue de la capitale du Mexique, et de sa situation sous les rapports politique, physique et moral; sur sa route, la ville de Cholula, comparée par Cortez aux plus belles villes d'Espagne, ne lui parut qu'un grand village, contenant au plus 5 à 6,000 habitans. — La capitale compte parmi ses habitans environ 20,000 individus sans moyens d'existence, désignés par M. de Humboldt, sous le nom de *Saragates* ou de *Guachinangos*, mais que le colonel

Poinsett dit être plus généralement connus sous la dénomination de *Leperos*, qu'il compare aux *Lazzaroni* de Naples, et dont l'habileté en filouterie surpasse, dit-il, celle des plus adroits escamoteurs de Paris ou de Londres. Il fut présenté à Iturbide, alors empereur du Mexique; il en fait un portrait fort peu honorable pour ce monarque éphémère, et dont la fin a été si malheureuse. D'après les renseignemens donnés à l'auteur, il croit pouvoir évaluer la population de Mexico à 155,000 habitans environ. Les boissons usuelles du peuple sont le pulque et le *vin mezcal*, eau-de-vie de *maguey*, (agave américaine). Le colonel Poinsett ne croit pas que les blés et les farines du Mexique, malgré la grande fertilité du sol, puissent rivaliser, pour l'exportation, ceux des États-Unis, ce qu'il attribue à la cherté du transport par terre des farines mexicaines, pour les faire arriver sur les côtes de l'Atlantique, cherté qui résulte en grande partie de la difficulté des routes, dont l'élévation du plateau d'Anahuac rend presque impraticable une amélioration suffisante. Il pense même que si l'importation des farines des États-Unis était permise, elles l'emporteraient au Mexique sur les farines indigènes, à raison du bon marché des premières. Les manufactures ont beaucoup souffert. Le produit annuel, que M. de Humboldt évaluait à 8 millions, est tombé à un peu plus de 4 millions. On pourra comparer les renseignemens donnés par l'auteur, p. 102 et suiv., sur les ressources et les revenus de l'empire mexicain, avec ceux que contient le rapport du ministre des finances de ce pays, inséré au *Bulletin* de janvier 1825, p. 88. La population totale de l'empire, en 1823, est évaluée par lui à 6,500,000 habitans. L'auteur fait l'éloge du caractère des Mexicains, de leur esprit, de leur amour pour les lettres et les sciences. Il accorde aux créoles des talens naturels et une grande aptitude à acquérir des connaissances. Il se loue beaucoup de leurs dispositions bienveillantes, de leur politesse et de leur hospitalité. Il ne blâme que la *détestable* habitude de fumer, générale parmi les dames mexicaines. Le caractère des Indiens aborigènes, dont il évalue le nombre total à 2,500,000, est toujours le même que celui des classes inférieures du peuple mexicain, à l'époque de la conquête : même indolence, même soumission aveugle à leurs supérieurs; même abjection de misère. Les formes et les cérémonies de leur culte ont changé; mais la pompe des solennités catholiques n'a peut-être fait qu'augmenter leur passion pour les

processions. On leur permet d'y paraître sous des costumes bizarres, et d'y mêler leurs danses et leurs jeux. Les classes laborieuses des villes montrent de l'industrie et de l'ordre. Dans les grandes cités, le peuple lit, et achète les papiers publics et les pamphlets qu'on lui vend à bon marché. Au reste, le clergé continue d'exercer un grand ascendant sur toute la population. On compte peu de ses membres parmi les amis de la liberté civile, et trop d'incrédules parmi les personnes de la classe moyenne qui ont cessé de professer la foi catholique. Après avoir obtenu la liberté de 39 personnes, dont la moitié étaient des citoyens des États-Unis, et qu'on avait accusées de conspiration contre le gouverneur du Texas, le colonel Poinsett quitte Mexico, et visite le fameux *Desague*, ou canal de *Huehuetoca*, passe par *Tula*, *San-Juan del Rio*, et arrive à *Queretaro*, ville grande et bien bâtie, de 30,000 habitans, et ornée de beaux édifices publics. Le commerce y a souffert comme dans tout l'empire. Les manufactures y sont encore dans un état d'enfance, et 11,000 Indiens environ y sont retenus, comme ouvriers, dans une sorte d'esclavage. Il entre ensuite dans la contrée de *Baxio*, qui passe avec raison pour la plus belle du Mexique : riche, fertile, bien cultivée, elle produit en abondance tous les fruits de l'Europe et beaucoup de ceux des tropiques. Elle est couverte de petites villes, de villages et de fermes.

Avant d'arriver à *Celaya*, le voyageur traversa la rivière de *Laxa*, sur un beau pont de pierres de 5 arches, construit par un habitant de cette petite ville, *Don Francisco Tresguevras*, artiste et architecte, qui s'est formé lui-même, et qui n'est pas moins remarquable comme peintre que comme constructeur. On trouve dans ce chapitre des détails intéressans sur l'agriculture du Mexique. *M. Poinsett*, après avoir passé auprès de *Salamanque* et d'*Irapuato*, petites villes d'environ 4000 âmes chacune, parvient à *Guanaxuato*, dont la population, y compris les faubourgs et les mines environnantes, n'est plus maintenant, d'après un recensement fait en 1822, que de 35,733 habitans. En 1802, *M. de H.* la portait à 70,600. En 20 ans, elle a donc diminué de 34,867 âmes; celle de la ville de *Valenciana*, seule comprise dans le recensement de 1822, pour 3,778 habitans, comme dépendance de *Guanaxuato* s'est élevée autrefois jusqu'à 22,000 âmes. Le chapitre 12 contient le tableau de l'état actuel de la mine, la *Valenciana*, et des détails sur les autres mines

du Mexique. On trouve dans le chap. 13 des renseignements curieux, mais qui n'entrent pas dans notre cadre, sur l'expédition et le caractère du jeune Mina, expédition funeste à la contrée qu'il dévasta, en y pénétrant, faute de moyens, pour entretenir ses troupes. *San-Luis Potosi*, que traversa M. Poinsett, contient 44,000 habitans, en y comprenant les villages voisins, et 15,000 dans la ville même. *Tulla*, ville mal bâtie et malpropre, capitale du district, contient un même nombre d'habitans. Suit une description de la belle plaine de *Los Gallos*, de la montagne de la *Contadera*, de la ville de *Santa-Barbara*, renommée pour quelques fabriques, et d'*Orcasitas*; c'est à *Pueblo Viejo de Tampico* que l'auteur s'embarqua pour retourner aux États-Unis, en visitant sur sa route l'île de Cuba; M. de Humboldt en évaluait la population totale, en 1804, à 432,000 habitans. Un recensement de 1817 la portait à 671,079. M. Poinsett l'évalue à 725,079 en 1822, ce qui donnerait en 18 ans une augmentation de 293,079 âmes. La population de la Havane, capitale de l'île, d'après le recensement de 1817, était de 140,618 âmes, y compris la garnison, les Nègres nouvellement importés et les voyageurs, et de 83,599 habitans résidens pour la ville et les faubourgs, dont 44,319 dans la ville. La valeur de sa consommation habituelle était estimée de 4,489,030; celle des exportations, de 18,466,767. Il était entré dans le port, en 1821, 1,332 bâtimens, y compris 300 bâtimens côtiers. Dans ce nombre on comptait 325 navires espagnols, 655 américains, 128 anglais, 72 français, 25 hollandais, 15 brémois, 13 danois, 9 hambourgeois, 6 portugais, 5 suédois, 4 sardes, 3 corsaires capturés, 1 prussien et 1 hanovrien. De 1800 à 1821 le nombre des esclaves noirs importés montait à 172,054. Le produit total des impôts était de 3,400,000, dont 2,400,000 provenant des douanes, et 1,000,000 d'autres taxes. Les dépenses s'élevaient à 3,724,644. Le déficit était de 324,644. On craint à Cuba les efforts des nouveaux États indépendans pour rendre cette île indépendante elle-même, ou pour s'en emparer; car ils sentent que Porto-Rico, la Terre-Ferme et le golfe du Mexique, restent ouverts aux flottes et aux armées de l'Espagne, tant qu'elle a Cuba en sa possession. Le colonel Poinsett craint aussi pour l'intérêt des États-Unis, qu'une grande puissance ne s'empare de cette île, d'où elle menacerait non-seulement le golfe du Mexique, mais toutes les côtes au sud de Savannah, et en général le commerce de sa patrie. Son récit se termine par

des observations sur le système de piraterie organisé par des bandits de la Hayane et de Réglá, système qu'il accuse les autorités de Cuba de protéger.

L'appendice contient entre autres pièces, 1°. le récit d'un voyage fait par un ami de l'auteur, de Tampico à Mexico; 2°. un tableau des divisions géographiques du Mexique, et des provinces séparées de Guatimala, dont la population montait en 1778 à 832,055 âmes, et était évaluée en 1823 à 1,291,382; 3°. un essai historique sur le Mexique et ses dernières révolutions jusqu'en 1823; 4°. le projet de constitution présenté au congrès constituant le 20 novembre de la même année; 5°. et 6°. les rapports des ministres de l'intérieur, etc., et des finances, dont nous avons donné des extraits. (Voyez le *Bulletin*, déc. 1824, p. 446 et janv. 1825, p. 88.)

A cet ouvrage est jointe une carte de la partie du Mexique visitée par l'auteur, de Vera-Cruz à Mexico, et de Mexico à Tampico, exécutée d'après ses documens et d'autres, par M. Tanner.

A. D. V.

181. VOYAGE DE DÉCOUVERTES AUX TERRES AUSTRALES, etc., rédigé par PÉRON et continué par M. L. DE FREYCINET. 2^e. édit. in-8., rev., corr. et augm. par M. L. DE FREYCINET, capitaine de vaisseau, etc. Tom. I^{er}., de XXIV et 400 p., orné du portrait de Péron, gravé en taille-douce, d'après le dessin de Lesueur. Tom. II^e. de 532 p. (*Voy. le Bullet.*, 1824, tom. 1^{er}., n°. 569.)

Nous avons indiqué avec détail, en 1824, tous les motifs qui recommandent cette nouvelle édition, et donné les conditions de la souscription ouverte par M. Arthus Bertrand. Nous ferons connaître successivement les deux dernières livraisons de cet intéressant voyage, qui viennent d'être publiées. Aujourd'hui, nous entretiendrons nos lecteurs des deux premières. Dans une préface, dont nous recommandons la lecture, M. de Freycinet explique les singulières circonstances qui ont accompagné la publication de la première édition de cet ouvrage. Avant même le retour de l'expédition, le parti était pris de ne donner aucune publicité aux travaux des savans qui la composaient. L'accueil qu'ils reçurent en arrivant en France, se ressentit de l'injuste prévention qui pesait sur eux. Heureusement, le zèle, le langage persuasif de Péron, et surtout le brillant rapport de l'Institut,

ramenèrent l'opinion égarée. La publication du voyage fut ordonnée. Le premier volume parut 3 ans après le retour de l'expédition ; l'impression du second , commencée immédiatement après , fut bientôt interrompue. Péron mourut au désespoir, et ce ne fut qu'au bout de 9 ans que M. de Freycinet put obtenir l'autorisation et les facilités nécessaires pour achever l'ouvrage. Il parut en 1816. M. de Freycinet explique enfin ces singulières circonstances et les motifs des injustes préventions dont les travaux de l'expédition ont été l'objet. On accusait Péron d'avoir ravi au capitaine anglais Flinders son droit de première découverte , par suite d'une influence puissante qui aurait retenu en même temps Flinders prisonnier à l'Ile-de-France , pour laisser aux Français le temps de publier ses découvertes. A l'époque où l'expédition française partit pour se rendre aux Terres Australes, la côte S.-O. de la Nouvelle-Hollande était encore inconnue. Elle en commença l'exploration *en allant de l'E. à l'O.* , tandis que , presque en même temps , Flinders l'explorait , *en allant de l'O. à l'E.* Les deux expéditions se rencontrèrent sur la route , mais n'en firent pas moins l'une et l'autre la totalité du travail dont elles étaient chargées. Péron revint en 1804 ; Flinders , retenu 6 ans et demi prisonnier à l'Ile-de-France , n'arriva qu'en 1810 en Angleterre , 17 jours avant la mort de Péron. Celui-ci ne put donc pas , dans le premier volume de son voyage , employer les noms donnés par Flinders aux terres qu'il avait découvertes , et , dans le second , M. de Freycinet fut obligé de suivre la nomenclature adoptée. D'ailleurs , les deux nations avaient exploré en même temps les mêmes côtes , et leurs cartes ont dû se ressembler , sans qu'on puisse accuser les Français d'avoir copié les cartes anglaises ; et eussent-elles été copiées , cet ouvrage n'aurait pas été , comme on l'a insinué , la cause du retard de la publication du deuxième volume , puisqu'il ne demandait que 7 à 8 mois de travail. Ce retard tient aux circonstances où se trouvait alors la France , et aux guerres qu'elle soutenait , et qui faisaient éviter toutes les dépenses qu'elles ne commandaient pas. M. de Freycinet termine en assignant la part de gloire qui revient en propre à chacune des deux expéditions , et , par suite , il désigne les parties de côtes dont les noms doivent être conservés pour chacune des deux nations. Une des rectifications les plus importantes de la seconde édition , est l'adoption des noms imposés par les Anglais aux parties qu'ils ont les premiers

explorées. M. de Freycinet a revu le texte avec soin ; il a corrigé des inexactitudes provenant, pour la plupart, de ce que Péron avait écrit avant que les cartes eussent été finies ; il a supprimé des renvois à des ouvrages projetés ; plusieurs notes et des morceaux inédits de Péron sur les peuples et l'île de Timor lui ont permis d'ajouter un chapitre entier *sur les mœurs et les usages des habitans* de cette île ; ce qui l'a obligé à y réunir quelques articles disséminés dans la première édition. Le chapitre du *second séjour à Timor* a été augmenté d'une notice de Péron, sur l'histoire naturelle et les productions de l'île ; enfin , quelques mémoires , répandus dans l'ouvrage , ont été classés avec plus de méthode. Vingt-cinq planches inédites , gravées pour faire partie d'un ouvrage sur les peuples sauvages visités pendant l'expédition , mais que la mort de Péron ne lui a pas permis de composer , ont été ajoutées à cette nouvelle édition , dans laquelle on a supprimé des planches d'un moindre intérêt. La carte générale de la Nouvelle-Hollande a été gravée de nouveau sur un format plus commode. Elle suffit pour suivre le voyage , et l'on a supprimé celle de la côte S.-O. , dont le cuivre appartient au dépôt de marine.

Le premier volume donne d'abord les noms de tous les officiers , aspirans , savans et artistes , qui ont fait partie de l'expédition ; puis le rapport fait au gouvernement par l'Institut ; l'éloge historique de Péron , par M. Deleuze ; vient ensuite la relation du voyage de France à l'Île-de-France inclusivement ; puis celle de la traversée de cette île à celle de Timor. Les deux premiers livres sont divisés , le premier en quatre chapitres , le second en dix.

Le second volume comprend le livre III divisé en 21 chapitres ; la traversée de Timor au Port-Jackson , inclusivement ; cette partie de la relation offre toute l'exploration de la Terre de Diémen , de la côte S.-O. de la Nouvelle-Hollande , le séjour au Port-Jackson et les opérations du Naturaliste dans les détroits de Banks et de Bass. Le chapitre 20 est consacré aux expériences sur la force physique des peuples sauvages de la Terre de Diémen , de la Nouvelle-Hollande et de Timor. Le 21^e. offre le tableau général des colonies anglaises aux Terres Australes.

L'exécution de l'atlas , la beauté du papier et de l'impression , tout est digne du monument que M. de Freycinet réédifie , et qu'il consacre à la mémoire de son célèbre ami.

F.

MÉLANGES.

182. *THE AMERICAN MONITOR*. Moniteur américain, magasin mensuel politique, historique et commercial; spécialement consacré aux affaires de l'Amérique méridionale, n° 1, 156 p. in-8°, octobre 1824. Londres; Richardson.

L'éditeur a raison d'observer que les affaires de l'Amérique méridionale sont assez importantes pour mériter d'être le sujet d'un journal spécial. Mais pour que ce journal fût bien utile à l'Europe, il faudrait qu'il eût des correspondans en Amérique, ou que du moins il publiât la substance des feuilles périodiques et des ouvrages nouveaux de l'Amérique, surtout du Midi de cette partie du monde. La nouvelle littérature américaine étant peu répandue, le journal rendrait service s'il pouvait tenir le public au courant, et lui présenter des notions exactes sur les événemens de ce vaste continent. *The american monitor* ne paraît pas être encore en mesure de s'acquitter de cette tâche. On y trouve des *considérations sur l'état politique et moral de l'Amérique*, des documens historiques et des tables de statistique; mais tous ces articles ne prouvent pas que l'éditeur ait puisé à d'autres sources que celles où tout homme studieux peut puiser en Europe. On ne sera pas fâché de trouver ces renseignemens dans *l'American monitor*; mais il aurait bien plus de valeur, s'il nous donnait sur l'Amérique des renseignemens que nous ne possédons pas dans les ouvrages périodiques d'Europe. Le 2^e. numéro que nous avons reçu lorsque cet article était déjà rédigé, se compose en partie de pièces officielles, telles que les proclamations du gouvernement du Brésil, du Mexique et de la Colombie; mais il paraît que toutes ces pièces n'ont été tirées que des journaux d'Europe.

D-g.

183. TOULOUSE.—*Académie royale des sciences, inscriptions, etc.*

Cette Société savante avait proposé pour sujet de prix extraordinaire à donner en 1824, les questions suivantes : 1^o. *Déterminer l'état politique, civil et religieux de la Gaule, avant l'entrée des Romains dans cette partie de l'Europe*; 2^o. *fixer, d'après les auteurs et les monumens, les connaissances que les Gaulois avaient acquises dans les sciences et dans les arts*. Le seul mémoire envoyé au concours n'ayant pas rempli entière-

ment les conditions du programme, l'académie propose encore les mêmes questions pour sujet d'un prix extraordinaire de la valeur de 500 fr. à adjuger en 1825.

184. LONDRES.—Le *Blossum*, de 24 canons, vient d'être remis en commission par le capitaine Beechey, qui a été choisi pour faire un voyage scientifique parmi les îles nombreuses de l'océan Pacifique du nord et du sud. Ce bâtiment doit prendre à bord des vivres et des munitions pour 4 ans, et embarquer tous les objets nécessaires au succès d'une telle entreprise. Il devra, dit-on, se rendre au détroit de Behring, afin de se mettre, s'il est possible, en communication avec l'expédition partie l'an dernier sous les ordres du capitaine Parry, montant la bombarde *l'Hécla*. (*Sun*, janv. *Monit.*, 22 janv. 1825.)

185. CANAL ENTRE CELUI DE BRISTOL et la Manche.

Nous voyons avec plaisir que l'on s'occupe de porter à la connaissance du parlement le projet de construction d'un canal navigable pour les vaisseaux, entre le canal de Bristol et la Manche. Nous avons lu avec le plus grand intérêt le rapport de M. Telfort, ingénieur, qui ne permet pas de douter que l'exécution de ce projet ne soit praticable. Les difficultés qu'offre la navigation autour du cap Cornwall sont connues; mais ce ne sont pas les seules que les marins aient à redouter. Nous savons par expérience que la navigation de la partie inférieure du canal de Bristol est très-dangereuse. La rapidité de la marée, jointe aux vents qui soufflent le plus souvent du sud-ouest, s'opposent presque invinciblement à ce qu'un navire puisse descendre ce canal quand ces deux circonstances se réunissent; et lorsque dans un coup de vent un bâtiment est menacé de se briser sur la côte de fer du Devonshire et de Cornouailles, il n'a, pour échapper à la destruction, d'autre asile que les ports éloignés de Padstow ou de Milford. Les personnes qui ont été témoins pendant les beaux mois d'été, de la situation périlleuse d'un navire engagé dans cette baie au-dessous de la pointe d'Artland, lorsque le vent dominant dans ces parages le poussa à terre, peuvent seules se former une idée des dangers que présente pendant l'hiver cette longue barrière de falaises opposées par la nature à la furie de l'océan Atlantique. Au moyen de ce canal, les laines du pays de Galles, les ardoises et les charbons du Glamorganshire, le cuivre de Swansea où se fond tout le minerai de Cornouailles,

le fer de Merthyr, de Tydewill et d'Aber-Dare, et les épiceries de Bristol, pourront être transportés avec facilité sur toute la côte méridionale de l'Angleterre, et de là à Londres, ce grand dépôt du commerce du monde. (*Monit.*, 12 déc. 1824.)

186. M. CHARLES PICTET, auteur de divers ouvrages politiques, l'un des rédacteurs de la *Bibliothèque britannique*, et qui, comme homme d'état et comme négociateur, rendit de grands services à Genève, sa patrie, vient d'y mourir, âgé de 70 ans. Le conseil souverain de Genève a décidé qu'un monument lui sera élevé, et portera cette inscription : *Décerné par la république reconnaissante.* (*Monit.*, 12 janv. 1825.)

187. GOETTINGUE. — SOCIÉTÉ DES SCIENCES. — *Séance du 17 juillet 1824.* — Le professeur Heeren a lu une dissertation *De fontibus geographicorum Ptolomæi, tabularumque iis annexarum, num. ii græcæ an tyriæ originis fuerint.* Cette dissertation a pour but de réfuter une assertion de Brehmer, d'après laquelle le géographe a consulté, non les auteurs grecs, mais un vieil atlas de Tyr, fruit des voyages terrestres et maritimes de ce peuple. (*Gœtting. Gelehrte Anzeig.*, 1824, n^o. 37 et 38.)

188. JONCTION DES DEUX MERS, Atlantique et Pacifique.

Nous lisons dans un journal américain, que le 4 nov. le président du Mexique a publié, par ordre du congrès souverain, un décret qui l'autorisait à recevoir des propositions à l'effet d'ouvrir une communication entre les deux océans par l'isthme de *Tehuantepec*, et de rendre navigables les rivières de *Alvarado*, *Panuco*, *Bravo*, *Santiago* et *Colorado* de l'ouest. Cette entreprise ayant pour objet de former une jonction entre l'Océan Pacifique et l'Atlantique, est de la plus haute importance. (*Sun. janv. Moniteur*, 22 janv. 1825.)

FERRATUM

On a annoncé dans le Bulletin de janvier, p. 43, n^o. 37, *Carta delle poste, etc.*, la Carte des postes et stations militaires d'Italie, publiée à Milan; mais par suite d'une erreur que l'on n'a pas été à temps de réparer, les détails relatifs à une autre carte d'Italie publiée à Paris, se sont trouvés appliqués à celle de Milan. Les deux articles, extraits de la *Revue encyclopédique*, sept. 1824, seront rétablis avec exactitude dans le prochain numéro du Bulletin.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N^o. 4,
PLACE DE L'ODÉON.

BULLETIN

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

ÉCONOMIE PUBLIQUE; VOYAGES.

GÉOGRAPHIE et STATISTIQUE.

189. DICTIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE PORTATIF, contenant la description générale et particulière des cinq parties du monde connu; revu avec soin et précédé d'un vocabulaire pour expliquer le sens d'environ 800 mots et noms géographiques les plus importants dans les principales langues; par MALTE-BRUN, auteur du *Précis de la géographie universelle*, etc.; augmenté de plus de 20,000 articles qui ne se trouvent dans aucune édition des dictionnaires dits de Vosgien, par M. LALLEMENT: avec 9 cartes géographiques. Ouvrage entièrement neuf. (Prospectus et specimen.) In-16 de $\frac{1}{2}$ de f. Paris; Gosselin.

190. MNÉMONIQUE GÉOGRAPHIQUE, ou Méthode pour apprendre en peu de leçons la géographie, la statistique et la politique. In-8. d'une f. Paris; 1824; Carpentier-Méricourt.

191. TASCHENBUCH ZUR VERBREITUNG GEOGRAPHISCHER KENN-
NISSE. Almanach destiné au progrès des connaissances géographiques, ou Notions rapides sur les détails les plus récents et les plus curieux, concernant les pays et les peuples divers, pouvant servir de supplément à l'*Almanach des voyageurs* de Zimmermann; par J.-G. SOMMER, auteur du *Tableau du monde physique*. 3^e. année, 1 vol. de XL et 428 p., avec 5 grav. Prague; 1825; Calve.

Le Préambule de cet Almanach contient une revue rapide et exacte dans laquelle l'auteur signale les principaux résultats obtenus par les voyageurs les plus récents dans les diverses parties du monde; cette revue indique les progrès faits dans la géographie, au moyen de ces voyages, jusqu'à la fin de l'année 1824.

L'auteur, au lieu de multiplier dans le recueil même, comme les années précédentes, des fragmens sur un grand nombre de pays, s'est attaché à extraire des voyages et des descriptions les plus récentes, un petit nombre d'analyses étendues et propres à faire connaître les documens les plus récemment obtenus sur quelques points importans du globe. Son Almanach nouveau se compose donc de 11 articles, tous intéressans, sur Stockholm, d'après le premier volume du Voyage de Schubert en Suède, etc.; sur le Voyage de M. Arago, autour du monde; sur Chiwa et ses habitans, d'après Eversmann et Mouraview; sur les terres voisines du Mississipi, d'après le major Long, Schoolcraft, Nuttall, etc. Le 5^e. article est une description des ruines de l'ancienne ville américaine de *Huehuetlapallan*, dans le voisinage de *Palenka*, royaume de Guatimala, d'après les récits publiés par Antoine Del Rio et le D^r. Cabrera. Le 6^e. a pour objet les peuplades sauvages qui mangent de la terre, d'après les voyages de MM. de Humboldt et Bonpland. Les Pyrénées, la Savoie, Rio de Janeiro ont fourni les sujets des 7^e., 8^e. et 9^e. articles. Les ouvrages de MM. Charpentier et Parrot ont été mis à contribution pour la description des Pyrénées. C'est dans le voyage de Bakewell que l'auteur a puisé les élémens de celle de la Savoie, et celle de la capitale du Brésil est extraite du voyage de MM. Spix et Martius. Le *Tableau géographique de l'Islande*, publié en 1824, à Altona, par le Dr. Gliemann, a procuré à l'auteur les notions qu'il donne sur cette île dans son 10^e. article. Le 11^e. et dernier article est consacré à l'analyse de la description du mont Rosa, par le baron de Welden, publiée à Vienne en 1824, et dans laquelle cet observateur, comparant la hauteur du mont Blanc à l'élévation du Rosa, prouve, contre MM. de Zumstein et Vincent, que la première de ces deux montagnes est réellement, comme on l'avait cru jusqu'alors, la plus haute de l'Europe.

On voit par cette courte indication que le recueil de M. Sommer offre de l'agrément et de l'intérêt au lecteur qu'il tient au courant du progrès récents des connaissances en géographie.

A. D. V.

192. NOUVEL ATLAS DE LA FRANCE, etc.; par MM. AUPICK et PERROT: grav. par MM. MALO, etc. Livr. XX^e. In-f^o. de 3 f. Paris; Duprat-Duvergier. (Comprend les départ. de la Côte-d'Or, de la Haute-Loire et de Tarn-et-Garonne.)

194. SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE. — Questions proposées aux voyageurs et à toutes les personnes qui s'intéressent aux progrès de la géographie. 1^{re} série. In-8. de 44 p. Paris; 1824; Bureau de la Société.

C'est assurément une idée heureuse que celle d'attirer l'attention des voyageurs et des hommes instruits sur les points difficiles de la géographie. Tel a été le but de la Société de géographie, dans la rédaction des questions qu'elle se propose de publier par séries, dont la première est celle que nous annonçons. On a droit d'attendre les résultats les plus utiles de cet appel fait aux voyageurs et au monde savant, puisqu'une bonne direction imprimée aux recherches est sans contredit le meilleur moyen de les accélérer et de les rendre fructueuses. Un recueil de ce genre n'est guère susceptible d'analyse. Il suffira de dire que les questions qui forment cette première série, rédigées par d'habiles géographes, tels que MM. Malte-Brun, A. Jaubert, Jomard, etc., en indiquant avec précision et clarté les difficultés et les lacunes dans la géographie de la Perse, de l'Arabie, de l'Arménie, de l'Afrique septentrionale, de la Cyrénaïque, de la Nubie et de l'Abyssinie, de l'Amérique, etc., etc., mettent sur la voie des découvertes les plus importantes.

A. D. V.

195. DU CADASTRE suivant le nouveau mode, ou examen des motifs qui doivent actuellement faire reprendre dans Vaucluse la suite de cette opération, laquelle est en pleine activité dans quatre-vingts départemens depuis la session de 1823. Par CH. GUILLON, géomètre en chef; in-8o. de 3 f., Avignon, 1824, impr. de Bonnet fils.

196. CADASTRE. (*Ann. des Sciences Économ.*, t. 2, p. 1.)

Il est ainsi appelé parce que dans un même *cadre* se trouvent représentées les propriétés d'une commune, d'un arrondissement, d'une province, d'un empire, suivant le degré de spécialité ou de généralité que ce *cadre* est appelé à figurer. Mais plus ordinairement on donne ce nom à l'opération qui, outre la configuration des terres, porte la désignation des propriétés et l'évaluation de leur revenu. L'article que nous analysons donne des notions *plus qu'élémentaires* sur divers points qu'il eût été bon de traiter avec une plus grande étendue de vues. Il prétend montrer *l'influence du cadastre sur les contributions indirectes*; mais cette influence ne résulte que d'une pesante *distinction*

entre le mode d'imposition par *quotité* et par *répartition*. L'auteur de l'article recherche un peu plus heureusement le but du cadastre, lequel a pour objet *d'indiquer la matière imposable, et par là même, les ressources* où l'État peut espérer de trouver des impôts.

Dans un second article on trouve des notions universellement connues sur les deux manières d'opérer le cadastre, *par masses* ou *parcellairement*. Le premier mode plus simple devait conduire au second ; le premier *achevé par le gouvernement* eût nécessité la confection du second par les provinces elles-mêmes pour faire la *sous-répartition* de l'impôt entre les contribuables. Mais en France le cadastre a eu le sort commun des grandes opérations ; on l'a commencé avec une inconcevable ardeur, sans but, sans méthode ; avec des instructions *vagues* on a eu des résultats *incohérens* ; on a rejeté une opération simple qui, bien combinée, eût été possible, pour faire une opération dispendieuse, lente, et qui lasse l'impatience française. Cependant tel est le besoin du cadastre, que les départemens consentent à une *charge* volontaire, puisqu'ils peuvent ou rejeter ou entreprendre à volonté. Nos vœux seraient pour son entier achèvement ; plusieurs contrées de l'Europe ont obtenu ce résultat, mais elles ont appelé les deux premiers élémens de tout succès, le temps et une volonté ferme.

BERTHEVIN.

197. CAISSE HYPOTHÉCAIRE. (*Ann. des Sc. Écon.*, t. 3, n^o. 4., p. 58.)

Les Annales Économiques reviennent à plusieurs reprises sur la caisse hypothécaire. Il est hors de doute qu'en France la création de valeurs ne soit son premier besoin pour donner à ses moyens industriels et agricoles un plus grand développement ; il est certain encore que les propriétés sont le gage le plus certain de remboursement. Mais l'application mal entendue des fonds, mais l'incertitude du service de la rente, mais les difficultés des expropriations donneront toujours à ces sortes de prêts une langueur, une apathie, si j'ose m'exprimer ainsi, qui ne permettront pas à ces sortes d'établissmens d'espérer une grande prospérité. Le mouvement est la vie, et c'est ce qui donnera toujours aux prêts commerciaux une grande supériorité.

BERTHEVIN.

198. ARCHIVES DE LA NORMANDIE, historiques, monumentales, littéraires et statistiques, par L. DUBOIS. Un vol. in-8^o. avec grav. 6 f. et 7 f. 25. Caen ; 1824; Mancel. Paris ; Raynal.

199. CHATEAU-SALINS. — Lettre adressée à M. le sous-préfet de l'arrond., sur le projet de dessèchement des marais de la Seille et le curage de cette rivière ; in-4°. Metz ; 1824 ; Dosquet.

200. ALMANACH HISTORIQUE du départ. de l'Yonne et de la ville de Sens , pour l'année 1825. In-8. de 204 p. Sens ; Tarbé.

Nous avons extrait de ce recueil , pour 1823, dans le Bulletin d'août 1824, pag. 101 , des *Recherches historiques sur les anciennes voies romaines* dont on reconnaît des vestiges dans le département de l'Yonne. Nous empruntons aujourd'hui à celui de cette année quelques résultats des *Recherches statistiques* et historiques qu'il contient sur les vignobles les plus renommés ; le commerce et l'industrie de ce dépt. Nous signalerons d'abord ce même recueil comme renfermant les renseignements que présentent presque tous les annuaires et almanachs du même genre. On y trouve des documens généraux sur l'administration politique, civile, militaire et ecclésiastique de la France, la nomenclature des autorités , fonctionnaires et employés publics et principaux du dépt. et du chef-lieu , celles des foires et marchés, des établissemens d'instruction publique, etc.

Les renseignemens généraux sur la culture comparée des vignes et le produit des vins, dans les principaux départemens vignobles de la France, sont conformes à ceux que nous avons extraits dans le Bulletin de sept. 1824, p. 222 et suiv., du rapport de M. le duc de Doudeauville à la chambre des pairs, travail qui a sans doute fourni à l'auteur ses données. Il fait remarquer que le prix moyen de l'hectolitre est supérieur, dans les départemens de la Marne et de l'Yonne, au prix moyen dans les autres départemens vignobles. On évalue à 33,768 hectares l'étendue des terres consacrées, dans l'Yonne, à la culture de la vigne, mais cette quantité est sujette à de grandes variations. Le revenu moyen des 4 principales cultures du dépt. est de 21 fr. l'hectare pour les terres, de 63 fr. pour les vignes, de 76 fr. pour les bois, et de 20 fr. pour les blés. Suivent, 1°. des observations sur la qualité des vins de l'Yonne, connus sous le nom de *vins de basse Bourgogne*, comparée à celle des vins des départemens de la Côte-d'Or et de Saône-et-Loire, qui se vendent comme *vins de haute Bourgogne* et *vins de Mâcon*; 2°. une classification des vins les plus estimés de l'Yonne, pour laquelle l'auteur annonce s'être dirigé d'après les indications de M. A. Jullien, dans sa *Topographie de tous les*

vignobles connus, 2^e édit., 1 vol. in-8., 1822. Les vins rouges de Tonnerre, de la Chainette, de Migraine, de Coulange et d'Irancy, les vins blancs de Chablis, figurent en tête des produits précieux de ce dépt. Cette classification est terminée par une liste alphabétique des vignobles du dépt. qu'elle comprend. L'on trouvera ensuite des détails curieux sur les vendanges, sur les années remarquables par les récoltes extraordinaires ou nulles, enfin sur les espèces de raisins cultivées dans le dépt. de l'Yonne, et dont l'auteur donne la nomenclature. L'auteur réclame vivement contre l'extension donnée à la culture de l'espèce dite le *gamai* ou *gouaix*, dont on dit qu'il tuera la *Bourgogne*. Il sollicite en conséquence une loi ou ordonnance semblable à celle que le duc Philippe-le-Hardi rendit en 1395, et qui prescrivait l'extirpation des plants de *gamai*, sous peine de 60 sous d'amende. Le gouvernement français, ajoute-t-il, est encore plus intéressé aujourd'hui à maintenir la qualité des bons vins du royaume; car il n'y a pas de colonie, comme on l'a très-bien observé, qui lui offre des revenus aussi considérables que ceux de ses vignobles, et des ressources dont la mère-patrie puisse s'enorgueillir avec plus de raison.

A. D. V.

201. ALMANACH historique et commercial de Marseille et du département des Bouches-du-Rhône, suivi du Guide marseillais, ou indicateur marseillais pour l'année de grâce 1825, contenant, etc.; par M. CHARDON; xxiii^e. année. In-12 de 8 f. $\frac{1}{2}$. Marseille; Chardon.

202. DESCRIPTION historique et monumentale de l'église patriarcale, primatiale et métropolitaine de Bourges; par M. J. L. ROMÉLOT, chanoine de cette église. In-8^o. de 21 f. plus 4 pl. Bourges; 1824; Manceron.

203. FABRIQUES DE LACETS A ST.-ÉTIENNE (départ. de la Loire). (*Bullet. d'industr. agric. et manuf. de St.-Étienne*, To. II, liv. 1.)

On comptait, en 1824, 14 fabriques de lacets dans les villes de St.-Étienne et de St.-Chamond. Ce fut en 1807 que M. Richard établit les 3 premiers métiers dans la dernière de ces villes: le débit de ses produits éprouva d'abord des difficultés, parce que la consommation n'en était pas établie; mais insensiblement le bas prix et la régularité de l'aunage attirèrent au fabricant des demandes considérables. En 1809, sa fabrique était de 30 métiers; M. Richard résolut de les doubler; il établit ensuite

une machine à haute pression. Avec la force de 12 chevaux elle fait mouvoir 240 métiers à lacets, offrant une résistance de 1,200 kilogrammes parcourant 60 mètres à la minute. En 1824, la fabrique de M. Richard se composait de 500 métiers ou 8,000 fuseaux qui sont en mouvement continu par la force de la vapeur ou de l'eau. Elle produit 60,000 mètres de lacets par jour. Tous les métiers se fabriquent dans ses ateliers; la matière 1^{re}. subit toutes les préparations sans sortir de son établissement. Le coton y est filé, mouliné, blanchi, teint, mis en lacets, calandré et plié. Il en est de même des soies et fleurets.

204. GIRONDE (*départ. de la*), état de la population. (*L'Ami des champs* ; Bordeaux, janv. 1825, p. 23.)

Le recensement général de la population du département de la Gironde a donné : en 1820, 522,041 âmes; en 1822, 528,256; en 1823, 532,244. La population de ce département s'est donc accrue pendant 1823 de 3,988 individus. Le nombre de naissances a excédé de 102, et celui des mariages de 330, celui de 1822. La différence en moins des décès a été de 1,124. L'accroissement déjà sensible de la population ferait des progrès rapides, si une plus grande activité dans le commerce, en vivifiant l'agriculture, répandait plus d'aisance dans la classe inférieure des citoyens.

205. OBSERVATIONS SUR LA CORSE, par le baron de BEAUMONT, sous-préfet de l'arrondissement de Die; ex-sous-préfet en Corse, etc. 2^e. édit. Paris; 1824; Pélicier.

L'ouvrage de M. de Beaumont a été lu avec intérêt et recherché avec avidité par tous les hommes animés du désir de s'éclairer sur l'état d'une île importante dont on s'occupe depuis longtemps, soit pour y rétablir l'ordre, soit pour en civiliser les parties intérieures, soit pour la rendre aussi productive qu'elle est susceptible de le devenir. M. de Beaumont nous fait connaître dans une suite de chapitres, l'aspect, l'état général du pays; la population dont le total s'élève à 180,348 individus d'après le relevé de 1821, et qui paraît avoir été jadis plus en rapport avec l'étendue du pays : il traite ensuite du génie, des mœurs et des coutumes des Corses; de l'administration générale; de la sûreté publique; des partis; du culte; de l'administration des communes; des juges de paix; de l'agriculture, du commerce, de l'industrie; des douanes; des revenus du fisc; des forêts royales; de l'instruction publique; des travaux d'intérêt public; de la police sanitaire; de

l'administration des postes, de l'administration militaire; du recrutement; de quelques essais de colonisation; et de quelques autres articles moins importants. Cet ouvrage étant déjà bien connu, et cette 2^e. édition nous étant arrivée fort tard, nous nous bornerons à signaler les conclusions par lesquelles M. de Beaumont le termine, en engageant ceux de nos lecteurs qui ne connaîtraient point encore cet écrit, à lire les détails intéressans qu'il contient sur les diverses parties dont nous avons indiqué les titres. Voici les conclusions de M. de Beaumont: 1^o. qu'on peut préparer la prospérité de la Corse et accroître les bénéfices de suzeraineté, par les moyens ordinaires de l'administration; 2^o. que s'il est des mesures spéciales dont l'adoption ou le maintien promette des avantages, elles sont plus immédiatement dans l'intérêt du pays que dans celui de la couronne; 3^o. enfin, que pour obtenir des améliorations quelconques, l'élément indispensable n'est pas la force. D.

206. CORSE. — RESTAURATION DE CETTE ÎLE; par M. CADET DE METZ, ancien subdélégué-général de l'intendance de Corse, et inspect. de la minéralogie de cette île. In-4. de 30 p. Paris; 1824; impr. de Beaucé-Rusand.

Les fonctions remplies en Corse par l'auteur l'ont mis à même d'acquérir une connaissance approfondie de l'état physique de la Corse, de l'histoire de cette île et du caractère de ses habitans. Ses vues sur les moyens de la restauration qu'il provoque sont donc de nature à inspirer de l'intérêt.

Le mémoire de M. Cadet de Metz, présentant dans un résumé très-concis les résultats de ses observations, de ses études et d'une longue expérience, et n'étant, pour ainsi dire, qu'une analyse de nombreux documens, n'est guère susceptible d'être analysé dans ce recueil. Nous nous bornerons à en indiquer sommairement les vues principales.

Le but essentiel de l'auteur est de rectifier l'idée qu'on se fait généralement de la Corse et de ses habitans. On croit le sol généralement stérile, l'air infect, les eaux insalubres, et le caractère des habitans intraitable. L'auteur s'attache à prouver, 1^o. que durant plusieurs siècles la Corse, habitée par des hommes à caractère d'une forte trempe, a fleuri par son agriculture, que favorisaient un sol fertile, des eaux propres à tous les usages domestiques et ruraux, un air salubre et l'un des plus heureux climats des zones tempérées; 2^o. que des invasions, des usurpa-

tions successives l'ont fait descendre, tant au moral qu'au physique, jusqu'au-dessous de l'état de simple nature ; 3°. que, sous les deux rapports, elle est, à l'aide de mesures sagement combinées et appropriées au caractère des indigènes et aux localités, très-susceptible de régénération.

La première partie du mémoire est divisée, on ne voit pas trop pourquoi, en six propositions ; car les quatre premières divisions comprises sous ce titre générique, sont consacrées à un tableau physique, géologique, géographique, et à un résumé rapide et clair de l'histoire de la Corse ancienne et moderne.

Dans la 5°. proposition l'auteur indique effectivement, comme préliminaire indispensable à une régénération, un désarmement général qu'il croit désiré par le plus grand nombre des habitants. On aperçoit aisément les difficultés d'une pareille mesure, surtout lorsqu'on voit M. Cadet de Metz proposer en quelque sorte de l'étendre au midi de la France, même à la France entière, et reconnaître que la Corse se verrait avec peine l'objet d'une loi d'exception.

Le relevé de la superficie de la Corse la porte, d'après M. Cadet de Metz, à 2,072,441 arp. 25 p. On compte en eau, roche et sol rocailleux, 874,612 arp. 25 p. ; en sol cultivé, planté ou boisé, 621,402 arpens 40 p. ; en terrain cultivable et délaissé, 576,426 arp. 50 p.

Pour la mise en culture, d'après les indications du sol, l'auteur provoque l'association d'une compagnie composée de savans, d'artistes, de capitalistes, d'administrateurs et de propriétaires corses de toutes les classes. Il indique les bases de l'organisation de cette compagnie, et établit par des calculs qu'au bout de 5 ans, avec 8 millions de dépenses, elle s'assurerait un revenu de 6 millions, ou 75 p. 100 de ses avances. Le paragraphe suivant présente l'organisation de l'administration de cette société. Ces sections de l'ouvrage sont suivies, 1°. d'un relevé historique des révolutions de la Corse depuis l'ère chrétienne ; 2°. d'aperçus, par ordre alphabétique des matières, sur les objets qui concernent la population de l'île, sa zoologie, sa botanique et sa minéralogie.

L'auteur renvoie, pour la vérification de son essai descriptif de la Corse, à une belle carte de ce département, dressée d'après les levés du cadastre de MM. Testevuide et Bedigis, par M. le col. Jacotin, auteur de la magnifique carte de l'Égypte. Celle de

la Corse, qui se grave au dépôt de la guerre, doit paraître incessamment.

Le plan d'association proposé par M. Cadet de Metz, aurait besoin d'être appuyé sur des développemens plus complets, sur une plus grande masse de faits, d'observations et de calculs, pour que l'on pût en mieux apprécier le mérite, et les moyens d'exécution.

A. D. V.

207. DE LA PÊCHE DU HARENG EN HOLLANDE. (*De Recensent*, Amsterdam; 1824; vol. 17, n°. 8.)

A Amsterdam on a récemment établi une pêcherie : cependant la pêche du hareng est dans un état de décadence ; en 1823 les pêcheries de Hollande, suivant les renseignemens fournis par le gouvernement, ont été en perte de 200,000 florins. La Société d'économie domestique à Harlem, a récemment promis un prix pour le meilleur mémoire sur les causes de la diminution de la grande pêche et du commerce du hareng. Le tableau suivant fera connaître l'état des pêcheries dans les dix années qui se sont écoulées.

ANNÉES.	NOMBRE de bâtimens.	VALEUR totale des pêches.	VALEUR par bâtiment.
1814	106	1,064,000 flor.	10,040 flor.
1815	140	1,470,000	10,500
1816	142	1,285,200	9,050
1817	160	1,336,000	8,350
1818	168	792,000	4,710
1819	167	520,000	3,110
1820	159	556,000	3,500
1821	170	602,000	3,540
1822	160	417,600	2,610
1823	128	468,000	3,650
Total des dix années.	1500	8,510,800	59,060

208. DE LA MAISON DE CORRECTION DE SAINT-BERNARD, PRÈS ANVERS; par M. MICHIËLS VAN KESSENICH. (*De Recensent*, to. 17, n°. 8, p. 364.)

D'après le Code pénal, les détenus pour délits correctionnels doivent être séparés des détenus pour crimes. Cette distinction importante n'a pourtant commencé à être faite dans les Pays-Bas que depuis l'établissement de la dynastie d'Orange. La prison de Saint-Bernard, auprès de la rive droite de l'Escant, à deux lieues d'Anvers, est destinée à recevoir les individus condamnés à des peines correctionnelles. Elle est bien située; mais l'intérieur en est bien moins éclairé que la maison de correction de Gand. La nourriture est bonne; la propreté bien entretenue. L'eau circule dans toutes les parties de l'établissement. Il y a une infirmerie, et l'on prend bien soin des malades. Les prisonniers sont divisés en 3 classes, hommes, femmes, et enfans, dont chacune occupe un quartier séparé; des invalides sont chargés de veiller au maintien des séparations. Les hommes sont tenus à tisser, filer et faire des habits; les femmes ne font que filer. Tous sont payés pour leur travail, mais on retient un tiers de la paie jusqu'à leur mise en liberté. Le dimanche il y a service divin. Les enfans reçoivent l'instruction; on leur enseigne la lecture, l'écriture, le calcul, la musique, etc. Des prisonniers qui ont donné des preuves de bonne conduite sont préposés à la surveillance.

D.

209. FORCE MARITIME DE LA GRANDE-BRETAGNE; par CH. DUPIN, de l'Institut, etc. 2 vol. in-4°. avec des pl. Tomes 5 et 6 des Voyages dans la Grande-Bretagne. Paris; 1824; Bachelier. 2°. article. (*Voy. le Bullet. de févr. 1825*, p. 142.)

Après avoir fait connaître à ses lecteurs l'esprit du système qu'a suivi l'Angleterre pour assurer à ses productions les moyens les plus économiques de transport, l'auteur se prépare à développer les ressources qu'elle s'est ménagées pour alimenter le commerce extérieur. Avant qu'on eût autant étudié les sources de la richesse, on avait adopté l'opinion erronée que le commerce extérieur était tout, et que le commerce intérieur devait être laissé à lui-même. Aujourd'hui que l'on est plus éclairé, on a les vrais principes: l'importance du commerce de consommation des produits nationaux a même peut-être acquis une trop

grande extension, et l'on n'a pas assez apprécié l'effet du commerce extérieur, qui est au moins autant en main-d'œuvre et en mouvement qu'en emploi de matières premières. L'Angleterre, voulant poursuivre les deux voies commerciales et s'en rendre maîtresse, a fait quelquefois, pour ne pas dire le plus souvent, des sacrifices supérieurs à ses espérances de gain, pour s'approprier le commerce étranger à l'exclusion de toute autre puissance. C'est dans ces ports que se préparent et se consomment ces grandes opérations; aussi pour l'action de ses ports voit-on développer cet appareil qui partout produit les plus grands effets.

Le second volume de cette livraison traite des côtes et des ports; il est partagé en six livres. L'auteur commence sa description par celle de la capitale : c'est le sujet du 1^{er}. livre; le 2^e. suit la côte orientale de l'Angleterre; dans le 3^e. et le 4^e. livres, il donne la description des côtes orientale et occidentale de l'Écosse; le 5^e. et le 6^e. terminent la description des côtes occidentale et méridionale de l'Angleterre. Ce système d'études est ainsi exposé par l'auteur : « Commençons par le plus important des ports britanniques, celui de Londres; descendons la Tamise pour suivre la côte orientale de l'Angleterre et de l'Écosse, jusqu'aux îles Orcades; longeons ensuite la côte occidentale; revenons par le sud à l'embouchure de la Tamise, et remontons ce fleuve en côtoyant sa rive méridionale jusqu'à notre point de départ. » Dans le premier chapitre de son livre, qui a pour titre Londres, l'auteur, en opposition à cet égard avec beaucoup d'écrivains politiques, regarde la grandeur des capitales comme un signe de la force des empires. L'auteur, pour donner une idée de Londres, la représente comme une aggrégation de quatre villes, dont trois, Westminster; la Cité et la ville orientale, sont situées sur la rive septentrionale du fleuve; la 4^e., South-Wark, comme l'indique son nom, est la ville du sud. Dans le second chapitre sont décrits les édifices commerciaux de Londres; les corporations, divisées en quarante-neuf professions, forment (*the Livery*) le corps civique de Londres, et tiennent leurs réunions dans l'antique salle de *Guildhall*. Ce que l'auteur dit de la Banque laisse à désirer quelques notions spéciales sur le système financier de cet établissement, ainsi que des détails sur les opérations de la Bourse comparées à celles qui se pratiquent en France. L'auteur passe en revue la poste aux lettres, les douanes (*Trinity house*), dont

l'aperçu termine ce chapitre. Le port de Londres est décrit avec des détails utiles; mais c'est surtout sur les Docks et les chantiers de construction qu'on trouve une foule de documens. Celui de Londres, dirigé et exécuté par M. Rennie, occupe une grande place dans l'ouvrage; nous sommes obligé d'y renvoyer le lecteur, en exprimant cependant le regret que nous n'ayons pas pour l'entrepôt des denrées commerciales, de ces grands établissemens qui favorisent si bien la spéculation, et permettent un ensemble de mesures qui concilient si heureusement les intérêts du fisc et ceux du commerce.

Le 2^e. livre embrasse tout ce qui regarde la côte orientale de l'Angleterre. Le bassin de la Tamise est le premier objet qui s'y rencontre: on y voit que sur une surface de 201,51 myr. carrés, il y a 2,989,400 habitans de répandus; ce qui fait près de 15,000 habitans par myriamètre carré. Or l'Angleterre n'a que 2,329,17 myriam. couverts de 14,356,000 hab., ce qui donne 6,151 hab. par myriamètre; donc le bassin de la Tamise, qui occupe le onzième du territoire total, présente le cinquième de la population.

Dans les chapitres suivans, une comparaison des bassins des différentes rivières, fait voir qu'aucun n'est aussi riche en population que celui de la Tamise. La topographie maritime est suivie avec autant d'ordre que d'intérêt dans cet ouvrage: mais ne pouvant signaler que des masses, nous ne suivrons pas toutes les sinuosités d'un littoral immense: nous nous bornerons à citer Hull comme le port d'où partent les expéditions pour la grande pêche de la baleine. Aucune ville d'Angleterre n'offre des équipages plus expérimentés pour les courses de la mer du nord. Depuis 1590 les habitans de Hull se sont adonnés à cette sorte d'industrie, qui est la meilleure pépinière de bons matelots. Cette ville doit à l'intelligence d'un commerçant nommé Standidge, d'avoir, vers le milieu du siècle dernier, créé le mode de tannage des peaux de veaux marins; c'est aujourd'hui un trafic très-considérable, et qui donne une immense importance à la pêche du Groënland. La moyenne des vaisseaux sortis pour cette pêche, d'après un tableau qu'on trouvera dans l'ouvrage, est de 550 pour toutes les pêches de Hull. Ce nombre de bâtimens pour la grande pêche est de 50 navires; le tonnage moyen est de 18,700. Le chiffre qui exprime la force moyenne des équipages est 2,250 hommes. Nous regrettons que le défaut d'espace nous oblige à omettre les détails d'exploitation de la mine de

houille qui se trouve sur les rives du Wear, ce qui regarde les fourneaux à chaux, et surtout ce qui concerne une machine à curer, supérieure à ce qui s'est vu jusqu'à ce jour. Moins pressés de terminer, nous eussions montré le *Tyne* où se fabriquent tant de vaisseaux, et donné un coup d'œil aux villes manufacturières placées sur le *Tweed*.

Le livre 3^e. et le 4^e. nous présentent le tableau du littoral de l'Écosse, cette contrée qui a tant fait de progrès depuis un demi-siècle; la nature a fait beaucoup pour elle, mais l'art a su centupler les bienfaits de la nature. La minéralogie y est excessivement riche. L'agriculture s'y montre chaque jour plus puissante; mais l'industrie des habitans est ce qui étonne le plus le voyageur. L'acte d'union qui a réuni l'Angleterre à l'Écosse a été pour cette dernière le bienfait le plus signalé. En un siècle le commerce de Leith, celui d'Édimbourg, ont été vingt fois plus considérables. Que de travaux entrepris ! Quelle persévérance à poursuivre le succès ! Quelle nation que celle qui a su transformer le pays le plus aride en une contrée qui, proportion gardée, est celle du monde où l'art et l'industrie ont produit le plus de prodiges ! Si, pour ne pas fatiguer le lecteur, je ne dis rien des phares du Forth et du Tay de Bell-Rock, si je passe sous silence ce qui regarde les villes d'Aberdeen, de Fraserbourg, de Cullen, d'Inverness, Shetland, les Orcades, il faut s'arrêter un moment au canal Calédonien. — Le célèbre James Watt avait dès 1773 senti l'importance de ce canal. Ses plans ont été examinés, exécutés, et les vaisseaux qui naguère encore étaient forcés, pour passer de la Baltique dans l'Atlantique, de doubler les îles Orcades, ne seront plus exposés à cette dangereuse navigation. C'est après avoir lu le chapitre consacré aux détails de cette grande entreprise, qu'on pourra apprécier ce que le désir d'augmenter les moyens industriels et commerciaux peut faire entreprendre à une nation, qui sait bien que l'empire du commerce n'a qu'une durée précaire, mais qui, pendant qu'elle en peut conserver l'avantage, veut l'étendre par tous les moyens que les combinaisons politiques peuvent lui suggérer. L'entreprise a été conçue et elle a réussi. Pour cela on a canalisé les lacs Ness, Oich, Loch, Eil et Linnhe, formant une chaîne qui divise en deux parties presque égales la Haute-Écosse. Que de difficultés vaincues ! Quelle persévérance dans l'exécution ! Rien n'est impossible avec cette ténacité de tous les instans. Cette persévé-

rance aussi active que patiente a obtenu le résultat, but de ses efforts, et maintenant, en moins de douze heures, les navires franchissent vingt-deux écluses et un espace de vingt-deux lieues. Si nous avions cette constance de vues, ce besoin de prospérité due à d'immenses travaux, nous aurions accueilli l'idée de cet ingénieur qui, à l'aide d'une navigation, tantôt artificielle, tantôt naturelle, voulait faire joindre les bassins des ports de Brest et de Toulon. — Si nous passons, sans en faire mention, le canal de *Crinan* qui, par son service, se rattache au système du canal Calédonien, ce n'est que pour consacrer quelques remarques à l'importante ville de Glasgow. Un canal à qui sa position a fait donner le nom de Forth et de Clyde, seconde fortement la puissance commerciale de cette partie de la Haute - Écosse. L'entreprise de ce canal fut délaissée faute de fonds en 1778; mais le gouvernement sentait le besoin de cette communication, et il fut achevé en 1780. Une seule ligne de chiffres, constatant ses revenus à cinq époques prises dans un court espace de 30 années, fera connaître son importance et les progrès du commerce.

Années.	1780	1790	1800	1810	1814
	5,400	8,300	21,600	40,600	48,000 liv. st.

Glasgow, aux yeux de M. Dupin, et tous les lecteurs ici partageront son avis, est la ville la plus industrielle et la plus importante de l'Écosse: qu'on juge de ses progrès par le chiffre de comparaison entre les divers degrés de sa population depuis un siècle.

Années.	1707	1807	1821
	14,000	114,000	147,000 habitans.

Pour faire saisir d'une manière plus vive les causes qui ont influé sur la prospérité de cette ville, M. Dupin trace le tableau des grands travaux qui ont été exécutés à Glasgow depuis l'union de l'Écosse à l'Angleterre. L'auteur remarque judicieusement que les progrès de l'industrie dans les commencemens sont toujours marqués par des sacrifices momentanés; mais la persévérance conduit à des gains immenses. Ce fut en 1732, qu'à Glasgow on manœuvra les deux premiers métiers de rubans de fils, soustraits à la vigilante précaution des Hollandais. Ce fut à l'époque de la révolution d'Amérique que Arkwright introduisit

à Glascow les procédés du filage de coton à la mécanique, pas immense, et qui a changé les destinées commerciales du monde, puisqu'à l'aide de ces moteurs inanimés la population peu nombreuse n'est plus un obstacle au développement manufacturier, ou en d'autres termes, puisque, dans la nouvelle position, la population n'est plus la mesure du travail.

Le 5^e. livre ramène le lecteur sur la côte occidentale de l'Angleterre. Liverpool en 1700 comptait à peine cinq mille âmes; aujourd'hui elle est peuplée de plus de cent vingt mille habitans. Sa force maritime est de presque douze cents bâtimens avec une population de onze mille hommes d'équipage. Ici, et c'est la manière de constater les faits, l'auteur donne un tableau que nous transcrivons, des navires entrés à Liverpool depuis 1760, avec le tableau croissant des revenus de la douane.

Années.	1760	1770	1780	1790	1800	1810
Navires entrés.	1,245	2,073	2,271	4,223	4,746	6,729
Droits de douane.	2,330	4,143	3,528	10,037	23,379	65,782

Je trouve une ligne de M. Dupin, qui, bien méditée par nos administrateurs, ferait taire une foule de préjugés qui étouffent chez nous l'essor commercial : « Chaque grand port marchand » est un centre qui projette les produits dont il est le dépôt, et » qui attire les productions du territoire qui l'environne. » Bordeaux, Nantes, le Havre, Marseille, pour qui la nature a tout fait, devraient inscrire cette maxime sur chacune des portes de leur enceinte. L'auteur a présenté un long tableau de la prospérité de Liverpool; en lisant ce morceau, fait pour produire quelque sensation sur l'esprit de tout lecteur instruit, on verra comment cette ville à elle seule fait le cinquième du commerce de toute la Grande-Bretagne. — Quand on considère l'immensité des recherches, on est étonné que le travail d'un seul homme ait pu les rassembler et les resserrer dans un si petit espace. Les faits sont là; la candeur de l'écrivain est au-dessus de tout soupçon; la vérité historique perce de toutes parts. Il aura donné le premier l'éveil, et sera celui qui aura le plus souvent répété à ses concitoyens : *la mer est tout; soyons marins.* BERTHEVIN.

210. AN INQUIRY INTO THE POOR LAWS. Recherches sur les lois relatives aux pauvres; par J. E. BICHENO. 2^e. édit., augment. In-8. Prix, 5 s. Londres; 1824; Hunter.

211. SKETCH OF A PLAN FOR SUPPRESSING MENDICITY. Esquisse d'un projet tendant à faire cesser la mendicité, en abolissant le système actuel de la taxe des pauvres, et à améliorer la condition des basses classes de la société. In-8., 28 p.; Londres; 1823; Cox. (*Monthly Review*, avril 1824, p. 444.)

Le plan de colonisation adopté et suivi avec succès dans le royaume des Pays-Bas, pour le soulagement des classes souffrantes, a sans doute donné l'idée de celui dont on vient de lire le titre. L'auteur propose de destiner, dans chaque comté de l'Angleterre, une portion des terres incultes qui s'y trouvent en plus ou moins grande quantité, à tous les pauvres du comté, afin qu'ils trouvent dans la culture de ces terres des moyens de subsistances, et de créer dans chaque comté une Société d'hommes distingués par leur patriotisme. Des souscriptions ou des avances formeraient un capital affecté au but de l'association. Une portion quelconque de terre, par exemple 300 acres dans chaque comté, seraient répartis en autant de petites fermes qu'il en faudrait pour toutes les familles pauvres du comté. On construirait au milieu du village une église, des écoles, des manufactures et un hospice pour les malades. Les habitations destinées aux colons seraient distribuées autour de ces établissemens; à chacune serait annexé un jardin suffisant pour que chaque famille pût y cultiver les patates et les végétaux nécessaires pour sa subsistance. Les colons seraient d'abord employés à construire les habitations, puis les manufactures, etc.; on pourvoirait pendant ces travaux, à leur nourriture et à leurs vêtemens: ils ne recevraient point de paie, ou ne recevraient que de très-modiques salaires jusqu'à la fin des travaux. La soupe, du lait, des alimens leur seraient fournis sur les fonds de l'association. On occuperait les enfans, suivant leurs forces, pendant quelques heures du jour: les autres seraient consacrées à leur instruction. Chaque chef de famille ou tenancier, dans le comté, suivant sa fortune, contribuerait pour une quotité déterminée en argent ou en nature, à l'établissement et aux fonds de la Société. Cette contribution remplacerait la taxe de paroisse pour les pauvres. On s'occuperait d'entretenir la paix et l'harmonie parmi les colons admis par la Société, de favoriser les progrès de leur industrie et de leur bonne conduite. Cette esquisse du projet indique assez que l'auteur a pris pour guide le système de M. Owen, mais que le but

qu'il se propose est d'amener les membres de ces colonies à un état d'indépendance sociale compatible avec l'ordre général.

A. D. V.

212. GRANDE-BRETAGNE. — POIDS ET MESURES.

Il paraît qu'on n'est pas généralement informé qu'en exécution d'un bill, adopté dans la dernière session du parlement, il doit se faire, à partir du premier du mois prochain, un changement total dans le système légal des poids et mesures de l'Angleterre. L'objet de cette loi est d'établir un mode uniforme de pesage et de mesurage dans toute l'étendue de la Grande-Bretagne. Des pénalités sont prononcées contre les débitans qui se serviront de poids et mesures non conformes aux nouveaux étalons. (*The monthl. Mag.*, déc. 1824, p. 470.)

213. MACHINES A VAPEUR. — Le nombre de ces machines en Angleterre, était évalué, en 1824, à 12,400. (*N. Allg. geog. Ephemer.*, 1824, 14^e. vol., 1^{er}. cah., p. 100.)

214. BANQUE DE LONDRES. — Lors de l'assemblée des directeurs de la banque, au 17 mars 1824, il a été constaté que le montant des billets en circulation, s'élevait de 18 à 19 millions sterling (De 450 à 475 millions de francs.) (*N. Allg. geog. Eph.*, 1824, 13^e. vol., 4^e. cah., p. 477.)

215. SUR LA VALEUR COMPARÉE qu'ont, pour l'Angleterre, ses possessions des Grandes-Indes et des Indes occidentales. (*The Asiat. journ.*, janvier 1825, p. 34.)

La valeur des possessions lointaines est ou politique ou commerciale. Gibraltar, Malte et peut-être le Cap de Bonne-Espérance ne sont que des moyens de domination. Les colonies de l'ouest ont de l'importance politique par leur situation à l'égard du continent américain, et des événemens récents leur en donneront bien plus encore ; mais on y attache plus de prix sous le rapport du commerce. Les quantités de sucre, de café, de rum et de coton qu'elles fournissaient, ont fait de l'Angleterre le marché du monde entier. La plus grande partie de ces marchandises sert à payer le revenu des propriétaires de plantations et des prêteurs de fonds qui habitent la mère-patrie. On expédie aux îles des objets de luxe et d'utilité pour la population aisée blanche ou de couleur, et des étoffes grossières pour l'habillement des esclaves ; mais, comme la première classe comparée à

celle-ci, est infiniment peu nombreuse, elle n'offre qu'un mince débouché, et ce commerce, semblable à celui que l'Espagne faisait avec ses colonies, enrichit des habitans de la métropole, sans exciter l'industrie autrement que par l'accroissement des capitaux. Cependant les individus qui travaillent sont abandonnés à la misère et à la dégradation; les contrées qui produisent tant de richesses n'y participent point; elles ne peuvent croître en population ni en aisance. D'ailleurs ces colonies ne se soutiennent que d'une manière factice, à l'aide de taxes protectrices et de préférences exclusives; la valeur de leurs produits ne couvrirait pas les frais de culture, si la législation ne forçait les consommateurs à en payer un prix exagéré; elles tomberaient par l'abolition de l'esclavage, ou par la libre concurrence des autres établissemens commerciaux. Sous ces derniers rapports, elles sont donc une charge et un opprobre pour l'Angleterre.

Si l'on porte les regards sur ses possessions de l'Inde, on est d'abord frappé de leur immense étendue, de leurs inépuisables ressources, et de leur position favorable. Elles ne demandent à la mère-patrie aucun secours pécuniaire pour leur défense et leur gouvernement. La consommation des cent millions de sujets qu'elles contiennent, augmente sans cesse, et pourra absorber une quantité de produits telle que les fabriques anglaises n'y suffiront pas, à moins que de nouvelles découvertes ne viennent encore accélérer la production.

On oppose à ces avantages, 1°. le danger de perdre un pays où les Anglais sont aux naturels dans la proportion d'un à trois mille; 2°. le mode de possession par lequel une compagnie de marchands exerce le pouvoir suprême et un vaste monopole; 3°. l'éloignement.

L'auteur répond, à la première objection, que les Indiens sont accoutumés à porter le joug, que les attaques du dehors ont toutes échoué, et qu'après avoir dompté des ennemis qui avaient toutes leurs forces, on ne peut plus les craindre quand ils sont subjugués ou affaiblis; à la deuxième, que, si le système suivi jusqu'à présent est mauvais, on doit être d'autant plus convaincu de l'importance d'une propriété qui, même mal administrée, a si largement contribué à la prospérité de l'Angleterre. Quant à l'éloignement, inconvénient d'ailleurs inévitable, il met l'Inde hors de l'atteinte des mouvemens politiques de l'Europe,

et en exerçant la marine anglaise, il la maintient au premier rang. Et qui sait jusqu'à quel point la durée et les dangers des voyages seront diminués par cette puissance dont l'industrie vient de s'emparer, la vapeur?

Un relevé des importations et des exportations pendant 125 ans, de 1697 à 1822, donne les résultats suivans :

	Indes Occident.	Indes Orient.
Valeur des importations en Angleterre.	380,283,223	273,677,658 l. st.
Valeur des importations . .	204,266,195	127,321,582

On aurait une idée fort inexacte de l'importance relative de ces colonies, si l'on ne considérait, 1°. que, durant la première moitié de la période, le commerce avec les Indes orientales a été presque nul; la compagnie étant alors dans son enfance et faisant toujours la guerre aux naturels ou aux étrangers, tandis que les colonies de l'ouest étaient en plein rapport; 2°. que, jusqu'à ces derniers temps, une grande partie des marchandises envoyées dans ces dernières, étaient réellement destinées aux possessions espagnoles, où elles passaient en contrebande, et où les vaisseaux anglais se rendent aujourd'hui directement; circonstance qui explique le déclin du commerce avec les îles qui servaient précédemment d'entrepôts. Tout est donc en faveur des Indes orientales.

Enfin, si les autres colonies donnent des bénéfices aux propriétaires et aux capitalistes qui demeurent en Angleterre, on a reconnu que les sommes accumulées par des particuliers dans l'Inde et remises par eux dans la mère-patrie, les intérêts et les dividendes payés par la compagnie, s'élèvent à environ deux millions sterl. par année, formant le revenu net que les profits de l'Inde ajoutent aux richesses de l'Angleterre. VILLARD.

216. AN ESSAY UPON THE FOLLOWING SUBJECT OF INQUIRY, etc. Essai sur la question suivante : Quels sont les moyens de faire servir la population à l'exploitation des sources de richesses que possède l'Irlande? Prix proposé en 1822 par l'académie roy. d'Irlande. Par le Rév. R. RYAN. In-12, 89 p. (*Gentl. magaz.*, sept. 1824, p. 251.)

L'auteur de cet essai a fait preuve de jugement, en recherchant les causes de la détresse de l'Irlande, non dans son état politique, mais dans son organisation civile et économique. Au lieu d'émettre le vœu, si légèrement hasardé, suivant le journaliste anglais,

de l'émancipation des catholiques, il se borne à conseiller quelques améliorations dans le système des fermages. Ses vues, quelque modestes qu'elles paraissent, auraient sans doute, si elles pouvaient se réaliser, des résultats plus importants pour faire cesser la situation critique de l'Irlande, qu'un acte qui, en ébranlant d'ailleurs les bases de la constitution anglaise, ne ferait vraisemblablement qu'augmenter en Irlande la prépondérance du clergé romain, qui paraît être trop grande au rédacteur de l'article dont nous donnons l'analyse. M. Ryan pense que, pour faire disparaître la misère de ce pays, le moyen principal serait de parvenir à supprimer la classe des métayers, à laquelle presque partout la culture est abandonnée, et de rendre obligatoires les paiemens en espèces, des baux et des journées. Mais il n'indique aucune voie propre à amener un résultat aussi important. Il paraît même croire qu'un simple acte du parlement suffirait pour le produire, ce qui est une grave erreur.

Le remplacement graduel des métayers par de véritables fermiers, s'est opéré dans tous les États de l'Europe occidentale, sans aucune mesure législative, et il a exigé beaucoup de temps. Il a été dû principalement au développement des manufactures et du commerce, depuis l'affranchissement des communes. C'est donc vraisemblablement par la même marche que peut s'effectuer peu à peu en Irlande ce changement essentiel. Ce sujet mériterait de fixer toute l'attention du gouvernement anglais, pour lequel l'Irlande actuelle doit être un objet de sollicitude, et même de crainte dans l'avenir, attendu le développement possible et probable du radicalisme en Angleterre. C'est à l'administration qu'il appartient de découvrir quelles sont les branches de fabrication et de commerce, qu'il convient de favoriser en Irlande, et les meilleurs moyens d'y parvenir. Les rédacteurs du *Gentleman's Magazine* pensent que si le ministère encourageait en Irlande, comme il a fait en Canada, la culture du lin et du chanvre, elle pourrait devenir en Irlande un objet de commerce considérable, pourvu qu'on imposât des taxes un peu élevées sur l'importation du lin et du chanvre russes, qu'elle pourrait remplacer en grande partie. Telle est l'opinion du journaliste anglais.

Nous ne pouvons nous empêcher de faire à ce sujet, tant sur l'écrit de M. Ryan, que sur les réflexions qu'il suggère aux rédacteurs du *Gentl. Magaz.* une observation dont on n'a que trop souvent à vérifier la justesse, dans presque tous les ouvrages re-

latifs à l'économie politique, mais surtout dans ceux des auteurs anglais. Elle consiste dans la tendance constante qu'on y remarque à mettre entièrement de côté les moyens moraux, pour ne considérer que les ressources matérielles, quand il s'agit d'améliorations sociales. C'est là le vice radical de l'économie politique, telle qu'elle est encore conçue en Angleterre, et ce qui la rend aujourd'hui si stérile. Dans le cas actuel, n'est-il pas singulier que ni M. Ryan, ni les critiques anglais, n'aient fait aucune attention à l'état de grossière ignorance et de dégradation morale, si général en Irlande, et qui est néanmoins évidemment une des principales causes de sa déplorable situation ?

D'après ce que nous avons dit, le mémoire du Rev. Ryan doit être considéré bien moins comme faisant connaître le remède aux maux qui désolent l'Irlande, que comme jetant quelque lumière sur leur véritable nature, qu'il fait consister, en dernière analyse, dans le manque de capitaux. Sous ce rapport, cet essai a une valeur réelle, qui le rend supérieur à presque tous les écrits déjà connus sur ce sujet. Voici les principaux traits du tableau qu'il présente de la situation économique de l'Irlande.

L'agriculture y est partagée entre trois classes d'hommes : 1°. Les nourrisseurs de bestiaux, pourvus des capitaux nécessaires, mais très-peu nombreux. 2°. Les fermiers, possédant un petit capital à peine suffisant pour une culture grossière, et qui ne cultivent que ce qu'ils peuvent labourer eux-mêmes. 3°. Les métayers, n'ayant d'autre capital que leur travail et entreprenant la culture de petits lots de terre qui leur sont abandonnés par les fermiers, moyennant une seule récolte qu'ils leur rendent. La première classe cultive très-peu de prairies artificielles et emploie à peine le labourage. Elle élève donc fort peu de bestiaux, et n'offre aucun débouché au travail. Les hommes de la seconde et de la troisième classe ne possédant quelquefois rien autre chose qu'une bêche, sont fréquemment ruinés par les usuriers. Ils paient aux propriétaires des rentes très-élevées, et qui augmentent précisément à mesure que leurs moyens diminuent. Mais les banqueroutes auxquelles ils sont souvent réduits, rendent ce haut fermage plus nominal que réel. Les propriétaires, familiarisés avec un tel état de choses, n'exigent jamais et n'espèrent pas même que leurs fermiers soient pourvus des capitaux suffisants pour entreprendre la culture ; et ceux-ci, d'un autre côté, en hommes qui n'ont rien à perdre, n'hésitent pas à les tenter par la promesse d'un fermage exorbitant.

A. C.

217. NORVÈGE. — Le budget de ce royaume alloue à l'Université de *Christiania* un fonds annuel de 35,000 species, payable par le trésor public. Sur cette somme, 7,500 sp. sont consacrés à la bibliothèque de l'Université, 400 à l'achat d'instrumens astronomiques, et 600 à des voyages scientifiques dans l'intérieur du pays. Indépendamment de ce fonds, l'Université possède un revenu fixe, annuel, de 15,000 sp. (*Neue allg. geog. Ephem.*, 1824, XIV^e. vol., 1^{er}. cah., p. 93.)

218. SUR LE COMMERCE DES BOIS DE CONSTRUCTION EN NORVÈGE. (*Allg. Handl. Zeit.*, 5 novemb. 1824, p. 538.)

Les sapins forment une branche importante du commerce de ce pays; mais la demande de ces bois a diminué dans les derniers temps. Les arbres appartiennent aux paysans, qui les abattent et les rangent. Pour traiter de l'achat, le commerçant se rend dans l'intérieur des terres, à 150 ou 200 milles anglais, accompagné d'un mesureur qui fixe à vue la dimension des pièces, et d'un porte-marteau qui applique sur les deux extrémités de chacune la marque de l'acquéreur. Dès que le marché est conclu et que la marque est apposée, le paysan roule les bois dans le fleuve voisin et n'a plus à s'en occuper. Ils sont transportés par les eaux à 150 milles et n'arrivent quelquefois que trois ou quatre ans après à la ville de *Drammen*, lieu de l'embarquement. Là, ils sont arrêtés par trois barrages en charpente échelonnés, pour que si le premier et le second étaient emportés, le troisième les retint. Il arrive parfois qu'ils se rompent tous trois et que des milliers de pièces de charpente, entraînées à la mer, sont perdues pour les commerçans.

219. PÊCHERIES EN NORVÈGE. — La pêche en 1824 a été extrêmement abondante dans la Norvège septentrionale. La pêche d'hiver, qui a occupé environ 15,000 hommes à *Lofoden*, n'a pas produit moins de 600,000 morues sèches, 40,000 tonnes d'huile de baleine, et 20,000 tonnes de blanc de baleine (*Sperma Cæti*). C'est la plus forte pêche qui ait eu lieu depuis 18 ans. Celle du printemps a également eu un très-heureux succès dans les bailliages de *Nordmør* et de *Romsdale*; celui de *Søndmør* a contribué au produit de ce commerce pour 72,000 morues sèches, 2,000 tonnes de blanc, et autant d'huile de baleine. (*Neue allg. geogr. Ephem.*, XIV^e. vol., 2^e. cah., p. 236.)

220. ISLANDE.—On y comptait en 1822, 48,386 habitans. Dans le cours de cette même année, il y est né 869 individus mâles et 855 appartenans à l'autre sexe. Déduction faite du nombre des morts, savoir : 418 mâles et 423 femelles, la population totale de l'Islande, au 1^{er}. janvier 1823, était de 49,269 âmes. (*Rev. Encycl.*, nov. 1824, p. 514.)

221. AN ANSWER TO THE OBSERVATIONS, etc. Réponse aux observations sur l'ouvrage intitulé, *Caractère des Russes et histoire détaillée de Moscou*, contenues dans le 61^e. numéro du *Quarterly Review*, par le docteur R. LYALL. In-8°. de 16 p. Londres, 1825.

Nous avons signalé l'important ouvrage du docteur LYALL sur les Russes et Moscou, dans le Bulletin de 1824, t. 1, p. 173, et dans la section des Sciences historiques, t. 1, même année, p. 178. Presque tous les journaux anglais se sont accordés à louer cet ouvrage et l'impartialité de l'auteur. Le *Quarterly Review* seul, dans une analyse assez étendue que contient le n^o. de décembre 1824, p. 146, a taxé le docteur Lyall de prévention et de partialité, le déferant à l'opinion publique comme un écrivain qui méritait peu de confiance. La réponse que nous avons sous les yeux a pour but de repousser par des faits les imputations du critique. Elle avait d'abord été insérée, à peu près telle que le docteur Lyall la publie, dans le *Courier* des 4, 5 et 6 janvier dernier. Ce sont des faits que l'auteur oppose aux doutes, aux sarcasmes et aux imputations de son adversaire. Il commence par mettre le critique en contradiction avec lui-même. Il demande comment on peut en même temps le déclarer digne de toute confiance en ce qui concerne la restauration de Moscou, la situation réelle des paysans en Russie, les colonies militaires, la corruption de l'administration civile, le progrès des arts, des sciences et des lettres, et refuser tout crédit à ses récits et à ses remarques sur d'autres points. Il examine ensuite successivement les censures du Journaliste, qu'il combat, comme nous l'avons dit, par des faits et par des explications positives. A l'appui de ses observations, M. Lyall a cité l'opinion émise sur son livre par un grand nombre de journaux, et entre autres par le Bulletin. Nous aurons incessamment occasion d'entretenir nos lecteurs du nouvel ouvrage que vient de publier M. Lyall sur la Russie, sous le titre de *Voyage en Russie, en Crimée*, etc.

222. COMMERCE RUSSE.—Il est entré, en juin 1824, à *Archangel*, pour 68,000 roubles de marchandises étrangères. Les exportations de produits russes se sont élevées à 1,216,883 roubles. La cire y est comprise pour 123,816, et le lin pour 408,500 roubles.

Dans le courant du même mois, 143 collis de marchandises venant de Chiwa sont arrivées avec deux caravanes aux forts d'*Orsk* et de *Sorotschikowsk*, gouvernement d'*Orenbourg*. D'après le rapport de quelques personnes venues à *Sorotschikowsk* avec les caravanes, elles sont exposées maintenant à être pillées en traversant les Steppes : car l'une de celles-ci même a été pillée par les Kirgises ; et ses conducteurs, qui avaient pris part au pillage, l'ont abandonnée non loin du fort.

On sait que le gouvernement russe a pris des mesures pour faire escorter militairement ces caravanes, qui seront désormais protégées contre les attaques des hordes Kirgises et autres. (*Neue. Allg. Geogr. Ephem.* de Weimar, xiv^e. vol., 2^e. cah., p. 237.)

223. EXPORTATIONS DU PORT DE RIGA EN 1823. (*Allg. Handl. Zeitung*, 1824, no. 11, p. 47.)

Marchandises russes sorties du port de Riga en 1823. *Chanvre*, 1^{re}., 2^e. et 3^e. qualité, 73247 schiffspfund (1) dont 45429 pour l'Angleterre, 6169 pour la Hollande, 956 pour la France, 3347 pour le Portugal, 1489 pour la Prusse, 3997 pour la Suède, 9596 pour le Danemark, 245 pour Brème, 1262 pour Lubeck, 52 pour Rostock, 706 pour Helsingor. *Lin et étoupes*, 54515 schiffspfund, dont 194 pour l'Amérique, 51350 pour l'Angleterre, 4 pour la Hollande, 491 pour le Portugal, 355 pour la Suède, 1974 pour le Danemark, 1 pour Brème, 130 pour Lubeck, 16 pour Helsingor. *Potasse*, 691 schiffspfund, dont 558 pour l'Angleterre, 23 pour la Hollande, 51 pour la Suède, 40 pour le Danemark, 19 pour Rostock. *Védasse*. 12 schiffspfund pour l'Angleterre. *Fer*, 43 schiffspfund pour la France. *Tabac*, 2051 schiffspfund, dont 15 pour la Hollande, 51 pour la Suède, 1812 pour le Danemark, 73 pour Lubeck. *Suif*. 5588 schiffspfund pour l'Angleterre. *Chandelle*, 6 schiffspfund pour la Suède et 2 pour le Danemark. *Haile*, 1165

(1) Le *schiffspfund* équivaut au poids de 400 livres.

schiffspfund, dont 197 pour la Hollande, 18 pour le Portugal, 132 pour la Prusse, 52 pour la Suède, 262 pour le Danemark, 14 pour Brème, 211 pour Lubeck, 79 pour Rostock. *Froment*, 30 last (1) pour l'Amérique. *Seigle*, 828 last pour la Hollande, 1 pour la Prusse, 79 pour la Suède. *Orge*, 1666 last pour la Hollande et 278 pour Helsingor. *Graine de lin*, 173,883 tonnen, dont 87,491 pour l'Angleterre, 38,212 pour la Hollande, 8054 pour la France, 17062 pour la Prusse, 1918 pour la Suède, 422 pour le Danemark, 5004 pour Brème, 11,873 pour Lubeck, 367 pour Rostock, 3480 pour Helsingor. *Chênevis*, 1954 tonnen, dont 1797 pour la Hollande, 115 pour la Suède, 24 pour le Danemark, 18 pour Lubeck. *Toiles à voiles*, 1246 pièces, dont 100 pour l'Amérique, 17 pour l'Angleterre, 95 pour le Portugal, 45 pour la Prusse, 492 pour la Suède, 467 pour le Danemark, 30 pour Helsingor. *Autres grosses toiles*, 1134, pièces, dont 30 pour l'Amérique, 303 pour le Portugal, 7 pour la Prusse, 287 pour la Suède, 452 pour le Danemark, 40 pour Lubeck, 15 pour Helsingor. *Planches*, 3516 schocks (2), dont 3376 pour l'Angleterre, 11 pour la Hollande, 2 pour la France, 57 pour le Portugal, 1 pour l'Italie, 68 pour Helsingor. *Solives*, 26,286, dont 11,392 pour l'Angleterre, 9,278 pour la Hollande, 73 pour la France, 150 pour l'Italie, 5396 pour Helsingor. Valeur de toutes les marchandises exportées: en Amérique pour 67,718 roubles, en Angleterre pour 20,845,956 roubles, en Hollande pour 2,250,174, en France pour 308,799, en Portugal pour 494,880, en Italie pour 19,792, en Prusse pour 709,115, en Suède pour 621,123, en Danemark pour 1,290,275, à Brème pour 169,394, à Lubeck pour 573,505, à Rostock pour 32,772, à Helsingor pour 766,590. Ce qui fait une somme de 28,450,093 roubles ou 112,152,637 f. 44 c. G.

224. ÉTAT DES JUIFS EN RUSSIE. — Les mesures prises dernièrement à l'égard des Juifs de Pologne, par ordre de l'empereur, et le désir exprimé par S. M. de voir cette classe de citoyens s'adonner aux travaux de l'agriculture, sont des circonstances qui ajoutent de l'intérêt à une lettre du sud de la Russie par

(1) Le last de froment, d'orge et de graine de lin, vaut 48 loops ou 24 tonneaux. Le last de seigle vaut 45 loops et celui d'avoine 60. Le loop = 0,68269 hectolitre.

(2) Le schock comprend 60 planches.

laquelle nous apprenons qu'il existe depuis plusieurs années, à environ cinq milles de Nicolajeff, dans le gouvernement de Cherson, un village Juif, bâti et habité entièrement par des Israélites, et dans le territoire duquel se trouvent des champs bien cultivés et de gras pâturages. Sa population se compose d'une cinquantaine de familles; il porte le nom de *Jese Nahr*. Dans ses environs sont six autres villages du même genre, mais plus petits, et connus la plupart sous des noms hébreux. Ces colons comptent parmi eux de bons artisans et d'habiles ouvriers. Ils s'occupent en ce moment à bâtir une synagogue. Dès que la maison est faite, ceux d'entre eux qui savent un métier, obtiennent la permission d'aller l'exercer dans les villes voisines. Les femmes, de leur côté, se procurent du travail à domicile pour l'hiver. Cette jeune colonie est redevable de son origine et de sa prospérité actuelle à un Juif nommé *Nahum Funkelstein*, qui, par la suite, en fut le grand bailli : bien que lui-même soit riche, il ne laisse pas de donner l'exemple à ses co-religionnaires, en élevant ses enfans dans les travaux de l'agriculture; et c'est par ce moyen, de même que par son industrie infatigable et sa patience, qu'il a porté sa petite commune à l'état prospère où elle se trouve présentement. (*The weekly Register*. Paris, 26 déc. 1824.) L.

225. POLICE A L'ÉGARD DES JUIFS, EN RUSSIE.

Un Ukase du 2 août 1824 défend de donner, à l'entrée de l'empire, des passe-ports pour l'intérieur aux juifs étrangers, ni à ceux qui sont du pays. Il n'y a d'exception que pour les Israélites indigènes voyageant pour leurs affaires et avec des passe-ports, et pour les étrangers qui se proposent de séjourner dans l'empire. Les Juifs entrés en Russie, mais qui ne font partie d'aucune classe d'habitans, ni d'aucune corporation, doivent être enregistrés comme journaliers et soumis à une capitation. (*Neue Allg. Geogr. Ephem.*, XIV^e. vol., 2^e. cah., p. 236.)

226. LETTRES SUR LA SUISSE, accompagnées de vues dessinées d'après nature, et lithographiées par Villeneuve. Ancien évêché de Bâle. 2^e. partie, 2^e. livr. In-f^o. de 2 f., plus 4 pl. Prix, 10 fr. Paris; Engelmann.

227. SUR LA NAVIGATION DU RHIN. — Il se prépare, à l'égard de la navigation du Rhin, une grande révolution qui, jusqu'à présent, n'existe que sur le papier. On sait que ce fleuve, qui traverse si majestueusement l'Allemagne, se divise au-dessous

Le Clèves en deux bras, l'un desquels, sous le nom de Waal, va se jeter dans la Meuse, à Gorcum; l'autre branche conserve le nom de Rhin; mais bientôt après elle se partage de nouveau en deux parties, l'une desquelles, sous le nom de Nouvel-Issel, va affluer près de Doesburg dans le Vieil-Issel; l'autre bras conserve le nom de Rhin. Mais le fleuve se partage pour la troisième fois à Wyk te Duurstedt. Ici, le bras gauche prend le nom de Lek; au-dessus de Rotterdam il se jette dans la Meuse; le bras droit se divise dans les fossés de la ville d'Utrecht en deux branches, l'une desquelles, la droite, va tomber dans le Zuiderzée, tandis que la gauche, toujours sous le nom de Rhin, se perd dans les sables à Cattwyk. Cette fin si déplorable d'un aussi grand fleuve, est cause que l'Allemagne n'a pas encore pu jouir d'un des bienfaits du congrès de Vienne, celui d'une libre navigation du Rhin jusqu'à son embouchure. Aujourd'hui le baron de Krayenhof propose de fermer le cours du Bas-Rhin, du Lek et du canal de Pannerdam, au moyen de sept écluses, et de ne donner ouverture qu'au *Waal*, en sorte que les eaux doivent nécessairement affluer dans cet embranchement et dans l'Issel. Par ce moyen, le Waal servirait à la grande navigation; et celle du Lek qui resterait navigable, comme canal, ne serait plus exposée aux dangers résultans chaque année des ensablemens du Rhin. Les frais de cette entreprise sont évalués à 34 millions de florins; mais la dépense serait amplement compensée par les grands avantages qui en seraient les résultats. (*Allgem. Handl. Zeit.*, 14 nov. 1824, n^o. 557. L.

228. EXPORTATION DE MARCHANDISES ALLEMANDES, par la compagnie Rhénane des Indes occidentales. (*Allg. Handl. Zeitung*, 1824, n^o. 13, p. 54.)

Jusqu'à l'époque de la clôture de la navigation, en 1823, la compagnie a exporté pour 1,338,000 rthlr. cour. de Prusse, en marchandises allemandes, savoir : articles en toiles, pour 740,780 thalers; en laines, pour 141,250 th.; en cotons, pour 281,650 th.; en soie et filoselle, pour 46,200 th.; articles en fer et autres métaux, pour 44,900 th.; quincaillerie, pour 14,700 th.; articles en cuir, pour 11,900 th.; chapeaux, pour 8,400 th.; porcelaine et verre, pour 22,150 th.; papier et fournitures de bureaux, pour 4,950 th.; instrumens de musique, pour 1,850 th.; farine, pour 1,800 th.; essences, pour 6,700 th.; articles di-

vers, pour 10,700 th. La plupart des articles en toiles sont de la Silésie et de la Westphalie; cependant il en a été exporté du pays de Hanovre pour 68,550 th.; de la Hesse, pour 5,300 th.; de la Bohême, pour 4,400 th; de la Bavière, pour 1,300 th.; et du Wurtemberg, pour 1000 th. Articles en laines : des provinces Rhénanes de la Prusse et de la Westphalie, pour 56,350 th.; de la Prusse au-delà de l'Elbe, pour 30,000 th.; du royaume de Saxe, pour 51,300 th.; de la Bavière, pour 1,050; de la Hesse, pour 2,000; de Wurtemberg, pour 550 th. Articles en coton: de la Prusse occidentale, pour 102,100 th.; du royaume de Saxe, pour 155,600; de la Bavière, pour 2,100; de la Hesse, pour 1,500; du Wurtemberg, pour 200; de Neuchâtel, pour 18,700. Art. en fer et en acier, presque tous de la Prusse Rhénane et du comté de la Marche. Quincallerie: de la Prusse, pour 7,650; de la Saxe, pour 700; de la Bavière, pour 5,550; de Brunswick, pour 600; et de l'Autriche et de la Bohême, pour 200. Chapeaux : de la Hesse, pour 5,200; le reste de la Prusse. Porcelaine et articles en verre, la plupart de la Bohême; et quelque peu de la Bavière. Papiers et objets de bureaux: de la Prusse Rhénane, pour 2,800; de la Saxe, pour 650; et de la Bavière, pour 1,500. Instrumens de musique; de la Bavière, pour 900; de la Prusse orientale, pour 500; et de la Hesse, pour 450. Essences; de la Prusse Rhénane, pour 6,150; du Hanovre, pour 250, et des pays du Weser, pour 300. D'où il résulte qu'il a été exporté de la Prusse Rhénane, de la Marche et de la Prusse occidentale, pour 352,500 th.; de la Prusse orientale, de la Silésie et de la Saxe, pour 485,000; du royaume de Saxe, pour 348,500; du Hanovre et des environs du Weser, pour 70,300; de la Bavière, pour 15,600; de l'électorat de Hesse, pour 14,000; de la Hesse Rhénane, pour 1,800 (rien qu'en chapeaux); du Holstein, pour 1,800 (rien qu'en farine); du Wurtemberg, pour 1,750; du pays de Brunswick, pour 2,800; de la Bavière, pour 1,400; des villes anséatiques, pour 1,850; de l'Autriche et de la Bohême, pour 22,000, et de Neuchâtel, pour 18,700.

229. NAVIGATION DE L'ELBE. — Aperçu de l'étendue et de l'importance de la navigation de l'Elbe dans l'année 1823. Sous le rapport du commerce, ce fleuve se divise en trois parties : 1^o. le Haut-Elbe, qui s'étend depuis Melnick en Bohême, où il commence à être navigable, jusqu'à Mühlberg; le tout, en

majeure partie, sur le territoire de Saxe; 2°. le Moyen-Elbe, qui va depuis Mühlberg jusqu'à Wittenberg (à peu de distance des frontières de la Prusse, du Hanovre et du Mecklenbourg), principalement à travers le territoire prussien, et en partie avec celui d'Anhalt; 3°. le Bas-Elbe, qui prend depuis Wittenberg jusqu'à son embouchure, en passant par les terres de Hanovre, et du Mecklenbourg et du Danemark. Les chargemens se sont composés, savoir : à Melnick ou Nieder-Grund proprement dit seulement, de 55,577 qu. en amont, et de 504,131 quint. en aval; en tout 559,708 quint. A Mühlberg; en amont, de 527,890 quint. et de 790,342 quint. en aval; en tout, 1,318,232 quintaux. A Wittenberg : en amont, de 1,185,126 quint., et en aval de 1,339,975 qu.; en tout, 2,525,102 quint. On voit d'après ce tableau que la navigation sur ces trois points a été dans les proportions suivantes, savoir : celle du Haut-Elbe, comparée à celle du Moyen-Elbe, comme 3 sont à 7; celle de cette dernière, à l'égard du Bas-Elbe, comme 1 est à 2; et enfin celle du Haut-Elbe, mise en regard de la navigation du Bas-Elbe, comme 2 sont à 9. Les articles compris dans ce poids de 55,577 quint., transportés en amont vers la Bohême, se composaient principalement de 39,572 quint. de denrées coloniales, dont seulement 27,426 qu. de sucre raffiné, et 1,616 qu. de sucre brut, plus de 6,114 qu. de café et de cacao en fèves, et plus de 7,000 quintaux de bois de teinture et objets peints. La navigation en amont depuis Mühlberg, offre des résultats plus importans. Si on en défalque les 55,577 qu. destinés pour la Bohême, il restera 472,313 quint. pour la consommation ou le commerce de la Saxe, qui, d'après ce, au moyen d'un commerce libre, absorbe et paie à elle seule neuf fois plus que la Bohême, qui est trois fois plus étendue, mais qui reçoit de Trieste une grande partie de ses articles de transport. (*Allg. Handl. Zeit.*, 17 oct. 1824, n°. 505.) LAINE.

230. DER SPESSART. Essai d'une topographie du Spessart, principalement sous le rapport des montagnes, des forêts et de la population; par E. BEHLEN. 3°. partie avec une carte. Leipzig; 1823. (*Milit. litt. Zeitung*, t. 5, p. 356.)

Le Spessart est une contrée montueuse et forestière dont les bornes sont formées naturellement par le Mein, depuis l'embouchure de la Saale franconienne à Gemunde, jusqu'à celle de la Kinzig, par la chaîne des hauteurs de la Birkenhainer-

strasse qui court en ligne presque droite depuis la Saale jusqu'à la Kinzig, et enfin par celles qui bordent cette rivière. La surface de cette contrée est de 32 milles carrés ; on y compte 74,800 habitans ; sur ce nombre 71,600 sont sujets du royaume de Bavière ; les autres le sont de l'électeur de Hesse ; la plus grande partie d'entre eux est catholique et dépend de l'évêché de Wurtzbourg ; les forêts occupent environ les huit dixièmes du sol ou 327,809 arpens de Bavière (de 400 verges) ; 183,473 arpens appartiennent au domaine de cette puissance, 33,774 à l'électeur de Hesse, et le reste à des communes et à des particuliers. L'essence naturelle de ces forêts est le chêne et le hêtre, la culture y a de plus introduit le frêne, le bouleau et des conifères. Les hêtres y sont d'une grande beauté et occupent la majeure partie du sol forestier, on en trouve qui ont plus de 100 pieds de haut ; le chêne s'y montre aussi avec un grand luxe de végétation.

La chaîne principale des montagnes du Spessart prend naissance dans la sinuosité méridionale du Mein, vis-à-vis Miltenberg, et s'appelle l'Engelsberg ; après avoir beaucoup serpenté, elle se dirige vers le nord et va se réunir aux hauteurs qui bordent la Kinzig ; de nombreuses appendices s'en détachent ; beaucoup de gros ruisseaux y prennent leurs sources et sont tributaires du Mein ; ceux des versans orientaux sont : le Faulbach, le Havenlohr, le Lohr et le Joss ; l'Elsava, l'Aschaft et le Katil descendent des pentes opposées ; quelques autres versent leurs eaux dans la Kinzig. L'auteur donne la mesure de 18 des principaux points de cette chaîne, et aucun d'eux n'atteint la hauteur de 650 mètres ; le Geyersberg, qui en est le géant n'a que 624 mètres ; le Hohe-Wart qui vient après lui en a 600. La hauteur moyenne est d'environ 400 mètres ; on y remarque des roches de formations anciennes et nouvelles ; parmi les premières on trouve beaucoup de grès, du granit, du porphyre, du mica, de la syénite ; elles ont des formes arrondies et fort douces ; ce n'est que près d'Aschaffembourg et dans le Kahlthal qu'elles forment des rochers escarpés. Dans les montagnes de formation plus récente, le calcaire est mêlé d'une glaise tenace, et c'est dans celle-ci qu'on trouve du cuivre, du fer, du plomb et du cobalt ; cette dernière substance se trouve cependant aussi dans une montagne de 1^{re}. formation ; on en voit un gisement dans le Biberthal. L'agriculture, autrefois très-négligée, commence

à faire des progrès, les produits ne suffisent cependant pas à la nourriture des habitans. Les pommes-de-terre forment avec le pain leur principal moyen d'existence ; ils mangent rarement d'autres légumes et de la viande. Les habitations sont misérables et dispersées souvent à de grandes distances. La population est habituée à une vie pénible, et néanmoins ses mœurs sont loin d'être pures ; car on y voit un grand nombre d'enfans naturels ; ses principales occupations consistent dans la coupe et le transport des bois , la charpente, la tonnellerie et le sciage. Le nombre des bestiaux est considérable dans le Spessart ; mais l'espèce n'en est pas belle. Le produit des mines est peu important, les verreries sont nombreuses, la saline d'Orb est celui des établissemens du pays qui emploie le plus de bras. On construit à Lohr beaucoup de bateaux, et on fait avec la Hollande un commerce important en bois de chauffage et de charpente. Il y a quelques bonnes routes ; quelques autres sont en construction ; leur entretien est coûteux à raison de la mauvaise qualité des matériaux qu'on y a employés. Quant aux chemins vicinaux, ils sont détestables. La seule rivière navigable est le Mein ; mais plusieurs autres sont flottables. Les détails que donne l'auteur sur ces objets importants ne sont pas assez nombreux ; il donne, en récompense, une Flore assez étendue et une description des animaux du Spessart, que le titre de son ouvrage ne promettait pas, et qui ne devaient pas entrer dans son plan. Il fait, en suivant le bassin des rivières, une description statistique de tous les lieux, et entre dans des détails intéressans sur Aschaffembourg, Gelsenhausen et Hanau.

Quoique M. Behlen épargne trop les détails topographiques qu'on aimerait tant à trouver dans son ouvrage, celui-ci est cependant très-estimable et renferme beaucoup de données importantes et positives sur le Spessart. Sa position, comme maître des forêts et professeur à l'École forestière d'Aschaffembourg, lui donnait les moyens d'être instruit de la statistique de cette contrée. On regrette que son style soit souvent peu convenable à son sujet. Le ton inspiré d'un poète est en effet déplacé dans une topographie. La carte qu'il a jointe à son ouvrage ne peut satisfaire le vrai connaisseur : beaucoup de détails y sont omis, quoique son échelle fût suffisante pour les y faire entrer.

JACQUINOT DE PRESLE.

231. ÉTABLISSEMENT D'UNE BANQUE A FRANCFORT SUR le Mein.
(*Allg. Handl. Zeitung.*, 28 nov. 1824, p. 581.)

Suivant le projet actuellement soumis à la délibération du sénat, la banque sera la propriété des fondateurs et des actionnaires. La première mise de fonds est fixée à cinq millions de florins : ce capital pourra être doublé. Les actions sont nominatives, de 500 florins chacune, et transmissibles avec le consentement de la direction. Les administrateurs régleront les opérations et les dividendes. La banque tiendra des comptes ouverts aux particuliers commerçans ou propriétaires, et se chargera de leurs recouvremens; mais elle ne fera point de crédit à découvert. Provisoirement ces facilités seront gratuites. Elle escomptera les effets de commerce, à un taux qui sera fixé, mais qui n'excèdera pas cinq p. cent, à condition que ces effets soient payables dans 90 jours au plus, qu'ils portent trois bonnes signatures, et qu'ils soient tirés sur Francfort et acceptés. Les faillis qui n'auront pas satisfait leurs créanciers ne pourront ni administrer, ni entrer aux assemblées, ni avoir de compte ouvert, ni faire escompter leurs effets. La banque pourra faire des avances tant sur des espèces monnayées ou des lingots, en proportion de leur valeur intrinsèque, que sur des effets publics ayant cours sur la place, mais pour les trois quarts au plus de leur valeur à la bourse, le tout pour 90 jours ou au-dessous. La banque émettra des bons payables à vue par sa caisse, et seulement pour la somme représentée par les espèces ou les effets qu'elle possèdera. Le dividende sera réparti tous les six mois : il se composera, 1°. de 3 p. 100 d'intérêts; 2°. des 3 quarts des bénéfices du semestre. Le surplus formera la réserve, sera placé à intérêts, et il en sera compté séparément. Les autres dispositions du plan déterminent la composition de l'administration, le mode de nomination du directeur, des membres du conseil et des censeurs, ainsi que leurs fonctions.

VILLARD.

232. NAVIGATION DANS L'HANOVRE. Celle del' *Aller* et de la *Leine* a été mise en harmonie avec celle du *Weser*, quant à la législation, par un décret du 30 mars 1824. (*Neue Allg. Geogr. Ephem.*, xiv^e. vol., 1^{er} cah., p. 93.)

233. ÉTAT ACTUEL DE L'INDUSTRIE DU TYROL. (*Allg. Handl. Zeit.*, 26 nov. 1824, p. 577.)

A Botzen, des tanneries considérables préparent des peaux

rées de l'Amérique : on y trouve aussi des mégisseries. Les peaux propres à la confection des gants sont préparées à *Innichen*. Bot-en renferme aussi de bonnes teintureries. L'une des principales ranches d'industrie du Tyrol est la fabrication des velours. Le produit annuel de cette industrie est évalué à 12,000 aunes d'étoffe, 1^{re}. qualité, 6000 2^e. qualité, et 36000 de qualité commune. On fabrique en outre 21,000 aunes de peluche fine ou commune. Il existe des manufactures de ce genre à *Ala*, cercle de *Boveredo*, depuis l'an 1640. Le nombre des métiers, qui s'est élevé jusqu'à 300 en 1740, n'est plus que de 180; mais la quantité des produits est à peu près la même, parce que les procédés de fabrication sont perfectionnés. A *Dornbirn*, cercle de *Bregenz*, on a établi deux filatures de coton, une fabrique de toiles peintes et une blanchisserie.

V-D.

234. LA MUR CONSIDÉRÉE COMME FLEUVE PRINCIPAL DE LA STYRIE, par CH. SCHMUTZ. (*Steyermärk. Zeitschr.*, 1821, 1^{re}. cah., p. 96.)

L'auteur cite les descriptions et cartes du cours de ce fleuve, publiées par Kindermann, M. de Lichtenstein, etc. La première carte qui lui paraît en avoir donné une idée exacte et complète, est la carte du savant *Botezky*, en 3 feuilles; c'est celle qui lui a servi à rédiger sa *description*.

La Mur prend sa source dans le pays de Salzbourg, au pied du *Schöderhorn* et du *Schoberek*. Elle se forme en partie des lacs (*Schwarz* et *Weidbodensée*), et s'accroît ensuite de quantité d'affluens. L'auteur décrit ensuite le cours du fleuve, à partir de *Bruck* jusqu'aux frontières de Hongrie. Durant son cours dans la Styrie seule, il reçoit plus de cent cours d'eau, grands et petits. La capitale, six autres villes, des bourgs et des villages nombreux de la Styrie, s'élèvent le long de ses rives. Quarante-huit ponts y entretiennent les communications. On compte le long de son cours, dans la même contrée, 83 moulins banaux, 60 moulins à foulon, 43 scieries, et 15 moulins à eau. Le cours de la Mur est presque partout rapide et torrentueux. De mémoire d'homme, on ne l'a vue prise par la glace. De *Scheifling* à *Bruck*, cette rivière longe la grande route de la Carinthie à Vienne, de *Bruck* à *Ehrenhausen*, la même route de Vienne à Trieste. La pêche y est très-abondante; les poissons qu'on y trouve en plus grande quantité sont la truite, le

barbeau, l'ombre, le brochet, etc.; la carpe y est rare. On trouve dans cette notice la nomenclature des villes, bourgs et villages voisins du fleuve; celle des rivières et des ruisseaux qui s'y jettent, et enfin celle des ponts et des usines dans chacun des cercles qu'il arrose.

A. D. V.

235. LA STYRIE CONSIDÉRÉE SOUS LE RAPPORT DU BÉTAIL qu'elle nourrit, dans les années 1819 et 1820, comparativement aux années précédentes; par le prof. J. S. KUDLER. (*Steyermärk. Zeitschr.*, 1821, 2^e. cah., p. 141.)

Les facilités qu'offre la Styrie pour l'éducation des bestiaux et particulièrement des bêtes à corne ont fixé l'attention des économistes. Le soin que donne le Styrien à la culture de ses montagnes et de ses prairies, à celle du trèfle et des autres fourrages, la surabondance de produits qu'il exporte, tout prouve qu'il sait profiter de ses avantages. D'où vient donc la diminution du bétail en Styrie depuis 20 ans? Ce résultat ne saurait être attribué à la négligence. Il faut, pour l'expliquer, recourir à des causes extérieures, indépendantes de tous les efforts du travail, et dont l'action fatale a affecté les capitaux mêmes consacrés à l'agriculture. Ces causes auxquelles il faut rapporter la diminution des animaux destinés au trait, au labour ou à la nourriture de l'homme, sont des guerres ruineuses, les invasions répétées, l'augmentation de la consommation de la viande, et surtout du veau, la nécessité de se procurer des fonds au moyen de l'abattage et de la vente de ces animaux pour subvenir à des charges imprévues et inévitables. Les mêmes causes ont produit à peu près le même effet dans les autres provinces de la monarchie autrichienne.

Le professeur Zizius dans ses *Considérations économiques et politiques sur la balance du commerce*, publiées à Vienne, en 1811, donne, pag. 178, un relevé du registre des douanes en 1807, d'où il résulte que l'importation du bétail s'est élevée à une valeur de 6,252,391 fl. 43 kr., et l'exportation à 783,339 fl. 15 kr.; excédant de l'importation sur l'exportation 5,469,052-28. Dans ce relevé, les bêtes à corne, y compris 145,707 veaux, entraient pour 3,864,899 fl.; les chevaux, mulets, etc., pour 906,839 fl. 43 kr.; les porcs (183,018 têtes) pour 1,070,853 fl.; les moutons, chèvres, etc. (304,068 têtes) pour 409,800 fl. L'excédant de l'importation sur l'exportation dans les 3 années

1809, 1816, 1811 est de 6,211,046 fl. par année. Ces évaluations sont faites d'après les données du tarif, souvent très-inférieures aux valeurs réelles.

Chevaux.—Le nombre de ces animaux s'élevait, en Styrie, à 44,770 têtes en 1819, et à 44,752 en 1820. La différence de rapport des jumens au nombre total des chevaux, dans les différentes provinces, est remarquable. Dans le cercle de Bruck, où on élève peu de ces animaux et où les transports de produits très-pesans exigent les chevaux les plus robustes, on trouve près de quatre fois autant de chevaux entiers que de jumens. Dans le cercle de Gratz, au contraire, les jumens forment environ les $\frac{2}{3}$ du nombre total des chevaux. Les rapports des diverses espèces entre elles sont, plus exactement, pour 100 jumens, dans le cercle de Gratz, 38 chevaux entiers, ou hongres. Dans celui de Judenburg, 75 *id.*; de Marbourg, 83; de Cilly, 89; de Bruck, 550; et dans toute la Styrie, de 67.—En 1787, le nombre total des chevaux était de 62,953; en 1810, de 47,117 (diminution, 15,836); et en 1818, de 43,794 (diminution nouvelle, 6,323). Il y avait, en 1820, une augmentation relative, de 958.—On ne comptait dans toute la Styrie, en 1819, que 49; et en 1820, que 5 mules ou mulets.—Le nombre total des bœufs était en 1819 de 87,632, et en 1820, de 82,372. Différence en moins d'une année à l'autre, 5,260. Il était, en 1787, de 100,540 têtes; en 1810, de 92,975; et en 1818, de 88,153. Il y avait donc progression décroissante.—Le nombre total des vaches était, en 1819, de 211,617, et en 1820, de 206,344. Différence en moins d'une année à l'autre, 5,273. Il s'était élevé, en 1805, à 231,734 têtes, était descendu, en 1810, à 211,985; et en 1818, à 210,452.—On comptait en 1819, un nombre total de 123,218 bêtes à laine; et en 1820, de 126,345. D'une année à l'autre, il y avait accroissement de 3,127 têtes; mais en 1805, le total s'était élevé à 169,186 têtes. En 1810, il était descendu à 148,008; et en 1818, à 122,396.

Rapport du nombre des bestiaux à la superficie du sol. — On comptait, en 1820, 112 chevaux, 206 bœufs, 516 vaches et 316 bêtes à laine par mille carré. Sur la même superficie, le rapport était :

	Chevaux.	Bœufs.	Vaches.	Moutons.
Dans l'Autriche infér. .	158	248	547	969
Autriche supérieure. . .	128	256	829	568
Gouvern. de Laybach.	77	219	362	485
Bohème	127	253	632	954
Moravie et Silésie autri-				
chienne.	232	102	347	732
Gallicie.	205	243	489	315

A. D. V.

236. NOTICE SUR LE CANTON DE VOITSBERG EN BASSE-STYRIE. *Ver-*
(handl. und Aufsätze der Steyerm. Landw. Gesells., cah.
 13 et 14. Graetz, 1824.)

Le canton de Voitsberg est situé à l'extrémité occidentale du cercle de Graetz en Basse-Styrie : de hautes montagnes, ou Alpes, le séparent de la Haute-Styrie et de la Carinthie; ces montagnes portent de grandes forêts; dans la partie la plus élevée les grains réussissent à peine, et il vaudrait mieux s'y borner aux pâturages; l'hiver y dure depuis la mi-octobre, jusqu'à la fin d'avril; les orages y sont fréquens et terribles. Dans les vallées inférieures, le vin et les fruits abondent. Le sol fournit de la terre à potier, des pierres menlières, des pierres à aiguiser, qui sont recherchées dans toute la Styrie, de la houille. Il y a une usine à Salla, une fabrique de faux à Kainach, une de fer-blanc à Krems, une verrerie à Oberdorf, une papeterie à Voitsberg; on trouve plusieurs martinets, clouteries, tuileries et moulins à scie. Le goître afflige beaucoup d'habitans. Le canton fournit de bons chevaux de trait; on en exporte beaucoup pour la Haute-Styrie; la vente se fait aux marchés de Graetz et de Stainz. Le canton renferme une ville, celle de Voitsberg, 3 bourgs, Mooskirchen, Ligist et Köflach, et 20 communes.

D.

237. POPULATION DE ROME. (*Voy. le Bullet. de fév. 1824, p. 124.*)

Les dernières nouvelles de cette ville donnaient pour l'époque de Pâques, 1824, les résultats suivans. Le nombre des habitans était de 138,510, dont 66,237 femmes. Il est mort depuis Pâques 1823, jusqu'à Pâques 1824, 5,249 individus, (43 pour 3 jours), dont 2,252 femmes. On ne compte que 4,628 naissances, (38 pour 3 j.), dont 2,288 filles. Toutefois les Turcs et autres non croyans ou dissidens, ainsi que les Juifs ne sont pas compris dans ces relevés. On compte maintenant à Rome 81 paroisses, 32 évêques,

1,570 prêtres, 1,613 moines; 1,318 religieuses, 469 séminaristes, 1,290 pauvres dans les hopitaux, et 1,080 prisonniers. Il y a eu 100 mariages de plus que l'année précédente, en tout 1,369. Le nombre des familles est de 33,774. La population a augmenté dans le cours de l'année de 2,241, et pendant les dernières années, de 10,126 personnes. Par une singularité remarquable, le nombre des enfans du sexe féminin, né en 1817 et en 1818 a été, le même, c. à. d. 1,919. (*Neue allg. geog. ephem.*, XIV^e. vol., 2^e. cah. p. 223.)

238. TRAITÉ ENTRE LA TURQUIE ET LE GOUVERNEMENT SARDE.

La gazette piémontaise du 25 du courant contient tout au long le traité d'amitié, de commerce et de navigation, conclu et signé à Constantinople, le 25 octobre 1823, entre le roi Charles-Félix et le sultan Mahmud-Han II, lequel traité règle les rapports d'amitié entre les deux puissances et fixe les droits réciproques de leurs sujets. Ce traité est suivi de deux lettres adressées au comte de la Tour, ministre des affaires étrangères de S. M., par lord Strangford, ambassadeur extraordinaire de S. M. Britannique, en qualité de commissaire et plénipotentiaire de S. M. Charles-Félix. La 1^{re}, du 25 octobre 1823, annonce que par un acte émané *ad hoc*, il est accordé au pavillon sarde un libre passage à la mer Noire; et la 2^e, du 24 août 1824, fait part que le gouvernement ottoman a accordé que toutes les propriétés ottomanes importées dans les États de Sardaigne soient assujetties aux mêmes droits que celles des sujets des autres puissances; en conséquence de ce traité, l'amirauté de S. M., par une notification du 20 janvier courant, publie les dispositions et les instructions convenables, relatives aux navigateurs, sujets de S. M. (*Journ. de Savoie*, 4 févr 1825, p. 75.)

239. PROGRÈS ET EMBELLISSEMENS DE LA VILLE DE CALCUTTA. (*Asiat. Journ.*, 1824, p. 279.)

Calcutta a fait des progrès rapides en tout genre; ses améliorations, sous le rapport moral, paraissent complètement d'accord avec l'apparence du bien-être qu'elle s'est assurée dans ces 3 ou 4 dernières années surtout. Comme améliorations importantes, on peut citer la construction des quais, qui se poursuit activement, construction qui deviendra tout à la fois un objet d'ornement et d'utilité; l'abord pour les navires est aussi rendu plus sûr et plus commode, au moyen de constructions nouvelles, protégées elles-mêmes

par des jetées. Ces jetées sont destinées à les préserver de toute détérioration qui pourrait résulter du choc constant de corps durs et pesans. Le comité de la loterie, à qui l'on doit toutes ces améliorations, a pris aussi le parti d'élargir les rues, et a adopté l'arrosage qui contribue tant à la salubrité des villes dans le temps des chaleurs. Il y a peu d'années la place dite de *Wellington* offrait le hideux aspect de masures habitées par les lascars, race d'hommes remarquables surtout par leur malpropreté; c'était un véritable cloaque; aujourd'hui cette place est devenue un des plus beaux ornemens de Calcutta. Le bazar situé près du cimetière a été démoli, et le terrain qu'il occupait est aujourd'hui couvert de maisons. La fosse appelée mahratta a aussi été fermée. Au milieu de tous ces objets d'utilité et de tous ces embellissemens, une route, celle qui mène de Calcutta à Barrackpore, offre encore des travaux à entreprendre; le pont de Chilpore est un endroit tellement étroit, qu'il est surprenant qu'il n'y arrive pas plus d'accidens. Une fois que l'on a passé le pont qui est à l'extrémité du *Bagh-bazar*, la route devient meilleure et jusqu'à Barrackpore, elle est tout aussi bonne que la plupart de celles d'Angleterre.

ALEX. B. DU B.

240. PROGRÈS ET EMBELLISSEMENS DE LA VILLE DE MADRAS. (*Asiat. Journ.*, mars 1824, p. 287.)

Madras est une des principales villes de l'Inde; elle est même la capitale d'une des trois présidences de la Compagnie anglaise; d'importantes améliorations y ont eu lieu dans ces dix dernières années: des églises nouvelles ont été ajoutées aux anciennes. Le nombre des marchés s'est accru; les articles d'Europe et les vins étrangers, arrivés en plus grande abondance, ont trouvé plus de débouchés que par le passé. Les papiers publics circulent librement et tous les jours. Il s'est formé des écoles publiques à côté des institutions particulières qui existaient déjà; mais ce qui est pénible, c'est de voir que l'éducation des femmes n'y est pas encore aussi soignée qu'on aurait pu le croire, ou qu'elle s'y trouve encore à un prix trop élevé. Une institution utile, louable, l'*Asile des femmes*, où l'on élève environ 300 enfans par charité, ne paraît pas exempte de reproche sous le rapport de la négligence que l'on apporte à l'éducation de ces enfans; et cependant Madras possède aujourd'hui des instituteurs et institutrices dans tous les genres.

ALEX. B. DU B.

241. PROGRÈS ET EMBELLISSEMENTS DE LA VILLE DE BOMBAY.
(*Asiat. Journ.*, mars 1824, p. 291.)

Ainsi qu'il l'a fait pour Calcutta et Madras, le gouvernement a fixé son attention sur Bombay. Cette ville s'est embellie, et a vu s'élever dans son enceinte des établissemens de la plus grande utilité. On y a construit une nouvelle porte de sortie, et un pont, pour que les habitans puissent communiquer avec les puits situés sur l'esplanade. Un terrible incendie a consumé tous les cotons, dont les immenses piles annonçaient la prospérité commerciale de Bombay. On s'est occupé de les déposer dorénavant dans un lieu plus sûr que celui où ils se trouvaient; on a choisi sur l'esplanade un emplacement qui pût convenir à l'établissement de magasins; on a réussi, et ce changement a été cause de diverses améliorations dont le commerce recueillera tous les avantages. Aussi toutes les classes de la société ont-elles vu ces arrangemens avec la plus grande satisfaction. La halle s'élève au-dessus de ses fondemens; la Compagnie a construit une élégante chapelle pour le régiment qui est en garnison au fort George, et l'on a presque entièrement terminé un grand hôpital destiné aux malades de la garnison. Aux tentes qu'occupaient les 2 bataillons de Cipayes, on a substitué des baraques couvertes de tuiles et bien alignées; le marché aux poissons a été éloigné de leur voisinage, aussi-bien que les boucheries qui occupaient naguère encore des bâtimens construits sur pilotis. Pour la commodité des Cipayes le gouvernement a réparé une grande fontaine située proche de la porte du bazar, et l'a disposée de manière à ce qu'ils pussent y venir laver leurs vêtemens. Le gouvernement a encore ordonné la construction d'une prison capable de contenir 175 prisonniers; le but de cette construction est de séparer les prisonniers condamnés à temps, de ceux qui sont condamnés pour crimes, ce qui est assurément de la plus haute importance. ALEX. B. DU B.

242. REMARQUES FAITES EN 1824, 1822 ET 1823, SUR LES ÎLES
MOLUQUES, les îles Philippines, la Chine, la Cochinchine, etc.;
par M. DE NOURQUER DU CAMPER, 2^e. sur la frégate *la Cléopâtre*, etc. (*Ann. mar. et colon.*, janv. et févr. 1824, 2^e. part.,
pag. 105, 129 et 133.)

Cet article contient les notions les plus récentes et les plus exactes sur les *Moluques* et les *Philippines*. L'état actuel de ces colonies, sous les rapports des mœurs, du commerce, de l'in-

dustrie, et en général sous les divers points de vue de l'économie publique, y est signalé en résultats précis et neufs. Nous en extrairons des documens précieux, en commençant par un tableau de la population actuelle des Philippines.

POPULATION DES ILES PHILIPPINES PAR PROVINCES.

PROVINCES.	INDIENS	MÉTIS.
	NATURELS.	
Albaye.	103,935	2,398
Antique.	39,225	"
Bulacan.	143,910	20,038
Batangas.	127,920	3,997
Baatan.	23,998	5,597
Cagayan.	76,952	163
Cavite.	51,967	7,195
Camarines.	159,900	2,399
Capis.	87,145	396
Calamianes.	15,990	"
Carraga.	19,183	799
Ila de Negros.	41,554	3,198
Laguna.	95,940	307
Leité.	68,389	"
Misamis.	18,469	"
Mindoro.	13,169	"
Nueva-Ecija.	9,756	"
Panga-Sinan.	159,900	3,997
Panpanga.	127,920	20,938
Samaz.	88,595	799
Tayavas.	71,955	163
Tondo et Manille.	143,910	35,977
Ylocos.	361,270	4,797
Ylo-Ylo.	167,895	1,599
Zambales.	23,985	475
Zebu.	151,905	4,797
Zamboanga.	1,500	500
Total.	2,396,331	118,030
RÉCAPITULATION.		
Indiens naturels.		2,396,331
Métis.		118,030
Chinois.		7,000
Blancs de toute espèce.		4,000
Total de la population.		2,525,361

TABLEAU DES IMPORTATIONS ET EXPORTATIONS.

<i>Importations.</i>	Marchandises du Bengale,	400,000 piastres.
	Marchandises de la côte de Coromandel,	200,000
	D'Europe en argent et marchandises,	400,000
	De Chine, en Coton, etc.,	500,000
	Argent venu du Mexique et du Pérou,	600,000
	Productions d'Amérique,	100,000
	Montant des importations,	2,200,000
<i>Exportations.</i>	Au Bengale et à la côte de Coromandel,	700,000 piastres.
	A la Chine en piastres,	400,000
	En Europe, sucre, indigo, etc., etc.,	600,000
	A l'Amérique nord et sud, marchandises,	600,000
	En diverses autres exportations en Asie,	300,000
	Montant des exportations,	2,600,000
<i>Résumé annuel.</i>	Importations,	2,200,000 piastres.
	Exportations,	2,600,000
	Montant en spéculation annuelle,	4,800,000

ÉTAT DES REVENUS DES ILES PHILIPPINES.

IMPÔTS.	PRODUITS.	DÉPENSES à déduire.	PRODUIT NET.
	Piastres.	Piastres.	Piastres.
Tabacs.	957,894	451,140	506,754
Tributs personnels. .	506,225	141,740	364,485
Vins.	389,983	168,557	221,426
Douanes.	270,979	13,800	257,179
Arec.	48,610	21,532	27,078
Coqs.	40,141	»	40,141
Amendes.	12,733	»	12,733
Tributs des Chinois.	30,000	»	30,000
Bulles.	15,360	»	15,360
Cartes.	11,539	933	10,606
Pondres.	7,307	137	7,170
Dîmes.	12,493	»	12,493
Papier timbré. . . .	4,467	»	4,467
Divers.	49,238	1,401	47,817
Envois du Mexique. .	250,000	»	250,000
Amirauté.	18,216	»	18,216
Total en piastres. . .	2,625,185	799,240	1,825,945

243. POPULATION DE LA VILLE DU CAP. (Voy. le *Bulletin de mai* 1824, p. 344.)

Un recensement de janvier 1824 donne les résultats suivans : Blancs, 8,246 ; hommes de couleur libre, 1,870 ; apprentis ou esclaves de prix, 956 ; Hottentots, 520 ; esclaves, 7,076. Total, 18,668. (*Neue Alg. geog. Eph.*, 1824, xiv^e. vol., 2^e. cah., p. 227.)

244. RECHERCHES SUR L'ÉTAT ACTUEL DES ÉTABLISSEMENTS ANGLAIS EN ALBANY, Afrique Méridionale, 1 vol. in-8°. Londres ; 1824 ; Longman. (*Journ. des Voyages*, sept. 1824, p. 311.)

L'auteur de cet ouvrage est connu dans le monde littéraire par ses *Promenades d'automne*, et par plusieurs autres productions du même genre. Entraîné par ce délire utopique, alors assez commun dans la Grande-Bretagne, il entreprit le voyage de cette partie de l'Afrique méridionale à laquelle les Hollandais ont donné le nom caractéristique de *Zuureveld*. Cette dénomination promet peu ; mais notre auteur ne fit dans cette occasion que céder au flux d'émigration qui porta tout-à-coup un grand nombre d'individus sur les bords solitaires et jusque-là inconnus de la *Quartkap*. La description qu'il fait de cette contrée inhospitalière, offre fort peu d'attraits pour un colon ; cependant il paraît la préférer au Canada où, dit-il, on rencontre un hiver de fer qu'il faut endurer, des forêts sans fin qu'il faut abattre, et les serpens à sonnettes, les onces, les ours, les perfides Indiens, les querelles souvent sanglantes avec les frères Jonathan (les Américains des États-Unis.)

245. COLONIES DE LA COMPAGNIE AMÉRICAINE RUSSE. L'*Abeille du Nord* contient un résumé de la situation de ces établissemens. On voit que la population totale s'y élève à environ 10,000 habitans, non compris les Russes. L'agriculture commence à s'étendre, malgré la rigueur du climat ; la propagation des bestiaux est également très-satisfaisante. Ainsi la Russie va formant des colonies à quelques degrés du pôle et à la pointe de l'Amérique ; et lorsqu'un travail opiniâtre et plusieurs générations de colons auront forcé la terre à produire, et trouvé des ressources contre le climat, cette position pourra offrir à l'homme un séjour qui aura ses avantages ; ce sera un centre de communications entre l'Europe, l'Asie et l'Amérique. (*Le Globe*, Paris, 19 févr. 1825.)

246. PHILADELPHIA IN 1824. Philadelphie en 1824, ou Notice succincte des divers établissemens et autres objets d'utilité publique qui existent dans cette capitale, et en tête de laquelle se trouvent une description historique et un plan de la ville avec une vue des ouvrages hydrauliques et autres gravures. Philadelphie; 1824; Carey et Lea.

« MM. Carey et Lea viennent de publier, dit la *National Gazette*, en rendant compte de cet ouvrage, sous le titre de *Philadelphie en 1824*, un petit livre bien fait, qui, suivant toutes les apparences, ne saurait qu'être très-favorablement accueilli du public. Cet opuscule présente, ainsi que l'annonce son titre, une notice succincte, etc. Dans le fait, il nous paraît non-seulement utile, mais encore éminemment intéressant pour tous ceux, étrangers et autres, qui désirent connaître l'importance politique et commerciale de notre ville, et la diversité comme l'étendue des ressources qu'elle présente sous tous les rapports. Cette notice renferme, dans un cadre heureux, une infinité de choses curieuses et authentiques que toute personne qui aura pu l'apprécier, voudra posséder dans sa bibliothèque ou son cabinet. Le plan topographique de Philadelphie, qui y est joint, mérite les plus grands éloges : c'est, dans ce genre, tout ce qu'on pouvait désirer de voir figurer dans l'ouvrage.

» On peut en dire autant de l'esquisse historique sur Philadelphie, qui se trouve en tête. »

247. ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.—D'après l'*Almanach National*, pour 1824, on y comptait, en 1822, 194 brevets d'invention, dont 33 pour l'agriculture. En 1823, on en comptait 164, dont 28 pour les instrumens d'agriculture, et 7 pour le perfectionnement des pompes à feu. Les autres avaient pour objets la distillerie, la filature du coton, la navigation; l'un de ces brevets avait pour but un moyen de transport pour les malades. Dans la même année 1823, on a déposé 120 nouveaux ouvrages au secrétariat du ministère de l'intérieur.

La marine des États-Unis consiste à présent en 7 vaisseaux de ligne de 74 canons, 5 de 44, 3 de 36, 2 de 24, 4 de 18, 1 de 14, et 5 de 12 canons. Il faut y ajouter une frégate à vapeur (*Fulton's steam frigate*) construite en 1814, et 4 bâtimens de moindre dimension; 15 barques et chaloupes sont armées contre la piraterie, 27 bâtimens de différentes grandeurs, et 14 chaloupes ca-

nonnières font le service sur les lacs, 5 vaisseaux de ligne et 5 frégates sont maintenant en construction dans 6 chantiers. Il y a à *Westpoint* (État de New-York), une école militaire analogue à l'école polytechnique de Paris. Les 5 meilleurs élèves entrent, chaque année, dans les cadres de l'armée.

Les pays avec lesquels les relations commerciales des États-Unis sont le plus fréquentes, sont, l'Angleterre, l'île de Cuba, la Chine, la France, l'Amérique méridionale et le Mexique, les villes Anséatiques, Haïti, les îles Danoises des Indes occidentales, Malte et l'Italie. Les importations se font surtout de l'Angleterre et de ses colonies des deux Indes, de la Russie, de la Suède, de Cuba, de la Chine, de l'Amérique du Sud et de l'Espagne; les exportations se dirigent principalement sur la France, la Prusse, Haïti, le Danemark, la Hollande, les villes Anséatiques, Trieste et Terre-Neuve.

248. SUR LE COMMERCE DES ÉTATS-UNIS. (*Allg. Handl. Zeit.*,
17 oct. 1824, p. 505.)

Dans ce pays, l'industrie jouit de la plus grande liberté; il n'y a point de maîtrises ni de corporations; les marchandises y arrivent directement des pays qui les produisent, ou sont transportées par les Américains dans les ports de toutes les nations. On estime à 300 millions de francs la valeur des exportations annuelles, qui comprennent une multitude d'objets, tels que les bambous, les grains, les farines, le biscuit, les fruits, le maïs, le houblon, le riz, le sucre de canne, la mélasse, le sucre d'érable, le rum, le vin d'Ohio, le tabac, le ginseng, la garance, la térébenthine, la poix, la résine, le savon, l'huile de lin, l'indigo, le coton, le café, le cacao, le quinquina, toute sorte d'articles d'épicerie, de droguerie et de pharmacie, le lin, le chanvre, les planches, les mâts, les bois de construction; le bétail, le beurre, le suif, le porc frais, les viandes salées, la graisse, les chandelles, les peaux, la cire, la cochenille, les fourrures, les fromages, les bougies de blanc de baleine, l'huile de poisson, les fanons de baleine, l'écaille de tortue, les poissons séchés ou salés; le goudron, la potasse, la houille, le zinc, le fer, le cuivre, le mercure, le plomb, la céruse, etc. L'importation consiste en articles de manufacture, de mode et de luxe, amandes, arsenic, verrerie, bijouterie, bas de soie, draps, eaux-de-vie de France, fruits, etc. Les principales places de commerce sont : Portsmouth,

1000 habitans ; Boston, 50,000 ; New-York, 123,000 ; Philadelphie, 136,000 ; Baltimore, 62,000 ; Washington, 20,000 ; Norfolk, 9,000 ; Charlestown, 23,000 ; Savannah, 7500 ; Pensacola, ... ; Nouvelle-Orléans, 40,000.

249. VENTE DES TERRES AUX ÉTATS-UNIS.

La quotité des terres qui se vendent au compte de l'Union est de 110,088,498 acres. Il en a été vendu un *quantum* effectif de 17,492,761 ; le tout vendu au *minimum* du prix fixé par le congrès, s'élèverait à une valeur supérieure de deux tiers à la totalité de la dette nationale. La quantité déjà mise en vente suffit pour prouver qu'il n'y a nul besoin de recourir à des acquisitions nouvelles de terres possédées par les nations indiennes, ou de terres désertes. (*Neue Allg. Geogr. Eph.*, 1824, XIX^e. vol., 1^{er}. cah., p. 101.)

250. DE L'ÉTAT ACTUEL DU COMMERCE DE BALTIMORE. (*North American Review*, n^o. 46, janv. 1825.)

Depuis 30 ans, la population de Philadelphie a été triplée, celle de New-York quadruplée, et celle de Baltimore quintuplée. La dernière de ces villes surpasse toutes les autres dans les progrès rapides de sa prospérité, qu'on peut expliquer par plusieurs circonstances. D'abord Baltimore est le débouché le plus proche et le plus commode pour le commerce de tout le Chesapeake. Par ce motif, la construction des navires a pris un grand essor sur ce point de la côte américaine. D'ailleurs pendant long-temps Baltimore a été presque le seul port qui fit le commerce direct avec Saint-Domingue. Enfin les deux principaux objets d'exportation, la farine et le tabac, abondent dans ce port et trouvent infailliblement du débit. On peut ajouter qu'à Baltimore, le peuple est plus actif et plus entreprenant que dans d'autres ports des États-Unis. On doute pourtant que sa prospérité puisse faire encore de grands progrès. Ce sera beaucoup si Baltimore se maintient au degré de splendeur où cette ville commerçante est parvenue.

Les deux tables suivantes feront voir la valeur des exportations faites à Baltimore pendant les années 1822 et 1823.

I. *Exportations de productions et marchandises étrangères, surtout de denrées coloniales.*

Pays pour lesquels, les productions ont été expédiées.	Valeur totale en dollars.	
	1822.	1823.
Hollande.	165,232	156,358
Angleterre.	640	3,114
France.	21,220	464,433
Allemagne.	178,020	203,272
Suède.		10,091
Espagne.		26,832
Turquie.	165,610	97,418
Italie.		40,394
Gibraltar.	59,000	27,922
Cuba.	17,530	93,774
Haïti.	82,000	60,782
Amérique espagnole méridionale.	372,000	585,333
Bésil.	38,670	15,169
Indes occidentales	Danoises.	15,120
	Anglaises.	900
	Espagnoles.	4,330
	Suédoises.	570
	Françaises.	21,000
Colonie hollandaise de l'Inde. . .	des Pays-Bas.	137,280
Ténériffe		98
Total des valeurs des exportations.	1,259,972	1,747,574
Exporté par des navires étrangers. .	19,150	96,281
Grand total.	1,279,122	1,843,855

II. Exportations de productions et marchandises indigènes.

Pays pour lesquels les cargaisons ont été expédiées.	Valeur en dollars.	
	1822	1823.
Hollande.	768,276	767,675
Angleterre et possessions anglaises dans l'Amérique septentrionale.	162,108	121,326
France.	17,782	28,596
Espagne.		1,005
Portugal.		3,152
Suède.		13,719
Allemagne.	424,117	422,715
{ Anglaises.	114,531	274,176
{ Danoises.	204,650	218,240
Indes { Suédoises.	100,800	57,715
occidentales. { Françaises.	19,030	40,005
{ Espagnoles.	4,820	73,466
{ Des Pays-Bas.	55,560	20,797
Haïti.	204,050	324,387
Cuba.	327,200	359,843
Prov. esp. de l'Am. mérid.	461,300	281,696
Côte du Brésil.	355,540	251,903
Ténériffe, Madère et Cap de Bonne- Espérance.	221,470	16,399
Turquie et Levant.		,473
Gibraltar.		134,957
Afrique.		7,839
Total.	3,241,234	3,420,054

Il résulte que le montant général des exportations à l'étranger a été, en 1822, de 4,520,356 dollars, et en 1823 de 5,262,909. On assure qu'en 1824 il a été plus considérable encore, surtout à cause des relations avec les Indes occidentales et des États affranchis de l'Amérique méridionale. Le commerce du tabac et de la farine vaut presque celui de tous les autres articles ensemble. On verra par la table suivante, que le commerce des farines de froment a augmenté successivement depuis 25 ans.

Années.	Barils de farine présentés à l'inspection.	Demi- barils	Années.	Barils de farine présentés à l'inspection.	Demi- barils
1798	247,046	17,612	1811	516,269	27,566
1799	264,211	18,639	1812	537,988	29,423
1800	265,797	15,227	1813	285,466	11,854
1801	349,749	19,604	1814	154,816	2,699
1802	358,705	21,857	1815	381,580	13,525
1803	306,178	21,060	1816	387,780	14,392
1804	255,232	11,223	1817	392,676	12,215
1805	326,988	17,007	1818	434,865	19,052
1806	342,425	16,698	1819	454,469	22,468
1807	479,429	21,542	1820	570,551	23,004
1808	255,191	5,984	1821	469,920	27,766
1809	413,169	20,219	1822	413,231	33,461
1810	354,259	19,392	1823	427,366	30,204

Il faut remarquer que l'année 1808 était gênée par un embargo, et que les années 1812—1814 étaient des années de guerre. Toutefois, en 1812, les Américains pourvurent de vivres, moyennant des licences anglaises, les troupes britanniques en Espagne et en Portugal.

En 1823, il y a eu 197,513 barils de farine de Baltimore, débit dans les États-Unis. Par toutes ces données, on peut voir que Baltimore est le marché le plus important qu'il y ait en Amérique pour les farines. New-York vient probablement en seconde ligne, et Philadelphie en troisième; d'après les relevés faits dans la dernière, il a été exporté 270,527 barils en 1821 et 296,171 en 1823.

Pour préparer l'immense quantité de farines réclamées par le commerce, il existe à Baltimore et dans un rayon de 20 milles autour de cette cité, environ 60 moulins, dont l'établissement a exigé un capital de 1,200,000 dollars; de ces moulins il y en a 4 de première classe, dont le principal a fourni 32,000 barils dans le courant de l'année: les autres fabriquent 26 à 27,000 barils par an. Chacun de ces moulins peut fabriquer 200 barils en 24 heures. Le terme moyen des farines qu'ils fournissent par an est de 16 à 18,000 barils. Un seul de ces 4 moulins est mis en mouvement par la vapeur. On signale ces moulins comme des

modèles, réunissant l'économie à la prompté exécution, et fournissant des farines parfaites. Chacun des 7 moulins de 2^e. classe, l'un portant l'autre, fournit 11 à 13,000 barils par an, et chacun des 14 moulins de 3^e. classe fournit environ 9000 barils.

L'exportation du tabac a été, en 1822, de 19,250 *hogsheads*; et en 1823 de 21,733. En évaluant le *hogshead* à 50 dollars, terme moyen des prix, on voit que l'exportation de cet article a rapporté, à Baltimore, 1,086,650 dollars. On verra par la table suivante à combien s'est montée l'exportation d'autres denrées dans les mêmes années.

ANNÉES.	Porc, barils.	Beuf, barils.	Harengs, barils.	Aloes, barils.	Lard, barriques.	Beurre, barriques.	Eaux-de-vie du pays; gallons.
1822	9,992	2,379	37,526	6,595	1 5101	7,302	1,578,030
1823	7,374	2,709	47,222	6,862	9,027	8,502	1,046,442
Terme moyen des 10 dernières années.	8,630	3,881	47,213	6,618	6,292	5,305	

La graine de lin est également un article d'exportation considérable. En 1823 il en a été exporté 25,417 boisseaux (*bushels*). Le commerce des denrées n'est pas la seule ressource de Baltimore; les fabriques commencent aussi à acquérir de l'importance. Les rivières qui se jettent dans la baie de Chesapeake ont presque toutes assez de chute pour pouvoir être employées avec succès aux manufactures; on a calculé qu'elles suffiraient pour mettre en mouvement 1,000,000 à 1,200,000 bobines avec le nombre de métiers correspondans. Les moulins à farine n'emploient guère que le quart de ce puissant agent, qui est à la disposition des fabricans. Les premières fabriques de coton aux environs de Baltimore furent établies pendant la dernière guerre, lorsque les relations avec l'Angleterre étaient interrompues. Après la guerre, elles se ressentirent de la concurrence des fabriques d'Europe. Cependant les habitans de l'intérieur se sont

habitués aux étoffes fournies par ces manufactures; d'autres fabriques ont eu le même succès; leurs marchandises sont consommées par les États de l'ouest et du sud-ouest; on en exporte déjà des quantités considérables pour les anciennes colonies d'Espagne et pour le Brésil. On verra par le tableau suivant l'état des manufactures de coton aux environs de Baltimore.

NOMS des ÉTABLISSEMENTS.	Nombre de bobines maintenant en activité.	Nombre de métiers.	Nombre de personnes employées en dedans des établissements.	OBSERVATIONS.
Union-Company.	4,264	76	600	Fournit 240,000 livres de fil de coton par an.
Powhatan. . . .	4,200	54	300	Tisse 700 yards par jour.
Warren.	6,500	125	600	Consomme 1,190 livres de coton brut par jour.
Patapsco.	2,000	24	150	
Washington. . .	1,600	14	150	
Lanvale.	2,000		300	
Maryland.	1,200	24	100	Consomme environ 200 bal- les de coton par an.
Thistle.	1,000	100	100	Augmente rapidement.
Ivy.	1,000	28	100	
Savage.	1,000	120	200	
Eagle.	2,240		200	Fournit de la toile à voile en coton d'une qualité su- périeure, et consomme 300,000 livres de coton par an.
Total. . .	27,004	565	2,800	

A 5 milles de Baltimore, il y a une filature et fabrique de laine, à 650 bobines et 22 métiers, qui emploie 70 personnes, et met en œuvre 750 livres de laine par semaine. Quatre usines sont abondamment fournies de minerai par des mines du pays. Une fabrique d'ouvrages en cuivre consomme chaque année 600 mille livres de cuivre brut. Il y a des mines de cuivre richement sulfurées en Fredericks-County; on n'en connaît pas encore l'étendue. Un grand laboratoire chimique, établi dans la ville,

fournit toute sorte de produits chimiques, tels que alun, vitriol, eau-forte, jaune de chrome et les acides en général. Le chrome brut, si rare dans la plupart des contrées du globe, se trouve abondamment dans le Baltimore-County. Une manufacture de plomb emploie par an environ 250 tonneaux pesant de plomb brut, tiré en partie du Missouri, et en partie d'une mine récemment découverte au Wythe-County en Virginie, et dont le plomb est d'une qualité extrêmement pure. Les autres fabriques de Baltimore font de la verrerie, du fer fondu, de la poterie, du sucre raffiné, des esprits distillés, de la tannerie, chapellerie, de la toile cirée, des outils de labourage, des caractères d'imprimerie, de la sellerie, des meubles, etc. Ce qui assure le débit des marchandises et soutient le commerce de Baltimore, c'est que les communications de ce port avec l'intérieur sont faciles et commodes. Plusieurs routes ont été récemment pratiquées ; et malgré la nouvelle direction que la navigation par la vapeur a donnée au commerce, en mettant les États de l'ouest en communication directe avec la Nouvelle-Orléans, l'Ohio, le Kentucky et l'Indiana n'ont pas cessé de commercer avec Baltimore. Chaque année, de grands troupeaux de bétail et de porcs sont conduits des bords de l'Ohio vers ce port, au lieu d'être abattus sur les lieux et expédiés par le Mississipi. Si jamais le superbe projet de percer un canal à travers les monts Alléghany, et d'unir le Chesapeake avec l'Ohio et même avec les grands lacs de l'intérieur, s'exécute, la fortune de Baltimore sera assurée ; et même sans cette grande entreprise, ce port a la plus belle perspective. Les nouveaux États de l'Amérique méridionale lui offrent des débouchés immenses pour ses farines et les produits de ses manufactures. Déjà l'année dernière son commerce s'est accru considérablement ; 60 navires ont fait voile pour les ports de l'Amérique méridionale : c'était 30 de plus que l'année précédente.

Pour faciliter la navigation du port de Baltimore, la ville et les compagnies d'assurance ont fait sonder la partie fréquentée de la baie, surtout l'embouchure du Patapsco. L'ingénieur chargé de ce travail, M. Brantz a publié une carte du Patapsco et une autre du port. Ces deux cartes, jointes au plan de la ville par Poppleton, suffisent pour la connoissance de cette place de commerce. De magnifiques édifices s'élèvent dans la ville. L'athénée, récemment organisé et établi dans un bâtiment de 117 pieds de long, est une des plus belles institutions particulières de Baltimore.

DEPPING.

251. PROGRÈS DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE. Connecticut. (États-Unis) — Le corps législatif de cet État a résolu l'établissement d'une académie des sciences et militaire à *New-Haven*, d'après le modèle de celle de *West-Point*.

252. MEXIQUE. — ABOLITION DE LA TRAITE DES NOIRS. — Le pouvoir exécutif de ce pays a publié un décret qui abolit pour toujours la traite des nègres dans les états mexicains. Les esclaves qui y sont introduits, sous quelque pavillon que ce soit, seront libres de fait en débarquant sur le territoire mexicain. Les bâtimens nationaux ou étrangers qui transporteront des esclaves au Mexique seront confisqués; le propriétaire, l'acquéreur, le capitaine, le maître et le pilote subiront un emprisonnement de 10 ans. (*Rev. enc.*, nov. 1824, p. 510.)

253. STATISTIQUE D'HAÏTI. — Suivant un recensement fait dans les différens arrondissemens et districts de cette république, sa population et son état militaire se composaient ainsi qu'il suit:

Arrond.	nombre d'habitans.	Arrond.	nombre d'habit.
Port-au-Prince.	89,164.	Mirebalais.	53,649.
Cap haïtien.	38,566.	Limbé.	33,475.
Les Cayes.	63,536.	Grande-Rivière.	35,372.
Santo-Domingo.	20,076.	Marmelade.	32,852.
Jérémie.	37,652.	Saint-Yague.	10,419.
Aguni.	58,587.	Borgue.	29,162.
Gonaïves.	33,542.	Samana.	2,209.
Tiburon.	37,927.	Neybe.	2,581.
Port de paix.	26,058.	Azua.	3,500.
Saint-Marc.	37,628.	Saint-Jean.	2,745.
Porte-Plate.	10,622.	Lamatte.	1,026.
Jacmel.	99,108.	Arcahaie.	4,805.
Nipper.	44,478.	Croix des Bouquets.	13,833.
Fort-Liberté.	21,530.	Grands-Bois.	6,199.
Léogane.	55,662.	La Vega.	6,178.
Monte-Christ.	2,112.	Le Crou.	3,932.
Mole.	17,150.	Total	935,335.

L'armée régulière était forte de 45,520 hommes, et la garde nationale de 113,328. Avant la révolution, la population, dans toute l'île, ne s'élevait pas à 660,000. (*New monthl. Mag.*, fév. 1825, p. 69 du Hist. Regist.)

PLANS ET CARTES.

254. THEORETISCH PRACTISCHE ANLEITUNG ZUR BERG-SITUATIONS ZEICHNUNG. Préceptes théorico-pratiques sur le dessin des montagnes, à l'usage des employés dans l'économie des eaux et forêts, et géographes; par G. WINKLER. 61 f, in-8 avec 2 pl. Vienne; 1823; Heubner.
255. NIEUWE KAART VAN het oostelijk gedeelte van den atlantischen Occaan. Carte nouvelle de la partie orientale de l'océan Atlantique, depuis le canal jusqu'au détroit de Gibraltar et l'île de Madère; revue en 1824, et augmentée des sondes de l'entrée du canal. Amsterdam; veuve Hulst van Keulen.
256. WASSENDE ZEEKAART VAN DE KUSTEN der cantabrische zee en der geheele hof van Frankrijk. Cartemarine des côtes de la mer de Biscaye et de tout le roy. de France, d'après les cartes de Maraldi et Cassini de Thury, et les sondes de dom Vicente Tofino; publiée sous la direction de la commission; revue et corrigée en 1824.
257. POST CHARTE VOM PREUSSISCHEN STAATE. Carte des postes des États prussiens et d'une grande partie des pays limitrophes; composée et tracée avec l'autorisation de l'administration générale des postes royales de Prusse, en 25 feuilles; par BERGHAUS. Cette carte est dressée sur une échelle de $\frac{1}{1000000}$. Berlin; 1824; Magas. des arts.
258. TURIN.—M. MILANESIO, géomètre royal, vient de publier un très-beau plan lithogr. de cette ville et de la citadelle.
259. TABLE OF THE COMPARATIVE heights of the principal mountains in the world. Tableau des hauteurs comparées des principales montagnes du globe. Planche d'une demi-feuille (sans date et sans indication du lieu de publication, qui doit être Londres).

Nous avons parlé dans le *Bulletin*, n^o. 24, t. 2, p. 97, d'un tableau des longueurs comparées des principaux fleuves du globe, publié par Wyld à Londres. Le tableau des hauteurs des montagnes, qui est du même format et exécuté de la même manière,

paraît avoir eu le même éditeur. En hauteur le tableau est divisé par des lignes parallèles depuis 1000 pieds angl. jusqu'à 26 ou 28,000. Au-dessous de la ligne qui marque mille pieds est tracé le niveau de l'Océan, et au-dessus de ladite ligne commence une chaîne ou série de pointes de montagnes qui s'élèvent progressivement depuis le Wrekin, en Angleterre, haut de 1320 p., jusqu'au Dhawalegeri, en Asie, élevé de 26,462 p. Chaque pointe a un numéro et une lettre qui renvoient à la liste alphabétique des montagnes qui occupe une partie de la planche, et où le pays et la hauteur sont indiqués auprès de chaque nom, en sorte qu'il est très-facile de trouver ce que l'on cherche. Les volcans sont signalés par une petite flamme peinte au-dessus de la pointe. Dans un coin du tableau on a figuré sur la même échelle les cols des Alpes, depuis le Brenner (4,558 p.), jusqu'au Cervin (11,182 p.), ainsi que la hauteur de diverses villes, depuis Thiers (1195 p.), jusqu'à Quito (9621 p.). On y a joint la hauteur de Saint-Paul, de la grande Pyramide et de Saint-Pierre. La cathédrale de Strasbourg y manque. Rien n'indique les autorités d'après lesquelles les hauteurs des montagnes ont été données. D-c.

ÉCONOMIE PUBLIQUE.

260. *ESPRIT, ORIGINE ET PROGRÈS DES INSTITUTIONS JUDICIAIRES* des principaux pays de l'Europe, par J.-D. MEYER, 5 vol. in-8. Paris; 1823; Dufour et d'Ocagne.

Montesquieu dit, avec autant de vérité que de sagacité : *Il faut qu'on éclaire l'histoire par les lois, et les lois par l'histoire.* Cette illumination de génie n'a pas été inféconde; elle a été aperçue par un homme doué de beaucoup de talens. En effet, écrire l'histoire des peuples de l'Europe occidentale, par celle de leurs institutions judiciaires, et trouver l'esprit, l'origine et les progrès des institutions judiciaires dans l'histoire des peuples auxquels elles sont appliquées, est une grande et heureuse idée. Elle est philosophique dans son origine, elle est riche dans ses développemens; enfin, d'une vaste utilité par ses conséquences, elle conduit à la découverte des vrais principes des institutions politiques et municipales. Se saisir d'un semblable aperçu de l'auteur de l'Esprit des lois, et le faire fructifier, demandait tout à la fois de la pénétration, de la profondeur dans la pen-

sée et une vaste érudition ; dire que le vœu de Montesquieu a été accompli, c'est annoncer tout le mérite de l'ouvrage de M. Meyer. « De tous les monumens qui nous retracent les siècles » passés, dit M. Meyer dans son introduction, il n'en est point » de plus intéressant, pour le véritable historien, que les lois » et les institutions judiciaires des peuples. Les annales, les inscriptions, les médailles, peuvent servir à constater la date » des événemens ; mais souvent dictées par la flatterie ou l'animosité, par le désir d'illustrer ou d'avilir, par la complaisance » ou la haine, on ne peut se reposer avec confiance sur leur » contenu, presque toujours exagéré ; au lieu que les lois et les » institutions, qui n'ont d'autre objet que de régler les rapports » de la nation, en elle-même, font connaître son véritable état » sans ostentation comme sans ménagement ; et découvrent ses » besoins réels, ses vertus et ses vices. En relation immédiate » avec les mœurs et les usages, les lois sont la source la plus pure » à laquelle on puise la philosophie de l'histoire. » Il fallait cependant, pour donner à cette histoire des institutions judiciaires toute sa certitude, prendre celles-ci à une origine commune. Il fallait aussi, pour tirer de l'utilité de cette histoire, pouvoir comparer ces institutions et montrer par leurs similitudes et leurs différences, l'influence qu'avaient exercée sur elle le caractère des peuples et le temps et les vicissitudes des événemens. Il fallait enfin prendre les nations à leur souche commune ; et d'un point de départ unique et également commun, s'élançant à la recherche de la vérité historique. Or, il n'est que deux époques qui nous présentent ce phénomène, si remarquable, qui nous montre toutes les nations de l'Europe occidentale obéissant à peu près à la même impulsion ; ce sont, 1^o. le moment où la plupart de ces peuples avaient subi le joug des Romains, et 2^o. l'instant où les nations du nord, après avoir détruit l'empire d'Occident, fondèrent une multitude de petits États qui, bien que différens entre eux d'usages, de lois, de principes même, semblaient cependant, et sous plus d'un rapport, être moulés d'après un prototype commun. Les institutions romaines ont presque toutes disparu avant le moyen âge. Lorsque la renaissance des lettres les eut fait retrouver, elles n'étaient plus faites pour nous. L'époque de la destruction de l'empire d'Occident par les peuples du nord est donc la seule où on puisse retrouver une souche commune des institutions judi-

ciaires de la plupart des peuples de l'Europe occidentale. L'Allemagne, l'Angleterre, la France, les Pays-Bas et une partie de l'Italie septentrionale ont été occupés ou envahis par les peuples du nord. Différentes nations septentrionales ont continué d'habiter ou ont colonisé l'Allemagne, dans laquelle nous comprenons les États de la rive droite du Danube et de la Souabe. Les Angles, les Jutes et les Saxons des rives de l'Elbe et du Weser; les Frisons, de celles de l'Ems; les Bousguignons, de la Bohême; les Ripuaires de la Souabe, de la forêt Hercinienne et de toute la rive droite du Rhin, sont venus porter dans les Gaules belge et celtique, leurs lois et leurs mœurs. Les lois Salique, Gombette, Ripuaire, existent encore dans des codes plus ou moins bien conservés; et on les retrouve dans les systèmes administratif et judiciaire de la France et des Pays-Bas. Enfin, les Goths des rives de l'Oder et de la Vistule et des deux bords de la Baltique, Hérules, Turcilingues, etc., ont poussé leurs invasions en Italie et en Afrique, sous le nom d'Ostrogoths, et dans la 1^{re}. Aquitaine et en Espagne, sous celui de Wisigoths. Les Huns, les Alains, les Suèves, les Vandales, se sont mêlés avec ces nations gothiques. Les Lombards, pressés par les nations slaves et sarmatiques, ont quitté leurs établissemens en Bohême, et sont venus plus tard s'emparer de l'Italie septentrionale et en chasser les Ostrogoths, ou se les incorporer. Ces émigrations se sont faites dans l'intervalle d'un siècle, de 420 à 530; elles ont été assez répétées, assez voisines les unes des autres, pour que le type primitif ne se fût pas perdu; et les mœurs de ces peuples divers ne différaient pas assez pour que leurs institutions politiques ne se ressemblassent pas. Voilà donc la souche commune. M. Meyer considère les progrès d'institutions à peu près identiques d'origine, dans les rameaux si riches et si étendus de cet énorme tronc.

C'est par la Germanie qu'il commence ses savantes explorations. Il recherche quel était le gouvernement des anciens Germains, tant avant qu'après la conquête des Romains, et sous les empereurs de la maison de Charlemagne. Ce 1^{er}. livre est riche de faits et d'observations neuves. La paix, la guerre, et les expéditions particulières, les compositions pour les crimes, l'horreur de la peine de mort dans les législations du nord, le droit de cité, la nature spéciale de la propriété, la terre salique, l'alleu, le bénéfice, le fief, le fief héréditaire, la féodalité teutoni-

que , la différence de l'état de l'Angleterre et de celui de la France , à cet égard , avec l'état de la Germanie , sont autant de parties importantes de l'histoire politique des nations , retracées avec une grande supériorité.

Le livre 2^e. traite des institutions judiciaires , civiles et criminelles des anciens Germains , dans ces trois périodes de leur existence. Rangées dans cinq classes différentes , elles sont clairement exposées. Le livre troisième a pour but le développement des institutions judiciaires de l'Angleterre et de son système administratif et judiciaire , depuis l'invasion des Saxons jusqu'à nos jours. Cette histoire est complète. Celui qui écrit cet article croit pouvoir réclamer quelques égards pour son opinion dans cette circonstance ; et c'est avec un vrai plaisir qu'il offre à M. Meyer un témoignage de son estime pour un si bel ouvrage. L'auteur , à la vérité , a puisé dans des sources précieuses , qui n'existaient pas en 1815 , les ouvrages de Reeves , *History of the english law* , et de Hallam , *View of the middle ages* , qui ont bien éclairci cette matière. Il a eu également à sa disposition les productions de *Jeremie Bentham* , dont il a su apprécier l'importance , et dont il a discuté avec talent , mais avec fruit , et sans jurer *in verba magistri* , les opinions quelquefois singulières. En parlant de la loi commune (*common law*) , M. Meyer relève , ainsi qu'il l'avait fait dans ses premier et second livres , la variété des lois et leur application spéciale à la nation pour laquelle elles avaient été faites , la loi West-Saxonne , la loi Danoise , la loi Anglaise , les lois des Merciens , des Pictes , des Calédoniens. Le roi Edgar , vers le milieu du 10^e. siècle , voulut les abroger toutes et les confondre en une seule loi commune , il n'y réussit qu'imparfaitement. Guillaume le Conquérant ne fut pas plus heureux. Les anciennes lois , quelles que soient les parties de leurs codes , qui aient échappé à la destruction , n'existent que dans la tradition , continuée et manifestée par les décisions des juges , ce qui donne tant de force en Angleterre aux précédents ou exemples , et aux recueils de jugemens sur la matière (*collection of the cases*). M. Meyer relève le mérite des ouvrages de Blackstone , et le venge de l'envie et de la jalousie , qui veulent faire préférer ceux de Delolme.

Dans son 4^e. livre M. Meyer examine l'état politique et administratif de la France , si souvent lié à ses institutions judiciaires. Nous nous plaignrions qu'il leur ait consacré peu de

pages, s'il n'avait pas été aussi exact et en quelque sorte aussi complet dans le court développement qu'il en a fait. Il a éclairci avec beaucoup de sagacité quelques points de notre histoire politique, obscurs ou controversés par de modernes penseurs. Peut-être aurait-il dû signaler davantage les faits de la lutte, si souvent renouvelée, du clergé avec le roi et les grands et avec la nation pour s'emparer du pouvoir. — M. Meyer devait à sa patrie plus de travaux et de soins, parce que les institutions judiciaires des Pays-Bas étaient moins connues, parce que d'ailleurs la Belgique, ayant presque toujours été soumise à de grandes puissances étrangères, les maisons de Bourgogne et d'Autriche, son histoire politique et administrative se trouvait confondue avec celle des autres États de ses souverains.

M. Meyer expose dans son 5^e. livre l'état politique et administratif et les institutions judiciaires des Pays-Bas. Les grands traits savamment dessinés de ce tableau sont principalement ceux qui peignent *l'autorité et les usurpations des communes*, les établissemens des corporations d'arts et de métiers que les souverains avaient formées pour affaiblir le pouvoir des administrations communales, et reprendre les libertés reconnues par des chartes; acquises d'eux par les communes à des titres onéreux; les efforts et les guerres des corps et métiers, soit contre les communes, soit contre les souverains eux-mêmes; l'aristocratie des grandes familles bourgeoises qui soumet et absorbe les corporations, enfin la singulière organisation des États particuliers des dix-sept provinces des Pays-Bas, où rien ne se décidait par la majorité, et où les votes de ceux qui y siégeaient n'étaient que des engagemens personnels. Cet état politique et organique des Pays-Bas devait sans doute se continuer dans la fédération des Provinces-Unies et se retrouver entier dans les principes de la grande révolution de 1572. Trente ans après, la république était consolidée: elle présentait alors un phénomène politique singulier. Tous les projets, tous les intérêts, toutes les espérances, qui avaient ouvert la révolution, étaient changés, trompés, dénaturés même. Ainsi dix des provinces belgiques qui l'avaient commencée, et chez lesquelles la sombre politique de Philippe II et les cruautés du duc d'Albe avaient produit une plus grande énergie de résistance à l'oppression, revenaient sous le joug de l'Espagne, et les sept provinces septentrionales, le plus long-temps attachées à l'Espagne, s'en séparaient à

amais , et formaient une république que le commerce et la paix avaient rendue puissante , et dont la guerre (celle de la succession), l'attachement à des intérêts étrangers , ceux de l'Angleterre , et l'exaltation des passions politiques , la haine contre Louis XIV , ont détruit ou affaibli l'influence. Ainsi les pays de la généralité , qui avaient porté dans la guerre de la révolution belge le plus de courage , le plus de dévouement , et avaient éprouvé le plus de pertes , sont devenus pays conquis sous la domination de la république , que , plus qu'aucun de leurs co-états , ils avaient contribué à fonder.

La guerre de la révolution de 1572 n'était point une révolte ouverte ; c'était une résistance à l'oppression des agens de l'Espagne , un appel au prince , comte de Flandre ou de Hollande , duc de Brabant , etc. , contre son gouvernement , contre les Espagnols ; et lors de la trêve de 1609 , la république traitait d'État indépendant à État indépendant avec le roi d'Espagne , comte de Hollande , etc. Le prince d'Orange avait espéré fonder une nouvelle monarchie héréditaire , et , malgré les plus grands talens , c'était avec peine que son fils Maurice , héritier de son courage ; de sa prudence , de son patriotisme , et reconnu l'un des premiers capitaines de son siècle , avait obtenu dans la république une place distinguée qui ne lui donnait cependant qu'une influence très-bornée. Le duc d'Anjou , François de Valois , Élisabeth et son favori Leicester , avaient refusé ou abandonné la couronne des Pays-Bas ; et , quelques lustres après , la nouvelle république rivalisait avec l'Angleterre ou en devenait l'utile alliée , résistait seule à toute la puissance de Louis XIV , et un siècle après sa reconnaissance , qu'elle devait à Henri IV , elle mettait la France à deux doigts de sa perte dans la guerre de la succession d'Espagne. Enfin les villes des provinces septentrionales étaient les plus attachées à la religion catholique ; et la république des Provinces-Unies , qu'elles formaient , ne lui accordait pas même la tolérance , encore moins un culte public ; elle excluait les membres de cette église , plus que ceux des autres communions , de toutes les places. Où retrouverons-nous les causes de ce phénomène politique ? M. Mayer croit les rencontrer dans l'influence de l'esprit aristocratique de la haute bourgeoisie des communes , et dans la mort , précipitée par un assassin espagnol (Balthazar Gérard), du prince d'Orange ; ce prince aurait affaibli l'autorité des communes. M. Meyer ne

montre pas moins de talent et de sagacité historique à faire ressortir de cette influence communale le second phénomène que présente l'existence des Provinces-Unies, qui, avec une organisation politique vicieuse, avec une fédération de quelques centaines de communes, qui ne s'est épurée et affermie que successivement, sont parvenues cependant à une grande puissance extérieure en Europe. L'union des intérêts, que le commerce sait si bien persuader, l'union des volontés, l'identité des passions, ont suppléé à l'insuffisance du lien fédéral constitutionnel. Nous serons pleinement de l'avis de M. Meyer sur l'influence qu'ont exercée l'aristocratie des grandes familles bourgeoises et les petits intérêts si mesquins des communes sur les institutions judiciaires des Pays-Bas. Ils les dominent en tout et d'une manière révoltante. C'est dans l'ouvrage de M. Meyer qu'il faut en suivre les déplorables effets.

Le livre 6^e. de l'ouvrage de M. Meyer est destiné à l'Allemagne moderne, dont il n'avait pas abordé l'examen. Il n'y montre pas moins de supériorité que dans les livres précédens. Il en est de même de la France, dont les institutions judiciaires n'avaient été exposées que jusqu'à l'époque de la révolution. Une grande réforme s'opérait alors en elles. M. Meyer montre comment elle a atteint son but et comment elle l'a dépassé. Il signale avec beaucoup de talent ce que la France a trouvé de compensation de ses pertes dans cette force d'unité et d'exécution qu'elle doit à la réforme opérée dans ses institutions judiciaires. On pourrait désirer que M. Meyer, si riche de moyens, d'intelligence et d'érudition, eût développé quelques-unes des institutions judiciaires des peuples de l'Italie septentrionale. C'était un hommage à rendre aux lois des Lombards et des Vénètes, une consolation peut-être pour le malheur, que de saisir les derniers vestiges de ces institutions, au moment où le code autrichien va les faire disparaître totalement.

Le livre 8^e. développe les conséquences du beau travail de M. Meyer; pour les législations futures et les rédacteurs de codes et de lois civiles et criminelles, il faut lire le vol. 5^e., que leur développement remplit en entier. Il n'est pas un des 33 chapitres qui le composent, qui ne soit du plus haut intérêt; il n'en est pas un qui ne soit un hommage à nos institutions judiciaires qu'ils reproduisent en entier, telles qu'elles étaient avant que le despotisme militaire, la manie des centralisations, l'esprit

de l'émigration, l'amour du pouvoir ministériel, y eussent porté la hache. Sur l'interrogatoire, le mandat de dépôt ou d'arrêt, la torture du secret, M. Meyer est d'une grande éloquence; c'est celle de la vérité et de la justice. Sur la peine capitale, il nous a paru balancer entre la nécessité de l'exemple et l'horreur de la privation de la vie des législations des peuples du Nord. Il veut les juges indépendans et peu nombreux. Il considère le jury sous le rapport judiciaire et sous le rapport politique. Il demanderait l'unanimité du jury pour la condamnation; et alors qu'elle ne serait pas obtenue, il proposerait, en certains cas, le renvoi du jugement du fait à deux jurys successifs, s'il était nécessaire. Il approuve la distinction des procès criminels et des procès en matière correctionnelle. Il met des restrictions à la preuve testimoniale en matière civile; et il admettrait plus souvent le serment judiciaire. Il ne croit l'admission du jury au civil, utile que dans très-peu de cas. Nous avons peut-être excédé les bornes d'un extrait, dans le compte que nous rendons de l'ouvrage de M. Meyer. Il nous était impossible de ne pas nous livrer aux sentimens de toute nature que nous faisais éprouver une production aussi recommandable.

DE MONTVÉRAN.

261. ESSAY ON POLITICAL ECONOMY. Essai sur l'économie politique.

Supplément à l'Encyclopédie britannique, vol. 6, part. 1.

Édimbourg, 1823. (*Quarterly review*, Londres, janv. 1824, p. 297.)

La multitude d'écrits sur l'économie politique qui paraissent en France et en Angleterre est un hommage à l'espérance. En effet, la science promet à ceux qui la cultivent de leur faire entrevoir la source de la fortune publique. Jusqu'à ce jour on a sacrifié au Dieu inconnu. Mais il en arrive ainsi quand, cherchant des principes qui se refusent à nos investigations, d'utiles observations naissent, et l'on est amplement dédommagé de son travail.

L'auteur de cet ouvrage envisage la science dans sa généralité. Il divise son traité en 4 parties. Il consacre la première à donner la définition et l'historique de la science : la production de la richesse, sa distribution et l'emploi dans la consommation, sont chacun le sujet d'une partie; nous ne le suivrons pas dans la discussion inutile des termes que doivent retenir les définitions de la richesse et de l'économie politique. Ces disputes n'ajoutent rien aux faits, et ils ne sont pas encore assez nombreux pour

permettre de les établir en corps de doctrine. L'auteur se rapproche du système de Smith, et ne voit que dans la masse de productions obtenue du travail la masse des richesses, négligeant un peu trop la considération relative de l'emploi des richesses. Cependant en un point essentiel, il s'écarte de son maître, et se rapproche des économistes français du 18^e. siècle en avouant qu'une même somme appliquée aux travaux de l'agriculture produit plus qu'une semblable somme consacrée à obtenir des produits industriels.

L'évaluation du revenu donne encore à l'auteur du traité l'occasion de professer une doctrine opposée à celle de Smith. Le père des économistes anglais avait regardé le revenu du propriétaire comme le fruit de son travail et de ses efforts pour obtenir de la terre une portion supérieure à celle qu'aurait donnée la terre par elle-même ; mais il appelle revenu l'excès du produit obtenu d'un terrain en culture sur un terrain de la plus mauvaise qualité. On peut ne pas admettre ces données et la science n'y aura perdu qu'une considération métaphysique. Bientôt après, l'auteur établit trois principes trop clairs pour être contestés. Le premier, que la quantité de travail entrepris au de là de l'absolu besoin détermine la valeur échangeable ; ensuite, qu'excepté le cas du monopole, l'influence de la demande n'apporte pas une différence sensible dans la valeur commerciale, ou si le prix varie ce n'est que pour peu de temps. Enfin, et c'est même une vérité si évidente, qu'il paraîtrait oiseux de l'énoncer, si Smith n'avait été d'avis contraire, la difficulté de la production est le régulateur du gain.

Après avoir expliqué avec un grand détail les conséquences qu'il prétend tirer de ces 3 principes, l'auteur termine en comparant à l'école de Quesnay la nouvelle école d'économie politique, abjurant les erreurs de la 1^{re}., mais conservant au prix et à la valeur une importance telle, qu'il semblerait que de la connaissance de ces deux définitions devrait sortir toute la science. Les économistes français, du temps de Quesnay, ont, dit-il, rapporté tous les profits à la terre, oubliant le travail qui la féconde. Smith a détruit cette erreur : mais peut-être a-t-il donné trop au travail, qu'il regarde comme régulateur du produit, et comme producteur absolu. Il y a, dit le nouvel auteur, peut-être une erreur dans cette extension, mais le temps viendra la corriger. Nous ne cesserons de le dire, les élémens de la richesse

résultent d'un plus grand nombre de causes que n'en admet l'école nouvelle. Mais la théorie n'a pas assez de faits pour préciser l'influence de chacune d'elles.

BERTHEVIN.

262. HANDBUCH DER STAATSWIRTSCHAFTS LEHRE. Manuel d'économie politique, par J. F. E. Lotz, conseiller de régence du duché de Saxe-Cobourg. Erlangen, 3 vol., 1464 pag. Prix, 11 flor. 48 kr. — 25 fr. 30 c. (*Heidelb. Jahrb.* Oct. 1823, p. 1009.)

L'auteur s'est proposé de développer les principes de l'économie politique dans leur application à l'état présent des sociétés, et de composer, non pas un traité élémentaire, mais un manuel à l'usage des administrateurs qui ne sont pas étrangers à la science. Il expose avec soin la théorie des valeurs et des prix, comme notion fondamentale.

« Les choses, dit-il, sont produites par la nature et par l'intelligence de l'homme : elles ne deviennent richesses qu'autant que l'homme les juge propres à son usage. » Comme la pensée ne peut jamais modifier les objets extérieurs, il eût été plus exact de mettre, dans cette proposition, à la place de l'intelligence, le travail, qui suppose toujours une opération de l'esprit. L'auteur agite la question de savoir si le commerce est réellement productif, et il combat avec adresse plusieurs des raisons données à l'appui de l'affirmative. Il s'élève contre la prétention de soumettre l'industrie à la direction de l'autorité publique, et il soutient que l'intervention de celle-ci est constamment injuste et nuisible. La partie de l'ouvrage qui traite des monnaies et du crédit est remarquable. On lit avec intérêt la discussion qui tend à prouver que la hausse des prix de toutes les marchandises provient bien moins de l'importation des métaux précieux de l'Amérique, que de l'augmentation des frais qu'exige la production des grains.

En traitant des diverses institutions formées autrefois dans l'intention d'ajouter à la prospérité publique, l'auteur établit qu'elles ont produit l'effet contraire. Il se prononce contre les corporations et jurandes, contre les lois qui fixent l'intérêt des capitaux, contre les greniers d'abondance, contre les péages, contre les réglemens qui mettent obstacle à l'exercice de l'industrie des colporteurs. Les principes relatifs au commerce des grains, aux inconvéniens des maîtrises, sont exposés d'une manière lumineuse. L'auteur s'appuie sur le raisonnement comme

sur l'expérience pour démontrer que la division des propriétés a de grands avantages. Il passe ensuite à la science financière : il montre l'utilité de l'économie dans les dépenses publiques, et les effets dangereux des impositions trop fortes ; puis il examine les diverses sources du revenu public. *Les domaines* étant moins productifs dans les mains du souverain que dans celles des particuliers, il convient de les aliéner successivement, et de favoriser le rachat des rentes foncières constituées au profit de l'État. Entre les *droits régaliens*, l'auteur propose de ne conserver que le monnayage, laissant à l'industrie privée l'exploitation des *postes* (1) (ce qui néanmoins n'est pas facile à l'égard du transport des lettres), de même que celle des *mines*. On a beaucoup disputé sur la préférence à donner soit aux *contributions directes*, soit aux *contributions indirectes* : l'auteur rejette ces dernières. Les personnes qui ne partageront pas toutes ses idées, estimeront son travail, et reconnaîtront qu'il est utile aux progrès de la science.

VILLARD.

263. RAPPORTS ENTRE LE COMMERCE, L'INDUSTRIE ET L'AGRICULTURE. (*Ann. des scienc. économiques*, t. 2, p. 195.)

Le commerce est l'intermédiaire, utile, obligé, entre les deux producteurs des *matières brutes* et des *matières mises en œuvre* ; ses capitaux mettent en rapports continuels le *manufacturier* et l'*agriculteur*. Ils ont deux sortes d'intérêts : *intérêts communs*, *intérêts particuliers*, unis sur certains points, plus souvent divisés : telle est leur position respective. Placée au-dessus d'eux, l'administration dans ses mesures de faveur, dans celles qui sont restrictives, ne voit qu'un intérêt général qu'elle doit consulter malgré les clameurs opposées : si elle suit la ligne de ses devoirs, elle est le ressort qui dirige la triple action. C'est à ce peu de mots que se réduit l'article un peu délayé qui est offert dans les *Annales* sous le titre de *Rapports entre le commerce, l'industrie et l'agriculture*.

BERTHEVIN.

264. MEINUNGEN VON DER HANDELSFREYHEIT, etc. Opinions sur la liberté du commerce et sur le système prohibitif, dans leur application aux États confédérés de l'Allemagne, par

(1) En Allemagne, les voitures publiques ou diligences sont exploitées par le domaine.

H. F. Hoffr. In-8°. Vienne; 1823; J. G. Heubner. (*Isis*, 1824, 9^e cah., p. 297.)

L'auteur destine son ouvrage, non pas aux savans, qui ne le trouveraient pas assez profond, mais aux gens du monde qui désirent de savoir ce qui a été dit sur cette matière, et de bien connaître l'état de la question avant de porter un jugement. Il fait parler tantôt un partisan de la liberté du commerce, tantôt un défenseur du système prohibitif; mais on aperçoit qu'il penche pour ce dernier.

L'idée fondamentale que l'auteur soutient et développe dans tout son ouvrage est que, l'industrie des Allemands n'ayant pas atteint le même degré de perfection que celle d'autres peuples, et notamment des Anglais et des Français, sous le rapport soit de la qualité des marchandises, soit des prix de vente, les manufactures de l'Allemagne ne peuvent soutenir la concurrence, et que conséquemment les prohibitions sont nécessaires.

Cependant il avoue que, parmi les inconvéniens nombreux et graves du système prohibitif, le plus funeste est d'engendrer la contrebande, qui non-seulement lui fait manquer son but, mais qui devient une cause de corruption très-active dans la classe du peuple. C'est là, selon lui, l'effet de toutes les lois qui déclarent punissables les actions que la morale ne condamne pas. VILLARD.

265. PROEVE OVER DE VRIJHEID DES ZEEHANDELS, EN DE WAARDE DER NATIONALE NIJVERHEID. De la liberté du commerce maritime, et de l'importance de l'industrie nationale, envisagée dans sa liaison avec les principes de la nouvelle économie publique; par P. VREEDE. Cah. 1, 155 p. in-8°. La Haye; 1824; Allart.

En Hollande, il y a eu quelquefois de vives contestations sur la question de savoir si c'est le commerce ou l'industrie qu'il faut préférer. M. Vreede cherche à concilier les deux intérêts, et montre, d'après les économistes modernes, que tous deux sont à ménager. Ce cahier ne contient au reste que les préliminaires de l'ouvrage.

266. VERZAMELING VAN STUKKEN BETREKKELIJK DE ONBEPERKTE VRIJHEID VAN DEN HANDEL IN GRAANEN. Recueil de pièces relatives à la liberté illimitée du commerce des grains; publié aux frais du Roi. 334 p. in-8°. La Haye; 1823.

Les pièces contenues dans ce recueil sont : 1°. le Rapport détaillé de la commission qui avait été nommée pour examiner s'il convenait ou non d'accorder une liberté illimitée au commerce des grains : ce rapport se compose de l'avis motivé de la majorité qui propose des mesures limitatives, et de l'avis également motivé de la minorité, qui opinait contre toute restriction ; 2°. Avis séparé, sur la même question, par le président Roëll ; 3°. Mémoire en faveur de la liberté du commerce des grains, présenté au Roi, par une commission du commerce d'Amsterdam ; 4°. Avis des ministres de l'intérieur, des colonies, du Waterstaat et de l'instruction publique, opinant dans le même sens ; enfin 5°. la discussion développée qui a eu lieu à ce sujet dans l'assemblée des États. Ainsi ce recueil présente le pour et le contre d'une question importante de l'économie publique.

267. SUR LE DROIT QU'A LA NATION ANGLAISE D'ABOLIR LA CHARTE de la compagnie des Indes orientales. (*The Orient. Herald*, Londres, nov. 1824, p. 413.)

L'objet de la lettre relative à cette question est de soutenir l'affirmative contre l'opinion commune. L'auteur prétend qu'en vertu d'un principe constitutionnel, l'accord de la charte de la compagnie des Indes, et de toutes chartes pareilles, avec l'intérêt public, est la condition nécessaire de leur maintien, quel que soit le temps fixé pour sa durée. Il cite à l'appui de sa doctrine lord Melville, qui, en 1793, dans un discours en faveur du renouvellement du privilège de la compagnie, établissait, comme loi constitutionnelle, la faculté pour les ministres d'en proposer en tout temps la révocation, et même l'obligation de le faire dès qu'il jugerait qu'une semblable mesure est réclamée par l'intérêt national. Le feu comte de Buckingham, qui s'intéressa vivement au renouvellement en 1813, s'exprima en termes encore plus explicites sur le pouvoir qu'avait le parlement, pendant la durée des vingt ans du nouveau privilège, d'y faire toutes les modifications que le bien public pourrait exiger. On prépare la publication de toutes les discussions relatives à l'étendue du pouvoir de la compagnie et au droit de souveraineté du gouvernement anglais sur toutes les parties du territoire soumis à la domination de cette association.

268. 1°. REMARQUES sur le chap. II des *Considérations sur l'état de l'Inde britannique*, etc. ; ouvrage publié par le lieutenant A. WHITE. (*The Friend of India*, déc. 1823, n°. IX, p. 1.)

10. **LETTRES SUR L'ÉTAT DU CHRISTIANISME DANS L'INDE**, dans lesquelles on montre que la conversion des Indiens au christianisme est impraticable, etc.; par l'abbé J. A. DUBOIS, missionnaire dans le Mysore. Londres; 1823; Longman. (*The Friend of India*, mai 1824, n. x, p. 187. *Biblioth. univers. de Genève*, 1823, *Littérat.*, t. 24, p. 386, extr. du *Lond. liter. Gaz.*)

3°. **ÉTAT ACTUEL DES ÉTABLISSEMENTS CHRÉTIENS** dans l'Inde méridionale. (*Orient. Her.*, sept. 1824, p. 12.)

4°. **EXAMEN** de l'ouvrage de RAMMOHUNROY, intitulé, *Appel définitif au public chrétien pour la défense des préceptes de Jésus*, VII et 279 p.; publié à Calcutta, en 1823; 14 articles. Le 4^e., p. 187 (*Friend of India*, Serampore, n°. IX, déc. 1823; p. 89.)

Tout le monde connaît les horribles superstitions qui font du culte professé par la multitude des habitans de l'Inde, le fléau le plus épouvantable qui ait jamais désolé et dégradé une nation. D'après les pratiques usitées dans cette vaste contrée, les divinités indiennes ne se plaisent que dans les tourmens et dans les suicides innombrables de leurs infortunés et stupides adorateurs. Là, c'est une foule de malheureux qui croient mériter les célestes récompenses en se faisant écraser sous les roues du char qui porte leurs idoles. Ici, une multitude non moins insensée se précipite par milliers dans les eaux du Gange, où ils trouvent la mort en cherchant une immersion qui les purifie. Ailleurs des parens barbares s'empresrent d'immoler leurs enfans, et surtout ceux du sexe féminin, au fleuve sacré. Partout enfin, des veuves jalouses du bonheur promis à leur dévouement, ou plutôt victimes de l'avarice et des préjugés inhumains qui les exilent de la vie, accourent sur les bûchers et se livrent aux tortures de la mort la plus cruelle. Les Anglais dominateurs de l'Inde, malgré toute leur puissance, n'ont jusqu'à présent opposé à ces fureurs et à cet inconcevable délire que des efforts le plus souvent impuissans. La superstition et la cupidité, plus fortes que la crainte qu'ils inspirent, bravent leurs exhortations et leurs menaces. Ils redoutent le soulèvement de cette multitude fanatique. Ne se croyant pas assez forts pour lutter avec leur autorité contre un délire presque universel, ils n'ont vu aucun autre moyen d'y mettre un terme que la prédication d'une religion fondée sur l'humanité et la bienfaisance. Leurs missionnaires travaillent avec zèle depuis trente ans à élever les autels du Christ sur les ruines

des Pagodes consacrées aux terribles divinités de l'Inde. Ainsi les pratiques affreuses de la superstition feraient place aux croyances salutaires de l'Évangile. Rien ne pourrait sans doute avoir une influence plus heureuse sur les progrès de la morale et des lumières dans l'Inde, et par conséquent sur la prospérité et l'économie publique dans ce pays, qu'une semblable révolution. Il importe par conséquent de connaître les résultats réels des efforts des missionnaires anglais, et d'apprécier ceux que l'on peut se promettre pour l'avenir.

Les comptes que ces missionnaires ont rendus de leurs travaux à différentes époques, entretenaient des espérances. Malgré le petit nombre de prosélytes faits à la religion chrétienne dans un assez long espace de temps, on se flattait, sur le rapport des missionnaires et des Sociétés bibliques, que la distribution des Saintes-Écritures, dont on ne cessait de multiplier et de disséminer des exemplaires dans les diverses langues de l'Inde, ne tarderait pas à faire fructifier la parole sacrée parmi ces peuples, à qui on avait négligé jusqu'alors de la faire bien connaître. Le livre que M. l'abbé Dubois a publié à Londres, en 1823, aurait pour résultat de faire regarder ces espérances comme chimériques. Ce livre devait produire et a produit une grande sensation. L'auteur, ecclésiastique catholique respectable, a prêché pendant trente-deux ans la foi dans l'Inde. Il n'a rien négligé pour se mettre à la portée des indigènes et gagner leur confiance. Il a vécu constamment au milieu des Indous de toutes les castes et de tous les rangs; il s'est plié, autant que le lui permettait la religion qu'il prêchait, à leurs mœurs, à leurs coutumes, à leurs préjugés mêmes. Le culte catholique, moins éloigné de celui des naturels que les communions protestantes, par ses rites et par la pompe de ses cérémonies, semblait devoir favoriser ses efforts; et cependant ce vénérable missionnaire, doué d'autant de lumières et de prudence que de zèle, a complètement échoué. En vain pendant trente-deux ans a-t-il arrosé de ses sueurs et souvent de ses larmes, en vain même était-il prêt à arroser de son sang cette terre rebelle, il a éprouvé une invincible résistance; partout les semences de la parole de vie sont tombées sur le sol et se sont bientôt desséchées. Rebuté enfin par l'inutilité de ses travaux, et voyant ses forces décliner, il est revenu en Europe. Il a jugé utile de nous révéler lui-même l'inutilité de ses efforts, et les obstacles qui rendent vaines toutes les tentatives faites pour la conversion des Indous. C'est par des

faits qu'il établit son opinion. Voici sommairement les résultats de ses observations.

D'après des rapports faits, il y a 70 ans, le nombre des chrétiens indous était : à Maduré, 100,000; dans le Carnate, 30,000; et dans le Mysore, 35,000. On ne trouverait pas aujourd'hui le tiers de ces divers nombres. Le pape Benoît XIV. ayant défendu aux Jésuites trop de complaisance pour les coutumes du pays, un grand nombre de nouveaux convertis abandonnèrent le christianisme; l'intolérance le rendit odieux, et les conversions cessèrent. Les invasions des Européens, reconnus par les Indous comme les compatriotes des missionnaires, le mépris des naturels pour les mœurs de ces étrangers, portant les derniers coups à la religion, l'apostasie devint générale, et le nombre des chrétiens naturels a toujours diminué. Le christianisme, autrefois l'objet de leur indifférence ou de leur dédain, est devenu pour eux un objet d'horreur, au point que, dans plusieurs parties de l'Inde, un indigène qui aurait parmi ses parens ou amis, quelque individu chrétien, n'oserait pas l'avouer, de peur de s'exposer au reproche d'entretenir des rapports avec des êtres si dégradés.

Tout, dit M. l'abbé Dubois, se réduit aux deux questions suivantes : 1^o. Y a-t-il possibilité de convertir réellement au christianisme les naturels de l'Inde? 2^o. Peut-on y réussir par les moyens qu'on emploie, et surtout en répandant les Saintes Écritures, traduites dans les idiomes du pays? C'est par la négative qu'il répond à ces deux questions. Il ne croit pas à la possibilité de convertir des Indous à une secte chrétienne quelconque. Le culte catholique ne réussissant pas, les cultes protestans, dépourvus de cérémonies, réussissent encore moins. Les missions luthériennes n'ont eu, depuis un siècle, aucun succès sensible. Elles n'ont plus aujourd'hui que 4 ou 5 congrégations, dont une à Vepery, près de Madras, de 5 à 600 individus; une autre à Tranquebar, d'environ 1200 âmes; l'autre à Tanjore, qui n'est pas plus nombreuse; et celle de Trichinapaly, de 400 seulement. Il y a, en outre, quelques chrétiens dispersés dans le *Tinnivelly*; mais le nombre en est si petit qu'on ne peut pas leur appliquer le nom de congrégation. Les Indous passent fréquemment d'un culte chrétien à un autre. L'auteur, dans son dernier voyage à Madras, a connu des naturels devenus chrétiens, qui étaient catholiques et luthériens, suivant la saison,

c'est-à-dire 6 mois d'une communion et 6 mois d'une autre. Quant aux nouveaux missionnaires, leurs succès sont à peu près nuls. Relativement à la circulation de la Bible, M. l'abbé Dubois pense qu'elle ne peut qu'augmenter l'aversion des Indous pour la religion chrétienne, parce qu'ils trouvent à toutes les pages, des choses contraires à leurs préjugés, les plus enracinés du globe, par l'antiquité de ces superstitions, et des idées qui blessent leurs sentiments. A la lecture d'une foule de faits cités par l'auteur, l'Indou rejette le livre avec indignation, se croit souillé pour l'avoir seulement touché, et n'a pas de repos qu'il ne se soit fait purifier par un bramine. L'égalité des hommes devant Dieu, fondement de notre religion, révolte ces esprits prévenus, accoutumés depuis 4 mille ans à classer les hommes par castes, les unes honorées, les autres vouées à la haine et au mépris; aussi la plupart des Indous convertis n'ont-ils qu'une ombre de christianisme. L'auteur oserait à peine affirmer que, pendant les 25 années qu'il a passées au milieu d'eux, en qualité de leur instituteur et de leur guide spirituel, vivant et conversant familièrement avec tous, il en ait rencontré un seul qui fût vraiment chrétien. Pendant tout le temps qu'il a passé dans l'Inde, en qualité de missionnaire, et avec l'aide d'un autre missionnaire du pays, il n'a réussi qu'à convertir 2 à 3 cents naturels, hommes ou femmes, dont les 2 tiers étaient de la caste avilie des Pariahs; le reste se composait de mendiants et de gens chassés de leurs castes: tous se faisaient chrétiens, soit pour pouvoir se marier, soit par quelque autre motif d'intérêt. Parmi ces nouveaux chrétiens, plusieurs retombèrent dans le paganisme, ne trouvant pas que le christianisme leur procurât les avantages temporels sur lesquels ils avaient compté. L'auteur avoue avec humilité que les Indous qui continuaient de professer le christianisme étaient les plus mauvais de tous ceux qui formaient son troupeau. Les traductions de la Bible, dans les langues de l'Inde, ont été faites avec une négligence et une inexactitude extrêmes. La manière commune, inintelligible ou absurde dont le texte sacré est défiguré, ne peut qu'ajouter à la répugnance naturelle des Indous; ils attribuent le livre à quelque imposteur ignorant. On peut être assuré, dit M. l'abbé Dubois, que tous les exemplaires de ces versions, répandues à si grands frais, vont promptement au Bazar, où elles se vendent comme maculatures. L'opiniâtreté aveugle des indigènes oppose à tous les efforts dirigés contre leurs préjugés,

aux exhortations, aux menaces, et même au ridicule, une résistance qui s'accroît en raison de ces efforts mêmes. Le nombre des sacrifices des veuves indoues sur les bûchers a augmenté dans les districts de Calcutta et de Bénarès, à mesure que les Anglais se sont efforcés de le diminuer.

Ce témoignage de M. l'abbé Dubois est confirmé par celui du lieutenant White, dans le chapitre 2^e. de ses *Considérations sur l'état de l'Inde britannique*. Il l'est encore par celui du missionnaire danois Rosen. (Voy. le *Bull.* de fév. 1825, p. 212). M. White pense que les travaux des missionnaires et leurs tentatives directes pour l'introduction du christianisme ont été sans succès. Il doute qu'il y ait eu plus de 2 à 300 naturels convertis dans l'espace de 30 ans. Les conversions apparentes sont dues, suivant cet écrivain, aux largesses des missionnaires. M. Rosen se plaint de ce que la plupart des missionnaires sont des hommes sans instruction, sans lumières et sans tolérance. Il confirme ce qu'a dit M. l'abbé Dubois sur le mauvais succès des missions chez les Indous. Aucun homme des castes respectées, dit-il, n'a encore été converti; il n'y a que des pariahs qui se font chrétiens, et c'est une raison de plus pour que d'autres Indous refusent d'entrer dans la communauté chrétienne.

Les missionnaires établis à Sérapore, où ils publient l'*Ami de l'Inde* (*Friend of India*), pressentant l'effet que ces opinions et ces faits pouvaient produire en Europe, se sont efforcés de l'atténuer par des examens critiques dans lesquels ils cherchent à réfuter les objections et les assertions du missionnaire français. Ils ont consacré le numéro entier de ce recueil, publié en mai 1824, à la discussion des faits et des opinions de l'abbé Dubois. Nous laisserons de côté les déclamations et les invectives mêmes dont cette réfutation est remplie, en exprimant notre regret de voir des ministres de l'Évangile oublier à ce point le second précepte de sa loi. Notre devoir est de ne nous attacher qu'aux faits. Les missionnaires opposent aux assertions de M. l'abbé Dubois les conversions qu'ils ont opérées autour d'eux depuis 24 ans. Ces conversions se sont élevées à plus d'un millier d'individus de castes différentes, et des castes supérieures comme des inférieures. Pour ne citer que des faits dont ils soient bien certains, ils se renferment dans le cercle de leur colonie chrétienne de naturels à Sérapore, la contrée la plus superstitieuse de l'Inde, et où, disent-ils, avaient échoué tous les efforts des jésuites français, des

capucins italiens et des augustins portugais. Ils ne font pas mention des chrétiens convertis à *Beerbhoom*, à *Dinagapore*, à *Jessore*, à *Chittagong*, etc., non plus que de ceux de Calcutta. Ils tiennent compte de tous ceux qui ont été baptisés, hommes, femmes, enfans et veuves, sans distinction des individus qui participent ou non à la communion chrétienne, mais qui, ayant renoncé à l'idolâtrie, se conforment aux préceptes généraux du christianisme, concernant la nourriture, le mariage, etc., etc. Le nombre de ces chrétiens indigènes, maintenant existans à Sérapore, est de 157 personnes. Parmi elles on en compte 20 de la caste des Bramines, 8 de celle des *Rajpouts* ou *Kshutriyâs* (militaires), 28 de la caste des écrivains (lettrés). Les autres familles *Shoodru* comptent 64 chrétiens, à quoi il faut ajouter 25 Musulmans, 7 Portugais (sans doute catholiques ayant embrassé le protestantisme), et une famille juive de Cochin, composée de 5 individus. Ainsi sur le nombre de chrétiens indous natifs de Sérapore, 56, c'est-à-dire beaucoup plus du tiers, appartiennent aux castes des Bramines, des *Kshutriyas* et des lettrés, les trois castes supérieures de l'Inde. On n'a aucun motif de suspecter la conduite des convertis, et parmi les Bramines qui ont embrassé le christianisme, si l'on en a reconnu un ou deux pour être de méchans disciples de l'Évangile, les autres ne le cèdent point en piété à la plupart des chrétiens de l'Europe. Les écoles créées par la bienfaisance pour l'instruction des enfans indous des deux sexes, sont fréquentées par un nombre assez remarquable de jeunes naturels; plusieurs même appartiennent à des parens riches qui les y envoient, ou qui font instruire leurs enfans chez eux. On leur donne à lire les Saintes-Écritures, et les femmes indoues qui les ont une fois lues, ont en horreur les *suttées* (suicides des veuves sur les bûchers.) Quoique les Écritures enseignent aux femmes le dévouement pour leurs maris, il n'y a pas eu depuis 24 ans d'exemple d'une seule *suttée* parmi les femmes indoues converties au christianisme, à Sérapore. Les dames anglaises ont formé à Calcutta une société dont l'objet est le progrès de l'instruction parmi les femmes indigènes de l'Inde. Lady Amherst est à la tête de cette société. Le nombre des écoles consacrées à ce projet humain s'est multiplié dans la capitale de l'Inde anglaise, à Sérapore et dans le voisinage. Les missionnaires nient que les meurtres horribles, et en apparence volontaires, des veuves de l'Inde, aient augmenté récemment. Ils en appellent aux documens mis sous les yeux

du parlement britannique. D'après ces documens, le nombre des *sut-tées* en 1819 était de 650; en 1820 il était descendu à 597, différence en moins 53; comparativement à 1818, la diminution était de 242. Si les travaux des missionnaires ont eu quelque influence à cet égard, le résultat a été en deux années de réduire de plus d'un quart le nombre annuel de ces affreux sacrifices. Les adversaires de M. l'abbé Dubois s'efforcent de prouver contre son opinion, par le raisonnement et par les conversions opérées, que le défaut de succès des missionnaires catholiques a pour cause leur répugnance même à mettre les Saintes Écritures entre les mains des Indous, et que le succès, quelque faible qu'il soit encore, des missionnaires anglais, doit être attribué précisément à la propagation de la Bible, dans les langues de l'Inde, parmi les naturels. Cette controverse sur le danger ou l'utilité de la lecture de la Bible par la multitude, est celle qui divise les deux communions, depuis la réformation. Elle ne peut être décidée que par la connaissance exacte des résultats de l'une et de l'autre méthode. Les missionnaires anglais concluent des faits par eux cités, que les frais faits pour la dissémination des Saintes Écritures ont été bien employés, et qu'il faut redoubler de zèle et d'activité pour obtenir des succès plus étendus, qui ne peuvent être que l'ouvrage du temps. L'empire des superstitions les plus horribles étant établi depuis des milliers d'années parmi les peuples de l'Inde, et renforcé par l'opiniâtreté naturelle à ces peuples pour leurs préjugés et leurs anciens usages, opiniâtreté qui oppose à toutes les réformes une force incalculable de résistance passive, le succès de ces réformes doit nécessairement être très-lent, à raison de la puissance des obstacles; mais c'est un motif de plus pour persévérer. En multipliant les écoles pour les natifs, et les traductions, dans les langues indiennes, des chefs-d'œuvre de la littérature européenne, ancienne et moderne, on amènera les Indous, que la nature a doués de beaucoup d'intelligence, à céder de jour en jour davantage aux attraits de l'instruction; et les lumières qu'ils auront acquises, les ayant familiarisés avec nos sentimens et nos idées, ils seront plus favorablement disposés pour la lecture des livres saints. C'est ainsi que peu à peu l'Évangile pourra faire parmi ces peuples un plus grand nombre de prosélytes, éclairer leur esprit, épurer et adoucir leurs mœurs. Les argumens opposés par les missionnaires aux assertions de M. White sont à peu près les mêmes.

La notice insérée dans l'*Orient. Herald* (V. ci-dessus, n°. 3), a pour objet la communauté chrétienne de *Canara*, district sur la côte occidentale de la péninsule de l'Inde. D'après Buchanan, qui écrivait en 1801, 3^e. vol., p. 23, cette colonie chrétienne de natifs, favorisée par les princes de la famille d'*Ikeri*, s'était élevée à 80,000 âmes, établie dans le *Talava* et originaire du *Kaulana*, dont ils ont conservé la langue, le costume et les usages. Cette église s'était formée sous les auspices des Portugais de Goa. Elle avait obtenu l'estime des Indous de leur voisinage, malgré le mépris habituel dans le reste de l'Inde pour les chrétiens non protégés par les gouvernemens du pays. Hyder-Aly leur accorda long-temps son appui, quoique dans ses guerres avec les Européens il eût eu des soupçons sur leur fidélité. Mais après la reprise de *Mangalore* sur les Anglais, Tippoo-Saeb, soit par fanatisme, soit par défiance, détruisit leurs églises, alors au nombre de 27, confisqua leurs terres, et en fit transporter 70,000 à Séringapatam, où ils furent détruits ou forcés de se convertir au mahométisme. Un petit nombre s'échappa et se réfugia dans les contrées de Courg et de Malabar. Il ne resta donc que 10,000 chrétiens qui parvinrent à se soustraire aux persécutions de Tippoo sultan, dans le pays même qu'ils habitaient, ou qui trouvèrent le moyen d'y retourner. Depuis 1799, ce nombre, d'après un recensement fait en 1818, et les registres tenus par les ecclésiastiques, s'est élevé à 21,827, montant actuel de la population indoue chrétienne dans le Canara. Il a donc plus que doublé en 17 ans, mais sans le secours d'aucune conversion nouvelle. Cette colonie chrétienne professe la religion catholique romaine; 12,887 habitent les districts de *Mangalore* et de *Bantwal*, 3918 le district de *Moulki*, 2273 ceux de *Candapore* et de *Barcour*, 1878 celui d'*Onore*, 599 celui d'*Ancola*, et 272 celui de *Sunquerim*. Par leurs travaux ou leurs contributions, quoique dépouillés de leurs propriétés, ils sont parvenus à reconstruire 21 églises. Tandis que le gouvernement de la compagnie anglaise des Indes subvient à l'entretien des pagodes indoues, non-seulement elle ne concourt en rien à la construction et à l'entretien des églises chrétiennes du Canara; mais elle perçoit une taxe sur le peu de propriétés que possèdent les naturels catholiques. Le revenu de cette taxe est évainé à 57 pagodes *bahadri* par an; 3 ou 4 des églises chrétiennes seulement possèdent de petites fermes, et après le paiement de la rente exigée par le gouvernement de la compagnie, le revenu annuel

restant à chacune de ces églises n'excède pas 100 roupies. On compte 9 églises dans le Mangalore et le Bantwal, 4 dans le Moelki, 4 dans le Cundapore et le Barcour, 3 dans le district d'Onore, et 1 pour l'Ancola et le Sunquerim ; 3 autres ne sont point achevées. L'une de ces dernières est située sur une colline près de Mangalore. On ne compte pour toutes ces églises que 36 prêtres, c'est-à-dire moins de 2 par chaque mille âmes ; tous sont natifs de Goa, à l'exception du prêtre de l'église du Sunquerim qui est Italien. Ils sont institués par le primat de l'Orient ; les frais de leur entretien et des cérémonies du culte sont à la charge des fidèles, parmi lesquels 2 des plus considérés remplissent, l'un les fonctions de fabricant et l'autre celles de trésorier. Un évêque, envoyé par le primat, visite ces églises à peu près une fois tous les 3 ans. Il n'y a point de tribunal ecclésiastique dans la province, et les affaires importantes se décident à Goa. Toutefois l'inquisition et les châtimens publics sont inconnus parmi les chrétiens du Canara. L'excommunication y est rare et n'y est employée que pour de grands crimes ; elle ne peut être prononcée que par l'archevêque primat. La messe se célèbre en latin, comme en Europe ; mais toutes les instructions, telles que les sermons, le catéchisme, l'explication des mystères, se font en langues vulgaires : savoir, le kankani et l'idiome de Goa, dialecte du *Maharashtra*, dont l'usage s'étend le long de la côte, entre le Canara et Bombay. Toutes les castes, sans distinction de rang, assistent ensemble à l'office divin. Les femmes occupent un endroit séparé. Les fêtes se célèbrent avec beaucoup de pompe. Les mariages se font comme dans l'église catholique en Europe. La polygamie a cessé et est sévèrement prohibée. Sous le rapport de la religion, les natifs chrétiens ont tout-à-fait renoncé aux distinctions de castes ; toutes participent en commun aux sacremens, aux cérémonies, aux frais des mêmes établissemens. Mais dans la vie civile, ils ont retenu en grande partie les usages indous, et quelquefois même l'hérédité des professions. C'est ce qui leur concilie leurs compatriotes qui sont demeurés idolâtres. Ainsi ils n'ont point adopté l'usage d'alimens réputés impurs, de vêtemens proscrits par leurs lois, ni encore moins celui d'une société entre les deux sexes. Les prêtres dirigent leur éducation religieuse. La lecture de la Bible leur est interdite. Pour tout livre d'instruction à cet égard, ils n'ont qu'un extrait des livres saints, appelé le *Pourana* ; c'est un abrégé de quelques

livres de la Bible, avec des notes explicatives et un récit des mystères de l'incarnation, de la passion et de la résurrection du Sauveur. Cet extrait est l'ouvrage du père Thomas Estivaô, jésuite. Il y en a des exemplaires à Goa ; mais dans le Canara on n'en possède qu'une douzaine de copies manuscrites, depuis que Tippoo a fait détruire tout le reste.

La bonne conduite des membres de cette colonie chrétienne est prouvée par les résultats des registres de la Cour de justice criminelle. De 1812 à 1818, parmi les accusés de crimes capitaux, dans cet espace de temps, au nombre de 716 sur une population de 670,355 individus, on ne comptait que 19 chrétiens sur 21,820. Parmi ces 19 accusés plusieurs furent acquittés, les accusations n'ayant pas été prouvées. On a relâché 732 individus accusés de crimes du même genre, par défaut de preuves suffisantes : 7 seulement étaient chrétiens. Le nombre des accusés de moindres crimes s'est élevé à 5066, dont 149 seulement étaient chrétiens. Le total des chrétiens mis en jugement était de 175. La population de la colonie chrétienne étant de 21,820 individus, et la population totale de 670,355, l'égalité proportionnelle entre les Indous et les chrétiens mis en jugement aurait été le rapport de 212 à 6,514. Il y avait donc en faveur des chrétiens natifs l'avantage d'une différence en moins de 37, qui est celle de 175 à 212. *L'Orient. Herald* donne ensuite un tableau de la population totale du Canara, indicatif du nombre des individus attachés à chacune des professions qu'y exercent les indigènes. Ces professions sont au nombre de trente-six, y compris les mendiants, dont le total est évalué à 2,587. L'agriculture forme la classe d'habitans la plus nombreuse; plus de la moitié de la population totale y est employée. Le total des cultivateurs est de 378,644. On ne compte que 16,488 individus vivant au service d'autrui. Les négocians et trafiquans n'excèdent pas 25,828. Le nombre des personnes, autres que les mendiants, et qui vivent sans travail, est de 7852. On compte 2934 musiciens et 1026 danseuses. La presque totalité du surplus de la population est occupée de divers métiers, ou vouée aux travaux des fabriques et des manufactures. Les rédacteurs terminent leur notice, dont les élémens sont en grande partie le résultat de recherches faites avec beaucoup de soin, il y a quatre ans, en exprimant le vœu que la Compagnie des Indes accorde sa protection à cette colonie paisible et industrielle de Chrétiens naturels; qu'elle lui donne quelque

Équivalent en compensation des terres qui leur avaient été concédées par les souverains indous pour l'entretien de leurs églises, et qu'en attendant, ces chrétiens soient d'abord exemptés de la taxe, peu importante pour le gouvernement, et qui pèse encore sur les faibles débris des propriétés de ces églises; les établissemens chrétiens du Canara ayant certainement autant de titres aux faveurs du pouvoir que les pagodes indoues et les mosquées des mahométans. Le résultat de ces documens, relativement à la controverse dont nous sommes les rapporteurs, est que la prédication de la religion catholique a réussi dans une partie de l'Inde, qu'elle y a enfanté un nombre assez considérable de prosélytes indous, remarqués en général par leur bonne conduite et leur attachement à la foi qu'ils professent : ce qui semblerait contredire l'opinion de M. l'abbé Dubois. Mais quoique cette colonie chrétienne indigène ait plus que doublé dans l'espace de dix sept ans, il ne faut pas perdre de vue qu'elle ne doit ses progrès qu'à l'accroissement naturel de sa population, et qu'elle ne s'est recrutée par aucune conversion nouvelle; 2^e. que ses progrès, quelle qu'en soit la source, offrent pour la propagation du christianisme un résultat beaucoup plus avantageux par le nombre des prosélytes, que celui des travaux des missionnaires anglais, quoique la lecture des livres saints soit interdite aux chrétiens indigènes du Canara, et qu'il ne leur soit permis de lire que des extraits de la Bible, encore avec beaucoup de difficulté, vu le très-petit nombre de copies manuscrites qui en subsistent. Toutefois les missionnaires de Sérapore pourraient, comme ils l'ont déjà fait, atténuer l'importance de ce résultat qui semble contraire à leur opinion, en attribuant au défaut d'instruction suffisante les obstacles qui empêchent jusqu'à présent les chrétiens natifs du Canara de faire de nouveaux prosélytes.

Le célèbre bramine РАММОУНРОУ, dont nous avons déjà eu occasion de signaler le nom et les ouvrages (voy. le Bulletin de janvier 1825, p. 78), est l'un des personnages de sa caste les plus recommandables dans l'Inde par son caractère, ses lumières, ses richesses et la considération dont il jouit. Converti au christianisme, il s'est fait remarquer par le zèle avec lequel il en a prêché la morale, ainsi que par ses efforts pour propager les lumières parmi ses compatriotes, soit en les excitant à venir chercher l'instruction dans des écoles spéciales, soit par ses écrits. Mais, en adoptant le christianisme, ce nouveau prosélyte

des Pagodes consacrées aux terribles divinités de l'Inde. Ainsi les pratiques affreuses de la superstition feraient place aux croyances salutaires de l'Évangile. Rien ne pourrait sans doute avoir une influence plus heureuse sur les progrès de la morale et des lumières dans l'Inde, et par conséquent sur la prospérité et l'économie publique dans ce pays, qu'une semblable révolution. Il importe par conséquent de connaître les résultats réels des efforts des missionnaires anglais, et d'apprécier ceux que l'on peut se promettre pour l'avenir.

Les comptes que ces missionnaires ont rendus de leurs travaux à différentes époques, entretenaient des espérances. Malgré le petit nombre de prosélytes faits à la religion chrétienne dans un assez long espace de temps, on se flattait, sur le rapport des missionnaires et des Sociétés bibliques, que la distribution des Saintes-Écritures, dont on ne cessait de multiplier et de disséminer des exemplaires dans les diverses langues de l'Inde, ne tarderait pas à faire fructifier la parole sacrée parmi ces peuples, à qui on avait négligé jusqu'alors de la faire bien connaître. Le livre que M. l'abbé Dubois a publié à Londres, en 1823, aurait pour résultat de faire regarder ces espérances comme chimériques. Ce livre devait produire et a produit une grande sensation. L'auteur, ecclésiastique catholique respectable, a prêché pendant trente-deux ans la foi dans l'Inde. Il n'a rien négligé pour se mettre à la portée des indigènes et gagner leur confiance. Il a vécu constamment au milieu des Indous de toutes les castes et de tous les rangs; il s'est plié, autant que le lui permettait la religion qu'il prêchait, à leurs mœurs, à leurs coutumes, à leurs préjugés mêmes. Le culte catholique, moins éloigné de celui des naturels que les communions protestantes, par ses rites et par la pompe de ses cérémonies, semblait devoir favoriser ses efforts; et cependant ce vénérable missionnaire, doué d'autant de lumières et de prudence que de zèle, a complètement échoué. En vain pendant trente-deux ans a-t-il arrosé de ses sueurs et souvent de ses larmes, en vain même était-il prêt à arroser de son sang cette terre rebelle, il a éprouvé une invincible résistance; partout les semences de la parole de vie sont tombées sur le sol et se sont bientôt desséchées. Rebuté enfin par l'inutilité de ses travaux, et voyant ses forces décliner, il est revenu en Europe. Il a jugé utile de nous révéler lui-même l'inutilité de ses efforts, et les obstacles qui rendent vaines toutes les tentatives faites pour la conversion des Indous. C'est par des

Faits qu'il établit son opinion. Voici sommairement les résultats de ses observations.

D'après des rapports faits, il y a 70 ans, le nombre des chrétiens indous était : à Maduré, 100,000; dans le Carnate, 80,000; et dans le Mysore, 35,000. On ne trouverait pas aujourd'hui le tiers de ces divers nombres. Le pape Benoît XIV. ayant défendu aux Jésuites trop de complaisance pour les coutumes du pays, un grand nombre de nouveaux convertis abandonnèrent le christianisme; l'intolérance le rendit odieux, et les conversions cessèrent. Les invasions des Européens, reconnus par les Indous comme les compatriotes des missionnaires, le mépris des naturels pour les mœurs de ces étrangers, portant les derniers coups à la religion, l'apostasie devint générale, et le nombre des chrétiens naturels a toujours diminué. Le christianisme, autrefois l'objet de leur indifférence ou de leur dédain, est devenu pour eux un objet d'horreur, au point que, dans plusieurs parties de l'Inde, un indigène qui aurait parmi ses parens ou amis, quelque individu chrétien, n'oserait pas l'avouer, de peur de s'exposer au reproche d'entretenir des rapports avec des êtres si dégradés.

Tout, dit M. l'abbé Dubois, se réduit aux deux questions suivantes : 1°. Y a-t-il possibilité de convertir réellement au christianisme les naturels de l'Inde? 2°. Peut-on y réussir par les moyens qu'on emploie, et surtout en répandant les Saintes Écritures, traduites dans les idiomes du pays? C'est par la négative qu'il répond à ces deux questions. Il ne croit à la possibilité de convertir des Indous à une secte chrétienne quelconque. Le culte catholique ne réussissant pas, les cultes protestans, dépourvus de cérémonies, réussissent encore moins. Les missions luthériennes n'ont eu, depuis un siècle, aucun succès sensible. Elles n'ont plus aujourd'hui que 4 ou 5 congrégations, dont une à Vepery, près de Madras, de 5 à 600 individus; une autre à Tranquebar, d'environ 1200 âmes; l'autre à Tanjore, qui n'est pas plus nombreuse; et celle de Trichinapaly, de 400 seulement. Il y a, en outre, quelques chrétiens dispersés dans le *Tinnivelly*; mais le nombre en est si petit qu'on ne peut pas leur appliquer le nom de congrégation. Les Indous passent fréquemment d'un culte chrétien à un autre. L'auteur, dans son dernier voyage à Madras, a connu des naturels devenus chrétiens, qui étaient catholiques et luthériens, suivant la saison,

sant le christianisme, et se trouvant délaissés et sans aucune ressource dans la société, présentèrent un mémoire à l'évêque anglican de Calcutta, le Dr. Middleton, pour lui exposer leur triste situation, et réclamer sa protection, lui exposant que lorsque les missionnaires les avaient faits chrétiens, ils leur avaient promis de leur fournir les moyens de vivre, et le suppliant d'intervenir pour les obliger de leur tenir parole; autrement ils seraient réduits à mourir de faim, maintenant qu'ils étaient répudiés et abhorrés par leurs parens et amis païens. L'évêque examina l'affaire, et les missionnaires alléguèrent, pour se justifier, qu'ils avaient été forcés à prendre ce parti, parce que ces misérables, après s'être faits chrétiens, étaient devenus si vicieux, et surtout si intempérans, qu'ils craignaient que la vue de leurs scandales journaliers ne fût cause de la perversion de tous leurs ouvriers payens. Voilà donc ces chrétiens qui, selon l'auteur, égalent, s'ils ne surpassent pas en ferveur, ceux de la primitive église!

L'auteur du *Friend of India* aurait-il oublié l'histoire du fameux Arabe *Nathanael Saba*, qui, après avoir été baptisé, il y a quelques années, par le docteur Kever, de Madras, fut pris au service des missionnaires de Sérapore pour les aider à traduire la Bible en arabe et en persan? A-t-il oublié les éloges pompeux de sa foi et de sa ferveur qu'ils publièrent avec tant d'emphase en Angleterre et ailleurs? Ont-ils oublié ce qu'en a publié entre autres le docteur Claudius Buchanan, qui n'eut pas honte de souiller les chaires des temples de Londres en faisant dans ses sermons l'éloge de la foi vive de cet imposteur, auquel il osa appliquer le nom *d'étoile de l'orient* (the star of the east) et qu'il représentait comme l'*apôtre destiné par la Providence pour faire briller le soleil de la vérité dans toute l'Asie*? Ont-ils oublié que ce fourbe, après les avoir complètement dupés l'espace de trois ou quatre ans, durant lesquels ils l'entretenaient splendidement, fut découvert abusant indignement de la confiance qu'il s'était attirée par son hypocrisie, et se servant de l'accès libre qu'il avait aux presses de la mission pour faire imprimer en Arabe des écrits diffamatoires et extrêmement injurieux à la religion chrétienne et au gouvernement britannique? Ne se souviennent-ils pas que, lorsqu'il n'y eut plus moyen de cacher sa fourberie, il déclara qu'il n'avait jamais été chrétien, et qu'il n'avait fait semblant de l'être, qu'afin de pouvoir bien connaître la doctrine et les mystères de la religion chrétienne pour les mieux

combattre ? Ce malheureux mourut en exil dans l'île de Pinaog, invoquant Mahomet, et blasphémant J.-C. ; voilà comment s'éclipsa cette étoile de l'orient, et la fin que fit cet apôtre destiné à faire luire le soleil de la vérité dans toute l'Asie.

Lorsque j'aurai plus de loisir que je n'en ai à présent, je me propose de faire une revue plus étendue du *Friend of India* : en la faisant, je tâcherai de ne pas sortir des bornes de la modération et de la décence, et je ne souillerai certainement pas ma plume en rendant à cet auteur les injures et les insultes qu'il m'a prodiguées ainsi qu'à ceux qui partagent mes opinions.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

J. A. DUBOIS, prêtre, ci-devant missionnaire dans le Maïssour.

269. CANADA. — Il paraît qu'il s'est élevé une mésintelligence grave entre cette colonie et la Mère-Patrie. Il y a au Canada un parlement local, composé d'un conseil législatif (chambre haute) et d'une chambre populaire de représentans (chambre basse) ; cette dernière se refuse depuis quelques années à laisser la Mère-Patrie disposer à volonté de la portion des impôts provinciaux jusqu'à présent employée au paiement des membres de l'ordre judiciaire, et des fonctionnaires ou employés civils nommés par le roi. Cette chambre soutient au contraire que tous les impôts payés par la province doivent être uniquement à la disposition des ¹res. autorités locales, sans que la métropole ait à s'en mêler ; lors de la clôture de la session, le 8 mars, le gouverneur de la colonie a déclaré aux deux chambres réunies, que la prolongation des difficultés suscitées par la chambre basse attirerait sur la colonie des maux incalculables, et que, quant à lui, il ne pouvait que laisser à la métropole le soin d'y mettre un terme. La chambre représentative du bas Canada avait arrêté le 4 mars 1824, une adresse explicative des faits à Sa Majesté britannique ; ce mémoire donnera sans doute des éclaircissemens sur le véritable état des choses. (*Neue allg. geog. Eph.* de Weimar, 1824, XIX^e. vol., 1^{er}. cah., p. 99.

VOYAGES.

270. THE ITINERARY OF A TRAVELLER, etc. Itinéraire d'un voyageur dans le désert, pour ceux qui voudront faire le voyage ; par M^{rs}. TAYLOR D'ONGAR. (Annoncé comme devant paraître incessamment ; à Londres, chez Taylor et comp.)

271. EXPÉDITION DE M. E. DE BEAUFORT dans l'intérieur de l'Afrique, par la voie du Sénégal. (*Bullet. de la Soc. de géogr.*, n^o 18, p. 192.)

Les lettres de cet officier, insérées dans ce n^o., ne sont parvenues qu'après celles que nous avons signalées dans le *Bulletin* de janvier dernier, p. 127. La première, datée de Ouarioï, 20 février 1824, contient des détails sur l'arbre à gomme (*Mimosa senegalensis*). La position de ce lieu y est déterminée de 15° 23' 46". La deuxième, datée de Guiauguiaubourey, 8 avril, contient l'itinéraire de la route suivie par M. de Beaufort, de Ouarioï à ce dernier lieu. La partie parcourue par le voyageur est fort peu peuplée. Il évalue la population dans le *Cayor* à environ 800 individus par myriamètre carré, et à 560 dans le *Bourb-Iolof*. Les villages situés à des distances plus ou moins grandes, ne sont entourés que d'un petit rayon de culture; le reste n'est qu'un désert de bois clair-semés. M. de Beaufort, traversant un pays de *Bambouk*, colonie de celui que l'on connaît déjà sous ce nom, arrive à *Bakel*, d'où sa lettre du 3 juin est datée. La Gambie, dit-il, permet aux Anglais de remonter jusqu'à 4 marées au delà de *Baraconda*, à un lieu appelé *Balankou*, point qui paraît rapproché de la Falémé. *Tommané*, visité par le voyageur, lui a assuré que l'on pouvait remonter fort loin ce fleuve, à travers les riches contrées du *Dentilia Satadou*, etc., abondantes en or. Les plaines qu'il arrose sont, à ce qu'il assure encore, la terre chérie de l'indigo. Une reconnaissance des affluens du Sénégal, dit M. de Beaufort, serait également importante, tant pour la Falémé, dont les rives sont couvertes de villes et de cultures, que pour les branches supérieures du Kokoro, Bâ-Fing, Bâ-Oulima, et d'une autre rivière nommée le Krayeko, vue par Mungo-Park à Konaïakary, et sur laquelle est assise maintenant la capitale du Kaarta. M. de Beaufort se proposait d'explorer les contrées que ces rivières arrosent, si elles pouvaient porter les navires à de grandes distances.

A. D. V.

272. NARRATIVE OF AN EXPEDITION TO THE SOURCE OF ST.-PETER'S RIVER, lake Winnepeck, lake of the Woods, etc. Relation d'une expédition à la source de la rivière Saint-Pierre, au lac Winnipig, au lac des Bois, etc., exécutée par ordre de M. Colhoun, secrétaire d'état de la guerre, sous le commandement du major Long; composée d'après les notes de MM.

Long, Say, Keating et Colhoun; par William KEATING, professeur de minéralogie et de chimie appliquée aux arts à l'Université de Philadelphie, attaché à l'expédition en qualité de géologue et d'historiographe. 2 vol. in-8°. de 439 et 460 pages, avec une carte du pays parcouru dans ce voyage, et plusieurs planches gravées d'après les dessins de M. Seymour. Philadelphie; 1824; Carey et Lea. (*Nota.* Cet ouvrage porte aussi le titre de *MAJOR LONG'S SECOND EXPEDITION*) (1).

Jusqu'à ces derniers temps l'Amérique du nord nous était très-imparfaitement connue; la plupart de ceux qui l'avaient plutôt parcourue qu'explorée, étaient peu en état de bien décrire. Les uns étaient des militaires, plus habitués à manier l'épée que la plume; d'autres ne songeaient qu'à la traite des fourrures, ou à la recherche de mines imaginaires. Une troisième classe savait écrire, et nous lui devons des voyages qui étonnent l'imagination, par la hardiesse et la constance qu'ils supposent; mais ces hommes évangéliques, tout entiers à leur haute destination, n'avaient pas les connaissances préliminaires nécessaires pour s'occuper des choses mondaines, même quand ils en auraient eu la volonté. Ce qui importait surtout au succès de leurs pieuses entreprises, c'était d'étudier avec soin les dispositions morales, les préjugés, les usages des hommes en faveur desquels leur zèle s'exerçait, et, sous ce rapport, leurs relations seront toujours consultées avec fruit. Il était réservé à nos contemporains d'avancer la géographie mathématique et physique, ainsi que l'histoire naturelle de ces mêmes contrées. Le gouvernement fédéral n'a rien négligé pour remplir ce but en ce qui concerne le territoire des États-Unis; il en a fait explorer les parties les plus reculées, non point par des savans isolés, comme l'étaient les académiciens de Pétersbourg, envoyés par Catherine II dans les

(1) Ce voyage est le même dont il a été rendu compte dans le *Bulletin* du mois de février dernier, p. 162, d'après un ouvrage publié en français à la Nouvelle-Orléans, par M. Beltrami. Voici comme le major Long en parle dans une note du tome 1^{er}. de la relation officielle, p. 314 : « Un Italien que nous rencontrâmes au fort Saint-Antoine s'attacha à l'expédition, et nous accompagna jusqu'à Pembina; il a publié dernièrement un livre intitulé : *La découverte des sources du Mississipi*, etc., dont nous ne faisons mention que relativement aux faussetés qu'il renferme et à la manière dont les faits y sont dénaturés. (*On account of the fictions and misrepresentations which it contains.*) »

provinces de la Russie, mais à la manière de notre expédition d'Égypte, par des réunions d'hommes instruits dans différens genres, conduits par des chefs tout à la fois militaires et politiques. Chaque membre de ces savantes brigades a sa fonction spéciale, appropriée au genre particulier de ses études. Il en résulte qu'aucune partie n'est négligée. L'ouvrage que nous annonçons ici est destiné à rendre compte d'une mission de ce genre, à la tête de laquelle avait été placé, par le ministère des États-Unis, un ingénieur géographe, ayant le grade de Major; les autres membres de l'expédition étaient MM. Colhoun pour l'astronomie, Keating pour la minéralogie, Thomas Say pour plusieurs branches de l'histoire naturelle, mais plus particulièrement pour la zoologie, et M. Seymour, dessinateur. Un botaniste, qui devait en faire partie, M. James, ne se trouva pas à temps au rendez-vous, et c'est un juste motif de regret. Les voyageurs se mirent en route de Philadelphie le 30 avril; ils étaient de retour dans la même ville le 26 octobre, ayant parcouru en moins de six mois un espace de plus de 4500 milles, sans éprouver d'autres accidens que la perte d'une grande partie des collections faites par M. Say. L'objet spécial de l'expédition était d'explorer le pays compris entre l'extrémité occidentale du lac Supérieur, le lac Winnipig et le Mississipi, et particulièrement de remonter la rivière Saint-Pierre jusqu'à sa source, et de déterminer le point où le cours de cette rivière est coupé par le 49^e. degré de latitude nord, qui, aux termes des derniers traités, forme de ce côté la limite des États-Unis. Cette exploration devait compléter le travail du gouverneur Cass.

Au lieu de prendre, pour se rendre à l'Ohio, la route la plus ordinaire, qui aboutit à *Pittsburg*, on préféra, comme offrant plus d'objets intéressans, celle qui joint cette rivière à *Wheeling*, ville de 2000 habitans, déjà florissante et qui promet de le devenir davantage de jour en jour, en attirant à elle le commerce, concentré jusqu'à présent à *Pittsburg*, où la navigation de l'Ohio n'est pas aussi permanente. M. Keating décrit avec soin, sous le point de vue géologique, les différens terrains que la route traverse, particulièrement la formation houillère sur laquelle on marche de *Cumberland* à *Wheeling*.

De là, l'expédition se dirigea au nord-ouest vers l'extrémité méridionale du lac Michigan, en traversant le *Muskingum* à *Zanesville*, le *Scioto* à *Columbus*, chef-lieu actuel de l'état de

Ohio; à Pigua le *Miami*, et au fort *Wayne* le *Maumee*, qui se jette dans le lac *Erie*. Les lecteurs trouveront dans cette partie de la relation de nouveaux détails sur les singulières enceintes rondes et elliptiques, si nombreuses dans les contrées arrosées par le *Muskingum*, par le *Miami* et par d'autres affluens du *Mississippi*, et qu'on croit avoir été élevées par des races d'hommes plus civilisés que les indigènes actuels; il en a été reconnu par l'expédition depuis *Irville*, état de l'*Ohio*, jusqu'à la source de la rivière *Saint-Pierre*, ce qui fait une distance de huit cents milles.

Sur la rivière *Saint-Joseph*, un peu au-dessus de son embouchure dans le lac *Michigan*, se trouve une mission établie sous la protection des États-Unis par la secte chrétienne des baptistes, dans la vue de répandre l'instruction parmi les naturels du pays, (p. 142); il s'y trouve une école pour les enfans de ces naturels, soit de race pure, ou de sang mêlé. L'expédition partit de là le 3 juin pour longer la côte méridionale du lac *Michigan* jusqu'à *Chichago* et au fort *Dearborne*, situés tout près du 42^e. degré de latitude; le 14 du même mois on traversa *Rockriver*, qui est l'affluent le plus considérable du *Mississippi*, entre le *Wisconsin* au nord, et la rivière des *Illinois* au sud, et qui est regardée comme formant une limite entre la nation des *Potaouatomis* à l'est, et celles des *Sauks*, des *Fox* et des *Winnebagoes* à l'ouest. Quatre jours plus tard, les voyageurs atteignirent le *Mississippi*, au point où il reçoit le *Wisconsin* en un lieu nommé *Prairie du Chien*, où se trouve le fort *Crawford*; de ce fort, situé par 43° 3' 31" de latitude, on se rendit, en longeant la rive gauche du *Mississippi*, à la distance de 5 ou 6 milles, avec une escorte de dix hommes et un guide de sang mêlé (*Gallo-Dacota*), au fort *St.-Antoine*, situé au confluent de la rivière *St.-Pierre* et du *Mississippi*, 9 milles au-dessous des célèbres chutes qui ont reçu du P. Hennepin le nom de *St.-Antoine*.

On entra le 7 juillet dans la rivière de *St.-Pierre* dont l'exploration était un des buts principaux de l'expédition. Carver avait parlé de cette rivière; mais ce qu'il en a dit est peu exact. La route se fit partie par eau et partie par terre. Vers le hant de la rivière *St.-Pierre*, se montrèrent des roches primitives, les premières que les voyageurs eussent vues en place, depuis qu'ils avaient quitté les États de l'Atlantique. A la vérité les vallées des États de l'ouest abondent en pierres de cette nature; mais elles y

sont toutes de transport et en blocs ou cailloux roulés plus ou moins volumineux, reposant sur le calcaire secondaire (en couches horizontales), qui est le terrain propre à ces vastes plaines. La rivière *St.-Pierre* sort d'un lac que l'auteur de la relation nomme *Bigstone lake* ou *lac des grosses Roches*, et qui paraît désigné sur la carte de l'Amérique de d'Anville sous le nom de lac des *Tintons*, d'après une des tribus des Dacotas ou Sioux. Il est bon de remarquer ici que la mine de charbon indiquée sur la même carte n'existe pas, du moins où elle s'y trouve placée, et ne saurait y exister d'après la nature du terrain, à moins qu'on n'ait pris pour de véritable charbon ou houille, ce qui ne serait que du lignite, comme il arrive souvent. M. Keating ne cite pas les cartes de d'Anville; mais il a consulté sur la contrée qu'arrose la rivière *St.-Pierre*, non-seulement les ouvrages imprimés de nos anciens voyageurs, mais même un manuscrit dont la société philosophique de Philadelphie possède une copie et qui est intitulé : *Journal historique concernant l'établissement des Français à la Louisiane, tiré des mémoires de MM. d'Iberville et de Bienville, et sur les découvertes de M. Bernard de la Harpe, commandant à la baie St.-Bernard*. Ce manuscrit est de la composition de ce M. de la Harpe. M. Keating pense que cette relation française n'a jamais été imprimée; du moins il ne l'a vue citée dans aucun catalogue, pas même dans celui de M. Warden. Ce qu'il y a de plus intéressant dans ce manuscrit se rapporte aux découvertes faites dans le pays des Sioux par un Français, nommé *Le Sueur*, aux années 1696 à 1702. C'est ce voyageur qui découvrit les terres bleues; il les annonça comme un indice de mines de cuivre; malheureusement M. Keating n'a pu voir le lieu d'où l'on a tiré cette substance, non plus que celui d'où provient la pierre rouge dont plusieurs tribus indigènes font leurs pipes ou calumets.

De la tête du *lac des grosses Roches* jusqu'à l'embouchure de la rivière, *St.-Pierre*, il peut y avoir 500 milles par les sinuosités de la rivière, et 230 au plus par terre; la pente totale est évaluée à 50 ou 60 pieds anglais; la source de cette rivière est séparée des affluens du *Missouri* par un rideau de collines nommé le *coteau des Prairies*; mais il ne règne pas la moindre hauteur entre le lac où elle prend sa source et le *lac Travers* situé à une lieue de là, et qui donne naissance à la *rivière Rouge* (*red River*.) Ces deux lacs sont dans une même vallée, et l'on a même navigué en canots de l'un à l'autre : cependant la rivière, qui sort du premier de ces lacs, est

l'affluent du Mississipi, et confond ses eaux avec celles de ce fleuve qui les porte au golfe du Mexique vers le 29° de latitude nord, tandis que les eaux du lac *Travers* vont grossir le lac *Win-pig*, lequel les verse à la baie d'Hudson au fort *York*, par les 57°. Cette extrême proximité des sources de deux immenses cours d'eau qui se dirigent dans des directions si contraires, et leur naissance dans un pays plat et dans une même vallée, est un des faits les plus intéressans pour la géographie physique que l'expédition dont nous rendons compte ait fait connaître. C'est un nouvel argument contre le système des géographes qui supposent les bassins des grands fleuves circonscrits de toutes parts par des montagnes.

La *rivière Rouge*, par laquelle s'établit la communication dont il s'agit ici, se dirige presque en ligne droite au nord, entre le 96° et le 97°. degré de longitude à l'ouest de Greenwich.

Sur le bord oriental du lac *Travers*, une compagnie dite de *Columbia* a, pour la traite des fourrures, un établissement dont la latitude a été trouvée par M. Colhoun, de 45° 39' 52", et la longitude de 96° 34' 30".

Le second volume de la relation commence à l'époque où l'expédition, après avoir séjourné trois jours dans ce lieu, en repart pour descendre le long du *Red river*. Elle atteint, le 5 août le 49°. degré, après avoir parcouru 256 milles en onze jours par des prairies découvertes. Elle trouva en-dedans du parallèle qui doit servir de limite au territoire des États-Unis, un établissement composé d'une soixantaine de maisons, dont le major Long prit possession au nom de son gouvernement, en plaçant exactement sous le 49°. d. un poteau portant d'un côté (au sud) les lettres *U S*, et de l'autre *G B*. Le nom de *Pembina* que porte ce village est une abréviation de celui de *Nepin-Mina* (*æstatis bacca*), qui désigne dans la langue des *Chippewas* le fruit du *Fiburnum oxycoccus*. Ce lieu faisait originairement partie du vaste territoire cédé par la compagnie de la baie d'Hudson à lord *Selkirk*, et qui a reçu le nom de *Assiniboin*. Nous passerons sous silence les contestations quelquefois sanglantes auxquelles a donné lieu la rivalité de cette compagnie et de celle dite du Nord-Ouest, jusqu'à leur fusion opérée dans ces derniers temps par décision du gouvernement anglais. Le chef-lieu de la colonie de lord *Selkirk* est actuellement au fort *Douglas* situé à peu près sous le 50°. degré au-dessus de l'embouchure du *Red river*,

dans le lac *Winnipeg*. Ce seigneur y a réuni environ 600 individus écossais, suisses et autres Européens, canadiens, indigènes et de sang mêlé. On y a bâti une église pour la communion anglicane et une église catholique dont le premier pasteur a le titre d'évêque de Julianopolis *in partibus*, suffragant de l'évêque de Québec. Son diocèse est censé s'étendre depuis le haut Canada jusqu'à la chaîne des *Rocky mountains*, et depuis le 49^e. d. jusque fort avant dans le nord. M. Keating a négligé de nous apprendre dans quelle langue cet évêque prêche et administre les sacrements; mais il y a toute apparence que c'est en français. Nous voyons, du moins, que les guides et les interprètes que l'expédition employait étaient de langue française, et portaient des noms français, tels que Roques, Lesellier, Baron et Renville. La nomenclature de tous les lieux indiqués dans la relation est également française. Ainsi notre langue est encore parlée au centre de l'Amérique du nord, à près de 100° à l'ouest du méridien de Paris. Les terres de cette nouvelle colonie ne se vendent qu'un dollar l'acre (13 fr. l'hectare); mais, quoique le pays soit beau et bon, il n'y a pas d'apparence que beaucoup de personnes soient tentées d'aller s'y établir, à raison de l'extrême rigueur des hivers et de la difficulté ou plutôt de l'impossibilité de trouver à placer l'excédant de ses récoltes, si l'on pouvait en obtenir par la culture.

Du fort *Douglas* l'expédition américaine se rendit en canot au lac *Winnipeg*; puis, par la partie du S.-E. de ce lac, à l'embouchure de la rivière du même nom où est situé un établissement de la compagnie des fourrures, nommé le fort *Alexandre* ou du *Bas de la rivière*. Le lac *Winnipeg* est celui que *Lahontan* et le P. *Charlevoix* désignent sous le nom de lac des Assiniboils. Ses eaux sont limoneuses; et c'est ce qu'exprime le nom que lui donnent les indigènes: car *Wy* signifie *limon* en tchippeva, et *nipi* veut dire *eau*. Ce qui doit le rendre remarquable sous le rapport géologique, c'est qu'il occupe un espace intermédiaire entre le terrain primitif et le terrain secondaire. Cette circonstance pourrait faire penser, dit M. Keating, que l'excavation occupée par ce lac doit son origine à la décomposition plus facile des couches qui se trouvaient à la jonction de ces deux formations. Cela explique comment les terrains plats, dits *prairies*, qui caractérisent les formations secondaires, s'étendent à l'ouest de ce lac jusqu'à la rivière *Saskatchewan*, et loin encore

long de ses bords supérieurs; tandis qu'à l'est du même lac le pays n'offre qu'un dédale de lacs, de marais, d'îles, de presqu'îles et de cours d'eau d'une petite étendue avec des chutes multipliées, caractères qu'on retrouve dans la Suède, la Finlande et plusieurs autres contrées dont le terrain appartient, comme celui-là, à la formation dite *primitive*.

C'est à travers ce pays si difficile à parcourir que l'expédition se rendit du lac Winnipig au lac Supérieur en traversant le lac des Bois, remarquable par ses îles innombrables, et le lac des Pluies. Non-seulement cet espace est presque entièrement dépourvu d'habitans, mais on y rencontre même fort peu d'animaux. C'est, dit le major Long, un désert, dont tout l'art des hommes ne saurait tirer aucun parti, et qui forme de ce côté une barrière à peu près insurmontable entre le territoire des États-Unis et les possessions anglaises. Le nombre des points où il faut, soit décharger les bateaux, soit les porter à bras pour leur faire traverser des cataractes, est de 84. On en trouve les noms dans les pages 144 à 146. En continuant à s'élever graduellement pendant 600 milles, on arrive aux terres hautes qui séparent le bassin du lac Winnipig de celui du lac Supérieur, et l'on descend à ce dernier lac par une route de 118 milles seulement, par conséquent en pente très-rapide; c'est là que se trouve la superbe cascade de *Kakabikka*, où la rivière du Chien (*Dog river*) se précipite de plus de 130 pieds anglais de haut, formant un spectacle non moins imposant et plus pittoresque encore que celui du célèbre saut de Niagara. Deux lieues plus bas, la même rivière se décharge dans le lac Supérieur au fort William.

C'est à cet établissement que les voyageurs s'embarquèrent le 15 septembre, pour retourner à Philadelphie par les lacs Supérieur, Huron, Érié, et par le canal d'Albany. Nous terminerons là cet extrait. Peut-être semblera-t-il trop étendu; cependant nous n'avons pas suivi le rédacteur de la relation dans les détails intéressans qu'il donne sur les mœurs des nations indigènes qui se sont offertes à l'expédition américaine. Nous passons également sous silence ce qu'il dit des différentes directions par lesquelles il est possible d'ouvrir des communications entre les grands lacs et les affluens du Mississippi.

Suivant un aperçu de l'élévation respective des différens lacs dont il est parlé dans cet ouvrage, le lac Supérieur serait élevé au-dessus de la mer de 595 pieds anglais; le lac des Pluies, de

1100 ; le lac des Bois , de 1040 ; et enfin le lac Winnipig , de 630. Pittsburg sur l'Ohio doit être situé 680 pieds plus haut que la mer , 115 pieds au dessus du lac Érié , et au même niveau que le confluent de la rivière St.-Pierre avec le Mississipi.

L'ouvrage est terminé par les notes zoologiques de M. Thomas Say , qui sont principalement relatives aux insectes (110 pag.), mais où il décrit aussi , en 10 pages , un petit nombre de mollusques. La botanique est traitée fort succinctement en 21 pages : nous en avons dit la raison.

On trouve à la fin du volume un tableau des observations de longitude et de latitude faites par l'astronome de l'expédition ; enfin il offre le relevé comparatif des observations météorologiques faites pendant le cours de l'année 1822 à Philadelphie et dans seize postes militaires des États-Unis. Ce relevé est dû à M. Joseph Lowell , chirurgien en chef de l'armée américaine ; il en résulte que dans les territoires du N.-O. le climat est actuellement le même qu'il était dans les États de l'est avant que les défrichemens et la population y eussent marché d'un même pas et rendu les hivers moins rigoureux et les étés moins brûlans qu'ils n'étaient lorsque les Anglais vinrent s'y établir. C. M.

MÉLANGES.

273. COMMUNICATION de Londres à Calcutta par des vaisseaux à vapeur.

On vient de lancer dans la Tamise un vaisseau à vapeur appelé l'*Entreprise*, qui doit servir de paquebot entre l'Angleterre et les Indes orientales. Il passera à Madère , San-Yago , Sainte-Hélène , le canal de Mozambique jusqu'à Johanna et Bombay ; de là à la pointe de Galles , à Madras et à Calcutta , et pourra prendre dans ces différens lieux du charbon-de-terre pour alimenter ses fourneaux.—On croit que ces différens trajets dureront comme il suit, savoir : celui de Londres à Madère 7 jours , à San-Yago 5 , à Ste.-Hélène 11 , au Cap 6 , à Johanna 12 , de Johanna à Bombay 12 $\frac{1}{2}$; total 52 jours et $\frac{1}{2}$ pour parvenir à cette dernière colonie ; à quoi il faudra ajouter 10 jours et $\frac{1}{2}$ pour les relâches , ce qui fera 63 j. De Bombay à la pointe de Galles 41 jours , de là à Madras 12 ; en y ajoutant 12 jours de relâche ils feront un total de 67 j. de Bombay à Madras ; de là à Calcutta 4 j. ; total de Bombay à cette dernière ville , 71 jours , et à partir de Londres , 135

Le voyage le plus prompt pour l'Inde a été celui de la Méduse, n 1805, qui fut accompli en 86 jours. (*Rev. encycl.*, janv. 1825, n. 242.)

274. **PESTALOZZI.** — On avait annoncé l'intention exprimée par ce célèbre instituteur, de venir fonder un Institut d'éducation à Paris, l'ancienne institution à Burgdorf, ayant été dissoute, mais il paraît qu'il se fixera à Langnau.

275. **DIVERSES NOUVELLES RELATIVES A L'INDE et aux îles de la mer des Indes.** (*Asiat. Journ.*, déc. 1824, p. 94 et 95.)

La Cochinchine commence à compter pour quelque chose dans le monde commercial. Un navire français a importé et vendu au gouvernement dans ce pays 3000 fusils, et a exporté une cargaison de sucre. Sur le modèle d'un des bâtimens français qui récemment ont visité la Cochinchine, le roi de ce pays a construit un vaisseau de 6 à 700 tonneaux, pour faire le commerce dans le détroit de Malacca; mais on était un peu embarrassé de trouver un commandant et des officiers. Plusieurs jonques, qui appartiennent au roi à ce qu'on assure, sont arrivées de Hue, sa résidence, à Singapore, avec des cargaisons consistant en sucre, cannelle, bichos de mer, nageoires de requins, et un peu de toutenague (nom chinois d'une composition de cuivre, de zinc et de fer) et de laque de Tonquin; d'autres jonques sont venues de Saigun et ont apporté pour la première fois du sel, quoique l'exportation de cette denrée soit prohibée aux Cochinchinois.

Au mois de mars 1824, l'équipage d'un Pros (bâtiment) malai, consistant en 3 hommes et un jeune garçon, ayant abordé dans une des îles Andamans, afin d'apprêter et cuire pour son repas des bichos de mer; il fut surpris par les sauvages de l'île; les trois hommes gagnèrent leur Pros, mais le jeune garçon tomba au pouvoir des insulaires qui le jetèrent dans un de leurs feux et le dévorèrent ensuite.

Le gouverneur général de Batavia a promulgué, le 10 juillet 1824, un ordre d'après lequel la résidence de Banda comprendra, outre les îles Banda, la partie orientale de Cérâm, les îles Koffing, Ceram-Laut, Gisser, Goram-Key et Arou, et en général toutes les petites îles à l'est et au sud de Banda; il y aura à Banda un Conseil de justice; toutes les lois au sujet du monopole des épices sont maintenues; ne sont abolies que celles qui ne tendent point à favoriser ce monopole du gouvernement.

276. 3^{me}. EXPÉDITION DU CAP. PARRY.—Un journal de New-Brunswick, du 16 décembre, contient l'article suivant : « Les vaisseaux de découverte étaient, le 3 août, au milieu des glaces, près du cap Chedley, détroit de Hudson : ils se trouvaient alors à environ 1200 milles de Repulse-Bay, où ils se proposaient d'hiverner. » (*The Lond. lit. gaz.*, 29 janv. 1825.)

277. NEW-YORK ATHENÆUM. Athénée de New-York. Programme de 20 p. in-8. New-York ; 1824.

Dans le préambule on fait observer que les villes de Liverpool et de New-York se sont élevées l'une et l'autre à un degré de splendeur étonnant; qu'il existe, entre les deux villes séparées par l'Océan, une noble émulation, mais que New-York ne possède pas jusqu'à présent un établissement littéraire et scientifique, semblable à celui qui fait tant d'honneur à la ville de Liverpool. En conséquence un comité présente un plan d'un établissement qui comprendra : 1^o. des chaires pour les sciences et la littérature ancienne et moderne; 2^o. un abonnement aux journaux et ouvrages périodiques de l'Amérique et de l'Europe; 3^o. une bibliothèque d'abonnement pour les ouvrages scientifiques et littéraires; 4^o. une société dont le but sera la culture des sciences, arts et lettres, et qui consistera en membres résidents, et honoraires. Moyennant une souscription annuelle de 20 dollars on sera admis aux cours, aux salles de lecture et à la bibliothèque, et on pourra y présenter des étrangers. A la dernière page on lit l'indication de 16 cours qui seront professés par autant de professeurs dans l'année 1825.

278. SUR UNE NOUVELLE COLONIE ANGLAISE, à la côte du nord de la Nouvelle-Hollande. (*Asiat. Journ.*, mai 1824, p. 574.)

Le gouvernement a dernièrement envoyé un bâtiment à la côte N.-O. de la Nouvelle-Hollande, dans le but d'y former encore un établissement. Sous le rapport du commerce, il est difficile de choisir un meilleur emplacement. La côte N. est déjà la plus fréquentée par les naturels de l'Archipel oriental, qui font le commerce de quelques articles très-recherchés en Chine et dans les pays voisins. Sa proximité d'îles nombreuses dont les productions en général d'une grande valeur, sont également d'une nature particulière, est pour elle d'un avantage très-précieux.

ALEX. B. DU B.

BULLETIN

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

ÉCONOMIE PUBLIQUE; VOYAGES.

GÉOGRAPHIE ET STATISTIQUE.

279. **DICTIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE UNIVERSEL**, contenant la description de tous les lieux du globe, intéressans sous le rapport de la géographie physique et politique, de l'histoire, de la statistique, du commerce, de l'industrie, etc., par une Société de géographes. Tome II (1^{re} partie). In-8. de 25 feuilles. Paris; 1825; Kilian, Picquet.

280. **DE AARDE BESCHOUWD IN HAREN NATUURLIKEN TOESTAND**. La terre, envisagée dans son état et sa division naturelle, par N. G. VAN KAMPEN; 2 vol. in-8. de 362 et 422 p., avec des cartes, 2^e édition. Haarlem, 1823; Bohn.

C'est une géographie physique; l'auteur a adopté pour limites de ses divisions les mers, lacs, fleuves, montagnes et déserts.

281. **AARDRIJKSKUNDIG LEESBOEK**. Livre de lectures géographiques, pour répandre la connaissance des divers peuples du globe. 333 p. in-8. avec 29 pl. Deventer; 1822; Vanden Sigtenhorst.

L'auteur convient que les détails qu'il donne sur l'origine, le gouvernement, le culte, le langage, les ressources et les mœurs des divers peuples, sont trop superficiels pour procurer une connaissance complète de ces objets; mais il pense qu'ils suffiront pour en donner une idée générale et sommaire. Les gravures sont copiées d'un ouvrage français.

282. **THE TWO AMERICAS, GREAT BRITAIN, etc.**, les deux Amériques, la Grande-Bretagne, et la Sainte-Alliance; 2^e édit. in-8. de 40 p., Washington, 17 mars 1824, éd. de Krafft.

F. TOME III.

Nous laissons de côté, dans cet écrit, toutes les discussions politiques, étrangères au Bulletin, pour y puiser quelques notions sur le commerce de l'Angleterre et des deux Amériques. Le but principal de l'auteur est de prouver que la politique britannique, constamment l'auxiliaire des intérêts du commerce anglais, ne saurait être hostile à l'égard des deux Amériques, qui lui offriront toujours une perspective de richesses croissantes par leurs relations avec la Grande-Bretagne; ce qui l'engage à mettre sous les yeux du lecteur des renseignemens statistiques sur la nature et l'étendue de ces relations, à des époques diverses. Lorsque les cortès espagnoles s'assemblèrent pour la première fois à Cadix, un rapport leur fut présenté sur le commerce de l'Amérique du sud; ce rapport était l'ouvrage d'un homme éclairé. Il en résultait que le commerce interlope enlevait les sept dixièmes des profits. Le commerce légal n'y entrerait que pour trois dixièmes. La contrebande se faisait en partie par les îles hollandaises et par les Français à St.-Domingue, mais les Anglais en faisaient la plus grande partie. Les profits de cette contrebande surpassaient de beaucoup, pour les colonies des Indes occidentales, ceux du commerce du sucre et du café. C'était surtout la contrebande avec les colonies espagnoles, qui, par l'intermédiaire de St.-Domingue, fournissait à la France cette grande quantité de numéraire dont elle abondait à l'époque de la révolution, et dont la privation, lors des désastres de St.-Domingue, produisit dans la métropole une sorte de paralysie dont on ne paraît pas, en général, avoir aperçu, ni même soupçonné la cause. Il s'est opéré de grands changemens dans les canaux de ce commerce. Cadix n'est plus le dépôt central et exclusif du commerce et des richesses de toute l'Amérique espagnole; Cadix ne transporte plus en Angleterre les trois cinquièmes de ses immenses richesses en échange des produits des manufactures britanniques; c'est la Jamaïque qui s'est d'abord emparée de tout ce que Cuba et St.-Domingue perdaient dans les produits de la contrebande, et depuis, du commerce direct maintenant ouvert avec tous les ports de l'Amérique. Il ne s'agit plus maintenant du monopole d'un seul port de l'Europe; il s'agit d'un commerce libre, régulier et sans cesse croissant; et tandis que ce magnifique négoce atteint, dans sa supériorité sur l'ancien mode de commerce, à une valeur incalculable, la contrebande continue et s'élève à un produit triple de ce qu'elle était autre-

fois. L'or, l'argent et le platine vont s'amonceler presque exclusivement dans les ports de la Grande-Bretagne. Un personnage éminent dans l'Amérique du Sud, et que ses fonctions avaient mis à portée de prendre des informations exactes, affirmait, au commencement de 1823, qu'il était dû alors à l'Angleterre, sur les crédits de son commerce, au-delà de 37,000,000 st. dans les états au midi de l'isthme. On peut vérifier, dans un ouvrage de M. Lowe, négociant anglais intéressé dans ce commerce, ouvrage publié le 6 juillet 1823, que les exportations britanniques pour les seuls ports de *Buenos-Ayres* et de *Valparaiso*, s'étaient élevées pendant les années précédentes aux sommes ci-après indiquées. Pour l'année finissant

	Buenos-Ayres.	Valparaiso.
Au 3 janvier 1813.	2,021,000. liv. st.	
1814.	Résultat inconnu.	
1815.	2,290,760.	
1816.	2,146,525.	
1817.	1,692,085.	
1818.	3,325,675.	163,985.
1819.	3,399,510.	84,015.
1820.	1,797,980.	88,510.
1821.	3,427,185.	722,070.
1822.	3,196,605.	1,889,945.
1823.	5,808,825.	2,314,340.

Ces expéditions n'étaient destinées que pour deux ports écartés, et signalent moins l'étendue que les progrès du commerce libre et régulier, tel qu'il a lieu maintenant. Il est certain que la contrebande est encore plus considérable; mais ce qui n'est pas moins frappant, c'est l'étendue des exportations anglaises pour la Jamaïque; entrepôt actuel de la terre-ferme colombienne, de Chagrès, de Panama, d'Atrafo, de la côte de Yucatan, de Guatemala et du Mexique. On peut en juger par le tableau suivant de ces exportations, de 1813 à 1823 inclusivement.

La valeur des exportations anglaises pour la Jamaïque s'est élevée en

1813.	à 13,106,470 l. st.	1818.	23,673,625.
1814.	Résultat inconnu.	1819.	17,306,295.
1815.	16,802,110.	1820.	17,774,675.
1816.	21,200,940.	1821.	12,637,810.
1817.	14,286,715.	1822.	17,262,710.
		1823.	12,529,175.

Ces expéditions n'étaient que pour la Jamaïque. On en faisait en outre de très-considérables pour les marchés de l'Amérique du sud et de Mexico directement, ainsi que pour l'Isthme, la Guiane, la Havane, la Trinité, Démérari, St.-Thomas et Curaçao. Les expéditions parties du seul port de Liverpool en 1823, pour le marché de l'Amérique du sud, suffirent pour attester l'étendue et les progrès de ce commerce. Les marchandises britanniques seules, d'après l'estimation des douanes, y sont entrées pour une valeur de 34,000,000 st. Aucun article de ce commerce ne rapporte moins de 100, et il en est beaucoup qui produisent 500 pour 100.

L'auteur de l'écrit auquel nous empruntons ces détails conclut par les rapprochemens et les réflexions suivantes. La répartition des familles de l'Angleterre et du pays de Galles (l'Écosse et l'Irlande non comprises), entre les diverses professions, a lieu ainsi qu'il suit. Nombre des familles spécialement vouées à l'agriculture, 847,957; nombre des familles vouées aux manufactures et au commerce, 1,159,975; nombre des familles vouées à d'autres occupations, 485,491. Nombre total des familles, 2,493,423.

Population en 1821. — Individus, 11,977,663; nombre moyen d'individus par famille, $5,20 \frac{1}{4}$ cent. Un écrit récent présente les calculs suivans : 33 centièmes de la population de l'Angleterre, ou 7,666,666 personnes occupées de l'agriculture, produisent des subsistances pour 21,500,000 personnes. Aux États-Unis, 83 cent. de la population ne produisent des subsistances que pour 10,000,000 d'individus. Les exportations des États-Unis, évaluées à 40.000.000 sterl., n'en peuvent alimenter que 850,000. Total, 10,850,000. — Ainsi le fermier anglais nourrit 3 familles, tandis que le fermier des États-Unis n'en alimente que $1 \frac{10}{100}$. — Le rapprochement des faits économiques suivans signale d'une autre manière toute l'importance de l'industrie. Les comtés de Bedford, de Cambridge et de Huntingdon, en Angleterre, sont les trois comtés les moins riches en manufactures. La taxe des pauvres, terme moyen pour chaque famille, y est portée à 3 liv. sterl. 15 sh. 5 d., tandis que dans les comtés de Middlesex, d'York et de Devonshire, les trois comtés que l'auteur désigne comme les plus manufacturiers, cette taxe ne s'élève, terme moyen, par famille, qu'à 1 l. 4 sh. $4 \frac{1}{2}$ d.

L'auteur pense qu'un système combiné sagement d'après ces données, élèverait les États-Unis à un haut degré de prospérité,

et que les circonstances actuelles y sont particulièrement favorables. Si l'industrie, dit-il, y obtenait seulement la moitié de la protection qu'elle obtient en Angleterre, elle compterait, au bout de cinq ans, 500,000 producteurs, tandis qu'elle est maintenant presque nulle. Trois dollars par semaine, dépensés par ce nombre de personnes en objets de nécessité, ajouteraient 78,000,000 de dollars à la circulation annuelle; leur travail n'en produirait pas moins de 150,000,000, et atteindrait peut-être à 200,000,000 de plus, et ce surplus de produits de notre industrie intérieure augmenterait de 40 à 50 millions la somme de nos exportations. L'auteur prend occasion de ces observations pour recommander à ses concitoyens la plus sérieuse attention sur cet objet, pour lequel il leur reproche une incroyable indifférence.

A. D. V.

283. OUDE AARDRIJKSKUNDE. Géographie ancienne, par H.-J. NASSAU; 2^e. édit.; 417 p. in-8°. Groningue; 1824; Röme-lingh.

L'auteur fait connaître successivement l'ancienne Europe, l'Asie et l'Afrique. Après les généralités, il entre dans des détails sur les diverses contrées qui composent chacune de ces parties du monde, en rappelant en même temps sommairement leur histoire. Il termine par une notice sur la Troade d'Homère, et sur l'ancien état des Pays-Bas.

284. NOUVELLE DESCRIPTION DE ROME ANCIENNE.

Le *Kunstblatt* de Stutigard, janvier 1825, publie une analyse détaillée d'une nouvelle topographie de Rome ancienne et moderne, qui sera publiée par trois artistes et antiquaires allemands, MM. Bunsen, Gerhard et Platner. Ils discuteront les limites de la ville ancienne, et décriront en détail chaque quartier, ainsi que les monumens qui y sont contenus. L'ouvrage aura deux volumes; il sera précédé d'un coup d'œil sur les accroissemens de Rome ancienne et sur la restauration de Rome moderne, par le savant M. de Niebuhr. Des plans accompagneront les descriptions; l'ouvrage paraîtra chez Cotta, à Stuttgart.

285. BUDGET DE LA VILLE DE PARIS pour l'exercice 1824, et compte de ses recettes et dépenses pendant l'exercice 1822. In-4°. de 12 f. Paris; 1824; Ballard.

286. PARIS. MOYENS D'AMÉLIORER LE COMMERCE et d'augmenter la valeur des propriétés de plusieurs faubourgs et quartiers de Paris, etc., par une société d'artistes. In-4°. de 2 feuilles et demie; Paris; Hautcœur, Martinet.

287. COMMERCE DE LA FRANCE avec Buénos-Ayres, Colombie, le Mexique et le Pérou.

Suivant un de nos journaux, voici, d'après les renseignemens authentiques qu'il annonce s'être procurés, les produits de notre sol et de notre industrie qui étaient encore assez récemment importés dans les pays ci-dessus désignés. Les vins, les eaux-de-vie, les toiles de fil de Bretagne, les fils de Bretagne et de Lille, les toiles à voiles, les toiles de coton blanches et peintes, en très-grande quantité (les toiles de France y sont préférées aux toiles anglaises, en raison, tant de la vivacité et de la solidité des couleurs, que du bon goût des dessins), les draperies de tout genre, les tissus de mérinos, les soieries de Lyon; de Nîmes et d'Avignon, les velours de coton d'Amiens, les rubans de Saint-Étienne et de Paris, les porcelaines, les papiers peints, les papiers blancs pour l'impression et pour écrire, la librairie, les broderies, modes, fleurs artificielles, la bijouterie, la quincaillerie, l'horlogerie, et une quantité énorme de petits objets qui tiennent à la passementerie et à la tabletterie. La seule exportation des ouvrages de luxe et de modes qui se fabriquent à Paris, pouvait, sans exagération, être portée à une valeur de 100 millions par an. Le commerce de Paris et de Lyon seuls faisait dans ces contrées des expéditions dont il était difficile de calculer la valeur, et les colonies espagnoles, attirées vers nous par une conformité de goûts et de religion, préféraient, en général, les produits de nos fabriques. (*Constitutionnel* du 30 janvier 1825, p. 2.)

288. IETS OVER EN VOOR DEN KOOPHANDEL VAN AMSTERDAM. Quelques observations sur le commerce d'Amsterdam; 67 p. in-8°. Amsterdam; 1824; Hengot.

On peut attribuer la décadence du commerce d'Amsterdam à quatre causes; 1°. goût toujours croissant des habitans d'Amsterdam pour les dissipations, ce qui produit le dégoût du travail et favorise la paresse; 2°. défaut d'esprit d'union parmi les commerçans; 3°. tarifs des droits de douanes qui tuent le commerce; 4°. commerce d'effets ou de papiers qui met le commerce

véritable dans une grande gêne. Ce que l'auteur de la brochure annoncée ci-dessus dit des motifs de la décadence du commerce et des moyens de le relever, mérite d'être pris en considération. (*Vaderl. Letteroefeningen*, 1825, n. 2.)

289. SUR LE CANAL D'AMSTERDAM.—On peut dire avec justice que la Grande-Bretagne a devancé tous les autres pays de l'Europe, en ce qui concerne l'entreprise et l'exécution des travaux publics dans lesquels l'utilité s'allie à la grandeur des vues. Nous étions habitués à considérer comme l'unique en son genre, sous le double rapport de l'étendue et de ses autres dimensions, notre canal calédonien, qui peut porter une grosse frégate depuis la mer du nord jusqu'aux côtes occidentales de l'Écosse; mais le nouveau canal d'Amsterdam, qui établit une communication directe entre l'Océan et cette importante place de commerce, surpasse en profondeur et en largeur toute construction de la même nature actuellement existant dans la Grande-Bretagne. Il paraît qu'une frégate de 44 canons l'a déjà parcouru dans toute son étendue, et qu'il est même susceptible de recevoir des vaisseaux de 80 canons. Le canal projeté de Portsmouth, qui est destiné à recevoir des vaisseaux de ligne, s'il est exécuté, pourra rivaliser avec celui d'Amsterdam en largeur et en profondeur, et il le surpassera en longueur dans la proportion de cent à cinquante milles. (*Weekly Regist.* Paris, 27 mars 1825.)

290. PRISONS DE LONDRES.—Le nombre des individus écroués à Newgate, dans le cours de l'année 1824, s'est élevé à près de 2000. Sur ce nombre de détenus, 700 ont été acquittés ou élargis sans jugement. Le nombre des exécutions a été de 11. (*Weekly Register.* Paris, 27 mars 1825.)

291. BETRAGTNINGER OVER DE NYERE BRITISKE FÆNGSLER, etc. Considérations sur l'état des prisons en Angleterre, et l'amélioration de celles de Norvège, par Fr. HOLST. In-8°. avec pl. Christiania; 1823.

292. CONSOMMATION DE LA HOUILLE A LONDRES.—La consommation du charbon-de-terre à Londres a augmenté rapidement depuis trois ans. Suivant un état remis à la Cour du conseil commun, elle s'est élevée, savoir : en 1822, à 1,199,511 charretées; en 1823, à 1,437,251, et en 1824, à 1,524,817 id. (*Weekly Regist.* Paris, 27 mars 1825.)

293. COMMERCE DE LIVERPOOL. (4 janv. 1825.)— En l'année 1824, malgré une moindre importation de cotons en laine, et l'augmentation survenue dans le prix de cet article, il en a été fait une consommation de 10,000 ballots de plus qu'en 1823. Voici l'état comparé des importations de ces deux années.

Amérique.	235,860	413,724
Brésil	136,585	134,895
Inde.	14,163	7,925
Démérari	6,731	7,825
Des Iles.	11,177	12,222
De la Méditerranée. . .	24,188	1,732
Total.	447,704	578,303

(*Allg. Handl. Zeit.* 19 janvier 1825.)

294. ANGLETERRE. Commerce d'Yarmouth. Commerce d'Irlande.

La ville d'Yarmouth, dans le comté de Norfolk en Angleterre, vend annuellement pour 40,000 st. (1 million) de harengs, et envoie à Londres pour 8,000 st. (200,000 fr.) de crevettes.

On comptait dans l'Irlande, en 1823, 10,855 débitans de liqueurs; 6,028 épiciers, 205 brasseurs, 721 chandeliers, 59 selliers, 47 orfèvres, 250 marchands de drèche. On y avait fabriqué dans le cours de la même année 2,052,792 gallons de liqueurs spiritueuses. (*Monthly Magaz.*, nov. 1824, p. 380 et 384.)

295. OUVERTURE DE NOUVELLES ROUTES.

Indépendamment des divers travaux publics déjà projetés dans le Lancashire, on a l'intention d'ouvrir sous la Mersey, un chemin de communication qui irait aboutir au chemin à rainure de fer de la compagnie de Liverpool et de Birmingham, qu'il est question d'achever sur le territoire du Cheshire. Le comité de cette dernière ville s'occupe de cet objet. Un semblable moyen de communication entre les deux bords opposés de la rivière présente plusieurs avantages, au nombre desquels on peut compter ceux d'une route directe et sûre pour les voitures particulières, les diligences, etc., qui se rendent à Chester et dans le nord du pays de Galles, et de la facilité avec laquelle la rivière pourrait être traversée, dans tous les cas, à toute heure

et dans les différentes saisons de l'année. (*New Monthly Magaz.*, mars 1825, p. 142.)

296. STATISTIQUE DU CULTE CATHOLIQUE EN ANGLETERRE.

Suivant un état officiel récemment publié, il existe en Angleterre 256 chapelles catholiques, 71 écoles de charité et autres, et 348 prêtres officians; sur ce nombre on compte, savoir : dans le Hampshire, 12 chapelles, 1 école et 8 prêtres; en Sussex, 6 chapelles et 5 prêtres; dans le Wiltshire, 3 chapelles et 2 prêtres; dans le Devonshire, 6 chapelles et 6 prêtres; dans le Dorsetshire, 7 chapelles, 1 école et 8 prêtres; dans le Lancashire, 81 chapelles, 6 écoles, et 79 prêtres. (*Weekly Reg.* Paris, 27 mars 1825.)

297. SUR L'ÉTAT PRÉSENT DES ÉTUDES A L'UNIVERSITÉ D'OXFORD.
(*Gentl. Magaz.*, sept. 1824, p. 229.)

Cette note remplit très-imparfaitement la promesse contenue dans son titre. L'auteur, qui paraît être un membre de l'université d'Oxford, a principalement en vue d'expliquer pourquoi on y néglige l'étude de l'hébreu, ce qui est d'un intérêt bien médiocre. Il n'ajoute aucun renseignement essentiel à ceux que l'on connaît généralement sur les plans d'études des universités anglaises.

Il nous apprend qu'avant la réformation, les inscriptions pouvaient être prises dès l'âge de 12 ans, le grade de bachelier à 16 ans, et celui de maître-ès-arts à 19 ans. Depuis, au contraire, les jeunes gens n'y entrent qu'à l'âge de 17 à 21 ans, et quelquefois plus tard. On sait que tous les étudiants y reçoivent la même instruction, et y soutiennent les mêmes examens, soit qu'ils se destinent au barreau, à la médecine, ou à l'église. L'auteur paraît condamner peu judicieusement cette uniformité d'enseignement, qui, avec beaucoup d'inconvéniens, sans doute, dans le système actuel des études en Europe, a du moins l'avantage de donner aux membres du clergé et aux légistes, quelque connaissance des phénomènes naturels, et de leur faire contracter certaines habitudes de raisonnemens exacts propres à mitiger les vices intellectuels attachés à leur profession. Un des résultats les plus singuliers de cette rigoureuse communauté d'instruction, est l'obligation où se trouvent, suivant cette note, tous les candidats au baccalauréat, soit Ecclésiastiques, soit séculiers, de soutenir un examen sévère sur les preuves de la religion naturelle et révélée.

L'auteur s'élève contre la trop grande prépondérance accordée dans l'université d'Oxford aux études philologiques et aux études mathématiques. Il a certainement raison, quant aux premières, qui en effet conviennent bien plus à une éducation spéciale qu'à une éducation générale. Mais quant aux autres, il ne paraît pas sentir l'extrême importance d'une certaine instruction mathématique, non-seulement comme un instrument indispensable dans l'étude des lois de la nature, mais surtout comme un moyen d'éducation pour l'organe intellectuel, utile à tous les esprits et nécessaire à la plupart.

La note est terminée par une observation très-juste, c'est que les étudiants destinés à la jurisprudence ou à la médecine, trouvent au barreau, ou auprès des hôpitaux, des ressources pour leur éducation spéciale, après leurs quatre années d'université; tandis que rien de pareil n'existe pour les ecclésiastiques. L'auteur attribue à l'établissement des séminaires attachés à chaque cathédrale, dans les pays catholiques, la supériorité incontestable du clergé romain pour l'éloquence de la chaire. Cette cause n'est certainement pas la seule, ni même la principale; mais on ne saurait douter de sa réalité. Il est certain, en effet, que des élèves tenus constamment pendant plusieurs années sous la direction de leurs supérieurs, et ayant toujours en vue leur destination future, doivent y devenir beaucoup plus propres que des jeunes gens envoyés à l'université à l'âge où les habitudes sont presque formées, et qui commencent immédiatement leurs fonctions ecclésiastiques après quatre ans d'un régime vague, où rien jusqu'au dernier moment, ne tend à fixer leur vocation. Aussi les ecclésiastiques anglais distingués deviennent-ils plutôt des dissertateurs élégants, habiles à développer un point de critique littéraire devant une assemblée de gens de goût ou dans un recueil périodique, que de véritables prêtres capables d'agir fortement sur le peuple par la prédication, ce qui, comme l'observe très-bien l'auteur, est cependant leur destination essentielle, sous le rapport intellectuel et moral. L'auteur regrette avec raison que le projet de l'archevêque Cranmer, d'établir des écoles ecclésiastiques dans chaque diocèse, n'ait pas été réalisé. On en trouverait vraisemblablement la cause dans le peu de consistance politique que possède le clergé en Angleterre depuis la réformation, et dans cette négligence systématique pour l'éducation populaire, qui est malheureusement un des caractères de la politique de l'oligarchie diri-

gente. L'Angleterre, proprement dite, est en effet aujourd'hui un des pays civilisés où les hommes d'état s'occupent le moins de cette base essentielle de l'organisation sociale; et, sous ce rapport, la réformation y a produit une véritable rétrogradation. A. C.

298. SUR L'ÉDUCATION DES JEUNES GENS destinés à occuper des emplois civils dans l'Inde. (*Orient. Herald, janv., 1825 p. 37.*)

En 1783, Burke reprochait aux directeurs de la compagnie, de livrer l'administration de l'Inde à des adolescents, uniquement occupés d'amasser de l'or, joignant l'avarice de la vieillesse à l'activité du jeune âge, et se succédant rapidement les uns aux autres, comme des oiseaux de proie toujours affamés. Depuis 1784, le gouvernement s'est réservé l'approbation des choix; mais la faveur en a décidé plus que le mérite et la capacité. Les ministres, aussi-bien que les directeurs, ont des protégés dont ils veulent faire la fortune. L'auteur pense que les employés envoyés dans l'Inde sont trop jeunes et trop mal préparés aux fonctions qu'ils doivent y remplir: il reproche au collège de Hailesbury, dans lequel ils sont élevés, de ne pas répondre aux intentions qui ont présidé à sa fondation, soit parce que l'instruction qu'on y reçoit est insuffisante, soit parce que les chefs de cet établissement se trouvant dans la dépendance absolue des directeurs, il est à craindre que cette circonstance n'influe sur les témoignages qu'ils rendent de la capacité de leurs élèves. La puissance anglaise dans l'Inde, enviée par les autres nations, inquiétante pour les souverains de l'Asie, et odieuse aux naturels, pouvant être ébranlée par des attaques du dehors et par des mouvemens au dedans, l'auteur pense qu'il faut chercher des garanties contre ces dangers dans une administration sage et libérale; condition qui sera difficilement accomplie, tant que le pouvoir restera aux mains de ceux dont le but essentiel est de procurer aux actionnaires un riche dividende. Il conclut que le gouvernement ferait bien de ne laisser aux directeurs de la compagnie que le soin des intérêts commerciaux, et de se réserver, en vertu du droit de souveraineté inhérent à la couronne, la nomination des fonctionnaires qui, étant alors les serviteurs de l'État, gagneraient en considération aux yeux du public, et s'acquitteraient mieux de leurs devoirs.

299. HAANDBOG FOR REISENDE I KONGERIGET DANMARK. Manuel des voyageurs dans le royaume de Danemark et dans les duchés de Slesvig, Holstein et Lauenbourg; par EILER HAGERUP TROEDER, chef de bureau à la direction générale des postes; p. 488, in-8°, avec une carte des postes. Copenhague, 1824.

Dans la 1^{re}. section l'auteur donne des notices historiques et topographiques sur chaque relais de poste et sur les lieux d'alentour : il fait connaître la position de chaque lieu, les auberges, les institutions et établissemens publics, les antiquités, fabriques, promenades, etc. La 2^e. section comprend les itinéraires par les diverses provinces des États danois. Enfin dans la 3^e. section, il donne des renseignemens sur les postes danoises, sur les monnaies, poids et mesures. La carte dressée par Gliemann est critiquée dans le *Dansk literat. Tidende*, 1824, n°. 51, comme étant incorrecte et mal exécutée. D.

300. STATISTIQUE DE LA SUÈDE.

Les importations de la Suède, en l'année 1823, ont été de 3 millions 591,690 rth.; et les exportations, de 4 millions 506,576 rth. de banque de Hambourg. La valeur des marchandises d'entrepôt expédiées pour la Finlande s'est élevée à 208,229 rth. de banque de Suède. Le nombre des arrivages a été de 3027, et celui des départs de 3096 : on comptait parmi les premiers 1418, et, au nombre des autres, 1523 vaisseaux, suédois. (*Alleg. Handl.-Zeit.* 16 janv. 1825.)

301. INSTRUCTION PUBLIQUE EN SUÈDE.

Au terme du printemps de l'année 1824, le nombre des étudiants, à l'université d'Upsal, s'élevait à 1367, dont 863 seulement étaient présens. Dans ce nombre total de 1367 individus, on comptait 124 fils de nobles, 351 *dito* d'ecclésiastiques, 229 *dito* de bourgeois, 162 *dito* de paysans, 224 *dito* de fonctionnaires civils, 53 *dito* de militaires et 224 *dito* d'individus d'autres conditions.

A la même époque, il se trouvait 200 écoliers au collège de la cathédrale d'Upsal; d'après l'examen du 10 juin, 13 passèrent à l'université. (*Leipzig. literat. Zeitung*, decemb. 1824, n°. 308.)

302. DICTIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE-HISTORIQUE DE L'EMPIRE DE RUSSIE, contenant le tableau politique et statistique de ce vaste pays; les dénominations, les divisions anciennes et nouvelles des contrées, villes, bourgs; leur position géographique, leur histoire, leurs productions naturelles et industrielles, leur commerce, leur climat, la population, les mœurs, coutumes, religions des habitans de cet empire; par S. N. VSEVOLOISKY, conseiller d'état. 2^e édition augmentée d'un suppl. contenant le royaume de Pologne, la Bessarabie, la partie de la Finlande réunie à la Russie postérieurement au traité de 1808, la province de Bialistok et les provinces et khanatz des Perses, cédés à l'empire par la paix du Gulistan, en 1813; supplément rédigé par Maurice ALLART. t. I, 297 p.; t. II, 360 p. Moscou, 1823, Semen.

Nous aurions désiré un peu plus de développemens dans certains articles de l'appendix, tels, par exemple, que celui qui est relatif à la Lena. Nous regrettons aussi d'avoir remarqué que plusieurs fautes que nous avions signalées, au sujet du cercle de Kem, n'ont pas été corrigées. (*Petersburgische Zeit-Schrift*, août 1823, p. 219.)

303. DIVISION DE LA RUSSIE et de ses différentes provinces en 1462, lors de l'avènement au trône de Ivan IV. (*Siéverni arkhiv* (archives du nord), mars 1824, n^o 5, art. III.)

I. Grande principauté de Moscou. 1. Moscou, Kolomna, Wladimir, Péréyaslawle, Kostroma, Galitch, Oustiougue, Souzdal, Nijni-Novgorod, Mourom, Yourief, Borowsk, Kalouga, Aleksin. Ces villes constituaient les domaines du grand-duc Ivan IV, en 1462, selon le testament de Wassili l'Aveugle, qui y comprit également la ville de Viatka. Le territoire de Viatka fut conquis en 1459. 2. Dmstrof, Mojaïsk, Medin, Serponkhof, Khotin. 3. Ouglitch, Béjetzkoï-Verkh, Zvinigorod. 4. Volokolainsk, Rjéva, Klitchén, Rouza. 5. Vologda, Koubénié, Zaozé-rié. 6. La moitié de Rostof, Romanof, Oust-Scheksni, Nérekhta. 7. Véréia, Vouichgorod, Maloyéroslavetz et Béloozéro. 8. Yaroslavle. 9. La moitié de Rostof. 10. Kacsimof. Presque toutes ces villes furent léguées aux grands-princes de Moscovie par testament.

II. La grande principauté de Rézan, Péréiaslawle de Rézan, Pronsk, Rostislavle, Pérévitefsk, Staraïa-Rézan.

III. Grande principauté de Tver. D'après un traité de 1491, cette principauté renfermait Tver, Staritza, Zoubtsof, Opoka, Klin, Novoi-Gorod, Kachin.

IV. Le territoire de Novgorod.

V. La province de Pskof.

304. GUIDE DU VOYAGEUR A MOSCOU; par G. LECOINTE DE LAVEAU; grand in-8. de 460 p. avec des pl. lithogr. Moscou, 1824, Semen.

Voici le premier ouvrage considérable, publié en Russie sur la ville de Moscou, depuis que cette seconde capitale a été rebâtie; avec l'ouvrage intéressant du voyageur anglais Lyall, le Guide français de M. Lecoite de Laveau nous donne une idée assez exacte de l'état actuel de Moscou. L'un a souvent de l'humeur; l'autre voit tout en beau, loue beaucoup, et fait quelquefois des phrases sentimentales: l'un et l'autre rapportent beaucoup de documens statistiques. M. Lecoite de Laveau débute par un précis de l'histoire de Moscou, qu'il termine brusquement en 1684: il semble pourtant que les événemens de 1812 étaient au moins aussi importans que tout le reste; peut-être n'a-t-il pas été permis à l'auteur de parler en détail de cette grande catastrophe. De l'histoire il passe à la topographie et à la statistique, en ajoutant plusieurs vues médiocrement lithographiées des principaux monumens qui, presque tous, ont échappé à l'incendie (1). Sur les 9158 maisons que renfermait Moscou au commencement de 1812, 6341 furent détruites par l'incendie: depuis cette catastrophe on en a rebâti 8,027; en sorte qu'en 1824, Moscou avait déjà plus de maisons qu'avant l'incendie; et comme on bâtit un quartier entier sous les murs du Krémelin, on peut d'avance porter le nombre des maisons à 10 mille. Seize grandes rues se dirigent du centre de la ville aux barrières; la ville se compose de 20 arrondissemens, dont le plus ancien est le *Gorod*, qui renferme le Kremlin, 5 cathédrales, 4 autres églises, 2 couvens, 4 palais, la maison du patriarche, l'hôtel du sénat, l'arsenal, etc. Voici l'état de la population de Moscou, d'après les diverses conditions: nobles, 14,724; serviteurs de la couronne, c'est-à-dire employés, 3,101; ecclési-

(1) M. Cadolle fait maintenant paraître à Paris 10 *Vues lithographiées de Moscou*, avec un texte, en 3 livraisons.

riques, 4,388; marchands, 12,104; étrangers, 2,385; bourgeois, 28,029; artisans, 10,384; militaires, 22,194; fabricans, 1,854; voituriers, 1,882; gens en service, 53,541; paysans, 72,758; gens de diverse dénomination, 19,204; total, 246,545.

Ce tableau n'a probablement pas été dressé d'une manière bien rigoureuse; comment, par exemple, a-t-on fait une distinction entre les *marchands* et les *bourgeois*? Mais, en supposant le tableau exact, on est frappé de la quantité de gens de service qui forme presque un sixième de la population; puis de paysans, ce qui veut sans doute dire laboureurs ou jardiniers. La garnison est aussi très-considérable, et l'on voit, par les détails de l'administration, que la bourgeoisie même est sous le pouvoir militaire. L'auteur, qui a été si bref en parlant de l'histoire moderne de Moscou, entre dans le plus grand détail sur le trésor du Kremlin et les richesses des églises et couvens : il faut que ces trésors aient été en un lieu bien sûr pendant l'invasion. On construit actuellement une grande église en mémoire de la délivrance de Moscou. L'auteur nous apprend que le gouvernement a acheté quelques centaines de paysans qui doivent y travailler. Ce mot d'achat nous fait sentir tout de suite la différence entre la civilisation de la Russie et celle du reste de l'Europe. Moscou a beau se parer de monumens dans les styles grec, romain, byzantin : tant qu'on y vendra des ouvriers, on croira voir une ville de Boukharie, et l'on concevra bien pourquoi, avec une population de près de 250,000 âmes, Moscou n'attire qu'environ 2400 étrangers.

Le gouverneur général de Moscou a le pouvoir d'un vice-roi, il préside la régence : la police, la justice, la garnison, les lettres et arts, tout est dans ses attributions; il paraît que les tribunaux, dépendent entièrement du pouvoir. La régence, que préside le gouverneur-général, se compose d'un autre gouverneur, de 4 conseillers et d'un assesseur. Quoique le régime militaire réduise à peu près à rien l'autorité municipale, il y a pourtant un corps de ville présidé par le prévôt des marchands, et un conseil-aux-six-voix. Le commerce a le droit d'élire tous les trois ans le prévôt des marchands. Une institution particulière est le *tribunal de conscience*, dont l'attribution est de juger arbitralement; un détenu pour délit peut s'adresser à ce tribunal, si dans les trois premiers jours de sa détention, il n'est pas informé du motif de cette rigueur, et le *Guide* nous assure que

le tribunal le met en liberté sous caution. A l'article des prisons, l'auteur fait des réflexions morales sur la privation de la liberté et sur la nécessité de la charité. Il est à regretter qu'au lieu de ces réflexions, que chaque lecteur peut faire sans *Guide*, M. Lecoïnte ne nous ait pas donné une liste authentique des condamnations et détentions qui ont eu lieu à Moscou pendant un certain nombre d'années : c'est d'après de pareilles listes qu'on peut juger de l'état de la législation, et de la moralité d'un pays ou d'une ville. L'auteur nous assure que les prisonniers sont si bien traités, qu'ils ne se plaignent jamais. Pour que cette assertion eût du poids, il faudrait que l'auteur eût eu la faculté de pouvoir assurer le contraire. M. Lecoïnte annonce qu'il va se former à Moscou une société de bienfaisance pour les détenus, sur le modèle de celle de Pétersbourg. Moscou est le siège des 6^e., 7^e., et 8^e. sections du sénat, dont les fonctions sont plutôt judiciaires que politiques. Le bureau du Saint-Synode, que le *Guide* appelle un *comptoir*, se compose du métropolite de Moscou, de l'archimandrite du couvent de la Vierge du Don, et de l'archiprêtre de l'Assomption. L'université compte 28 professeurs, 12 adjoints et 5 lecteurs. Quoique ses belles collections aient été brûlées en 1812, elle possède maintenant une bibliothèque de 30,000 volumes, un cabinet d'histoire naturelle bien classé, une collection de produits chimiques très-considérable, un cabinet anatomique, etc. A l'université est attachée une *pension noble*, c'est-à-dire réservée exclusivement à la noblesse, dont les fils, après leur éducation, sont placés dans le civil ou le militaire. Cette pension compte 300 à 350 élèves. Au *gymnase* ou lycée, M. Zosima a fondé une chaire de grec; le directeur du gymnase est élu par l'université. L'académie de médecine est un corps qui enseigne cette science à 200 élèves, et qui domine, par le privilège de la censure, sur toutes les publications médicales. Il est assez singulier que le Lombard ou Mont-de-Piété fasse partie de la maison impériale d'éducation, qui renferme 3000 individus. Ce Lombard prête de l'argent à 6 pour cent, et reçoit à 5. Le *Guide* du voyageur décrit en détail les établissemens de charité et les établissemens militaires. Dans le chapitre de l'industrie et du commerce, il donne des tables des importations et exportations, mais en prévenant qu'elles ne sont pas suffisantes, parce que plusieurs grands établissemens manufacturiers sont situés hors de la ville. Sous le règne de Catherine, le commerce

obtient des privilèges; il vaudrait mieux que le gouvernement supprimât les monopoles qu'il accorde à quelques établissemens, et les restrictions imposées aux diverses classes de marchands. Depuis quelques années il s'est formé de grands établissemens manufacturiers à Moscou ou aux environs, entre autres une fabrique de draps qui occupe 1500 ouvriers, une brasserie anglaise et une fabrique d'eau-de-vie. L'imprimerie du Synode a 30 presses, et celle de l'université 24. Les diligences commencent aussi à prendre de l'activité, et l'auteur, pour terminer, donne l'itinéraire de Moscou aux frontières de l'empire, même jusqu'à l'extrémité du Kamtschatka. Il est à regretter que l'ouvrage n'ait pas un plan de Moscou. Dans la préface, l'auteur cite les ouvrages qu'il a consultés, et parmi lesquels nous remarquons une *Statistique de la Russie*, par Ziablovski, et la 2^e édition du *Dictionnaire géographique* de la Russie, par Vsevolovsky, avec un supplément, par Maurice Allart. Moscou, 1823. L'ouvrage de Lyall n'a point l'honneur de figurer dans cette liste. DEPPING.

305. BANQUE DE PÉTERSBOURG.—D'après une décision du conseil d'état du 18 novembre, relative au remboursement des fonds déposés dans la banque de commerce de Pétersbourg, cette dernière a reçu des ordres de la teneur suivante: 1^o. Toutes consignations en or sont et demeurent à jamais supprimées. 2^o. Il pourra être fait des dépôts en argent, mais seulement sous la réserve que le remboursement aura lieu, soit en argent, soit en papier. Les capitaux en petite monnaie, précédemment versés dans cette banque, conserveront encore, pendant deux ans, leur valeur actuelle. 3^o. Passé ce délai, ces capitaux, s'ils n'étaient pas retirés par les consignataires, seront soumis aux dispositions ci-dessus énoncées. (*Allg. Handl. Zeitung*, 5 janv. 1825.)

306. PRESSE PÉRIODIQUE EN RUSSIE.—Le département extérieur de Pétersbourg publie depuis le 1^{er} janvier 1825 une *Gazette du commerce* qui paraît deux fois par semaine, en langues russe et allemande, et qui embrasse tout ce qui concerne la législation, le commerce extérieur, la navigation et le cours des changes. (*Allg. Handl. Zeit.*, 14 janv. 1825.)

307. NOCH ETWAS ÜBER DIE BAUERN ANGELEGENHEITEN IN LIEFLAND. Encore quelques observations sur les affaires des paysans en Livonie; par le comte MELLIN. 126 p. in-8. Riga, 1824.

On apprend par cette brochure la résistance qu'a opposée

une partie de la noblesse livonienne à l'affranchissement des paysans, et l'on y voit confirmée l'observation qui avait été publiée lors de la Russie, sur le tort qui a été fait aux paysans livoniens par l'acte même de l'affranchissement. Cet acte, en effet, détruit toutes leurs prétentions à la propriété de la terre, tandis que les ordonnances de 1804 les reconnaissent en quelque sorte comme fermiers perpétuels de leur sol qui est actuellement presque tout entier entre les mains d'une noblesse étrangère d'origine. D—c.

303. COLONIE DE MOLOTCHNA EN RUSSIE. (*Sievernï arkhîf* (Archives du Nord), fév. 1824, no. 4, art. 3.)

Sur la rive droite de la Molotchna et dans la plaine d'Yédikomène sont établis des colons sortis de différentes contrées de l'Allemagne, de la Souabe, du Wurtemberg, de Deux-Ponts, du Darmstadt, de l'Alsace, de Prusse, du Brandebourg, de la Saxe, de la Poméranie, du Meklenbourg-Schwerin, du Mecklenbourg-Strélitz, de Mayence, de Bade, de la Bavière et d'Inowoloz. Ils ont été engagés en partie par l'entremise des commissaires du gouvernement, Tsigler et Yescher, et envoyés depuis 1803 jusqu'à 1809, en partie par les ambassadeurs et consuls russes; dans la suite, plusieurs s'y sont rendus de leur propre mouvement.

Le plus grand nombre de ces colons sont arrivés à leur destination de 1802 à 1806; ils étaient munis, suivant l'usage, d'argent pour leur route, ainsi que de tous les moyens d'établissement et d'existence jusqu'à la première moisson. Ils occupent maintenant dans une vingtaine de villages une surface de 100 verstes (à peu près 25 lieues). Au sud, en suivant le cours de la Molotchna, ils touchent aux habitations des Doukhobortchesk et des Nogais; au nord aux villages de la Couronne, et, du côté de la rivière de Kousk aux propriétés du conseiller privé Popof. De ce côté de la Molotchna, le gouvernement a affecté 63,481 dissétines de terre aux colons. Les colons de Molotchna possèdent déjà tout ce dont ils ont besoin pour leur subsistance, mais ils sont encore loin de prospérer comme les *Mennonites*: d'abord ceux-ci ont apporté beaucoup plus de numéraire en Russie; ils étaient possesseurs de près de 66,000 ducats. Ils sont, au reste, animés d'un esprit de corps qui ne peut exister dans la colonie de Molotchna, composée d'hommes de toutes les provinces de l'Allemagne, et de religion différente. Les Mennonites ont extrêmement laborieux et d'une excellente moralité; aussi,

depuis leur établissement dans ces contrées, n'ont-ils rien négligé pour le rendre florissant; tandis que parmi les colons de Molotchna il y avait beaucoup de gens accoutumés à l'oisiveté, et généralement peu disposés à l'économie domestique. Il leur en coûta beaucoup d'abord pour s'astreindre à leur nouveau genre de vie; cependant ils se sont enfin convaincus que des efforts continus pouvaient seuls leur procurer un bien-être, et il est à remarquer qu'en 1816 ils ont récolté plus de blé que les Mennonites.

Le bétail commence à y devenir assez nombreux (1), bien que les colons n'en aient point amené avec eux lors de leur établissement, et qu'ils n'eussent pas assez d'argent pour en acheter en grande quantité. Les pâturages y sont excellens; quant au blé, à l'orge, au beurre et aux légumes qu'ils recueillent, ils les vendent dans les villes et villages voisins, et plusieurs mêmes, à l'exemple des Mennonites, vont vendre leurs denrées dans les différens ports de Crimée. La culture des arbres fruitiers est encore négligée dans cette colonie; les uns ne peuvent s'y procurer des boutures et des semences; les autres sont persuadés que le terrain ne lui est point favorable, soit à cause des sécheresses de l'été, soit à raison des froids excessifs de l'hiver. Des soins assidus, et surtout de solides connaissances, viendraient à bout de tous les obstacles. La vigne ne pourra y être cultivée avec quelque avantage que dans quelques dizaines d'années, lorsque la population se sera augmentée; le climat doit lui être assez favorable, car la colonie se trouve située sous le 47°. degré de latit. septentr., presque la même que celle des frontières du Don, qui déjà nous fournissent du vin en assez grande abondance. On trouve dans cette colonie une assez grande quantité d'arbres à fruits, comme abricotiers, pêchers, cerisiers et des acacias; mais il serait à désirer que leur nombre fût multiplié. On n'y prend encore aucun soin d'établir des ruches; la pêche y est également nulle. Les colons de la Molotchna sèment le tabac qu'ils reçoivent en échange de leurs denrées.

Leurs maisons sont toutes uniformes, bâties en briques, cré-

(1) En 1818, il a été recueilli, dans la colonie de Greinenthal, sur 813 brebis, 118 pounds, 5 livres de laine, qui ont été vendus 3888 roubles 92 copeks; conséquemment chaque brebis a rapporté 4 roubles 78 copeks.

piés et convertis de chaux. L'eau y est saine dans tous les villages, quoiqu'un peu salâtre dans quelques-uns. Sur les bords de la Molotchna on construit un temple luthérien, qui se trouvera dans la colonie de Pricheba. Dans celle d'Heidelberg on se propose de bâtir une église catholique, ainsi qu'un presbytère pour le curé. Il faut avouer que les colonies de la Molotchna se trouvent encore, pour ainsi dire, au berceau; mais il est impossible que ce soit autrement, vu les obstacles que les colons ont eu à surmonter pendant les cinq premières années de leur établissement. La sollicitude paternelle de l'empereur Alexandre, disent les *Archives*, doit leur assurer à la longue une prospérité aussi florissante que celle des colons Mennonites. J.

309. NOTIONS STATISTIQUES SUR LE GOUVERNEMENT DE KOURSCK, en Russie. (*Siverni Arkhif*, Archives du Nord, mai 1824, p. 187.)

Ce gouvernement comprend en surface :

Selon Zéablowsky ,	770 milles carrés.
Vichman ,	701
Arsénief,	670

Cette différence prouve combien peu les savans russes se sont, jusqu'à présent, appliqués à étudier l'intérieur de leur pays, et combien sont inexactes les sources où les auteurs susnommés ont puisé leurs connaissances. D'après des notes prises sur les lieux mêmes, voici l'état de la population de ce gouvernement :

Noms.	Villes.	Districts.
1. Koursk.	19,270	85,882
2. Lgof.	990	75,939
3. Rytsk.	5,675	"
4. Poutyvlé.	6,328	69,408
5. Soudja.	6,931	83,521
6. Khotmonitsky.. . . .	2,362	88,398
7. Belgorod.	8,350	84,295
8. Novol-Oskoll.	5,000	79,155
9. Korotcha.	2,185	71,248
10. Oboiane.	"	140,000
11. Staroskoll.	4,415	77,810
12. Tyme.	1,064	84,768
13. Stchigri.	1,650	83,853
14. Fatiech.	"	"
15. Dmitréf.	1,258	76,023
Total.	68,470	1,102,321.

Sauf a villes et a districts dont la population n'est pas encore évaluée.

Les forêts de ce gouvernement sont de peu de valeur; elles ne produisent que des arbrisseaux, dont les paysans de la Couronne ne se servent ordinairement que pour le chauffage. Le chêne et le sapin appartiennent en grande partie aux seigneurs; mais ils s'y trouvent en si petite quantité qu'ils suffisent à peine au simple usage des propriétaires.

État des bois de la Couronne dans ce gouvernement.

Noms des districts.	Nombre des dissétines.	Nombre des sagènes.
Koursk.	5,678	8
Stchigrowsky. . . .	766	765
Oboïane.	699	1,315
Soudja.	531	617
Fatiéch.	3,414	2,022
Rylsk.	618	2,287
Igof.	5,477	1,802
Poutivle.	4,022	562
Dmitref.	5,049	1,150
Staro-Oskoll. . . .	1,078	95
Novo-Oskoll. . . .	1,695	84
Karoscha.	28,296	2,227
Belogorod.	21,088	176
Khotmouitsky. . . .	21,220	1,683
Total.	99,134	593

Le terroir du gouvernement de Koursk est en grande partie très-noir et conséquemment très-propre au labourage; aussi ce gouvernement pourrait approvisionner ceux qu'il avoisinent sans les frais considérables qu'exige le transport. Le laboureur aime donc mieux garder son blé que de l'exporter. Les habitans cultivent de même avec beaucoup de succès le chanvre et le lin.

Les fabriques et les manufactures s'y trouvent également en assez grande quantité et dans un état assez florissant.

cherchaient un asile contre les incursions des Tartares, au milieu des roches élevées dont une partie, encore debout, sert de repaire aux pigeons sauvages dans les temps d'orage. L'église et les cellules, creusées dans le massif du roc, n'ont besoin ni de toiture, ni de réparations. Les cellules sont froides et malsaines, en sorte que les moines, au nombre de 12, y couchent tout habillés. Parmi les arbres qui croissent dans ce lieu solitaire, il en est un qui mérite une attention particulière; les Moldaves l'appellent *kung*. Il pousse ses racines dans les rochers les plus durs. Ses fruits ressemblent, par la forme et par le goût, aux guignes, et leur noyau a une saveur spiritueuse et agréable; en outre, cet arbre a cela de commun avec le citronnier, qu'il fleurit et porte des fruits dans le même temps, et ceci a lieu jusqu'à la fin de l'automne. (*St.-Petersb. Zeitschr.*, août 1823, p. 212.) J.

311. SPOUTNIK V TSARSTVO POLSKOÏE I VRESPOUBLIKOU KRAKOWSKOÏOU. Guide dans le royaume de Pologne et la république de Cracovie; traduit du français, par D. J. JASUKOM. In-12., p. 163. St.-Petersb.; impr. du départ. de l'instruction publique.

312. STATISTIQUE DU ROYAUME DE POLOGNE. Les journaux de Varsovie, du mois de février 1824, donnent l'aperçu suivant de la population du royaume de POLOGNE, au commencement de l'an 1824 :

Vaiwodie de Cracovie	397,344
De Sandomierz	355,793
De Kalisch	532,671
De Lublin	453,430
De Ploclsk	432,278
De Mazovie	616,074
De Podlachie	331,671
D'Augustovo	465,761
Tout le royaume sans l'armée	3,702,306 habitans.
Varsovie .	117,284

Accroissement en 1823 : 60,210, dont 4,592 pour la ville de Varsovie. (*Hertha*, tom. 1, cah. I, p. 74.)

313. APERÇU DE LA GÉOGRAPHIE PHYSIQUE DE LA VOLHYNIE ET DE LA PODOLIE; par le D^r. BESSER, prof. d'hist. natur. au lycée de Volhynie. (*Mémoires de la Soc. imp. des naturalistes de Moscou*, tom. VI, in-4., Moscou, 1823, p. 185.)

Nous nous bornons, dans cette section, à indiquer cet aperçu qui, depuis la page 189 jusqu'à 212, se compose d'une table comparative des plantes indigènes des deux provinces, travail dont on s'occupera dans la section consacrée aux sciences naturelles. Les trois pages qui précèdent, servant d'introduction à ce catalogue, présentent quelques observations générales sur le caractère particulier du sol. Presque partout, dit l'auteur, la Podolie est marécageuse ou sablonneuse. Les forêts y sont considérables, et les arbres qu'on y voit en plus grand nombre appartiennent à l'espèce des pins. En général, le sol de la Volhynie est moins productif que celui de la Podolie. Les fruits n'abondent que dans les régions montueuses, et ne réussissent pas dans les plaines, non plus que sur les penchans des collines, exposés aux vents d'est et nord-est. La Podolie, que l'étymologie de son nom annonce pour un pays de vallons, présente une plaine immense, coupée en divers sens et surtout au sud-est par des ruisseaux et des rivières dont les unes se rendent dans le Dniester et les autres dans le Bog. On trouve des marais salés à *Sawran*, district de *Balta*. La Podolie présente presque partout un terrain tellement fertile qu'on peut s'y passer d'engrais; on n'y voit ni pins ni sapins. Des Steppes d'une étendue de plusieurs milles d'Allemagne ne se fauchent que partiellement. Les plaines, exposées à des vents violens, sont bien moins riches en fruits que les vallons, et près du Dniester, les fruits mûrissent 2 ou 3 semaines plus tôt qu'en Volhynie. Sur la limite sud-est de la Podolie, on cultive les melons d'eau en pleine terre; et depuis *Kaminiek*, les coteaux exposés au sud en sont couverts. La culture du maïs est générale dans tout le district de *Balta* et sur les bords du Dniester, à 4 milles de *Zalesczyki* depuis *Buczacz* en Gallicie. La récolte du blé y devance généralement celle de la Volhynie d'environ 3 semaines. A partir de *Mohilow* on rencontre des vignes portant de beaux raisins. La flore est un mélange de celle de l'Allemagne à celles de l'Autriche, de la Hongrie, du Caucase, de la Crimée et des pays septentrionaux. La flore de Volhynie est une continuation de celle de la Gallicie, qui change de forme en approchant de la Podolie; celle-ci est

plus riche en analogues de l'Autriche, de la Hongrie, du Caucase et de la Tauride. La Volhynie offre plus de plantes germaniques et boréales.

A. D. V.

314. NOWEÏSCHIIA GIEOGRAFITCHESKIIA I ISTORITCHESKIIA IZVESTIIA O KAVKAZE. Notices géographiques et historiques sur le Caucase, recueillies et complétées par SSEMEN BRONIEWSKIY, Part. II, 1x et 465 p. Pétersbourg.

Ce second volume contient les parties septentrionales et orientales du Caucase; chaque contrée y est décrite séparément. Les détails géographiques sont en tête de l'ouvrage; viennent ensuite les descriptions historiques; elles sont suivies du tableau des peuples sous le rapport de la religion, des mœurs et des usages, (*St.-Petersb. Zeitschr.*, sept. 1823, p. 364.)

315. FOIRE DE LEIPSIC. — On écrit de Leipsic, 5 février : « A la fin de la dernière foire de Leipsic, on a déjà vu reparaitre les marchands persans qui étaient venus à la fête de Pâques précédente, ce qui donne des espérances favorables pour la prochaine. Ce sont des Orientaux très-versés dans le commerce et les affaires, qui parcourent maintenant l'Allemagne et l'Alsace, pour en examiner les fabriques et les manufactures, en profiter pour perfectionner celles de leur pays, et faire passer dans celui-ci tous les produits industriels qui, d'après le tarif actuel des douanes russes, peuvent traverser à moins de frais la Russie. Ils promettent d'apporter à l'avenir à nos foires, des étoffes en soie et cachemire, et d'y faire de leur côté des achats considérables. Les marchandises dont ils ont besoin se transportent très-avant dans l'intérieur de l'Asie, où les marchandises allemandes, anglaises et françaises n'ont pas encore pénétré jusqu'à présent. Ils étudient aussi le goût le plus général des habitués de la foire de Leipsic, relativement aux marchandises de leur pays qui pourraient y avoir cours. Les droits modérés de transit en Russie pourront en faciliter l'arrivée; nos fabricans et nos manufacturiers feraient bien de remarquer ces moyens de communication avec l'Asie. » (*Journ. des Débats*, 12 mars 1825.)

316. COMMERCE DU THÉ. — La hausse du prix du thé apporté le 20 déc., à Stettin, par le vaisseau *le Mentor*, n'a pas eu d'heureux résultats, et le commerce a dû s'adjuger la presque totalité de la cargaison. Ainsi le commerce de la Chine, par mer, semble n'offrir aucun avantage; d'un autre côté, le transit pour

la Chine, qui était un objet de 10 à 12 millions, a, depuis l'émission du dernier tarif russe, entièrement cessé. (*Allg. Handl.-Zeit.*, 16 janv. 1825.)

317. SUR LA PRÉPARATION DE L'OR DE RIVIÈRE, DANS LA STYRIE.

On sait qu'il existe, depuis une époque reculée jusqu'aux temps actuels, des lavoirs d'or sur les rivières la Drave et la Mur, dans la Basse-Styrie; mais ce qui est en général moins connu, c'est qu'anciennement aussi on a préparé de l'or de rivière sur la Mur, près de Knittelfeld et de Leoben, puis sur la Liser (1) et la Trau (2), dans les districts minéraux de Rottenmann et de Zeyring, dans la Haute-Styrie. Il existe une ordonnance de l'archiduc Ferdinand, du 21 octobre 1599, rendue sur la plainte de Wolfgang-Klingeisen, juge de ces districts, contre deux orfèvres de Leoben qui achetaient de l'or de rivière d'Orpailleurs à ce non autorisés. On a en outre une défense souveraine, du 11 avril 1600, au sujet de cette même contravention. (*Steyerm. Zeitschr.*, Gratz, 1821, cah. II, p. 154.)

318. PRÉCIS DE LA LITTÉRATURE HISTORIQUE DU MOGH'RIB-EL-AKSA, par J. GRABERG DE HEMSÖ, secrétaire du roi de Suède et de Norvège; faisant fonctions de consul-général dans l'empire de Maroc. Lyon, 1820; Ballanche.

Nous avons signalé dans le Bulletin de février 1825, page 130, plusieurs ouvrages de l'auteur de cet écrit. Celui-ci, quoique publié, il y a déjà cinq ans, nous a paru mériter d'être rappelé à l'attention de nos lecteurs. C'est une revue bibliographique et critique des ouvrages historiques, géographiques et descriptifs composés par des indigènes ou par des étrangers sur la contrée que nous désignons sous le nom d'*empire de Maroc*, et dont le véritable nom est le *Mogh'rib-el-Aksa*. L'auteur, dans cette notice, caractérise le mérite de chacun des ouvrages qu'il passe en revue. Ceux qu'il mentionne comme les plus utiles, sous le rapport des connaissances géographiques, sont parmi les écrivains arabes, 1^o. Abou-Abdi-Allahi Ibn Bathuta, auteur du *Kitâb-rahhlift-l-beladi* (livre des voyages dans les pays), lequel contient des notices extrêmement intéressantes sur plusieurs parties

(1) Vraisemblablement Liessing.

(2) De même Traun.

du *Mogh'rib-el-Aksa*. 20. Léon de Grenade, que nous nommons *Léon l'Africain*, et dont le véritable nom est Hassan-Ibn-Mohammed, auteur d'une *Description de l'Afrique* justement estimée, et dont la meilleure traduction est celle en allemand de M. Lorsbach, publiée à Heilbronn, en 2 vol. in-8°, il y a 19 ans. Parmi les écrivains français, 1°. le supérieur des Mathurins, Pierre Dan, mort en 1649, auteur d'une *Histoire des royaumes et des villes d'Alger, de Tunis, de Salé et de Tripoli*, réimprimée in-f°. dans la même année, et contenant des choses du plus grand intérêt sur le Mogh'rib-el-Aksa; 2°. François Pidou, seigneur de St.-Olon, ambassadeur extraordinaire de Louis XIV à Maroc, auteur de l'*État présent de l'empire de Maroc*; Paris; 1695, in-12 avec cartes et figures; relation judicieuse et exacte. 3°. Louis de Chénier, père des deux littérateurs célèbres de ce nom, chargé d'affaires de France à Maroc, et auteur des *Recherches historiques sur les Maures*, etc.; 3 vol. in-8°; Paris, 1787; contenant des détails précieux sur le commerce, les mœurs, le gouvernement et l'ethnographie de l'empire de Maroc. Enfin, parmi les autres écrivains européens, 1°. le Vénitien Livio Sannuto, auteur de la *Geografia dell' Africa*; in-f°; 1588, avec 12 cartes géographiques. 2°. M. Olof Agrell, actuellement consul général de Suède et de Norvège à Tanger. M. de Hemsö fait un grand éloge de l'ouvrage de ce savant, intitulé : *Lettres écrites de Maroc*; 1^{er}. volume, publié en suédois à Stockholm, en 1797; traduit en allemand, Nuremberg, 1798, in-8°, et formant le 21^e. volume de la Bibliothèque des voyages modernes. L'auteur de la notice le signale comme présentant le tableau réel de l'empire de Maroc, depuis l'an 1789 jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. 3°. G. Lemprière, médecin anglais, auteur d'un voyage publié à Londres en 1791, et traduit en français par M. de Ste.-Suzanne; in-8°; Paris; 1801; avec une carte du major Rennell et un itinéraire : ouvrage curieux par des notices exactes sur les mœurs et l'état domestique des femmes mauresques. 4°. Ali-bey-el-Abassi-Ben Oshman, pseudonyme du général espagnol D. Domingo Badia y Leblich, auteur des *Voyages en Afrique et en Asie*; 3 vol. in-8°; Paris, 1814. Il faut lire l'article intéressant dans lequel M. de Hemsö a relevé quelques-unes des omissions et des inexactitudes les plus frappantes de ce voyageur. 5°. J. Riley, capitaine américain, à cause des notions sur le Sahara et différents voyages à Tombouctou, que contient son voyage publié à

New-York et à Londres en 1817, et traduit en français la même année avec des additions. La relation du marchand anglais Grey-Jackson, 1809, in-4°, est l'objet d'une critique très-sévère. Le savant auteur indique ensuite comme un travail très-intéressant un voyage en Europe rédigé par le Maure Ahmed Ben-el-Mohédy-el-Gh'azâl, de Fez, envoyé de Maroc à Madrid en 1765, sous le titre de *Kiudb'nattfati-l-idchtiyadi f-l-mohâddanati ou-aldji hadi* (livre du résultat des soins pris pour la paix et la guerre.) M. Asselin de Chevillô s'est procuré au Caire un manuscrit de 174 p. in-4°, de cette relation très-judicieuse et trop peu connue en Europe. Cette exception unique ne sert qu'à faire mieux ressortir l'ignorance générale et la barbarie qui dégradent aujourd'hui les peuples de Maroc. A. D. V.

319. MANUFACTURES EN ÉGYPTE. Jusqu'à présent la filature du coton promet peu en Égypte. Le vice-roi est le seul qui s'intéresse à l'importation de cette branche d'industrie. Le climat présente un autre obstacle en ce que, par l'effet des grandes chaleurs, le fil se casse, le bois des machines se crevasse et joue, et la poussière gêne le jeu des rouages. Déjà la fabrique de draps de Boulak est sur son déclin. La salpêtrière a été établie par l'Italien Basi, de Bergola; elle fournit annuellement à Mohammed-Ali 3000 quintaux de salpêtre qu'il paye 250,000 francs. L'évaporation se fait au soleil dans 48 bassins. Le quintal ne coûte que 15 piastres au gouvernement, tandis qu'il lui revenait, suivant l'ancien procédé, c'est-à-dire, par le moyen du feu, à raison de 60 piastres. Il s'est formé à Zabazik une colonie de Syriens pour la culture de la soie; on a planté 1,000,000 mûriers. Cependant on n'a récolté en 1822 que 900 okas (de 5 liv.) de soie. (*Allg. Handl.-Zeitung*; 14 janv. 1825.) L.

320. BIDRAG TIL EN SKILDNING AF GUINEA KYSTEN OG DENS IND-
BYGGERE. Notices pour servir à un tableau de la côte de Guinée et de ses habitants, recueillies dans un séjour fait en Afrique de 1805 à 1809, par le pasteur MONRAD; avec une préface du professeur MOLBECH, Copenhague; 1822; Seidelin.

Dans le premier chapitre, le pasteur danois, qui a passé plusieurs années dans les colonies peu importantes du Danemark, sur la côte de Guinée, fait connaître les idées religieuses et morales des nègres de ce pays. La gazette littéraire danoise conseille de les comparer avec les notes sur le même sujet insérées

dans l'ouvrage de M. Bowdich sur le pays d'Achantie. M. Monrad examine ensuite l'état domestique du même peuple. 3^e. et 4^e. Chapitres, gouvernement, constitution politique, guerre, etc. Dans les districts dont les habitans sont les alliés ou protégés des Danois, la forme du gouvernement est presque patriarcale, et on ne trouve guère de royaumes sur les côtes; les États despotiques d'Augna, Dahomé, Achantie, sont reculés vers l'intérieur. Les Danois ont des relations de commerce avec Aquapim et Achantie. Au reste, les établissemens danois jouent en Guinée un rôle très-insignifiant, vu que dans ce pays, comme dans toutes les colonies des Européens, les Anglais ont la prépondérance. 5^e. Chap. chasse et pêche. 6^e. Chap., histoire naturelle. Parmi les oiseaux, l'auteur en décrit un qui habite les bords du Rio-Volta, et qu'il n'a pas vu décrit ailleurs. On voit ces grands oiseaux bleus rangés par lignes; c'est pourquoi les Européens les ont appelés *soldats hollandais*. On n'entend aucun oiseau de chant; en général, la nature paraît morte pendant le jour; c'est la nuit qui est le temps de la vie en Afrique. Plusieurs légumes d'Europe sont cultivés en Guinée; mais la pomme-de-terre, la carotte et la betterave ne réussissent point; le seigle et d'autres céréales d'Europe donnent de la paille, mais point de grains. L'or est jusqu'à présent le seul métal que l'on tire de la Guinée; il est pourtant probable qu'elle contient aussi des mines de fer. Le principal commerce de l'or se fait sur la partie de la côte entre le fortin Akim et le fort danois Fredensborg. Chap. 7, agriculture, bétail. Chap. 8, costumes, manière de vivre, industrie des nègres. Sur le dernier point l'auteur donne des détails intéressans. Chap. 9, climat et maladies. L'auteur recommande aux Européens qui veulent pénétrer dans l'intérieur, de chercher à s'acclimater d'abord: la fièvre jaune est moins effrayante sur la côte de Guinée qu'aux Indes occidentales. Un nègre guérit l'auteur de cette maladie par un traitement aussi prompt que simple. La petite vérole fait quelquefois des ravages terribles; on prétend que dans l'intérieur du pays on ne la connaît guère. Chap. 10, sur le commerce et sur la traite des nègres. L'auteur s'indigne de la cupidité des Européens qui font l'abominable trafic des noirs. Depuis que les bâtimens anglais croisent sur les côtes d'Afrique pour prévenir la traite, les marchands de chair humaine ont recours à toutes les ruses des contrebandiers pour échapper aux recherches: ils se servent de petits bâtimens dans

lesquels ils entassent leurs victimes , au point de leur faire perdre la respiration ; quelquefois ils ont de faux ponts. Les Danois reprochent à lord Castlereagh d'avoir, dans un discours parlementaire de 1818, attribué au roi d'Angleterre l'honneur de la première démarche pour l'abolition de la traite ; le roi de Danemark l'a prohibée dès l'an 1792 , et quelques États de la confédération américaine ont supprimé cette traite encore plus tôt : la loi de la Virginie est datée de 1778, et actuellement encore les Anglais n'ont pas entièrement cessé ce trafic. En 1821, les Danois, en Afrique, furent obligés de prendre les armes pour résister à un négrier anglais associé à des Hollandais et des Portugais. Le zèle des Anglais pour la suppression de la traite n'est pas non plus tout-à-fait désintéressé ; n'ayant point souffert de dommage de la cessation du trafic, ils sont intéressés actuellement à ce que d'autres peuples n'établissent pas des relations de commerce avec les puissans États des noirs , à l'occasion de la traite.

Chap. 2, sur les établissemens de civilisation en Afrique. Sierra-Leone est un établissement qui fait grand honneur aux Anglais, et qui sera le moyen le plus efficace pour civiliser l'Afrique. Déjà les plantations y fournissent des quantités considérables de café, sucre et rum. Dès l'an 1803, le gouvernement danois aussi a consacré des sommes considérables pour un établissement agricole en Afrique. Ces sommes n'ont malheureusement pas été employées selon les intentions du gouvernement. La colonie fondée par le gouverneur danois Schiønning à Aquapim , à 3 milles et demi de Christiansborg, est en ce moment le principal établissement de culture du Danemark en Guinée. La terre y est extrêmement fertile , et le climat n'est pas aussi mauvais pour les Européens qu'on le croit. L'auteur pense que le Danemark pourra rendre ses colonies de Guinée aussi productives en denrées coloniales que les îles des Indes occidentales ; il pourrait profiter de ses anciennes relations avec le royaume d'Achantie pour y débiter les marchandises d'Europe. Long-temps avant les agens anglais, un Danois, nommé Børresen , a eu des entrevues avec le roi d'Achantie. Chap. 12, notice topographique sur la côte de Guinée. Il n'y a presque point de carte qui indique les cinq ou six établissemens danois. Chap. 13, manière de vivre des Européens en Afrique. Chap. 14, et dernier ; administration des possessions danoises en Afrique. Le gouverneur a des pouvoirs très-étendus, ce qui donne lieu à de graves abus. La préface de M. Molbech

contient un résumé littéraire des voyages danois en Guinée.

D-c.

321. DEL'ÉTAT DE LA TRAITE DES NÈGRES AUX ANTILLES. (*Vaderl. Letter-Oefening.*, déc. 1824; p. 760.)

Cet article est à la fin de la description des îles Aruba et Bonaire, près Curaçao, dont nous avons donné l'analyse. (Voyez Bulletin de février 1825.) L'auteur fait voir l'insuffisance des mesures prises pour empêcher la traite des nègres. Les Anglais attachent une grande importance au droit de visite réciproque sur les bâtimens. Il existe un traité entre l'Angleterre et les Pays-Bas, où ce droit mutuel est stipulé; mais, pour en éluder les effets, les négriers se pourvoient de doubles papiers et d'un double pavillon. Ainsi, par exemple, on a découvert un négrier hollandais qui, pour se soustraire à la visite, s'était muni de papiers de la Colombie, et en hissait le pavillon quand des Anglais ou Hollandais le rencontraient en mer. Un autre inconvénient est la difficulté de faire juger les procès concernant les captures. L'auteur cite l'exemple d'un vaisseau anglais qui, en 1823, avait capturé un négrier hollandais et l'avait conduit à Curaçao. Le gouverneur de l'île se déclara incompétent, attendu qu'il n'y avait pas de commissions mixtes d'Anglais et de Hollandais. Aussi pour ne pas trainer à ses frais sa prise dans une autre colonie, le capitaine aima mieux la relâcher. D.

322. NEW VIEWS OF THE CONSTITUTION OF THE UNITED STATES.

Sur la constitution des États-Unis; par John TAYLOR. In-8.

323. THE ACTUAL STATE OF THE MEXICAN MINES. État actuel des mines du Mexique; par sir W. ADAMS. In-8.

Cet ouvrage a pour but de faire connaître autant que possible les bases d'après lesquelles une compagnie d'actionnaires a entrepris l'exploitation des mines du Mexique. Il contient sommairement la plupart des renseignemens qui ont été recueillis sur cet objet bien important pour les intéressés. L'auteur y a joint des documens authentiques qui indiquent la nature et les qualités des produits de ces mines, ainsi que les causes qui en ont fait cesser l'exploitation. Les travaux s'étant trouvés arrêtés ou entravés par suite des événemens de la révolution mexicaine, les eaux, qui n'étaient plus maîtrisées, inondèrent les mines, et bientôt parvinrent à une telle hauteur, qu'il devint impossible de les épuiser par l'emploi des procédés imparfaits alors en

usage pour cette opération : ce n'était qu'avec des malets et des augets de cuir que l'on contenait les eaux dans des mines de 800 à 900 pieds de profondeur. Cependant, malgré tous ces désavantages, l'or et l'argent monnayés, provenant des mines du Mexique, rendirent 214,128 dollars en or, et 5,543,254 l. 4 s. 6 d. en argent. Le montant total des produits monnayés, à Mexico seulement, depuis l'année 1690 jusqu'à 1823, s'éleva à la somme prodigieuse de 60,235,008 dollars en or, et de 1,580,260,776 l. 6 s. 4 $\frac{1}{2}$ d. en argent : grand total, dans le cours de 133 années, 1,640,493,784 l. 6 s. 4 $\frac{1}{4}$ d. Les états officiels relatifs à ce dernier objet présentent un grand intérêt, et l'ouvrage, dans son ensemble, mérite de fixer l'attention des lecteurs versés dans la minéralogie et les sciences statistiques. (*Monthly Magaz.*, mars 1825, p. 124.)

324. ROUTE ENTRE LES DEUX Océans ATLANTIQUE ET PACIFIQUE.

On a reçu de Londres le journal mexicain *El Sol*, du 10 novembre. « Un décret du 4 novembre annonce de nouveau l'intention d'ouvrir une communication entre les deux océans par l'isthme de Tehuantepec. Le gouvernement invite, en conséquence, les gens de l'art à lui présenter des plans ; en attendant, il a nommé des ingénieurs chargés de parcourir l'isthme et de prendre connaissance du terrain dans le plus grand détail. Le gouvernement recevra aussi tous les plans qui auront pour objet de rendre navigables les rivières suivantes : *Alvarado de Panuco, Bravo, del Norte, Rio grande, de Santiago et Colorado de Occidente.* (*Journ. des Débats*, du 25 mars 1825.) »

325. BESCHRIJVING VAN DE KUST VAN GUIJANA. Description de la côte de Guiane. Amsterdam ; 1825 ; Hulst Van Keulen.

326. CONSTITUTIONAL ORDINANCE FOR THE GOVERNMENT OF THE COLUMBIAN INSTITUTE. Ordonnance constitutionnelle au sujet de l'institut colombien. (États-Unis.) 1820 ; $\frac{1}{4}$ de feuille in-8.

En 1820 fut institué dans le district de Columbia, où réside le gouvernement des États-Unis de l'Amérique septentrionale, un établissement littéraire et scientifique, qui pourra un jour tenir lieu d'académie centrale à cette vaste confédération d'États. Nous n'en avons vu jusqu'à présent que les statuts. L'institut colombien est divisé en cinq classes, savoir, celles des sciences mathématiques, naturelles, morales et politiques, de littérature

générale et des beaux-arts. C'est une division tout-à-fait convenable et utile. Il paraît que l'établissement est entièrement indépendant du gouvernement, et ne subsiste que par le moyen des cotisations des membres. Il y aura des membres résidans, correspondans et honoraires. Les résidans doivent être domiciliés dans le district de Columbia; ils paient 5 dollars lors de leur admission, et autant le dernier samedi de chaque année. Les correspondans et honoraires ne sont assujétis à aucun paiement. Les premiers, en fournissant une cotisation, pourront prendre part aux délibérations. Pour la nomination d'un membre, il faut les deux tiers des voix. Un comité, composé d'un bureau et 5 conseillers, est chargé de la direction des affaires administratives de l'institut, ainsi que de la surveillance de la bibliothèque, du cabinet d'histoire naturelle et de physique, du jardin de botanique, etc. Le dernier samedi de chaque année il y a une séance générale.

PLANS ET CARTES.

327. ATLAS GÉOGRAPHIQUE ET GÉOLOGIQUE DES QUATRE PARTIES DU MONDE et de la France en particulier; précédé d'un Essai sur la géographie naturelle et physique du globe, notamment de la France, d'après les ouvrages de MM. Cuvier, Brongniart et autres savans les plus distingués de l'époque; par M. AUG. LEGRAND : ouvrage entièrement neuf et en accord avec les Cours, Traités et Leçons à l'usage des collèges, etc, tableau de 16 p. de texte à deux colonnes, plus 12 planches ou cartes, et un cahier de 8 cartes muettes. Prix, 16 fr. Paris, 1824, l'auteur rue Hautefeuille, n°. 20, et Dondey-Dupré fils.

Après un avant-propos où l'auteur indique l'objet de son livre, vient une introduction où il examine un peu trop rapidement l'ensemble de la surface terrestre. M. Legrand énumère ensuite les principales matières qui entrent dans la composition du globe; il en donne des définitions propres pour la jeunesse, puis il classe les divers terrains, en indique les caractères et cite des exemples. Ces considérations appartiennent en effet à la géographie physique, et l'art d'un auteur qui veut les employer est de rester dans les limites qui séparent cette science de la géologie. Après ces généralités, M. Legrand passe à la géographie physique de la France; il examine successivement

la géologie, les montagnes et les bassins de cette contrée. La description de ces derniers forme la partie la plus détaillée de l'ouvrage ; elle offre l'hydrographie de chacun de ces bassins dont voici l'énumération : bassins de la Garonne, de l'Adour, de l'Aude et de l'Hérault, de la Loire, de la Manche et de l'Océan, de la Charente, de la Seine, de la Somme, de la Saône et du Rhône réunis. M. Legrand donne pour celui de Paris la description de plusieurs coupes du sol, extraites de l'ouvrage de M. Brongniart. Cette partie du livre de M. Legrand est terminée par un chapitre sur les montagnes centrales et volcaniques de la France, et par un autre sur les Pyrénées. Une planisphère et des cartes générales pour les quatre parties du monde, portant des légendes étendues pour les généralités géographiques, suivent le texte. Une carte où l'on a tracé le cours comparé des principaux fleuves et la hauteur relative des principales montagnes du monde ; la France divisée par bassins ; une carte géologique, statistique, etc., du même pays ; une autre pour le bassin de Paris en particulier ; celle des Pyrénées, celle des montagnes d'Auvergne, une carte de la Gaule ; tel est l'ensemble de l'atlas de M. Legrand dont les cartes géologiques sont empruntées à celles de MM. de Montbret et Omalius d'Halloy, Brongniart, Desmarest, etc. Le 2^e. cahier contient 4 cartes enluminées et écrites pour les divers bassins de la France, et 8 cartes muettes pour habituer les élèves à y placer les diverses positions des lieux d'après le dessin des rivières. Cet ouvrage, qui est susceptible de se perfectionner, est conçu dans un bon esprit et contribuera sans doute à donner une meilleure direction aux premières études géographiques. Quelques cartes, entr'autres celle des Pyrénées, sont remarquables par leur exécution ; c'est une sorte de pointillé qui imite le dessin à l'estompe et qui remplace les hachures ordinaires.

F.

328. ATLAS HISTORIQUE, CHRONOLOGIQUE, STATISTIQUE ET GÉOGRAPHIQUE DE L'AMÉRIQUE, traduit sur l'Atlas américain composé d'après le plan de Le Sage, avec de nombreuses corrections et augment. ; par J. A. BUCHON.

L'*Atlas américain* a été publié à Philadelphie, en 1823, sur le plan de l'*Atlas historique* de Le Sage. L'éditeur français annonce qu'à la traduction des faits connus à l'époque de la publication, il a joint la série des faits arrivés depuis, et qu'aux cartes de l'é-

dition originale, il a ajouté celles des États nouvellement formés et quelques autres qu'il lui a paru utile de réunir à cet atlas. Au nombre des cartes les plus intéressantes l'éditeur cite, dans son Prospectus, les cartes historiques, géographiques et statistiques de chacun des États de l'Union, du Mexique, de Guatemala, de Colombie, de la Guyane, du Brésil, de Buénos-Ayres, du Pérou, du Chili, de Saint-Domingue, de Cuba, etc. Cet atlas formera 1 vol. gr. in-fol. composé de 60 cartes. On souscrit à Paris, chez Carez, rue Hautefeuille, n°. 18, et chez Verdrière, quai des Augustins, n°. 25. Prix de l'Atlas cartonné, 120 fr.

329. CARTES DES INONDATIONS DANS LES PAYS-BAS, dressées par ordre du gouvernement et vendues au profit des inondés : 1°. province de la Nord-Hollande ; 2°. Frise ; 3°. Groningue ; 4°. Overijssel ; 4 demi-feuilles, Amsterdam, 1825. Maaskamp. Les invasions de la mer, et les ruptures des digues qui ont eu lieu le 4 février 1825, y sont marquées en couleur.

330. CARTE ROUTIÈRE, PHYSIQUE ET POLITIQUE DE L'ITALIE, de la Suisse, et de parties des États voisins ; 2 fl. pr. 8 fr. Paris, Ch. Picquet.

331. TOPOGRAPHISCHE KARTE DER UMGEGEND VON ST.-PETERSBOURG. Carte topographique des environs de Saint-Petersbourg (n°. 14) ; contenant le grand et le petit Murino, les villages de Toxawa, Paroschka, Mistolawa, Chimakolawa, et le lac Chenojarwa. Prix : 7 roubles 50 kop., Petersb., 1823. Dépôt topog. de l'état-maj. gén.

Le même dépôt topographique vient de publier trois autres feuilles (n°. 15, 16 et 9) de la même carte ; elles représentent les moulins à poudre, les villages de Pugarewa, Rutschji, le nouveau et l'ancien village, Ssel'za, Kornewa, Ust'Ishora, le petit Sjaratowka, Ostrowki, Pirogi et Perki. Le prix de chaque feuille est de 7 r. 50 kop. Au moyen de cette livraison, la collection se trouve complète.

332. VUES DE MOSCOU, dessinées par A. CADOLLE, lithogr. par DERAY, A. JOLY, LEMAITRE, FRAGONARD, avec texte in-folio. Paris, 1824 et 5 ; l'auteur, rue Belfond, n°. 20, et Treuttel et Wurtz : livr. I et II. Prix de souscr. de l'ouvr. entier, 56 fr. papier de Chine, 112 ; planches color. 320 fr.

Cette collection sera composée de dix vues et divisée en trois livraisons, chacune de trois vues, la dernière de quatre ; les plan-

ches représenteront ; le Kremlin , — la place des boutiques , — une partie de Moscou et de ses environs , — l'ancien palais des czars , — vue prise aux étangs de la Presnia , — vue générale de Moscou , — la maison des enfans trouvés , — le pont de pierre, effet de neige ; — vue générale du Kremlin à l'orient , — vue intérieure d'une partie de Moscou. La première livraison contient les trois dernières vues, avec le titre , la dédicace et une feuille de texte descriptif.

333. VUES DU CAUCASE ET DE LA PERSE.

Le dépôt des cartes géographiques de l'état-major général russe, a publié 2 porte-feuilles de dessins exécutés durant l'ambassade du général Yermolow. L'un de ces porte-feuilles , de la main de M. Maschkom, académicien, contient les vues suivantes : 1°. les montagnes de Kasbek ; 2°. de la forteresse de Iara sur le Terek ; 3°. de l'embouchure du Terek ; 4°. de la cataracte du fleuve de Metschetidon ; 5°. et 6°. du fleuve Aragwa ; 7°. de Tschichermeli ; 8°. de la forteresse de Suram ; 9°. du glacier Zozoltu ; 10°. du pays situé sur les rives du Terek ; 11°. de la forteresse de Midimnai ; 12°. des établissemens d'Itaschewski ; 13°. de la vallée de Gurgel ; 14°. des voies militaires de Grusinie ; 15°. des ruines de la forteresse de Dshwaris ; 16°. des établissemens particuliers de Tcharilet et de Sion ; 17°. des voies militaires de l'Imiretta ; 18°. des montagnes de Trussowski ; 19°. du fleuve Kiral ; 20°. du pays situé sur l'Aragwa.

Le 2°. porte-feuille, de la main du capitaine baron de Reunenkampf, renferme ces autres vues : 1°. vue du mont Ararat près de la forteresse d'Erivan ; 2°. de cavalerie persane ; 3°. du pont en pierre près de la bourgade de Mijan, construit par le Schah Abbas le grand, et mesurant 140 brasses de longueur, sur 4 de largeur ; 4°. d'anciens ponts situés sur le fleuve Kosyl-Asan, dans les montagnes de Koplonna, et construits par les Romains, avec des briques et des pierres des champs ; 5°. du caravanserai de Dshmalabad, bâti par le schah Abbas le grand ; 6°. du caravanserai de Sardonam, bâti en 1277, par un sultan inconnu ; 7°. des ruines d'un ancien pont construit par Cyrus, près du village de Dshulfa sur l'Araxes ; 8°. de la nouvelle Sultanieh, résidence d'été du Schah ; 9°. et enfin, d'une mosquée située près du village de Vieux-Sultanieh. (*Atietchestvennia zapiski*, janv. 1823. *St.-Petersb. Zeitschr.*, juin 1823, p. 342.)

334. CARTE GÉNÉRALE DU PAYS ENTRE LES MERS NOIRE ET CASRIENNE, avec la désignation des nouvelles frontières de la Russie et de la Perse, telles qu'elles ont été arrêtées entre les Persans et le gén. major Khator, en 1819; par J. M. DARMET. 1 feuille colombier, prix 5 fr., chez l'éditeur, rue du Battoir, n. 3; et chez les principaux marchands de cartes géogr. (Voy. l'article ci-dessus.)

Les travaux de M. de St.-Croix nous avaient fait connaître les provinces russes au-delà du Caucase; mais la carte jointe à ses intéressans mémoires renfermait un grand nombre d'erreurs qui ont en partie été redressées dans celle dont le savant Klaproth a enrichi son voyage.

Depuis lors (en 1819), le gouvernement russe a fait lever avec beaucoup de soin la carte de ces contrées qui, arrosées par le Phas et le Cyrus, servaient, dans les temps les plus reculés comme dans le moyen âge, de passage et de communication pour le commerce entre l'Europe et l'Asie.

La carte publiée par le dépôt de Pétersbourg est d'autant plus précieuse qu'elle indique avec exactitude les frontières de la Perse, de la Turquie et des peuplades indépendantes placées dans le Caucase.

On doit donc savoir gré à M. Darinet de s'être chargé de faire traduire la carte russe, et de s'être servi de celles qui ont paru depuis et notamment de celle du capitaine Gauthier, pour lui donner plus de perfection; elle est d'ailleurs gravée avec beaucoup de soin et ornée d'un cartouche dans lequel il a placé les contours de la mer Noire.

La publication de cette carte intéressait en même temps le monde savant, et le commerce qui avait besoin de bien connaître les provinces russes au-delà du Caucase, auxquelles l'ukase du 8—20 octobre 1821 a accordé une franchise commerciale, et qui, par ce seul fait, sont destinées à devenir un des marchés principaux pour les relations entre l'Europe et l'Asie. G.

335. ANALYSE GÉOGRAPHIQUE DE LA CARTE DE LA PALESTINE; par A. H. DUFOUR, géogr. In-8. 1 f. Paris, 1824, Ch. Picquet.

336. *GEZIGTEN IN OOST-INDIË. Vues de l'Inde dessinées d'après nature*; par Q. M. R. VERHUELL, capitaine de marine, livraison première, in-fol. Rotterdam, 1824, Arbon et Krap. On trouve dans cette 1^{re}. livraison d'un ouvrage qui en aura 12 à 15, 4 vues lithographiques, savoir : 1^o. le fort Belgica, dans l'île de Banda-Neira ; 2^o. la ville de Vlaardingen et Macassar, dans l'île Célèbes ; 3^o. la rivière Solo dans Java ; 4^o. La rivière Goals près Macassar, Célèbes. Un texte un peu trop court, en hollandais et en français, explique les planches. D.

337. *A NEWLY CONSTRUCTED AND EXTENDED MAP OF INDIA. Carte de l'Inde récemment dressée, d'après les derniers levers, avec un aperçu séparé de l'empire Birman ; carte destinée principalement à l'usage des officiers de l'armée dans l'Inde.* 4 feuil. Prix, 2 liv. st. Londres, 1825; Kingsbury, Parbury et Allen.

338. *NOTICE SUR UNE CARTE DU ROYAUME DE PÉGU, par F. HAMILTON. (Edinb. journal of science, n^o. 2, octob. 1824, p. 267.)*

Le dessin de la carte que M. Hamilton a jointe à sa notice lui a été donné, pendant son séjour d'Ava, par un esclave du fils aîné du roi, esclave qui lui a fourni d'autres renseignemens dont nous avons parlé. M. Hamilton convient que cette carte est fautive, surtout pour les contrées que l'esclave n'a pas vues; aussi nous occuperons-nous plutôt des rectifications et observations contenues dans la notice du voyageur anglais. La rive occidentale du fleuve Érawadi, depuis Hænsada jusqu'à Talouphmio, où se termine l'ancien royaume de Pégou, était florissante lors du séjour de M. Hamilton, et la partie la plus peuplée qu'il ait vue dans ce royaume; car outre les deux places considérables de Hænsada et Talouphmio, il vit Shuegizen, où l'or est trouvé dans le sable; Kenaun la grande et la petite; Mranaun, appelée autrefois Lounsay, la plus grande ville que M. Hamilton ait vue en Pégou, la capitale exceptée, et Kienghoen. Avant de se jeter dans la mer, l'Érawadi se divise en deux branches, une grande et une petite; la dernière, à son tour, se subdivise et s'unit à d'autres rivières; en sorte que ce Delta présente un enchaînement remarquable de courans d'eau qui, étant trop subdivisés, ne sont guère favorables à la navigation, excepté dans la saison des pluies. À l'est, ce Delta reçoit le Séravadi qui vient de Maen-

gri, et qui charrie dans la saison pluvieuse une grande quantité de bois de teck destiné pour le marché de Rangoon. Il existe encore des doutes sur la forme et l'étendue du Delta de l'Érawadi. M. Hamilton pense que la pointe du triangle est à environ 145 milles géographiques du cap Négrais, et que sa base est de 135. Dans le pays, on désigne la branche de l'est par le nom de *Asciae giaun*, et celle de l'ouest par le nom de *Anauk kioun*, mots qui signifient canaux de l'est et de l'ouest. Sur le canal de l'ouest, qui est le plus considérable, sont situées Hænsada, Lahu avec un temple très-révééré, et Dhanubru qui a de 3 à 400 maisons. Un petit delta formé dans le grand renferme les villes de Dala et de Pantano, et est entrecoupé par un grand nombre de criques. C'est par une de ces criques que l'armée anglaise, en août 1814, a opéré sa descente. Du côté de l'est, le delta communique par des canaux naturels avec le fleuve Taunwahe, et celui-ci paraît communiquer de même avec le Saluæn qui, à l'est du Taunwaeh, se jette également dans la mer. Ces communications par eau sont remarquables.

D—G.

339. ATLAS DE L'OcéAN PACIFIQUE, HÉMISPÈRE AUSTRAL, par M. DE KRUSENSTERN, commodore de la marine impériale de Russie, publié par ordre de l'empereur; grand in-8°, Saint-Petersbourg, 1824; accompagné d'un RECUEIL DE MÉMOIRES HYDROGRAPHIQUES pour servir d'analyse et d'explication à l'Atlas, 1^{er} vol. in-4° de XLVIII, et 324 p. Pétersbourg; 1824; de l'imprim. du dépôt de l'instruct. publ.

En attendant qu'une main plus habile donne une idée complète du mérite de ce grand et beau travail de l'un des plus célèbres navigateurs contemporains, nous nous empressons de les signaler à l'attention des amis de la science. M. de Krusenstern est; comme on sait, le premier marin qui ait fait faire aux Russes le tour du globe. C'est encore à lui qu'appartient l'honneur de donner le premier Atlas spécial de l'Océanie. — Cette belle collection se compose de vingt cartes, savoir : 1^o. carte générale de la partie australe de l'Océan Pacifique; 2^o. carte de la Nouvelle-Guinée et du détroit de Torrès; 3^o. carte de la mer du Corail, parmi les écueils de laquelle le savant auteur croit que l'infortuné Lapérouse a succombé; 4^o. carte de la partie sud-est de la Nouvelle-Galles méridionale; 5^o. carte de la terre de Van-Diëmen et du détroit de Bass; 6^o. carte des îles de

l'Amirauté; 7°. carte de l'île de la Nouvelle-Irlande; 8°. carte de l'île de la Nouvelle-Bretagne; 9°. carte de l'Archipel de la Louisiade; 10°. carte systématique de l'Archipel des îles de Salomon; 11°. carte de l'Archipel de Santa-Cruz; 12°. carte de l'Archipel des Nouvelles-Hébrides; 13°. carte de l'île de la Nouvelle-Calédonie; 14°. carte de la Nouvelle-Zélande et du détroit de Cook; 15°. carte de l'Archipel des îles des Amis; 16°. carte de l'Archipel des îles de Fidjie; 17°. carte de l'Archipel des îles de la Société; 18°. carte de l'Archipel des îles des Navigateurs; 19°. carte de l'Archipel de Mendana; 20°. et enfin, carte de l'Archipel des îles Basses.

Le 1^{er} volume, que nous avons sous les yeux, du Recueil de Mémoires analytiques et explicatifs, se compose, 1°. d'un avant-propos, dans lequel M. de Krusenstern expose les motifs et le but de son travail; 2°. d'un avertissement; 3°. d'une introduction sur les vents et les courans dans l'Océan Pacifique. Suivent les mémoires consacrés à l'analyse et à l'explication de chacune des cartes qui composent l'Atlas. Vient ensuite une notice sur les mémoires hydrographiques de l'amiral Espinosa, dont l'auteur fut l'ami. Le volume est terminé par un supplément aux mémoires, suivi d'un tableau des latitudes et longitudes des points principaux dans la partie australe de l'Océan Pacifique, d'articles additionnels au mémoire sur la carte générale, et au mémoire sur la carte de la Nouvelle-Zélande; enfin, d'un index alphabétique des lieux mentionnés sur les cartes et dans les mémoires.

Le but de l'illustre navigateur a été de donner une collection de cartes de l'Océan Pacifique plus détaillées que celles de l'amiral Espinosa et d'Arrowsmith. Toutes les cartes de cet océan, étant des cartes générales, avaient l'inconvénient de ne pas donner une idée claire et systématique des milliers d'îles dont cette mer est parsemée. M. de Krusenstern les a partagées le premier en groupes plus ou moins grands, auxquels il consacre des cartes spéciales construites sur une grande échelle, et les fait ainsi mieux connaître. Ses travaux sont le résultat de vérifications scrupuleuses. Il a désiré que ses mémoires servissent d'instruction hydrographique pour les voyages de découvertes dans l'Océan Pacifique. Il y a exposé dans le plus grand détail tous les points géographiques déjà reconnus, et ceux qui restent encore à déterminer. Il s'agissait de la sûreté de la na-

vigation, et partant, du bien de l'humanité. Le travail de l'auteur, n'est donc point une compilation; c'est le résultat de la critique la plus attentive et la plus minutieuse. « Si, avant l'année 1803, dit M. de Krusenstern, c'est-à-dire avant l'époque de mon voyage sur la Nadéjeda, nous avions eu un travail pareil, ou même moins détaillé, sur les côtes du Japon, la mer d'Ochotzk et les îles Kouriles, combien de périls, combien de momens pénibles auraient été épargnés et à mes braves compagnons et à moi-même! C'est ce manque de renseignemens nautiques, sur des côtes depuis long-temps connues, qui m'a donné la première idée de cet ouvrage. » Il est dédié à l'empereur de Russie, qui en a ordonné la publication, tant en russe qu'en français, aux dépens de l'amirauté. L'auteur n'en publie aujourd'hui que la 1^{re}. partie, contenant en cartes et en mémoires la portion australe de l'Océan Pacifique. Une grande partie des cartes et des mémoires du 2^e. volume, où se trouvera la partie boréale de cet océan, étant déjà terminée, M. de Kr. croit pouvoir la faire imprimer dans deux ans, si (ce qui ne saurait être douteux que pour sa modestie) le 1^{er}. est reçu favorablement, et obtient l'approbation des marins et des hydrographes. Cependant, ajoute-t-il, la publication d'un 2^e. volume ne suffira pas pour compléter mon ouvrage. Les fréquens voyages scientifiques, entrepris par différens gouvernemens, dans l'Océan Pacifique, et les progrès de l'hydrographie, qui en sont les résultats, m'imposeront le devoir de publier des supplémens à mes mémoires et des corrections à mes cartes. Les navigateurs russes, en particulier, me fourniront des renseignemens nouveaux très-importans; 4 expéditions sont maintenant dans la mer du Sud, et aucune d'elles n'est étrangère à la science. Il s'est tenu aux dénominations d'*Océan Pacifique* et de *Mer du Sud*, à l'exemple de Cook, de Lapérouse, de Malaspina, de Burney et d'Arrow-smith; quoique cette mer ne soit réellement ni plus pacifique, ni plus méridionale que les autres. En attendant que les géographes et les navigateurs des grandes nations maritimes de l'Europe se soient accordés pour adopter une dénomination qui lui convienne mieux, il proposerait celle d'*Océan Magellanique*.

En parcourant rapidement le beau travail de M. de Krusenstern, nous avons été frappés du soin avec lequel ce savant navigateur a discuté tous les travaux de ses prédécesseurs et de ses émules, et la part qu'il fait aux marins des différentes na-

tions pour leurs découvertes, nous a paru, au premier coup d'œil, assignée avec autant d'exactitude que d'impartialité. Ses observations l'ayant souvent déterminé à fixer pour des lieux, dont la situation était déjà indiquée, des positions nouvelles, cette partie de son travail réclame un examen attentif, et qui ne peut guère être fait avec fruit que par des hommes dont l'expérience soit une autorité. Nous avons l'espoir d'obtenir de l'un de nos navigateurs les plus renommés un examen raisonné de l'ouvrage important dont nous nous bornons aujourd'hui à indiquer l'objet et le but.

A. D. V.

ÉCONOMIE PUBLIQUE.

340. ESSAI MORAL ET HISTORIQUE SUR LA PAUVRETÉ DES NATIONS, la mendicité, les hôpitaux et les enfans trouvés; par M. FODERÉ, prof. de méd. légale, etc., à Strasbourg. In-8. Prix, 5 fr. Strasb. (*Announce*) On souscrit chez l'auteur et chez Levrault.

341. DISCOURS PRÉLIMINAIRE SUR L'ÉCONOMIE POLITIQUE; par M. MAC CULLOCH. (*The Edinb. magaz.* nov. 1824, p. 593.)

L'auteur de ce discours préliminaire paraît l'avoir destiné à servir d'introduction à un cours spécial d'économie politique. Il s'attache, dans les cent pages qu'il contient, à découvrir la nature de la science, à signaler ses progrès, à discuter ses principes, à faire connaître les diverses doctrines qui ont ou avancé, ou détournée cette science de son but, la recherche des faits et l'application des conséquences qu'on a cru pouvoir en déduire.

Il distribue, suivant qu'il le croit juste, et la louange et le blâme entre les divers écrivains. Beaucoup de vues métaphysiques, quelques aperçus, sinon nouveaux, au moins peu connus, voilà le profit à retirer de la lecture de cette introduction.

L'auteur cherche d'abord à définir la science; il la considère comme *la science qui apprécie le travail de l'industrie sous le point de vue des bienfaits, des jouissances, des secours, qu'il apporte à la société; l'ensemble de ces biens forme la richesse. La science ne se borne pas à connaître la source des richesses, elle enseigne à la distribuer entre les diverses classes de la société, pour le plus grand avantage de tous.* Sorti du vague de cette définition, qui n'est ni meilleure ni plus mauvaise que toutes

Les assertions métaphysiques déjà émises, l'auteur montre avec raison l'économie politique liée intimement avec la politique, puisque, comme celle-ci, la 1^{re}. de ces sciences recherche les intérêts de la société, et a pour but de multiplier pour elle les agents et les chances de bonheur. Elle n'a pas moins de connexité avec la statistique qui indique ce qui est, et par là montre les ressources, laissant à l'économie politique à faire connaître l'art de les utiliser. L'auteur raisonne beaucoup et longuement pour arriver à cette conclusion : l'économie politique influe sur le bonheur des nations, puisqu'elle augmente leur civilisation : *aucun peuple pauvre n'est civilisé; aucun peuple riche n'est barbare. Parturient montes.*

M. Mac Culloch pense qu'on pourrait faire entrer l'économie politique dans le nombre des sciences qui font partie de l'éducation; il aurait raison si tous les hommes devaient être législateurs, ou administrateurs, ou diplomates. Cette science pour toute autre profession serait une spéculation oiseuse, et a trop peu de points de contact avec les besoins ordinaires de la société pour que son étude doive être généralisée.

L'auteur s'applique à prouver que la science de l'économie politique a des principes aussi certains que ceux des sciences exactes. La variabilité des systèmes les plus opposés est la seule objection que nous ferons contre cette assertion.

Il est plus heureux dans le coup d'œil où il fait apercevoir l'enchaînement des idées qui ont été émises sur la richesse.

1^o. On a dit : la nation la plus riche est celle qui a le plus de métaux précieux, d'or et d'argent; l'exemple de l'Espagne a prouvé le contraire.

2^o. La balance du commerce a été regardée comme la preuve de la richesse. L'Angleterre est là; elle en serait une preuve si son énorme dette ne venait détruire cette assertion.

3^o. Quesnai a voulu substituer l'action de la production territoriale comme étant la seule source de richesse; le produit est nul, s'il ne reçoit sa valeur de l'action commerciale. La production est une masse inerte; le levier seul peut lui imprimer le mouvement.

4^o. Smith apparaît, il obscurcit les principes, et cependant, à travers le déluge de ses assertions métaphysiques, il montre le travail comme une source d'action. Il veut même trouver du travail partout, partout, là même où il n'y en a pas, et consommer

d'après lui, c'est produire; le principe de la production est la population, et la parole céleste est répétée partout : croissez et multipliez ; mais, et c'est là le cinquième période de la science, M. Malthus désenchanté en prouvant bien pesamment que la population déplace les propriétés; que ce déplacement crée quelques riches et une foule innombrable de pauvres ; que là où est une grande population, existe aussi une grande inégalité dans la distribution des richesses ; donc le principe de la population n'est pas le principe de l'économie politique.

L'auteur présente M. Ricardo comme l'auteur qui a donné une direction plus exacte au principe de Smith qui admet le travail comme principe de la richesse ; mais il divise son principe, et par là même réunit dans son système les assertions de ses devanciers.... C'est ainsi que le Nil pour l'habitant du Caire et d'Alexandrie n'est qu'un seul fleuve ; mais chaque voyageur qui le remonte attribue à chacune des branches qu'il a parcourues l'honneur de l'avoir fait naître.

Dans la dernière partie de son ouvrage, l'auteur établit une distinction entre la politique, la statistique et l'économie politique. Il rend à M. Storch une justice que nous lui avons rendue l'année dernière, d'être le plus utile des auteurs qui ont traité la matière qui nous occupe, puisqu'il a plutôt discuté des faits, qu'offert des principes.

BERTHEVIN.

342. **CONSIDÉRATIONS SUR QUELQUES POINTS D'ÉCONOMIE PUBLIQUE ET POLITIQUE**, d'après des mémoires inédits de feu M. GASSEAU, mis en ordre et publiés par Victor Simon. In-8. de deux feuilles un quart. Prix, 1 fr. Dunkerque ; Weins. Paris ; Pilet aîné.

343. **MÉMOIRES SUR LES QUESTIONS** : 1°. Déterminer la véritable cause des pertes dont le commerce se plaint aujourd'hui ; 2°. déterminer le moyen le plus efficace pour procurer au commerce les avantages nécessaires : sujet mis au concours par l'Académie de Marseille, sur la proposition de S. Exc. le baron de Damas, pair de France, etc. ; par LAUTARD. Prix 2 fr. ; in-8. de 8 f. trois quarts. Marseille ; les principaux libraires. Paris ; Lenormand.

344. L'HOMME DU MIDI ET L'HOMME DU NORD, ou influence du climat; par Ch. V. DE BONSTETTEN. In-8. Paris; 1825; Paschoud. (*Le Globe*, Paris, 15 mars 1825, p. 403.)

Le critique dont nous citons l'analyse s'attache d'abord à signaler le rapport de l'influence du climat aux progrès de la civilisation, comme servant réellement de base à l'ouvrage de M. Bonstetten. C'est aussi sous ce point de vue que cet ouvrage doit être noté dans le Bulletin. Par climat, il faut entendre le résultat des circonstances diverses dont cette action se compose, telles que la hauteur polaire, la hauteur verticale, la chaleur, l'électricité, la lumière, les vents, l'empire des localités. L'homme, agent libre et perfectible, cède à cette action, ou parvient à la maîtriser, au moins en grande partie : il modifie et perfectionne le climat par la culture, les plantations, la direction des eaux, etc., etc., et le climat ainsi modifié réagit sur lui. L'influence du climat naturel ou perfectionné sur l'homme social, l'action de celui-ci sur le climat pour les progrès de la civilisation, sont des sujets d'observations aussi piquantes qu'utiles, puisqu'elles peuvent à leur tour contribuer à ces progrès. Tel est le mérite du livre de M. de Bonstetten, à qui ses voyages et son habitude de réfléchir ont permis de recueillir une foule de remarques également ingénieuses et vraies.

La différence tranchée qui, d'après lui, caractérise essentiellement les climats opposés du nord et du midi, c'est la longueur des nuits et des hivers pour l'un, et leur brièveté pour l'autre. C'est par ce contraste que le spirituel auteur explique avec autant d'exactitude que de finesse une foule de phénomènes économiques et moraux. Ainsi l'homme du nord a nécessairement un gîte, une vie intérieure, des rapports de famille. Il ne faut à l'homme du midi que le soleil, un arbre et un fruit. Le premier, contraint d'acheter sa nourriture par le travail, est obligé d'exercer forcément son activité. La prévoyance de l'hiver lui donne le souci de l'avenir, et le loisir forcé de ce même hiver sollicite en lui les idées sérieuses; en même temps que le corps se contracte par les frimas, la pensée se replie sur elle-même; la sensation du froid porte au repos, et le repos à la réflexion. Dans le midi, l'on vit au jour le jour; la présence du soleil, des travaux peu pénibles, des sensations toujours en éveil, ne permettent ni ongles espérances, ni longues inquiétudes. C'est l'essor de l'imagination que favorise la liberté d'esprit dont on y jouit. Dans le

nord, les habitudes sont en général plus régulières, l'amour moins sensuel, et l'éducation plus soignée; et ces différences s'expliquent en partie par la prédominance des nuits et des hivers et par les rapports de société qui en résultent. Des observations choisies, des anecdotes agréables développent et précisent ces idées dans l'intéressant ouvrage de M. de Bonstetten. N'oublions pas toutefois que cette liberté et cette perfectibilité qui caractérisent l'espèce humaine ont souvent triomphé de l'influence du climat. Au midi de l'Europe, le peuple romain fut le plus grave et le plus réfléchi de l'antiquité. Venise se distingua long-temps par le même caractère, et par son activité, comme État industriel et commerçant. Le même genre d'activité signala Florence, et la culture de la Toscane a servi de modèle aux nations agricoles.

A. D. V.

345. *LA MAGIA DEL CREDITO SVELATA. La Magic du crédit public dévoilée; objet fondamental d'utilité publique, offert à la Sicile et aux autres États de l'Italie, par JOSEPH DE WELZ.* Vol. 1, in-4. de 465 p. Naples; 1824; typographie française; avec l'avis suivant :

Cet ouvrage sera composé de 2 vol. Le 1^{er}., dit l'auteur, que je m'empresse de publier aujourd'hui, traite des matières préliminaires à l'application pratique qui fera celle du second. J'en prévient ceux-là qui pourraient se croire fondés à me reprocher des généralités oiseuses. Mon ouvrage a plus d'un objet en vue. Le but essentiel n'a pas été seulement de le baser sur les principes les plus solides de la science, mais encore de l'appuyer de toute l'autorité qui se déduit de la pratique, de l'expérience et des exemples. Je prie en conséquence le lecteur de suspendre son jugement à cet égard jusqu'à la publication du second volume qui est sous presse. J'y joindrai un errata pour les fautes d'impression qui se sont glissées dans le premier. Naples, le 30 juin 1824. *N. B.* Cet ouvrage se vend à Livourne, chez Glanco Massi, et à Florence, chez Piatti, au prix de 15 paoli pour le premier volume. (*Antol. Giorn.*, nov. 1824, p. 188.)

346. *SUR L'ORDRE DONNÉ PAR LES DIRECTEURS DE LA COMPAGNIE DES INDES, d'appeler de toutes les décisions judiciaires portées contre leurs gouverneurs.* (*Orient. Herald*, janv. 1825, p. 70.)

On assure que les instructions données aux gouvernemens de l'Inde leur font un devoir d'appeler au *Conseil du roi*, de tous les

jugemens favorables à leurs parties adverses. L'auteur de la lettre demande si de pareilles instructions s'accordent avec la loi anglaise et avec les principes de l'équité; si elles ne tendent pas à déconsidérer les cours suprêmes de judicature établies dans toutes les présidences de l'Inde, et si l'on peut tolérer qu'elles restent en vigueur.

V—D.

347. SUR LA CONDITION DES FEMMES DANS L'ORIENT. (*Orient Herald*, janv. 1825, p. 8.)

L'auteur établit que l'usage de tenir les femmes enfermées n'est pas général en Orient, qu'il existe dans peu de pays, et que les femmes séquestrées sont plus heureuses qu'elles ne le seraient en jouissant de la liberté telle que la comportent les institutions de leur patrie. Ces assertions sont appuyées sur de nombreux témoignages d'historiens, de voyageurs, de géographes et de missionnaires. Dans le vaste empire de l'Inde, les femmes de la classe du peuple, mariées ou non, sortent librement. A Catmandou, la reine a des femmes pour gardes du corps. Dans l'empire Birman, les relations entre les sexes sont aussi libres qu'en Europe, et la polygamie est interdite. Au Tibet, les femmes sont très-considérées; l'ainé de chaque famille en choisit une pour lui et pour ses frères, en quelque nombre qu'ils soient. Dans l'Archipel indien, les femmes sont presque toutes libres, et la réclusion des autres n'est ni rigoureuse ni absolue. Il y a des îles où elles prennent part aux affaires publiques, et il n'est pas rare de les voir portées au rang suprême dans des royaumes électifs. Les femmes des classes supérieures qui vivent retirées obéissent à l'usage plutôt qu'à la contrainte. La polygamie n'est pas commune : quand il y a plusieurs femmes dans une maison, la première est à la tête du ménage; les autres sont considérées comme ses servantes. A Mindanao, chaque femme a un amant en titre. Les Malais de l'île de Luçon prostituent leurs femmes aux étrangers pour de l'argent; les habitans du Pégu, de Siam, de la Cochinchine, de Camboge, du Tonquin et de la Guinée en font de même. Les Chinois aisés rendent leurs femmes sédentaires, en maintenant parmi elles la coutume de se serrer les pieds; mais les femmes du peuple parcourent les rues pieds nus pour gagner leur vie. L'usage d'enfermer les femmes n'a existé ni chez les anciens Arabes, ni chez les Musulmans, jusqu'après la mort de Mahomet; il est contraire au Koran. C'est en Perse

que leur réclusion est sévère et remonte à une haute antiquité ; mais leur vie y est douce : elles s'occupent beaucoup de leur parure et ne font que ce qui leur plaît. Les femmes turques jouissent d'une grande liberté : enveloppées de leurs voiles elles vont où elles veulent ; les janissaires ont pour elles toutes sortes d'égards ; le divan les respecte, et quand le Grand-Seigneur fait exécuter un pacha, il ne viole jamais les privilèges du harem qui reste à la veuve. Les exemples de polygamie sont rares : quand un Turc est dégoûté de sa femme, il entretient une concubine hors de sa maison ; s'il la tenait chez lui, il se perdrait de réputation. — On est moins choqué de la contrainte imposée aux femmes dans certains pays, quand on considère que l'âge de puberté y devance l'âge de raison ; que les Mongoles, qui communiquent librement avec les hommes, se font remarquer par leur lubricité, et que les femmes de Java et de Ceylan s'abandonnent à un libertinage effréné. Il ne faut donc pas condamner légèrement les institutions qui mettent obstacle au libre commerce des personnes de sexe différent, qui nulle part n'a été favorable à la morale ni aux libertés publiques. En somme, la condition des femmes dans l'Orient est le résultat des formes de gouvernement, des mœurs et du degré de civilisation. L'ignorance et la servitude sont communes aux deux sexes : pour que le sort des femmes s'améliore, il est nécessaire que la société entière fasse de grands progrès, et que le despotisme cesse dans l'État, pour disparaître aussi dans la famille. VILLARD.

348. THE SEVENTH ANNUAL REPORT OF THE AMERICAN SOCIETY COLONISING, etc. Septième rapport annuel de la société américaine pour la colonisation des hommes libres de couleur. 176 p. in-8°, Washington, 1824, Davis et Force.

349. CORRESPONDANCE RELATIVE TO THE EMIGRATION OF FREE PEOPLE OF COLOR IN THE UNITED STATES. Correspondance relative à l'émigration des hommes libres de couleur des États-Unis. 32 p. New-York, 1824. (*North amer. Review*, n° 46, janv. 1825.)

On a fait connaître, dans le Bulletin (1824, t. 2, p. 382) le sixième rapport de la Société de la colonisation américaine, et les efforts qu'elle a faits pour débarrasser par des voies légales la confédération américaine des hommes de couleur qui jouissent de leur liberté, sans participer aux avantages sociaux de la grande république, et sans se mêler à une population dans la-

qu'elle se confondent et se perdent d'ailleurs tant de fractions de peuples différens. Nous avons vu que l'on a fondé pour cette classe, on dirait presque pour ces ilotes, une colonie sur la côte occidentale d'Afrique, et que de plus on a fait des démarches auprès du gouvernement d'Haiti pour y faire recevoir les hommes de couleur. Le septième rapport de la Société, et la correspondance avec Haiti, publiés récemment, nous font connaître les suites de ces démarches. La colonie de *Liberia* sur la côte d'Afrique se maintient. Ce que l'on a dit de l'insalubrité du climat, du danger des attaques de la part des peuples voisins, enfin de la jalousie des Anglais à Sierra-Leone, a été sans fondement. Le climat n'est pas plus malsain que tant d'autres climats tropicaux; les peuples voisins ont prouvé leur faiblesse, en se laissant aisément repousser la première fois qu'ils sont venus attaquer la colonie; enfin les Anglais de Sierra-Leone, loin d'être jaloux de la colonie américaine, lui ont prêté assistance. Mais il est vrai que la colonie est encore très-peu considérable, qu'elle ne subsiste pas encore de ses propres moyens, et qu'elle ne fait pas encore de récoltes. Toutefois on a distribué du terrain à tous les colons; et d'après les nouvelles les plus récentes ils se disposaient à le cultiver. Ils ont choisi des autorités parmi eux; les peuples voisins montrent la bonne volonté de trafiquer avec eux; la société de colonisation a le projet d'établir une école d'agriculture pour les enfans de couleur, et de les envoyer ensuite dans la colonie. Elle énonce l'espoir que si cette colonie prend de l'accroissement, elle pourra un jour recevoir, non-seulement les hommes de couleur libres, mais aussi les esclaves, et faire disparaître dans les États-Unis l'esclavage, honte d'une société d'hommes libres et égaux. La colonie de *Liberia* aura de plus le grand avantage de hâter la civilisation de l'Afrique; sans cette circonstance l'odieuse traite des nègres sera toujours continuée par la cupidité des Européens, quelques lois que l'on fasse pour la réprimer et la flétrir.

Depuis que la colonie américaine a été fondée, une autre perspective s'est ouverte pour les gens de couleur des États-Unis. Des démarches faites auprès du président d'Haiti ont eu un plein succès. Boyer a promis d'accueillir tous les gens de couleur qui viendront des États-Unis; s'ils s'établissent dans l'île, ils jouiront de tous les droits civils et politiques et de la liberté de conscience, pourvu qu'ils ne s'avisent pas de faire des

prosélytes. De plus il s'engage à donner à chaque douzaine de laboureurs de la même race, qu'on lui enverra des États-Unis, un terrain de 12 *carreaux* ou 36 acres où ils pourront cultiver du café, du coton, du maïs, des pois et autres légumes. Ce terrain leur appartiendra en propre, après qu'ils auront juré fidélité à la constitution. Des instructions conformes à ces promesses ont été adressées par le président aux gouverneurs des diverses provinces. Le président s'était même engagé d'abord à payer le passage des gens de couleur qui voudraient s'embarquer aux États-Unis pour Haïti; mais l'avidité des spéculateurs américains a bientôt abusé de cette bienveillance: on a ramassé des vagabonds, et on a fait des bénéfices sur les fonds accordés par le président. Depuis ce temps il est plus prudent; et pour ne pas attirer le rebut de la race de couleur, il ne défraie que les ouvriers utiles; encore doivent-ils s'engager à rembourser les avances du gouvernement. Un agent américain qui avait été envoyé à l'île d'Haïti pour négocier à ce sujet avec Boyer, a rapporté qu'il a trouvé le gouvernement haïtien très-solide, que de nombreuses écoles répandent l'instruction dans les divers cantons, que l'agriculture et le commerce font des progrès; on espère que, lorsque l'ignorance sera moins générale, le jury pourra être introduit dans la législation de l'île, et le droit d'élection pourra être rendu plus général. Jusqu'à présent le sénat consiste en 21 membres, et la chambre des représentans en 65. L'agent ayant assisté à l'ouverture du congrès a vu procéder aux délibérations avec dignité, ordre et méthode. Le président est élu pour la vie, mais il peut être déposé par le sénat pour cause de mauvaise administration.

D—c.

350. **CONSIDÉRATIONS ON NEGRO SLAVERY.** Considérations sur l'esclavage des nègres; avec des documens authentiques qui font connaître la condition actuelle des noirs à Demerari; examen de la convenance et de l'efficacité des dispositions réglementaires du dernier ordre rendu en conseil, qui s'exécutent présentement à la Trinité; enfin, suggestions sur le mode le plus convenable à adopter pour améliorer la condition des esclaves en général; par A. M'DONNEL, esq., secrétaire du comité des habitans de Demerari. In-8. Prix, 10 s. 6. cart. Londres; 1824; Longman et comp.

VOYAGES.

351. OPISSANIÉ PRINÉTCBATIÉLNIK HONABÉ-KROUCHÉNI SOTCHINÉNI DOUKETTA. Relation des principaux naufrages qui ont eu lieu à différentes époques ; par DUNCAN. Traduit de l'Anglais, avec des notes et commentaires, à l'usage des marins russes ; par le capitaine Commodore GOLOWNIN. Pétersbourg ; 1822 ; Impr. de la marine.

Cet ouvrage est divisé en quatre parties ; les trois premières contiennent la traduction de celui de Duncan ; la quatrième partie, porte le titre d'Histoire des naufrages russes. (*St.-Pétersb. Zeitschr.*, fév. 1822, p. 233.)

352. VOYAGE AUTOUR DU MONDE exécuté par ordre de S. M. I. en 1817, 1818 et 1819, sur le sloop de guerre le *Kamtchatka* ; par le capit. S. P. GOLOWNIN. 1822. (*Siéverni arkhiv*, Archives du Nord, mars 1824, n° 5, art. v.)

Le capitaine Golownin fut expédié par ordre de S. M. I. dans l'Océan nord-est, 1°. Pour transporter au Kamtchatka et au port d'Okhotsk les munitions et provisions de toute espèce dont l'éloignement et la situation de ces lieux rendaient le transport bien plus difficile par terre ; 2°. Pour prendre des idées exactes sur l'état des colonies de la compagnie Russo-Américaine ; 3°. enfin, pour déterminer par des moyens astronomiques la position géographique des îles situées sur la côte N. O. d'Amérique et soumises à l'empire russe. Le 26 août 1817, jour anniversaire de la bataille de Mojaïsk, le capitaine partit du port de Cronstadt pour sa destination : le 10 septembre il jeta l'ancre devant Plymouth, il fit des provisions d'eau fraîche, de vivres, et de divers instrumens de mathématique. Le 21 il avait passé le cap Lizard et se trouvait hors des limites européennes. Il se rendit en ligne directe à Rio de Janeiro, y renouvela ses provisions, et entra dans l'Océan Atlantique méridional ; il fut 25 jours à doubler le cap Horn. Le premier port où il mouilla depuis qu'il était sorti de Rio de Janeiro, fut celui de Callao à 3 lieues de Lima, capitale du Pérou. Après s'y être reposé pendant dix jours environ, le capitaine Golownin se porta vers le nord, et le 2 mai 1818 il entra

dans la baie d'Avatcha , après 8 mois de traversée, dont 34 jours seulement de séjour dans les ports. Le sloop le *Kamtchatka* resta dans le port de Pétropaolowsk jusqu'à la mi-juin. L'équipage fut occupé pendant ce temps à réparer les cordages et les voiles , à transporter sur le rivage les différentes munitions et denrées qui se trouvaient à bord , et enfin à charger le sloop de lest et de bois de chauffage. Le 19 juin , le capitaine Golownin leva l'ancre pour déterminer les positions astronomiques des îles situées sur la côte N.-O. d'Amérique , et après avoir décrit les îles de Bérinhg et l'Archipel entier des Aléoutes, il mouilla le 11 juillet devant l'île de Kadiak. Ce fut là qu'il s'aperçut de quelques erreurs sur la carte du capitaine Lissiantky , erreurs qui faillirent causer le naufrage de M. Golownin , et qui auraient également pu exposer à de grands dangers d'autres navigateurs. Du port de Pétropaolowsk, le sloop le *Kamtchatka*, en longeant la côte N.-O. d'Amérique , arriva à Novo-Archangelsk , principale colonie de la compagnie russe-américaine, de là à la forteresse de Ross, située sur la côte de la Nouvelle-Albion , enfin à Monteréi, capitale de la Nouvelle-Californie. Le 27 septembre, le capitaine Golownin donna le signal du retour pour l'Europe ; il s'arrêta aux îles Sandwich , Mariannes et Philippines ; doubla le 10 mars 1819. le cap de Bonne-Espérance , visita sur sa route les îles de Ste.-Hélène, de l'Ascension , les Açores , arriva le 20 juillet devant Portsmouth , et le 5 septembre il avait jeté l'ancre dans la rade de Cronstadt , ayant exécuté son voyage autour du monde en 2 ans et 10 jours.

La relation du voyage du capitaine Golownin se divise en deux parties : la première renferme tout ce qui concerne sa navigation et des détails sur les contrées qu'il a visitées ; dans la seconde on voit des observations peu intéressantes pour la majorité des lecteurs , mais de la plus grande importance pour les navigateurs qui voudraient suivre les traces du capitaine Golownin. Il a su jeter un haut degré d'intérêt dans tout ce qu'il a dit du Brésil , de Lima et du Pérou , de l'organisation de la province de Kamtchatka , qui se trouvait alors gouvernée par le capitaine Ricord. La description des îles et colonies dépendantes de la compagnie russe-américaine, et de la Californie , cette heureuse contrée qui n'a d'autre défaut que la grossièreté de ses habitants , et ses remarques sur le roi Taméamia , ce Pierre 1^{er}. des îles Sandwich , sur les Mariannes et les Philippines , ainsi que sur les

précautions prises pour garder Napoléon prisonnier dans Ste.-Hélène, sont à la fois neuves et piquantes.

353. LEAVES FROM A JOURNAL. Feuilles détachées d'un Journal, ou esquisse d'une tournée faite dans quelques parties du nord de la Grande-Bretagne et en Irlande; par A. BIGELOW, de Massachussets, États-Unis. In-12. Prix, 6 fr., cart. Londres; 1824; Whittaker.

354. VOYAGE DU MAJOR DENHAM, DU LIEUTENANT CLAPPERTON, etc., DANS L'AFRIQUE CENTRALE. (*Quarterly Review*, n° 62, mars 1825, p. 454-473. — V. le *Bulletin* de 1824.)

On attendait avec une vive impatience des nouvelles des courageux voyageurs anglais, qui hasardent leur santé et leur vie pour explorer un nouveau monde, l'intérieur de l'Afrique, jusqu'à présent inconnu et inaccessible aux habitants des autres parties du globe. Le recueil auquel nous empruntons les récits qu'on va lire satisfait enfin, en partie, l'empressement général. Le journal et les observations des trois voyageurs ne sont point encore parvenus en Angleterre; mais leur correspondance avec leurs familles et leurs amis, communiquée au savant rédacteur, M. Barrow, l'a mis à portée d'y puiser des documens assez précis et assez circonstanciés pour donner au moins une idée des progrès de leurs découvertes, et des principaux résultats de leurs observations. Le cadre resserré du Bulletin ne nous permet pas, à notre grand regret, de traduire les 18 pages du résumé si intéressant, consacré à ces travaux dans le *Quarterly Rev.* Nous tâcherons d'en extraire *fidèlement* les faits et les notions qu'il présente sur la position géographique, économique et morale des pays explorés, et qui peuvent contribuer à résoudre enfin les problèmes jusqu'à ce jour insolubles de la géographie sur l'Afrique centrale. Les faits nouveaux tirés de la correspondance des trois Anglais viendront à l'appui de ceux qu'avait signalés à l'Europe le *Quarterly Review* de décembre 1823, et sur l'exactitude desquels il s'était élevé quelques doutes.

Faisons d'abord la part des nouvelles découvertes géographiques de nos voyageurs, quant à la position, à l'étendue des pays qu'ils ont parcourus, à la division de ces contrées en États et en peuplades différentes, aux villes et aux fleuves qu'ils ont reconnus. On sait que l'expédition anglaise d'Afrique a déjà à dé-

ploper la perte de deux de ses membres, l'un, le savant docteur Oudney; l'autre, M. Toole, jeune officier d'environ 22 ans, que son zèle pour la science et pour la gloire britannique avait précipité sur les traces de ses compatriotes, et que son extrême jeunesse a fait succomber sous le soleil vertical du Soudan. La cause de la mort du docteur Oudney se trouve confirmée, c'est-à-dire un froid excessif au milieu des sables brûlans de l'Afrique centrale. Mais l'origine de cette température extraordinaire, attribuée par quelques conjectures à l'influence de montagnes très-élevées, est démentie par le fait constaté, que dans la contrée où a péri l'infortuné voyageur, il n'existe qu'un sol plat, dont l'uniformité est à peine interrompue par un petit nombre de collines de sable, sans que l'on puisse apercevoir d'aucun côté rien qui ressemble à une montagne. « On sait, dit à ce sujet le savant rédacteur du *Quarterly Rev.*, combien est rapide » l'absorption, ou la rayonnance de la chaleur de la terre, sous » l'azur foncé d'un ciel brillant; et, à moins d'attribuer le fatal » événement à cette circonstance ou aux vapeurs accablantes » émanées d'un sol surchargé de carbonate de soude, il nous » est impossible d'expliquer un fait d'ailleurs incontestable. » (1).

Suivons maintenant les excursions diverses des membres de l'expédition. Le récit du n^o. 62 du *Quarterly Review*, dont le n^o. 58 les conduisait jusqu'au mois de mai 1823, le reprend à cette époque, pour raconter ce qu'ils ont fait jusqu'au 18 juin 1824, daté de la dernière lettre du major Denham. Les premières excursions dont il fait mention, celles du feu docteur Oudney, et de son compagnon de voyage, le lieutenant Clapperton, avaient d'abord pour but définitif d'atteindre *Nyffé*, cette ville où est mort Hornemaen, et qui renferme son tombeau. Partis le 21 mai, les deux Anglais, s'avancant un peu au nord-ouest, atteignent en 4 jours les ruines du *Vieux Birnis*, l'ancienne capitale du Bornou, situé à 4 milles de distance de la rive méridionale du *Yeou* (appelé *Yaou* dans le *Quarterly Review* de décembre 1823.) Les richesses, le pouvoir, la grandeur des anciens sultans du Bornou, sont toujours un sujet de conversation, d'étonnement

(1) On sait déjà que dans son voyage en Afrique, Burchell a éprouvé sous le 25^e de latitude un froid très-intense qui faisait geler la terre, et qui l'obligeait à quitter sa voiture bien close, pour se réfugier auprès du feu de ses Hottentots.

et de regret. Leur palais couvrait une vaste étendue de terrain; les belles briques rouges dont il était construit étaient en poli et en solidité d'une qualité supérieure aux briques anglaises. Les murs de la ville étaient aussi construits de briques mêlées d'argile, ayant la forme de carrés oblongs; leur circonférence est de 8 à 9 milles, leur élévation de 30, et leur épaisseur de 10 à 12 pieds (anglais). Le tout, maintenant, ne forme qu'une masse de ruïnes, devenues la retraite d'une multitude d'éléphants, de lions et d'autres animaux féroces. La latitude de cette capitale ruinée est sous le 13° 4' 22, et sa longitude, environ $\frac{1}{2}$ de degré à l'occident de *Kouka*, distant d'à peu près 75 ou 80 milles. A 4 milles de distance au-delà de ces ruïnes, et à l'endroit où la rivière fait un coude, se trouvent celles de *Gambarrou*, dans le même état que le Vieux-Birnie; le nombre des villes et des villages ruinés prouve que cette partie du Bornou était autrefois très-peuplée. Le sheik de Bornou atteint en cet endroit les deux voyageurs, et les invite à le suivre dans une expédition contre une petite tribu nommée *Munga*. Son armée consiste en 6000 hommes de cavalerie, la plupart Arabes-*Shua*, et 2000 fantassins. A 10 milles à l'ouest de *Gambarrou*, on traverse le Yeou, près de la ville de *Kubshara*. On arrive ensuite à celle de *Biskour*, où la tribu vient se soumettre au sheik; 8 milles plus loin, les voyageurs arrivent à *Sargum*, et 5 milles encore au-delà, à *Balley*, deux des cités les plus considérables du pays, la dernière, tout près du fleuve Yeou. De cette ville à *Kano*, capitale du pays de *Houssa*, l'on compte 8 journées, c'est-à-dire, sans doute, environ 120 milles.

Les voyageurs retournèrent de là à *Kouka*; mais le 14 décembre suivant, ils se remirent en route avec l'intention de percer, s'il était possible, jusqu'à Nyffé. En 12 jours de marche ils parvinrent sans difficulté à la frontière occidentale du Bornou; mais en entrant sur le territoire du *Beder*, le froid devint si rigoureux dans la nuit du 26 décembre et dans la matinée du 27, que l'eau gela dans les vases, et que les outres de cuir devinrent aussi dures que le bois. Ce fut cette révolution soudaine et violente dans la température qui occasiona au D^r. Oudney le rhume, cause première d'un affaiblissement graduel, dont la mort a été le terme. Arrivés le 2 janvier à une grande ville nommée *Kattagum*, les voyageurs s'y reposèrent jusqu'au 10. Le 11, après avoir fait 10 milles, ils atteignirent une autre ville considérable

sur les rives du Yeou, et le lendemain 12, à 5 milles plus loin, un endroit appelé *Murmur*. Ce fut là que Clapperton perdit son ami, et qu'il lui rendit les derniers devoirs. (Voy. le *Bulletin* de novembre 1824, p. 413). C'est à *Murmur*, à 5 milles au-delà du Yeou, que reposent les restes du savant et courageux Oudney. Le cœur plein de tristesse, mais non découragé, le lieutenant Clapperton continua sa route, et arriva le 20 dans la ville de Kano. Le sultan se trouvait à peu de distance avec son armée. Le voyageur anglais se rendit près de lui, remit au monarque africain une lettre du sheik de Bornou avec un petit présent, et en fut très-bien accueilli. Ce prince lui annonça qu'il le ferait parvenir en toute sûreté auprès de *Bello*, sultan de tous les Fellatas, à *Sakatou*, que le roi de Houssa ou de Kano paraît reconnaître pour suzerain. *Sakatou* est à 15 jours de marche de Kano, et situé sur les rives du Yeou, qui prend dans le pays le nom de *Quolla* ou *Quorra*. C'est tout ce que nous apprennent les dernières nouvelles reçues directement de Clapperton; mais une lettre du major Denham, datée de Kouka le 23 mai 1824, annonce que peu de jours auparavant, des marchands de Bornou, venant de l'occident, ont dit avoir vu son entreprenant compatriote à *Sakatou*, où il a remis tout ce qu'il possédait avec ses papiers, aux mains de *Hat-Salah*, chef de Kano, en le chargeant, s'il lui arrivait quelque malheur, de faire parvenir le tout au sheik de Bornou. M. Clapperton ayant été informé par le major, que Belzoni se dirigeait du Benin sur *Timbouctou*, on ne doute pas que l'officier anglais, dont cet exemple a excité la généreuse émulation, ne se soit mis de son côté en marche vers cette ville fameuse, en quittant *Sakatou*. Si quelque accident n'a point arrêté le hardi voyageur sur une route longue et périlleuse, on peut donc présumer qu'il se rencontrera à *Timbouctou* avec son compatriote, le major *Laing*, qui s'y rend maintenant avec une caravane partie de Tripoli, par une route que le consul anglais affirme être aussi sûre que celle de Londres à Édimbourg. Nous remarquerons que le n°. du *Quart. Rev.* de décembre 1823, contenant la nouvelle du voyage de Belzoni, au succès duquel croyait le major Denham, était parvenu au centre du Bornou, ayant le 2 juin, à ce dernier, qui la transmettait à cette époque à son compagnon.

Passons maintenant aux opérations du major Denham lui-même, entreprises d'abord de concert avec le jeune et malheureux

lieutenant Toole, seconde victime de cette glorieuse expédition. Il était parti de Malte pour s'y réunir, et était arrivé à Kouka, vers la fin de décembre 1823, après avoir, seul d'Européen, traversé en 108 jours le désert de Tripoli, malgré les délais et les obstacles que lui avaient fait éprouver les Arabes qui l'accompagnaient et les tribus errantes du désert. Il se joignit au major qui se proposait d'examiner le cours du *Shary*, mieux que ne l'avaient pu faire Oudney et Clapperton.

C'est le 23 janvier 1824 que le major et M Toole partent de Kouka. Le 30 ils arrivent à *Showey*, petite ville située sur les bords du fleuve sous le 12° 47' de latitude. Le fleuve en cet endroit est magnifique : la largeur est de plus de 600 verges anglaises (la verge de 3 pieds de France,) et son cours au N. E. de 5 milles à l'heure. Ils s'y embarquent et le descendent en canots jusqu'au lac *Tsad*, et à 35 milles du point de départ s'arrêtent à une île appelée *Joggabah*. Les rives du fleuve leur offraient un spectacle riche et varié; une multitude de belles fleurs exhalant leur parfum réjouissaient la vue. Les crocodiles sont très-nombreux. Le *Shary* se jette dans le lac par deux branches que forme l'île. Après avoir navigué l'espace de 2 milles sur ce grand lac, maintenant reconnu pour une *mer d'eau douce*, un grain du N.-E. les oblige à rétrograder. La plus voisine des îles *Beddoumy*, dans le lac, se trouvait à environ 90 milles de la bouche du *Shary*, et il leur aurait fallu pour y arriver 3 jours de navigation, pendant deux desquels on perd la terre de vue. Ils remontent donc le fleuve jusqu'à *Showey*; la rivière abonde en oiseaux aquatiques, ainsi qu'en poisson, et les hippopotames s'approchaient si près des canots qu'on les frappait avec les rames. Ils la remontent jusqu'à *Dagheia*, où la crainte de rencontrer plus loin une tribu ennemie les décide à s'arrêter, et ils reviennent en 2 jours à *Showey*; les voyageurs se déterminent à faire route au S.-O. par terre, et par un chemin que l'on prend rarement, à travers des marais et des eaux stagnantes, où l'on est assailli par des myriades d'insectes ailés dont les piqûres sont insupportables. Ils parviennent ainsi au pays de *Loggun*, où ils sont présentés au sultan, dont la réception rappelle celle que leur avait faite celui de Bornou. Le nom de la capitale du *Loggun* est *Kournouck*, ville d'environ 15,000 habitans, située sur le *Shary*, sous le 11° 7' de latit. La langue du pays est un mélange d'arabe et de *baghermi*. On y fait un commerce considérable avec les Arabes *Shua*, qui échangent leurs

bêtes à cornes , leur lait et leur graisse contre des étoffes blanches de coton que fabriquent très-bien les habitans, et dont le teint a beaucoup d'éclat et de beauté. Ce peuple surpasse celui de Bornou en belle apparence et en intelligence ; les femmes surtout l'emportent de beaucoup pour la beauté et la tournure sur toutes celles des nations noires que le major Denham a jamais vues ; mais il les cite en même temps comme les plus immodes et les plus immorales de toutes celles qui professent le culte de Mahomet , et il donne à l'appui de son assertion des détails que nous ne rapporterons pas. Les voyageurs s'étaient embarqués de nouveau sur le Shary, large de 400 verges anglaises, à Kournouck, lorsque la marche d'une armée de Baghermie vers le Loggan, contre le sheik de Bornou, les fit rappeler par le sultan de Loggan, qui les renvoyait ne pouvant pas les protéger. M. Toole était très-souffrant depuis quelque temps ; la fatigue, le défaut de nourriture convenable achevèrent de l'accabler. Ce fut avec peine qu'ils atteignirent *Angala* dans le Bornou, et ce fut là que l'infortuné compagnon du major expira. Son corps y fut inhumé au milieu d'un bosquet de Mimosas en pleine fleur. Le major raconte, à *Angornou* le sheik de Bornou s'avancant à la rencontre des Baghermis, et il l'accompagne dans son expédition. Une grande bataille est livrée dans le voisinage du Shary, et deux coups tirés par deux vieux canons que l'industrie du charpentier Hillman était parvenu à faire manœuvrer, décident la déroute des ennemis. Le major suit encore son ami le sheik dans une autre expédition vers *Fittre*, à l'extrémité septentrionale du lac. Il voulait se rendre à *Kanem* du même côté, pour en parcourir ensuite la côte orientale. Le sheik, inquiet pour la sûreté du voyageur, se refuse à son désir ; mais il lui donne 20 de ses meilleurs cavaliers arabes bien armés de fusils, pour l'escorter dans un voyage qu'il veut entreprendre, vers le sud-ouest, le long du Lac dont il se propose de faire le tour en traversant le Shary à Showey, et retournant à Kouka par Lary, situé à l'extrémité nord. La lettre par laquelle le major Denham annonce ce plan de voyage autour du Tsad est la dernière qu'on ait reçue de lui ; elle portait la date du 18 juin 1824. Il doit être accompagné par un jeune homme nommé *Tyrwhitt*, arrivé de Tripoli à Kouka, le 20 mai, avec des présens pour le sheik qui s'est toujours montré si bienveillant pour l'expédition anglaise. Ces présens consistant en épées, pistolets, montres, etc., lui ont fait beaucoup de plaisir.

D'après les renseignemens tirés de la correspondance des voyageurs , le climat du Bornou n'est pas pire que celui des autres contrées tropicales. De février en mai , le thermomètre , à 2 heures de l'après-midi , s'élève de 104 à 108° ; un peu avant le lever du soleil , il est entre 84 et 86°. Les pluies tombent de juin en octobre ; alors commence l'hiver ; l'air est doux , le ciel clair et serein. On a des brises du N.-O. Il fait froid en décembre , et en janvier le thermomètre est à 70°. le matin à 60 et quelquefois plus bas. C'est en mai et juin que les indigènes remuent la terre et qu'ils sèment leur *gossab* ou millet (sans doute l'*Holcus sorghum*), le maïs , l'orge , différentes espèces de fèves , le coton , le chanvre et l'indigo. Leur aliment principal est le holcus , qu'ils mangent souvent grillé au soleil. Le major Denham donne les noms de 36 villes dans le Bornou , dont il évalue la population à 2,000,000 âmes. Les habitans ont le visage large et insignifiant , le nez plat des Nègres , la bouche grande , les dents blanches et régulières , et le front élevé. Ils sont paisibles , timides , bons et civils. Phlegmatiques et tempérés , réglés dans leurs habitudes , ils sont aisés à gouverner. A peine entend-on parler de meurtres ; on coupe la main aux voleurs ou on les enterre jusqu'au cou , épouvantable supplice qui les expose à être presque dévorés vifs par les mouches. Leur régime diététique est très-simple : de la farine pétrie avec de la graisse et du miel est le mets favori du sultan ; leur unique boisson est l'eau à laquelle on mêle un peu d'orge pour lui ôter sa crudité. Les femmes portent les cheveux relevés au sommet de la tête et les pommadent d'indigo et de cire , article qui n'est pas rare , les abeilles étant en si grande quantité qu'elles empêchent souvent les voyageurs d'avancer. Les femmes du Bornou , les plus humbles de leur sexe , n'approchent de leurs maris que la face voilée et à genoux. Les ognons sont presque les seuls végétaux alimentaires de ce pays. On y connaît à peine d'autres fruits , que des citrons ou plutôt des limons en petite quantité et des figues. On trouve des mangues sur les rives du Yeou , et dans les vallées entre les montagnes du midi. On rencontre les derniers dattiers à quatre marches au nord de Kouka , et les dattes sont sans goût. Mais les rivières et le lac sont très-poissonneux , et la volaille commune est si abondante que 40 poules ou poulets ne coûtent qu'un dollar. Les animaux domestiques sont les chiens , les moutons , les bœufs , les chameaux , les chevaux , les buffles et les ânes ; ces

deux dernières espèces servent généralement de bêtes de somme. Les animaux sauvages sont les mêmes que dans le nord et le midi de l'Afrique. On voit le long du grand lac des éléphans par troupes de 80 ou 100.

Si la providence favorise le voyage du major autour du lac de Tsad, et le retour de Clapperton, nos cartes de l'Afrique septentrionale, dit M. Barrow, ne seront plus la honte de la géographie au 19^e. siècle.

Le temps et l'espace nous manquant, nous sommes obligés de réserver pour un autre article des détails très-intéressans sur la situation économique et morale du Bornou et du *Mundara*, sur le caractère et le degré de culture intellectuelle du sheik protecteur des voyageurs anglais, les mœurs des peuples du Mandara, les visites faites au major Denham par un homme se disant fils de Hornemann et d'une esclave du soudan, et portant le même nom musulman que ce célèbre voyageur, celui de *Moussu ben Joussouf*; les récits de cet homme relativement à ses voyages au pays d'*Adamouah*, à 20 jours de marche, au sud du Mandara; ceux d'un jeune fighi de Timbouctou, fils d'un chef fellata de D'jennie, nommé *Abdul Gussam ben Muliky*, jeune homme plein de courage et d'intelligence, qui traversait l'Afrique pour aller à la Mecque, que le major Denham a questionné avec beaucoup de soin, et qu'il a appris s'être malheureusement noyé, en voulant passer un bras du Tsad. Nous nous hâtons d'arriver aux conclusions que tire le savant rédacteur du *Quart. Rev.*, de tous les renseignemens obtenus par le major Denham et comparés avec d'autres documens, relativement au grand problème que nous présente encore l'Afrique, *l'existence et le cours du Niger*.

Dans son expédition au Mandara, et aux montagnes méridionales du Soudan, le major a remarqué que la pente du terrain se relevait par degrés vers le sud-ouest. Cet officier ne croyait pas d'abord que le Yeou pût être le Niger, à cause de la diminution de sa largeur; mais il est à présent tellement convaincu que le Yeou en est au moins une branche, qu'il a envoyé une bouteille de son eau à son ami le consul anglais, à Tripoli, comme un échantillon de « la véritable eau du Niger; » et il ajoute que parmi ses amis noirs, il en a maintenant près de lui un qui a suivi des yeux le cours presque entier de ce fleuve. On sait à présent, continue M. Barrow, par le rapport des voya-

geurs anglais, qu'à *Youri*, dans le *Haoussa*, le *Quorra* prend le nom de *Yeou*, et que sur ou près de ce fleuve on trouve successivement les villes de Sackatou, Kano, Murmur, Kattagoum, Vieux-Birnie, Lary et beaucoup d'autres. On sait aussi que la branche appelée *Yeou* tombe dans le lac *Tsad* à son extrémité nord, comme le *Shary* à son extrémité sud. L'habile Burekhardt connaissait bien l'existence du *Yeou*, que Hornemann avait appelé le *Tsad*; mais il doutait beaucoup de son identité avec le *Joliba*, à qui il supposait une direction plus méridionale.

Dupuis a appris que jusqu'à la ville d'*Youri*, la rivière portait le nom de *Quorra*, mais qu'on ne connaît pas le nom de *Joliba* sur cette ligne. Pour conclure, nous pensons, dit M. Barrow, que deux fleuves, ou deux branches du même fleuve, traversent l'Afrique septentrionale de l'ouest à l'est; que la branche supérieure porte successivement les noms de *Quolla* et d'*Yeou*, et la branche inférieure ceux de *Ghulby* et de *Shary*; qu'enfin le même fleuve perd le nom de *Joliba* (qui ne signifie pas autre chose que *grande rivière*) à la fin de la première partie de son cours. Ayant ainsi suivi le cours des eaux de la partie occidentale de l'Afrique jusque dans le grand lac du Bornou, où elles viennent se rendre, en conséquence de la pente générale du sol de l'ouest vers l'est, que deviennent-elles alors? La pente vers l'Orient se prolonge-t-elle au-delà du *Tsad*? Tout ce que nous savons à cet égard, c'est que le *Bahr-el-Abiad* (dont la source est inconnue) se dirige sans difficulté de l'ouest vers le Nil, circonstance toute en faveur de la continuation de la pente du sol vers l'Orient. S'il n'y a pas impossibilité physique à ce que les branches du fleuve qui se jettent dans le *Tsad* depuis des milliers d'années, n'en ressortent pas, ce serait au moins une anomalie: il faudrait admettre que ce lac est une mer intérieure d'eau salée, et il est constaté que les eaux du *Tsad* sont douces; elles doivent donc de toute nécessité avoir une issue. — Le major Denham a oui assurer à plusieurs Arabes Shuas très-intelligens, qu'une rivière coulait de Wady au S. E., et continuait de suivre cette direction jusqu'à sa jonction avec le *Bahr-el-Abiad*. C'est incontestablement le *Misselad*, qui, suivant le rapport fait à Brown, coulait au N.-O. Les mêmes Arabes ont assuré au major Denham que le *Bahr-el-Abiad* sortait du *Tsad*. Ils dépeignent ce fleuve comme ayant, dans la 1^{re} partie de son cours, des remoux et des gouffres effrayans, lançant ses ondes au milieu des rochers et dans des ca-

vernes souterraines, d'où il ressort à une grande distance, en courant entre deux collines, et poursuivant sa route vers l'Orient. Ceci est regardé comme un fait certain par les peuples du Bornou et des pays voisins. Si nous joignons ces notions à ce qui avait été dit à l'infortuné Burckhardt, que le fleuve à l'orient du lac du Bornou, qui passait au midi du Darfour, portait le nom de *Shary* (1), nous croyons qu'on ne peut plus guère douter que le Joliba, le Quolla, le *Shary*, le Yeou, ou, si on l'aime mieux, le Niger africain, réunissent leurs eaux dans le grand lac du Bornou, et que finalement il va aboutir à l'Abiad qui, au fait, est le Nil d'Égypte, ou qui en est du moins la branche principale, et sans laquelle ce fleuve serait à sec la moitié de l'année. M. Linant a vu l'Azrek au-dessus de l'Abiad, où il est peu profond, et on lui a dit que cette dernière rivière venait de l'ouest où elle sortait d'un grand lac. Un autre Français, M. Hey, a remonté ce fleuve l'espace de 180 milles, se dirigeant vers l'O.

Il nemanque plus que deux points pour motiver la probabilité de cette opinion: la hauteur du Tsad et celle du point de jonction du Bahr-el-Abiad avec le Nil, au-dessus du niveau de la mer. Toutefois on pourrait se contenter du premier, et dans une de ses lettres, le docteur Oudney a évalué la hauteur relative du Tsad à environ 1200 pieds. Quant à l'autre point, aucun voyageur, si ce n'est Bruce, n'en est occupé; mais on ne peut s'en rapporter à son estimation hasardée de la hauteur des plaines du Sennar. Néanmoins dans celles qu'on a données récemment de la pente du Nil, nous ne trouvons rien qui empêche de regarder comme suffisante une pente de 1200 pieds pour con-

(1) Entre Katakou et le *Bahr-el-Gazal* (tous deux à l'est du lac de Bornou), coule une rivière appelée *Shary*. Des frontières du Bornou au *Bahr Shary*, on compte 15 jours de marche lente dans la direction de *Kebly* (la Mecque). La rivière *Shary* était connue à cet homme (un natif de Bornou). Il l'appelait la rivière de Baghermie. — *Voyage en Nubie, de Burckhardt*, append. nos. 1 et 2. — Lyon avait une notion distincte du lac de Tsad, et on lui avait dit qu'au-delà de ce lac coulait à travers le Baghermie une rivière qu'on appelait *Gambarron* et *Kamadakou*. — La rivière *Shary*, dit M. Dupuis, est un grand fleuve qui court vers l'Orient pour se jeter dans le Nil à Sennar. — Dans l'un des itinéraires de M. Hutchinson, écrit en langue arabe par un Maure de Houssa, et où est tracé le cours du *Quolla*, on trouve successivement le *Shad* ou *Shakla*, le *Shar* ou *Shary*, le *Fouir*, *Wadan* et *Sennar*. — *Appendice au voyage de Beudant en Ashanti*.

duire les eaux du lac de Tsad à la Méditerranée : car en supposant de 100 milles la distance du côté oriental du lac à l'embouchure de l'Abiad, et la même distance de celle-ci à celle du Nil, nous trouvons 2,200 milles avec une pente de 1200 pieds, ou environ 7 pouces par mille, pente que l'on peut juger suffisante pour le cours languissant de l'Abiad, que Bruce nommait pour cette raison *un fleuve mort*. L'Amazone est loin de mériter cette qualification, et cependant sa pente, suivant M. de la Condamine, est un peu au-dessous de 7 pouces par mille. D'après le major Rennell, qui l'avait constaté, la pente du Gange à travers les plaines de l'Indoustan (1300 milles de cours à partir du pied des montagnes), est de 9 pouces par mille en ligne droite; mais la pente de son canal, prise le long de ses détours, n'excède pas 4 pouces par mille. Cette pente, si faible qu'elle paraisse, n'en donne pas moins un cours de 3 milles à l'heure, à ce fleuve, pendant le temps de la sécheresse. Ces faits peuvent convaincre les personnes les plus disposées à en douter, que si l'on peut disputer *sur la probabilité*, il n'existe cependant aucun motif pour nier *la possibilité* de l'identité du Niger et du Nil.

A. D. V.

MÉLANGES

355. SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.—Encouragement pour un voyage à Tombouctou, et dans l'intérieur de l'Afrique.

En publiant l'annonce des récompenses offertes au premier voyageur qui aura pénétré à Tombouctou *par la voie du Sénégal*, la Société a ouvert une souscription dont le produit est destiné à augmenter le montant de ces récompenses. Les conditions qu'elle a indiquées pour y avoir droit sont « de pro-
» curer, 1°. des observations positives et exactes sur la position
» de cette ville, le cours des rivières qui coulent dans son voi-
» sinage, et le commerce dont elle est le centre; 2°. les rensei-
» gnemens les plus satisfaisans et les plus précis sur les pays
» compris entre l'embouchure et le lac Tsad, ainsi que sur la
» direction et la hauteur des montagnes qui forment le bassin
» du Soudan. » LL. EE. les ministres de la marine, des affaires étrangères et de l'intérieur ont ajouté, les deux premiers, chacun 2000 fr., et le troisième, 1000 fr., aux sommes primitivement offertes par un anonyme, membre de la Société, et

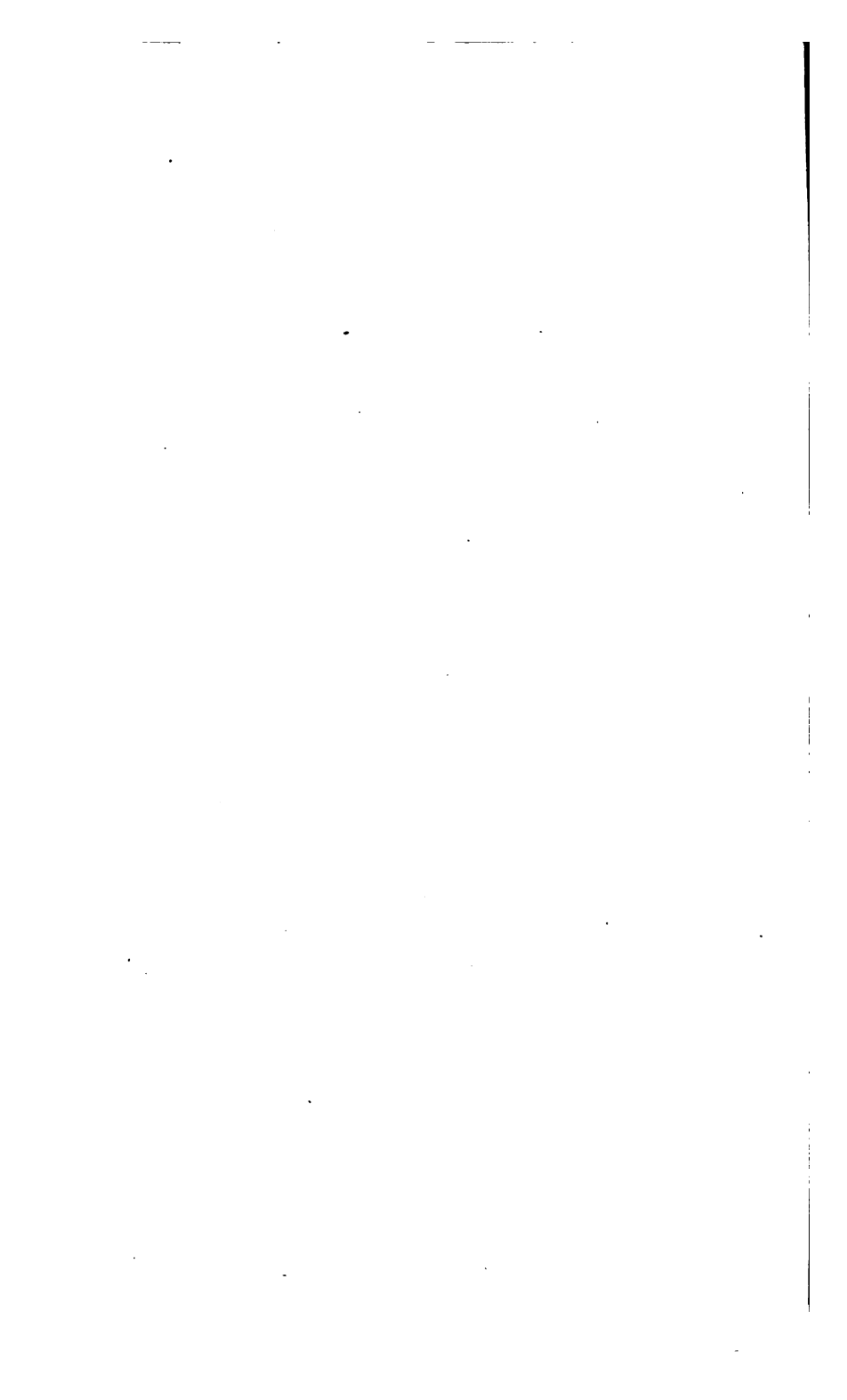
par M. le comte Orloff, montant ensemble à 2000 fr., et ont ainsi élevé à 7000 fr. le prix proposé au voyageur qui remplira les conditions ci-dessus indiquées. — La Société qui le décernera, offre en outre une médaille d'or de 2000 fr. au voyageur qui, indépendamment de ces conditions, présentera une relation manuscrite, avec une carte géographique fondée sur des observations célestes. L'auteur s'efforcera, autant que possible, d'étudier le pays sous les rapports principaux de la géographie physique. Il observera la nature du terrain, la profondeur des puits, leur température et celle des sources, la largeur et la rapidité des fleuves et des rivières, la couleur et la limpidité de leurs eaux, et les productions des pays qu'ils arrosent. Il fera des observations sur le climat, et il déterminera en divers lieux, s'il est possible, la déclinaison et l'inclinaison de l'aiguille aimantée. Il tâchera d'observer les races d'animaux, et de faire quelques collections d'histoire naturelle, notamment de fossiles, de coquilles et de plantes.

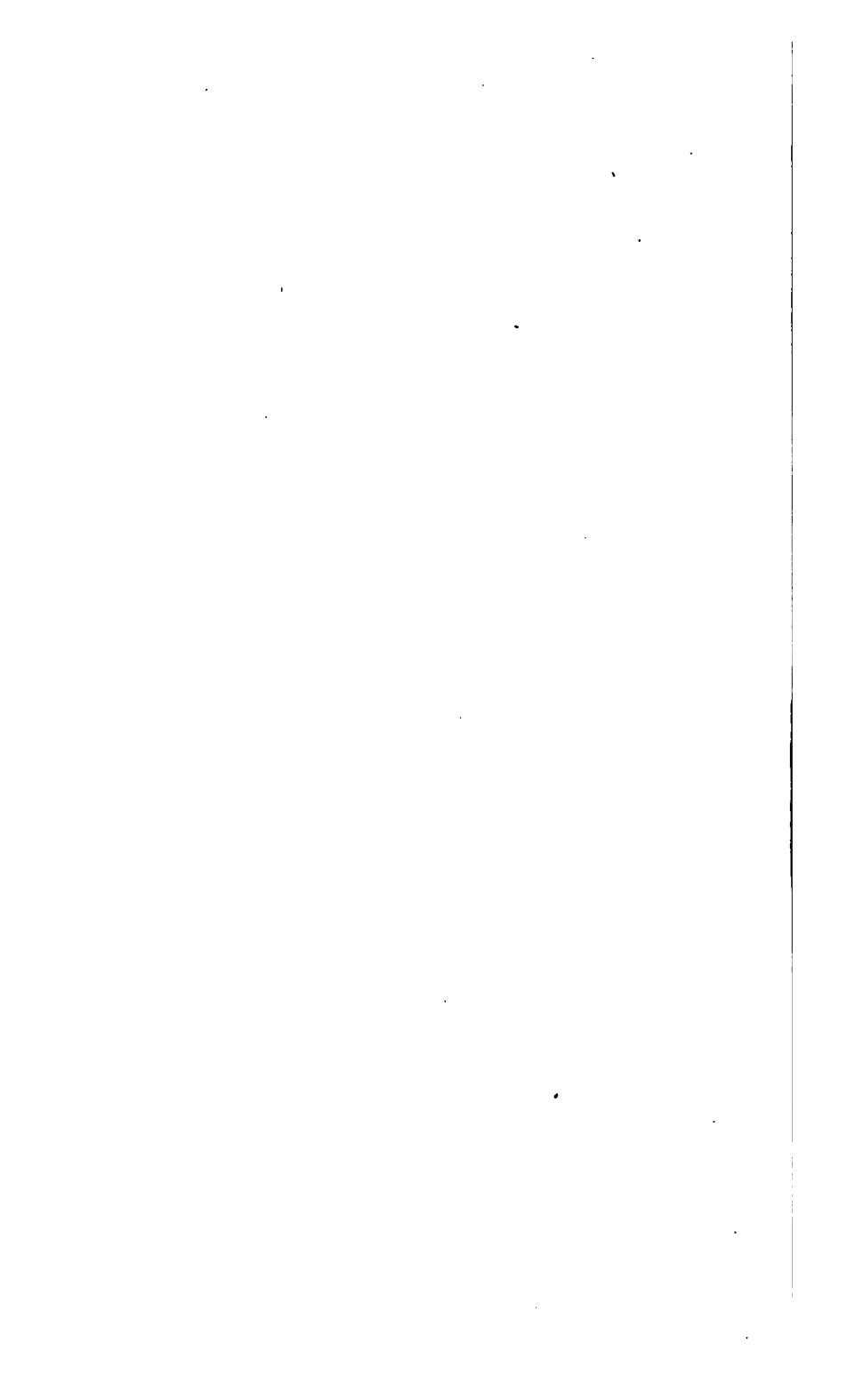
Lorsqu'il sera arrivé à Tombouctou, s'il ne peut aller plus avant, il s'informera des routes qui mènent à Kachnah, Hamoussa, au Bournou et au lac de Tsaad, à Walet, à Tischit et même à la côte de Guinée. Il recueillera les itinéraires les plus exacts qu'il pourra se procurer. Il consultera les habitans les plus instruits, sur la partie du cours du Dialliba qu'il ne pourra pas voir par lui-même.

En observant les peuples, il aura soin d'examiner leurs mœurs, leurs cérémonies, leurs costumes, leurs armes, leurs lois, leurs cultes, la manière dont ils se nourrissent, leurs maladies, la couleur de leur peau, la forme de leur visage, la nature de leur cheveux, et aussi les différens objets de leur commerce. Il est à désirer qu'il forme des vocabulaires de leurs idiomes, comparés avec la langue française; enfin, qu'il dessine les détails de leurs habitations, et qu'il lève les plans des villes partout où il pourra le faire. On souscrit pour l'Encouragement du Voyage dans l'intérieur de l'Afrique chez M. Chapelier, notaire, trésorier de la Société, rue de la Tixeranderie, et au bureau de la Société, rue Taranne, n^o. 12. Nous annoncerons dans le prochain numéro les autres prix proposés par la Société.

FIN DU TROISIÈME VOLUME. 3-

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N^o. 4,
PLACE DE L'ODÉON.







**This book is under no circumstances to be
taken from the Building**

[illegible]

